





ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME VINGT-NEUVIEME.



LE MONDE MORAL, OU MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU CŒUR HUMAIN.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

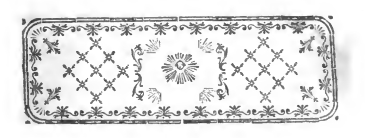




A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.





AVERTISSEMENT.

ON aura manqué le premier but qu'on s'eſt propoſé dans cet Ouvrage, s'il n'eſt pas de quelque utilité pour les mœurs, & le ſecond, s'il ne forme pas une lecture amuſante; en deux mots, s'il eſt abſolument incapable de plaire & d'inſtruire. Il feroit fort triſte pour l'Auteur, d'avoir ſi mal rempli ſon objet; mais du moins n'a-t-il rien à ſe reprocher avec de ſi bonnes intentions.

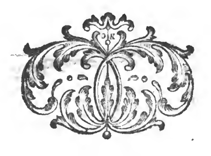
Il juge ſi favorablement du fond de ſon entrepriſe, que dans la crainte de quelque obſtacle qui ne lui permette pas de la conduire à ſa fin, il prend le parti d'expoſer ici ſon plan, pour tracer les voies à ceux qui voudront l'exécuter d'après lui. Rien n'eſt plus ſimple : c'eſt de faire enviſager, du côté moral, tous les évenemens dont il ſe propoſe le récit. Il entend, par le côté moral, certaines faces qui répondent aux reſſorts intérieurs des actions, & qui peuvent conduire, par cette porte, à la connoiſſance des motifs & des ſentimens.

Le héros ſe trouve comme rappelé à

ces graves obſervations, par ſon caractère naturel, & par le ſpectacle des aventures d'autrui, qui le forment au rôle qu'il entreprend. Mais, lorſqu'il ſe croit aſſez inſtruit pour réduire ſes lumières en ſyſtême, d'autres aventures, qui l'intéreſſent vivement lui-même, l'obligent de reconnoître que pour bien juger du cœur des autres, il lui manque la connoiſſance du ſien. Il travaille à l'acquérir, dans les plus rudes & les plus délicates épreuves. Enfin, il établit ſur toutes ſes expériences, étrangères & perſonnelles, des principes, qui ſervent de règle à ſa conduite & de fanal à ſes jugemens, dans toute la ſuite de ſa vie.

On donnera, ſi l'on veut, le nom de

Roman à des Mémoires de cette nature; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils n'ont d'imaginaire que leur forme. Le courage & la diligence de l'Auteur dépendront de l'indulgence avec laquelle cet eſſai ſera reçu du Public.



PRÉFACE.

Un écrivain consulte peu ses intérêts lorsqu'il choisit, pour matière de son travail, l'histoire d'un tems obscur. S'il en a plus d'honneur à espérer de ses recherches, il doit avoir peu redouté la fatigue & les autres difficultés d'une carrière où il ne peut marcher que le flambeau à la main, & où le secours même qu'il tire de cette foible lumière ne suffisant pas toujours pour lui faire percer l'épaisseur des ténèbres, il fait peu de pas sans avoir besoin de s'aider d'une infinité d'autres secours. Quoique la critique en fournisse un grand nombre, la plupart sont si vagues & si incertains, qu'il n'en faut pas espérer beaucoup d'utilité contre certains obstacles; sans compter la peine qu'il en coûte à les employer. J'ai senti toutes ces craintes en formant le projet de l'ouvrage que je donne au public; mais diverses raisons me les ont fait surmonter.

En jetant une vue générale sur le

dixième & le onzième siècle, auxquels on attribue tant d'obscurité, j'ai reconnu que cette plainte ne convient à chaque nation que lorsqu'elle se borne à ses propres écrivains; il est vrai que non-seulement le nombre en est fort petit dans cet intervalle, mais qu'il n'est guère composé que de gens d'église, ensévelis presque tous dans les préjugés de leur profession, ou dans des ténèbres encore plus impénétrables, qui sont celles de la grossiéreté & de l'ignorance. Tous les faits qu'ils ont entrepris de rapporter, ayant pris entre leurs mains la teinture de leurs dispositions, il paroît presque impossible aujourd'hui de démêler la vérité dans leurs écrits, parce qu'au milieu d'une foule d'erreurs & de contradictions, on ne sait presque jamais quel fond l'on doit faire sur de tels témoignages. Mais j'ai remarqué d'un autre côté, qu'il y a un fil à trouver dans ce labyrinthe: & voici par quelle voie je me suis flatté de l'avoir découvert. Chaque nation, comme j'ai dit, a peu d'écri-

vains dans les deux ſiècles barbares où je me ſuis efforcé de pénétrer, & ce petit nombre eſt mépriſable par l'ignorance, ou ſuſpect par les préjugés; mais toutes les nations en ayant eu quelques-uns, la totalité en donne une multitude; & quoiqu'ils ſoient preſque tous d'une fidélité fort douteuſe, les raiſons qui doivent faire recevoir leur témoignage avec défiance, ne ſont pas toujours de la même nature. Or cette différence, & ſouvent l'oppoſition même de leurs caractères & de leurs motifs, devient comme une règle ſur laquelle on peut, ſi j'oſe parler ainſi, les meſurer l'un à l'autre, & chercher la vérité dans les détours même que la partialité ou l'ignorance leur ont fait prendre pour s'en écarter; à peu-près comme l'on écoute toutes ſortes de témoins dans les tribunaux de juſtice, pour juger enſuite de la force de leurs diſpoſitions, par les lumières qu'elles ſe prêtent mutuellement, ſans exiger même qu'ils découvrent le ſecret de leurs motifs, que l'office des juges eſt

d'approfondir pour la comparaiſon des circonſtances & des témoignages.

La difficulté n'eſt donc qu'à recueillir tous les témoins hiſtoriques des différentes nations, & qu'à ſe mettre en état de les entendre. Je me ſuis ouvert ces deux voies, avec plus de facilité qu'un autre, par les relations que je me ſuis établies depuis long-tems dans différens pays, & par la connoiſſance que j'ai de plusieurs langues. Ainſi, environné de tous les ſecours, à la faveur deſquels je pouvois commencer mon entrepriſe, je n'ai point eu d'autre embarras que celui d'un juge, qui écoute ou qui lit un grand nombre de dépoſitions, pour en tirer la vérité par la règle que j'ai fait obſerver.

L'hiſtoire d'Angleterre & de Normandie dans le dixième & le onzième ſiècle, a des rapports ſi étendus à celle des autres états de l'Europe, qu'indépendamment de l'utilité dont celle-ci peut être pour l'éclaircir, elle y entre quelquefois néceſſairement par des événe-

mens communs à l'un & à l'autre. L'Italie étoit remplie de normands & d'anglois, qui avoient commencé à s'y former des établissemens avant le règne de Guillaume. L'Allemagne & la Flandre, soit par des mariages ou par d'autres raisons d'intérêt, avoient des affaires continuelles à démêler avec la Normandie. Le Danemarck, la Suède & la Norwège même, depuis que Canut le grand en avoit fait la conquête, étoient sans cesse en guerre ou en négociations avec l'Angleterre. L'Espagne eut plus d'une fois l'occasion de connoître Guillaume par la terreur de ses armes, & plus particuliérement encore par le mariage d'un de ses rois avec la princesse Adèle. L'Ecosse & l'Irlande laissèrent passer peu d'années sans troubler les normands dans la possession de l'Angleterre. Enfin, l'on concevra sans peine que la France, inquiète de la grandeur & de la puissance d'un de ses vassaux, chercha toujours à lui susciter des obstacles, & que, soit par l'adresse ou par la force,

elle causa sans cesse ou des alarmes ou de véritables périls au plus redoutable de ses voisins. Ainsi l'histoire de tous ces états se trouve tellement mêlée avec celle que j'écris, qu'il seroit impossible de traiter celle-ci sans la connoissance de toutes les autres. Or, j'ai fait dans d'autres ouvrages une réflexion que je crois avoir rendue sensible : c'est qu'il n'y a qu'une extrême témérité qui ait pu faire entreprendre à quelques écrivains françois, de parler des affaires étrangères, sans s'être familiarisés avec la langue du pays dont ils ont voulu donner l'histoire. Jugeons-en par quelques ridicules essais que divers étrangers ont publiés sur la nôtre. Je ne connois que d'Avila & Bentivoglio qui se soient fait quelque réputation en parlant des affaires d'autrui ; encore ne trouve-t-on point dans leurs ouvrages ces détails intéressans, qui marquent une parfaite connoissance de la matière qu'on traite, & qu'il ne faut attendre que de ceux qui les ont puisés dans leurs véritables sources.

Quel amas d'erreurs & d'abſurdités, par exemple, ne trouve-t-on pas dans les chroniques de Normandie, & même dans Dudon de Saint-Quentin, lorſqu'il eſt queſtion de l'origine des normands, & de leurs premières expéditions en France & en Angleterre? Non-ſeulement on n'y apperçoit nulle trace de chronologie, mais les faits y ſont auſſi altérés que les noms; & l'imagination de ces écrivains paroiſſant toujours tournée au merveilleux ou au terrible, ils ont recours à l'invention lorſque leur ſujet manque de l'un ou de l'autre de ces ornemens. Les danois ayant leurs hiſtoriens, on ſent que c'eſt d'eux qu'il faut tirer des lumières ſur l'état de leur pays au tems de leurs conquêtes, ſur les motifs de leurs excurſions, ſur la méthode qu'ils y obſervoient, enfin, ſur le détail même de leurs brigandages & de leurs opérations militaires; & que le ſecours qu'on peut eſpérer là-deſſus de nos hiſtoires ſe réduit au récit de quelques ſcènes extérieures, dont nos écrivains n'ont connu

ni le principal but, ni les véritables ressorts. Il n'y aura point de lecteur judicieux qui ne soit plus satisfait de l'idée nette & succincte que je vais donner de la source de ces grands événemens, d'après un historien sensé, qui s'est conduit par les principes que je fais profession d'adopter; & je ne puis me dispenser de donner cet éclaircissement à la tête de mon ouvrage.

La presqu'île de *Scandie* ou de *Scandinavie*, située au nord de l'Europe, comprend un espace d'environ quatre cents lieues de longueur du midi au septentrion, sur environ cent cinquante lieues de largeur d'orient en occident. Si l'on doit ajouter foi à ce que les historiens du nord ont rapporté touchant l'origine de leurs ancêtres, ce pays se trouva peuplé peu de tems après le déluge des deux nations, ou plutôt des deux branches du même peuple. C'étoient les goths & les suédois, qui formèrent deux grands royaumes dans cette partie du monde. De ces deux peuples,

qui furent tantôt unis, tantôt séparés, sortirent, selon les mêmes auteurs, toutes les colonies, qui peuplèrent enfin tout le reste de l'Europe, après la chute de l'empire romain; mais sans examiner si tout ce qu'ils avancent touchant les premières conquêtes de ces peuples est appuyé sur d'assez bons fondemens, contentons-nous de les prendre pour guides dans ce qu'ils racontent de ceux qui demeurèrent dans les pays du Nord.

Sous le règne d'Erick, sixième roi des goths, la Gothie se trouva tellement peuplée, que tous ses habitans ne pouvoient plus y trouver leur subsistance. Pour remédier à ce mal, qui alloit sans cesse en croissant, Erick se vit obligé d'envoyer une partie de ses sujets dans les îles voisines. Avec le tems ces colonies peuplèrent non-seulement les îles, mais encore cette partie du continent, qui forme la presqu'île de Jutland, connue autrefois sous le nom de Chersonnèse Cimbrique. Les peuples, répandus dans ces îles & dans la Chersonnèse,

reconnurent, pendant plus de ſept cents ans, les rois de Gothie pour leurs ſouverains. Humel, le ſeizième de ces rois, fut le premier qui leur donna pour maître *Dan*, ſon ſecond fils, de qui le Danemarck a pris ſon nom. La Norwège, ſituée au nord de Jutland, fut auſſi peuplée vraiſemblablement par des colonies de goths, puiſqu'elle demeura longtems ſous l'obéiſſance des rois de Gothie. Dans la ſuite & après diverſes révolutions, la Norwège s'étant ſouſtraite à la domination de ſes premiers ſouverains, fut gouvernée par des juges, juſque vers la fin du neuvième ſiècle de l'ère chrétienne, qu'elle fut ſoumiſe à un roi. Les danois & les norwégiens étant ainſi ſéparés des goths & des ſuédois, ſe rendirent ſi puiſſans, qu'ils ſe trouvèrent en état de ſoutenir différentes guerres contre la Gothie & la Suède, d'où ils tiroient leur origine. La ſituation de leur pays, & la facilité qu'ils avoient de trouver chez eux, avec abondance, tout ce qui ſert à la conſtruction & à l'équipement

des vaiſſeaux, leur procuroient des avantages qui les rendoient ſupérieurs ſur mer à tous leurs voiſins. Dans la ſuite, ils employèrent toutes leurs forces maritimes à faire des courſes, à piller les vaiſſeaux, & à ravager les côtes des diverſes nations de l'Europe. La France, l'Angleterre & les Pays-Bas furent plus expoſés que les autres pays à leurs brigandages. Pendant plus de cent cinquante ans, on ne vit dans ces mers que des vaiſſeaux danois qui y exerçoient leurs pirateries. Ils s'étoient rendus ſi puiſſans, que Charlemagne ne put jamais parvenir à ſubjuguer les ſaxons pendant qu'ils reçurent du ſecours des danois. L'hiſtoire remarque que cet empereur ayant envoyé Pepin, ſon fils, pour faire la guerre aux ſaxons, Gothric, roi de Danemarck, leur envoya un ſecours de trois cents vaiſſeaux, qui empêcha ce jeune prince d'exécuter les ordres de ſon père. Un hiſtorien du nord aſſure que Charlemagne ne reſſentit jamais de joie plus vive que celle que lui cauſa la.

mort de Gothric, parce qu'il déſeſpéroit d'exécuter ſes deſſeins auſſi long-tems que ce redoutable adverſaire ſeroit en état de lui réſiſter.

Comme la population eſt conſidérable dans les pays froids, il arrivoit ſouvent que le Danemarck & la Norwège ſe trouvoient chargés de beaucoup plus d'habitans qu'ils n'en pouvoient contenir. On étoit forcé d'en faire ſortir une partie pour la commodité de ceux qui devoient y demeurer; & l'inclination de ces peuples, qui étoit tournée du côté de la marine, leur faiſoit accepter ſans peine un exil qui leur procuroit la liberté de courir les mers, ſous prétexte de chercher des établiſſemens dans d'autres pays. Voilà l'origine de tous les brigandages que les danois & les norwégiens commencèrent à exercer dès le neuvième ſiècle, en France, en Angleterre, en Allemagne & dans les Pays-Bas. Le butin qu'ils firent dans leurs premières courſes, engagea les plus riches & les plus puiſſans de leurs compatriotes

à tenter la même fortune. Ils firent des associations, ils armèrent de grandes flottes pour aller s'emparer des dépouilles des pays étrangers. Ces associations étoient à peu-près de la même nature que celles qu'on voit faire aujourd'hui en tems de guerre, aux habitans des villes maritimes de France & des Pays-Bas, & en tout tems aux corsaires de Barbarie. Enfin, ils s'accoutumèrent tellement à ce métier lucratif, qu'ils mirent en mer des flottes considérables. Ils étoient autorisés par leurs propres rois, qui, ayant toujours part au butin, leur fournissoient des amiraux & des généraux, & ne faisoient pas difficulté de les commander en personne, quand ils y étoient engagés par l'espoir d'un profit considérable : c'est ainsi que se formoient ces flottes terribles qui ont fait tant de ravages dans différens lieux de l'Europe, & qui ont donné lieu si souvent aux peuples de France, d'Angleterre & des Pays-Bas, de faire les plus tristes lamentations sur les maux que leur causoient les peu-

ples du nord. On les appeloit en France *normands*, c'eſt-à-dire *gens du Nord*; mais en Angleterre on leur donnoit ordinairement le nom de *danois* ou de goths. Au reſte, il n'y a point à douter que les ſuédois & les goths ne ſe joigniſſent ſouvent aux danois pour avoir part au butin. On trouve même que les friſons ont ſouvent uni leurs flottes à celles des danois, pour piller la France & l'Angleterre. C'eſt ſans doute ce qui a porté les hiſtoriens anglois à donner indifféremment à ces peuples les noms de *gètes*, *goths*, *jultes*, *norwégiens*, *daces*, *danois*, *ſuédois*, *vandales*, *friſons*, parce que les armées étoient compoſées de toutes ces nations.

Après ce qu'on vient de lire, on doit comprendre aiſément que les danois, en commençant leurs courſes ſur les côtes de France & d'Angleterre, n'eurent que le deſſein de piller; ils faiſoient la guerre non comme des troupes réglées, qui ſe propoſent un deſſein fixe, mais à la manière des pirates, qui ravagent &

détruisent tout ce qu'ils ne peuvent emporter; comme ils étoient divisés en plusieurs bandes indépendantes l'une de l'autre, il arrivoit souvent qu'une de ces troupes ne s'étoit pas plutôt retirée, qu'il en survenoit une autre qui ravageoit le même pays. Ainsi les habitans n'avoient presque jamais un moment de repos. Cette manière de faire la guerre étoit très-incommode, sur-tout aux anglois, qui se trouvoient obligés d'être par-tout, & toujours sur leurs gardes, parce que leur île pouvoit être attaquée dans une infinité d'endroits; d'un autre côté, leurs ennemis, qui se multiplioient sans cesse, étant conduits par des chefs qui n'avoient aucune autorité l'un sur l'autre, on ne pouvoit s'assurer contre eux par des traités, parce que les uns ne se croyoient pas liés par les engagemens que les autres avoient pris. Ainsi les anglois n'ayant rien à gagner avec eux, & risquant toujours au contraire de perdre beaucoup, ne savoient à quoi s'en tenir avec des ennemis qui les désoloient continuellement.

Aussi l'établissement des danois en Angleterre a-t-il précédé celui de leurs compatriotes en France. Après une infinité de ravages qui avoient commencé dès le règne du roi Ecbert, mais qui n'eurent point d'autre effet, jusqu'à celui d'Ethelred I, que d'enrichir le Danemarck aux dépens des anglois, un événement imprévu les mit tout d'un coup en possession de la meilleure partie de de l'île, sans que rien ait été capable ensuite d'arrêter leurs progrès, & de les empêcher de s'y établir enfin avec une autorité qui s'est soutenue pendant plus de deux siècles. Ce trait de l'histoire des normands d'Angleterre, n'est pas aussi connu qu'il le mérite, par la singularité de ses circonstances.

L'Angleterre n'étant pas encore réunie sous un seul monarque, Osbert, roi de Wessex, tandis qu'Ethelred I l'étoit de Kent, tenoit sa cour à Yorck, capitale de cette vaste partie de l'île, qui étoit alors comprise sous le nom de Northumberland. Ce prince revenant un jour

de

de la chaſſe, alla prendre quelques rafraîchiſſemens dans le château d'un comte, nommé *Bruenbucard*, qui étoit chargé de la garde des côtes contre les courſes des danois. Le comte ſe trouvant pour lors abſent, ſa femme, qui joignoit aux charmes de la beauté des manières fort engageantes, fit les honneurs de ſa maiſon, en recevant ſon ſouverain avec tout le reſpect qui lui étoit dû. Osbert, charmé de ſa beauté, en devint tout d'un coup ſi amoureux, que, ſans conſidérer les ſuites de cette paſſion, il réſolut de la ſatisfaire à toutes ſortes de prix. Ainſi, ſous prétexte de quelques affaires qu'il vouloit communiquer à la comteſſe dans l'abſence de ſon mari, il la fit paſſer dans un appartement reculé, où la déclaration de ſon amour n'ayant pas réuſſi pour la ſéduire, il prit le parti d'employer la force. Les prières, les larmes, les cris, les reproches, les injures, tout fut inutile pour arrêter un amant furieux. Après avoir triomphé de toutes les réſiſtances de la comteſſe,

il la laissa dans un désespoir dont elle ne pût cacher la cause à son mari. Un si sanglant outrage ne se pardonne pas aisément; Bruen, résolu d'en tirer une vengeance éclatante, employa heureusement son crédit pour exciter une partie des northumbres à la révolte. Ils élurent un autre souverain, nommé *Elia*, & le royaume se trouva ainsi divisé entre deux rois & deux factions, qui ne cherchèrent mutuellement qu'à se détruire.

Ce n'étoit point assez pour satisfaire la passion de Bruen, qui voyoit encore son ennemi en possession d'une partie de ses états; il prit la résolution d'implorer le secours des danois, & de les attirer dans son pays. Etant passé en Danemarck, il informa le roi Ivar, qui occupoit alors le trône, des troubles qui agitoient le Northumberland, & lui promit toutes sortes de facilités pour la conquête de ce royaume. Ivar se trouva aussi porté à l'écouter, par un désir de vengeance, que par le sentiment naturel de son ambition. Regnier, son père, ayant été fait

prisonnier en Angleterre, avoit été jeté dans une fosse pleine de serpens, où il avoit misérablement fini sa vie. Une action si barbare ayant inspiré au roi de Danemarck une haine furieuse contre les anglois, il partit avec une flotte nombreuse, qui porta la terreur dans toute l'Angleterre. Cette fatale expédition coûta la vie à Osbert, qui fut tué dans une bataille; à Ella, qui étant tombé entre les mains d'Ivar, fut écorché vif par ses ordres; à Edmond, roi de cette partie d'Angleterre, qu'on nommoit Estanglie, qu'Ivar, après l'avoir vaincu, fit attacher à un arbre & percer d'une infinité de flèches; enfin, à Ethelred même, principal roi de l'île, qui reçut une blessure mortelle dans la neuvième bataille qu'il avoit livrée aux danois en moins d'une année; & pour combler le malheur des anglois, Ivar demeura maître du Wessex, du Northumberland & de l'Estanglie, c'est-à-dire de la moitié de l'Angleterre, sans qu'Alfred le grand, qui fut le successeur d'Ethelred, & ceux

qui montèrent fur le trône après lui, puffent venir à bout de les en chaffer jufqu'au règne d'Edouard le confeffeur, c'eft-à-dire jufqu'au milieu du onzième fiècle. Ainfi, depuis l'expulfion des danois jufqu'à la conquête, où l'on peut dire qu'ils redevinrent les maîtres de l'Angleterre, fous le nom des normands de France, il ne fe paffa qu'environ vingt ans.

Mais ils n'avoient point été fujets à toutes ces révolutions dans leur établiffement de France, où leur puiffance étoit bien établie depuis la converfion de leur premier duc : ce n'eft point ici le lieu de m'étendre fur l'origine & les progrès de leurs expéditions dans la Neuftrie, qui prit d'eux le nom de Normandie dès le commencement du dixième fiècle. Rollon fe rendit fi digne de l'alliance du roi Charles, dont il avoit époufé la fille, qu'il tint bientôt un rang diftingué entre les fouverains de l'Europe; & fes defcendans ayant continué de s'allier aux maifons les plus puiffantes, leur

qualité de vaſſaux de la France ne les empêchoit pas d'aller comme de pair avec toutes les têtes couronnées. On peut juger de leur autorité & de leur puiſſance avant le règne même de Guillaume, par la hauteur avec laquelle le duc Robert prit les intérêts d'Alfred & d'Edouard ſes couſins, fils d'Emme ſa tante, & d'Ethelred II, contre Canut le grand, le plus redoutable roi qui eut gouverné depuis long-tems l'Angleterre. Ces deux jeunes princes ſe trouvant à la cour de Normandie, Robert, qui ſe ſentit touché de leur ſort, jugea que ſa recommandation pourroit leur faire obtenir quelque faveur de Canut; il envoya des ambaſſadeurs à ce monarque, pour le prier de leur faire quelque part du royaume de leurs ancêtres. Cette ambaſſade arriva en Angleterre dans un tems où Canut ſe voyoit ſi ferme ſur le trône, qu'il crut pouvoir ſe diſpenſer d'avoir des égards pour les ſollicitations du duc de Normandie. Robert fut ſi piqué de ce refus, qu'il prit la réſolution

de le forcer à rendre aux deux princes anglois la justice qui leur étoit dûe. Il équipa une flotte puissante, sur laquelle il s'embarqua lui-même avec une nombreuse armée, pour faire une descente en Angleterre. La tempête fit périr une grande partie de ses vaisseaux, & le mit dans la nécessité de rentrer dans ses ports; ce qui n'empêcha point que Canut, alarmé de son entreprise, & s'attendant à la lui voir bientôt renouveler, ne prit le parti d'appaiser son ressentiment, en lui offrant, pour les deux princes, une partie du royaume de Wessex.

Quelques historiens prétendent que ce qui éleva si promptement les ducs de Normandie à ce degré de puissance, fut la facilité qu'ils eurent toujours de faire venir du Danemarck & de la Norwège les secours qui leur étoient nécessaires pour attaquer leurs ennemis ou pour s'en défendre. Ce n'est pas dans nos histoires qu'on trouve beaucoup d'exemples de ces secours, & moins encore dans les historiens normands, qui, s'attachant sans

cessé à relever la piété de leurs ducs, se sont bien gardés d'avouer qu'ils entretinssent un commerce si étroit avec des peuples qui étoient encore ensévelis dans les ténèbres du paganisme. Mais il paroît certain, par divers traits de l'histoire d'Angleterre, que cette liaison étoit réelle, & l'on pourroit même aller jusqu'à douter si les normands de France n'avoient pas quelque part au butin que leurs compatriotes continuoient de faire dans les autres parties de l'Europe : voici du moins un fait qui paroît trop bien établi pour être sujet au moindre doute.

Sous le règne d'Ethelred II, qui répondit à celui de Richard II, duc de Normandie, Suénon, roi de Danemarck, & Olaüs, roi de Norwège, firent une affreuse descente en Angleterre : ils saccagèrent les provinces de Kent, de Hamp & de Sussex ; & tout le royaume paroissant menacé de la même désolation, Ethelred ne vit point d'autre moyen pour s'en délivrer, que d'offrir à ses barbares ennemis une grosse somme d'argent, à con-

dition qu'ils fortifient auffi-tôt de fes états; les deux rois, qui n'avoient point d'autre but que de s'enrichir dans leurs courfes, acceptèrent fes offres, & fe retirèrent à Southampton. Le roi de Norwège fe laiffa perfuader avant fon départ d'aller rendre vifite à Ethelred, qui, par un miracle affez difficile à comprendre, le convertit au chriftianifme en un moment d'entretien. Olaüs s'engagea, par ferment, à ne plus troubler l'Angleterre, & il fut fidelle à fa promeffe.

Suénon partit dans le même tems, mais n'ayant point encore touché l'argent des anglois, il laiffa une flotte à Southampton pour les tenir en alarme, & les obliger d'exécuter leur traité. Le commandant danois ayant follicité inutilement le payement des fommes promifes, recommença la guerre avec une nouvelle fureur; pour combler l'infortune des anglois, une flotte qu'Ethelred avoit en mer devint inutile par la difcorde qui fe mit entre les chefs. Dans cette trifte fituation l'Angleterre alloit périr fans ref-

ſource, ſi, par un bonheur inespéré, les danois n'euſſent été appelés au ſecours de Richard II, duc de Normandie, que le roi de France vouloit dépouiller de ſes états; ils s'y rendirent avec un zèle qui ſembloit marquer quelque dépendance; leur arrivée jeta l'épouvante en France: Henri, qui occupoit alors le trône, renonça auſſi-tôt à toutes les prétentions qui faiſoient le ſujet de la guerre; & les danois, libéralement payés par Richard, retournèrent en Angleterre, après avoir mis ce jeune prince en ſûreté. De pluſieurs traits, qui ne prouvent pas moins la liaiſon des ducs de Normandie avec les danois & les norwégiens juſqu'au règne de Guillaume, je me ſuis arrêté à celui-ci, parce que j'y trouve encore l'origine d'un tribut dont on me verra parler pluſieurs fois dans le cours de mon ouvrage. Ce fut à leur retour de Normandie que les danois ayant recommencé leurs ravages en Angleterre, jetèrent ce malheureux royaume dans un état plus déplorable que jamais. La meilleure partie en étant déjà

occupée par des usurpateurs de la même nation, le reste, qui étoit gouverné par Ethelred, se trouva dans une telle impuissance de se défendre, que ce prince timide se soumit enfin à payer constamment aux danois une somme annuelle de trente mille livres sterlings; somme alors extrêmement considérable, & qui fut payée long-tems sous le nom de *danegelt*, ou de taxe danoise.

Il seroit inutile de prolonger une préface que je donne moins à la nécessité qu'à l'usage, car je n'ai rien épargné dans le cours de mon ouvrage pour dispenser mes lecteurs de recourir à d'autres éclaircissemens. Si j'avois à le prévenir sur quelque point, ce seroit peut-être sur ce mélange d'événemens religieux & profanes, qui semblent partager presque également l'histoire de Guillaume le conquérant, & qui peuvent faire douter quelquefois à quel titre je demande pour lui de l'estime & de l'admiration. Je donnerai ici volontiers un avis qu'on m'entendra répéter plus d'une fois. Le dixième

& l'onzième siècle n'ayant point eu d'autres historiens que des moines & quelques autres gens d'église, il ne faut pas être surpris de leur voir prendre toutes les affaires qu'ils entreprennent de traiter, du côté qui regarde la religion, & de ne leur voir mesurer le mérite des plus grands hommes que par les services qu'ils rendoient à l'ordre monastique. Ils n'en rapportent pas moins les autres faits; mais c'est toujours à ceux-ci qu'ils donnent leur principale attention avec tous leurs éloges; ils emploient le pouvoir du ciel, ils prodiguent les miracles en faveur de ceux qui les ont comblés de bienfaits; ce qui a fait dire à l'évêque de Salisbury, qu'il n'y avoit point alors d'espèce d'hommes aussi reconnoissante que les moines.

Il suffit, pour en juger, de jeter les yeux sur quelques exemples que le même prélat a recueillis: n'en rapportons qu'un, sur lequel on pourra se former quelqu'idée de tous les autres.

Edwy, roi d'Angleterre, au milieu du

xe. ſiècle, étoit monté ſur le trône avec toutes les qualités qui annoncent les plus heureux règnes; mais ſon mérite même ayant ſervi à lui faire reconnoître que les moines avoient abuſé de leur crédit ſous le gouvernement d'Edred, ſon prédéceſſeur, il commença par les éloigner de la cour, & l'envie de juſtifier ſa conduite aux yeux du peuple lui ayant fait rechercher exactement leur conduite, il n'y trouva que trop de ſujets de leur ôter quantité de bénéfices, qu'il rendit au clergé ſéculier qu'on en avoit dépouillé en leur faveur. L'unique reproche qu'il y eut à faire au caractère d'Edwy étoit d'avoir une maîtreſſe, encore eſt-il douteux s'il ne l'avoit pas épouſée. Cependant tout l'ordre monaſtique déchaîné contre lui, ſuſcita une révolte qui lui fit perdre la moitié de ſes états, & qui le conduiſit au tombeau après un règne de quatre ans, par la force du chagrin qu'il en conçut. Et de quelles armes quelques moines anglois ſe ſervirent-ils pour ſa ruine? De leur

langue & de leur plume. Les perſécutions que les plus cruels tyrans ont fait ſouffrir à l'égliſe, n'ont jamais arraché des plaintes ſi amères aux premiers chrétiens; ils le noircirent pendant ſa vie, & ils achevèrent de le déshonorer après ſa mort. Guillaume Malmesbury parle de lui comme d'un monſtre; à l'entendre, la religion n'avoit jamais été en plus grand danger que ſous ſon règne. Les héréſies les plus pernicieuſes n'avoient point approché de cet affreux déſordre. Enfin, pour faire encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit du peuple, les moines écrivirent, après la mort de ce prince, que ſon ame avoit été entraînée aux enfers par une troupe de démons, & cette prétendue révélation eſt paſſée à la poſtérité avec toutes ſes circonſtances.

D'un autre côté, Edgard, frère du roi Edwy & ſon ſucceſſeur, ayant profité d'abord de l'animoſité des moines pour lui ravir une partie de ſes états, ſe ſoutint dans cette uſurpation par leur ſecours, & ſurtout à la faveur d'un miracle par lequel

ils prirent soin de publier que le ciel s'étoit déclaré pour lui. Il avoit à la vérité le mérite qui fait les plus grands princes; mais si l'on excepte le zèle qu'il continua de marquer pour l'ordre monastique, & qu'il porta jusqu'à fonder environ quarante abbayes, il abusa pendant toute sa vie de ses meilleures qualités. Sa cruauté fut extrême; son penchant fut déréglé pour les femmes; il enleva une religieuse de son couvent; & dans un long commerce qu'il eut avec elle, sans aucun ménagement pour le public, il en eut une fille nommée Edithe. Il entretint après elle une autre maîtresse, nommée Elstede, dont il eut un fils. Passant un jour dans une ville de ses états, il y devint amoureux de la fille d'un seigneur, & sur le champ il donna ordre qu'elle lui fût amenée dans son lit, sans se mettre en peine d'obtenir son consentement. A la vérité, la mère de cette fille, qui ne put se résoudre de la donner au roi pour concubine, & qui craignit, d'un autre côté, d'attirer sur

ſa famille l'indignation de ce prince, le trompa en lui envoyant une ſervante, qu'il ne diſtingua point dans l'obſcurité, mais ayant été ſatisfait de ſa propre erreur, il garda long-tems cette étrange maîtreſſe. Son mariage fut un crime affreux, par les voies qu'il employa pour le faire réuſſir. Ayant conçu une violente paſſion pour une dame, nommée Elfrida, qui étoit mariée au comte Ethelwold, il fit aſſaſſiner le comte, & quelques-uns prétendent même qu'il le tua de ſa propre main, pour ſe procurer la liberté d'épouſer Elfrida. Enfin ſes déréglemens & ſes violences l'ont fait mettre, par l'évêque de Salisbury, au même rang qu'Irène & Brunehaud. Cependant, les écrivains monaſtiques, par reconnoiſſance pour les bienfaits d'Edgard, ont eu la hardieſſe non-ſeulement de prétendre *qu'il a été aux anglois ce que Romulus fut aux romains, Cyrus aux perſes, Alexandre aux macédoniens, Arſace aux parthes, & Charlemagne aux françois;* mais, ce qui paroîtroit incroyable,

si les anciens calendriers n'en faisoient foi, ils l'ont placé au rang des saints; ils ont écrit que son corps ayant été tiré du cercueil pour être enfermé dans une châsse, on ne lui avoit trouvé aucun signe de corruption, & sur d'autres preuves de la même force, qui ne permirent pas dans les siècles suivans de douter de sa sainteté, on le plaça sur le grand autel de l'église de Glastembury, où l'on publia qu'il faisoit des miracles.

Tels sont les guides qu'il faut suivre, ou les témoins qu'il faut entendre pour découvrir le fil de la vérité dans l'histoire que j'écris; car le même esprit régnoit alors de tous côtés parmi les moines, qui étoient presque les seuls écrivains de ces siècles ténébreux.



LE

MONDE MORAL,

OU

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DU CŒUR HUMAIN.

LIVRE PREMIER.

DANS le commerce du monde, chacun a les yeux ouverts ſur les vices & ſur les ridicules d'autrui. Eſt-ce un ſujet de reproche pour l'humanité ? Non, ſuivant mes plus ſaines lumières, ſi de bonne foi, c'eſt-à-dire, avec la même

justice & la même attention, chacun ouvroit aussi les yeux sur les siens, on trouveroit dans la comparaison & la balance des uns & des autres, non-seulement de fortes raisons pour supporter l'imperfection dans autrui, mais souvent des secours & des règles, pour se corriger & se perfectionner soi-même.

Je pousse plus loin cette philosophie. J'accuse les hommes de s'arrêter aux dehors, dans la maligne recherche qu'ils font des ridicules & des vices, & de ne pas pénétrer jusqu'à la source du mal, qui réside ordinairement dans le cœur. Il me semble qu'avec la règle d'équité que j'impose, c'est-à-dire, en pénétrant d'aussi bonne foi dans les replis de leur propre cœur, ils auroient incomparablement plus d'avantage à tirer de ces intimes observations, que de leurs censures extérieures & superficielles.

Mais pénétrer dans le cœur, qui passe pour impénétrable ! Oui; si malgré le préjugé commun, des routes secrètes, ménagées par la nature, en ouvrent l'accès à ceux qui peuvent les découvrir. Je les ai cherchées pendant quarante ans, & j'abandonne au lecteur le jugement de mes découvertes. Cyrano s'est promené dans le monde lunaire; Kirker dans le monde souterrein; Daniel dans le monde de Descartes; Beker dans un monde enchanté: & moi, j'ai

pris pour objet de mes courſes & de mes obſervations, le MONDE MORAL; carrière auſſi vaſte, moins imaginaire, plus riche, plus variée, plus intéreſſante, & ſans comparaiſon plus utile.

Après cet exorde, des récits tels que les miens demandent une autre eſpèce de préparation; celle qui captive l'eſprit dans les rets imperceptibles de la vraiſemblance, & qui donne, aux ouvrages d'imagination, des charmes qu'ils ne peuvent avoir ſans cet heureux coloris. L'art, qui ſait les en revêtir, doit être une vraie magie, pour opérer des effets, contre leſquels il ne craint pas de mettre un lecteur en garde, en oſant les annoncer. Il a néanmoins ſes principes naturels, qui, bien approfondis, ſont peu différens de ceux de l'architecture, de la perſpective & de la peinture. Mais c'eſt de les exercer, qu'il eſt ici queſtion : d'autres circonſtances les feront rentrer dans mon deſſein, & me ramèneront peut-être à les expliquer.

JE ne me croyois pas fait pour de ſi profondes ſpéculations. Ma naiſſance m'appeloit au métier des armes, & mon éducation avoit été conforme à cette vue. Les réformes de la paix d'Utrecht rendant les emplois très-rares, j'attendois, depuis quelques années, des occaſions qui ne ſe préſentoient pas; & la chaſſe étoit mon

unique amusement. Cependant, avec un esprit actif & des sentimens d'honneur, je conçus que pour l'héritier d'une bonne maison, il y avoit un meilleur usage à faire de mon loisir. Je fus confirmé dans cette réflexion, par un événement auquel je ne m'attendois pas plus qu'à ses tristes suites. Mon père, homme sérieux, âgé de soixante-sept ans, & veuf depuis vingt, prit tout d'un coup la résolution de s'engager dans un second mariage.

Il avoit servi avec distinction, & sa retraite n'étoit venue que de ses infirmités. Une goutte opiniâtre l'attachoit, une partie de l'année, au lit de douleur. Dans ce triste état, il ne sembloit occupé que de sa tendresse pour son fils, seul reste d'une femme qu'il avoit adorée. J'y répondois, par des respects & des soins, qui ne s'étoient jamais démentis; & ce sentiment avoit eu beaucoup de part à l'oisiveté où j'avois passé ma première jeunesse. Mon père, sans être arrêté par toutes ces considérations, jeta les yeux sur une jeune personne, fille d'un gentilhomme voisin, qu'il n'avoit pas vue trois fois, depuis dix-huit ans qu'elle étoit au monde. En me faisant l'ouverture de cet étrange dessein, il y mêla fort adroitement ses idées pour ma fortune, qui languissoit dans l'obscurité d'une province; &, ce que le plaisir de m'avoir continuellement

ſous ſes yeux lui avoit fait éloigner juſqu'alors, il me propoſa de faire le voyage de Paris, où mes propres ſoins feroient naître les occaſions de m'employer, que nous attendions inutilement du zèle de nos amis. Il ajouta que la ſucceſſion de ma mère, qui ne lui avoit apporté que deux mille écus de rente, ne ſuffiſant pas pour me ſoutenir, ſon deſſein étoit d'y joindre une penſion annuelle de la même ſomme; & que, dans quelque lieu que mes inclinations puſſent me conduire, elle me ſeroit comptée fidèlement.

Je découvris aiſément, dans ſon diſcours & dans ſes offres, les détours d'un vieillard amoureux, à qui la préſence d'un fils de mon âge étoit incommode, & qui ne penſoit qu'à jouir tranquillement de ſes nouvelles affections. Cependant je crus y voir auſſi un fonds de tendreſſe paternelle, qui réveilla vivement toute la mienne. Loin de condamner ſon mariage, ou d'en murmurer, je pris naturellement l'air & le ton de la joie, pour le féliciter d'une réſolution qui devoit ſervir à ſon bonheur, puiſqu'il ne pouvoit l'avoir embraſſée dans une autre vue. Je refuſai de partir avant la célébration; & rappelant toutes mes notions de galanterie, je me chargeai de la fête nuptiale. Elle fut célébrée avec une magnificence, qui fit

l'admiration de tous nos voiſins. Mon père parut un peu confus de ſon rôle. Il évitoit mon approche. Il avoit peine à ſoutenir mes regards. Je m'en apperçus : je parvins à ſoulager ſa confuſion, par tant de franchiſe & de candeur, qu'il prit des manières plus libres avec moi ; & le ſoir, en le laiſſant ſeul avec ma belle-mère, je me crus ſi bien dans ſon eſprit, que je ne fis pas difficulté de l'exhorter, avec une gaieté reſpectueuſe, à ménager ſa ſanté.

Le lendemain, quel fut mon étonnement, d'apprendre qu'avant la fin de la nuit, ma belle-mère avoit appelé bruſquement ſes femmes, & qu'elle s'étoit fait conduire dans un autre appartement, ſans que mon père eût marqué la moindre envie de s'y oppoſer ! Je n'en accuſai d'abord qu'un accès de goutte. Mais, de part & d'autre, le myſtère fut bientôt éclairci. Ma belle-mère, hors d'elle-même, déclara, ſans aucun ménagement, qu'elle étoit trompée par un indigne artifice, & livrée au pouvoir d'un vieillard infirme, pour lui ſervir de première eſclave. Elle raconta qu'après de froides proteſtations, il lui avoit fait le plan du genre de vie qu'elle devoit ſuivre ; c'étoit une aſſiduité conſtante auprès de ſon lit, le ſoin de l'amuſer par de fréquentes lectures, la privation de toutes les compagnies du dehors, ſur-tout le renoncement

à la parure & l'éloignement de tous les jeunes voiſins. A ce prix, il lui avoit promis de la rendre heureuſe, par ſes complaiſances. Lorſque dans ſon indignation, qu'elle n'avoit pas laiſſé de contenir, elle s'étoit contentée de répondre qu'on ne faiſoit pas le ſacrifice de ſa jeuneſſe, pour mener une vie ſi triſte & ſi dure, il lui avoit dit nettement de ſe ſouvenir qu'il ne l'avoit épouſée qu'à cette condition. L'explication s'étoit échauffée. Elle avoit déſavoué tous les articles de cet odieux traité. Mon père avoit inſiſté du même ton; & la querelle étoit devenue ſi vive, que ma belle-mère avoit pris le parti de ſe retirer. Mais elle étoit réſolue, diſoit-elle, de ſoutenir tous ſes droits; & jamais une femme de ſon âge ne ſeroit tyranniſée à ce point par un vieux mari.

Ce récit venant de ſes propres domeſtiques, qui n'avoient pas ordre de ſe taire, j'étois fort impatient d'entendre mon père, ou de ſavoir des ſiens ce qu'ils avoient pû découvrir de cette aventure. Je fis appeler ſon valet-de-chambre, qui le ſervoit depuis vingt-cinq ans, & qui jouiſſoit de toute ſa confiance. Cet homme, quoiqu'engagé dans un complot fort préjudiciable à mes intérêts, avoit quelque affection pour moi. Il vint auſſitôt; & n'attendant pas mes queſtions: monſieur, me dit-il, je brûlois de vous voir,

& j'ai demandé plusieurs fois s'il étoit jour chez vous. Il se passe des choses fort étranges dans cette maison. Je lui dis que c'étoit le sujet de ma curiosité, & que j'espérois de lui quelque explication. Il me fit à peu près le même récit, qu'on m'avoit fait d'après les femmes de ma belle-mère. De ma chambre, ajouta-t-il, qui touche à celle de mon maître, j'ai tout entendu. Après le départ de madame, il a passé le reste de la nuit dans la plus violente agitation. Il a rejeté mes soins. Ce matin, il m'a vu long-tems autour de lui, sans me dire un mot; & je n'ai pas eu la hardiesse d'interrompre ce silence, auquel il n'est pas accoutumé pour moi. Mais ce n'est pas tout : en ouvrant sa porte, j'ai vu paroître une des deux femmes qu'il a données à madame. Elle a demandé la permission d'entrer qu'on lui a fait attendre long-tems, & qu'elle n'a obtenue qu'après une sombre délibération. J'étois présent : elle a dit que sa maîtresse prioit monsieur d'approuver qu'elle occupât l'appartement qu'elle avoit choisi, & qu'elle y passât le reste du jour. Mon maître, plus irrité que jamais, a répondu d'un ton méprisant, que non-seulement il y consentoit, mais qu'il la dispensoit de reparoître jamais dans le sien.

Ces nouvelles circonstances augmentèrent ma surprise. Je ne reconnoissois pas mon père, à

qui je n'avois jamais trouvé qu'un caractère civil. Tout ce que j'entens, dis-je à ſon valet, eſt en effet fort étrange. Ne ſavez-vous rien qui puiſſe jeter du jour ſur des incidens ſi ſinguliers? Il parut embarraſſé. Je le preſſai d'avoir pour moi la ſincérité qu'il me devoit, & dont je ſerois quelque jour en état de le récompenſer. Enfin, commençant par des excuſes, dont la plus juſte étoit ſon ancien attachement pour ſon maître, il me fit l'hiſtoire du mariage de mon père.

M. de S. O... père de ma belle-mère, & notre voiſin, avoit plus de naiſſance & d'eſprit, que de biens & de délicateſſe d'honneur. Il étoit demeuré veuf, avec deux filles; & la difficulté de les marier, ſans fortune, lui avoit fait prendre le parti de les laiſſer au couvent depuis leur enfance. Cependant l'occaſion s'étoit préſentée d'en marier une, mais avec peu d'avantage. Il l'avoit rappelée près de lui dans cette vue; & la bienſéance du voiſinage l'ayant fait penſer à nous la faire connoître, il nous l'avoit amenée. J'étois à la chaſſe. Le même jour, mon père, ſaiſi d'un accès fort douloureux, languiſſoit dans ſon fauteuil. Cette jeune perſonne, qui n'étoit pas mal partagée des agrémens de ſon ſexe, avoit dû trouver peu d'amuſemens dans une viſite ſi triſte. Mais un ſentiment de compaſſion naturelle, pour les ſouffrances d'autrui, l'avoit

portée à les plaindre. Elle s'étoit attendrie, jufqu'à marquer de l'empreffement pour les foulager; elle avoit prêté officieufement fes mains à tout ce qui peut adoucir la fituation d'un malade. Mon père avoit cru fentir du changement dans la fienne. Cette idée lui demeura dans l'efprit, lorfque fa compagnie l'eut quitté. Il regretta de n'avoir perfonne dont il pût attendre les mêmes foins, avec autant de bonté, avec autant d'affection & de grâces. Son imagination lui repréfenta quel foulagement il pouvoit efpérer dans fes continuelles douleurs, quelle confolation pour le refte de fa vie, s'il avoit fans ceffe à fes côtés, ou devant fes yeux, un contre-poifon fi doux. Il fe livra tout entier à ces charmantes réflexions.

Son valet ne me défavoua point qu'ayant entendu quelques mots échappés, & compris ce qu'il ne pouvoit entendre, il n'eût fecondé le penchant de fon maître. La feule efpérance de rendre fa propre vie plus douce, & de voir régner un peu de joie dans une maifon affez mélancolique, avoit pû le faire entrer dans cette difpofition. Il avoit exagéré le bon naturel de mademoifelle de S. O.... fa douceur, fa modeftie, qui ne pouvoient être contrefaites en fortant du cloître, la facilité de lui faire conferver ces habitudes, en éloignant d'elle tout ce qui pouvoit

les affoiblir. Il n'étoit pas vraiſemblable que, ſans bien, & n'en trouvant point dans le mariage qu'on lui propoſoit, elle pût réſiſter à l'éclat de la fortune & de l'abondance. Son père, dont on connoiſſoit l'ambition, y réſiſteroit encore moins. De ſi fortes apparences entraînèrent un cœur à-demi-rendu. La réſolution fut ſi prompte, qu'on n'attendit pas la fin du jour pour l'exécuter; & ce qu'on déſiroit avec tant d'ardeur laiſſant des craintes qui ne pouvoient venir que de moi, l'ordre fut donné de ne me pas dire, à mon retour, que M. & mademoiſelle de S. O.. fuſſent venus au château. Le confident de mon père fut chargé des propoſitions. Elles furent reçues avec toute la facilité qu'on s'étoit promiſe. S. O... répondit du conſentement de ſa fille comme du ſien. On ne manqua point de le prévenir ſur le ſecret par lequel on vouloit commencer avec moi. Il choiſit le tems de mon abſence pour voir mon père; & les articles furent dreſſés entr'eux. S. O... garant des intentions de ſa fille, qu'il repréſenta comme une perſonne fort ſimple, promit pour elle des excès de complaiſance; juſqu'à régler ſon habillement, ſes goûts & ſes occupations. Mon père lui fit des avantages, dans leſquels ſa tendreſſe pour moi fut peu conſultée. Enſuite, n'eſpérant pas de pouvoir me dérober plus long-tems ſes réſolutions, il

avoit pris le parti de me les communiquer ; mais l'affection paternelle baissant à mesure qu'il étoit emporté par son nouveau goût, il s'étoit flatté qu'en les apprenant, le chagrin me feroit précipiter mon départ.

C'étoit me faire une autre injustice. A la vérité, j'avois conçu que je ne devois plus espérer de tenir le premier rang dans son amitié, & je m'étois bien imaginé que tous les articles de son traité avec les S. O... n'étoient pas en ma faveur : mais je ne me croyois aucun droit sur les inclinations ou les volontés d'un père ; & les sentimens, que je lui avois marqués, me paroissoient un devoir. Ainsi je fermai les yeux sur ce qu'il y avoit de mortifiant pour moi dans la conduite de son mariage ; & ne pensant même qu'à chercher du remède à ses peines, je lui fis demander sur le champ la liberté de le voir. Son valet-de-chambre, qui prit volontiers cette commission, me fit attendre assez long-tems son retour. Il reparut à la fin ; & ce fut pour m'apporter l'ordre de partir. En vain, me dit-il, dans son propre étonnement, il avoit tout employé pour vaincre l'obstination de son maître : le mal venoit de lui-même, c'est-à-dire, de la répugnance qu'il avoit à souffrir ma vue, après une malheureuse avanture dont il craignoit de lire le reproche dans mes yeux. Il se rappeloit le discours badin

que je lui avois tenu la veille ; il ne le prenoit plus que pour une cruelle ironie ; & sur l'air joyeux qu'il m'accusoit d'avoir affecté depuis quelques jours, peut-être me soupçonnoit-il d'intelligence avec ma belle-mère. En un mot, il m'ordonnoit absolument de partir, dès le jour même, & sans vouloir m'accorder la grâce de le voir, que je lui avois fait demander.

Ma tendresse eut plus de part à ma résistance, que le chagrin & l'humiliation de me voir comme chassé de la maison paternelle. Je n'entrepris point de me faire ouvrir sa porte malgré lui : mais prenant ma plume, je renouvelai, dans les termes les plus tendres & les plus pressans, la demande qu'il me refusoit. Je lui promettois toute la soumission qu'il avoit droit d'exiger, & dont je ne m'étois jamais écarté. Je ne désirois que la satisfaction de l'embrasser avant mon départ, & sa bénédiction, sans laquelle un fils bien né ne devoit rien espérer d'heureux dans ses entreprises. Ma lettre fut lue, & ne changea rien à sa résolution. Il répéta le même ordre, avec toute la rigueur de l'autorité. Je résolus enfin d'obéir ; & n'en désirant pas moins de me rendre utile à la tranquillité de sa vie, je pensai à voir un moment ma belle-mère, autant pour la disposer, s'il étoit possible, à vivre en paix avec

lui, que pour l'informer de mon départ, & lui faire mes adieux. Je me préſentai chez elle. On me dit qu'elle y étoit avec ſon père, & qu'elle me prioit de différer ma viſite. Cette excuſe étoit ſi juſte, que je ne portai pas mes réflexions plus loin. Il me parut également naturel que S. O... fût venu volontairement chez ſa fille, ou que, dans les circonſtances, elle l'eût fait avertir qu'elle avoit beſoin de ſes conſeils. Il ſe paſſa plus d'une heure, que j'employai aux préparatifs de mon voyage : mon deſſein étoit de retourner chez ma belle-mère, lorſque ſon père l'auroit quittée; de faire enſuite, par quelques lignes reſpectueuſes, une nouvelle tentative ſur le mien, quoi qu'après des déclarations ſi préciſes, je n'attendiſſe plus rien de ſa bonté; & de partir auſſitôt.

Un bruit extraordinaire, qui retentit juſqu'à moi, me fit prêter tout d'un coup l'oreille. C'étoit la voix de mon père, qui paroiſſoit dans un emportement furieux, & qui demandoit ſes armes. On m'apprit qu'une viſite de S. O.... l'avoit mis dans ce tranſport. Tout mon reſpect pour ſes ordres ne m'auroit pas empêché de courir à lui, ſi l'on ne m'eût aſſuré que l'effort, qu'il avoit fait pour ſortir de ſon appartement, ayant irrité ſon mal, il y étoit rentré, dans les

bras de ses valets, pour se jeter sur son lit, où il ne souffroit pas moins de la violence de ses sentimens, que de celle de sa goutte.

Je demeurai combattu, entre la crainte de l'offenser & le désir de pénétrer jusqu'à lui. Son valet de chambre vint finir mon embarras. Entrez, monsieur, me dit-il; j'ai ordre de vous appeler. Il m'annonça aussi-tôt. Oui, qu'il vienne, répondit mon père en m'entendant approcher; l'honneur doit l'intéresser pour moi; il faut qu'il me venge. Je mis un genou à terre, devant son lit. Dites, monsieur; quel est l'offenseur? Je me déclare son ennemi. Il me le fit jurer par toutes les puissances du ciel; & lorsqu'il eut reçu mon serment, paroissant oublier la rigueur avec laquelle il m'avoit traité, il me nomma son cher fils, la seule douceur qu'il eût au monde. Son cœur en fut un peu soulagé; mais son ressentiment n'étant pas diminué, il me parla de S. O... comme du plus vil des hommes, par lequel il avoit été joué avec la dernière bassesse, & qui venoit d'ajoûter l'insulte à la perfidie. Jamais ses infirmités, me dit-il, ne lui avoient paru si cruelles; elles le mettoient dans l'impuissance de se faire raison par ses propres mains. Il vouloit ne me rien déguiser, pour me rendre encore plus sensible à sa honte; & là-dessus, m'ayant fait un long récit de tout ce que je n'ignorois

pas, en pesant avec une extrême chaleur sur les plus noires parties de l'imposture, il en vint à la scène du même jour. J'en ai su, depuis, jusqu'à l'origine.

S. O.... n'avoit pas appris, sans étonnement, celle de la nuit. Il s'étoit flatté, en trompant mon père, que ses ruses seroient ignorées, ou qu'elles auroient le succès d'une infinité d'autres, qui s'enséveliffent ordinairement dans les premières tendresses du mariage. Sa fille, qui n'y avoit aucune part, lui avoit demandé des explications qu'il n'avoit pu refuser, & lui avoit fait des plaintes amères de l'avoir engagée dans un si fâcheux mal-entendu. Il lui avoit promis de remédier au désordre; mais comptant trop sur son adresse, il l'avoit augmenté par son imprudence. En quittant sa fille, il s'étoit présenté à mon père, sans s'être fait annoncer; & d'un air aussi libre que sa visite, feignant de n'être informé de rien, il lui avoit fait les complimens ordinaires, après la première nuit d'une heureuse noce. Mon père, plein de son ressentiment, s'étoit d'abord expliqué d'un ton, qui devoit laisser peu de ressource à la plaisanterie: cependant S. O..., confondu par un reproche ouvert, & n'espérant rien de la dissimulation, avoit eu recours au badinage. Après avoir confessé qu'un peu d'industrie lui avoit paru nécessaire

néceſſaire pour aſſurer l'établiſſement de ſa fille, il s'étoit applaudi du ſuccès ; il avoit même accuſé mon père de n'entendre pas le monde, & de ne pas concevoir que ſi d'un côté les embarras de fortune obligeoient quelquefois à la ruſe, un galant homme devroit ſe croire heureux d'avoir obtenu une femme aimable à toute ſorte de prix. S. O..., comme on a pû l'obſerver, étoit fort libre dans ſes principes. Il ignoroit juſqu'où va la ſévérité de l'honneur, dans un ancien militaire, qui en a toujours fait ſon idole. Il l'apprit dans ce moment. Mon père, ne ſe croyant pas moins outragé par ſes railleries que par l'indiſcret aveu de ſon artifice, oublia ſa ſituation, s'emporta aux plus violens reproches, le preſſa de ſortir du château, avec défenſe d'y rentrer jamais ; & voyant qu'il ne ſe hâtoit pas d'obéir, il ſe jeta furieuſement hors de ſon fauteuil, & demanda ſes armes à grands cris. S. O... prit enfin le parti de ſe retirer.

Le plus malheureux effet de cette querelle, & de la chaleur avec laquelle mon père m'en avoit fait le récit, fut l'affoibliſſement de ſes forces, qui ſemblèrent l'abandonner tout d'un coup. Son chirurgien, qui n'étoit pas loin, lui trouva le poulx ſi foible, & tant d'embarras dans la poitrine, qu'appréhendant tout de cette prompte révolution, il lui conſeilla de faire

appeler les ſecours eccléſiaſtiques. On n'eut pas peu de difficulté à lui faire goûter cette propoſition. Cependant, le mal paroiſſant réſiſter aux remèdes, il y conſentit. Je m'éloignai, dans la plus vive triſteſſe, pour laiſſer au prêtre la liberté de ſon miniſtère.

Pendant cette triſte cérémonie, il me vint à l'eſprit d'entrer chez ma belle-mère. Je la trouvai mortellement affligée de l'indiſcrétion de ſon père ; & ſa douleur parut augmenter, en apprenant le danger de ſon mari. Elle ne me laiſſa pas le tems d'obſerver, ſi ce dernier ſentiment étoit ſincère. Monſieur, me dit-elle avec une abondance de larmes, que je ſuis à plaindre ! & me conjurant de l'écouter, elle me fit une troiſième hiſtoire de ſon mariage. Non-ſeulement elle déſavoua toute part à la mauvaiſe foi de ſon père, mais elle proteſta qu'en devenant la femme du mien, elle avoit ſenti tout ce qu'elle devoit à la reconnoiſſance, aux loix conjugales, à l'honneur des deux maiſons, ſur-tout aux infirmités de ſon mari, & qu'elle avoit porté cette diſpoſition à l'autel. Pourquoi, dès le premier jour de ſon engagement, lui impoſer d'humiliantes conditions, & le plus rigoureux eſclavage? Toute autre femme auroit-elle ſouffert cette inſulte? Son père, elle venoit de l'apprendre, par des vues qu'elle condamnoit & qu'elle avoit

ignorées, avoit fait pour elle un traité ſi révoltant : mais pourquoi le mien l'avoit-il cru néceſſaire ? Quelle horrible tyrannie de la part des hommes ! Que ne commençoit-on, avec elle, par la confiance & l'amitié ? Elle s'étoit récriée contre l'injuſtice ; elle s'étoit dérobée aux injures ; elle avoit demandé un jour pour ſe conſulter ſur ſa conduite ; c'étoient les ſeuls crimes qu'elle eût à ſe reprocher. Mais on la connoiſſoit mal, ſi c'étoit par la contrainte qu'on prétendoit l'aſſujettir au devoir. Elle avoit reçu du ciel un cœur vertueux ; juſqu'au point, ajouta-t-elle, d'être plus ſenſible au péril où je lui repréſentois mon père, qu'à ſes propres peines.

Je trouvai, non-ſeulement beaucoup d'eſprit à ma belle-mère, mais une parfaite vraiſemblance à ſon apologie. Cependant ma réponſe fut vague ; & le ferment que je venois de faire commençant à me cauſer de l'embarras, je lui dis que j'applaudiſſois à ſes ſentimens ; que la paix tarderoit peu lorſqu'elle dépendroit de mes ſoins, & que j'eſpérois d'heureux éclairciſſemens de l'avenir ; mais que la ſituation, où j'avois laiſſé mon père, obligeoit malheureuſement de les différer. En effet, on vint m'avertir qu'elle n'étoit pas changée, & qu'après avoir ſatisfait au devoir de la religion, il demandoit avec empreſſement à me voir. Ma belle-mère voulut me

ſuivre. Je jugeai que ſa préſence ne pouvoit contribuer à la tranquillité du malade, & je la priai d'entrer dans cette conſidération. Ses pleurs, qui ne ceſſoient pas, les expreſſions naturelles de ſa douleur, ſoutinrent l'opinion qu'elle m'avoit fait prendre de ſon caractère, & me diſpoſèrent plus que jamais à la plaindre.

En arrivant chez mon père, je le trouvai ſeul encore avec le miniſtre eccléſiaſtique. Cet honnête homme, qui étoit le curé de notre paroiſſe, n'avoit pas plus de lumières qu'il ne s'en trouve ordinairement dans le fond d'une campagne, où la plupart de ces chefs ſpirituels s'en tiennent à leurs premières études, & n'ouvrent pas d'autres livres que ceux qui leur ſervent à l'égliſe : mais avec de la droiture & du zèle, ayant condamné les emportemens auxquels mon père s'étoit livré, il l'avoit fait conſentir à les rétracter. Approchez, monſieur, me dit-il avec aſſez d'onction, venez recevoir les dernières volontés d'un cœur pénitent. Vous êtes diſpenſé de votre ſerment ; & je ſuis chargé de vous défendre tous les projets de vengeance. J'approuvai beaucoup la pieuſe diſpoſition de mon père. Mais, n'ayant marqué mon conſentement que par un ſigne de tête, je m'apperçus qu'il reſtoit quelque ſcrupule au curé. Il ſe baiſſa vers ſon pénitent, qui ne prononçoit pas

un mot. J'entendis qu'après quelques exhortations, il lui repréſentoit qu'une promeſſe ſi ſimple étoit ſuſpecte dans un jeune homme, ſurtout accompagnée du ſilence ; & que pour mériter le pardon du ciel, il lui conſeilloit de me lier les mains par un ſerment contraire au premier. Vous ſentez, ajouta-t-il, que l'un ſera réparé par l'autre. Le malade n'oppoſa rien à cette déciſion : & moi, qui ne ſouhaitois que de rendre ſes derniers momens tranquilles, je fis, dans les termes du curé, le ſerment qu'il me dicta. Ainſi dans l'eſpace d'un quart-d'heure, j'avois juré ſolemnellement de venger mon père & de ne le pas venger. Je m'attendois que ce prélude ſeroit ſuivi de quelque ouverture de réconciliation avec S. O... & ſa fille : mais rien ne paroiſſant y conduire, j'en fis la propoſition au curé, que je pris un moment à l'écart. Il me répondit qu'il n'avoit rien épargné pour inſpirer ce déſir à ſon pénitent, & qu'il n'avoit pas eu le bonheur d'y réuſſir ; mais qu'il étoit parvenu à le faire renoncer au ſentiment de la haine, & qu'il ne l'avoit abſous qu'à cette condition : qu'à la vérité il avoit fallu lui paſſer le mépris, dans lequel il s'étoit retranché avec une opiniâtreté inflexible ; mais qu'il avoit crû lui pouvoir accorder cette faveur, en ſe ſouvenant que l'écriture, qui recommande la charité avec

tant d'instances, ne parle nulle part de l'estime; qu'après tout, je devois être tranquille sur le salut de mon père, parce qu'il lui croyoit l'attrition.

Toutes ces idées, de la part du confesseur & du pénitent, n'auroient pu manquer de me réjouir dans une circonstance moins affligeante. Heureusement pour mon père, son mal n'alla point jusqu'à lui faire éprouver la valeur de ces principes. Mais sa guérison vint d'un côté, dont il ne l'attendoit guère. Je le voyois comme enséveli dans les ombres de la mort; & quoique son poulx eût repris un peu de force, mes yeux m'assuroient, autant que le témoignage du chirurgien, que l'incendie, répandu dans la poitrine & dans toutes les parties vitales, n'étoit pas diminué. Sa vue étoit obscurcie. Il respiroit difficilement. Dans cette langueur, qui ne lui promettoit pas quatre heures de vie, on ne pouvoit tirer un mot de sa bouche. Il me vint à l'esprit de tenter une conquête, que le bon curé avoit manquée. Je m'approchai de son lit; & mettant dans mes regards toute la tendresse dont je me sentois le cœur pénétré, monsieur, lui dis-je, si la violence de vos maux vous laisse quelque sensibilité pour la respectueuse douleur d'un fils, avec quel désespoir croyez-vous que j'envisage la perte d'un si bon père! Il augmente sans

mesure, lorsque je tourne les yeux sur le bonheur qui vous attendoit, & que je vois prêt à vous échapper. Un moment que j'ai passé hors de cette chambre m'en a trop appris, pour le peu de fruit que votre situation m'en laisse espérer. Ah ! que n'ai-je pu me l'imaginer plutôt ! J'ai vérifié que ma belle-mère est innocente, & qu'elle mérite vos adorations. Je l'ai vue. J'ai trouvé une femme inconsolable, qui pleuroit la bassesse de son père, dont elle n'est informée que depuis deux heures ; qui gémissoit d'en être accusée ; qui n'ayant pu comprendre plutôt la cause de vos chagrins, se désespéroit encore de son erreur, & qui, dans la demande qu'elle vous a fait faire aujourd'hui, n'avoit d'autre objet que de se procurer le triste éclaircissement qu'elle a reçu ; brûlant ensuite de vous voir, & disposée à tout entreprendre pour se rétablir dans votre estime par des soins libres, par des tendresses, des sacrifices & des assiduités volontaires. Elle ignoroit encore l'accident qui me fait trembler pour vos jours. C'est une épreuve, à laquelle j'ai voulu mettre ses sentimens. Toutes mes expressions ne vous représenteroient pas la douleur, dont je l'ai vue saisie à cette affreuse nouvelle. Son visage a changé ; elle s'est abandonnée aux larmes ; elle a dit mille choses touchantes son cœur étoit sur ses lèvres. Elle vouloit pé-

nétrer ici, me ſuivre, venir demander pour toute grâce, que ſes ſervices & ſes pleurs fuſſent ſoufferts ; vivre, diſoit-elle, ou mourir pour vous. Je l'ai retenue malgré ſes efforts. D'autres ſoins vous occupoient : & je n'aurois rien entrepris ſans vos ordres. Mais voyant votre attention plus libre, j'ai cru vous devoir ces informations, qui peuvent être de quelque douceur pour vous.

Mon unique vue étoit effectivement d'adoucir les amertumes de mon père, & de le porter à la réconciliation que j'avois propoſée. Je fus plus heureux que je n'oſois l'eſpérer. S'il ne m'avoit pas interrompu par des cris de joie, c'eſt que l'embarras de ſa poitrine les arrêtoit encore. Mais, à chaque circonſtance de mon récit, j'avois remarqué du changement dans ſes traits. Ses yeux s'étoient éclaircis, & ſa contenance étoit devenue plus ferme. Enfin ſon oppreſſion même paroiſſant diminuer, il me demanda d'un air attendri, où étoit donc ſa femme? Vous la verrez à l'inſtant, lui dis-je ; c'eſt lui ouvrir la porte du ciel : & prenant ſon ſilence pour un ordre, je volai à l'appartement de ma belle-mère.

Je n'avois pas exagéré ſa douleur : je la trouvai noyée dans ſes larmes. Une flatteuſe explication les ayant ſéchées tout d'un coup, je lui préſentai mon bras ; ſur lequel je remarquai néan-



J'avais commencé le miracle, ma Belle-Mère l'avait achevé.

J. Marillier del. M. Feler Sc.

moins qu'elle ne s'appuyoit qu'en tremblant. Quelques mots la fortifièrent. Votre rôle, lui dis-je, est aisé, puisque le succès est certain. Je lui dois cette justice, qu'elle y mit autant de vérité que de décence & de grâces. Nous arrivâmes au lit de mon père : elle prit sa main, qu'elle serra dans les siennes, en penchant la tête affectueusement jusqu'à lui ; & de son côté, poussant un profond soupir, par lequel il sembla que sa poitrine se fût dégagée, il passa autour d'elle son autre main, dont il la serra quelque tems aussi, avec un mouvement fort passionné. J'avois commencé le miracle ; ma belle-mère l'avoit achevé. Son empressement fut ensuite si vif & si naturel, pour rendre mille sortes de soins au malade, que par la vertu du même charme, il ne lui resta bientôt que ses infirmités ordinaires. Mais en accordant toute son affection à la fille, il demeura inflexible pour le père.

Le malheur que j'eus quelques mois après, de la perdre par un accident soudain, me laisse ignorer ce qu'il méditoit en ma faveur. Dans la satisfaction qu'il me témoigna, de l'ardeur & du succès de mon zèle, il me promit que je m'appercevrois peu des avantages qu'il avoit faits à ma belle-mère. On verra que le temps où le pouvoir lui manqua, pour changer ses dispositions

tions. Cependant la penſion de deux mille écus me fut confirmée, avec délégation ſur une de ſes principales terres ; mais un fils moins reſpectueux auroit pu ſe plaindre, que, par les formalités dont cette promeſſe fut accompagnée, on parut y borner toutes ſes prétentions. Enſuite, lorſque ſentant moi-même la néceſſité de faire le voyage de Paris, je recommençai à parler de mon départ, il me fut aiſé de reconnoître que ſi l'on n'étoit pas revenu à me l'ordonner, je n'en avois obligation qu'à l'utilité qu'on avoit tirée de mes ſervices, & qu'on n'en déſiroit pas moins mon éloignement. Ma belle-mère en parut ſeule affligée, & je fus extrêmement ſenſible à cette généreuſe bonté. Mes adieux furent ſi froidement reçus de mon père, que me rappelant cette indifférence après l'avoir quitté, j'en fus touché juſqu'aux larmes.

Je partis. Les réflexions, dont je fus aſſiégé dans ma route, furent celles qui devoient ſuivre naturellement cette étrange & prompte multiplicité d'aventures. Ce n'étoit pas la première fois que les mêmes idées m'occupoient. Un eſprit actif, que je n'ai pas fait difficulté de m'attribuer, & qui m'avoit rendu juſqu'alors mon oiſiveté fort ennuyeuſe, n'étoit pas l'unique propriété de mon caractère. Le ciel m'avoit partagé d'un fond naturel de philoſophie, qu'une

éducation militaire avoit laiſſé ſans culture, & que je ne reconnus qu'à force de l'exercer, mais qui me portoit à méditer profondément ſur tout ce que j'entendois ou que je voyois autour de moi. La chaſſe & la ſolitude avoient fortifié ce penchant. Je m'y livrai dans ma route, avec d'autant plus de goût, que la froideur de mon père m'avoit laiſſé une triſteſſe réelle, qui me diſpoſoit ſeule à la rêverie. Toutes les ſcènes, qui venoient de ſe paſſer ſous mes yeux, ſe retracèrent dans mon imagination. J'admirai cette variété de paſſions & de mouvemens, qui s'étoient ſuccédés en ſi peu de jours, & qui n'étoient peut-être pas encore à leur terme. Un juſte reſpect ne me permit pas de remonter aux cauſes, mais je fus vivement frappé de la bizarerie des effets; & cette impreſſion fut ſi forte, qu'ayant fait ſix lieues juſqu'à M..., avec les chevaux de mon père, pour prendre la poſte dans cette ville, où mes affaires devoient m'arrêter un ou deux jours, je ne me croyois pas à la moitié du chemin.

Les terres, qui me ſont venues de ma mère, étant ſituées dans ce canton, j'y avois mon receveur, homme accrédité par un emploi de finance dont il étoit revêtu. J'appris, à ſa porte, qu'il étoit mort la nuit précédente : c'étoit un motif de plus, pour faire quelque ſéjour à M...

La familiarité, que j'avois dans cette maiſon, m'y fit entrer librement. On me dit que la veuve étoit dans des tranſports de douleur, qui faiſoient tout appréhender pour ſa vie. J'en fus peu ſurpris. Elle perdoit un mari qui méritoit d'être regretté. Ma viſite parut augmenter ſon déſeſpoir & ſes larmes. Je m'employai à la conſoler. Quelques amis, qui s'étoient raſſemblés pour le même office, me dirent qu'ils s'y employoient inutilement, & qu'ils n'avoient jamais vu d'exemple d'une affliction ſi vive. Elle avoit paſſé toute la nuit & le jour entier, ſans prendre la moindre nourriture. En effet je fus témoin, pendant deux heures, de l'excès de ſes peines, & de ſon obſtination à rejeter toute ſorte de ſecours.

Un ami ſenſé, n'eſpérant plus rien des motifs ordinaires de conſolation, lui dit, en ſe retirant, qu'au milieu même de la douleur il falloit conſulter la prudence ; qu'elle étoit jeune & ſans biens ; que l'emploi de ſon mari & l'adminiſtration de mes terres ne pouvant demeurer entre les mains d'une femme, elle alloit tomber dans une fâcheuſe ſituation ; qu'il lui conſeilloit de ne pas perdre un moment, & de demander la ſucceſſion du mort, pour quelque honnête homme, qui pourroit le remplacer. Ce diſcours, tourné adroitement, mais plein de raiſon &

d'amitié, fut rejeté avec indignation. On l'avoit interrompu vingt fois par des gémiſſemens & des cris. Les biens & la vie n'étoient plus rien, pour une malheureuſe femme, qui avoit perdu l'unique bien pour lequel elle vouloit vivre. Elle trouvoit de la cruauté à lui propoſer des remplacemens: indigne propoſition! horrible conſeil! le jour même de ſa perte! ſi près du cadavre de ſon cher mari, qui n'étoit pas encore au tombeau!

Toute l'aſſemblée ne laiſſant pas d'approuver une ſi ſage ouverture, j'y joignis mes repréſentations; & je promis toute la confiance que j'avois eue pour le mort, à celui qui lui ſuccéderoit. Je ne fus pas écouté. On ne répondit plus que par des ſanglots, & par des ſignes d'horreur. L'ami, de qui le conſeil étoit venu, ceſſa d'inſiſter, & ſe contenta de dire, en ſortant, qu'il n'avoit ſuivi que les inſpirations de l'amitié; d'autant plus que vraiſemblablement il ſeroit trop tard le lendemain, parce que les emplois des fermes étoient bientôt enlevés; mais qu'il ſe ſeroit chargé, avec joie, d'écrire par l'ordinaire du ſoir. Il ſortoit. La jeune veuve ſe réveilla. Elle le fit rappeler. Hé bien, monſieur, lui dit-elle, d'un œil preſque ſec & d'un ton radouci, écrivez donc, écrivez puiſqu'il le faut. Mais ſi je prends un autre mari, ce ne ſera jamais que le frère Ambroiſe. Soit, madame,

répondit l'officieux conſeiller ; ſoit le frère Ambroiſe. Il partit, en ſouriant, pour prévenir l'heure de la poſte.

Les autres ſe regardoient mutuellement, avec un ſérieux forcé, qui ſembloit couvrir quelque myſtère. Je vis le moment, où cette grave aſſemblée alloit éclater de rire. Pour moi, qui ne pouvois pénétrer les apparences, je ſortis civilement, après avoir renouvelé mes promeſſes à la belle veuve ; mais ce fut pour ſuivre l'auteur du conſeil, qui ne pouvoit être fort éloigné. Je le rejoignis, à peu de diſtance. Il jugea de mes intentions, en me voyant ſur ſes traces. Je devine votre curioſité, me dit-il. Si vous ne connoiſſez pas notre petite ville, vous avez trouvé ce dénouement fort obſcur, & vous l'allez trouver fort comique. Votre intérêt doit vous faire ſouhaiter d'être inſtruit. Frère Ambroiſe, car ce nom m'a paru vous étonner, eſt un grand & jeune quêteur, depuis quelques mois novice convers des capucins, qui fait tourner la tête à toutes nos femmes ; honnête homme & de bonnes mœurs, comme tous les religieux de cet ordre, mais d'un teint ſi frais, d'un œil ſi vif, & d'une ſi belle phyſionomie, qu'on le croiroit fait pour tout autre ſort, ſi la fortune étoit attachée à la bonne mine. Peut-être les voies vont-elles s'ouvrir pour lui. J'ignore quels ont

été ses progrès dans le cœur de la belle veuve. Mais vous l'avez entendue; elle s'est déclarée nettement, & les circonstances ne laissent rien désirer à l'explication. Cependant on n'a jamais fait de reproche à la conduite de cette femme; & jusqu'au moment d'un aveu si singulier, j'aurois parié pour sa vertu. Il me paroît encore impossible que les emportemens de douleur, dont vous êtes témoin comme moi, ne soient pas sincères; & mon embarras est à les comprendre : je me proposois, ajouta-t-il, de tirer la vérité de l'heureux quêteur; il doit ce retour à ce que je vais faire pour lui.

J'approuvai cette résolution, mais, à la vérité, par d'autres motifs : & je priai celui qui me faisoit ce récit, de me procurer un moment d'entretien avec le quêteur. Après la scène lugubre que j'avois encore devant les yeux, je ne pouvois croire, comme lui, que le cœur de la veuve se fût expliqué, dans un aveu si peu mesuré de ses sentimens. J'aimois mieux penser qu'une excessive douleur avoit troublé sa raison. Il étoit trop tard, pour voir le frère Ambroise avant la nuit. Notre visite fut remise au lendemain.

Je retournai le soir chez la veuve, où, malgré la tristesse de l'appareil, diverses raisons m'obligeoient de prendre le logement que j'étois dans l'usage d'occuper. Je ne la vis point,

parce qu'après l'enterrement, auquel j'avois assisté, on avoit déclaré, à sa porte, qu'elle ne verroit personne. Mais j'appris, par les informations de mes gens, qu'on avoit cessé d'entendre ses gémissemens depuis mon départ, qu'elle avoit paru fort impatiente de voir enlever le corps par les prêtres, & que s'étant mise ensuite au lit, elle avoit laissé toute sa maison fort tranquille.

Ces apparences ne m'ôtèrent pas mes idées, jusqu'au lendemain, que m'ayant fait prier elle-même de passer dans son appartement, elle me tint ce discours. Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de la généreuse disposition où vous êtes pour moi; & si j'obtiens ce que vous désirez en ma faveur, mon étude sera de répondre à votre bonté. J'ai compris que le parti, dans lequel on m'engage, est le seul qui convienne à ma situation. Ainsi je ne rétracte point le choix qu'on m'a conseillé; il fera connoître que la raison seule me détermine. Tout autre, embrassé avec la même précipitation, feroit mal juger de mes sentimens. Je commence donc par vous assurer que de ma vie, je n'ai eu de communication avec le frère Ambroise : mais, sur sa figure, que j'ai vue plusieurs fois, j'ai pris la plus haute idée de son caractère, & j'ai plaint son sort. Ensuite, monsieur, comme les affaires qui m'attachent à votre service semblent vous donner

donner quelque droit ſur ma conduite, je vous demande en grâce de prendre celle du nouveau joug qu'on m'impoſe. Vous connoiſſez la malignité des hommes. Un mariage, qui ſe fera par votre entremiſe & ſous vos yeux, ſera regardé comme votre ouvrage, & vous me ſauverez de la raillerie publique.

Ce langage m'apprenoit premièrement que la veuve de mon receveur n'avoit pas perdu l'eſprit; en ſecond lieu, qu'elle aimoit l'honneur; & que l'adreſſe ne lui manquoit, ni dans la couleur qu'elle donnoit à ſon choix, ni dans le plan qu'elle avoit imaginé pour ſatisfaire ſon inclination. Mais je n'en voyois pas plus clair à la prodigieuſe révolution de ſes ſentimens; & ne pouvant regarder la ſcène du jour précédent comme une miſérable comédie, qui ne m'auroit inſpiré qu'un parfait mépris pour elle, je demeurois dans tout l'embarras que j'avois cru levé par une autre ſuppoſition. Cependant, ſon adreſſe même me la faiſant juger fort utile à mon ſervice, je ne me défendis pas d'entrer dans ſes vues, ſur-tout après avoir réfléchi qu'elles pouvoient me conduire à l'éclairciſſement que je déſirois. Je me réduiſis à lui demander, s'il n'y avoit pas d'obſtacle à craindre de la part du frère. Non, j'en ſuis ſûre, me répondit-elle, avec un empreſſement qui répondoit mal à la

réserve qu'elle venoit d'affecter, mais qui s'accordoit fort bien avec l'effusion de cœur dont j'avois été témoin le jour précédent. Dans le discours médité qu'elle m'avoit tenu, son mari n'avoit pas été nommé; & je fis aussi cette réflexion. Elle conclut, néanmoins, par une remarque où sa mémoire étoit rappelée : je craindrois, me dit-elle, d'aller plus vîte qu'il ne convient à la bienséance après une perte si récente, si votre départ ne devoit pas être si prompt. D'ailleurs on m'a fait entendre que je ne pouvois espérer la grâce, qu'on demande pour moi, qu'en hâtant un peu mes résolutions. Je lui dis que mes affaires me demandoient effectivement à Paris, où j'avois même annoncé le jour de mon arrivée; & que je n'avois compté d'en passer que deux, au plus, à M...

J'étois résolu, en la quittant, de voir aussitôt son frère Ambroise; & j'avoue que l'impatience d'approfondir ce mystère avoit autant de part à ma diligence, que l'intention de la servir. Ma promesse m'obligeoit de prendre avec moi son ami, qui devoit servir d'ailleurs à m'ouvrir les voies. Nous nous rendîmes ensemble au couvent.

Je vis, dans le frère Ambroise, toutes les perfections qu'on m'avoit vantées : c'est-à-dire, qu'avec l'air frais & vigoureux, il étoit d'une

figure, que la difformité même de ſon habit n'éclipſoit pas. Son teint avoit un éclat ſurprenant ; & lorſqu'après nous avoir ſalués avec une modeſtie extrême, il leva la vue ſur nous, j'admirai deux grands yeux bleus, à fleur-de-tête, qui nous couvrirent de leurs rayons. Je fus préſenté, comme nous en étions convenus, à titre d'ami de l'ordre, qui poſſédoit des terres conſidérables autour de la ville, & qui devoit être de quelque poids pour le quêteur du couvent. Mon deſſein étoit de l'engager dans un entretien, qui pût me faire juger de ſon eſprit & de ſes qualités naturelles. Je trouvai, dans tous ſes diſcours, une ſimplicité qui me cauſa de l'étonnement. Lorſque le félicitant de ſa bonne mine, je lui demandai comment tant de charmes ſe trouvoient enſévelis dans un cloître, il me répondit que tout le monde lui faiſoit ce compliment. Vous le méritez, repliquai-je ; j'ai peine à concevoir ce qui peut vous avoir fait renoncer aux avantages, que vous pouviez eſpérer d'une ſi belle phyſionomie. Il me dit qu'un pauvre garçon étoit trop heureux de trouver de quoi vivre en ſervant le ciel. Je pris une fort mauvaiſe idée du génie & de l'éducation du frère Ambroiſe.

Cependant ſes réponſes étoient accompagnées d'un ſourire, qui n'étoit pas auſſi groſſier que

ſon langage. Je l'excitai, par des queſtions plus badines. Il parut entendre & goûter quelques plaiſanteries galantes. Je me rappelai la méthode du Pogge, pour guérir l'invincible ſtupidité de ſon élève. L'effet en auroit été plus prompt ſur un homme auſſi bien fait que le frère Ambroiſe, dans lequel, ſuivant les loix ordinaires de la proportion, elle n'auroit pas trouvé la réſiſtance intérieure de l'irrégularité des organes. Un quart-d'heure du même entretien me fit voir, du moins, qu'il n'avoit pas beſoin de remède violent, & que l'eſprit lui manquoit moins que l'uſage. Mes ſoupçons croiſſant ſur quelque liaiſon ſecrète avec la veuve, je lui parlai d'elle, comme d'une femme qu'il devoit connoître. Il rougit. Cette dame, me dit-il, faiſoit de grandes aumônes au couvent. Il les prenoit chaque ſemaine à ſa porte. Quelquefois elle paroiſſoit à ſa fenêtre, d'où elle ſe recommandoit à ſes prières ; mais le ſilence, preſcrit aux quêteurs novices, ne lui permettoit pas de répondre. Jamais donc, repris-je, il ne vous arrive de lui parler? Jamais, me dit-il. Cependant, inſiſtai-je, je ſais d'elle-même qu'elle vous eſtime beaucoup, & qu'elle vous croit les mêmes ſentimens pour elle. Mes inſtances le ſurprirent. Il me regarda. Il rougit encore. Enfin, ſe croyant peut-être intéreſſé à ſe diſculper, il ſe hâta de répondre

que si je le savois d'elle-même, elle devoit m'avoir dit aussi, qu'une seule fois, c'étoit un mardi, le voyant arriver à sa porte, elle lui avoit apporté de ses propres mains l'aumône ordinaire, & qu'au moment qu'il s'étoit baissé, pour la recevoir avec plus de respect, elle lui avoit dit à l'oreille qu'il étoit beau comme un ange : que dans cette occasion, il n'auroit pas crû violer la règle, en faisant un mot de réponse pour la remercier de sa charité ; mais qu'elle s'étoit retirée aussitôt : qu'ensuite, lui voyant tant de bonté pour lui, il n'avoit jamais manqué, lorsqu'elle venoit à l'église, de lui présenter la meilleure chaise, & de l'avertir quand la messe étoit prête à commencer. Vous la regardez souvent, interrompis-je. Quelquefois, répondit-il avec une nouvelle rougeur.

Cette naïveté me charma. Je tenois le fil ; & la vraisemblance me parut assez bien établie, dans les explications que j'avois reçues de part & d'autre. Il ne me resta que beaucoup d'admiration pour une aventure si bizarre ; mais, sans m'y livrer trop, je pensai à remplir de bonne foi ma commission. Hé bien, mon frère, dis-je au beau quêteur, l'estime de madame.... est si réelle, que si votre reconnoissance y répond, vous pouvez devenir un des plus heureux hommes du monde. La mort du mari,

quoiqu'un peu récente, vous ouvre les voies pour lui succéder. Il étoit mon receveur. Je vous offre cette place pour dot. Madame..... obtiendra vraisemblablement le contrôle, qui sera la sienne. Voyez ce que la fortune & l'amour font pour vous; & ne craignez pas de nous ouvrir votre cœur. Il me répondit timidement, mais avec plus de recherche dans ses termes, que si je ne prenois pas plaisir à l'embarrasser, je le surprenois beaucoup; qu'il étoit extrêmement touché de la bonté de madame.... & de la mienne, & qu'il en parleroit au père gardien. Non, lui dis-je : ce n'est pas le père gardien qu'il faut consulter; c'est vous-même. Votre cœur seul doit vous dire, si mes offres lui conviennent. La question consiste à choisir, entre cet habit & celui que vous pouvez prendre à sa place.

Sa vocation étoit si peu pour le cloître, qu'elle ne résista pas un moment à l'épreuve. Bonne méthode, en effet, & plus infaillible que toutes les rigueurs du noviciat, pour purger l'état religieux de tant de mauvais sujets, qui n'ont d'abord été qu'imprudens ou malheureux dans leur choix. Frère Ambroise ne m'eut pas plutôt assuré de ses dispositions, que lui laissant faire ses adieux au père gardien, je chargeai mon guide de le vêtir proprement, & j'allai

rendre compte à la veuve du prompt ſuccès de mes ſoins.

Je la trouvai dans une langueur, que je ne lui fis pas la grâce d'attribuer à ſon deuil; ſurtout lorſqu'applaudiſſant à ſa pénétration, je l'eus aſſurée qu'elle avoit deviné fort habilement les ſentimens du quêteur. Ses yeux s'animèrent; & ſon impatience devint fort vive, pour obtenir des explications que je pris plaiſir à lui donner par degrés. Cependant après les avoir reçues avec une joie mal déguiſée, ſes réflexions, apparemment ſur les circonſtances, ou peut-être l'air badin dont j'avois égayé mon récit, lui firent prendre un viſage fort ſérieux. Elle répéta ce qu'elle m'avoit dit deux heures auparavant, de l'indécence dont elle auroit été la première à s'accuſer, ſi ſes amis ne l'euſſent forcée de prendre un parti ſi contraire à ſon attente. Elle craignoit, ajouta-elle en baiſſant la vue, que malgré mon extrême complaiſance, ſa facilité à ſuivre un conſeil violent, ne lui fît perdre quelque choſe de mon eſtime. Ce langage, que je pris pour un retour à l'artifice, ne m'inſpira rien moins que de la pitié. Je lui garantis toute l'eſtime qu'elle ſembloit déſirer; mais, dans l'embarras où les ſcènes du jour précèdent me laiſſoient encore, je la mis à prix. Mon eſtime, lui dis-je, d'un air ſi riant qu'il la fit ſourire

elle-même, mes ſervices, qui viennent de commencer fort heureuſement, dépendront d'un mot d'éclairciſſement que j'exige. La diſſimulation ſeroit à préſent de mauvaiſe grâce avec moi. Je demande d'où venoit hier ce déluge de pleurs, qui nous alarma pour votre ſanté; & comment, avec un goût déclaré pour le quêteur, vous avez pu reſſentir cette exceſſive affliction pour un autre.

Elle demeura quelques momens penſive, en me regardant d'un œil incertain. Enfin, preſſée par d'autres inſtances, vous me faites une queſtion, répondit-elle, que je ne me ſuis pas encore faite à moi-même. Je m'examine; car je veux vous ſatisfaire de bonne foi. Il eſt certain que j'ai toujours eu la conduite & les ſentimens d'une honnête femme. J'aimois ſincèrement mon mari, & je l'ai pleuré de même. Mais je ne prétens plus vous cacher que depuis quelques mois, j'ai des mouvemens fort tendres pour le frère Ambroiſe. Il me ſemble que dans la ſituation où j'étois, perdant un mari ſi cher, & ne voyant aucun jour à réparer ma perte avec goût, ce double malheur explique aſſez bien la douleur qui vous étonne. C'eſt-à-dire, interrompis je, que vous les pleuriez tous deux; l'un, parce qu'il n'exiſtoit plus; & l'autre parce que vous déſeſpériez de l'obtenir. Fort bien:

mais vous ne levez pas ma difficulté qui eſt de comprendre l'union de deux cauſes oppoſées, pour opérer avec la même force un effet commun. Oppoſée ; pourquoi donc ? répliqua-t-elle, lorſque j'ai commencé par établir que l'un ne m'a jamais rien fait entreprendre, rien fait déſirer, de contraire à l'autre. La haine & l'amour ſont oppoſés ; mais l'amour ne l'eſt pas à l'amour : c'eſt le même ſentiment, qui peut s'exercer pour deux objets lorſqu'il eſt tranquille ; & qui les perdant tous deux, dans un cas tel que j'ai pû ſuppoſer le mien, eſt ſuivi d'une douleur d'autant plus vive, qu'elle eſt double comme ſa cauſe. Cette métaphyſique me parut ingénieuſe : mais je trouvai, dans la raiſon, & dans l'expérience commune, des armes pour la détruire. Sur ce pied, repris-je, vous ne deviez pas vous récrier ſi furieuſement contre la propoſition de prendre un ſecond mari qui n'auroit pas été le frère Ambroiſe. Vous en auriez aimé trois, comme deux. Un objet de plus n'auroit rien changé à la nature du ſentiment. Elle prétendit que ſa douleur auroit été ſuffiſante pour fermer ſon cœur à toute nouvelle impreſſion. Mais cette réponſe ne levant pas le fond de l'objection, je la réduiſis à confeſſer que le cœur n'eſt pas capable de deux amours, du moins au même degré ; & par conſéquent, que celui qu'elle

avouoit, pour le frère Ambroiſe, étant né d'abord au préjudice de l'affection conjugale, il devoit avoir emporté la balance. J'aurois pu conclure auſſi qu'il y avoit eu peu d'égalité dans les deux douleurs; & le prompt oubli de celle, dont la cauſe n'avoit pas ceſſé, ſembloit être un argument ſans réplique: mais j'avois promis mon eſtime à la belle veuve, & je ne cherchois pas à me rétracter.

Dès le jour ſuivant, frère Ambroiſe me fut amené dans ſa nouvelle parure. Je me chargeai volontiers de l'introduire auprès d'une femme qui devoit être bientôt à lui; & cette ſcène me promettoit encore de l'amuſement. Il avoit, avec la bonne mine que je luis avois trouvée ſous un habit moins avantageux, déjà toute la confiance que ſa figure & ſon bonneur étoient capables de lui inſpirer; les épaules néanmoins trop épaiſſes; & dans ſa contenance générale, l'air un peu peſant. Je crus lui devoir quelques leçons ſur l'eſſai de galanterie qu'il alloit faire. Il les reçut avec autant de remercîmens, que s'il en eût ſenti le beſoin: cependant, ſoit que le noviciat, en amour, ſoit moins long que dans l'ordre qu'il avoit quittée, ou qu'avant ſon entrée dans le cloître il en eût déjà quelque teinture ou que le bon ſens, dont il étoit mieux pourvu que je ne le croyois encore, & qui s'eſt fait remar-

quer dans toute la suite de sa vie, soit au fond la meilleure règle de tout ce qu'on nomme bienséances, il sut observer des apparences si naturelles de reconnoissance & de tendresse, avec des égards si mesurés de respect & de modestie, qu'un homme consommé dans le monde n'auroit pas été capable d'une conduite plus sage. La veuve que j'avois fait prévenir sur notre visite, avoit tempéré l'appareil du deuil par de petites recherches de coquetterie. Elle étoit encore dans l'âge de plaire; & son favori, ou, si l'on veut, son amant, que je ne dois plus nommer frère Ambroise, ne pouvoit douter qu'il n'en fût excessivement aimé. Cependant tous les avantages qu'on lui prodiguoit, & tant de flatteuses préventions, n'eurent pas le pouvoir de l'enivrer. Si ce fut par mon conseil qu'il commença par se jeter aux pieds de sa belle, il n'eut obligation qu'à lui-même de ses expressions simples, mais respectueuses & passionnées. Elle se contint aussi dans des bornes si décentes, que le spectacles n'eut rien d'aussi risible pour moi, que je m'y étois attendu. En un mot, il me fit prendre une fort bonne idée de l'un & de l'autre; & j'oubliai volontiers que, suivant toutes les apparences, ils avoient commencé tous deux par l'hypocrisie.

L'arrangement établi dans mes affaires sub-

ſiſtant par l'engagement que je prenois avec eux, les raiſons, qui m'avoient conduit à M... ne m'y arrêtèrent pas plus long-tems que je ne me l'étois propoſé. Je laiſſai les deux amans dans une mutuelle ſatisfaction, & j'appris bien-tôt qu'elle avoit été comblée par la réponſe qu'ils attendoient. On leur accordoit ce que la veuve avoit demandé. La condition d'un ſecond mariage, dont on faiſoit dépendre cette faveur, fut un voile honnête pour l'impatience de leurs ſentimens. Elle fut remplie, après les délais indiſpenſables de l'uſage & de la bienſéance. Quoique la ſingularité de l'aventure m'eût porté, plus que la raiſon & l'intérêt, à remplacer ſi légérement mon receveur, je ne perdis rien au change, & le tems fit voir qu'avec tous mes ſoins je n'aurois pu faire un meilleur choix. L'heureux ſubſtitut devant fournir plus d'une épiſode à cet ouvrage, on ſera ſurpris de la rapidité de ſa marche, dans le chemin de l'honneur & de la fortune.

Ma chaiſe, où je rentrai le troiſième jour, me parut un cabinet philoſophique, dans lequel j'eus toute la liberté que je déſirois, pour m'abandonner à mes réflexions. Combien n'en fis-je point ſur cette variété de formes, de ſituations & de ſentimens, dont j'avois été témoin pendant deux jours, & qu'à peine avois-je eu le tems

d'obſerver, mais qui ſe repréſentoient ſucceſſivement à ma mémoire? L'ordre du raiſonnement ne m'étoit pas encore aſſez familier, pour me faire remonter aux principes, par la liaiſon des effets avec leurs cauſes; mais, dans les efforts que je faiſois pour expliquer tant d'obſcurités, ſi je ne parvenois pas à ſatisfaire ma curieuſe raiſon, je me ſentois le cœur & l'imagination tellement intéreſſés, que je ne me laſſois pas d'une méditation ſi ſingulière à mon âge. Caprices, inconſéquences, amours & haines aveugles, ruſes, emportemens, contradiction de l'intérieur & du dehors, réalité démentie par l'apparence; c'eſt tout ce que je recueillois de mes ſouvenirs; & ſans pénétrer plus loin, la force du tableau m'attachoit. Les traces profondes, que j'avois emportées de mes obſervations domeſtiques, revinrent ſe joindre à celles qui me reſtoient de ces nouvelles ſpéculations. Je fus obſédé de cette foule d'images. Bientôt, par une eſpèce de contagion, tout ce que je rencontrai dans ma route s'offrit à moi du même côté. Je commençai à ne plus rien voir, que ſous quelqu'une de ces bizarres couleurs.

Dès le premier jour, en changeant de chevaux à la poſte, mes yeux furent attirés par la vûe de pluſieurs perſonnes qui ſembloient ſe quereller. Je demandai quel étoit le ſujet de

leur différend. On me dit que c'étoient de pauvres gens du village, qui ne cessoient pas d'en insulter un plus riche, par des reproches sur la source de son opulence, & que cette guerre duroit depuis long-tems, sans que l'autorité même de la justice eût été capable de l'arrêter. Cette réponse excita ma curiosité, on continua de me raconter qu'un homme de la paroisse & sa femme, à l'exemple de quantité d'autres misérables, que les loix ont laissés jusqu'àprésent sans punition, avoient entrepris de se tirer de la pauvreté par une voie fort étrange. Ils avoient un enfant dans le premier âge, dont ils avoient mutilé ou disloqué si cruellement tous les membres, qu'en ayant fait un vrai monstre, ils s'étoient promis de faire admirer sa difformité dans toutes les provinces du royaume, & de s'enrichir par le prix du spectacle. Cette barbare exécution ne put être cachée si soigneusement, qu'elle ne fût découverte par un paysan de la même famille. Il en fut saisi d'horreur, jusqu'à prendre la résolution de dénoncer ses parens à la justice. Mais quelques menaces, qui firent éclater son dessein, leur firent chercher le moyen de s'en garantir. Ils imaginèrent de le mettre lui-même dans leurs intérêts, en l'associant à leurs espérances, & lui promettant sa part au profit. Cet expédient leur réussit : il sacrifia, comme eux, tous les sentimens de la nature

au désir de gagner de l'argent ; & leur entreprise, suivie de concert, fut poussée avec tant de succès, que dans l'espace de cinq ou six ans qu'ils employèrent à parcourir le royaume, ils amassèrent plus de cinquante mille écus. Mais pendant leurs courses, le père & la mère moururent successivement. Leur enfant même fut saisi d'une mort prématurée, après avoir été jusqu'au dernier moment la victime de leur brutale avarice, par la vie douloureuse qu'il avoit menée dans un corps où toutes les fonctions animales étoient irrégulières & violentes. La succession du trésor étant demeurée à l'associé, il ne put résister à l'amour de la patrie, qui a des charmes pour tout le monde, suivant le langage du poëte, mais des charmes invincibles pour les ames du commun. Il revint dans son village, où le changement de sa fortune n'excita d'abord que de l'admiration. Il y acheta des biens considérables, à mesure que l'occasion s'en offrit ; & rien n'y manquoit à son établissement. Mais on n'y avoit pas oublié l'origine de cette métamorphose, qu'il avoit eu l'imprudence de faire éclater dans son premier démêlé avec le père du monstre. La jalousie impitoyable des pauvres, sur-tout contre ceux qu'ils voient sortir du même ordre, & dont le bonheur semble aggraver leur misère, avoit bien-tôt réveillé l'odieuse histoire. Il ne

pouvoit faire un pas, fans effuyer des railleries offenfantes ou d'humilians reproches. Son chagrin ne faifant qu'irriter l'envie, ces fcènes fe renouveloient tous les jours; & c'en étoit une, qui venoit de fe paffer fous mes yeux.

Nouveau fujet d'exercice, pour le tour que mes réflexions avoient pris. Cependant elles tombèrent d'abord fur la trifte fituation d'un homme, à qui, malgré la baffeffe des moyens qui l'avoient enrichi, je ne voyois pas d'autre reproche à faire, que d'avoir fait céder fa jufte horreur pour le crime, à l'avidité de gagner du bien. Je m'affurai, par mes informations, qu'il faifoit d'ailleurs un honnête ufage de fon revenu; & la pitié m'infpira de le fervir, par une voie d'autant plus certaine, que l'idée en étoit prife de lui-même, & le fuccès avéré par fon exemple. Sur le champ je me fis conduire à fa maifon. Mon train étant affez lefte, je remarquai en chemin que les payfans, qui me virent defcendre à fa porte, admiroient entr'eux cette vifite, & fembloient en raifonner avec une forte de refpect; autre fujet de réflexion fur les mouvemens qui s'entrechoquent dans le cœur des hommes; car c'étoient les mêmes, apparemment, qui venoient de l'injurier. Mais cette obfervation n'avoit qu'un rapport indirect à mes vûes. J'entrai d'un air familier. Quelques traces d'humeur

meur sombre m'aidèrent à distinguer tout d'un coup l'inconnu, que je jugeois digne de ce bon office. Monsieur, lui dis-je, du ton le plus obligeant, je sais votre histoire; je sais les chagrins dont elle empoisonne votre vie. Voici le remède, ou je suis trompé. Souvenez-vous de ce qui vous a réconcilié avec l'auteur de votre fortune, après l'avoir voulu perdre; c'est l'intérêt seul. Mettez vos ennemis dans le même cas. Qu'ils éprouvent vos bienfaits. Une légère partie de vos richesses, que vous emploirez à rendre leur propre vie plus douce, peut vous assurer de la tranquillité pour la vôtre, & l'affection de ceux que vous aurez obligés: c'est le conseil d'un ami, que votre infortune vous a fait, & que la générosité seule intéresse à votre sort.

Je voulus me retirer aussitôt, avec le plaisir d'avoir fait une bonne œuvre, mais doutant au fond si je ne serois pas regardé, d'un homme de cette trempe, comme un jeune fou, qui venoit grossir le nombre de ses railleurs. Il me retint d'assez bonne grâce, & sa réponse fut un vif remercîment. Cette politesse fut suivie d'un aveu de ses chagrins. Il m'avoit vu, à la poste, me dit-il; & la honte d'être insulté devant moi, lui avoit fait précipiter sa retraite. La vie lui devenoit insuportable. Son malheur étoit si continuel, que ne pouvant y remédier,

il penſoit à ſe défaire de ſon bien, pour quitter le lieu de ſa naiſſance, & ſe dérober à la fureur de l'envie. Sa malignité n'y perdroit rien, répondis-je. Elle vous ſuivroit. Elle ſeroit capable de s'attacher à tous vos pas. L'envie a les yeux d'Argus & toutes les bouches de la renommée. Mais, par la voie que je viens de vous ouvrir, vous pouvez la forcer au ſilence, & peut-être à l'admiration, qui n'ira point ſans la reconnoiſſance & l'eſtime.

Il ſe laiſſa perſuader; & ſon embarras ne ſembloit être que ſur les moyens d'exécuter mon conſeil. J'en avois trop fait, pour demeurer en chemin. Je lui demandai s'il connoiſſoit tous ſes ennemis. Il me dit qu'il n'en avoit pas d'autres que les pauvres de la paroiſſe, auxquels il ſembloit qu'il eût dérobé leur bien, quoiqu'il n'eût jamais fait de tort à perſonne. C'étoit peindre aſſez naïvement l'impreſſion que fait le bonheur d'autrui, ſur cette miſérable eſpèce d'humains. Je me rappelai une fondation de mes pères, qui nous avoit toujours fait honneur dans notre canton, & qui conſiſtoit à faire diſtribuer, chaque ſemaine, une quantité reglée d'aumônes. Cet uſage avoit ſervi depuis long-tems, non-ſeulement à ſoulager les pauvres familles, mais à les faire ſortir de la miſère, par le ſoin qu'on avoit, en même-tems, de faire valoir, à leur profit,

les fruits journaliers de leur travail; & nous passions pour les créateurs d'un grand nombre d'honnêtes fermiers, que cette raison attachoit cordialement à notre service. Je traçai ce plan à mon disciple, dont la docilité commençoit réellement à m'intéresser. Il y consentit, dans la mesure de ses forces. Son revenu alloit au-delà de six mille livres; je lui proposai d'en sacrifier cinquante pistoles. Ce n'est pas à votre seul repos, lui dis-je, c'est à la religion, à l'état, que vous ferez ce glorieux sacrifice; & je vous vois non-seulement heureux & tranquille, mais à jamais illustré dans votre patrie.

Un peu d'emphase que j'avois mis dans ma voix, & la force réelle de cette image, le pénétrèrent si vivement, qu'il m'offrit la disposition de tout son bien. Le cœur des hommes, dis-je en moi-même, est donc capable, dans tous les ordres, indépendamment de la naissance & de l'éducation, d'être remué par un grand motif, & flatté d'un sentiment noble!

Loin d'en abuser, je contins l'ardeur que j'excitois, & je fis venir le bailli & le curé du village, qui dressèrent sur le champ l'acte de fondation. Il portoit que l'honnête fondateur, dans un mouvement de reconnoissance pour le ciel, auquel il devoit son bien, & de charité pour les pauvres habitans, qui ne rendoient pas

assez de justice à l'affection qu'il leur portoit, donnoit volontairement à la paroisse, sur des fonds connus, cinq cens livres de rente perpétuelle, dont trois cens devoient être employés à leur nourriture, & le reste à l'entretien d'un clerc, pour l'instruction de leurs enfans. Au prix actuel du blé, dans une province fort abondante, c'étoit environ cent cinquante livres de pain pour chaque semaine. Le bailli, transporté de joie & d'admiration, se chargea d'assembler les habitans à l'heure même, & de leur faire la lecture de cet acte. Je demeurai quelques momens seul avec mon disciple, qui me remercioit de sa propre générosité, & dont le cœur sembloit élargi, depuis qu'il avoit été capable d'une si belle résolution. Mais ce n'étoit rien, en comparaison du spectacle qui suivit. Le bailli, reparoissant bientôt, nous apprit que sa lecture avoit été reçue avec de grandes acclamations : & soit par son ordre, ou par un mouvement naturel de reconnoissance, le bruit d'une foule de paysans, qui ne l'avoient pas quitté, se fit entendre à la porte. Je ne vis aucun danger à la faire ouvrir. C'étoient, non-seulement les chefs du village, qui venoient faire les remercîmens de la paroisse à son bienfaicteur, mais les pauvres habitans, entre lesquels il reconnut quelques-uns de ses plus insolens ennemis, qui, n'osant entrer,

lorſqu'on eut ouvert, ſe jetèrent à genoux avec un grand cri.

Les chefs furent introduits, & firent leur compliment. Je voulus faire obſerver cette agréable révolution à celui qui la cauſoit: mais il en étoit plus frappé que moi; & ſes yeux, fixés ſur la porte de ſa cour, où les pauvres, ſans quitter cette poſture humiliée, le combloient de bénédictions, m'apprenoient combien ſon cœur étoit touché. Je lui propoſai de faire quelque libéralité préſente, à cette troupe de miſérables. Il me regarda, d'un air étonné. Oui, me dit-il; & s'étant échappé légèrement, il revint avec quelques piſtoles, qu'il leur fit diſtribuer. J'avoue que je fus ſurpris moi-même de l'effet de mon conſeil. Ils avoient été juſqu'alors à genoux, mais ſe proſternant avec de nouveaux cris, il ſe mirent à baiſer la terre, en la preſſant de leurs mains & de leurs lévres, comme ſi toute autre expreſſion leur eût paru trop foible, ou leur eût manqué. Je jetai les yeux ſur le bienfaicteur public, & je vis couler quelques larmes des ſiens. Cette ſcène avoit aſſez duré pour moi, & ne demandoit plus mon ſecours. Je pris un moment, pour me dérober dans la confuſion; & me gliſſant dans ma chaiſe, dont mes gens ne s'étoient pas éloignés, je partis avec toute la viteſſe des chevaux. Ma première idée fut que

mon disciple & tout le vilage pourroient ignorer jusqu'à mon nom ; mais je fus privé de ce plaisir, par l'indiscrétion de mon valet-de-chambre, à qui les paysans avoient demandé qui j'étois. C'étoit m'exposer à des importunités de reconnoissance, dont je ne pus me garantir dans la suite, & qui n'eurent d'agréable, pour moi, que la confirmation qu'elles m'apportèrent du succès de mes conseils.

D'une infinité de réflexions sur le service que j'avois rendu, rien ne me laissoit plus d'étonnement que d'avoir trouvé dans l'ame du fondateur, & dans celles des paysans mêmes, une généreuse sensibilité qu'ils ne se connoissoient pas, & dont je ne pouvois néanmoins douter, après des témoignages si réels. Ma peine étoit à comprendre, que possédant en effet ce précieux don du ciel, ils ne l'eussent pas exercé plutôt, & que pendant toute leur vie, peut-être, ils ne se fussent livré qu'aux noirs mouvemens de la haine & de l'envie. Le plaisir de la tendresse, & de la bonté, n'est-il pas, disois-je, le plus doux de tous les sentimens ? & lorsque le cœur en est capable, comment peut-il en préférer d'autre ? Ces secrets de a nature étant encore inexplicables pour moi, je me bornois à les observer : mais chaque rencontre augmentoit mon goût pour cette étude, & sembloit m'y ramener d'elle-même.

Plus loin, dans un autre changement de poste, un mendiant, accompagné de sa femme, & d'un fils âgé de neuf ou dix ans, se recommanda modestement à ma charité. Les apparences n'ayant d'extraordinaire, que cet air de famille abandonnée, je lui demandai si l'enfant étoit à lui? Oui, monsieur, répondit-il. Le ciel nous en avoit donné deux : nous avons eu le malheur de manger l'autre. Je craignis de l'avoir mal entendu, & je le priai de répéter une réponse si révoltante. Il tira, d'un mauvais porte feuille, quelques papiers qu'il me présenta. J'y jetai les yeux. C'étoient des certificats, revêtus de la meilleure forme, par lesquels plusieurs officiers militaires attestoient qu'à l'exécution du traité d'Utrecht, lorsque les françois avoient évacué la baie d'Hudson, le porteur, employé au fort Nelson par les agens de la compagnie, s'étant engagé, avec sa famille, dans une chasse des Esquimaux, y avoit été si cruellement pressé de la faim, qu'à l'exemple de cette barbare nation, il avoit été forcé de manger l'un de ses deux enfans, pour sauver la vie à l'autre, à sa femme, à lui-même; & que sur l'aveu, qu'il en avoit fait volontairement après son retour, on n'avoit pas cru devoir punir un crime forcé. Cette explication me saisit d'une si vive horreur, qu'ayant jeté les papiers par la portière, & levé

fort brusquement ma glace, je tournai la tête, pour éviter la vue de trois misérables, dont le seul voisinage me faisoit frémir. Mes oreilles mêmes se fermèrent tellement à leurs supplications, que je fus quelques momens sans les entendre. Cependant, le mari s'étant écrié d'un ton douloureux que je le chargeois donc des rigueurs du sort, & que j'étois sans pitié pour un malheureux père, dont la situation & les tourmens n'avoient jamais eu d'exemple; cette pitoyable exclamation, jointe, aux sanglots de la femme, qui ne furent pas moins naturels, calma tout d'un coup mon aversion; & livra mon cœur au sentiment le plus opposé. Je me souvins d'avoir lu, dans nos voyageurs, que ces horribles extrêmités sont assez fréquentes au nord de l'Europe, & que les sauvages mêmes qui n'y sont pas naturellement cruels, les regardent comme le dernier malheur. Un tendre intérêt pour les souffrances d'un père & d'une mère qui s'y étoient vus réduits, succéda si promptement à l'horreur, que je leur fis une grosse aumône. Mais, surpris de l'étrange révolution que je venois d'éprouver, je ne pus m'empêcher de leur dire qu'ils avoient fait de singulières impressions sur mon cœur. Ils s'en étoient apperçus. Je n'en suis pas étonné, me dit l'homme; c'est ce qui nous arrive tous les jours, en exposant

notre funeste aventure; & depuis deux ans que nous sommes revenus en France, nous n'avons obligation qu'à l'horreur & à la pitié. Ma surprise redoubla. J'admirai tout à la fois qu'une contrariété de sentimens, dont il me restoit quelque honte, fut commune à toute l'espèce humaine; qu'un homme de cette sorte eût été capable de le remarquer, pour s'en faire une ressource contre la misère.

Mes affaires ne demandant point une extrême diligence, je ne marchois pas la nuit. Vers la fin du second jour, en achevant ma dernière poste, j'eus l'occasion de secourir un ecclésiastique, qui couroit en selle avec beaucoup de vîtesse, & dont le cheval s'abbattit à quelques pas de ma chaise. Avec mon valet de chambre, qui me précédoit, j'avois un laquais qui couroit derrière moi. Ils descendirent tous deux par mon ordre; & je m'arrêtai moi-même, pour aider de mes services un homme dont je respectois le caractère. Il s'étoit fait une blessure considérable à la jambe. Je le fis mettre dans ma voiture, & je montai à cheval. Nous achevâmes ce qui restoit de chemin jusqu'à l'hôtellerie de la poste, où je m'empressai de lui procurer les secours de l'art.

Mes civilités nous rendirent si familiers, qu'ayant soupé & passé une partie de la nuit

ensemble, il m'apprit les motifs de sa course. C'étoit un canonicat qu'il alloit demander, avec de fortes recommandations, à M. l'évêque de... Il jouissoit, me dit-il, d'une riche cure du canton; & le bénéfice qu'il alloit solliciter ne valloit pas mieux : mais le séjour d'une grande ville lui paroissoit préférable à celui de la campagne, & le titre de chanoine à celui de curé, que la dépravation des mœurs avoit avili. Je combattis cette double idée par quelques objections. Les premières ne furent que des lieux communs sur les charmes de la vie champêtre; mais je leur donnai toute la force qu'elles pouvoient recevoir de mon propre goût. La victoire me fut plus aisée sur le second point. En supposant, comme je me souvenois de l'avoir lû, que l'office de curé est tout-à-la-fois le plus nécessaire, & le plus ancien du christianisme, je conclus, avec raison, qu'il ne pouvoit cesser d'être respectable aux yeux des honnêtes-gens, & qu'un mépris, enfanté par la corruption des principes, doit toucher peu ceux qui sont établis pour la combattre & la réprimer. J'ajoutai, qu'à ne consulter que l'amour-propre, il n'y avoit aucune comparaison entre la vie dépendante d'un chanoine, & celle d'un opulent curé, qui réunit dans son sort, deux avantages aussi flatteurs que la richesse & l'autorité. Mes argumens,

préſentés ſous différentes faces, me firent obtenir l'honneur de la perſuaſion. Je laiſſai mon honête convive, dans la réſolution de retourner le lendemain à ſon presbytère.

Quoique mes ordres fuſſent donnés pour courir de grand matin, j'appris, en remontant dans ma chaiſe, qu'il étoit parti une heure avant moi. Ma curioſité n'alla pas plus loin. Je m'imaginai que ſa bleſſure avoit pu lui cauſer cette impatience, dans la vue de ſe faire traiter plus commodément chez lui. Cependant à peine eus-je fait la demi-poſte, que je la rencontrai, mais aſſis au bord du chemin, ſon poſtillon & ſes deux chevaux près de lui. Il tenoit ſa jambe des deux mains, avec des plaintes fort vives de la douleur qu'il ſouffroit; & je crus reconnoître, en effet, qu'il avoit la jambe fort enflée. Je lui marquai mon étonnement. Vous voyez, me dit-il; j'ai trop compté ſur mes forces: & devinant le reproche auquel il pouvoit s'attendre, il m'avoua que pendant la nuit, les railleries qu'il avoit à craindre, s'il retournoit les mains vides à ſa cure, après avoir publié le motif de ſon départ, l'avoient fait changer de diſpoſition. Apparemment, répondis-je, les railleries de quelques voiſins. Mais, ſans compter l'excuſe de votre bleſſure, de quel poids le badinage d'un moment peut-il être, contre des

raifons auffi férieufes que celles dont je vous vis hier pénétré, & pour un auffi grave intérêt que votre bonheur? J'en conviens, répartit-il; mais que vous dirai-je? Je n'aurois pas de repos chez moi, fi je ne fatisfaifois une ancienne gouvernante, qui fouhaite de vivre à la ville, & qui m'en a fait naître l'idée. Cette explication, accompagnée d'un regard embarraffé, m'ôta le défir de répliquer. Je me tournai vers fon poftillon : prenez foin, lui dis-je, de M. le curé, que je crois très-galant homme; & quand il fera guéri de fa bleffure, apprenez-lui, de ma part, que ce n'étoit pas fa plus dangereufe maladie. Auffitôt j'ordonnai à mes gens d'avancer.

Cette tragi-comédie & fon dénouement, étoient propres à groffir le recueil de mes obfervations. Je ne m'arrêtai que pour changer de chevaux, jufqu'à l'entrée de la nuit, que je paffai dans une hôtellerie d'Alençon. Tout occupé que j'étois de tant d'images bizarres, ou plutôt, du fens fous lequel mon goût me portoit à les envifager, quelques difcours de mes hôtes me firent prêter l'oreille. Ils parloient avec admiration d'une mine d'or nouvellement découverte dans la forêt de l'Aigle, où la célèbre abbaye de la Trape eft fituée, & des richeffes qu'elle promettoit à tout le pays. Ce bruit, me dit-on, étoit fi généralement répandu, que le doute n'étoit

plus permis. Il s'étoit formé, ſous la protection de la cour, une compagnie pour l'exploitation de la mine, & cette forêt qui n'avoit été connue juſqu'alors que par la vie auſtère de ſes habitans, étoit fréquentée d'une multitude de voyageurs, que l'intérêt ou la curioſité amenoit de toutes parts. On m'offrit de me faire voir pluſieurs morceaux du minéral qu'on prétendoit chargés d'or. En effet, on m'en trouva quelques-uns chez divers particuliers de la ville, & j'y découvris des veines de cette précieuſe couleur.

Le ſeul voiſinage de la Trape auroit pu me faire alonger ma route de quelques lieues, pour viſiter une maiſon ſi célèbre. C'étoient deux motifs pour un. Après d'autres informations, qui ne me parurent pas moins conſtantes, je me déterminai à quitter le chemin de la poſte, que je pouvois reprendre enſuite à Mortagne. On me conduiſit vers la forêt de l'Aigle. Ses approches, du côté par lequel on m'y fit entrer, répondent à toutes les idées d'un affreux déſert; ce ſont des montagnes couvertes de bois, & diviſées par des précipices, ſans autres traces d'habitation que le chemin étroit & ſcabreux qui les traverſe. Quelques lieues de cette ennuyeuſe route me firent arriver à la vue d'une profonde vallée, où l'on découvre, dans un aſſez grand circuit de murs, quantité de

bâtimens fort ſimples, qui compoſent l'abbaye de la Trape; retraite ou tombeau fort convenable aux vues de renoncement, de ſacrifice & d'abnégation totale, qui portent quelques ames fortes à s'y renfermer.

Mon guide m'offrit le choix de deſcendre à l'abbaye même, en m'aſſurant que les étrangers y étoient toujours reçus civilement, ou de m'arrêter dans une hôtellerie voiſine, établie pour ceux qui craignent d'être incommodes aux ſolitaires. Je crus devoir ma première viſite au lieu ſaint, quoique réſolu de prendre l'hôtellerie pour logement. Un portier, dont la modeſtie me rappela celle du frère Ambroiſe, mais bien éloigné de ſon embonpoint & de ſa couleur vermeille, m'ouvrit la porte en ſilence, attendit que je me fuſſe expliqué, pour lever les yeux ſur moi, &, ne répondant que par une profonde inclination au déſir que je lui marquai de voir l'abbaye, me fit entrer dans une ſalle voiſine. Là, me regardant d'un œil plus doux, il me pria de m'aſſeoir, tandis qu'il alloit faire deſcendre un de ſes ſupérieurs. Quelques minutes que je paſſai à l'attendre, me donnèrent le tems d'admirer l'air de religion & de piété qui régnoit autour de moi. Soit prévention en faveur d'un lieu ſi reſpectable, ſoit impreſſion réelle, je crus avoir changé

d'élément, & me trouver tranſporté par cinq ou ſix pas que j'avois faits depuis la porte de l'abbaye, dans un autre ordre de choſes, ou dans une région nouvelle. Cette diſpoſition ne changea point à l'arrivée du ſupérieur, auquel j'entendis donner le nom du père Célérier. Sa figure pâle & mortifiée, quoique tendre & gracieuſe en elle-même, me pénétra de reſpect. Il me fit un compliment, pieux & civil, ſur le courage qui m'amenoit dans le ſéjour de la pénitence : mais ſi mon deſſein, ajoutat-il, n'étoit, comme il venoit de l'apprendre, que de voir l'intérieur de la maiſon, ſans y vouloir accepter un lit, il me prioit de conſidérer que le jour étoit fort avancé, & qu'il ſeroit plus facile de me ſatisfaire le lendemain. Il n'étoit qu'environ quatre heures du ſoir; mais, appréhendant de bleſſer les loix du cloître, je me retirai avec des excuſes.

J'étois fort touché. Le ſpectacle d'un moment me faiſant juger à quoi je devois m'attendre le lendemain, je cherchois d'où pouvoit venir, à ces ſolitaires, la réſolution de renoncer ſi parfaitement à toutes les douceurs de la vie, lorſqu'elles ne ſont pas condamnées par l'évangile, qui n'en défend que l'excès; & ſur quels principes ils ſe promettoient une récompenſe, pour des mortifications qui ne ſont pas ordonnées.

Ces réflexions m'accompagnèrent à l'hôtellerie ; mais elles furent troublées par la vue & le tumulte d'un grand nombre d'étrangers, qui s'agitoient dans les cours & dans les appartemens. Je remarquai que ma chaiſe avoit peine à trouver paſſage au travers de quantité d'autres ; & doutant ſi je trouverois un logement pour moi-même, j'étois prêt à regreter celui que le père Célérier m'avoit offert. Mon valet-de-chambre, que j'avois fait marcher devant moi, vint me raſſurer par ſes informations. La plupart des étrangers que j'avois vus, étoient arrivés le même jour, & devoient partir avant la nuit : la curioſité ſeule les avoit amenés des villes voiſines. Ceux qui ſe trouvoient logés à l'hôtellerie, & qui ne l'avoient pas quittée depuis pluſieurs jours, étoient quelques chefs de l'entrepriſe des mines, avec les artiſtes convenables à leurs opérations ; & je ne laiſſerois pas d'y trouver une chambre commode.

Les circonſtances éloignant tout air de cérémonie, je me préſentai à quelques-uns de ces chefs, qui me firent un accueil civil. La joie qui brilloit ſur leurs viſages, répondoit de leur confiance au ſuccès de leur travail. Ils m'en parlèrent avec une pleine certitude : & lorſqu'ils eurent appris de mes gens qui j'étois, ils eurent la politeſſe de s'offrir ſur le champ pour

pour guides, si je souhaitois de voir la mine. J'acceptai leur offre. Ils me conduisirent à mille ou douze cens pas de l'hôtellerie, au pied d'une montagne fort nue, dont ils me firent observer que le fond n'étoit qu'une pierre dure & noirâtre. C'étoit le principal objet de leurs espérances. En effet, j'y crus voir quelques filamens d'un jaune assez clair, qui paroissoient d'une autre nature que la pierre, & qu'ils nommoient des paillettes d'or. Plus loin, nous arrivâmes à l'ouverture du trou qu'ils faisoient creuser. Le travail étoit pénible; mais les apparences de richesse augmentoient, par l'abondance des filamens jaunes, qu'on découvroit sur la pierre intérieure. Je fus obligé de reconnoître que s'ils étoient d'or, le Pérou n'avoit pas de mine plus riche. Ils me répétèrent qu'il ne pouvoit leur rester d'incertitude, après toutes leurs épreuves; & que par un calcul modéré, ils comptoient, frais & droits levés, de tirer quatre onces d'or de chaque quintal de cette pierre.

J'applaudis à leurs idées, mais quoique peu versé dans ces connoissances, je n'emportai pas la conviction qu'ils m'avoient promise. Toutes les montagnes de la forêt étant composées, ou du moins mêlées de la même pierre, il auroit fallu conclure que cette stérile portion de la

Normandie contenoit plus d'or que tout le reste du monde ensemble, & cette seule réflexion me rendit suspect, non-seulement le calcul des intéressés, mais le témoignage même de mes propres yeux.

Le soir ouvrit une scène qui me ramena bientôt à l'habitude que je formois insensiblement de considérer tout du côté moral. Nous étant rassemblés à souper, la conversation commença par des observations sérieuses sur le travail de la mine; & je me gardai soigneusement de choquer l'ardente prévention de mes convives. Mais quand la vapeur du vin eut échauffé les cerveaux, il s'éleva des propos plus libres. Les cœurs dilatés s'abandonnèrent à leurs mouvemens naturels, & chacun parut dans son caractère. Ce ne fut d'abord qu'une confusion de désirs, de projets & de systêmes fondés sur l'opulence extraordinaire à laquelle ils croyoient déja toucher. Chacun se faisoit un plan de volupté ou d'ambition, qu'il préféroit à celui des autres; & la dispute devint si vive, que tout le monde parlant à la fois, personne ne pouvoit obtenir de se faire entendre. Un des plus âgés, qui n'étoit pas le moins fou, prit enfin la supériorité du ton, & représenta que pour éclaircir ce chaos d'idées, il falloit que chacun expliquât successi-

vement les siennes. On convint de parler tour-à-tour. En faveur de l'ouverture, l'auteur du conseil s'attribua le droit de commencer.

Il nous dit, d'un air aussi grave qu'il put l'affecter, que n'ayant jamais été assez riche pour se procurer une grande variété de plaisirs, mais ayant assez connu le monde pour n'en ignorer aucun, l'usage qu'il vouloit faire de sa fortune, dans le peu d'années qu'il avoit à vivre, étoit de rassembler sous ses mains & devant ses yeux tout ce qu'il avoit vu depuis soixante ans, de délicieux, de magnifique, de flatteur pour les sens & l'imagination, en un mot tous les plaisirs & tous les biens qu'il avoit vu dispersés, & qui n'avoient peut-être jamais été réunis. Mon chagrin, continua-t-il, est que cet assemblage demande du tems. Je regrette vivement cette perte; mais aussi lorsque je serai parvenu à me satisfaire, je nâgerai dans la joie; je serai dans la plénitude du bonheur. Les plus savans médecins, que j'aurai à toute sorte de prix, veilleront à ma santé; & si la mort me surprend au milieu de mes trésors & de mes délices, ce ne sera qu'un sommeil: mon enchantement ne m'en laissera pas sentir l'amertume.

Il se tut, avec la satisfaction d'un homme qui s'attend d'être applaudi. En effet, la grandeur démesurée de cette image avoit frappé une partie

des acteurs. Je remarquai que les uns applaudiſſoient de bonne foi, & que d'autres, demeurés comme en ſuſpens, examinoient en eux-mêmes ce qu'ils en devoient penſer. Moi, dont la tête s'étoit conſervée fort ſaine, j'aurois pu répondre au voluptueux libertin, que ſon plan n'étoit qu'une ridicule chimère : que premièrement cette collection de tout ce qu'il y a de délicieux & de magnifique au monde, eſt impoſſible aux plus grands monarques, qui peuvent au plus partager tous les biens entr'eux, mais qui n'ont ni le tems, ni le pouvoir de les raſſembler ; qu'en ſuppoſant même cet aſſemblage poſſible, l'union de tout ce qu'ils auroient déſiré, & la facilité préſente d'en jouir, troubleroit leur goût, les embarraſſeroit dans leur choix, éteindroit peut-être leurs déſirs, & les laiſſeroit comme inſenſibles au milieu de ce qu'ils auroient cru propre à les irriter : que d'ailleurs la ſanté, ſans laquelle il n'y a ni jouiſſance ni goût du plaiſir, ne dépend pas toujours des ſecours de l'art ; enfin, que la ſeule idée de cette mort, dont le vieux Plutus croyoit pouvoir s'épargner les amertumes par l'ivreſſe du plaiſir, eſt capable d'empoiſonner la plus heureuſe vie qui les précède ; & qu'une idée beaucoup plus terrible, celle du châtiment, qui peut ſuivre un tel bonheur, en doit rendre effrayant juſqu'au

nom. Toutes ces considérations me vinrent d'elles-mêmes à l'esprit ; mais elles n'étoient pas de saison. Je pris le parti de demeurer muet.

Les trois voisins du vieillard, que leur place autorisoit à parler après lui, furent si charmés de sa voluptueuse exposition, qu'ils adoptèrent toutes ses vûes ; avec cette différence, dit le premier, en se pressant de la main le bas du menton, que mon âge me promet du tems pour la pleine exécution du systême. C'étoit un financier subalterne, comme la plupart des autres, mais d'une physionomie plus fine, à qui son teint frais, dont il paroissoit fort amoureux, ne pouvoit faire donner plus de vingt-huit ou trente ans. Son voisin, que sa seule taille, épaisse & surchargée de bonne-chère, m'auroit fait prendre pour un gourmand, s'écria : sur-tout, Messieurs, nous n'oublierons pas un excellent cuisinier ; ni des vins exquis, ajouta l'autre partisan du même projet, dont le visage couvert de pustules, apprenoit assez qu'il connoissoit peu l'usage de l'eau.

Celui qui suivoit, déclara d'abord qu'il étoit d'un goût tout différent. Il prit le ton d'orateur. Chacun, dit-il, a ses idées de bonheur ; je n'en conçois pas beaucoup dans l'assemblage d'un si grand nombre d'objets, dont la seule énumération feroit une étude, & que la plus longue

vie ne suffiroit pas pour goûter l'un après l'autre. Être heureux dans mes principes, c'est être à couvert de tout ce qu'on regarde comme un mal, & jouir réellement des biens opposés. Or j'avoue que jusqu'à présent rien ne m'a causé tant de chagrin, que le faste & l'orgueil des nouveaux riches ; mon malheur m'a fait prendre une maison à Paris, entre deux gens de cet ordre, dont je connois la vile origine, & le caractère encore plus vil ; ils m'assassinent par leur étalage & leurs affectations de grandeur. Si je désire le succès d'une entreprise qui nous rendra tous plus riches qu'eux, c'est pour les faire rentrer dans leur néant à force d'humiliations, & voici mon plan. Je commence par faire élever des deux côtés de ma cour un mur de telle hauteur, qu'il leur fasse un vrai cachot de leurs superbes maisons ; leurs jardins seront convertis de même en deux profondes prisons, où je prétends leur ôter jusqu'à la lumière du jour. Je me donne la plus belle livrée de Paris, pour éclipser celle qu'ils ont osé prendre, & qu'en bonne règle ils devroient porter eux-mêmes ; les plus grands chevaux pour couvrir les leurs, & tous leurs harnois dorés ; un carrosse, non seulement plus pompeux, mais plus fort, avec ordre à mon cocher de heurter souvent leurs roues. J'observerai leurs habits, & je serai toujours mieux mis

qu'eux; je gagnerai, s'il le faut, leurs tailleurs à force d'argent; mon maître d'hôtel fera toujours le premier à la halle, pour enlever ce qui s'y trouvera de plus fin, & mettre l'enchère sur tout ce qu'il verra demander pour eux; je leur disputerai par-tout le terrein & les honneurs : à l'église, je les offusquerai par ma suite; aux promenades, par ma parure; aux spectacles, par le soin que j'aurai de me placer dans leur loge, & de me lever souvent pour leur dérober la vue du théatre; dans les assemblées, par mes airs & mes regards méprisans. Je ne leur donne pas quatre mois de vie; ils se pendront de chagrin, j'en suis sûr, je les connois; & ce que je crains alors pour moi-même, c'est d'en mourir de plaisir. Il finit en riant de toutes ses forces, & se frottant les mains de joie, comme s'il les eût déja vus mettre en terre.

Je ne m'apperçus point que ses idées eussent fait fortune. Outre ce que l'envie a de révoltant, pour ceux mêmes qui sont capables de cette odieuse passion, la réflexion de ses associés qui lui échappoit dans le transport de son cœur, fut sans doute qu'eux & lui, en devenant aussi riches qu'ils se l'imaginoient tous, seroient dans le cas qu'il reprochoit à ses deux voisins. Je l'aurois averti volontiers, qu'avec de grandes richesses, le plus sûr moyen d'humilier ceux qui

s'enorgueilliffent du même avantage, étoit d'être plus modefte.

Un autre, élevant la voix d'un ton radouci, s'étonna qu'on pût fe figurer du bonheur dans la fatisfaction de la haine ou d'autres paffions violentes. Le bonheur, dit-il, confifte à fatisfaire le plus doux penchant du cœur, & ce plus doux de tous nos penchans, c'eft l'amour. Je ne fuis pas plutôt riche, que je cherche à me procurer un grand nombre de femmes aimables, non pour les adorer toutes, mais pour choifir celles qui me paroîtront les plus touchantes, & dans ce choix même, pour m'attacher particulièrement à celle qui prendra les plus vifs fentimens pour moi : les autres ne ferviront qu'à ranimer quelquefois une paffion qui peut languir, & que la variété foutient. Ainfi, le premier emploi de mes richeffes fera de faire acheter les plus belles filles de Circaffie, où l'on affure qu'il faut chercher la perfection de la beauté, & de leur rendre la vie fi douce, qu'elles ne perdent jamais rien de leur éclat.

La plupart des affociés ouvrirent de fort grands yeux, & ce tableau parut les féduire. Je ne fus pas de leur goût. D'abord cette multitude de beautés ne préfentoit pas à mon imagination un fpectable auffi touchant que celui d'une feule femme; avec tous les charmes de fon fexe, &

je ne trouvois de ſupportable dans cette idée, que le pouvoir de choiſir non-ſeulement la plus belle ou la plus aimable, mais celle dont on ſe croiroit le plus aimé. D'un autre côté, pourquoi chercher des femmes en Circaſſie, où l'on doit juger que leur éducation, leur langage, leurs manières, n'ont aucune reſſemblance avec nos uſages? Eſt-ce donc la beauté ſeule qui touche le cœur? & quand cette région en feroit l'unique ſource, quel commerce pour un françois de bon goût, que celui d'un tas de Circaſſiennes, mal propres peut-être, avec leſquelles il ſeroit condamné à vivre? Il me ſembloit au contraire que pour voyager en Circaſſie, & n'y pas vivre ſans femmes, la plus utile proviſion ſeroit une jolie françoiſe pour compagne.

Un autre actionnaire des mines, qui ne croyoit pas les femmes ſi néceſſaires au bonheur des hommes, en apporta pour raiſon, que le plaiſir qu'elles donnent eſt trop vulgaire; qu'il eſt au pouvoir du plus pauvre & du plus vil mortel, comme du monarque & de l'homme riche, & qu'il n'eſt pardonnable de s'en faire une ſi haute idée qu'à des gens d'égliſe, auxquels il eſt interdit par état. Ce raiſonnement, ſoutenu par une figure épaiſſe, le conduiſit à de grandes plaintes du luxe exceſſif des femmes, qui eſt capable de ruiner la fortune la mieux établie,

& de leurs caprices encore plus ruineux, qui déconcertent toutes les mesures d'un homme sage. Pour lui, qui méprisoit *Cupidon* & *Vénus*, & leur île de *Cythère*, il vouloit tendre à la renommée. Il avoit lu dans l'histoire, qu'une nation, nommée les *Romains*, prenoit grand plaisir à voir en pleine terre des combats de mer, que les anciens appeloient des *Namachies*. Il étoit dans la résolution d'achever la plaine de saint Denis, pour y donner ce spectacle aux Parisiens. Pendant que cette folle imagination & l'ignorance des termes faisoient rire les plus éclairés, il prenoit leurs railleries pour des applaudissemens, & fier du succès, il nous pria d'écouter un projet plus noble encore. Au premier besoin de l'état, nous dit-il, il vouloit offrir au roi, pour le service de la patrie, une somme de quelques millions, sans autre prétention pour lui-même, que la souveraineté du canton de Picardie, dans lequel il étoit né.

Les éclats de rire augmentèrent. C'étoit néanmoins de toutes les extravagances que j'avois entendues, sinon la plus raisonnable, du moins la plus noble, comme il le pensoit lui-même, & la plus avantageuse au public ; il n'y manquoit qu'un motif moins ridicule, & plus désintéressé. Je sus bon gré d'ailleurs à un financier d'avoir lu quelques pages de l'histoire, & d'en avoir

tiré ce fruit ; car la plupart des vertus font produites par l'exemple, & peut être l'efprit de patriotifme n'a-t il pas commencé autrement à Rome. Malheureufement l'entreprife de la mine fe réduifit en fumée, & l'idée romaine eut le même fort; fans quoi nos financiers auroient un modèle qui les porteroit peut-être auffi dans les befoins de l'état, à faire quelques généreux facrifices au public.

Il reftoit d'autres acteurs, mais trop ivres pour parler. Cependant un des plus gais, qui n'avoit ceffé ni de boire, ni de badiner avec un jeune homme fort aimable qu'il avoit fait placer près de lui, & qu'il nommoit fon neveu, entreprit de nous faire auffi fon plan de bonheur. Il n'avoit, nous dit-il, qu'une feule affection, à laquelle toutes fes vues & tous fes défirs étoient rapportés. C'étoit fon charmant neveu qui lui tenoit lieu de tout, & pour lequel toutes fes richeffes feroient employées. Il continua de le louer avec la même chaleur, en fe perdant quelquefois dans fes idées, & le regardant d'un œil fort tendre. Enfin, fon tranfport lui faifant perdre toute attention pour nous, il lui tint des propos paffionnés, dans lefquels il s'oublia tout-à-fait, & pour dénouement, au premier million qui le mettroit au-deffus des difcours publics, il jura de l'époufer.

L'ivresse n'avoit bouché les oreilles à personne. Une vive exclamation qui s'éleva aussitôt, l'avertit qu'il avoit mal gardé son secret; & pour moi, j'avois cru reconnoître au premier moment que son neveu n'étoit qu'une fille. En vain tâcha-t-il de réparer son indiscrétion. La scène redevint fort tumultueuse. On exigea que les charmes de la jeune personne ne fussent pas dérobés plus long-tems par une perruque & par d'autres voiles. Je ne sais à quoi ce renouvellement de chaleur nous auroit conduits. Le parti que j'embrassai sans précaution, fut de me lever, sous prétexte que la nuit étoit fort avancée; & me baissant vers l'actionnaire, je lui conseillai de se retirer avec sa maîtresse. Ils ne se firent pas presser pour sortir. En quittant les autres, je les exhortai à se souvenir qu'ils avoient besoin du jour suivant pour leurs opérations; & la plupart étant fort civils, ils se laissèrent engager facilement à me suivre.

Mon sommeil fut retardé long-tems, par l'agitation de mes esprits. Je ne pouvois revenir de l'extravagance des systêmes, & l'ivresse les excusoit peu; car passant sur tout ce qui ne devoit être attribué qu'aux vapeurs du vin, je savois qu'elles ne font sortir du cœur que ce qu'il contient réellement, & souvent ce qu'il ignore lui-même. Quoi? disois-je, dans leurs plus chers

désirs, dans leurs plus ambitieuses vues, dix hommes, qui passent dans le monde pour d'honnêtes gens, ne se proposent que de la bonne chère, du vin, de belles femmes, & d'autres plaisirs qui flattent leurs sens? La religion, la vertu, l'honneur, le bien public, sont méprisés, ou tout-à fait oubliés; & le seul à qui la moindre partie de ces grands objets passe dans l'esprit comme un beau songe, n'est pas exempt de la raillerie de ses compagnons? Etrange fatalité des richesses! Leur nature est-elle donc de corrompre le cœur? ou plutôt n'est-ce pas la corruption du cœur qui change la nature des richesses, & qui d'un vrai bien qu'elles sont en elles-mêmes, en fait le plus dangereux de tous les maux, en les détournant à de pernicieuses fins! Jugeons-en par cet amant d'une fille publique: il avoit une sale passion dans le cœur, avant les apparences de fortune qui se présentent pour lui: à peine se croit-il sûr de l'opulence, qu'il la veut faire servir à gratifier sa passion.

LIVRE SECOND.

UNE nuit si peu tranquille, & le retour des mêmes réflexions à mon réveil, contribuèrent beaucoup sans doute aux mélancoliques impressions que j'éprouvai pendant tout le jour. Mes premiers pas m'ayant reconduit à l'abbaye, je n'y entrai point sans un nouveau sentiment de respect, qui fut même redoublé par le souvenir présent du souper & de ses circonstances. En effet, à la distance de cinquante pas, & dans l'intervalle de quelques heures, quel prodigieux contraste!

Je trouvai le père Célérier qui m'attendoit. Il me conduisit droit à l'église, pour y faire une courte prière. Ensuite m'ayant fait parcourir les principales parties d'une maison, qui n'a de remarquable en elle-même que son extrême simplicité, il me demanda si j'en voulois voir les habitans. Je reçus cette offre comme une faveur. C'étoit l'heure du travail manuel. Il me fit entrer dans le jardin, ou l'enclos, qui n'est qu'un champ ordinaire, dont la culture fait l'exercice constant des religieux. Les travaux y sont distribués suivant la mesure des talens & des forces.

Je ne m'arrête point à cette édifiante peinture qui se trouve dans une infinité de relations : mais je fus également frappé de l'ardeur & du recueillement d'une troupe de pieux ouvriers, qui, tout pâles, tout affoiblis qu'ils étoient par les rigueurs de la pénitence, ne s'accordoient pas un moment de relâche dans un pénible travail, pour lequel sans doute la plupart n'étoient pas nés, & sembloient tirer des forces de leur ferveur. Sur des visages secs & défigurés, je ne vis aucune marque de lassitude ou d'abatement, comme si l'esprit & le goût de la vertu élevoient le corps au-dessus des loix naturelles, & communiquoient aux sens toute la vigueur de l'ame.

Je n'emportai néanmoins de ce spectacle, qu'un profond étonnement qui me fit retomber dans le doute où j'avois été la veille, sur un genre de vie qui n'est pas ordonné par les loix de la religion, & dont je ne comprenois pas la nécessité. Ces souffrances volontaires excitoient plus ma pitié que mon admiration. Que le martyre n'ait point effrayé les Chrétiens dans les anciennes persécutions, je le concevois sans peine; l'évangile alors ne laissoit pas d'autre choix : mais depuis l'établissement du christianisme, les voies sont paisibles. Pourquoi, disois-je, leur ôter cette douceur, par tout ce que l'imagination peut inventer de plus pénible & de plus

auſtère ? Cependant il me reſtoit des difficultés. Ceux qui ſe dévouent au genre de vie qui m'étonne, ne ſont pas des fous. Mon guide eſt homme cenſé; il y a même aſſez d'apparence que les occupations du cloître étant plus graves que celles du monde, le jugement y eſt plus ſolide, & la juſteſſe d'eſprit plus commune. Y auroit-on découvert des ſecrets ou des vérités que le monde ignore ? Je me perdois dans cette méditation que le ſilence des lieux qu'on me faiſoit traverſer rendoit encore plus ſombre, & mon guide même paroiſſoit ſurpris de me voir l'air ſi penſif.

Il me conduiſit enfin dans la cellule qu'il avoit encore au dortoir commun, quoique ſon office lui donnât une chambre, pendant le jour, au quartier des hôtes. Ces petits ſanctuaires de la condition monaſtique ſont, à la Trappe, d'une triſteſſe & d'une nudité ſurprenante. Un lit, ſi quelques poignées de paille placées ſur quatre ais, & couvertes d'une toile groſſière, méritent ce nom; un prie-dieu, un crucifix, une tête de mort, un fouet qui ſe nomme diſcipline, & quelques autres inſtrumens de mortification qui pendent au mur; tels ſont les meubles & les ornemens. Une petite lucarne jette quelques rayons de lumière ſur ce lugubre appareil. Je le contemplai quelques momens, la tête pleine de mille

mille nouveaux nuages; & me tournant vers mon guide : voilà donc, mon père, lui dis-je d'un air pénétré, ce qui fait votre bonheur! C'étoit une allusion qui m'échappoit à ce terme, que j'avois entendu tant de fois la veille, & dans une situation si différente.

Le solitaire baissa la vue. Mon bonheur! l'entendis-je répéter avec un profond soupir : & relevant tristement les yeux; ah! monsieur, reprit-il d'une voix plus ferme, quelle idée vous faites-vous de mon sort! Comment vous en impose-t-il à ce point? Vous désirez d'être instruit, soyez-le donc par moi-même.

Il y a six ans que je suis entré dans cette maison; c'est pour moi six siècles d'un cruel supplice. Tout m'y déplaît, tout m'afflige, me pèse, me révolte, le jour & la nuit me paroissent une chaîne de tourmens. Occupations, habits, nourriture, mon cœur se refuse à tout, mon goût y répugne avec horreur. La cloche, qui m'appelle aux exercices, rend un son qui m'a toujours fait frémir. La seule odeur de nos alimens me soulève l'estomac. Le travail des mains m'excède jusqu'à m'avoir fait tomber plusieurs fois sans connoissance, & c'est même par cette raison, que l'indulgence du père Abbé m'a chargé d'un office qui m'en exempte. Cette robe me fatigue & m'humilie. Chaque jour l'entrée

de cette cellule, & la vue de ces inſtrumens de pénitence, jettent la conſternation dans mon ame. Pour comble d'affliction, ma cellule étoit occupée, avant moi, par un religieux aſthmatique, qui l'avoit remplie long-tems de ſes flegmes empeſtés, & l'air s'y reſſent encore de cette purulente infection. Voilà, monſieur, une peinture bien foible de ce qui vous a paru mériter le nom de bonheur, & que vous regarderez juſtement comme la plus horrible & la plus déplorable de toutes les ſituations humaines.

Il auroit pu continuer beaucoup plus long-tems, ſans que je fuſſe tenté de l'interrompre. Dès les premiers mots, ſon exclamation m'avoit glacé tous les ſens, & les autres traits d'un ſi noir tableau n'avoient fait qu'augmenter cette eſpèce de ſaiſiſſement. J'avois entendu toutes ſes expreſſions, mais paſſivement, & ſans être capable d'y réfléchir. Je n'avois oſé lever les yeux ſur lui, dans la crainte de rencontrer les ſiens, & retenant juſqu'à mon haleine, je ne ſais ſi dans l'eſpace de deux minutes il m'étoit arrivé une fois de reſpirer.

Il avoit remarqué l'excès de mon embarras, & ſon deſſein n'étoit pas de le prolonger long-tems. En achevant ſon récit, il leva les bras au ciel avec un tranſport ſi vif, que la rapidité de leur mouvement me fit ſortir de mon immobi-

lité. Je le regardai alors. Ses yeux, qui suivoient ses bras, sembloient s'élancer vers le même point, avec un mélange de joie & de langueur qui ne peut être représenté. Mais, dieu tout-puissant ! s'écria-t-il, dieu bon ! dieu fidèle ! vos oracles sont certains, & votre promesse inébranlable ; vous oubliez les crimes en faveur du repentir ; vous pardonnez aux malheureux pénitens ; ces feux dévorans, dont l'image me poursuit, ces torrens de flammes, où j'ai précipité tant de misérables, & que j'ai mérités plus qu'eux, s'éteindront pour moi par mes souffrances & par mes larmes. Que mes peines, mes aversions, mes horreurs soient mille fois redoublées, si j'obtiens grâce à ce prix !

En se remettant d'une si forte agitation, deux ruisseaux de pleurs inondoient tous les sillons qu'une longue pénitence avoit creusés sur ses joues. Il s'empressa de me faire des excuses, pour le trouble, me dit-il, qu'il m'avoit causé par une chaleur involontaire. Il qualifia mon émotion de sensibilité généreuse, qui fait la gloire d'une belle ame ; & jugeant qu'il devoit me rester de la curiosité pour ce qu'il y avoit eu d'obscur dans quelques-uns de ses termes, il m'offrit des éclaircissemens, si j'en désirois. Que n'aurois-je pas donné pour les obtenir ? Sa cellule n'ayant pas même une chaise où nous pussions être assis,

il me propoſa de deſcendre au cloître ; & là, ſur un des bancs qui ſervent aux conférences des religieux, il me fit cette intéreſſante narration.

MA NAISSANCE eſt noble, & mon nom, qui n'eſt ici connu que du père Abbé, jouit de quelque conſidération dans ma province. Je ne relèverois pas un avantage ſi frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la ſource de tous les malheurs de ma famille & des miens. Ma jeuneſſe s'étoit paſſée au ſervice, & m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vaſſaux, qui voyoit trop familièrement la femme-de-chambre de ma femme, & que mes avis plus d'une fois répétés, n'avoient pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maiſon, avec d'autant plus de force, qu'ayant conſulté les diſpoſitions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage, & le déſir de garder ſa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette réſiſtance m'irrita. Je paſſai chez lui, où, le trouvant ſeul, mes reproches furent vifs. Il y répondit avec inſolence ; & dans un mouvement de colère, je le maltraitai de

quelques coups. Il les souffrit sans révolte ; mais au moment que je me tournois pour le quitter, il se jeta furieusement sur moi, il me terrassa, & m'ayant fort maltraité à mon tour, sa crainte pour l'avenir le fit parler de m'ôter la vie. J'étois sans épée, & quand j'aurois été mieux armé, la défense m'étoit impossible, sous le poids d'un vigoureux paysan, qui, me pressant l'estomac de ses deux genoux, me serroit le gosier d'une main, & de l'autre paroissoit chercher son couteau pour m'égorger. Je demandai grâce. On me l'acorda; mais ce fut après m'avoir fait jurer par tout ce qu'il y a de sacré au ciel & sur la terre, que je ne me ressentirois pas de mon aventure, & que jamais je ne penserois à la vengeance. A cette condition, que j'acceptai sans réserve, on me laissa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours, la honte d'un si cruel incident, & la force du lien que je m'étois imposé, faillirent de me faire perdre la raison. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre, & le paysan se garda bien de le publier : mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin ne soutenant point une situation si violente, je pris le parti d'assembler chez moi toute la noblesse de mon voisinage, & dans un conseil secret, exposant le cas à mes plus chers

amis & mes plus proches parens, intéreſſés autant que moi-même au maintien de nos droits & de notre honneur commun, je leur demandai quelle conduite je devois tenir, ou celle qu'ils tiendroient à ma place. Après une longue délibération, ils me condamnèrent d'une ſeule voix à l'exécution de ma parole; avec cet avis, dont mon malheur m'apprit la ſageſſe, qu'indépendamment de la modération convenable à la ſupériorité du rang, un gentilhomme ne doit pas maltraiter ſes vaſſaux, s'il n'eſt le plus fort. Une ſi grave déciſion calma mes tranſports; car tel eſt l'honneur du monde, que ſouvent on le fait plus conſiſter dans l'opinion d'autrui que dans la nature des choſes, ou que dans l'idée qu'on s'en fait ſoi-même. Cependant je déclarai à mon ennemi que je ne le ſouffrirois pas ſous mes yeux, & que pour jouir du pardon que je lui avois accordé, il devoit abandonner mes terres. Cet homme étoit riche; il ſentit qu'avec la fidélité même qu'il me connoiſſoit pour mes promeſſes, j'avois cent moyens de le chagriner, dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout ſon bien, & de s'établir dans une paroiſſe voiſine. Je fus informé qu'en quittant la mienne, il emportoit contre moi une haine qui ne me ſurprit point, quoique j'euſſe pu la croire épuiſée par mon aventure, ou cal-

mée par ma patience. Il perdoit quelque chose à changer de domicile ; d'ailleurs sa malignité m'étoit connue. Au fond, je la crus trop impuissante pour me laisser le moindre sujet d'alarme. Quelques mois qui se passèrent tranquillement me la firent oublier.

L'hiver suivant il nous vint quelques troupes de cavalerie, pour la consommation des fourrages dont l'abondance est extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires ; les chefs trouvèrent chez moi une maison ouverte & commode. Il m'étoit resté du goût pour une profession que j'avois exercée si long tems, & la politesse des officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaisirs.

J'étois dans cette heureuse disposition, lorsqu'un mot d'écrit, dont le caractère m'étoit inconnu, fut jeté dans mon cabinet. Il contenoit, sans prélude & sans explication, une simple exhortation à veiller sur la conduite de ma femme. La jalousie étoit une foiblesse que je ne connoissois pas. Cependant l'avis me venoit avec si peu d'affectation, qu'il me fit jeter les yeux sur mille choses que je n'avois jamais observées. Je ne vis rien de suspect. Le major du régiment, & quelques autres officiers qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute

la politeſſe qui diſtingue la nobleſſe militaire; la décence & l'honneur y régnoient. Je repris ma confiance pour une femme reſpectable qui m'avoit donné deux fils, & dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet ſe retrouve au même lieu. C'étoit un reproche d'aveuglement ſur les lumières qu'on m'avoit données. Il ne fit pas plus d'impreſſion ſur moi. Enfin un troiſième écrit, mais plus étendu, quoiqu'auſſi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que par un excès d'indulgence j'avois laiſſé parvenir le mal au comble, & que ma femme ne ſe bornant plus aux plaiſirs du jour, recevoit chaque nuit ſon amant. Il n'étoit plus queſtion de défiance, de quelque main que ce billet fût venu. On me déclaroit un crime avéré. L'accuſation portoit ſa preuve. Hélas! j'avoue que la rage ſuccéda trop tôt à l'inſenſibilité. C'eſt le premier de mes crimes ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres, que dans ce lieu même où je me ſuis condamné à les pleurer nuit & jour, je ne puis diſtinguer le plus funeſte.

Mon tranſport m'auroit porté ſur le champ à des exécutions ſanglantes, ſi j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtins de moi-même ce retardement pour ma vengeance. Enſuite faiſant réflexion que j'aurois

peine à m'introduire ſans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre réſolution: ce fut de faire appeler ſa femme-de-chambre, qui ne pouvoit ignorer ma honte, & de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint, & me demanda ingénuement mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, & j'exigeai d'elle une ſincérité qu'elle me promit. Que ſe paſſe-t-il, lui dis-je, dans l'appartement de votre maîtreſſe? Elle affecta de l'étonnement. Oui, repris-je; que s'y eſt-il paſſé depuis quelques nuits? Après m'avoir regardé d'un œil incertain: mais n'eſt-ce pas vous, monſieur, que j'entends paſſer par la garde-robe, & qui ne vous retirez que vers le jour? Non, répondis-je, d'un ton qui trahiſſoit ma fureur. Je l'ai cru juſqu'à préſent, reprit-elle: mais en exigeant de moi la vérité, vous me faites ouvrir les yeux ſur ce que j'ai toujours craint de vérifier moi-même. Et ſans attendre de nouvelles inſtances, elle me parla de pluſieurs familiarités, qu'elle avoit remarquées depuis long-tems, entre ſa maîtreſſe & meſſieurs les officiers. Je l'interrompis pour me ſoulager. C'eſt aſſez, lui dis-je. Je vous propoſe la mort ou des récompenſes. Si vous m'aidez cette nuit à reconnoître l'amant de ma femme, je ne mets pas de bornes à mes bienfaits. Si vous manquez de diſcrétion, je

vous tue de ma propre main. Elle me promit une obéiſſance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers détours, à la garde-robe de ma femme; & j'y étois attendu par ma confidente. J'étois armé d'un poignard, dans la réſolution de ne pas revenir ſans l'avoir enſanglanté. J'entendis du bruit. Eſt-ce lui? dis-je à la femme-de-chambre. Elle me pria de me contraindre un moment, tandis qu'elle jeteroit les yeux dans la chambre de madame. C'eſt lui, me dit-elle à ſon retour. Il étoit entré par ici : mais peut-être a-t-il conçu quelque défiance; il vient de ſortir par la porte de l'appartement. J'étois furieux. Mais n'avez-vous pas pris ſoin de l'obſerver au paſſage? Qui eſt-il? Je lui vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains égards pour ſa maîtreſſe. Qui eſt-il? repris-je d'un ton plus terrible. Elle m'aſſura timidement que c'étoit le major. Il périra, ne pus-je me défendre d'ajouter entre mes lèvres; & courant vers la route qu'il avoit priſe, j'entendis effectivement quelqu'un qui traverſoit l'anti-chambre, & qui ſortit par la cour, à la faveur des ténèbres.

Ma délibération, pendant quelques inſtans, fut entre l'idée de retourner à l'appartement de ma femme, & de la poignarder dans ſon lit; ou d'attendre une plus heureuſe occaſion, pour

ſurprendre les coupables, & les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me reſtoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troiſième parti, qui me ſembloit entraîner moins de lenteur, & qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je réſolus, dès le jour ſuivant, de faire tirer l'épée au major. La juſtice de ma cauſe me répondoit du ſuccès, autant que mon courage & mon expérience dans les armes; & je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; & ſans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit ſe battre. Il parut ſurpris; mais la fermeté ne lui manqua point. Après l'affaire, me dit-il fièrement, vous m'apprendrez ce qui vous offenſe : & ſe défendant de bonne grâce, il me fit une profonde bleſſure au côté. Elle ne m'affoiblit point; & je lui portai dans la poitrine un coup qui le fit tomber ſans vie. Ciel! que vos conſeils ſont impénétrables & vos jugemens terribles!

Le ſoin que j'eus auſſitôt de faire enlever le corps, & la faveur des autres officiers, à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguiſai la

cause, aidèrent à faire passer cette mort pour l'effet d'une maladie subite. Les soupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent ensévelis avec le malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impossible de cacher ma blessure dans l'intérieur de ma maison. L'empressement de ma femme fut ardent au tour de moi. Sa douleur parut extrême ; elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée ; autant d'insultes pour mon honneur & d'attentats contre mon repos. Je reçus ses soins comme de nouvelles perfidies ; je n'attribuai ses larmes qu'à la douleur de sa perte ; & cette cruelle idée, qui m'aigrissoit le sang, retarda long-tems ma guérison. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin, je me rétablis assez pour exécuter mes projets de vengeance ; & toutes mes suppositions ne pouvoient les avoir affoiblis.

Cependant, je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité se fit entendre, & plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignorée ; ma honte secrète. J'avois eu la force d'étouffer jusqu'à mes plaintes : je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même ! M'avilissoit-elle plus, à mes propres yeux, que celle du paysan, dont

j'avois facrifié le reffentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs, n'étoit-elle pas plus qu'à demi vangée, par le fang du plus odieux des deux coupables? & ce qui manquoit à ma fatisfaction, la mort d'une femme, étoit-il donc fi flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienne à fa propre honte, à fes éternels remords, & la croire affez punie par un filence froid & méprifant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner la caufe, que celle de ma bleffure & de la mort fubite de fon amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions, & les rendre plus puiffantes; mais un autre abyme s'ouvrit fous mes pieds. Ma femme fe trouva groffe de plufieurs mois. Elle avoit attendu ma guérifon pour m'en avertir: ce fut fon excufe; & l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remèdes, joint au filence que j'avois gardé fur mon accident, lui donnoit affez de vraifemblance: cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de fa perfidie. Ma bleffure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereufe, lui avoit fait efpérer ma mort, qui l'auroit mife à couvert, elle & le fruit de fon défordre. Elle me voyoit guéri: l'aveu devenoit forcé. Toujours l'impofture à côté du crime. Je me fouvenois auffi que pendant l'hiver, j'avois eu peu

de familiarité avec elle ; & je croyois trouver des rapports de tems entre son état & les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution, dans un cœur qui commençoit à mollir ! Sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois soutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la la succession de mes fils. Nommez cette furieuse résolution, oubli du ciel, égarement de raison, transport de fureur ; je ne désavoue rien. Ce n'est pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua si peu, qu'ayant employé le reste du jour & le lendemain à me procurer un puissant soporatif, je le lui fis avaler le troisième jour dans ses alimens. Elle n'y résista point. On la trouva morte le jour d'après dans son lit. A la vérité, il me vint à l'esprit de la faire ouvrir, sous prétexte de reconnoître la cause d'une mort si prompte, mais au fond pour faire donner le sceau du christianisme au malheureux fruit qu'elle portoit dans son sein, & qui ne pouvoit long-tems lui survivre. Il étoit trop tard. La mère & le fils furent enterrés avec une pompe qui satisfit mon orgueil, en achevant de rassassier ma vengeance.

Si je suis capable, monsieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme, & de m'en retracer

toutes les circonſtances ſans pouſſer les plus douloureux gémiſſemens, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite pour les expier par une pénitence dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble & de la terreur qui marchent toujours à la ſuite des grands crimes. Inſenſiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus chères occupations. Je renonçai par degrés à la chaſſe, à l'agriculture, au commerce de mes amis & de mes voiſins. Je ne pouvois être ſeul, ni ſouffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, & la ſolitude m'épouvantoit. La lecture, ce remède ſi vanté pour les maux de l'ame, ne ſuſpendoit pas les miens : elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'un mortel ennui & d'une langueur inſupportable, j'attendois l'aſſoupiſſement du ſoir, comme la dernière reſſource des malheureux : mais ſi le ſommeil s'arrêtoit quelquefois ſur mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux fantômes & d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit auſſi redoutable pour moi que le jour.

Je rappelai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ſes exercices. Il méritoit mon affection. Sa préſence calma

quelque tems mes esprits. Ensuite les soins que je donnai à perfectionner son éducation, me firent un peu sortir de la langueur & de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'espérai du tems & du remède que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refusée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle situation on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me saisissent par la force immédiate de leurs effets : à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue se trouble; la terre se dérobe sous moi. Je meurs! m'écriai-je douloureusement; & sans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me soutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, si la furieuse agitation, plutôt que l'épuisement de mes esprits, ne m'eût causé des mouvemens convulsifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connoissance me fut rappelée par de prompts secours. Je m'assis : je revins entièrement à moi; mais avec un reste de convulsions, dont les douleurs étoient fort aigues. Elles ne m'empêchèrent pas de faire une attention plus pressante que tous mes tourmens. La funeste lettre étoit à terre. Mon fils & mes domestiques ne soupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part

à

à mon accident; & je reconnus que le payſan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux inſtruit. Cependant, j'ordonnai d'abord à mes gens de ſe retirer; & recommandant en deux mots à ceux que je connoiſſois les plus fidèles, de veiller ſur le porteur; je lui dis, ſans affectation, de ſortir avec eux, & d'attendre ma réponſe.

Mon fils demeura ſeul avec moi. Cette préparation, & ma contenance moins foible que pâle, ſombre & conſternée, lui cauſoient une ſurpriſe qui le rendoit immobile. Je lui fis ſigne de prendre la lettre. Approchez, lui dis-je, & liſez vous-même. Pendant ſa lecture j'eus les yeux fermés; j'eus la tête panchée ſur mon ſein & les mains collées ſur mon viſage, pour arrêter les cris ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit, dont il eſt impoſſible que vous deviniez l'auteur, & que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité, étoit du vaſſal que j'avois forcé de quitter mes terres : & que m'offroit-il? d'épouvantables éclairciſſemens ſur l'hiſtoire de ma femme & ſur mon malheur. On s'applaudiſſoit d'abord d'une complète vengeance qu'on appeloit un triomphe. Enſuite j'étois traité d'imbécille & de miſérable dupe, qui donnoit tout d'un coup dans le piège, & qu'on n'avoit pas aſſez de plaiſir à tromper. Ma femme & les officiers ne m'avoient

pas offenſé. Tous les billets d'avis étoient faux. J'en devois reconnoître le caractère, dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occaſion, mais moins qu'elle n'auroit dû, puiſqu'après en avoir obtenu la vie, j'avois eu l'indignité de chaſſer honteuſement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui, de concert avec lui, m'avoit gliſſé les billets, & s'étoit fait un jeu, comme lui, de me rendre malheureux & mépriſable, pour ſe venger de l'obſtacle que j'avois mis à ſon établiſſement. C'étoit lui, qui, venant à paſſer ſouvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit ſorti de même, & que j'avois pris pour le major. Grâces à mes folles viſions, tout leur avoit reuſſi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le raviſſement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur ſatisfaction, & rire de mes fureurs, dans des lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité, ils regrettoient la malheureuſe fin du major & de ma femme, dont ils n'avoient à faire aucune plainte ; & je devois bien juger que s'ils avoient eu, ſur ce double meurtre, des preuves auſſi claires qu'elles leur ſembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine ſur un échaffaud.

Mais leur chagrin, d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie : ils me laiſſoient la honte de ma ſottiſe, & le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuſe clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs, répété dans une lecture lente & diſtincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte, avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de ſa lecture, & ſoupçonnant ſans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le ſens des termes, ni percer juſqu'au fond de l'abyme qui ſe découvroit pour moi. J'avois de fortes raiſons pour ne lui laiſſer rien ignorer. Il étoit fort vraiſemblable que mes ennemis avoient publié, de mes triſtes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer ſans ſe perdre eux-mêmes, & qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie, à laquelle ils étoient ſi bien exercés. Dans ma conſternation même, je ne voulois pas que d'infidèles rapports me fiſſent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois ; ou qu'en apprenant les malheurs de ſa famille, il eût à compter, parmi les déſaſtres ou les crimes de ſon père, des lâchetés & des barbaries volontaires.

Ecoutez, lui dis-je, ſans lui laiſſer le tems de

se reconnoître : si vous avez quelque tendresse pour un père qui vous aime, prêtez-moi toute votre attention. Cette injurieuse lettre a dû non-seulement vous causer beaucoup de surprise & d'indignation, mais vous laisser d'étranges idées sur ce qui s'est passé entre votre mère & moi. Je veux que vous n'ignoriez rien; votre âge vous rend capable de tout entendre.

Apprends, mon cher fils, que dans ton absence, les plus noires vapeurs de l'enfer sont tombées sur la source de ton sang. Plaise au ciel que leur malheureuse infection n'aille jamais jusqu'à toi! Là-dessus je commençai le même récit que je vous ai fait; & je le conduisis jusqu'à la mort de sa mère. Dans l'aventure du paysan, je n'exagerai point l'outrage. Dans celle des officiers, je ne grossis point la cause de mes noirs transports. Mon discours fut dicté par l'honneur. Je ne donnai rien à ma justification, rien à ma douleur. Je ne supprimai, je n'excusai, je n'aggravai rien. En finissant; telles sont, mon fils, les horribles vérités que je veux déposer dans ton sein. Des cruels m'apprennent les plus funestes: tu les sais, tu viens de les lire; je ne réponds pas de survivre à cet affreux dénouement. Mais je veux être justifié dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans le mien.

Ce cher fils, qui n'avoit pas plus de dix-huit

ans, mais qui joignoit un sens mûr à beaucoup d'esprit & de qualités aimables, m'avoit écouté sans ouvrir la bouche & sans lever une fois les yeux. Il étoit debout & la tête nue devant moi. Son silence & sa posture continuèrent après m'avoir entendu, comme si l'étonnement & la douleur eussent lié sa langue & ses jambes. Mais je voyois couler, sur ses joues, une abondance de larmes. Elles excitèrent les miennes, que la violence de mes sentimens avoit séchées dans leur source. Je baissai la tête sur son cou, pour en verser avec lui; & pendant quelques momens, nous nous y abandonnâmes ensemble, dans cette tendre & triste attitude.

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le paysan, & je le fis appeler. Mais ses informations ne m'apportèrent pas beaucoup de lumières. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours, une affaire, qui lui étoit survenue dans mon voisinage, lui donnoit l'occasion de me la remettre, plutôt qu'il n'en avoit l'ordre; que celui dont il l'avoit reçue, quittant le pays, lui avoit fait seulement promettre qu'elle me seroit rendue huit jours après son départ: qu'il ne me demandoit pas de port, parce qu'il avoit été payé d'avance, ni de réponse, puisqu'il ne savoit où l'adresser. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'espérance d'en

obtenir d'autres. Eh ! quel fruit en pouvois-je défirer, après la fuite de mon ennemi ? D'ailleurs, en me fuppofant le pouvoir de l'arrêter, & de le faire périr par le plus honteux fupplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs, & les donner en fpectacle au monde entier ! L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins confulté, me condamnoient au filence. J'évitai même d'interroger trop curieufement le porteur, & je le congédiai.

Mon fils me quitta prefqu'auffitôt. Je jugeai qu'après de fi rudes émotions, il avoit befoin de quelque foulagement, ou de prendre l'air. Je demeurai dans la même idée une demi-heure après, lorfqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait feller fes chevaux, & qu'il étoit forti avec fon laquais. La nuit arriva ; il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de fon cœur, il étoit allé chercher de la diffipation chez quelqu'un de nos voifins.

Le jour fuivant fe paffa de même. Du matin au foir je ne revis pas mon fils, & je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amufement, que les inftances de fes amis avoient prolongée. Je murmurai feulement de lui voir fi peu d'attention pour moi. Dans l'état où tout devoit lui rappeler qu'il m'avoit laiffé,

pouvoit-il douter que fa préfence & fes confolations ne me fuffent néceffaires ? & fes propres fentimens lui permettoient-ils de fe livrer fitôt au plaifir ? Le troifième jour me caufa des inquiétudes beaucoup plus vives. Enfuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'alarmer pour une tête fi chère. Mon fils ne reparoiffoit pas ? Qu'étoit devenu mon fils ? Quel nouveau défaftre menaçoit fon malheureux père ? Cette feule idée me glaçoit le fang ; & parmi tous les malheurs poffibles, je cherchois celui que mon mauvais fort me réfervoit. Il ne fe préfenta pas dans le nombre. Hélas ! pouvoit-il s'y préfenter ! Au contraire, j'éloignois de ces funeftes images, ce qui me fembloit indigne de mon fang, & de la noble deftinée de mon fils. Je ne penfois pas même fur celles que j'envifageois volontairement, & qui me faifoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à confidérer que ne m'ayant pas averti de fon départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voifin, où les recherches ne s'étoient pas adreffées ; & je me flattois jufqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel, qui faifoit cette diverfion dans mon cœur à des douleurs plus certaines. Cependant, s'il étoit arrivé quelque

accident ſiniſtre à mon fils ! ſi quelque perfidie... l'ayant ſurpris avec avantage.... le même peut-être ... car c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs ! je ne voyois plus d'autre reſſource pour moi, que la mort, en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure infortunée, où je reçus, par la poſte, deux lettres d'une ville frontière de la Flandre. Mon avide empreſſement, pour tout ce qui pouvoit me faire eſpérer quelque lumière, me les fit ouvrir toutes deux à la fois, & jeter les yeux ſur les ſeings. Je ne connoiſſois aucun des deux noms ; & quoique j'euſſe fait la guerre en Flandre, je ne me rappelai pas d'y avoir laiſſé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La première des deux lettres, qui me fut préſentée par le haſard, étoit la plus courte. Elle portoit, en termes aſſez civils, que ſans me connoître perſonnellement, on croyoit devoir, à ma naiſſance, un prompt éclairciſſement ſur la ſituation de mon fils. Il exiſte donc ! interrompis-je. Mille grâces à la bonté du ciel ! — qu'il étoit entre les mains de la juſtice, à la veille de recevoir une ſentence capitale, pour deux meurtres qu'il ne déſavouoit pas. — O

Dieu ! m'écriai-je ici, avec le plus amer sentiment qui se soit jamais élevé dans le cœur d'un père ; mon malheur passe donc toutes mes craintes ! — que d'abord il avoit refusé, avec obstination, de déclarer son nom & le lieu de sa naissance ; mais que plusieurs lettres, trouvées dans ses poches, avoient fait connoître l'un & l'autre ; & que l'instruction du procès étant fort avancée, il n'y avoit pas un moment à perdre, si je voyois quelque jour à pouvoir le sauver du supplice. — O Dieu ! Dieu ! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la substance de ce cruel, quoique généreux avis ; & celui de qui je le recevois, joignoit, à son nom, le titre de premier président.

La seconde lettre ne pouvant rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue. Elle étoit du commandant militaire de la même ville. Il se souvenoit, m'écrivoit-il, de m'avoir vu à l'armée, dans nos anciennes campagnes, & mon infortune le touchoit sensiblement. Quoiqu'il fût que M. le premier président m'en donnoit avis par la même poste, il y vouloit joindre les informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de sa prison, où l'ardeur de me servir lui avoit fait demander la liberté de le voir, aussitôt qu'il l'avoit sû né de moi. Ce cher & malheureux

fils, dont il admiroit l'eſprit, ajoutoit-il, la politeſſe & les grâces, autant qu'il plaignoit ſon ſort, ne l'avoit inſtruit que généralement, des mortels outrages que j'avois reçus d'un payſan de mes terres, & de l'inſolence avec laquelle ce miſérable avoit mis le comble à ſes inſultes, en ſe diſpoſant à paſſer dans les pays étrangers : mais ne diſſimulant point qu'il n'avoit pû ſupporter tant de noirceur & d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti, ſans m'en avertir, auſſi plein de ſes propres reſſentimens que de ſa compaſſion pour mes peines, & que pendant quatre jours, qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus preſſans beſoins de la nature. Enſuite il avoit marché ſur ſes pas, avec la dernière diligence ; réſolu, s'il ne pouvoit le joindre dans le royaume, de le ſuivre juſqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontière, il s'étoit trouvé ſi près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette eſpèce, dont le crime eſt difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la réſolution de l'arrêter. Son premier deſſein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il ſavoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans ſa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derrière lui, & dans un équipage ſi ſimple,

qu'en ſuivant le grand chemin, il pouvoit paſſer pour un payſan de tous les cantons qu'il traverſoit. Sur cette deſcription, il s'étoit flatté, non-ſeulement de le joindre & de l'arrêter ſans peine, avec le ſecours de ſon laquais, qui n'étoit pas moins réſolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faiſant marcher la nuit, & demeurer le jour dans un bois, & le conduiſant à la vue continuelle du piſtolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance, & m'abandonner la diſpoſition du bourreau de ſa mère & du mien : projets d'un fils paſſionné pour ſon père, mais trop inconſidérés, ſans doute, & dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuſes épreuves.

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aiſément la femme-de-chambre de ſa mère, & cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant comme le ſcélérat qui la conduiſoit, & qui l'avoit épouſée depuis la mort de ma femme, n'entreprit pas tout d'un coup de réſiſter, leur vie ne ſembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant auſſi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur ſuite, & demandèrent grâce d'abord avec les plus lâches ſupplications. Mais lorſqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à ſon laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, ſuivant ſon projet, vers

le bois le plus voisin; la femme, qui jugea sa mort certaine, se mit à pousser des cris aigus, & l'homme, sautant à terre, se détermina brutalement à se défendre. Il voulut prendre ses pistolets, qu'il n'avoit pas pris en descendant; & mon fils, qui voyoit déjà quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin, craignant que sa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un desespéré, que la vûe des armes n'arrêtoit pas, ne fît un usage trop heureux des siennes, n'écouta dans ce moment que la vengeance. Il cassa la tête, au scélérat d'un de ses deux pistolets; & de l'autre, il fit le même traitement à sa femme.

La fuite, ajoûtoit le commandant, ne lui devoit pas être difficile; mais après s'être éloigné des laboureurs, au galop, il s'étoit trop reposé sur la noblesse de ses sentimens, ou sur la justice de sa cause. Il avoit continué plus lentement son chemin; & commençant à sentir la fatigue d'une longue course, & d'une veille de plusieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la scène. Il ne se défioit pas qu'un des laboureurs étoit monté sur le cheval des deux morts, l'avoit suivi constamment, &, jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un assassin, un voleur public, que la présence de plusieurs témoins

avoit empêché de recueillir le fruit de son crime.

On s'étoit saisi de lui & de son laquais, pendant leur sommeil. On les avoit transportés à la ville, dès le jour suivant. Le refus que mon fils avoit fait, & son laquais par son ordre, de déclarer son pays, son nom & ses vûes, n'auroit pû servir qu'à faire précipiter sa condamnation, à titre de voleur & de meurtrier. En apprenant sa naissance, on étoit un peu revenu du premier emportement; & quelque avéré que fût le meurtre par la confession même du coupable, on ne pouvoit se persuader que le vol, dont il rejetoit l'imputation avec dédain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'esprit & les sentimens ne paroissoient pas manquer. C'étoit un mystere pour le public; & l'obscurité croissoit par la qualité des morts, qui paroissoient des gens du commun & sans un papier qui les fit connoître, quoiqu'on eût trouvé dans leur bagage une grosse somme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées; & vraisemblablement elles finiroient par les affreuses méthodes, qui sont en usage, dans les cours de justice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre absolument la raison, si le dernier article n'eût été plus consolant. Malgré la sévérité du tribunal,

le généreux commandant me promettoit qu'elle ne feroit pas pouffée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponfe, c'eft-à-dire, avant que je l'euffe informé de ce que je pouvois efpérer de la faveur de la cour & des fervices de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des juges, en leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à fa follicitation, que le premier préfident m'avoit écrit. Mais dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois fentir le prix de la diligence, & ne pas commettre d'honnêtes gens, qu'il avoit difpofés à favorifer mes foins.

Me preffer, moi! me recommander la diligence pour fauver mon fils! Ah! J'aurois voulu pouvoir traverfer les airs. Sans délibérer fur mes mefures, fans me permettre la moindre réflexion fur mes affaires & fur ma fanté, je me jetai dans ma chaife avec mes propres chevaux, pour en aller prendre à la première pofte, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Mon unique détour fut de paffer chez un de mes plus proches parens, que je fis partir, pour D...., avec la même vîteffe, chargé de folliciter les juges de mon fils, & de lui porter mes plus tendres confolations. Ces chers juges, qui m'accordoient du tems, ce noble compagnon d'armes qui les

y avoit engagés, & qui m'en informoit avec tant de zèle, je les aurois embrassés, & serrés tous dans mes bras. Que j'étois loin de manquer, pour eux, de ménagement & de reconnoissance !

Ma diligence fut incroyable jusqu'à Paris. Cependant, je comprenois toutes les difficultés de mon entreprise. Les apparences étoient si peu favorables à mon fils, que sans des protections & des efforts extraordinaires, je ne pouvois me promettre de faire changer, en sa faveur, le cours des loix & de la justice. Depuis si long-tems que j'avois quitté le service, je ne comptois guère sur d'autres protecteurs, à la cour, que M. le duc de .... gouverneur de ma province, quelques parens éloignés, & mes anciens généraux. Ils pouvoient m'ouvrir les voies, me procurer un accès favorable auprès du régent; mais je ne voyois de fond à faire, que sur le cœur de ce prince, dont on vantoit la bonté, & sur des motifs, qui me sembloient propres à le toucher. J'étois résolu de lui découvrir toute mon histoire, au risque, peut-être, d'attirer la vengeance des loix sur moi même, s'il n'en étoit pas assez attendri pour m'accorder sa compassion. J'espérois que les infortunes du père le disposeroient à l'indulgence, pour un fils tendre & vertueux, dont le crime

étoit d'y avoir été trop sensible. J'avois la lettre de mon ennemi, qui prouvoit toute la noirceur de ses outrages; j'avois celle du généreux commandant, qui, sans intérêt, sans liaison de sang ou d'amitié, rendoit témoignage au caractère, & même aux intentions de mon fils. La force, que je me sentois capable de donner à tous ces articles, ne me laissoit pas sans espérance.

Mais je ne prévoyois pas de cruels obstacles. M. le chancelier, déjà instruit par le procureur général de D.... avoit informé son altesse royale de la tragique avanture; & ce prince, n'y voyant qu'une action fort noire, prouvée par la déposition de plusieurs témoins, avoit ordonné que l'affaire fût poussée avec toute la rigueur des loix. Ses ordres étoient partis: je ne l'appris qu'au palais royal, & par sa propre déclaration. Mes amis sollicitant, pour moi, la faveur d'une audience particulière, il fut frappé de mon nom. Je devine ses motifs, leur dit il, & je ne refuse pas de l'entendre. Mais son fils sera jugé; l'ordre en est donné.

Il ne me seroit resté que le désespoir, si j'avois eu de la lenteur à me reprocher. Mais l'audience, du moins, m'étant accordée, ce fatal contre-tems ne changea rien à mes résolutions. Je fus écouté. Je plaidai la cause de mon fils. Il ne manqua rien à la peinture de mes

malheurs

malheurs & des ſiens. Je remarquai que le prince étoit ému, & je ſentis renaître un moment toute la douceur de l'eſpérance. Cependant, après m'avoir dit qu'il regrettoit que les vrais coupables fuſſent échappés à la juſtice, il me déclara qu'il ne changeroit rien à ſon ordre. J'oublierai, continua-t-il, ce que l'amour paternel vous a fait révéler; & je ne rechercherai pas des crimes, dont je ne dois la connoiſſance qu'à vous. Mais celui de votre fils eſt public; ſes intentions ne peuvent être vérifiées; & quand elles pourroient l'être, c'eſt aux juges ordinaires que j'en veux laiſſer la déciſion. Il ajouta, que par le même ordre il avoit exigé que les informations lui fuſſent envoyées avec la ſentence; & que me plaignant beaucoup, il verroit alors ce qu'il pourroit faire pour moi.

Ma ſituation étoit ſi terrible, qu'en gémiſſant de n'avoir rien obtenu, j'étois obligé de reconnoître de la ſageſſe, de la juſtice & de la bonté dans cette réponſe. Le rayon d'eſpoir qu'elle ſembloit préſenter m'attachant néceſſairement à Paris, j'envoyai un de mes gens en Flandre, avec les triſtes explications qui pouvoient faire craindre à mon fils une cataſtrophe encore plus triſte; mais je relevois auſſi ce qu'elles avoient eu de favorable. J'y joignois des lettres pour le commandant & pour tous les juges, dans leſquelles j'oſois leur

donner la bonté, dont le régent m'honoroit, pour un motif d'indulgence en faveur d'un malheureux gentilhomme, dont les ancêtres n'avoient jamais fait déshonneur à leur partie. Mon occupation, dans l'intervalle, fut à découvrir tout ce qui jouissoit de quelque crédit au palais royal; courtisans, amis familiers, confidens du prince. J'attendris le plus grand nombre, par les parties de mon histoire que je pouvois raconter, & je m'en fis d'ardens protecteurs. Quelques-uns des plus zelés écrivirent aux principaux officiers du parlement de D...., pour les confirmer dans l'opinion que je leur avois donnée de mes espérances. Ils m'assûroient moi-même que son altesse royale ne leur parloit pas de moi, sans quelque témoignage de pitié.

Ce fut malheureusement dans ces conjonctures, qu'un attentat, du même genre en apparence, quoiqu'au fond tout-à-fait différent par l'odieuse nature des motifs, & par l'horrible infamie des circonstances, fit frémir la nation & l'Europe entière. Non-seulement la justice, mais des considérations plus intéressées, qui regardoient une célèbre entreprise de l'administration, excitèrent toute la sévérité du régent. Il jura de ne le pas laisser impuni. C'étoit prononcer, tout-à-la-fois, contre mon malheureux fils. Je ne le compris que trop. Quelle apparence, qu'en fer-

mant l'oreille aux sollicitations de tout l'univers, pour un coupable, qui, par le sang & les alliances, touchoit à plusieurs maisons souveraines, sa clémence & sa compassion ne fussent réservées que pour nous ? Tout m'apprit bientôt que ses dispositions étoient changées. Cependant, les informations & les procédures étant arrivées, il se les fit lire. Les opinions des juges étoient beaucoup plus sévères que je ne me l'étois promis de leur première indulgence. Soit que l'attention du régent leur fit craindre ses reproches, soit qu'augurant bien de mes propres espérances, & de la durée de mon séjour à Paris, ils s'imaginassent me servir par une affectation de rigueur, tous étoient déclarés pour la mort, & plusieurs pour l'affreux supplice des brigands de grand chemin. L'ordre, qu'ils reçurent du régent, fut de suivre le cours de la justice ; mais de nous traiter en gentilshommes. Il m'en fit donner avis. Triste avantage que j'obtins sur le comte de..., & qu'on me fit valoir comme une distinction consolante entre les deux crimes.

J'offris ma tête pour celle de mon fils; j'offris ma fortune & toutes mes prétentions au monde. On cessa de m'écouter ; mes amis mêmes se refroidirent, & prirent un autre visage avec moi. Le conseil qu'ils me donnèrent de la part du prince, fut de retourner sourdement dans mes

terres. Je le rejetai. Ma tendresse n'étoit pas capable d'être abattue par des terreurs. Je partis, après avoir perdu toute espérance; mais ce fut pour D..., où jusqu'au dernier moment, j'étois résolu de rendre les soins paternels à mon fils. Le désespoir & la mort furent mon cortège dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux commandant, dont le zèle s'étoit soutenu avec une fidélité qui ne se trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua tristement qu'il ne falloit plus rien attendre de ses services, & que par des voies secrètes, il savoit qu'après un reste de formalités, qui prendroient au plus trois jours, la sentence & l'exécution se suivroient de près. Je vis les principaux juges, dont l'air taciturne & les sombres politesses ne furent pas un langage plus obscur. A la vérité, si les maux extrêmes pouvoient recevoir quelque adoucissement, j'en aurois trouvé dans les témoignages de compassion & d'attendrissement que je recevois de toute autre part. Le séjour de mon parent dans la ville, & les explications qui s'y étoient répandues, avoient réuni tous les vœux en notre faveur. Ma présence échauffa ces sentimens; on sut qui j'étois dès le premier jour, & je ne pus faire un pas, sans emporter à ma suite les condoléances & les bénédictions publiques,

Enfin, n'espérant plus rien des secours humains, sur-tout après avoir su de mon parent qu'il avoit offert inutilement une très grosse somme au geolier, & que ce cœur féroce étoit le seul que l'intérêt ou la pitié n'avoient pu toucher; je me réduisis à demander la liberté de voir mon fils, pour fortifier son courage contre l'horreur du supplice, & cette triste faveur me fut accordée.

Quoique je lui connusse une fermeté supérieure à son âge, je m'attendois à le trouver pâle, consterné, inquiet sur-tout pour la catastrophe qu'il avoit à redouter; car il n'avoit pu se faire illusion sur son infortune; & notre parent, à qui je n'avois rien dissimulé dans mes lettres de Paris, n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs, s'il s'étoit flatté du succès de mes sollicitations, il ne pouvoit ignorer que cette voie d'espérance étoit fermée; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations, qui ne tardent guère à se répandre, n'avoient pu manquer de pénétrer jusqu'à lui, & le seul délai de ma visite, depuis quelques heures qu'il savoit mon arrivée, ne lui annonçoit que de funestes explications. En un mot, je le croyois dans l'accablement de son sort, & mon embarras, en entrant dans sa prison, étoit à contraindre ma douleur, pour

ne rien ajouter à la ſienne. Cependant je vis ſur ſon viſage, non-ſeulement ſa ſanté ordinaire, mais toutes les marques d'une parfaite tranquillité. Je l'embraſſai les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes ſanglots, & je le tins long-tems dans mes bras, autant pour ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, que pour ſatisfaire ma tendreſſe. Il me rendit affectueuſement mes careſſes, mais l'œil ſec, la voix libre, & le front ſerein.

Je ne pus comprendre cette inſenſibilité pour un malheur ſi préſent. Il n'étoit plus tems de le flatter par de vaines conſolations. Je m'aſſis; je le fis aſſeoir. Ah! mon fils, lui dis-je, en laiſſant un libre cours à mes larmes, d'où vous vient la tranquillité que je vous vois affecter? feriez-vous encore dans la fauſſe eſpérance d'une pitié que je n'ai trouvée ni dans le ſouverain, ni dans vos juges?

Il me répondit paiſiblement qu'il n'ignoroit rien, que la mort l'effrayoit peu, & que ſes adieux étoient faits à la vie; que ſi quelque jour, comme il ſe le promettoit de ma tendreſſe, je prenois ſoin de publier ſes intentions, il croyoit ſa mémoire à couvert dans l'opinion des honnêtes gens; que la vengeance d'une mère & d'un père ſur de monſtrueux coupables qui ſe déroboient au châtiment, étoit un devoir forcé,

un cas où non-seulement un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la justice; que si la cour & ses juges en décidoient autrement, ces principes qu'il trouvoit dans son cœur ne suffisoient pas moins pour le consoler.

Mais vous périssez! m'écriai-je douloureusement; l'échafaud se dresse : votre sentence ne peut être différée trois jours. Pendant votre éloignement, répliqua-t il avec la même sérénité, je vous avoue qu'elle a fait ma crainte. Aujourd'hui je suis tranquille. Et me regardant d'un air attendri : Vous connoissez des secours que vous ne me refuserez pas, & je vois que le besoin est pressant. Des secours! interrompis-je : Moi! j'en connois qui puissent!...

Un profond soupir, le seul qu'il ne put arrêter, se fit un passage malgré lui. Dans toute autre circonstance, reprit-il, je ne me serois jamais permis de vous rappeler des souvenirs affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma situation ...., à la loi de notre honneur commun. Qu'ai-je à redouter avec le secours qu'une malheureuse erreur vous a fait employer pour ma mère?

Il se tut, pour attendre ma réponse. J'atteste le ciel que je n'avois rien compris à sa première ouverture : mais l'affreuse idée, que cette explication m'offrit tout d'un coup, fut accompa-

gnée d'un ſentiment que tous mes malheurs ſucceſſifs ne m'avoient pas encore fait éprouver. Anciens & préſens, ils ſe réunirent tous, pour me déchirer le cœur. Une impreſſion de cette violence étoit néceſſaire, pour ſoutenir mes forces. O mon fils ! lui dis-je d'une voix baſſe, en tremblant d'horreur & de pitié, à qui le demandez-vous ce fatal ſecours ? & pouvez-vous l'attendre de la main d'un père ? Oui, répondit-il d'un ton ferme ; c'eſt la ſeule à qui je puiſſe me fier de votre honneur & du mien. L'échafaud, la ſentence même, votre diligence peut tout prévenir.

Je demeurai ſans répondre. Mes réflexions, ſi ce nom convient aux douloureux mouvemens qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible propoſition, que les mortelles répugnances de ma tendreſſe. Dans les préjugés d'honneur qui me tyranniſoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous ſauver l'ignominie du ſupplice, & celle même de la ſentence me paroiſſoit préférable à quelques heures de vie paſſées dans les horreurs d'une ſi cruelle attente. Je ſentois auſſi tout le danger du délai ; car j'étois arrivé la nuit précédente, j'avois paſſé le matin à ſolliciter les juges ; & n'ayant pu me faire ouvrir la priſon que l'après-midi, les trois jours, que le commandant m'avoit fait eſpérer, étoient

déjà raccourcis. Qui me répondoit du reſte, dont je n'avois eu l'obligation qu'au haſard ; le moindre incident pouvoit avancer la ſentence & l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils ! préparer moi-même, & lui préſenter le breuvage empoiſonné ! Craindre de ne pas me hâter aſſez pour l'horrible office ! Mon cœur, mon indignation ſe ſoulevoient ; toutes mes entrailles étoient émues.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore ; celui qui me tomba dans l'eſprit, de préparer du poiſon pour deux, & d'en avaller ma part, de la même main dont j'aurois préſenté la ſienne à mon fils. Cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma ſur le champ mes agitations. Je ſentis plus que jamais l'importance du tems : & ne doutant pas que le reſte du jour ne ſuffît pour mon deſſein, je me levai bruſquement, j'embraſſai mon fils avec une fermeté, qui ſe reſſentoit déja de ma réſolution ; vous ſerez content, lui dis-je : mais vous ne mourrez pas ſeul. Je ſuis à vous dans une heure.

Il ne me falloit pas plus de tems pour la compoſition du breuvage ; & dans une grande ville, il me fut aiſé de me procurer les mortels ingrédiens par le miniſtère d'un valet fidèle. Je retournai auſſitôt à la priſon, quelques papiers

à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domestiques. Un retardement de quelques minutes causoit déjà de l'impatience, & peut-être de l'inquiétude, à mon fils. Mais lorsqu'il me vit paroître avec la liqueur, & tenir le vase qui la contenoit, la joie se peignit sur son visage. Voyons la couleur, me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. Les apparences, répondis-je d'un ton grave, qui lui reprochoit une curiosité superflue, ne changent rien à l'effet : & sans le moindre soupçon, je lâchai le vase pour un moment. Mais au lieu d'observer la liqueur, il l'avala d'un seul trait.

Concevez, s'il est possible, tout l'excès de ma surprise & de ma confusion. J'en devins comme immobile. Mon fils sourioit, d'un trouble & d'une consternation, dont il pénétroit la cause. Il avoit compris mes vues, par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudissoit de son adresse, & je ne pus me défendre d'une sorte de ressentiment. Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à retarder ma résolution de quelques momens? Croyez-vous emporter avec vous un secret dont je n'ai que trop appris la vertu par mes funestes épreuves? Alors il me confessa qu'ayant compris mon dessein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occasion de l'exécuter, dans l'espérance de me le faire perdre entièrement, par de puissantes

raisons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'asseoir pour l'écouter.

Son discours fut aussi réfléchi, aussi calme, que si le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans son sein, & peut-être à circuler déjà dans ses veines. Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon absence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Mes intérêts personnels, qu'il jugeoit capables de me faire aimer la vie, celui même de son frère pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendresse, ne firent pas la moindre impression sur mon cœur. Tout sembloit glisser sur une surface endurcie, & branlant la tête à chaque article, je souriois, à mon tour, de la foiblesse de ses argumens. La raison toute puissante, irrésistible, étoit réservée pour la dernière. Lorsqu'il me vit insensible à toutes les autres; si l'honneur, ajouta-t-il, vous est assez cher, pour vous avoir fait précipiter la dernière heure de ma mère, & pour vous faire avancer aujourd'hui la mienne, pouvez-vous fermer les yeux sur les suites de votre résolution? Deux morts, qui s'entresuivront de si près, passeront-elles jamais pour des évènemens naturels? & si la justice en prend connoissance avec un peu de rigueur, de quel autre opprobre notre mémoire n'est-elle pas menacée? Il s'arrêta un moment, pour chercher ma pensée dans mes

yeux.... Aulieu, reprit-il, qu'en me laiſſant mourir ſeul & me ſurvivant avec une douleur modérée, vous ne faites trouver, dans ma mort, qu'un accident ordinaire; & de toutes parts, je vois notre honneur en ſûreté.

Ce triſte raiſonnement eut toute la force qu'il déſiroit. J'en fus ſi frappé, que ſans y faire la moindre objection, j'abandonnai mon deſſein, en remettant la diſpoſition de ma vie à d'autres tems. Mon ſilence néanmoins, fut le ſeul conſentement qu'il put obtenir. Je me laiſſai tomber ſur ſon cou, que j'arroſai de mes larmes; & paſſant les bras autour de lui, je le tins étroitement embraſſé, pendant qu'il répétoit ſes raiſons, & qu'il me recommandoit le ſoin d'une vie, que l'effort même que je me faiſois, pour conſentir à cette prolongation, devoit être capable de m'arracher. J'étois dans cette poſture, lorſque le geolier vint m'avertir qu'il étoit tems de me retirer. Mes deux bras ſerrèrent mon cher fils, & mon viſage preſſa le ſien, avec un redoublement de tendreſſe & de douleur, mais dans le même ſilence. Au moment que je ſortois, la tête penchée & les yeux fermés, il me demanda s'il pouvoit compter ſur ma promeſſe? Oui, lui dis-je: & ce mot fut le ſeul que j'eus la force de prononcer. Hé bien! l'entendis-je répondre, j'attendrai tranquillement mon ſort.

La forme de cet adieu, & nos dernières expressions, qui n'échappèrent pas au geolier, servirent beaucoup, le jour suivant, à détourner les soupçons d'une catastrophe méditée. Je me rendis le matin à la prison. Le geolier m'apprit lui-même qu'étant entré dans la chambre de mon fils, à l'heure ordinaire, il l'avoit trouvé mort dans ses draps; & que les chirurgiens, par lesquels il avoit été visité sur le champ, n'avoient découvert aucune marque de violence. Tout préparé que j'étois à la première de ces deux nouvelles, mes forces n'y résistèrent pas, & je tombai dans un profond évanouissement : mais en revenant à moi, la seconde excita mon courage, & m'inspira la pensée de demander le corps, qu'un ordre du premier président me fit accorder. Cependant, après m'avoir fait cette faveur, il ajouta que c'étoit prendre beaucoup sur lui, dans une affaire où la cour étoit entrée; & que la même raison l'obligeant d'en rendre compte, il me conseilloit de retourner promptement à Paris, pour obtenir du régent que le procès fût entiérement abandonné. Ce discours me fit comprendre qu'il restoit de fâcheuses suites à redouter. Je confiai le corps de mon fils à notre parent, qui se chargea de le transporter au tombeau de nos ancêtres; & traînant mon désespoir avec moi, je repris le chemin de la capitale.

Le régent ne me fit pas acheter trop cher la grâce que je venois demander. Il y joignit même des consolations flatteuses pour l'honneur de ma maison. Mais il me fit entrevoir qu'il devinoit une partie de ma tragique avanture, & que la visite des experts ne lui en imposoit pas. Un silence, auquel ma douleur eut plus de part que la considération de ma sûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus basse, en penchant la tête vers moi, qu'il plaindroit toujours un père à ma place.

Mais, hélas! que me valut ce respect pour l'opinion des hommes, auquel j'avois fait tant d'horribles sacrifices? & quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur, par laquelle toute ma vie avoit été gouvernée? Un fruit, que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens; un fruit si terrible, qu'avant la lumière à laquelle il m'a fait parvenir, j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus insupportable pour le cœur humain, que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette espèce de trouble, ou de tourment infernal, que le terme de remords exprime trop foiblement.

Je n'en connus pas tout d'un coup la nature, parce que je le confondis d'abord avec la douleur, & qu'un sentiment si juste ne pouvoit me

causer de surprise ni d'effroi. Mais lorsque le tems l'eut affoibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations & des terreurs, dont je ne pouvois soutenir la violence, ni me demander la cause à moi-même. Tout devint pour moi, non seulement ennuyeux & fatiguant, mais redoutable & terrible. Une ombre me faisoit frissonner. Le moindre bruit pénétroit mes sens, & me consternoit l'ame. La solitude, qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un supplice auquel je ne trouvois plus la force de résister. On veilloit autour de moi la nuit & le jour. Si je demeurois seul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma situation, que je pâlissois. Mon front se couvroit d'une sueur froide. J'étendois les bras en frémissant, & j'appelois du secours. Dans mes compagnies familières, je m'abandonnois à de longues & sombres distractions, qui ne finissoient que par un tressaillement, & dont il ne me restoit rien dans la mémoire. La vue même & les soins de mon second fils, le seul bien qui me restoit, n'adoucissoient pas mes noirs & douloureux sentimens. Quelquefois il m'échappoit des cris, qu'il m'étoit impossible de retenir; quelquefois des larmes, mais amères & cuisantes, qui laissoient leur trace sur mes joues, & qui ne servoient pas à me soulager.

Vous serez surpris que j'aie méconnu long-

tems la cause du mal, ou plutôt, que fermant l'oreille à cette voix du ciel, qui m'en instruisoit avec tant d'énergie, j'aie pu m'obstiner dans une erreur, que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger, par tout ce que vous venez d'entendre, que je n'avois jamais eu de principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de ma naissance. J'étois passé de bonne heure au métier des armes. Les plaisirs de l'abondance avoient succédé. Ma religion étoit l'honneur, & je la poussois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle disposition, non-seulement je croyois toutes les actions de ma vie bien justifiées; mais les jugeant indispensables, j'aurois regardé le doute, ou le repentir, comme une foiblesse. Loin de reconnoître que la main du ciel s'appesantissoit sur moi, je me roidissois contre ses avis & ses châtimens. Je cherchois sa justice dans l'excès de sa rigueur. J'allois jusqu'à réclamer mon innocence. Ainsi, mes yeux se fermant sur la cause du mal, au lieu de m'aider à la découvrir, les mêmes préventions, qui me déroboient cette connoissance, m'éloignoient à jamais du remède.

J'étois dans ce déplorable état, & sans espoir d'en sortir, lorsqu'après une longue insomnie, causée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeler toutes les circonstances

tances

tances de mes malheurs; un léger assoupissement me fit espérer quelques instans de repos. Je m'endormis en effet; si l'état, où je passai, peut vous paroître un sommeil. Songe, ou vision terrible ! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je sois condamné, par la justice du ciel, à porter jusqu'au tombeau cette image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le sang. Je me l'épargne à moi-même, qui ne suis pas toujours sûr que mes forces y suffisent.

Que vis-je? toutes les victimes de mon aveugle fureur & de ma cruelle tendresse, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'existence. Je les vis; je les reconnus. J'entendois leurs cris ! Elles m'appeloient par mon nom. Elles me reprochoient leurs tourmens. Elles m'annonçoient le même sort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel élément, qui les dévoroit, se fit sentir jusqu'à moi? Songe ou vérité, dois-je répéter : mais l'impression en fut si vive & si pénétrante, que m'arrachant au sommeil, comme l'application d'un fer embrâsé, elle me fit pousser un cri fort aigu.

Je demeurai dans un trouble, que je vous laisse à vous figurer. Mes gens, accourus au bruit, me trouvèrent baigné de sueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux

mains, comme le premier ſecours qui s'étoit offert. Mais, ce qui vous ſurprendra beaucoup, j'arrêtai leurs ſoins, je leur ordonnai même le ſilence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au ſpectacle que j'avois encore devant les yeux, & contre l'horreur duquel leur préſence ſembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'obſervai ce qui me conſternoit & me déchiroit le cœur; avec une attention obſtinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel, qui vouloit faire ſervir cette ſcène d'horreur au ſoutien, comme à la naiſſance de mes réſolutions, en la gravant pour jamais dans ma mémoire. Elle diſparut enfin. Mes domeſtiques prirent le déſordre de mes ſens & de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En ſortant de cette étrange extâſe, je conſidérai mon ſonge, ou ma viſion, avec un peu plus de liberté d'eſprit; & le fruit de mes réflexions ne fut pas long-tems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout ſentiment de religion, ou ſe rendre à des éclairciſſemens forcés, qui faiſoient évanouir toutes mes fauſſes idées d'honneur. Non qu'un ſonge dût avoir cette force en lui-même; mais quoique les inſtructions de ma jeuneſſe euſſent été négligées, elles n'étoient pas effacées de ma mémoire; & s'y réveillant, à la faveur de ce nouveau jour, elles portèrent ma con-

damnation, ſans autre lumière. La vérité, lorſqu'elle eſt reconnue de bonne foi, ne laiſſe aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma converſion.

Le ciel, me dis-je à moi-même, ne me doit pas de miracle; & rien ne m'oblige de reconnoître ici l'opération de ſa puiſſance : ainſi je ſuis libre de traiter mon ſonge, ou ma viſion, de vapeur, montée au cerveau, de toutes les parties d'un corps languiſſant, & condenſée en noires images, qui ne m'ont repréſenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication; car pourquoi ma femme, cette victime innocente d'une barbare impoſture, ſeroit-elle au nombre des coupables? & les autres, ſans excepter mon malheureux fils, dont le déſeſpoir n'a que trop été volontaire, n'ont-ils pas eu, juſqu'au dernier inſtant de leur vie, une reſſource dans la clémence du ciel, qui ne permet pas de prononcer ſur leur ſort? Mais quand tout ce que j'ai vu ne ſeroit qu'un ſonge, une pure illuſion de mes ſens troublés; la réalité du lieu terrible, dont ils m'auroient offert une fauſſe image, n'en eſt pas moins certaine. Il n'en eſt pas moins conſtant que les crimes y ſeront punis, & par des rigueurs plus affreuſes que ma foible imagination n'a pu me les repréſenter. Il eſt de la même vérité qu'entre mes

victimes, les coupables ont mérité cet épouventable châtiment, & que sans égard pour de frivoles excuses, telles qu'ont été les miennes, ils le subissent avec toutes ses horreurs, si la justice n'a pas été désarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triste objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens, & complice d'une si grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes supplices? Qu'importe ce que j'ai vu? C'est un songe : mais il me ramène à la connoissance des plus importantes vérités. Il devient pour moi, ce qu'il y a de plus respectable & de plus intéressant après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuses faveurs que le ciel ait jamais accordées aux ames rebelles.

Ces raisonnemens, fortifiés par la redoutable impression qui m'étoit toujours présente, me conduisirent bientôt à des résolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embrasser. Leur premier effet, avant le rétablissement même de ma santé, fut d'adoucir l'amertume & le trouble de mes sentimens. La bonté du ciel permit, pour soulager mon imagination, que je crus sentir diminuer le poids de mes crimes, à mesure que je faisois quelques pas vers le repentir; & m'aidant aussi par les douceurs de l'espérance, il m'inspira celle d'expier par ma

pénitence & par mes larmes, non-seulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnois la cause ou l'occasion. Consolation inexprimable! si le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, osoit s'y livrer. Chère épouse! mon fils! malheureux major! où êtes-vous? A quel horrible sort vous ai-je exposés?

Telles sont, monsieur, les raisons qui m'ont conduit & qui me soutiennent dans cette carrière si pénible, si révoltante pour la nature, dont je crains de vous avoir exposé trop vivement les rigueurs. J'ai remarqué qu'elles vous ont fait frémir; & j'ai cru vous devoir un récit qui fût capable de régler vos idées. Vous conviendrez à présent que ma pénitence, loin d'être excessive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la justice du ciel; & qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver son martyre affreux, & souhaiter qu'il redouble.

Le vertueux solitaire cessa de parler. Quoique dans le cours de son récit il n'eût pu se défendre quelquefois d'une vive émotion, la force de ses principes lui avoit fait reprendre, en le finissant, un visage tranquille & serein. Je fus plus long-tems à revenir, des mouvemens successifs de piété, de terreur & d'admiration, qu'il m'avoit fait éprouver; & j'étois surpris de

le revoir fitôt calme, lui qui me caufoit une fi forte agitation. Son exemple fuffifoit pour lever mes difficultés, fur l'extrême auftérité qui règne dans cette abbaye. Je ne lui diffimulai pas ce que j'avois penfé là-deffus. Il me répondit que le but de l'inftitution ayant été d'en faire un afyle pour la pénitence; les exercices, les alimens, & tous les articles de la règle avoient été rapportés à cette vue : qu'on y reçoit peu d'ames innocentes, parce qu'on ne leur fuppofe pas des motifs affez puiffans, pour foutenir leur conftance : qu'en effet, la plupart de ceux qui n'y avoient cherché que la perfection du chriftianifme, avoient trouvé tôt ou tard le joug trop pefant, & s'en étoient dégoutés, fous des prétextes d'affoibliffement ou de maladie; tandis qu'au contraire, par une grâce, attachée vifiblement au faint lieu, les grands criminels, les pécheurs fignalés, s'animoient de jour en jour aux plus rudes obfervations, béniffoient le ciel de leurs fouffrances, & comptoient la ruine de leur fanté pour le premier de leurs facrifices : que cet efprit de mort volontaire, ou de guerre contre le repos & la vigueur des fens, n'étoit modéré que par la crainte d'abréger avec la vie des tourmens dont on regrettoit toujours la fin; qu'auffi, lorfque la mort arrivoit dans le cours naturel, on fe hâtoit de les redoubler,

pour mettre tous les momens à profit, sans avoir à se reprocher sa délivrance; & qu'à l'agonie même, c'étoit une pratique constante, de se faire étendre sur la cendre & sur la paille pour y expirer, dans ce dernier acte de mortification & de renoncement à soi-même: que depuis deux jours, un des solitaires, poussant le courage bien plus loin, avoit prié le ciel, en mourant, de ne pas se contenter d'une pénitence de quinze ans, pour quarante ans d'une vie passée dans le crime, & de le condamner, pendant l'espace d'un siècle, aux flammes du lieu de purgation. Le père célérier, en achevant de m'instruire, parut goûter beaucoup cette idée. Je jugeai qu'il étoit homme à demander cinq ou six siècles de purgatoire, au lieu d'un.

Tandis que je lui faisois d'autres questions, sur des sujets aussi graves, on vint l'avertir que messieurs les directeurs de la mine demandoient à le voir, & sembloient fort empressés de lui parler. J'avoue que je ne fus pas fâché de voir interrompre un tête-à-tête, que je commençois à trouver fort long. La scène, qui le suivit, étoit propre à dissiper les idées trop sombres, dans lesquelles il m'avoit laissé. Je suivis mon guide à la salle des hôtes.

Les directeurs me parurent effectivement dans une ardeur extraordinaire. L'impatience

les fit venir au-devant de nous, & l'épanouissement de leurs visages annonçoit beaucoup de joie. Mon père, dit leur chef au célérier, nous avons fait une découverte de la dernière importance, autant pour votre maison, avec laquelle nous prétendons en partager le profit, que pour nous, dont elle abrège les peines, en nous mettant tout d'un coup en possession d'un immense trésor. Un de nos messieurs a remarqué ce matin que toutes les pierres, dont votre monastère est bâti, sont de l'espèce de celles qui nous coûtent une peine extrême à tirer. Vous comprenez tout d'un coup combien vous abrégeriez notre travail, en nous le cédant. Bien entendu, que dans le terrein qu'il vous plaira de choisir, nous vous bâtirons une autre abbaye plus grande, plus commode, & magnifique, si vous le désirez. C'est ce que nous sommes venus vous offrir, & ce que tous vos amis vous conseilleront d'accepter.

Le père, sans témoigner de surprise, ni donner le moindre signe d'approbation ou d'éloignement, répondit qu'une résolution de cette nature ne dépendoit pas d'un simple officier de l'abbaye; mais qu'il en parleroit au père abbé, qui probablement auroit aussi des supérieurs à consulter. Pour moi, qui n'avoit rien perdu de la harangue, j'en fus beaucoup plus frappé. L'observation de

la ressemblance des pierres ne me supprit point; elle m'étoit venue à l'esprit en considérant les murs; mais n'étant rien moins que persuadé du fondement de la supposition, j'avois ri des idées de richesse, qu'une mine, exposée depuis si long-tems au public, m'avoit présentées. Cependant la proposition que je venois d'entendre, étoit tout-à-la-fois si bizarre & si sérieuse, que ne voyant pas de tempérament entre la plus haute extravagance & la plus ferme persuasion dans les directeurs, je demeurois en suspens. Après la réponse du célérier, l'orateur, dont elle ne satisfaisoit pas l'impatience, s'approcha de lui; & d'une voix basse, dont je ne laissai pas de recueillir quelques mots, il le conjura de faire hâter la décision, en l'assurant que la compagnie étoit résolue de lui donner la conduite de cette, affaire, & qu'il ne manqueroit rien à leur reconnoissance. Un autre s'avançant aussi, ajouta, du ton & de l'air dont Poisson jouoit les financiers; nous emploierons tout notre crédit, morbleu, pour faire obtenir au père un bref de translation; & nous le rendrons si riche... Je me charge, moi, interrompit un troisième, quoiqu'entre ses lèvres, de lui procurer la plus jolie... Le sage & vertueux solitaire recula d'étonnement. Je ne doutai pas que ce ne fût une partie concertée, pour le faire entrer dans leurs intérêts par une

misérable séduction, & j'attendis curieusement sa réplique. Il la fit, avec cette modération & cette candeur, qui donnent tant de lustre à la vraie vertu. Hélas ! Messieurs, leur dit-il, je n'ai ni talens pour votre service, ni goût pour vos offres. Je suis dans cette retraite, pour réparer l'abus que j'ai fait des biens que vous y cherchez; & s'il est vrai qu'ils s'y trouvent, je vous souhaite la force que je n'ai pas eue, pour en faire un bon usage. Il leur promit néanmoins de parler au père abbé, mais sans oser leur répondre, ajouta-t-il un peu malicieusement, qu'il ne prît pas leur proposition pour un badinage. Cette conclusion parut les choquer; & celui, que j'ai comparé à Poisson, répondit fort brusquement, que pour n'avoir rien à démêler avec les ridicules visions du cloître, ils auroient un ordre de la cour. Alors, répliqua modestement le célérier, sans paroître sensible à l'insulte, notre devoir sera d'obéir.

J'avois gardé le silence; & quelque réjouissant que fût le spectacle, il n'avoit pu m'inspirer de la gaieté. J'étois attaché par une si prodigieuse opposition d'idées, de raisonnemens, de soins & de goûts, entre des hommes de la même maturité d'âge, & nourris dans la même religion, c'est-à-dire, dans les mêmes principes sur ce qui doit faire le grand objet de l'estime, des

affections & des recherches humaines. Je ne pouvois concevoir que la différence allât jusqu'à faire oublier & mépriser même, aux uns, ce qui s'attiroit si justement la préférence & l'unique empressement des autres. Que les vicieux penchans de la nature & la tyrannie des sens nous éloigne du devoir, je n'en étois pas surpris : mais qu'ils fassent perdre toute attention, & quelquefois tout respect, pour les vérités & les exemples qui les condamnent, mes connoissances ne m'offroient rien encore qui pût me faire expliquer cette extrême dépravation. Mon éducation militaire m'avoit appris à respecter la religion & l'honneur; & je trouvois, dans mes anciennes leçons, que le premier sentiment, qui devoit suivre la violation de l'une ou l'autre de ces grandes loix, étoit la honte & le repentir; surtout dans les intervalles où l'ame n'est pas remplie, comme elle ne sauroit toujours l'être, des tumultueux mouvemens du plaisir dont la séduction a pu l'entraîner. J'avois pardonné aux chefs des mines leur libertinage, ou les emportemens de leur joie, dans le souper du jour précédent; & je ne leur passois pas d'être venus insulter de sang-froid, la religion & la piété dans leur sanctuaire.

Le père se tournant vers moi, me remercia de ma visite, dont sa bonté lui fit ajouter qu'il

conferveroit chèrement le fouvenir ; & fous prétexte de quelques devoirs qui l'appeloient, il nous demanda civilement la permiffion de fe retirer. Au moment qu'il nous quittoit ; ne femble-t-il pas, reprit l'aigre financier, & dans le deffein apparemment d'en être entendu, que ces gens-là foient les directeurs des mines céleftes ? Ce ton monaftique fait pitié. Leurs pénitences, dont la plupart avoit grand befoin, ne fervent qu'à leur tourner la tête. C'étoit trop d'extravagances à la fois, pour y faire une réponfe férieufe. Je feignis de prêter l'oreille ailleurs, quoique le difcours me fût adreffé. Le père célerier, dis-je froidement, eft pour moi un des plus refpectables hommes du monde ; & pour rompre un entretien qui m'auroit déplû, je leur offris mes fervices à Paris. Ils me proposèrent en vain leur dîner. Ma chaife, qu'on avoit amenée par mes ordres, fut une excufe pour les quitter fur le champ.

Je regrettai néanmoins, en fortant de l'abbaie, de n'avoir pas demandé au célérier ce qu'il penfoit de leur mine. Cette curiofité avoit cédé, dans notre entretien, à des empreffemens d'un autre ordre. Mais je crus pouvoir conclure, du jugement qu'il avoit porté de leur propofition, qu'il ne jugeoit pas plus favorablement de leurs magnifiques efpérances; & n'en augurant

pas mieux, je ne fus pas étonné, quinze jours après, d'apprendre à Paris, que sous des prétextes, tels qu'on en trouve toujours pour renoncer à de ruineuses entreprises, le travail étoit abandonné. Une aventure, qui fit alors tant de bruit, ne peut-être tout-à-fait oubliée dans cette province, sur-tout aux environs de la Trape, où, sans compter l'éclat du travail, j'ai su depuis, de M....., intendant de la généralité, que la dépense des entrepreneurs & des curieux avoit rendu, pendant quelque tems, l'argent fort commun.

Mais, dans le goût de morale qui m'avoit saisi, j'aurois emporté moins d'admiration pour les trésors de la mine, quand ils auroient été plus réels, que pour ce contraste de principes & de sentimens, que je ne me lassois pas d'observer. J'en eus, dans le même instant un autre exemple. En approchant de ma chaise, je vis mon valet-de-chambre & mon laquais occupés, avec une ardeur égale, à ranger sous le coussin, dans la cave & dans le coffre, des paquets que je ne reconnus pas pour les miens. Je voulus savoir de quoi ma voiture étoit chargée. Ils me confessèrent; l'un qu'ayant appris la valeur des pierres de la forêt, il en avoit recueilli un grand nombre, dont il espéroit tirer un profit considérable à Paris; l'autre qu'étant plein de véné-

ration pour les ſaints religieux de l'abbaye, il avoit eu l'art de ſe procurer quantité de choſes dont ils avoient fait uſage, telles que de vieux lambeaux de robes, de ſcapulaires & de frocs, des fragmens d'outils qui leur ſervoient au travail, & d'autres rebuts, auxquels ils croyoit la bénédiction du ciel attachée. Non-ſeulement leur imagination me réjouit beaucoup, mais elle me fit penſer que je n'avois pas à chercher bien loin des caprices oppoſés, & des bizarreries d'eſprit & de cœur, puiſqu'il en croiſſoit, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, juſqu'autour de moi.

La même réflexion n'avoit pu manquer de me venir pluſieurs fois à l'eſprit, depuis que mon goût s'étoit tourné aux obſervations de cette nature. Je n'avois pas fait un pas, je n'avois rien vu dans mon chemin, qui ne m'eût offert la matière de quelque nouvelle ſpéculation. Tous les hommes, diſois-je ſouvent, pourroient donc être un objet d'étude, une ſource continuelle d'inſtruction, l'un pour l'autre. Quelle carrière, pour une philoſophie douce, qui ne me faiſoit chercher effectivement qu'à m'inſtruire, ſans malignité dans mes recherches, & ſans fiel dans ma cenſure!

LIVRE TROISIEME.

Ce n'étoit pas ſeulement dans le cœur & dans l'imagination, que je croyois découvrir de bizarres différences, & des ſingularités qui me ſurprenoient. Il me ſembloit que la raiſon même ſe reſſentoit des illuſions de l'une, & des caprices de l'autre. Car, ſans remonter plus loin que mes dernières ſcènes, je me rappelois que dans les plus ſimples raiſonnemens, les directeurs & le célérier ne s'étoient pas accordés. D'un principe clair, duquel ils étoient également partis, je leur avois entendu tirer des concluſions abſolument oppoſées. La vie eſt ſi courte! m'avoit dit la veille un des voluptueux financiers; il faut raſſembler tous les plaiſirs & ſe hâter d'en jouir. La vie eſt ſi courte! m'avoit dit auſſi le vertueux ſolitaire; je ne puis donner trop de rigueur à ma pénitence, ni trop craindre que la mort ne vienne l'abréger. Deux conſéquences peuvent-elles s'accorder moins? Cependant, de part & d'autre, elles paſſoient pour inconteſtables. Elles ſe trouvoient changées en principes, qui formoient, des deux côtés, une règle également conſtante, & qui décidoient, non-ſeu-

lement de toutes les actions, mais de tous les jugemens & de tous les goûts. Plus ma propre raiſon me faiſoit trouver de juſteſſe & de vérité dans la logique du célérier, plus j'admirois l'oppoſition que j'y voyois dans celle des autres, ſur-tout de la part du vieux financier, qui ne ſembloit trouver, à dans ſon âge, qu'une folle confirmation de la ſienne.

Le reſte de mon voyage auroit été court, & ne pouvoit être ennuyeux, avec cette abondance de réflexions, ſi j'avois pu ſuivre le deſſein où j'étois de marcher la nuit ſuivante, pour arriver le lendemain à Paris. Mais, de la Trappe à Mortagne, le chemin eſt ſi mauvais, qu'une de mes roues s'étant rompue, je me vis forcé de paſſer la nuit dans un village, où je n'eus pas d'autre hôtellerie que la maiſon d'un honnête payſan, qui me l'offrit pour retraite, pendant les réparations néceſſaires à mon train. Quelle occaſion perdue! ſi je l'avois refuſée.

Cette maiſon avoit tous les dehors de la pauvreté; mais en y entrant, je fus ſatisfait de la propreté que j'y vis régner. Une femme, d'une phyſionomie commune, parut approuver, par quelques civilités, l'invitation de ſon mari. Après m'avoir offert une chaiſe, elle appela de toute ſa force Angélique, qui ſe fit attendre aſſez long-tems. Angélique étoit ſa fille. Vous

la

la verrez toute en pleurs, me dit la mère. Un jeune homme du village, qui l'aime beaucoup, mais qu'elle refuse, & qui la soupçonne d'en aimer un autre, l'a traitée dans des termes qui sont capables d'affliger une honnête fille: depuis deux heures elle n'a pas cessé de pleurer. Cette sensibilité pour l'honneur me fit prendre une fort bonne opinion d'Angélique. Elle vint. De ma vie, je n'avois vu de si jolie paysanne.

Angélique étoit une petite personne de seize ou dix-sept ans, plus blanche qu'on ne l'est ordinairement dans cet ordre; bien faite, lèvres fraîches, teint vermeil; en corset de laine, mais fort nét, comme la maison entière, dont je conçus aussi-tôt que la propreté devoit être son ouvrage. Ses yeux étoient encore humides de pleurs, malgré les efforts qu'elle avoit faits pour les arrêter; & les pleurs ne faisoient pas d'autre tort aux yeux d'Angélique, que de joindre à leur éclat naturel un peu de langueur, qui les rendoit fort touchans. Quelqu'impression que sa vue fît sur moi, je ne pensai qu'à louer ce goût d'honneur, qui la rendoit si sensible à des reproches qu'elle ne méritoit pas. Elle parut consolée par mes éloges. Je continuai de l'entretenir, pendant que sa mère me préparoit un souper fort simple, dont j'avois accepté l'offre, dans l'intention de le payer libéralement.

L'ingénuité de cette petite fille me charma. Mes queſtions ne pouvant tomber que ſur l'état de ſon cœur, elle me fit des aveux qui me le découvrirent juſqu'au fond. Le jaloux, qui l'avoit injuriée, ne ſe trompoit pas en lui croyant de l'inclination pour un autre. Elle étoit fort tendre, & rien n'étoit moins ſurprenant à ſon âge : mais elle étoit vertueuſe. Toute paſſionnée qu'elle ſe reconnoiſſoit pour un jeune payſan, dont elle n'étoit pas moins aimée, elle ne s'étoit jamais rien permis qui bleſſât le plus ſévère devoir.

Tandis qu'elle m'aſſuroit de ſa ſageſſe, avec une naïveté qui m'enchantoit, mon penchant à connoître les reſſorts du cœur me faiſoit chercher d'où pouvoit venir le ſentiment de vertu, qui la ſoutenoit contre ſa propre tendreſſe, & contre celle de ſon amant. Angélique, je le voyois bien, n'avoit jamais eu d'inſtruction. Elle étoit belle ſans y penſer, tendre ſans ſavoir comment, & ſage, ſans ſe demander pourquoi. L'eſprit néanmoins ne lui manquoit pas : mais il étoit reſſerré dans le petit cercle de la vie champêtre, duquel il étoit ſi peu ſorti, qu'elle n'avoit jamais été à la ville, & qu'elle n'avoit pas même appris à lire. Si c'étoit à la ſeule nature, qu'elle devoit ſes principes de ſageſſe, comment étoient-ils capables de réſiſter à des penchans

opposés, qui crient bien plus haut dans la même source?

Ces idées m'en firent naître une autre; celle de mettre à l'épreuve son espèce de vertu. J'approuve beaucoup, lui dis-je, une affection si sage, & je fais des vœux pour votre bonheur. Mais vous êtes pauvre, & je gage que votre amant l'est aussi: quelle apparence que vous puissiez être heureux ensemble, dans une continuelle misère.

Cette question la rendit rêveuse. Elle ne répondoit pas. J'insistai. Elle me dit, à la fin, que j'avois raison, & qu'elle voyoit, par l'exemple de son père & de sa mère, qu'il étoit bien triste de passer sa vie dans un travail si pénible; mais que pour devenir riche, il ne suffisoit pas de le désirer. Non à votre amant, lui dis-je, dont il est difficile que le sort puisse changer; mais à vous, il suffiroit effectivement de le vouloir.

Moi! monsieur. Vous même, Angélique. Je connois quelqu'un à qui vous paroissez si charmante, qu'il emploieroit volontiers une partie de son bien à vous rendre la plus heureuse personne du monde. Moi! monsieur. Vous, mademoiselle. Il commenceroit par vous donner des habits riches & galans, pour faire briller plus avantageusement tous vos charmes; il vous

logeroit dans une grande & belle maison; il vous y feroit servir & traiter comme une reine; il étudieroit vos gouts; il préviendroit vos désirs. L'or & l'argent, les plaisirs, ne vous manqueroient jamais..... Oh! monsieur, en m'interrompant, je me connois trop; une jeune paysanne..... Il vous aimeroit plus que lui-même, Angelique: & l'amour ferme les yeux sur le rang, sur la naissance: il ne le feroit penser qu'à vous plaire. Mais vous ne le nommez pas, monsieur. Je vois bien que c'est un badinage; vous l'auriez déja nommé. M'a-t-il jamais vue? Oui, belle Angelique, & vous le voyez aussi; c'est moi-même.

Elle rougit. Ses yeux, qu'elle avoit baissés, en disant, m'a-t-il vue? se levèrent sur moi comme par degrés, & d'un air timide. Ah! monsieur, me dit-elle avec le même embarras, j'avois bien jugé que c'étoit un badinage. Vous paroissez... un seigneur... qui n'est pas fait.... Je suis fait pour vous aimer, belle Angelique; & la possession de votre cœur est un bien que je crois digne d'envie. Ah! monsieur... monsieur... répéta-t-elle deux ou trois fois en baissant encore la vue, vous ne me persuaderez jamais que vous puissiez épouser..... Vous épouser; non, interrompis-je; ce n'est pas ce que je vous promets; mais vous seriez si parfaitement aimée,

vous feriez si riche, qu'il ne manqueroit rien à votre bonheur.

Angelique m'entendit. Elle demeura muette; & je reconnus qu'elle étoit fort agitée. Je ne dissimule pas que mon cœur éprouvoit aussi ses émotions. Il me fit sentir que la foiblesse d'une jolie fille de cet âge, étoit dangereuse pour un homme du mien. Je doutai même, un moment, si l'entreprise, où je m'étois engagé, ne passoit pas mes forces, c'est-à-dire nettement, si je serois capable de refuser tout ce qui pouvoit m'être accordé. Cependant j'étois encore trop près de la Trappe, pour devenir tout d'un coup si foible. Le souvenir du père célérier me soutint; & tandis qu'Angelique sembloit balancer, je repris assez de résolution, non-seulement pour me rendre maître de moi-même, mais pour regretter d'avoir exposé cette jeune personne, au péril d'où je commençois à douter qu'elle pût sortir. Je cherchois déja par quelle route je pouvois la ramener à ses innocentes habitudes. Comme cette suite de réflexions s'étoit faite en un instant, je voulus prévenir sa réponse, & la détourner, par quelques objections, contre mes propres désirs.

Mais, au moment que j'ouvrois la bouche, Angelique, sortant de sa rêverie, & s'attachant à mes dernières expressions, me dit, avec un

regard incertain; ah! monſieur, peut-être ne m'aimeriez-vous pas long-tems; & Lucas, qu'il faudroit quitter, m'aimera toujours. Je fus affligé de cette crainte. Elle me laiſſoit trop voir que la victoire ne m'étoit pas impoſſible. Auſſi fus-je très-ardent à ſaiſir l'ouverture qu'elle m'offroit, pour réparer tout le mal que j'avois cauſé; & le ſuccès répondit heureuſement à mes intentions.

La difficulté, lui dis-je, n'eſt pas ſi je vous aimerois beaucoup, mais ſi vous pourriez m'aimer vous-même. Lucas, puiſque c'eſt le nom qui vous eſt échappé, règne ſeul dans votre cœur; & jamais vous ne vous croiriez heureuſe avec un autre. Voulez-vous que je vous le faſſe concevoir? Parlons de bonne foi, ſi vous étiez ſûre que vos vœux fuſſent exaucés, qui ſouhaiteriez-vous de voir le plus riche des hommes? n'eſt-ce pas Lucas? Elle ne balança point. Ah! monſieur, ſans doute: je ſerois bien ſûre auſſi, que toutes ſes richeſſes ſeroient à moi comme à lui. Et ſi vous étiez la plus riche des femmes, avec qui ſouhaiteriez-vous de partager tant de biens? Ah! monſieur, quelle demande? j'irois auſſitôt chercher Lucas. Oh! je l'aurois bientôt trouvé; & je lui dirois: tenez, Lucas, prenez tout; à condition, vous entendez-bien, monſieur, qu'il me prendroit auſſi. Et quand vous avez quelque ſecret, Angélique, à qui le confiez-vous d'abord?

A Lucas, monſieur. Et qui vous conſole, quand vous ſentez du chagrin? C'eſt Lucas, monſieur. Et quand Angélique eſt avec Lucas, je parie qu'elle ne s'ennuie pas un inſtant. Oh, jamais, monſieur! En vérité, vous devinez tout comme ſi vous l'aviez vu de vos propres yeux.

Charmante fille! repris-je. Me voilà bien loin du projet de vous rendre heureuſe par mes offres. Elles ont flatté votre imagination; mais vous devez ſentir à préſent qu'elles ne rempliroient pas votre cœur. Eh! que deviendroit d'ailleurs cette vertu, à laquelle on eſt ſi fidèle avec Lucas, & qui ſeroit... Ah! monſieur, interrompit-elle, avec un air de confuſion, qui me fit juger qu'elle craignoit de s'être trop avancée dans ſa première réponſe; ſi quelque choſe m'avoit pu tenter dans vos offres, ce n'auroit été que l'eſpérance de partager ma fortune avec Lucas.

Je ne ſais comment Angélique l'entendoit, & je ne la preſſai pas de s'expliquer mieux. Il me ſuffiſoit, pour un autre deſſein qui me naiſſoit dans l'eſprit, de lui trouver des notions de vertu, quelque part qu'elle les eût puiſées; & ne reprochant qu'à moi le petit affoibliſſement qu'elles avoient pu ſouffrir, je penſois à les lui faire établir ſur des fondemens moins ruineux, avant que de ſuivre le penchant qui m'intéreſſoit à ſon bonheur. Ainſi, ſans peſer ſur ſa foibleſſe,

j'employai quelques momens à lui présenter les grandes maximes de l'honnêteté morale, qui ne me paroissoient pas moins fondées sur les lumières de la raison, que sur celles du christianisme. Elle m'écoutoit avec une extrême attention; & je ne remarquai, dans ses yeux, que du goût pour ses vrais élémens d'honneur & de vertu. Ensuite, revenant à mon nouveau projet: je conçois, pour vous, lui dis-je, une manière d'être heureuse, qui s'accorderoit avec toutes ces loix, & qui n'excéderoit pas mon pouvoir; c'est de vous faire épouser Lucas, & de vous procurer à tous deux une vie douce & commode. J'y pense, Angélique; & si vous le désirez, j'y suis résolu.

Ici les naïves exclamations recommencèrent, avec un saisissement fort vif. Ah! monsieur, monsieur. Mais ma proposition étoit obscure, & la joie n'aidoit pas Angélique à deviner. Oui, continuai-je négligemment; je pense à laisser entre les mains de votre curé une somme convenable pour vous acheter, dans ce village, une maison avec son verger, un champ & quelques bestiaux. Le soin de Lucas sera borné à la culture du champ; celui d'Angélique à l'intérieur de la maison. Ils ne manqueront de rien ensemble. Ils vivront tranquilles, dans la possession l'un de l'autre; ils se souviendront

qu'ils me doivent leur bonheur ; & je m'informerai quelquefois s'ils ne cessent pas d'être sages & heureux.

Ah ! Monsieur, nous serons toujours les mêmes, & nous ne vous oublirons jamais. Ah ! monsieur, monsieur. Mais vous avez parlé de partir ce soir. Que je crains que notre curé ne soit pas ici ! J'attendrai qu'il y soit, Angélique ; & dans l'intervalle, je veux voir Lucas, pour juger s'il est digne de vous. Ah ! monsieur, monsieur, quelle bonté ! je vais le chercher, monsieur... Mais il est peut-être aux champs ; il n'aura pas son habit des fêtes. N'importe, Angélique ; faites-le venir tel qu'il est. Et pendant que vous le chercherez, j'informerai votre père & votre mère de ce que je veux faire pour vous. Ah ! monsieur !... Mais mon père ignore que Lucas m'aime... & que... Et que vous l'aimez aussi, belle Angélique ? Hé bien, c'est de moi qu'il va l'apprendre. Elle s'étoit levée pour sortir, & j'allois faire appeler son père, qui prêtoit la main aux réparations de ma chaise ; lorsque revenant vers moi, & me regardant d'un air enfantin, le cou un peu allongé, avec un mélange de tendresse & de supplication dans les yeux, elle me demanda si je lui promettois de ne pas partir avant son retour. Oh ! quel doute, répondis-je ; & de quoi soupçonnez-vous un homme qui ne

pense qu'à vous rendre heureuse? Elle sortit fort contente, & d'une marche légère. En chemin, Angélique m'épargna la peine d'appeler son père. Etant allée droit vers lui, elle l'avertit que je souhaitois de lui parler, & que j'avois quelque chose de conséquence à lui dire.

Toutes les idées dont je flattois cette aimable fille, étoient sérieuses. Mes plus généreuses inclinations avoient été réveillées par les deux motifs que je n'ai pas déguisés. J'avois à me reprocher tout-à-la fois, de m'être laissé prendre, un moment, à l'amorce du plaisir, & d'avoir jeté le cœur d'Angélique dans un combat fort douteux; double réparation que je crus devoir à la vertu. Une légère foiblesse, dans une fille de cet âge, sans autre défense que ses propres sentimens, ne la rendoit pas moins digne de mes bienfaits. Aurois-je cru mériter qu'on se défiât de mon caractère, parce que j'avois été tenté d'y manquer, en la séduisant? D'ailleurs, je tirois de ma téméraire entreprise, le fruit que je m'étois proposé : elle m'apprenoit que tous les goûts naturels, sans en excepter celui de l'honneur, sont moins des vertus que des passions, lorsqu'ils ne sont pas réglés & fortifiés par les grands principes du devoir moral & de la religion. Une simple passion, je nomme ainsi tous les mouvemens naturels du cœur, de quelque force qu'on

puisse la supposer, tiendra peu contre une passion plus forte, la victoire dépend du degré; & cet ascendant de force, qui rend la décision infaillible, vient presque toujours des circonstances présentes, dont l'action remplit l'ame, impose à la passion rivale, & lui ôte le pouvoir de se faire entendre. Angélique avoit failli d'oublier l'amour & l'honneur, deux passions des plus maîtrisantes, parce que j'avois eu la coupable adresse d'allumer, dans son cœur innocent, une passion plus tyrannique encore, celle des richesses, plus tyrannique, sans doute, pour une jeune personne, à qui l'indigence, & tant de maux qui la suivent, faisoient regarder l'or & l'argent comme le souverain bien. Je lui devois ces lumières : il me sembloit juste qu'elle en fût récompensée; & j'ajoute, s'il en est besoin, que je ressentois d'avance une délicieuse satisfaction, à faire le bonheur d'une fille aimable. Le mérite en étoit médiocre. Mon père, en recevant mes adieux, m'avoit fait présent d'une bourse de cinq cens louis, indépendans de ma pension. L'emploi d'une partie de cette somme ne préjudicioit à personne; & ce n'étoit pas assurément un vol fait à mes plaisirs.

Tout le reste de cette aventure devient un évènement commun, qui n'a plus d'intéressant que la surprise de la famille, celle de Lucas,

& les innocens transports d'Angélique. Le père & la mère reçurent mon compliment sur les charmes de leur fille, avec une reconnoissance modeste, en s'étonnant que j'eusse honoré de mon attention leur petite créature, me dirent-ils, qui ne devoit avoir que dix-sept ans à Noël. Le père parut même assez mécontent, lorsque je parlai de la marier avec Lucas, & que je vantai leur mutuelle affection. La petite masque, dit-il, a refusé Thibaut, sous prétexte qu'elle se croyoit trop jeune. La mère sourit, & je la jugai dans le secret de sa fille. Mais la proposition d'acheter pour elle une maison, un champ, des bestiaux, fut l'ouverture du ciel. Mes explications, qui ne remettoient pas l'exécution plus loin qu'au retour de leur curé, ne pouvant laisser aucun doute à ces bonnes gens, ils se crurent déjà riches & heureux. Les rides multipliées sur leur front, par le travail & la pauvreté d'une longue vie, semblèrent disparoître. Leur teint s'anima. Je ne leur vis plus aucune trace de pâleur. Ils me regardoient avec admiration : ils n'osoient ni me répondre, ni m'interroger; comme s'ils eussent appréhendé de susciter quelque obstacle à mes promesses. En effet, n'ayant pas d'autre enfant que leur fille, ils avoient fort bien compris que mes bienfaits retomboient sur eux. Cette idée, que leur joie

me fit naître aussi, redoubla la mienne, & me détermina sur le champ à rendre mes libéralités un peu plus fortes. Je soulageai leur transport, mais sans le diminuer, en leur demandant conseil sur l'acquisition que je voulois faire pour leur fille. Dans un tems où l'argent circuloit peu, les biens de campagne étoient à vil prix. Ils m'en proposèrent quelques-uns que je trouvai fort au-dessous de mes vues; quoique leur ignorance, ou leur modestie, leur fît ajouter qu'ils les croyoient trop chers. Mille francs étoient pour eux le trésor royal. Enfin, je leur déclarai que j'irois jusqu'à deux mille écus. Cette somme leur parut le revenu d'un empire; & leurs regards étonnés me firent juger qu'ils me prenoient pour quelque grand prince, qui voyageoit déguisé, pour répandre l'abondance & le bonheur sur ses traces.

Angélique avoit eu soin, non-seulement de chercher Lucas, mais de passer en chemin chez le curé, qui se faisoit nommer M. le Prieur, & qui n'étoit pas absent, comme elle l'avoit appréhendé dans l'empressement de son cœur. Je le vis paroître; & je m'avançai pour le recevoir, lorsque mes hôtes m'eurent informé que c'étoit lui, en m'apprenant le titre qu'il affectoit. Il me salua d'un air fort sombre; & de la main, il fit signe aux deux paysans de se retirer. Mon accueil,

qui fut très-ouvert, ne changeant rien à son air chagrin, j'admirai cette fausse espèce de gravité, sur-tout dans une visite dont je me réjouissois, mais à laquelle je ne m'attendois pas, & que je ne pouvois attribuer qu'au hazard.

Ma surprise fut beaucoup plus vive de l'entendre. Après un exorde médité sur le libertinage des jeunes gens & sur la corruption du siècle, il me demanda de quelle autorité je venois séduire une jeune fille, dont l'innocence étoit confiée à sa garde, & si je croyois un pasteur tel que lui capable de s'endormir à l'approche des loups? Son emphase me fit rire; mais son zèle ne m'auroit pas déplu, si l'exemple d'Angélique ne m'eût trop appris qu'il laissoit manquer de nourriture spirituelle ces brebis, pour la garde desquelles il vantoit sa vigilance. Cet oubli, d'une partie essentielle du devoir, me sembloit fort difficile à concilier avec tant d'ardeur pour d'autres. Le zèle religieux n'admet pas ces inégalités; & sur-tout dans les ecclésiastiques, dont tous les devoirs sont fondés sur le même principe, les distinctions m'ont toujours été suspectes. C'est un militaire, qui se piqueroit de bravoure dans les sièges, tandis qu'il n'auroit pas honte de tourner le dos dans les batailles. Si cette conciliation étoit possible, elle me paroîtroit une des plus grandes bizar-

reries du cœur humain. Monſieur le prieur, dis-je en moi-même, vous aurez part quelque jour à mes obſervations, vous & ceux qui vous reſſemblent. Cependant, comme je le croyois néceſſaire à mon opération, & qu'il étoit dans mes ſentimens de reſpecter les miniſtres de l'égliſe, je lui fis une réponſe civile.

On devine ici, comme je l'avois compris au premier mot, qu'en paſſant chez lui pour s'informer s'il étoit abſent, Angélique l'avoit prévenu, non-ſeulement ſur le deſſein où j'étois de remettre une ſomme d'argent entre ſes mains, mais ſur l'uſage qu'il en devoit faire pour elle, & qu'elle s'étoit fort applaudie de mes diſpoſitions. Il n'avoit pas jugé favorablement des intentions d'un étranger, dont elle ignoroit même le nom; & me croyant en traité avec le père ou la fille, l'impatience du zèle, ou, ſi ce motif paroît douteux, la jalouſie de l'autorité l'avoit fait partir fort bruſquement. Ma réponſe fut ſi nette & ſi modérée, qu'elle guérit ſes ſoupçons. Il ne lui reſta qu'un extrême étonnement de ma libéralité; & l'eſprit d'intérêt ſuccédant aux apparences de zèle, il ſe figura qu'il en pourroit rejaillir quelques effets juſqu'à lui. Ses éloges m'apprirent d'abord que j'étois parfaitement rétabli dans ſon eſtime. Enſuite la connoiſſance qu'il avoit de ſa paroiſſe, lui fit trouver tout

d'un coup ce qui convenoit à mes vues pour Angélique. C'étoit l'héritage d'un particulier mort ſans enfans, qui devoit être vendu par des parens éloignés; & ſes éclairciſſemens me ſatisfirent. Lorſqu'il me vit ſérieuſement diſpoſé à lui remettre la ſomme avant mon départ, il me parla de ſon bénéfice: qui n'étoit qu'une cure à portion congrue, dans laquelle un honnêtehomme avoit une peine extrême à vivre, mais qui pouvoit être accrue par l'acquiſition de quelques terres voiſines. Je l'écoutois ſans m'imaginer que ce diſcours eût raport à moi: mais s'appercevant que j'y entrois peu, il ſe flattoit, me dit-il ouvertement, que je n'aurois pas moins de charité pour l'égliſe, que pour une petite fille que je ne connoiſſois que depuis deux heures. J'ouvris auſſitôt les yeux. M. le prieur, répétai-je en moi-même, vous aurez part à mes obſervations: & ne cherchant pas bien loin ma réponſe, je lui dis d'un air badin, qu'il jugeoit trop bien de moi, s'il me croyoit capable d'aſpirer ſitôt à la qualité de fondateur eccléſiaſtique; que les cures à portion congrue étant ſi nombreuſes, & le motif qu'il me donnoit pour groſſir le revenu de la ſienne, étant le même pour toutes les autres, c'étoit offrir un champ trop vaſte à ma charité: que j'étois capable d'une action généreuſe, mais que ma vertu n'alloit

n'alloit pas encore à cette perfection; & qu'avec tout le désintéressement, dont mon cœur se rendoit témoignage dans l'affaire d'Angélique, peut-être serois-je moins généreux si j'étois moins jeune & cette petite fille moins jolie.

L'arrivée des deux amans me sauva d'une réplique. Je fus très-content de la figure de Lucas. Angélique avoit trouvé le tems de lui faire prendre son habit neuf & du linge blanc; & l'office du peigne paroissoit à ses cheveux, qui étoit naturellement bouclés. Un peu de fine fleur de farine, dont je lui fis confesser qu'elle l'avoit poudré de ses propres mains, n'auroit rien laissé manquer à cette parure, si la poudre, trop épaisse en plusieurs endroits, n'eût été trop clair-semée dans d'autres : mais de grandes taches brunes, qui laissoient voir la couleur & la force des cheveux, ne faisoient rien perdre au galant Lucas. Il étoit bien fait, d'une physionomie ouverte, & sur-tout d'une vigueur qui promettoit que son petit champ ne manqueroit pas de culture. Angélique, retenue par la présence du prieur, me le présenta sans ouvrir la bouche, mais d'un air qui sembloit me demander si je n'étois pas content de son choix? & ses yeux, timidement attachés sur les miens, demandèrent aussi l'exécution de mes promesses.

Je ne balançai point à les confirmer. Cependant, pour ne rien faire avec imprudence, j'exigeai que le bailli du village fût présent; & cette précaution ne regardant que le prieur, à qui j'étois toujours résolu de laisser le soin de l'acquisition; vous trouverez bon, sans doute, lui dis-je civilement, que mes vues soient ratifiées par l'autorité publique. Il y consentit, & le magistrat fut appelé. Dans l'intervalle, je tirai ma bourse qui n'étoit pas mal garnie, puisqu'avec les cinq cens louis de mon père, elle en contenoit trois cens, que j'avois reçus à M..., de la veuve de mon receveur; & le jour commençant à baisser, je comptai la somme pour finir avant la nuit. Si le son de l'or fut charmant pour la pauvre famille, il ne fit pas moins d'impression sur le prieur. Du même air, dont il avoit d'abord éloigné le père & la mère, il leur fit signe de se retirer encore, & les deux amans eurent ordre aussi de les suivre. Lorsqu'il fut seul avec moi, ses yeux s'adoucirent ;monsieur, me dit-il votre goût doit être vif pour la beauté, s'il vous porte à de si généreuses actions. Angélique vous paroît jolie. Ma nièce l'est beaucoup plus. Elle est élevée chez moi. Vous pourriez la voir avant que de terminer ici.

J'aurois éclaté de rire, si j'avois été moins délicat sur les bienséances : mais assez frappé du moins pour ne pas ménager trop mes termes, les premiers qui me revinrent furent ceux que j'avois déjà répétés en moi-même. Oh! monsieur le prieur, dis-je cette fois tout haut, je vous assure que vous aurez part à mes observations. Je regrettai aussitôt de m'être échapé. Mais c'étoit connoître mal la force & l'aveuglement de l'intérêt. Ce que je croyois capable de l'offenser, l'avoit pénétré de joie; & par une erreur beaucoup plus plaisante que l'offre dont je n'avois pas voulu rire, il prenoit la menace de mes observations, c'est-à-dire, de ma plus vive censure, pour une promesse de voir sa nièce, & de grossir sa portion congrue. Je n'en pus douter, après ses humbles remercîmens. La résolution que je pris, fut de le laisser dans cette idée, sans rien ajouter de propre à l'y confirmer. Un refus plus clair m'exposoit à des obstacles, dans l'entreprise que je voulois terminer; & confirmer son erreur par des promesses formelles, ç'eût été blesser la bonne foi. Je lui dis fort gravement, que la beauté vertueuse avoit effectivement sur mon cœur des droits que je ne pouvois désavouer; & que chacun ayant ses idées de vertu, comme ses goûts de beauté, la jeune Angélique me plaisoit à ces deux titres; que sa

nièce, telle qu'il me la repréſentoit, pourroit me toucher encore plus, & me faire aller beaucoup plus loin; mais que je ſavois mettre de la différence entre une petite payſanne & la nièce d'un homme tel que lui; que ma libéralité pour Angélique étoit une aumône trop bien placée ſeulement pour la regretter, & qu'avec ſa nièce, mes ſentimens pouvoient devenir plus ſérieux: que divers motifs m'obligeant de hâter ma courſe, je n'attendois que ma chaiſe pour partir; mais qu'on me reverroit ſur cette route, qui étoit celle de ma province; & qu'en attendant, je lui laiſſerois mon adreſſe à Paris. La politeſſe & la vérité me ſemblèrent aſſez ménagées dans ce diſcours ambigu. L'idé de lui laiſſer mon adreſſe, n'étoit pas une ſimple évaſion. J'en avois déjà conçu le deſſein, pour être informé de la concluſion des affaires d'Angélique. Le délai ou le refus de voir ſa nièce, étoit le ſeul point dont j'appréhendois qu'il ne s'offenſât; mais je n'aurois pas eu cette crainte, ſi j'avois ſu, comme je l'appris bientôt, qu'il étoit pris par ſon foible, & que ma réponſe avoit ſurpaſſé ſes eſpérances. Il demeura ſi content de moi, que je le vis auſſi joyeux qu'Angélique.

Le bailli étant venu, mon préſent & l'exécution de mes vues furent garantis dans la meilleure forme. Pendant qu'il en dreſſoit l'acte, le

prieur nous quitta un moment après m'en avoir demandé la permission. Je pris cette occasion pour m'informer si sa nièce étoit aussi belle qu'il me l'avoit assuré? Elle est belle, me répondit le bailli, à qui j'avois fait cette question. L'est-elle plus qu'Angélique? Oui, répondit-il encore; mais elle me plairoit beaucoup moins. Cette distinction me parut profonde pour un bailli de village, & je fus charmé de voir mon goût soutenu par une approbation si naïve. Ensuite, me donnant à son tour le sujet d'une fort bonne observation sur cette malignité naturelle, qui porte les hommes, sans intérêt, sans motif, & pour le seul plaisir de se déprimer mutuellement, à dire, comme d'abondance de cœur, tout le mal qu'ils savent les uns des autres; il n'attendit pas mes demandes pour me faire l'histoire du prieur.

L'oncle, continua-t-il, est un caractère fort étrange. On ne lui fait pas un crime d'adorer sa niéce, parce qu'on le connoît homme de bien, & qu'il est irréprochable pour les mœurs; mais il s'est mis dans la tête de faire une grosse dame de cette fille, qui n'est qu'une bourgeoise du pays; & dans cette idée, il a refusé pour elle cent bons partis de sa sorte. Son espérance est de lui faire épouser un gentilhomme. On parle même d'un de nos voisins, pauvre, mais

d'ancienne race, qui s'eſt déjà préſenté. Mais l'oncle a fort bien conçu que la ſeule beauté ne ſuffiſoit pas. Un bénéfice des plus médiocres ſerviroit encore moins. Son frère mort depuis dix ans, après avoir gagné quelque choſe dans le commerce, l'a chargé, en mourant, du ſoin & de l'établiſſement de ſa fille. Quarante ou cinquante mille francs qu'il a laiſſés, ſont le fondement ſur lequel monſieur notre prieur a bâti. Cet argent s'eſt multiplié entre ſes mains. Il eſt devenu marchand de bois, de toile, de beſtiaux & de tout ce qui rapporte un profit certain dans la province. On eſt perſuadé que depuis dix ans il a doublé quatre fois ſes fonds. Mais, depuis le même tems, ſes fonctions eccléſiaſtiques ſont tout-à-fait oubliées. Il eſt ſans ceſſe en affaires. Sa maiſon eſt un bureau de recette & de comptes. Il nous prêche d'exemple, dit-il, parce qu'en effet ſa conduite eſt réglée : mais, du matin au ſoir, il n'eſt occupé que de ſa nièce & de ſon argent.

Tout ce que j'avois vu juſqu'alors, étoit fort bien expliqué par cette peinture, à l'exception de ce qui m'avoit déjà cauſé de l'embarras; c'étoit d'accorder, dans le même cœur, des goûts auſſi directement oppoſés, que ceux de certains devoirs gênans, & des vices dont ils portent la condamnation. On me vantoit la conduite du

prieur, c'est-à-dire, son attachement aux plus rigoureux principes du christianisme, qui sont les devoirs moraux. Moi-même, j'avois été l'objet de son zèle, sur un point que je n'aurois pas entrepris de justifier si j'avois été coupable : & d'une autre part on ne me faisoit voir dans toutes ses autres actions, qu'un aveugle excès de vanité, d'intérêt & d'oubli du plus essentiel de ses devoirs, qui étoit l'instruction de sa paroisse. Mais ce n'étoit pas le tems de m'abandonner à des recherches, dont je n'avois pas encore découvert le fil. M. le prieur, qui rentra dans ce moment, vint les interrompre; & je n'eus aucun soupçon de l'usage auquel il avoit employé quelques momens d'absence.

Mon argent lui fut compté par les mains du bailli, après lui avoir présenté l'acte, qu'il ne fit pas difficulté de signer, & qui fut remis entre les miennes. Angélique, Lucas, & non-seulement leurs pères & mères, mais tous les parens des deux familles, qu'on avoit avertis dans l'intervalle, eurent la liberté de paroître. Ils vouloient se jeter à mes pieds; je les arrêtai, & je crus le bienfait plus que payé, par les exclamations de joie & les bénédictions, qui m'exprimèrent leur reconnoissance. La petite fille devenue comme familière avec moi, par le mouvement de son propre cœur, & par la con-

fiance qu'elle pouvoit prendre au mien, saisit une de mes mains, qu'elle serra d'abord dans les siennes. Lucas, enhardi par son exemple, ou peut-être par quelque signe, se hâta de saisir l'autre. Alors ils me les baisèrent mille fois, comme de concert; & leurs lèvres s'y attachant malgré moi, lorsque je voulus les retirer, je me les sentis mouillées de leurs larmes. J'en fus pénétré. Un petit langage de tendresse, dont leur posture ne me laissoit entendre que les sons vifs & touchans, acheva de m'émouvoir plus que je n'ose l'avouer. J'eus besoin de quelque effort, pour leur arracher mes mains; non que cet aimable emportement commençât à me déplaire; mais je me sentois le cœur dans une agitation si vive, que je n'aurois pu soutenir plus long-tems ma situation.

J'embrassai les deux amans tout-à-la-fois, en remerciant le ciel de m'avoir fait servir d'instrument à leur bonheur; & je répandis quelqu'autres libéralités dans l'indigente famille. Deux cens louis d'or, qu'il m'en coûta pour les arrangemens du prieur, & qui, suivant son calcul, devoient produire cent écus de rente à l'heureux couple, sans y comprendre le profit des bestiaux, ont donné à cette paroisse, une race d'honnêtes-gens, dont l'aîné sert actuellement l'état avec distinction dans la ferme générale, & deux cadets

dans les armes. Un quatrième fils de Lucas & d'Angélique est receveur d'une grande partie de mes terres. A la vérité, mon estime & mon inclination pour leur mère ne s'étant pas refroidies, je n'ai pas cessé de prendre intérêt aux progrès de ses affaires ; & bientôt on la verra rentrer dans le cours de mon histoire avec la même innocence & les mêmes grâces : mais c'est moins à mon secours, qu'à la constance de ses sentimens, annoblis & purifiés par une meilleure fortune, que ses enfans ont dû leur éducation, & qu'elle doit elle-même une heureuse vie dont elle jouit encore.

Il ne me restoit qu'à presser le travail de ma chaise, & j'étois surpris de la lenteur des ouvriers. Je le fus bien plus, lorsqu'ayant fait appeler mes gens, pour m'en plaindre, ils me déclarèrent qu'on avoit besoin de quelques ferremens, qu'on attendoit de la ville, & que je ne pouvois partir que le jour suivant. En vain leur fis-je un reproche de ne m'en avoir pas informé plutôt. Leur excuse étoit prête, dans les soins dont ils me voyoient occupé. Le prieur, qui ne s'éloignoit pas de moi, m'offrit aussi-tôt un lit, en me faisant remarquer que mes hôtes n'en avoient pas à m'offrir, & que dans tout le village il ne s'en trouvoit que chez lui. Je me vis forcé de l'accepter. Son compliment me parut si naturel,

que je n'y cherchai pas d'explication. Dans la néceſſité où je me croyois de remettre mon départ au lendemain, la liaiſon que je venois de former avec lui, ne m'auroit pas permis de prendre un autre logement que ſa maiſon, quand j'en aurois eu la liberté. Le bailli me dit malicieuſement à l'oreille; vous verrez la belle nièce. Il fut invité lui-même à me tenir compagnie; & d'avance, on me fit les excuſes d'un ſouper ſi peu prévu.

Je péſerois moins ſur toutes ces circonſtances, ſi ce malheureux ſouper n'étoit devenu, pour moi, la ſource d'une infinité de chagrins, & dans mes vues, à la vérité, celle d'un grand nombre de lumières, mais au prix de mon repos, pendant les plus belles années de ma vie. J'étois joué, ſans m'en défier. Le prieur ne pouvant réſiſter à la paſſion de me faire voir ſa nièce, n'étoit ſorti, un quart-d'heure auparavant, que pour aſſurer le ſuccès de ce deſſein. Il avoit commencé par tirer, de mes deux domeſtiques, des informations ſur ma naiſſance & mon bien, qui n'avoient fait qu'augmenter ſon empreſſement. Enſuite, il leur avoit demandé s'ils me connoiſſoient des affaires preſſantes. Non-ſeulement ils ne m'en connoiſſoient pas; mais, n'aimant pas à courir la nuit, ils avoient fort applaudi au projet qu'il leur avoit confié, de me

retenir jusqu'au lendemain. Les ouvriers n'avoient pas eu plus de peine à seconder leur curé. Il leur avoit fourni des prétextes ; & faisant avertir sa nièce, de l'importance de plaire, dans la visite qu'il lui préparoit, il étoit rentré tranquillement, sans craindre que le complot pût manquer : ses attentions avoient été, jusqu'à faire cesser les petits préparatifs, qu'il s'étoit apperçu que mon hôtesse faisoit pour moi. Je ne fus instruit de ce détail, que dans le cours de ma route, par mon valet-de-chambre, qui craignit que je ne l'eusse appris du prieur même, & qu'une infidélité, dont je pouvois m'offenser, ne diminuât ma confiance pour ses services.

Mon nouvel hôte me fit prendre le chemin du presbytère ; mais ce fut en profitant d'un reste de jour, pour me faire voir, de mes propres yeux, la maison qui devoit faire l'établissement d'Angélique. Cette promenade ayant été prolongée jusqu'à la nuit, le malicieux bailli trouva le moment de me faire remarquer qu'elle ne se faisoit pas sans dessein, & qu'on vouloit donner à la chère nièce, le tems de se mettre sous les armes.

En effet, loin de la surprendre en négligé, comme son oncle avoit eu la coquetterie de me l'annoncer, je la trouvai dans une parure, qui ne pouvoit être son état ordinaire, ni l'ouvrage

d'un moment. Le bailli, qui me suivoit en entrant, me tira doucement par l'habit. Mademoiselle de Créon, c'étoit le nom que son oncle lui faisoit porter, ne devoit pas avoir perdu le tems à sa toilette, depuis le premier message. Plus d'ordre & de choix, néanmoins, plus de propreté que de richesse; ce qui me fit bien juger de son goût. Sa beauté, quoique régulière, ne me fit pas reculer d'étonnement. Elle avoit les yeux très-beaux; & qui n'aimeroit pas de beaux yeux? mais le regard dur. De tous les défauts d'une femme, c'est celui sur lequel je passe le moins. On n'est pas content, à la vue d'un beau visage, d'essuyer un coup-d'œil qui glace le cœur. L'idée de grandeur & de majesté trompe quantité de belles femmes, lorsqu'elles peuvent se persuader que cette apparence en impose aux hommes, & qu'elles aient d'autre voie, pour être aimables, que la douceur & la complaisance naturelles à leur sexe.

Quelques momens d'entretien m'apprirent, que mademoiselle de Créon joignoit de l'esprit à la beauté; & sa taille, sans être divine, convenant fort bien à l'air de sa tête, tout le mal qu'elle m'a fait depuis, ne peut m'empêcher de reconnoître qu'elle avoit des qualités extraordinaires. Il n'y eut que la dureté de ses yeux, avec laquelle je ne pus me réconcilier; quelqu'effort

qu'elle parut faire enſuite, pour les adoucir. Le jugement du bailli me parut un oracle de la nature : elle étoit plus belle, mieux élevée, plus ſpirituelle qu'Angélique ; mais elle plaiſoit infiniment moins.

Pendant le ſouper, qui ſe reſſentit du meſſage de l'oncle, comme l'exercice de la toilette, on ne s'entretint que de ma générofité, pour une pauvre fille qui périſſoit de miſère. La belle nièce en parla long-tems de ce ton, avec toute la ſupériorité de la fortune. Elle la trouvoit jolie. Elle avoit été ſouvent touchée de ſon ſort. Elle avoit fait pluſieurs fois l'épreuve de ſon adreſſe, dans quelques petits ouvrages dont elle l'avoit chargée, & qui lui avoient fait admirer les talens d'une petite fille, ſans naiſſance & ſans éducation. Auſſi l'avoit-elle payée noblement. Quel coup de la providence me l'avoit fait rencontrer, pour changer ſa deſtinée dans l'eſpace de quelques heures! Car je n'ai rien ignoré ; ajouta-t-elle. J'ai ſuivi tous les évènemens, depuis que mon oncle m'a quittée. Tout m'eſt revenu ; & je me ſuis demandé ſi c'étoit un roi, un dieu, qui venoit exercer ſa bonté dans cette miſérable paroiſſe?

Un compliment ſi noble & ſi fin, ne me laiſſa aucun doute des ſoins que l'oncle prenoit pour l'éducation de ſa nièce. J'ai ſu, dans la ſuite,

qu'avec beaucoup de lecture, elle avoit quelquefois les instructions de l'abbé...., à qui le public est redevable de plusieurs bons livres, & qui jouissoit dans le voisinage d'un petit bénéfice, où il venoit passer quelques mois de la belle saison. Le bailli, qu'on avoit placé près de moi, me pressa le pied du sien; & je compris ce langage: mais l'étonnement de trouver ce tour d'esprit, à mademoiselle de Créon, me fit oublier un moment ses yeux durs, & secouer mon imagination pour me faire honneur de ma réponse. Ces efforts ne sont pas toujours heureux. Il m'échappa, dans mon compliment, qui fut trop long d'ailleurs pour être bon, de dire que cette paroisse, qui paroissoit misérable à ses habitans, étoit un pays d'enchantement pour moi: que tout y ravissoit mes adorations; & que si j'avois exercé des vertus communes, en adoucissant le sort d'une très-aimable fille, je souhaitois le pouvoir des rois & des dieux, pour offrir une couronne à mademoiselle de Créon, avec tout le bonheur qu'elle méritoit. Le bailli me regarda, sans oser pousser l'avis plus loin. Mais il est certain que dans mes idées, comme dans mes sentimens, ce langage n'étoit qu'une politesse exagérée, à laquelle je ne joignis même nulle expression des yeux, qui dût passer pour une déclaration de tendresse, ou me faire attribuer

le dessein de plaire. C'est néanmoins sur ce fondement, & sur quelques autres termes, auxquels je n'attachai pas d'autre sens, qu'on m'a suscité des aventures & causé des tourmens sans exemple. Avec moins d'indifférence, peut-être me serois-je apperçu qu'on prenoit avantage de ma réponse, & que non-seulement les attentions de la nièce, mais les caresses de l'oncle en étoient plus vives. Mais dans la simplicité naturelle de mon caractère, je les pris pour une suite de leurs civilités, & rien ne me fit ouvrir les yeux.

On leur annonça M. de..., qui demandoit la permission d'entrer. Quelle heure, pour une visite, répondit brusquement le prieur. Cependant, après un moment d'incertitude, il le fit introduire. C'étoit un homme de mauvaise mine, aussi peu réglé dans ses propos que dans sa figure, qui commença par me demander si je n'étois pas le riche passant, qui venoit marier les pauvres filles de la paroisse? Il ajouta que l'amitié d'un homme tel que moi étoit bonne à quelque chose, & qu'étant fort pauvre, il seroit heureux pour lui de l'obtenir. Quelques signes du bailli me firent connoître le gentilhomme, amant de mademoiselle de Créon, dont il m'avoit parlé. Son discours n'ayant rien d'offensant, quoiqu'indiscret & grossier, ma réponse fut civile; mais elle fut courte & sérieuse. Il s'assit; & ses plaisanteries

recommencèrent sur le bonheur d'être riche. Le prieur souffroit, & sa nièce aussi; tandis que cet importun, livré à sa folle imagination, continuoit de parler, sans faire d'attention à personne. Pour moi, comme il n'y mêloit rien de choquant, son extravagance m'amusoit : & me conduisant à des réflexions plus sérieuses, elle me fit plaindre le malheur d'un gentilhomme, qui naît assez pauvre pour ne recevoir aucune éducation. Il se trouve confiné dans une campagne, où les droits de sa naissance se bornent à dominer sur des paysans, & l'autorité qu'il s'attribue sur eux ne sert qu'à multiplier ses ridicules, par la facilité qu'il trouve à les exercer sans être contredit. C'étoit le caractère du noble amant de mademoiselle de Créon, qui n'étoit jamais sorti de sa chaumière, & que l'habitude, comme l'indigence y condamnoit pour toute sa vie.

Enfin, le prieur craignant que je ne fusse fatigué de cette scène, se tourna vers moi; M. le marquis, me dit-il assez finement, me pardonnez-vous un si mauvais souper? C'étoit une raillerie, qui tomboit uniquement sur le gentilhomme : mais au lieu de la sentir, il ne fut frappé que de mon titre; & baissant la tête vers le prieur, il lui demanda qui j'étois donc? Alors M. le prieur se servant pour la première fois des lumières qu'il avoit tirées de mes gens, lui dit,

avec

avec une forte de respect, que j'étois le marquis de..., fils de M. le comte de..., lieutenant-général des armées du roi, & riche de cinquante mille livres de rente. J'entendis une partie de cette réponse, & je fus surpris d'être plus connu que je ne me l'étois figuré. Mais toute mon attention se tourna sur le babillard, qui parut comme effrayé de ce qu'il avoit appris. Il rougit, il devint modeste; ou plutôt son embarras fut aussi grand, que s'il eût été sous les yeux du roi & de toute la cour. Je plaignis, j'admirai, tout-à-la fois, ce nouvel effet d'une mauvaise éducation & de l'indigence, dans un homme qui me valoit sans contredit par le nom. En vain m'efforçai-je de le ranimer par mes politesses. Il ne parla plus; & chaque fois que je m'adressois à lui, il ne répondoit que par un air de contrainte, accompagné d'une révérence fort gauche. Enfin, ce rôle devint si gênant pour lui, qu'il se retira bientôt sans autre adieu, que deux ou trois révérences, & si malheureuses, qu'en se tournant pour sortir il renversa quelques chaises.

Mademoiselle de Créon, qui probablement n'avoit pas un goût fort vif pour un amant de si mauvaise grâce, rit beaucoup, & de son embarras, & de l'accident qui nous avoit fait craindre de le voir tomber lui-même. L'oncle,

en convenant qu'il étoit un peu grossier, vanta sa naissance & l'ancienneté de sa noblesse. Je parlai, avec respect, d'un nom qui m'étoit connu ; & j'eus peine à concevoir qu'un homme qui le portoit, manquât de fierté jusqu'à ne pas trouver dans ce sentiment de quoi se roidir contre la timidité d'une mauvaise éducation. Mes difficultés, sur cet empire des sens, qui me sembloit si contraire aux vrais droits de l'esprit & du cœur, furent éclaircies le lendemain. Mais je m'apperçus, après le départ de M. de..., que son embarras, & l'espèce d'humiliation, par laquelle il s'étoit avili devant moi, produisoient, dans l'oncle & la nièce, un surcroît d'estime en ma faveur; comme si le tort, qu'il s'étoit fait, avoit ajouté quelque chose à mon mérite ou à ma dignité. Cette bizarrerie de l'opinion me fit souvenir d'un trait que j'avois entendu raconter plus d'une fois à mon père. Le duc de..., étant amoureux d'une jolie femme, voyoit, avec jalousie, qu'un gentilhomme de sa connoissance étoit mieux traité que lui par sa belle. Après mille efforts, pour supplanter cet heureux rival, il prit cette voie, qui lui réussit. Un jour, qu'ils étoient ensemble chez leur maîtresse commune, il feignit d'être pressé de la soif; & se tournant vers le gentilhomme, je t'en prie, mon cher, lui dit-il familièrement, fais-moi donner un verre

d'eau. Le gentilhomme se lève, sans réflexion, sonne, & donne ordre qu'on serve de l'eau à M. le duc. La dame, frappée de la différence qu'elle crut trouver entre celui qui s'étoit levé & celui qui s'étoit fait obéir, conclut que l'un étoit supérieur à l'autre, & méritoit mieux son cœur. Peut-être manque-t-il quelque chose à l'application de l'exemple, parce que je n'avois aucune part au malheur du gentilhomme normand; mais du côté de la belle nièce, c'étoit assurément le même caprice.

Il est vrai qu'indépendamment des vues de l'oncle, j'étois déjà mieux dans le cœur de mademoiselle de Créon, que je ne le désirois, & que je n'aurois osé me le figurer. En sortant de table, le bailli, fort attentif à tous les mouvemens de nos hôtes, me fit en secret ses félicitations, avec une rusticité fine, qui est le caractère commun des paysans de cette province, & dont le ton me réjouissoit.

Quand j'en aurois jugé comme lui, l'orgueil de mon âge n'auroit pas échauffé mes désirs. J'étois défendu, non-seulement par la comparaison d'Angélique, mais par le souvenir des ouvertures de l'oncle, qui ne me laissoient voir, dans toutes les attentions qu'on avoit pour moi, qu'un manège d'intérêt; & mon penchant décidé pour des observations d'un autre genre, me

faisoit ramener cette scène comme toutes les autres, à mes idées favorites. Cette fille, m'étois-je dit vingt fois en soupant, cet honnête prêtre, ne seroient-ils pas plus heureux l'un & l'autre, s'ils se renfermoient dans leur état naturel ? Quel démon, ou quel caprice de cœur, les éloigne du chemin? La nièce auroit pu faire le bonheur d'un honnête-homme de sa condition, qui feroit aussi le sien : son choix n'auroit pas eu d'autre objet; elle ne s'y feroit pas trompée. L'oncle rempliroit les devoirs de sa profession, pour lesquels il n'est pas sans talens & même sans goût; & devant dieu & les hommes, sa vie feroit sans reproche. Au lieu que par des vues forcées, qui les jettent tous deux hors de leur sphère, ils ne parviendront peut-être qu'à se rendre malheureux & ridicules : car le bailli, j'en suis sûr, n'est pas le seul qui rie de leur vanité; le bailli est l'écho du public : & je suis trompé, si le seul nom du gentilhomme normand rend jamais la nièce fort heureuse; comme je le suis, si le seul plaisir de faire une dame dans sa nièce, dédommage l'oncle, à qui je suppose quelque idée de ses devoirs, du continuel remords de les négliger. Tous deux, en un mot, je ne les trouvois pas moins à plaindre d'ambitionner une élévation mal conçue, à laquelle ils attachoient un faux prix, que leur

gentilhomme, d'être tombé dans un avilissement dont il ne paroissoit pas sentir la honte.

Le lendemain, apprenant enfin que ma chaise étoit prête, je ne pensois qu'à partir; lorsque je fus arrêté par une visite à laquelle je m'attendois peu. C'étoit cet infortuné rejeton d'une bonne tige, à qui l'on me dit, en forme d'excuse, après son départ, qu'on n'avoit pu refuser l'entrée de la maison. Il étoit chargé d'une multitude de vieux parchemins, qui ne l'aidèrent pas à se présenter de meilleure grâce : cependant il fut moins lourd qu'il ne me l'avoit paru le soir précédent; & du moins dans ses premières explications qu'il avoit eu le tems d'étudier, il ne lui échappa rien d'indécent. Ayant appris qui j'étois, me dit-il, & me croyant assez de bonté pour le servir à Paris, il m'apportoit ce qui lui restoit de titres, où je pouvois voir qu'il descendoit en droite ligne, de..., grand-maître des arbalêtriers, sous le règne de...

La crainte qu'il ne me proposât de les lire, me le fit interrompre aussitôt, pour l'assurer que je connoissois l'ancienneté de sa race. L'histoire en est belle, reprit-il, & si vous vouliez l'entendre... Comme il étoit question de quatre cens ans bien clairs, depuis le grand-maître des arbalêtriers, sans compter, peut-être, autant d'années fabuleuses au-dessus, je l'interrompis

encore : je conçois, lui dis-je, qu'une ſi longue ſuite de ſiècles doit avoir produit quantité d'évènemens glorieux pour vous. Mais vous me voyez prêt à partir. En quoi, ſeulement, me jugez-vous capable de vous obliger? Il me dit alors, qu'il étoit à la veille de ſe marier, & que ſi je ne le ſavois pas déjà, c'étoit avec la nièce du prieur; que ſes enfans, après tout, n'en ſeroient pas moins gentilshommes, pour venir d'une mère ſans naiſſance : qu'elle leur donneroit du bien, & qu'il y mettroit de la nobleſſe : que le malheur de ſon père & de ſes ayeux, depuis trois ou quatre générations, avoit été de ne pas connoître, ou de n'avoir pas ſu faire cette utile diſtinction; & qu'en s'obſtinant à ne vouloir épouſer que des filles auſſi nobles qu'eux, mais auſſi pauvres, ils avoient réduit leurs deſcendans à l'aumône : que pour lui, qui n'avoit pas quinze piſtoles de rente, il étoit réſolu de ſaiſir l'occaſion; qu'avec deux cens mille francs & plus, qu'il auroit de la Créon, il ne ſeroit pas embarraſſé du reſte; que, grâces au ciel, les titres ne lui manquoient pas, comme je le pouvois voir; que pour augmenter le bien de ſa femme, il vouloit d'abord entrer dans la finance, où tout le monde aſſuroit que l'or & l'argent naiſſent au bout des doigts; que c'étoit dans cette vue

qu'il avoit recours à moi ; qu'ensuite il n'auroit besoin de personne pour s'avancer à la cour, & qu'il sauroit y faire claquer son fouet comme un autre.

A l'exception des termes, beaucoup plus grossiers que je ne les répète, & de quelques idées mal assorties ou mal conçues, que je pardonnois à son éducation, je ne trouvois rien d'absolument déraisonnable dans cette ouverture. Sa fluidité de langue ne devoit pas m'étonner, après l'avoir entendu la veille. J'aurois été plus surpris de lui voir l'air si libre, si son haleine ne m'eût fait observer qu'il avoit bu largement, pour s'exciter à la hardiesse. Cependant, je n'en jugeai pas moins qu'il avoit le sentiment de son humiliation dans le cœur, puisque le vin sembloit l'en faire sortir ; & je crus que le meilleur office à lui rendre, étoit d'animer ce reste de noblesse héréditaire.

Je ne lui déguisai pas, combien j'étois étonné qu'avec un nom tel que le sien, il eût pu croupir dans un village, tandis que la profession militaire offre une ressource toujours présente à la pauvreté, des encouragemens à l'honneur, & des récompenses au mérite. J'approuvai son mariage, qui pouvoit le délivrer tout d'un coup d'un mal aussi terrible que la pauvreté, mais je rejetai ses projets de finance, & je lui

repréſentai que l'héritier d'un grand nom, n'étoit pas fait pour chercher la fortune par cette voie. Je lui parlai de vertu & d'actions nobles. Je lui mis de grands exemples devant les yeux; & ſans la moindre réflexion, qui pût l'offenſer, ſur l'obſtacle de ſa groſſièreté & de ſa mauvaiſe mine, qui m'avoient fait rire de ſes eſpérances à la cour, je finis par un conſeil, qui me parut auſſi convenable à ſon incapacité naturelle, qu'au ſentiment d'humiliation que je venois de lui ſuppoſer. A votre âge, lui dis-je, qui ſemble approcher de quarante ans, je ne penſerois à réparer ma fortune par le mariage, que pour mettre au monde des enfans dignes de leur origine, & pour employer mon bien à les élever dans la même vue. Je me promettrois qu'avec l'avantage de la naiſſance & de l'éducation, ils feroient revivre en eux leurs ancêtres, & qu'ils parviendroient, par le chemin de l'honneur, non-ſeulement aux grandes diſtinctions de la cour, mais à l'opulence, qui leur manqueroit encore. Moi, dans l'intervalle, je jouirois d'une vie douce; avec le regret, à la vérité, de n'avoir pu faire pour moi-même ce que je ferois pour mes enfans, mais avec la charmante ſatisfaction de les voir répondre à mes déſirs, & l'honneur réel de rétablir ma maiſon dans tout ſon luſtre; & voilà, monſieur, ajoutai-je en ſouriant, comment je ferois claquer mon fouet.

Il m'avoit écouté d'un air si joyeux, que je me flattois de lui avoir fait goûter mes principes, c'est-à-dire, les simples inspirations du devoir. Mais c'étoit le vin qui soutenoit encore cette gaieté dans ses yeux. Sa réponse fut celle d'un vrai paysan. Elle m'est restée dans la mémoire, & je n'y change que ce qui ne seroit pas tolérable dans l'expression. Chacun, me dit-il, vivoit pour soi-même, & le premier point étoit de vivre à son aise; c'étoit l'unique raison, pour me parler naturellement, qui lui faisoit épouser une fille de rien. Ensuite il falloit multiplier son bien, parce que deux & deux font quatre, & que plus on devient riche, moins on craint de retomber dans la pauvreté: il savoit compter, c'étoit toute sa science. En troisième lieu, il vouloit se pousser à la cour, car la cour sembloit flatter cet ours informe; parce qu'avec plus de trente-deux quartiers, il étoit sûr d'y jouer son rôle. Mais il se garderoit bien d'imiter son trisaïeul, qui s'étoit ruiné follement dans les anciennes guerres d'Italie, & qui n'y avoit gagné que de la misère, pour lui même & pour sa postérité: s'il mangeoit son bien, il le mangeroit de ses propres dents. A l'égard de ses enfans, il ne voyoit pas ce qui l'obligeoit de faire pour eux, plus que son père n'avoit fait pour lui: cependant il feroit plus en effet, puisqu'il y auroit bien du malheur s'il ne

leur laissoit pas du pain, ce que son père n'avoit pas fait. Ceux à qui sa succession ne suffiroit pas, n'auroient qu'à chercher comme lui, quelque riche nièce de curé ou de chanoine, ou d'évêque pour les plus fiers; graine assez commune, & qu'on leur jeteroit à la tête, comme mademoiselle de Créon se jetoit à la sienne, s'ils n'avoient pas la sottise de vouloir être plus délicats que leur père. En ce cas, ce seroit leur faute. Il s'en lavoit les mains. Quand à l'éducation, bien entendu qu'il leur feroit apprendre à lire & écrire, comme tous les enfans de qualité; ce que son père n'avoit pas fait pour lui. Dame, l'exemple lui avoit appris à vivre. Il avoit eu le tems d'y penser, depuis si long-tems qu'il mouroit de faim. Si je n'approuvois pas toutes ses résolutions, il ne s'en étonnoit pas; parce que j'étois plus jeune, & que je n'avois pas eu la pauvreté pour maître. Il revenoit donc à me demander mes soins, pour lui procurer une charge de finance; le meilleur choix, qu'il pût faire, ajouta-t-il, & l'on pouvoit s'en fier à lui. Il y mettoit volontiers la moitié de la dot, parce qu'il savoit que jamais petite semence ne rendit grosse moisson.

Si l'on se figure cette réponse, chargée de termes rustiques, & plus bas que je n'aurois pu les affecter, on croira facilement qu'elle me fit perdre toute espérance d'inspirer plus

d'élévation à M. de.... Ce n'étoit pas le bon fens, ni même une forte d'efprit qui paroiffoient lui manquer: mais ne lui voyant pas une étincelle d'honneur, je renonçai à le fervir autrement, que felon fes vues, dans lefquelles je ne fis aucune difficulté d'entrer auffitôt, pour obliger le prieur, que je croyois d'intelligence avec lui. Cependant, la fingularité de ce caractère m'attachoit fi fort, que m'abandonnant à mon goût d'obfervations, je continuai de mettre cet infenfible à l'épreuve, par tous les motifs qui doivent agir fur un être de figure humaine. Difcours & peine perdus; je ne pus le faire fortir un moment de fes principes, fur la néceffité de fe procurer du pain, ni de fon indifférence pour le fort de fes enfans. Enfin, cette conteftation devint une comédie par fa dernière fcène. Les efforts qu'il avoit faits, pour m'expliquer fes deffeins ou pour fe défendre contre mes objections, ayant bientôt épuifé les efprits du vin, s'affoiblirent à mefure qu'il perdoit cette chaleur empruntée; & je le vis retomber par degrés dans fon état naturel. L'embarras & la contrainte reprirent la place de la hardieffe & de la gaieté; & fa groffière éloquence, qui venoit apparemment de la même fource, l'abandonna tout d'un coup. J'eus pitié de fa fituation, & je le congédiai civilement; avec le foin même de tourner un peu

la tête, pour soulager sa confusion, que mes regards sembloient augmenter.

Quel exemple ! me dis-je à moi-même, en le conduisant jusqu'aux degrés, & me gardant bien d'interrompre son silence. C'est donc ainsi que tant de grandes & célèbres maisons s'éclipsent pendant des siècles entiers, & tombent dans un oubli qui fait ignorer jusqu'à leur existence. Je le vois sensiblement; la pauvreté seule est capable d'obscurcir la gloire, par toutes les dégradations qu'elle entraîne. Un prodigue illustre, qui dissipe imprudemment son bien, ne sent pas que ses aveugles profusions sont fatales à toute sa race. Elles y jettent, avec les cruels embarras de la pauvreté, un abattement de cœur & d'esprit, qui produit infailliblement la timidité, l'ignorance & l'insensibilité pour l'honneur, trois sources d'avilissement, qui ne peuvent être arrêtées que par des miracles de la nature ou de la fortune, quand elles ont pris une fois leur malheureux cours. Entre nos loix somptuaires, pourquoi n'en avons-nous pas une, qui puisse attacher l'opprobre, dans les gens de qualité, à la dissipation de leurs biens héréditaires ? comme il l'est, par un heureux préjugé, à la lâcheté dans un combat, ou dans le ressentiment d'un outrage.

Le prieur, paroissant après le départ du

gentilhomme, me fit connoître auſſitôt, par ſes excuſes, qu'il n'avoit pas eu la part que je ſuppoſois à cette viſite. Il témoigna au contraire, tant de chagrin & d'impatience, que je le crus affligé de la nouvelle occaſion que j'avois eue, d'obſerver le caractère du mari qu'il deſtinoit à ſa nièce. Mais c'étoit pénétrer encore plus mal ſes intentions. Il ne regrettoit que le tems qu'il avoit perdu, & que mon départ, pour lequel j'avois donné des ordres preſſans, lui faiſoit juger difficile à retrouver. Auſſi tous les momens qui reſtoient furent-ils bien employés. Ses excuſes, ſur un contre-tems qu'il n'avoit pu prévoir, furent ſuivies d'une ouverture de cœur à laquelle je m'attendois beaucoup moins.

Il me dit d'abord, en baiſſant la vue d'un air humilié, qu'il étoit pauvre, comme il n'avoit pas fait difficulté de me l'avouer la veille; obligé même de ſe recommander à mon ſouvenir, ſi dans la dépendance de mon père, ou dans la mienne, il y avoit quelque bénéfice qui valût mieux que le ſien : mais ſa nièce, reprit-il, en me regardant avec un ſourire de complaiſance, cette chère fille, pour laquelle j'avois eu la bonté de faire des vœux ſi tendres, étoit un riche parti. Il vouloit ne me rien déguiſer; elle avoit deux cens quarante mille livres. Avec une fortune ſi

rare en province, & les agrémens que tout le monde lui reconnoissoit, il avoit pensé qu'elle n'étoit pas faite pour un bourgeois du canton. Le gentilhomme, qui venoit de me quitter, & qui m'avoit sans doute informé de ses sentimens, lui offroit, avec sa main, les plus nobles titres du royaume... Elle étoit sans inclination pour lui... A chacun de ces articles, la voix de M. le prieur étoit devenue plus lente; il s'étoit même arrêté, sur-tout au dernier; il m'avoit regardé fixement, comme s'il eût désiré ma réponse, ou comme s'il l'eût cherchée dans mes yeux.

Tout ce qui s'étoit passé, depuis le jour précédent, devoit peut-être me les faire ouvrir sur des préparations si claires. Cependant la conclusion étoit si loin de mes idées, que je prêtois l'oreille sans défiance, d'un air même assez distrait, & fâché que toutes ses ouvertures retardassent mon départ. Enfin, ne me voyant pas d'empressement à lui répondre, il acheva quoiqu'assez timidement. Quand sa nièce, me dit-il, auroit eu, pour M. de..., des sentimens qu'une fille si bien élevée ne pouvoit prendre, pour un homme qui n'avoit que la naissance en partage; elle n'en auroit pas moins senti, depuis qu'elle m'avoit vû, qu'il n'y avoit qu'un amant

tel que moi, à qui elle put donner volontiers ſon cœur & ſon bien.

Une déclaration ſi nette ne laiſſoit pas de porte aux évaſions. Il falloit répondre; & je n'étois pas capable d'une réponſe farouche ou déſobligeante. On comprend que mes premiers termes ſe firent un peu chercher. Cependant, la fierté n'eut aucune part à mon embarras. Je n'ai jamais condamné l'ambition qui fait déſirer, aux familles enrichies, de s'annoblir par de grandes alliances; ni l'eſtime des richeſſes, qui porte les nobles à réparer leur fortune par des alliances vulgaires. Les deux premiers avantages de la vie humaine étant l'opulence & la nobleſſe du ſang, ils doivent chercher naturellement à s'unir; & je n'entends pas ce qu'on nomme diſproportion dans un mariage, lorſque d'une part on y met un nom illuſtre qui l'élève, & de l'autre une groſſe fortune, qui ſert à le ſoutenir. L'exemple du gentilhomme, que j'avois encore devant les yeux, & mes réflexions ſur ſon ſort, me confirmoient dans cette manière de penſer. Mais, grâces au ciel, je n'avois pas les mêmes vœux à former pour les richeſſes, que l'oncle & la nièce pour leur élévation. Avec la fortune, qui devoit tomber ſur moi, dans l'ordre naturel, je pouvois, au contraire, me flatter de faire un jour comme mon père, celle de

quelque jeune personne moins riche qu'aimable & qualifiée ; ou si les dispositions dont je me défiois en faveur de ma belle-mère, rendoient ma situation moins aisée, l'état actuel de mes affaires & la certitude de mes seules espérances pourroient me faire prétendre à de plus riches partis que mademoiselle de Créon. Dans mes principes, à la vérité, l'intérêt du cœur pouvoit aussi l'emporter quelquefois, comme les richesses, sur la considération de la naissance : mais j'étois fort éloigné de cette disposition, pour la nièce du prieur. Ses yeux durs, quoique de la plus belle forme & du plus beau noir du monde, n'avoient pas fondu les glaces du mien ; & j'avoue que si j'avois été capable de m'oublier, ceux d'Angélique m'auroient pu mener bien plus loin. Ainsi, la tentation n'étoit pas dangereuse. Le bien de mademoiselle de Créon ne suffisoit pas pour me faire passer sur sa naissance ; ni ses charmes, du moins à mes yeux, pour me les fermer tout-à-la-fois sur sa naissance & sur la médiocrité de son bien.

Cependant, sans examiner si l'intérêt n'avoit pas plus de part que l'estime, aux sentimens qu'on lui supposoit pour moi, je crus que cette déclaration, de la part d'une jeune fille, décente ou non dans la bouche de son oncle, méritoit ma plus vive reconnoissance, & j'en mesurai

mesurai peu les expressions. Le prieur les prit dans le sens le plus flatteur pour sa nièce. D'un autre côté, notre entretien ayant commencé au haut des dégrés, où j'avois conduit le gentilhomme, nous l'avions continué en descendant, & je ne m'étois pas défié que mademoiselle de Créon pût nous entendre. Elle s'étoit placée néanmoins, au-dessous de nous, dans un lieu si voisin, qu'elle n'y avoit pu perdre un mot de ma réponse. J'avois cessé de parler lorsqu'elle se fit appercevoir. Elle parut d'un air triomphant, mais sans me faire connoître qu'elle nous eût entendus. Elle m'attendoit, me dit-elle, pour le déjeuner. En vain m'excusai-je, sous des prétextes d'affaires, qui m'obligoient d'arriver le même jour à Paris; ses instances furent si pressantes, que je n'aurois pu les rejeter sans grossièreté.

Je lui dois cette justice, que pendant une heure qu'elle eut l'adresse de me retenir à table, il ne lui échappa rien qui pût me faire juger qu'elle nous eût entendus, & qu'elle en prît droit de me croire d'autres sentimens pour elle que ceux de l'estime & de l'amitié. Elle se félicita beaucoup de l'heureux hasard qui lui procuroit ma connoissance; mais elle n'ajouta rien qui regardât l'avenir, & l'espoir d'une liaison plus étroite. Elle s'attendoit apparemment que cette

propoſition lui viendroit de moi. Enſuite, ne me voyant pas répondre à ſon eſpérance, elle ſe ſouvenoit, me dit-elle, qu'elle avoit beſoin de pluſieurs choſes à Paris; & dans ſa confiance à ma politeſſe, elle ne faiſoit pas difficulté de me charger de ſes commiſſions. Je les acceptai de bonne grâce. Elle me les donna par écrit. Il fallut lui laiſſer mon adreſſe, qu'elle parut recevoir avidement, & dont elle conſidéra pluſieurs fois le caractère. Je fais toutes ſes obſervations pour un autre tems où les circonſtances m'obligeront de les rappeler; car dans celles où j'étois, il ne me vint pas le moindre ſoupçon des vues qu'on formoit ſur moi, & de l'uſage qu'on devoit faire de tout ce qui pouvoit y ſervir. Si je ne pouvois douter que le prieur & ſa nièce n'euſſent pour moi quelqu'eſtime, & ne m'euſſent accordé volontiers toutes ſortes de préférences, je regardois leurs idées comme de ſimples déſirs, qui ne pouvoient avoir plus de fondement dans leur imagination que dans la mienne.

Après le déjeûner, l'oncle ſe leva ſans affectation, & me laiſſa ſeul avec ſa nièce. Je n'aurois pas eu beſoin d'efforts, pour lier une converſation galante avec une jeune perſonne, à laquelle, au fond, je reconnoiſſois pluſieurs qualités aimables : mais le cœur ne me diſant rien pour elle, mon goût de morale fut le premier mou-

vement qui se fit sentir. Il me vint à l'esprit d'employer quelques momens pour approfondir, s'il étoit possible, d'où venoit à mademoiselle de Créon ce désir passionné d'une alliance noble, qui lui faisoit mépriser celles de son ordre, & qui devoit être d'une force extrême, s'il étoit capable de l'aveugler sur tous les défauts de son gentilhomme. Je me figurois d'autant moins de difficulté à pénétrer dans son cœur, qu'ignorant les informations que j'avois reçues du bailli, elle ne pouvoit se défier de ma curiosité. En effet, elle y résista si peu, que semblant m'entendre au premier mot, lorsque j'eus commencé par louer la noblesse de ses inclinations, elle me dit, d'un air libre & satisfait, qu'elle se sentoit le cœur d'une reine, & qu'elle s'étoit toujours efforcée d'inspirer les mêmes sentimens à son oncle. Peut-être avoit-elle ses propres vues dans cet éloge de son cœur : mais je n'y considérai que le rapport qu'il avoit aux miennes. Avois-je raison, repris-je en applaudissant, pour l'encourager par un compliment flatteur, de souhaiter, hier au soir, le pouvoir suprême qui dispose des couronnes? Et n'étois-je pas inspiré du ciel, dans le charmant usage que j'en voulois faire? Mais ce qui m'étonne, ajoutai-je, c'est que le sort n'ait pas prévenu mes vœux, en vous faisant naître sur un trône, & qu'avec des

sentimens si nobles, il ne vous ait pas donné le pouvoir & l'occasion de les exercer.

Jamais la flatterie n'est excessive pour une ame vaine ; elle se plairoit à l'opinion qu'on a d'elle, quand elle se connoîtroit assez pour juger moins favorablement d'elle-même. Celle de mademoiselle de Créon se prit à cette trompeuse amorce. Peut-être se persuada-t-elle aussi, que la connoissance de ses aventures pouvoit augmenter l'impression de ses charmes.

APRÈS m'avoir regardé quelques momens ; hélas ! me dit-elle, dois-je vous faire un récit, qui vous apprendra d'où vient l'élévation de mes sentimens, mais qui vous fera connoître aussi que j'ai fait l'essai de la douleur ? Vous allez voir de quoi j'ai le cœur capable, quand il est animé par deux nobles passions, les seules que j'aie connues ; l'honneur & l'amitié. J'entre dans ma vingt-deuxième année ; à peine en avois-je douze, lorsque j'ai perdu mon père. Il étoit veuf depuis ma première enfance ; & son indulgence, pour une fille unique, ne lui fit rien négliger pour sa fortune & la mienne. En mourant, il m'a laissée entre les mains de mon oncle, avec un bien considérable qui s'est fort accru depuis. Mais j'avois déja les sentimens formés, par des accidens ignorés de ma famille & du monde entier.

Quelques bonnes qualités naturelles, avec un peu d'ouverture d'esprit, qu'on m'attribuoit dès l'âge de neuf ou dix ans, m'avoient attiré les caresses & l'amitié d'une femme de condition, voisine de la maison de mon père, que le désordre de ses affaires avoit obligée, après la mort d'un premier mari de même naissance, à s'engager dans un mariage d'intérêt. Un homme de rien l'avoit rendue riche, non-seulement par la jouissance actuelle d'une fortune considérable qu'il devoit à ses intrigues, mais par de grands avantages qu'il lui avoit assurés après lui. A la vérité, dans cette opulence même, elle gémissoit souvent de sa chûte, & j'étois la confidente ordinaire de ses peines. J'avois commencé, dès ce tems, à sentir la différence établie dans l'opinion des hommes, entre les degrés de la naissance. Deux ans presqu'entiers, pendant lesquels je continuai de vivre avec cette chère amie, me confirmèrent dans ces idées, & souvent je regrettois de n'être pas née dans une condition plus noble, comme elle s'affligeoit d'en être tombée.

Une mort imprévue lui enleva son second mari. Peut-être avoit-elle négligé quelques formalités, dans les dispositions qu'il avoit faites en sa faveur. Les héritiers, gens d'un caractère fort vil, y trouvèrent des défauts, ou les firent naître.

Elle ſe vit dépouillée, par une ſentence, de tout le bien qu'elle avoit acquis, au prix d'un mortel chagrin & de l'amitié de tous ſes proches. Il ne lui reſta que de la honte & de la pauvreté. Tout ce qui lui appartenoit par le ſang, pouſſa la rigueur juſqu'à refuſer toute communication avec elle. Les ſecours étant encore plus éloignés, de la part des parens de ſon mari, elle tomba dans une misère qui l'auroit rendue digne de pitié, ſi le public en eût été mieux inſtruit. Mais la fierté de ſon cœur lui faiſoit cacher ſa malheureuſe ſituation. J'en étois ſeule témoin, & déſeſpérée de n'être capable de rien pour la ſoulager. Pendant quelques mois, elle ne vécut que de ce que je pouvois lui fournir ſecrétement de la maiſon de mon père; car elle exigea que mes ſecours mêmes ne fuſſent pas connus de lui; & j'étois dans un embarras continuel, pour les détourner, ſans autre confident que moi-même.

Je compris alors, avec plus de force que jamais, la différence que j'avois déjà remarquée dans les ordres de la vie. Un mépris, dont les témoignages ne ceſſoient pas, du côté de ceux qui reprochoient à ma chère amie de s'être déſhonorée par ſon mariage; la raillerie de ceux mêmes, au rang deſquels elle s'étoit ravallée, qui, pour juſtifier leur vile conduite, l'accuſoient

d'avoir facrifié l'honneur aux richeffes ; les reproches de fon propre cœur qui la tourmentoient fans ceffe, & qui pénétroient le mien : cette différence, difois-je, n'eft donc pas une chimère de l'imagination, puifqu'elle eft fi vivement fentie, & par ceux qui pofsèdent l'avantage de la naiffance, & par leurs inférieurs qui l'envient peut-être, mais qui le refpectent, & par ceux qui l'ayant perdu, regrettent fi vivement leur difgrâce.

Un jour que j'étois remplie de cette réflexion, il m'en vint une autre, dont je me hâtai de faire part à mon amie. Si votre chagrin, lui dis-je, vient d'avoir perdu la confidération & les droits de votre naiffance, il me femble que cette infortune n'eft pas impoffible à réparer. Vous êtes encore affez jeune pour vous engager d ns un troifième mariage ; & cette province n'a-t-elle pas quantité de gentilshommes, entre lefquels vous pourriez trouver un nouveau mari ? Quelle apparence ? me dit elle ; lorfque je fuis fans un fou, & que je ne dois la vie qu'à vos généreux fecours. Je ne pus répondre à cette objection : mais ne m'attachant pas moins à ma première idée, je voulus favoir, de mon amie, que fes fouffrances me rendoient plus chère que moi-même, ce qui pouvoit fuffire à-peu-près pour lui faire prendre l'efpérance que fa pauvreté

l'obligeoit de rejeter. Elle me dit, qu'à la vérité, connoiſſant plusieurs gentilshommes fort pauvres, elle pourroit se flatter qu'avec une somme médiocre, telle, par exemple, que deux ou trois mille écus, il s'en trouveroit quelqu'un qui ne feroit pas difficulté d'accepter sa main; & se livrant elle-même à son imagination, elle regretta douloureusement de ne voir aucun jour à cette ressource. Je n'ajoutai rien: mais deux jours après, elle fut surprise de me voir entrer chez elle avec un sac de louis d'or, que j'avois une peine à porter sous ma robe, & qui n'en contenoit pas moins de cinq cens. Je ne me hâtai pas de lui dire, qu'ayant saisi les clés de mon père, j'avois fait ce vol sans qu'il s'en fût encore apperçu; & dans la joie de mon cœur, étallant cette abondance d'espèces, je me mis à les compter. Mon amie, loin de pénétrer mes intentions, me demanda froidement d'où venoit cet or, & comment il se trouvoit dans mes mains. Il est à vous, répondis-je, & votre mariage ne sera plus impossible. Elle voulut être mieux informée. Mon aveu faillit de la faire tomber sans connoissance à mes pieds. Qu'avez-vous fait? s'écria-t-elle. Quelle affreuse idée! A quoi n'avez-vous pas craint de m'exposer? Et sans vouloir écouter mes explications, elle exigea, sur le champ, que mon or fût éloigné de ses yeux.

Tandis que je le faisois rentrer dans le sac, confuse de ses reproches & de ses plaintes ; elle me dit plus tranquillement : ma fille, apprenez que tout l'or du monde ne vaut pas l'honneur, & qu'après la malheureuse expérience que j'ai faite, la vie même ne me rendroit plus capable d'une bassesse. En vain m'efforçai-je de justifier mon entreprise. Il fallut retourner sur mes pas, chargée encore une fois de mon sac.

Au premier moment, la colère & le langage de mon amie furent de vraies énigmes pour moi. Je me demandai d'où venoit cette délicatesse, & ce qu'elle avoit à craindre, lorsque non-seulement mon père ignoroit le vol, mais que s'il l'eût découvert, il n'auroit pu faire tomber ses plaintes & son ressentiment que sur moi. Les louis n'eurent pas plutôt repris leur place, qu'étant retournée chez elle, je lui témoignai autant d'étonnement de ses reproches que de son refus. Sa réponse me toucha trop vivement, pour n'être pas demeurée dans ma mémoire. J'admire votre amitié, me dit-elle ; mais n'attendez pas d'éloges pour une action dont je souhaiterois, au contraire, de pouvoir vous faire sentir toute l'imprudence & la bassesse. Premierement, le crime est égal dans celle qui le commet ou qui l'approuve : & quand votre qualité de fille unique pourroit vous le faire pardonner,

la principale infamie, comme la punition, n'en feroit que plus inévitable pour moi, qu'on accuferoit de vous l'avoir confeillé. Suppoferez-vous qu'il pût demeurer caché ? Nous voilà donc à couvert du châtiment: mais le ferois-je, ma fille, de la honte & du remord, après une lâcheté que je me reprocherois toute ma vie ? Moi ! j'achéterois la fortune aux dépens d'autrui ? & par la plus indigne de toutes les voies, qui eft celle du larcin ? Mon cœur feroit mon bourreau fi je parvenois à tromper la juftice humaine; il forceroit cette main qui m'auroit rendue coupable, à me punir elle-même par quelque extrémité violente. Hélas! depuis deux ans & demi que vous me connoiffez, vous m'avez vue gémir d'une fimple tache que l'infortune m'a fait faire à mon honneur : fi j'étois capable de le perdre par un crime, comptez que je ne lui furvivrois pas un inftant.

Ce difcours, dans la bouche d'une femme à laquelle je connoiffois autant de lumières que d'affection pour moi, me frappa d'abord jufqu'à m'ôter le pouvoir de répliquer. Enfuite, je ne fus pas plutôt feule, qu'il me jeta dans une méditation fort profonde pour mon âge. Je paffai fur le reproche d'imprudence; car je n'ignorois pas que le vol étoit un crime : & n'ayant jugé le mien excufable que par mes intentions, ou

parce qu'il regardoit mon père, je compris facilement qu'une étrangère, soupçonnée de me l'avoir conseillé pour en recueillir le fruit, auroit eu des suites fâcheuses à redouter. Mais le terme de bassesse me causoit un extrême embarras, comme ceux d'infamie & de lâcheté. L'idée m'en étoit nouvelle. Mon cœur l'approuvoit par un sentiment confus d'honneur & de noblesse, que les explications de mon amie avoient eu la force d'y exciter : mais les principes n'en étoient pas encore développés dans ma raison. Il devoit être dans mon cœur, puisqu'il s'y faisoit entendre; il y devoit être auparavant, puisque le son de quelques paroles n'avoit pu l'y faire entrer tout d'un coup, & que sans doute elles n'avoient fait que l'y réveiller : pourquoi donc ne s'y étoit-il pas manifesté plutôt?

Je cherchai long-tems à quoi je devois attribuer un assoupissement si réel. Je crus l'avoir découvert. C'est apparemment, me dis-je, à ce défaut de naissance, dont j'ai fait plus d'une fois des plaintes; & ces plaintes mêmes, qui n'ont pu venir que du même sentiment, m'annonçoient peut-être son réveil. Cependant, un peu de réflexion me fit changer de pensée. Est-il croyable, continuai-je, que le seul avantage de la naissance puisse mettre une distinction de cette

nature entre les hommes? Non; ils font tous fortis d'une tige commune; ils en defcendent par les mêmes voies, dont ils tirent le même fang, les mêmes organes & les mêmes facultés, avec les feules différences que la variété des caufes accidentelles peut y faire fuppofer. Ce qu'on nomme avantage de la naiffance, n'eft en foi qu'une diftinction purement extérieure.

Quel eft donc cet étrange myftère? Ah! je le devine enfin, & je ne crains plus de m'y tromper. Ce qui lie, ce qui tient captifs & comme endormis dans le cœur des hommes, les fentimens naturels de nobleffe & d'honneur, c'eft le défaut d'éducation; & le défaut de naiffance entraîne ordinairement celui de l'éducation. L'opulence même n'y remédie pas toujours: car, fans chercher des exemples hors de moi, en fuis-je mieux élevée, pour être fille d'un père qui jouit d'une fortune abondante? Les leçons de mufique & de danfe ne m'ont pas manqué: mais a-t-on penfé à me former l'efprit & le cœur, par des inftructions plus utiles? De combien d'heureux & de nobles fruits, ne vois je pas que cette omiffion m'a privée? Les chers auteurs de ma vie ont ignoré conftamment ce qu'on ne leur a pas appris, à la fource de leur propre exiftence, ou compté pour rien de procurer à leur fille des avantages dont ils n'ont pas fenti le prix, parce

qu'ils ne les avoient pas reçus eux-mêmes : & c'est ainsi que les meilleures dispositions de la nature demeurent comme étouffées par la pesanteur d'esprit & l'ignorance, qui deviennent héréditaires dans une suite de viles & languissantes générations.

Au contraire, dans une famille un peu relevée, on trouve, en naissant, un goût & des principes d'honneur établis. Ce sont les premières idées qu'on reçoit; & les premières sont toujours les plus puissantes. D'ailleurs elles sont bientôt développées, étendues & fortifiées, par une instruction régulière, qui les fait tourner en habitude; avec ce précieux avantage, que les exemples & les modèles, si nécessaires pour le soutien des préceptes, étant pris souvent dans la même race, l'impression en est plus profonde, sur un jeune cerveau qu'on peut supposer de même trempe, & la force plus active dans les canaux du même sang. Il doit être impossible, ajoutois-je, pour ceux qui joignent le bonheur de la naissance au bienfait de l'éducation, de n'être pas aussi nobles dans leurs sentimens que dans leurs idées; ou s'il se trouve des ames si basses, que ce double avantage ne puisse les annoblir, elles doivent passer pour une espèce de monstres, dans la composition desquels toutes les loix de la nature & de la raison sont anéanties.

Vous sentez, monsieur, qu'après ces réflexions mon ardeur devint fort vive, pour acquérir, par mes propres soins, ce que mon père avoit laissé manquer à mon éducation. L'entretien de mon amie étoit une source toujours ouverte, dans laquelle je puisois familièrement tous les fruits de son expérience & les trésors de son propre cœur. Mais, par son conseil, j'y joignis une suite de lectures, dont elle me traça l'ordre, & j'en éprouvai bientôt d'heureux effets. Les livres, auxquels je m'attachai, furent ceux qui peignent les hommes non tels qu'ils sont, c'est-à-dire, plein de bassesses & d'erreurs, mais tels qu'ils devroient être tous, & qu'ils pourroient être, s'ils prêtoient l'oreille aux vraies inspirations de la nature ; ou plutôt, si l'obstacle que j'avois reconnu, & que je cherchois à vaincre, ne les rendoit pas sourds à cette voix. Je n'ai pas cessé depuis de l'entendre, de la consulter, de respecter ses décisions, soit dans les mouvemens de mon cœur, qui s'est affranchi par degrés de toutes ses chaînes, soit dans mes lectures, soit dans les sages interprétations de mon amie. Malheureureusement cette chère source de mes sentimens & de mes lumières s'est fermée trop tôt pour moi.

Ici, mademoiselle de Créon jeta les yeux autour d'elle, pour s'assurer qu'elle ne pouvoit

être écoutée. Avec tout autre que vous, reprit-elle, je finirois une confidence, dont le reste ne feroit peut-être pas sans danger. Mais j'ouvre mon cœur au plus généreux des hommes; & loin d'y sentir de la défiance, j'embrasse ardemment une occasion que je n'ai jamais eue, de le soulager d'un fardeau qu'il porte depuis longtems. Vous allez entendre ce que j'ai tenu caché à mon père même, & ce que je n'ai jamais été tentée de révéler qu'à vous.

L'indigence où je vous ai représenté mon amie, s'étendoit beaucoup plus loin que je ne l'avois conçu. Je croyois pourvoir à tous ses besoins, par les secours que je lui portois journellement; & mon seul chagrin étoit de la trouver opposée au dessein que j'avois eu mille fois, de faire connoître sa situation à mon père, dans l'espérance d'obtenir de sa tendresse pour moi, des libéralités abondantes pour une femme que j'aimois uniquement. Elle avoit non-seulement rejeté cette proposition, mais exigé de moi un serment formel de garder le secret de sa misère entre nous; & je ne me consolois de la violence qu'elle faisoit à mon amitié, que par la résolution où j'étois de partager quelque jour les douceurs de mon sort avec elle. J'ignorois, & ma jeunesse ne me permetoit pas d'observer que d'autres nécessités l'obligeoient de vendre successivement

ce qui lui étoit resté d'habits & de meubles. Elle avoit à payer le petit appartement qu'elle occupoit, les services domestiques qu'elle recevoit de quelques pauvres voisins, & divers emprunts forcés, qu'elle me déguisoit à moi-même. Un ancien commis de son second mari, demeuré plus riche qu'elle après la mort de son maître, étoit l'homme entre les mains duquel les restes de son bien passoient à vil prix, & qui, par degrés, achevoit ainsi de consommer sa ruine. Mais ce n'étoit qu'un abus commun de l'infortune d'autrui; & ce malheureux étoit capable d'un crime beaucoup plus noir.

Les apparences d'attachement qu'il conservoit pour son ancienne maîtresse, couvroient une indigne passion qu'il n'avoit jamais eu la hardiesse de faire connoître, mais qui se fortifioit par l'espérance à mesure qu'il voyoit croître l'embarras de mon amie, & sa misère augmenter. Un jour qu'il jugea ses besoins plus pressans, il se rendit chez elle avec une bourse remplie d'or. Les voies de l'insinuation qu'il tenta d'abord, ne lui promettant aucun succès, il en prit d'assez claires pour se faire entendre. J'ai su d'elle-même, que fermant l'oreille aux déclarations les plus ouvertes, non-seulement elle avoit feint de n'y rien comprendre, mais que pour se dispenser d'un fâcheux éclat, elle avoit fait ou dit mille choses

qu'elle

qu'elle croyoit capables d'éteindre les désirs d'un homme d'honneur; efforts inutiles sur un cœur qui ne le connoissoit pas. Le prix de sa complaisance lui fut proposé si brutalement, qu'elle se vit forcée de prendre le ton d'une maîtresse outragée; & l'indigne amant, furieux de son humiliation ou de son amour, entreprit d'obtenir, par la violence, une victoire, dont son aventure même le faisoit désespérer par d'autres voies.

Le hazard, ou quelque génie, protecteur de la vertu, m'amena, dans cet instant, à la porte de ma chère amie, qui m'en laissoit toujours une clé. Je crus entendre du bruit. J'ouvris doucement. Ses cris, à demi étouffés par son saisissement, & par d'odieuses lèvres, qui pressoient les siennes, me firent comprendre une partie de la vérité. Mes yeux m'en apprirent encore plus. Malheureusement pour l'infame commis, j'avois lu depuis deux jours dans l'ordre de mes études, l'aventure de Lucrèce & celle de Virginie. Tout le feu de l'honneur héroïque enflamma mon sang. Je crus devoir à ma chère amie ce qu'elle auroit fait pour elle-même. Un couteau de table, qui se présenta dans l'anti-chambre, devint un poignard pour moi. J'entrai, de l'air & du pas d'une romaine. Mon amie, qui m'apperçut, ou qui m'entendit, s'écria douloureusement; ô ma fille! Mon courage fut

redoublé par cette invocation : & m'élançant ſur le traître, qui, dans ſon brutal emportement ne voyoit & n'entendoit rien, je lui plongeai, je lui enfonçai mon poignard entre deux côtes. Le coup fut ſi ferme & ſi profond, que preſqu'auſſitôt ſes forces l'abandonnèrent, avec un fleuve de ſang; tandis que ma chère amie, capable encore de ſacrifier le plaiſir de la vengeance aux ſentimens du chriſtianiſme, l'exhortoit à mériter le pardon du ciel par ſon repentir.

En me faiſant ce récit, avec beaucoup de chaleur, mademoiſelle de Créon avoit étendu le bras & ſerré le poing, pour m'exprimer l'action d'une main fort blanche & fort tendre, que je n'aurois jamais ſoupçonnée d'un pareil office. Cependant mes yeux, qui ſe levèrent en même-tems ſur les ſiens, m'y firent trouver l'air de férocité qui convenoit à ſon rôle. Je jugeai, par le regard dont le mouvement de ſon bras fut accompagné, qu'elle frémiſſoit moins de ſon ſouvenir, que moi de cette étrange peinture.

Elle reprit. Le tranſport qui m'avoit ſoutenue dans ma ſanglante opération, ne fut pas plutôt calmé par le ſuccès, que les forces me manquèrent auſſi. Je fus ſaiſie d'une ſueur froide & d'un tremblement qui m'obligèrent de recourir au premier fauteuil, où mes eſprits achevèrent

de m'abandonner. Ainſi je ne fus témoin ni du dernier ſoupir de l'infame, ni des peines que dut coûter à mon amie le ſoin d'arrêter les flots de ſon ſang, dont elle craignoit que le moindre indice ne pût nous trahir. Cette attention lui parut ſi preſſante, qu'après m'avoir ſecourue, elle m'avoua qu'elle en avoit fait ſon premier objet, & que dans ſes mortelles alarmes pour notre intérêt commun, elle m'avoit laiſſée un quart-d'heure entier ſans ſecours. Enſuite, lorſqu'elle eut ſatisfait ſa reconnoiſſance & ſon amitié par de vifs empreſſemens autour de moi, elle ſe ſentit ſi foible de fatigue & de terreur, que s'évanouiſſant à ſon tour, elle me jeta dans le même embarras pour la ſecourir.

Cette incomparable amie fut bientôt ſoulagée par mon zèle. Mais ce fut pour retomber dans ſes premières frayeurs, à la vue du cadavre, qu'elle n'avoit fait qu'envelopper dans les couvertures de ſon lit, & dont le ſang, qui couloit encore, n'étoit pas loin de les pénétrer. Nos mains s'employèrent, avec une horrible répugnance, à bander la plaie de ce corps impur. Chaque mouvement, qui nous forçoit d'y toucher, faiſoit dreſſer nos cheveux.

Enfin, nous tînmes conſeil ſur notre lugubre ſituation. Avec ſi peu d'expérience du monde, je ſentois que mon avis ne devoit pas être d'un

grand poids. Cependant, comme je ne voyois rien à me reprocher, & que l'horreur même du ſpectacle que j'avois devant les yeux, ne m'ôtoit pas la ſatisfaction d'avoir exercé des ſentimens, dont mon cœur s'applaudiſſoit, je propoſai d'informer volontairement la juſtice d'une action pour laquelle je ne croyois mériter que des éloges. Mon amie, que la prudence rendoit plus timide, me fit comprendre qu'indépendamment de la difficulté de prouver notre innocence, il étoit cruel pour d'honnêtes femmes, de donner une ſcène de cette nature au public, & qu'avant cette dernière reſſource, il falloit tenter d'enſévelir toutes les traces de notre aventure. Elle ſe promit qu'en obtenant de mon père la permiſſion qu'il m'avoit accordée pluſieurs fois de paſſer la nuit chez elle, je pourrois l'aider, dans l'obſcurité, à ſe délivrer du corps, dont la peſanteur ne ſembloit pas exceſſive pour nos forces. Je me conformai ſans réſiſtance à toutes ſes vues, & ſa réſolution fut la mienne.

Mais elle ne me trouva pas la même docilité ſur un autre point. Dans nos mélancoliques réflexions ſur le fond de l'aventure, elle me demanda, quoique ſans reproche pour un ſervice dont elle ne relevoit que trop le prix, ſi je n'aurois pas pu me diſpenſer d'en venir

d'abord aux voies ſanglantes, dans l'eſpoir que ma ſeule préſence eût ſuffi pour contenir le coupable? Je ne pus ſupporter cette eſpèce de regret, qui ſembloit m'accuſer de précipitation. Le contenir? répondis-je avec une vive chaleur. Eh! qui nous eût garanti ſon châtiment? En un mot, je prétendis qu'un crime ſi noir n'ayant pas dû demeurer ſans punition, je n'avois pû le punir trop vîte; & dans ce renouvellement d'indignation, j'aurois été capable de tuer vingt hommes, ſur le ſeul ſoupçon du même attentat. Telle étoit déjà l'élévation de mes ſentimens.

Les regards de mademoiſelle de Créon ſemblèrent ici me demander des applaudiſſemens, que je n'eus pas la complaiſance de leur accorder. La violence & l'emportement m'ont toujours déplu dans une femme: combien plus le meurtre & le goût du ſang? Autant que mon cœur eſt attendri par les pleurs de la beauté malheureuſe, & par les gémiſſemens de l'innocence affligée, autant ſuis-je révolté par la rudeſſe de l'air & par la dureté du langage, dans un ſexe fait pour plaire, c'eſt-à-dire, pour intéreſſer délicieuſement le cœur & les yeux. Si de malheureuſes circonſtances forcent une femme à la cruauté, loin d'en faire gloire, je veux qu'elle en gémiſſe la première, & qu'elle ſe croie plus à plaindre, que ceux qu'elle perce de ſes coups. Cependant,

m'étant bien gardé de communiquer cette réflexion à la belle nièce, mon silence, qu'elle prit sans doute pour un excès d'admiration, lui fit continuer son récit.

Je revins le soir avec la permission de mon père, & toute la résolution dont j'avois besoin dans l'odieux ministère que j'avois promis. Notre première occupation fut de faire l'essai de nos forces pour le transport du cadavre, & de le mettre dans un état qui pût nous rendre l'entreprise plus aisée. La bourse, dont le poids se fit sentir, & qui contenoit plus de cent louis, étoit une partie du fardeau qui pouvoit être diminuée. Je le fis remarquer à mon amie, dans l'idée que cette attention lui échappoit, & qu'avec tant de besoin, elle avoit de justes droits sur une somme qu'on avoit employée contre sa vertu. Mais sa réponse m'ôta l'envie d'insister. Périsse l'or, me dit-elle, avec le malheureux qui m'a crue capable de mettre l'honneur à prix. Elle évita même d'y toucher. En remuant les habits du mort, je sentis quelques papiers dans ses poches, & la curiosité me les fit ouvrir. Il s'en trouvoit un de la main de mon amie; c'étoit un billet de cent écus, qu'elle avoit empruntés de ce misérable, & dont il ne lui restoit que la valeur en meubles & en bijoux; cette fois, je me crus bien fondée à lui proposer de retenir

du moins ce billet. Mon conſeil ne fut pas mieux reçu. Une promeſſe de ma main! me dit-elle; pour une ſomme que je dois & que j'ai touchée! Oh! jamais, jamais. Elle m'obligea de remettre le billet dans la poche du mort: & lorſque je lui repréſentai qu'il pouvoit ſe perdre; peu m'importe, ajouta-t-elle, la ſomme n'en retourneroit pas moins aux héritiers.

Vers minuit, le ſilence & les ténèbres ſemblant nous promettre de la ſureté dans les rues, nous eûmes le courage & la force de ſortir chargées. A la vérité, tous les pas de notre marche furent chancelans. La lumière d'une étoile, notre ombre, notre propre ſouffle, mais ſur-tout le bruit de notre marche, nous cauſoient une mortelle agitation. Nous parvînmes néanmoins à la rue voiſine. Le deſſein de mon amie étoit d'avancer beaucoup plus loin, & juſqu'au faubourg, s'il étoit poſſible. Quelque mouvement qui ſe fit entendre devant nous, groſſi, ſans doute, par notre frayeur, nous en ôta l'eſpérance. L'horrible fardeau fut dépoſé dans le lieu même où cette alarme nous arrêtoit. Mon amie, toujours prudente, fut d'avis de prendre nos mules dans nos mains, pour retourner ſur nos traces, ſans aucune ſorte de bruit qui pût être remarqué de ceux qui nous avoient peut-être entendues paſſer. Nous filâmes, chacun de ſon

côté, le long des maisons, où l'obscurité nous parut la plus profonde. Enfin, tremblantes de fatigue & d'inquiétude, mais réellement délivrées du danger, nous rentrâmes avec un transport de joie dans l'appartement de mon amie.

La situation où le corps fut trouvé le jour suivant, la blessure, l'argent, les papiers, tout sembla prouver un assassinat médité, qui passa pour le monstrueux effet de quelque haine ou de quelque vengeance ignorée. Les soupçons n'ayant pu tomber sur nous, notre secret nous coûta d'autant moins à garder, que dans nos entretiens mêmes, l'horreur d'un si tragique accident nous en faisoit éloigner le souvenir. Mais le seul courage ne suffit pas pour soutenir une femme contre la foiblesse naturelle de son sexe. Mon humeur & ma santé, dans une si grande jeunesse, se ressentirent des violentes agitations d'un seul jour: & mon père ne fut pas longtems à le remarquer. Il n'avoit rien de si cher que moi. Mes visites, plus fréquentes que jamais chez ma tendre amie, commencèrent à lui déplaire. Un jour, que ma pâleur l'avoit alarmé, il prit le parti de me les interdire. Je ne pus le fléchir par mes instances ni par mes larmes: mais cette contrainte qu'il faisoit à ma plus vive inclination, me fit naître un dessein qui me réussit plus heureusement, & dont le succès me

fit vivement regretter de ne l'avoir pas conçu plutôt. Combien de ſouffrances épargnées pour ma malheureuſe amie ! & quel ſurcroit de ſatisfaction pour moi-même ! ſans compter que vraiſemblablement il nous eût garanties du déſaſtre auquel nous avions eu la même part. Je propoſai à mon père de lui offrir ſa maiſon, c'eſt-à-dire un logement & ſa table. Il y conſentit ; non-ſeulement par complaiſance pour moi ; mais par conſidération pour une femme dont le mérite n'étoit pas moins connu que la naiſſance, & qu'il avoit toujours reſpectée.

J'étois au comble de mes déſirs. Mon père ne m'avoit pas fait d'objections, parce qu'il ne doutoit pas que ma demande ne fût concertée avec mon amie ; & ce n'étoit pas d'elle que je craignois des obſtacles. L'impatience de mes ſentimens me fit partir auſſitôt pour l'informer d'une réſolution à laquelle je croyois déjà la voir auſſi ſenſible que moi. J'abrégeai mes expreſſions, pour les rendre auſſi vives que ma joie. Je la ſerrai dans mes bras en les prononçant. Ma ſurpriſe fut extrême de les voir reçues avec froideur. Elle me rendit mes embraſſemens, pour me témoigner, dit-elle, combien elle étoit touchée de mon amitié, & de la généroſité de mon père : mais je ne conſidérois pas qu'elle n'avoit que trente-cinq

ans, lui cinquante : & quelle efpérance de vivre fous le même toît, fans donner prife à la malignité du public ? Sa cenfure eft refpectable, ma fille, jufques dans fes erreurs & fes injuftices ! D'ailleurs à quel titres ferois-je reçue dans une famille, où je ne fuis proprement connue que de vous ? Si c'eft à titre de pauvre, le bienfait eft trop humiliant pour ma fierté. Je ne rougis pas, ajouta-t-elle, des fecours que je reçois de vous tous les jours, parce que c'eft à votre amitié que je les dois, malgré mes importunes leçons, qui vous font payer la mienne affez cher : mais les faveurs de cette nature, je ne les accepte que de dieu, l'auteur de mon être, ou du roi mon fouverain, ou d'une tendre & fidelle amie, à laquelle j'appartiens uniquement après eux.

Toutes mes inftances n'ayant pu la faire changer d'idées, & fes loix d'honneur lui faifant prétendre auffi que l'obéiffance d'une fille de douze ans devoit être aveugle pour les volontés d'un père, il fallut renoncer à fe voir, jufqu'au rétabliffement de ma fanté, & chercher des voies fecrètes pour continuer de la fervir. Peu de tems après, l'obfervation de mon père fut juftifiée par une maladie violente dont je fus faifie, & qui me mit tout d'un coup au bord du tombeau. Il fe hâta d'en faire avertir ma

chère amie, dont il ne doutoit pas que la préſence & les ſoins n'euſſent plus d'effet ſur moi que tous les remèdes. Sa tendreſſe, alors fut ſeule écoutée. Elle vint; elle ſe fixa près de mon lit. Nuit & jour, ſon empreſſement fut continuel autour de moi : & dans ma langueur, je me réjouiſſois de devoir, au mortel danger dont j'étois menacée, une ſatisfaction qu'elle m'avoit refuſée pour elle-même. Mais affreuſe trahiſon du ſort, & cruelle récompenſe d'une ſi vertueuſe amitié ! mon mal étoit d'une qualité maligne : j'en fus délivrée par le zèle infatigable de ma tendre amie ; & le poiſon ſorti de mon ſein paſſa dans le ſien pour l'étouffer quatre jours après.

Sa mort me fut déguiſée avec tant d'adreſſe, que cette connoiſſance ne m'étant venue qu'après ma guériſon, je trouvai la force de ſoutenir une perte à laquelle j'aurois infailliblement ſuccombé dans ma maladie. Cependant, qu'il m'en coûta, pour me familiariſer avec la privation d'une compagne ſi chère ! Perdre ſon unique amie, on conçoit que pour les cœurs ſenſibles, c'eſt un des plus grands revers de la vie humaine : mais je ne prenois pas ce malheur avec la foibleſſe commune à mon ſexe ; & ma diſgrâce ne fut pas célébrée par des larmes. J'y conſidérois la ruine d'une charmante éducation,

dont je commençois à recueillir les fruits ; peut-être celle de mes ſentimens & de mes lumières, qui m'avoient paru croître de jour en jour ; celle de mes eſpérances pour un établiſſement ſupérieur, dont ma chère amie m'avoit inſpiré le goût; celle enfin d'une conſidération, que ſon eſtime & ſes préférences m'avoient déjà fait obtenir, dans l'état même dont je brûlois de ſortir. Quelles pertes ! & ſans eſpoir de les réparer. La lecture devint ma ſeule reſſource. J'en avois un plan tracé de la main de mon amie; & tous les momens du jour furent donnés à le ſuivre. Hélas! cette inſtruction muette, qui m'a tenu lieu des ſiennes, n'en peut avoir été qu'un ſupplément imparfait, & bien éloigné d'avoir eu la même force.

La mort de mon père ſurvenue deux mois après, interrompit mes idées, mais ne changea rien à mes inclinations. Il chargea mon oncle de la conduite de ma jeuneſſe & de l'adminiſtration de mon bien. J'apportai dans ce village un cœur noble, dont la ſolitude & la ſimplicité d'une vie champêtre, n'ont pu ravaller, ni refroidir un moment les goûts. La première confidence que je fis à mon oncle, regarda mon établiſſement, ſur lequel j'avois obſervé pluſieurs fois qu'il cherchoit à preſſentir mes inclinations. Je lui déclarai que ma réſolution étoit de prendre

un mari d'une naiſſance ſupérieure à la mienne ; & que ſi l'occaſion ne s'en offroit pas, je me condamnois volontairement à la retraite du cloître. Il me vit ſi ferme dans cette idée, que ayant ſuccédé à toute la tendreſſe de mon père, il ne penſa plus qu à l'augmentation de ma fortune, comme la ſeule voie qui pût me conduire à l'élévation que je déſirois ; & le ſuccès de ſon zèle, depuis neuf ou dix ans, me rend en effet un des plus riches partis du canton. Je n'ai pas ceſſé, dans l'intervalle, de cultiver d'autres biens, pour leſquels ma paſſion n'a fait auſſi qu'augmenter. Elle s'eſt nourrie par mes lectures ; elle s'eſt fortifiée par mes réflexions. Dois-je le dire ? je me ſens l'ame auſſi grande que ſi j'étois deſcendue d'une longue ſuite de rois.

Dans ces ſentimens, conclut mademoiſelle de Créon, d'un air qu'elle s'efforça de rendre auſſi noble que ſon langage, j'ai dû rejeter toutes les ouvertures, qui ne m'auroient apporté qu'un ſurcroît de richeſſes vulgaires ; biens mépriſables pour moi, s'ils ne ſont accompagnés de ceux que j'eſtime uniquement. Je n'ai pas dû recevoir plus volontiers les propoſitions & les ſoins du gentilhomme que vous connoiſſez ; lorſqu'il n'a que l'ombre de la nobleſſe à m'offrir, & que par le malheur de ſon éducation, je ne lui vois rien, dans le

cœur & dans l'eſprit, qui réponde à ſa naiſſance. Cependant, mon oncle qui brûle de me voir mariée, ne ceſſe depuis trois mois, de m'importuner en ſa faveur. Il répond à mes objections que ſi le ciel bénit cette alliance, je ſerai libre d'en faire élever les fruits dans mes principes. Il me fait valoir l'honneur de relever un grand nom, qui tiendra de moi le nouveau luſtre de la fortune & de la vertu. J'étois incertaine, il y a deux jours, ajouta-t-elle en me regardant d'un œil plus timide : aujourd'hui, ce ſacrifice m'eſt impoſſible.

Elle s'arrêta. Son viſage ſe couvrit d'une vive rougeur. Il m'étoit permis, après la déclaration de ſon oncle, d'expliquer en ma faveur une partie de cet embarras; mais ne cherchant point à plaire, & charmé qu'avec plus de reſpect que lui pour la bienſéance, elle parût me laiſſer la liberté de ne rien entendre, j'en uſai civilement, pour me réduire à de ſimples témoignages d'admiration, que je ne fis même tomber que ſur la conſtance de ſes études & ſur la nobleſſe de ſes ſentimens. Elle ne répliqua point. Je feignis de ne pas remarquer ſon ſilence. Le prieur, qui jugea ſon abſence aſſez longue, dans quelque vûe qu'il l'eût ménagée, rentra d'un air gai; & je ſaiſis cette occaſion pour me diſpoſer ſérieuſement à partir. Ce ne fut pas ſans m'être

baissé jusqu'à la main de mademoiselle de Créon, que je pris & que je baisai respectueusement; cette même main, qui savoit plonger, enfoncer si noblement un poignard! Je renouvelai mes promesses de zèle, pour ses petites commissions à Paris; j'assurai l'oncle de mes services; enfin je sortis légèrement, & je pris le plus court chemin vers ma chaise. Ma vîtesse à m'éloigner, faillit de me dérober la vue d'Angélique & de Lucas, qui m'attendoient dans la cour, pour me faire leurs adieux. Suivez-moi, leur dis-je en passant; & m'étant jeté dans ma voiture, j'y reçus leur compliment. Quelque regards d'Angélique me firent sentir encore une fois la différence de ses yeux & de ceux auxquels j'avois résisté plus heureusement.



LIVRE QUATRIEME.

Loin de regretter mes hôtes, & de m'accuser d'un départ trop brusque, à peine mes glaces furent levées, que je me soulageai par un grand soupir, comme si j'étois sorti d'une longue oppression, dont la fin rendoit ma respiration plus libre. Je croyois mes adieux faits pour long-tems à mademoiselle de Créon; & ses sentimens, quels qu'ils fussent pour moi, ne lui donnant droit que sur ma reconnoissance, les petits services, que je lui avois promis, me sembloient propres à m'acquitter.

Mes réflexions, d'ailleurs, furent modérées sur son caractère. Je rendois justice à sa beauté. J'admirois sincèrement le tour de son esprit, qui s'étoit porté, par la force de l'exemple, à l'imitation de sa noble amie, & que le souvenir d'un si bon modèle attachoit encore aux mêmes principes. J'avois trouvé de la force dans ses idées, de la justesse dans ses raisonnemens, & de l'élégance dans ses termes. Enfin, je reconnoissois beaucoup de mérite à mademoiselle de Créon, & quoiqu'elle eût fait si peu d'impression sur mon cœur, je ne doutois pas qu'elle n'en

n'en pût faire une très-vive, sur des cœurs mieux disposés.

Mais dans le tableau qu'elle m'avoit fait du sien, sur-tout lorsqu'ayant à redouter la censure d'une amie, dont elle connoissoit la délicatesse, elle ne pouvoit être trop attentive à ne pas s'écarter des principes, qui faisoient son admiration & son étude; j'étois vivement blessé de la voir capable de plusieurs idées grossières, dont il me sembloit que dans son récit même, elle ne s'étoit pas assez reproché la bassesse. Je pardonnois son larcin, parce qu'ayant précédé ce qu'elle nommoit le réveil de ses sentimens, il pouvoit passer pour un aveugle emportement d'amitié; & je n'étois pas plus difficile sur l'emploi trop précipité du poignard, que je mettois sur le compte d'une imprudente jeunesse, excitée par quelques notions mal conçues d'ordre & de justice. Mais la proposition de garder l'or du commis, & celle de supprimer le billet: oh! mademoiselle de Créon, quel sentiment pour un cœur qui prétend à la noblesse? J'en étois si révolté, que, cherchant à l'expliquer, mes raisonnemens me firent conclure que la noblesse de mademoiselle de Créon étoit moins dans le fond de son cœur, que dans son imagination; c'est-à-dire qu'ayant la tête remplie des exemples & des maximes de son amie, fortifiés par

une lecture assidue de l'histoire roma'ne & des romans de la Calprenede, elle s'étoit accoutumée par degrés à voir tout sous un jour noble, quoique fort souvent elle fût ramenée, par la force du naurel, aux vulgaires sentimens de sa première éducation. N'avois-je pas remarqué que dans son récit elle avoit pesé, avec complaisance, sur tout ce qui présentoit une vaine apparence d'élévation d'esprit, comme ses réflexions sur la différence des états; ou de courage, comme la scène du meurtre & celle du transport nocturne d'un cadavre? tandis qu'elle avoit passé légèrement sur la plus intéressante partie de son histoire, la mort d'une tendre & généreuse amie, qui s'étoit sacrifiée, m'avoit-elle dit elle-même, pour lui conserver la vie, & dont elle ne devoit jamais prononcer le nom, qu'avec des transports de reconnoissance & d'admiration: preuve assez sensible, que malgré les leçons de cette chère amie, & ses immenses lectures, elle n'avoit qu'une idée fausse ou superficielle de la vraie noblesse, qui consiste dans le discernement, le goût & l'exercice des choses nobles, non dans une vaine ostentation de principes & de sentimens. Ainsi je demeurai convaincu que mademoiselle de Créon jouoit un rôle de théatre, qui faisoit plus d'honneur à ses talens qu'à son cœur; & supposant néanmoins

de la bonne foi dans son illusion même, je la comparois à ces grandes actrices, du genre noble, qui parviennent, à force d'étude & de répétitions, à se croire les déesses & les reines qu'elles représentent : caractère & dispositions romanesques, qui ne lui promettoient pas une vie tranquille, mais dont je ne me serois pas défié que je dusse ressentir les premiers effets.

Toutes ces réflexions n'étoient pas propres à m'inspirer plus de penchant pour elle. Cependant elles m'occupèrent jusqu'au soir, qu'en passant à Dreux, la vue de divers objets, qui se présentèrent autour de ma chaise, me tenta vivement de descendre, pour approfondir les mouvemens qui frappoient mes yeux ; car la moindre singularité m'attachoit. J'éprouvois, de plus en plus, que rien n'est indifférent pour un observateur attentif; & les plus simples rencontres ayant offert, à ma nouvelle philosophie, de riches occasions de s'exercer, j'étois persuadé, par tant d'exemples, qu'un inconnu, le premier passant, que j'aurois eu la curiosité d'arrêter, m'eût fourni quelque profond sujet de réflexions. Chacun n'a-t-il pas ses intérêts, ses passions, ses plaisirs ou ses embarras de fortune & de cœur? dont l'aveu lui coûte d'autant moins, qu'il en a l'imagination plus remplie. J'avoue que dans ma course du jour, il n'étoit passé personne, sur

qui je n'euſſe ſenti quelque déſir de renouveler mes expériences.

Mais il falloit que mon voyage eût un terme. D'ailleurs, outre les motifs qui me menoient à Paris, je pouvois m'attendre que cette grande ville ouvriroit un champ bien plus vaſte à mes obſervations. Celles de ma route ne me paroiſſoient qu'un eſſai de mon nouveau goût, & les aventures, qui l'avoient fait naître, une préparation à des évènemens d'une autre importance. Quoique je n'euſſe paſſé, dans la capitale, que le tems de mes études & de mes exercices, l'accès que j'y avois eu chez les amis de mon père, & mes propres liaiſons, me laiſſoient des ſouvenirs ſur leſquels j'établiſſois déja de fort grandes vues. A la vérité, mes plus étroites communications n'avoient été qu'avec de jeunes gens de mon âge; & l'idée que la jeuneſſe ſe forme d'une ſaiſon de la vie plus avancée, dont les graves apparences en impoſent, auroit pu me faire craindre de trouver les gens d'un âge au-deſſus du mien, trop défendus contre mes recherches, par l'uſage du monde, & par quantité de rafinemens qui voilent le cœur : mais grâces à ſept ou huit ans, que j'avois perdus dans ma province, j'étois à ce point où quelques années de plus n'ajoutent preſque rien à la raiſon, & d'ailleurs naturellement peu capable d'être trompé par des

ombres. Mon âge étoit vingt-huit ans. En un mot je regardois Paris comme un centre, où tout le royaume aboutissoit par les lignes de l'ambition, de l'intérêt, de la sensualité, & des autres passions. J'y devois trouver pour mes éloges & pour ma censure, c'est-à-dire en vertus comme en vices, une moisson toujours abondante.

Ce fut en recevant mes ordres pour courir toute la nuit, que mes gens, frappés peut-être de cet air d'impatience, m'apprirent la ruse du prieur, la part qu'ils y avoient prise, & le désir même que l'oncle & la nièce auroient eu de m'arrêter plus long-tems, si l'invention ne leur eût manqué pour un nouvel artifice. Mais en me faisant ces deux aveux, ils se gardèrent bien d'ajouter que l'oncle, pendant qu'il m'avoit laissé seul avec sa nièce, s'étoit lié fort étroitement avec eux, & les avoit engagés, par de grandes espérances, à l'informer désormais de toutes mes actions. Ainsi je fus long-tems observé par ces deux hommes, qui, s'étant laissés remplir des chimères du prieur, ne m'apportèrent pour excuse de leur trahison, qu'une aveugle passion de contribuer à ma fortune.

Mes vues d'établissement étoient si peu décidées, qu'en arrivant à Paris, je ne pensai pas à régler mon train, & je pris, pour logement,

le premier hôtel meublé. Les amis de mon père étoient le conseil, dont je lui avois promis de faire dépendre mes plus importantes résolutions: mais je prévoyois aussi que le nouveau goût qui me dominoit, & qui me sembloit assez sérieux pour faire l'occupation, comme l'amusement de ma vie, auroit beaucoup de part à mon choix; & je ne voulois pas commencer par m'imposer des liens, gênans du moins pour ma liberté. La prudence humaine jûge fort bien du présent & du passé, mais elle est toujours hors de sa sphère, lorsqu'elle prétend embrasser l'avenir. Je souhaitois d'être libre; & la voie, que je prenois volontairement, m'alloit conduire au plus bizarre esclavage.

Ma première chaîne, & la plus légère, fut un de ces incidens dont on ne peut se prendre à personne, & contre lesquels il n'y a de ressource que dans la patience. Le jour même de mon arrivée, m'étant mis au lit, pour me rétablir d'un peu de fatigue, que je ne pouvois attribuer qu'à ma course, j'y fus saisi d'une fièvre si violente, qu'elle m'y retint vingt-quatre heures, sans la moindre diminution. A mon âge, il me parut surprenant que la veille d'une seule nuit eût été capable d'altérer le fond de ma santé. Je fis demander si l'air étoit sain, dans l'appartement que j'occupois; ou si, dans l'hôtel

il n'y avoit pas quelque malade, dont le voiſinage fût contagieux pour moi. On me répondit que tout le monde s'y portoit bien, & qu'il n'y avoit actuellement d'étrangers, qu'un marchand du Havre, arrivé depuis huit jours avec ſa nièce. La fièvre m'ayant repris le jour ſuivant, j'abandonnai aux médecins, les raiſonnemens ſur la cauſe du mal, & je me fiai de ma guériſon à leurs remèdes.

J'en fus quitte pour quelques autres accès, qui m'affoiblirent beaucoup, mais qui ne refroidirent pas ma paſſion pour les recherches morales. Dans une ſituation, qui n'étoit pas ſans danger, j'étois moins occupé de ma maladie, que du ſouvenir de mon voyage, & de celui de mes réflexions ſur l'hiſtoire de cinq ou ſix jours. Elles me plaiſoient, elles m'attachoient autant que dans leur naiſſance. J'y revenois ſans ceſſe, & je me les retraçois ſous toutes ſortes de formes.

Après les avoir comme épuiſées, & faute d'objets pour en faire de nouvelles, mon attention tomba d'elle-même ſur mon médecin. Pendant qu'il étudioit ma fièvre, j'obſervois ſes mouvemens, ſes diſcours, & ſa contenance. J'entrepris de découvrir les ſecrets de ſon cœur, ou ceux de ſon art. Il étoit homme de beaucoup d'eſprit. Ma conſtance à le ſuivre des yeux, l'air

de méditation qu'il voyoit dans mes regards, mes questions fines & sensées, quoiqu'étrangères à ma situation, lui causèrent, non-seulement beaucoup de surprise, mais quelqu'embarras. Il me regarda fixement à son tour. Je crus le voir incertain. Il consultoit un instant mon pouls. Il me portoit la main sur le front. Ses réponses étoient vagues ; ou, feignant de ne m'avoir pas entendu, il me supplioit de m'agiter moins, & de me reposer sur son zèle. Je craignis enfin que l'usage du monde, & la pénétration que je lui avois reconnue, ne lui donnassent quelque défiance de ma curiosité : elle ne fut pas poussée plus loin, & mon silence le rendit tranquille. Mais après ma guérison, lorsqu'en recevant les témoignages de ma reconnoissance il me parla du délire où j'avois été pendant plusieurs jours, j'eus peine à demeurer sérieux. Je ne balançai pas néanmoins à le détromper ; & je pris plaisir à l'informer de la vérité, avec toute l'ouverture qu'on a volontiers pour un homme d'esprit & d'honneur. Alors nous rîmes ensemble de mon idée & de sa méprise. Il goûta mon tour d'esprit. J'étois déjà prévenu en faveur du sien. Cette bizarre aventure me valut un ami d'un mérite distingué, à qui son propre penchant, ou sa complaisance, fit adopter tous mes goûts, & dont les lumières

n'ont pas peu fervi, dans la fuite, à régler mes obfervations & mes principes.

Il ne falloit pas compter fur le même bonheur, à Paris, dans toutes mes liaifons. Mais, en amitié, les choix fages ne fe font pas fans épreuve; & la réfolution de m'éloigner des caractères fufpects entroit autant dans ma nouvelle philofophie, que la paffion de les connoître. Cependant, une carrière fi difficile demandant plus d'expérience que je n'en avois encore, je craignois que ce défaut ne m'exposât à plus d'une erreur, & j'étois réellement à la veille de l'éprouver.

A peine la fièvre m'avoit quitté, que le marchand étranger, dont l'appartement touchoit au mien, m'avoit fait offrir de venir quelquefois me défennuyer par fon entretien. Mes gens m'avoient dit, en exécutant fa commiffion, qu'il avoit pris beaucoup d'intérêt à ma maladie, & que chaque jour il s'étoit informé plufieurs fois de ma fituation. Cette politeffe demandoit quelque retour. J'avois defiré feulement un peu d'explication fur fon caractère. On ignoroit les affaires qui l'arrêtoient à Paris; mais, depuis fon arrivée, il n'étoit pas forti de l'hôtel, & fa nièce ne s'étoit pas fait voir hors de leur chambre. Ils n'avoient, à leur fervice, qu'une vieille femme, dont on admiroit la fidélité; rien

n'avoit été capable de lui faire ouvrir la bouche sur les occupations de ses maîtres. Ils étoient d'ailleurs doux & civils ; & la bonne chère, qui régnoit constamment à leur table, sembloit marquer une fortune abondante & faire leur unique amusement. Ce récit n'ayant pu me donner d'éloignement pour la visite de l'oncle, j'avois consenti à le recevoir. Il s'étoit présenté de très-bonne grâce : sa physionomie étoit engageante, & ses manières polies. Ma porte lui fut ouverte à tous les momens du jour. Matin & soir, il venoit passer quelques heures avec moi ; & dans une lente convalescence, qui ne me permettoit pas encore de voir mes amis, je m'applaudissois d'avoir trouvé ce préservatif contre l'ennui de ma solitude.

Au reste, il avoit donné peu d'exercice au penchant qui m'avoit fait commencer par l'étude de son caractère. Quoiqu'il fût impénétrable sur le fond de ses affaires, & que ma propre discrétion m'otât la curiosité de les découvrir, jamais homme n'avoit eu de voile moins épais sur le cœur.

Son âge étoit d'environ trente ans. J'avois reconnu, dès le premier jour, qu'il étoit voluptueux, prodigue, inconsidéré dans ses jugemens & dans son langage, & que sa profession, qui demande une conduite réglée, ne l'avoit pas

empêché, dans sa jeunesse, de mener une vie fort libertine à Paris. Il me racontoit, sans ménagemens, ses anciennes aventures & celles d'autrui; la plupart assez intéressantes pour me ramener à mes réflexions favorites, si des mélanges sans vraisemblance ne me les eussent fait regarder comme des exagérations ou des fables. Mais il y mettoit tant de feu & d'agrément, que ses récits m'attachoient. Lorsque ses expressions & ses peintures trop libres me rendoient plus serieux, il savoit éluder ma censure par un badinage plein de charmes, ou la combattre avec plus d'esprit que de raison. Dans la familiarité, à laquelle il parvint bientôt avec moi, il m'accusoit de ressembler à sa sœur du Havre, qui ne cessoit pas de le tourmenter par sa morale; fille divine, à la vérité, qu'il vouloit me faire connoître un jour, mais d'un caractère insupportable, il m'en informoit d'avance; le tyrannisant du matin au soir, critiquant mal-à-propos tous ses discours & toutes ses actions, jugeant de tout, comme moi, par des visions philosophiques auxquelles il ne comprenoit rien, plus faite en un mot pour être ma sœur que la sienne: il vouloit la faire venir exprès du Havre, & je verrois une créature aussi déraisonnable que moi. Je lui passois toutes ces saillies en faveur de sa gaieté & de son bon naturel; car, après

s'être long-tems défendu contre mes attaques; il avouoit à la fin que j'avois raiſon, & que cette ſœur, qui le fatiguoit ſouvent des mêmes avis, n'avoit pas tort : mais il tenoit, diſoit-il, pour le ſyſtême de Pope ; tout lui paroiſſoit bien dans le monde ; & ſi nous étions contens, ſa ſœur & moi, d'avoir tant de ſageſſe en partage, il l'étoit extrêmement d'en avoir moins. Cette converſation, qui ne m'apprenoit rien, mais qui m'amuſoit beaucoup, étoit allongée par la lecture des nouvelles publiques, que mon complaiſant ſe faiſoit apporter régulièrement. Non-ſeulement il les liſoit avec grâce, mais il y joignoit des commentaires, qui me ſurprenoient dans un marchand de province. J'admirois qu'il connût parfaitement la cour & la ville. Les noms, les évènemens lui paroiſſoient familiers. J'aurois pu tirer beaucoup davantage de ſa mémoire, pour groſſir le recueil de mes obſervations, ſi la connoiſſance de ſon caractère ne m'eût rendu ſes explications auſſi ſuſpectes que ſes récits.

Un jour qu'il étoit à lire une gazette étrangère, ſa vue devançant ſa prononciation, il s'arrêta tout d'un coup, avec une exclamation fort vive, qui fut auſſitôt ſuivie de contorſions plaiſantes, & de grands éclats de rire. Il ſembloit ne ſe pas poſſéder, de ſurpriſe & d'admiration. Un moment de ſilence & de méditation

ſuccédoit; enſuite, ſe tenant les côtés des deux mains, & la tête renverſée ſur le dos de ſa chaiſe, il recommençoit à rire avec de nouveaux éclats. J'attendis tranquillement la fin & l'éclairciſſement de cette ſcène. Enfin, s'adreſſant à moi : Monſieur, me dit-il du ton le plus empreſſé, de grâce écoutez ; je vous demande toute votre attention : & revenant aux nouvelles, il continua de lire, dans l'article de Paris, « que M. le comte de... » ayant diſparu depuis plus d'un mois, ſans » qu'on eût pu découvrir ce qu'il étoit devenu, » on ſupplioit inſtamment ceux qui ſavoient ſa » retraite, ou qui l'avoient rencontré ſur les » chemins, de donner de ſes nouvelles à ma- » dame la comteſſe, dans leur hôtel, rue.... » à Paris ». Alors la gazette fut jetée ſur ma table, & les éclats recommencèrent encore. Il me regarda d'un œil riant : connoiſſez-vous le comte de?.... & ſans me laiſſer le tems de répondre ; c'eſt moi-même, ajouta-t-il. Je lève le maſque, cher marquis, & je me reproche de l'avoir gardé ſi long-tems, avec un homme qui ſait le monde, à qui j'ai voué une parfaite amitié, & dont je déclare naturellement que la ſévérité ne me fait pas peur. Vous ne ſauriez être ennemi du plaiſir à votre âge. Mais le ſuſſiez-vous autant que vous l'affectez, dans la petite guerre que vous faites à mes folies, il ne m'en eſt pas moins

impoſſible de vous cacher mon ſecret; il me pèſe, il m'étouffe; pourquoi l'aventure eſt-elle ſi comique? & de ſuite, il ſe remit à rire, à frapper des pieds & des mains, en s'agitant juſqu'aux larmes.

Les lumières, que j'avois déjà, me firent entrevoir aiſément une partie du myſtère: mais trouvant l'hiſtoire aſſez étrange en effet, j'eus la curioſité de l'entendre de ſa propre bouche. Je l'obſervois néanmoins, ſans lui dire un mot, & bien réſolu de ne rien approuver qui bleſſât la délicateſſe de l'honneur. Lui, toujours dans l'emportement de la même joie, ne fit pas la moindre attention à mon ſilence, & reprit du même ton.

Je commence, me dit-il, par vous aſſurer que la pièce qu'on me fait, n'eſt pas de ma femme. C'eſt bien l'ame la plus douce & la plus modeſte du quartier, qui m'aime aſſurément plus que je ne l'y tiens obligée, & que je crois avoir aimée moi-méme plus de quinze jours, depuis notre mariage: elle eſt incapable d'une mauvaiſe plaiſanterie, dont elle craindroit que ſon cher mari pût s'offenſer. Mais j'y reconnois mon excellente ſœur, mademoiſelle de ... que vous me diſpenſerez à préſent de faire venir du Havre, puiſqu'elle n'eſt jamais ſortie de Paris, où je vous apprends qu'elle tient magaſin de méchan-

cetés philoſophiques. Vous la connoîtrez, vous dis-je ; guériſſez-vous ſeulement. Je brûle de vous mettre aux mains avec elle. C'eſt votre portrait d'après nature. Et peu m'importe lequel ſoit le plus méchant des deux ; peut-être ſerai-je vengé de l'un par l'autre. Or voici l'hiſtoire qui met cette charitable ſœur aux champs, & qui me procure l'honneur de figurer dans un article de la gazette. Vous ne me trahirez pas, ajouta-t-il plus ſérieuſement ; je vous ſomme de la fidélité qu'on ſe doit entre hommes : ou bien, reprit-il après un moment de réflexion, vous me trahirez, ſi vous l'aimez mieux. Ne vous gênez pas, mon cher ami. Rien n'eſt plus égal pour votre très-humble ſerviteur.

Ceux qui l'ont connu, & qui ſe rappelleront ſon exceſſive légèreté, ſoutenue par un fond inépuiſable d'idées libertines, quand ſa folle imagination avoit une fois pris feu, n'auront pas beſoin de clé pour les noms que je ſupprime. Ils ſe méprendroient encore moins à l'extrême licence de ſes termes, ſi j'étois capable de les répéter. Tous les freins ſembloient rompus, depuis qu'il m'avoit appris ſon nom. Son récit fut digne de l'aventure. Mais je n'en veux conſerver que les circonſtances néceſſaires à l'enchaînement du mien.

En rentrant un jour chez lui, il avoit apperçu,

dans ſon anti-chambre, une lettre arrivée par la poſte, à l'adreſſe d'un de ſes laquais, & n'avoit pu réſiſter à la curioſité de l'ouvrir. Elle étoit de la ſœur de cet homme, pauvre bourgeoiſe du Havre, qui faiſoit des plaintes, à ſon frère, de la peine qu'elle avoit à vivre, & qui lui donnoit avis, que ſa fille n'ayant pas moins de ſeize ans, étant fort jolie, & dans le deſſein d'apprendre le commerce des modes, elle la faiſoit partir par le coche, pour arriver tel jour à Paris, où elle ſuppoſoit l'oncle aſſez aiſé pour ſe charger du ſoin de ſa nièce, & lui tenir lieu de père. Une découverte de cette nature avoit fait naître au comte, un projet digne de lui. Il s'étoit déterminé ſur le champ à prendre la place de l'oncle. Sa cruelle adreſſe avoit rendu le piège infaillible, pour une petite fille fort ſimple, qui n'étoit jamais ſortie des bras de ſa mère, & qui s'attendoit, en quittant le coche, à tomber dans ceux d'un oncle chéri, qu'elle ne connoiſſoit pas encore, mais dont elle ſe promettoit toute la tendreſſe, & que ſa mère lui avoit recommandé de reſpecter comme un père. Le comte, en habit commun, ſans épée, comme il étoit encore avec moi, s'étoit préſenté au coche, avoit demandé ſa nièce, qui s'étoit offerte à ſes careſſes, & l'avoit menée dans l'appartement qu'il avoit loué pour elle & pour lui, avec une femme

de

de service, dont l'emploi n'étoit pas son coup d'essai. La peinture qu'il me fit de l'innocente simplicité de l'une, & des ruses infernales de l'autre, avec lesquelles il n'eut pas honte de me peindre aussi ses propres artifices pour hâter sa criminelle victoire, excita ma plus tendre pitié, & me fit donner un profond soupir au malheur de la vertu sans défense. Il expliqua si différemment cette sensibilité de cœur, que dans l'extrême dépravation du sien, il eut l'audace de me demander si son bonheur ne faisoit envie. Le dédain fut ma seule réponse. Mais, loin de le remarquer, ou d'y paroître sensible, il continua de me faire une voluptueuse image de la vie qu'il avoit menée dans sa solitude. Enfin, m'avouant qu'elle commençoit à l'ennuyer, il étoit charmé, me dit-il, que la méchanceté de sa sœur lui fût bonne à quelque chose, & vint le réveiller de sa léthargie. Il alloit revoir le jour, sans savoir trop bien ce qu'il feroit de sa nièce, qu'il étoit prêt à rendre pour le prix qu'elle lui coûtoit, & recommençant à rire de toutes ses forces, il me demanda si son aventure, & le dénouement, n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus comique au monde.

J'avois eu le tems de préparer ma réponse, ou plutôt je m'étois déterminé à la faire si courte & si sérieuse, qu'elle pût me délivrer pour ja-

mais de ses confidences. Cependant j'y mis toute la politesse, qui convenoit entre nous. On ne pouvoit me contester le droit d'observation, sur les vices & les ridicules; mais je ne m'attribuois pas celui d'une censure ouverte, qui, dans le règne des opinions & des mœurs présentes, m'auroit fait passer pour un misantrope. Le goût des femmes, répondis-je d'un ton froid, m'avoit si peu dominé jusqu'alors, que j'étois fort mauvais juge de ces aventures, sur-tout après une maladie de quinze jours, qui ne me laissoit de passion que pour ma santé. Plaignez-vous donc, répliqua-t-il assez plaisamment, de la nature & de la fièvre. Ensuite, sans faire la moindre attention à ma froideur, il me dit, avec la même légèreté, qu'il avoit besoin de moi : qu'étant résolu de reparoître le même jour, il vouloit qu'on le vît arriver à la porte en chaise de poste, comme revenant d'un long voyage; qu'il me demandoit la mienne, & mes gens, en équipage de francs courriers, pour donner quelque vraisemblance à cette farce. Je ne fis aucune difficulté de lui accorder ce qu'il désiroit. Il fit venir aussitôt des chevaux de poste. En partant, avec promesse, volontaire assurément, de me revoir le jour même, il me demanda une autre grâce, celle de veiller un peu sur sa maîtresse. Oh! lui dis-je, en souriant malgré moi de son impu-

dence, cette office n'accommoderoit pas un malade. J'en chargerai donc votre valet-de-chambre, ajouta-t-il ſans ſe rebuter. Vous êtes le maître, répondis-je froidement.

Tous ces nouveaux traits, d'un caractère au-deſſous de mes réflexions, ne purent les exercer long-tems. Mais j'avoue que ſous l'air calme, où je m'étois contenu, mon cœur avoit ſaigné de compaſſion, pour le malheureux objet d'une ſi noire impoſture ; & dans mon indignation j'avois peine à juſtifier l'indulgence des loix, pour cet énorme excès de libertinage. Quelle ſera donc, diſois-je, la ſûreté des familles pour l'honneur & l'éducation de leurs enfans; ſi les jeunes perſonnes, d'un ſexe foible & crédule, ſont expoſées à ces horribles ſéductions ? Un ſubtil & riche libertin cauſera plus de ravages dans cette tendre partie du corps civil, que l'ardeur naturelle des paſſions, & que les inſpirations de l'enfer même, ſur lequel on ſe plaît à rejeter tout ce qui bleſſe la religion & les mœurs. Il ne faut pas une grande connoiſſance du monde, pour ſavoir qu'à Paris, & dans toutes les grandes villes, où l'opulence exalte impunément tous les vices, la plupart des victimes de l'incontinence doivent leur malheur à cette pernicieuſe ſource.

Je ſus de mes gens, à leur retour, que le

comte s'attachant en effet à garder les apparences, s'étoit fait mener d'abord à Saint-Denis, pour tromper jusqu'à ses postillons; qu'après s'y être arrêté quelques momens, il y avoit pris d'autres chevaux, avec lesquels étant rentré dans Paris, il s'étoit fait conduire à sa porte; qu'à son arrivée, voyant accourir ses propres domestiques avec de grandes marques de joie, il s'étoit hâté de congédier son train, & qu'il étoit entré paisiblement dans sa cour. Mon valet-de-chambre avoit eu le tems de prêter l'oreille, & lui avoit entendu demander à ses gens, si son absence n'avoit pas causé beaucoup d'inquiétude à madame? Dans le peu d'instans, qu'il avoit passés à Saint-Denis, il avoit recommandé le silence aux miens, sur tout ce qu'ils avoient fait à sa suite, & leur avoit ordonné de dire à notre hôte, qu'il étoit parti avec eux pour quelques affaires dont je l'avois chargé, mais qui n'empêcheroient pas qu'on ne le revît le soir. Ainsi cette tête folle, ce cœur corrompu, qui lui faisoient violer tous les droits & tous les devoirs, ne lui avoient pas fait perdre, dans la conduite de ses déréglemens mêmes & de ses artifices, une sorte de prudence, qui les rendoit encore plus dangereux & plus noir.

Il revint, quoiqu'assez tard; & son excuse, que je lui demandois peu, fut qu'après un voyage

de long cours, il n'avoit pu se dispenser de souper avec sa femme & sa sœur. Les prétextes, dont il avoit su colorer cette longue absence, lui avoient fait une seconde comédie. Il leur avoit fait entendre, me dit-il, qu'il étoit parti subitement, par un ordre secret de la cour, avec une chaise & des gens d'emprunt, pour deguiser mieux sa commission. Il avoit joué le négociateur & l'homme important, qui n'osoit encore s'expliquer sur les affaires. Sa femme n'avoit douté de rien. Sa maligne sœur avoit été moins crédule, & ne s'étoit pas lassée de railler ses prétentions à la politique. Elle avoit pris plaisir à l'embarrasser par de froides équivoques sur les affaires du cabinet, auxquelles on ne pouvoit disconvenir qu'il ne fût très-propre, avoit-elle dit, & dont elle le croyoit fort occupé. Le plaisant, le divin de l'aventure, c'étoit qu'à la fin sa femme, touchée de cette injuste guerre, avoit pris parti pour lui, & que les charmantes belles-sœurs avoient failli se quereller.

Il avoit compté me divertir beaucoup, & je demeurai fort sérieux. Cette conduite fut celle dont je résolus de ne plus m'écarter avec lui. Mes réponses, souvent lentes, & toujours très-courtes, n'interrompoient guères ses récits ou son badinage. Je continuai de le recevoir, une ou deux fois chaque jour, sans m'informer s'il

paſſoit la nuit dans l'appartement voiſin; & mes gens, qui ne pouvoient ſe tromper à l'opinion que j'avois de lui, ne s'exposèrent plus à me raconter ce qu'ils obſervoient. Toute ſa légèreté ne le rendit pas inſenſible au changement ſoutenu de mes manières & de mon humeur; mais ſa fierté le défendant mieux contre ſon dépit, il ne m'en témoigna rien. J'y gagnai de ne plus l'entendre parler de ſa maîtreſſe, & profaner encore les noms d'oncle & de nièce. Ses viſites devinrent plus courtes; & celles de mon médecin, avec lequel il avoit toujours évité de ſe rencontrer, étant au contraire beaucoup plus longues depuis que ma ſanté commençoit à s'affermir, je fus, à la fin, des jours entiers ſans le voir. Un refroidiſſement, que je déſirois, ne put m'affliger. Si j'y faiſois quelque attention, c'étoit pour m'en applaudir; & je n'avois pas attendu ſi long-tems à prendre la réſolution de chercher un autre logement, auſſitôt que mes forces le permettroient.

Il s'étoit paſſé neuf ou dix jours, qui m'avoient mis en état d'y penſer plus ſérieuſement; lorſque mon laquais, entrant d'un air étonné, m'annonça deux dames qui demandoient à me voir, & qui, ſous prétexte qu'elles m'étoient inconnues, avoient refuſé de ſe faire annoncer ſous leurs noms. Deux dames, lui dis-je. Il ſavoit

que je ne recevois encore perſonne, & c'étoit la cauſe de ſon embarras. Les amis, qui m'attendoient depuis mon départ de la province, ignoroient mon arrivée : le ſpectacle de ma maladie m'avoit paru triſte à leur offrir. Je n'en avois pas même informé mon père. Les commiſſions de mademoiſelle de Créon avoient été ſuſpendues. En un mot, j'avois remis toutes ſortes de ſoins après mon parfait rétabliſſement, où devoit commencer proprement mon exiſtence à Paris; & je ne devois pas craindre qu'on fût difficile à ſe contenter de mon excuſe. Ainſi, ne me ſuppoſant connu que dans ma demeure, & croyant le comte intéreſſé à ne pas nous y faire découvrir l'un & l'autre, j'avois autant d'embarras que mon laquais, ſur une viſite ſi peu attendue. Je lui fis diverſes queſtions. A peine eut-il le tems de m'apprendre que les dames étoient arrivées avec des porteurs, n'avoient fait ouvrir leurs chaiſes qu'au bas des degrés, où l'ayant trouvé, elles m'avoient demandé à lui par mon nom, & s'étoient obſtinées à monter, malgré ſes objections. Au moment qu'il achevoit, j'entendis quelque bruit dans mon anti-chambre. Ma porte, qu'il n'avoit fermée qu'à demi, fut pouſſée légèrement, & je vis paroître deux jeunes femmes du plus grand éclat,

qui n'attendirent pas ma permiſſion ou mes civilités pour entrer.

Je m'avançai néanmoins au-devant d'elles ; & rien ne m'aidant à les connoître, je leur demandai ſi ce n'étoit pas quelque erreur de leur part ou de celle de mes gens, qui me procuroit l'honneur de les voir chez moi. Non, répondit l'une : c'eſt M. le marquis de.... que nous cherchions, & nous ſommes ſûres de l'avoir trouvé.

Elles s'aſſirent, après m'avoir fait une révérence. En robe de chambre comme j'étois, je me mis auſſi dans mon fauteuil, avec quelques excuſes ſur l'état de ma ſanté. Auſſitôt, celle qui m'avoit déjà répondu, & qui s'étoit préſentée d'un air plus libre que ſa compagne, ouvrit la ſcène auſſi librement, quoiqu'avec un peu de rougeur ſur deux joues charmantes. Nous vous connoiſſons, monſieur, & par des vertus ſi reſpectables, & par un témoignage ſi peu ſuſpect en matière de vertus, que deux femmes de notre âge n'ont pas fait ſcrupule de ſe rendre ici ſur la foi de votre caractère. Vous ne ſerez étonné de rien, ſi j'ajoute que c'eſt à votre voiſin, le marchand du Havre, que nous ſommes redevables d'une partie de nos informations, & que nous devons le reſte à nos propres ſoins.

Elle s'arrêta, comme ſi ce préambule n'eût

plus rien laiſſé d'obſcur dans leurs noms & dans les motifs de leur viſite. Mais il eſt certain que n'ayant encore aucun ſoupçon de la vérité, un diſcours, auquel je ne compris rien, ne ſervit qu'à m'en éloigner. Le témoignage de mon voiſin, ſur-tout avec la qualité de marchand, étoit une énigme inexplicable pour moi. Quels rapports, quelles liaiſons pouvois-je lui ſuppoſer à Paris ſous ce titre? J'avouai naturellement, aux deux dames, que depuis quelques ſemaines, j'avois vu familièrement un voiſin, qui ſe donnoit pour marchand du Havre; mais que je n'avois aucune relation avec ſes amis ou ſes connoiſſances. Je le ſais, me répliqua-t-on; & vous ne nous en connoîtrez pas moins, en apprenant de nous-mêmes que dans madame vous voyez la comteſſe de... & dans moi mademoiſelle de... ſœur du comte.

Mes yeux s'éclaircirent. Je me levai, dans la dernière ſurpriſe, avec les plus profonds témoignages de reconnoiſſance & de reſpect. Mademoiſelle de... me pria de ne pas quitter ma place, & de l'écouter. Un regard d'une vivacité pénétrante, de la fineſſe dans tous ſes traits & des grâces dans ſes moindres mouvemens, le ſon d'une voix mélodieuſe, & comme aſſortie à toutes les ſenſibilités, & les délicateſſes du cœur, lui répondoient bien mieux que cette

prière, de l'attention qu'elle défiroit pour fon récit. Il faut commencer, me dit-elle avec un fourire enchanteur, par vous expliquer d'où vient notre confiance pour vous, & comment nous fommes parvenues à trouver le chemin de cette maifon. Je n'ai pas befoin d'autres préliminaires, puifque vous êtes informé, comme nous, du fond & de la fuite des évènemens; & vous devinez, fans doute, les motifs qui nous amènent.

Elle ne remonta pas plus loin que le retour fimulé du comte, & la fuppofition d'une courfe, dont il avoit fait un roman fort orné. La comteffe, d'un naturel fimple, & paffionnée pour fon mari, s'étoit laiffée perfuader à peu de frais. Mademoifelle de... avec autant de pénétration & de jufteffe d'efprit que de charmes, exercée d'ailleurs à faire la guerre aux extravagances de fon frère, n'avoit pas été de fi bonne compofition; & l'ayant pouffé fort vivement, elle l'avoit fait tomber en contradiction fur plufieurs points, qui lui paroiffoient manquer de vraifemblance. Cependant elle s'étoit trouvée dans quelque embarras. Le comte, à qui j'étois trop préfent pour n'avoir pas eu beaucoup de part aux égaremens de fon imagination, avoit quelquefois mêlé mon nom à fes fables. Il m'avoit repréfenté fous les mêmes traits dont il m'avoit

peint sa sœur ; ami excessif du raisonnement & de la réflexion, philosophe austère, censeur incommode toujours en guerre avec lui ; civil néanmoins, complaisant, gai même & d'un bon commerce ; car, n'ayant pas encore à se plaindre de ma froideur, le portrait n'avoit été qu'obligeant. Il l'avoit même flatté, comme dans nos entretiens, jusqu'à m'accorder quelque ressemblance avec mademoiselle de.... & lorsqu'elle avoit voulu savoir dans lequel de tous ces pays qu'il avoit traversés, nous nous étions vus si familièrement, il avoit nommé Bruxelles, c'est-à-dire, la premiere ville qui lui étoit venue à l'esprit. Tant de circonstances, sur-tout nos disputes, dont il avoit eu la bonne foi de ne pas s'attribuer l'avantage, avoient laissé des obscurités dans sa relation, & de l'incertitude à sa sœur. Mais elle avoit espéré qu'une tête si légere se trahiroit bien-tôt elle-même, ou ne seroit pas long-tems à l'épreuve des observations d'une femme & d'une sœur. En effet, quelques jours avoient suffi pour tout éclaircir. Quoiqu'il ne fût pas accoutumé à déguiser beaucoup sa conduite, il avoit voulu garder des précautions qui n'avoient servi qu'à faire éventer sa marche. Il sortoit dans son carosse ; mais le quittant le soir, il se déroboit à tous ses gens pour se rendre seul chez sa maîtresse ; & s'il en revenoit tard, ou s'il y passoit la nuit, il ne retournoit chez lui

qu'avec des porteurs. Les dames l'avoient fait suivre. Après avoir découvert une fois notre logement, toutes les circonstances présentes n'avoient pu leur échapper. Mon nom seul qui leur étoit revenu pour première instruction, avoit été comme un fil, qui ne les avoit pas impatientées par sa longueur. Leur agent s'y étoit pris avec une extrême adresse, & le marchand du Havre avoit été démasqué.

Malheureusement, continua mademoiselle de..., toutes ces recherches se sont faites avec la participation de ma sœur ; & les découvertes nous ayant été communiquées en commun, elle a reçu des lumières & des explications fort tristes, pour une femme idolâtre de son mari. Chaque jour a rendu la plaie plus profonde ; sa situation me perce le cœur. Depuis que j'ai perdu l'espérance de ramener mon frère à des sentimens réglés, je m'efforce en vain de la guérir d'une passion qui fait le continuel malheur de sa vie. Elle s'est toujours flatée que les désordres de son mari étoient passagers, & que de légers caprices n'altéroient pas le fond de tendresse qu'elle lui croyoit pour elle ; d'autant plus qu'étant parfait comédien, il savoit jouer le mari complaisant, avec plus d'art qu'il n'a fait le politique & le négociateur. Aujourd'hui, des infidélités si certaines, qui deviennent capables de

le tenir plus d'un mois dans l'oubli de toutes les loix & des bienséances, & dont il ne paroît pas prêt à sentir l'opprobre, la réduisent au désespoir. Je ne connois plus de consolations qu'elle puisse aimer. Jour & nuit, ses pleurs... Deux ou trois sanglots, échappés à la comtesse, interrompirent mademoiselle de... Les dehors tranquilles qu'elle avoit affectés jusqu'alors, s'étoient évanouis pendant l'exposition de ses peines; & m'étant tourné vers elle, j'eus devant les yeux l'image de la plus tendre & de la plus naïve douleur. Son mouchoir, dont elle se pressoit les paupières pour cacher ou pour arrêter ses larmes, en fut mouillé dans l'instant; & ses bras levés, repliés à la hauteur des coudes pour aider à l'office des mains, exprimoient, par une violente contension, la force des sentimens qui l'agitoient. Le silence de sa belle-sœur m'ayant permis de m'abandonner un moment à ce spectacle, j'en fus attendri, jusqu'à ne pouvoir contenir le transport de ma compassion. Ah! madame, lui dis-je affectueusement, en baissant la tête jusqu'à ses genoux; se peut-il qu'il y ait un cœur au monde, dont l'hommage vous soit refusé, & qui puisse résister à ces vertueuses larmes! Elle ne me répondit que par une profonde inclination, & je remarquai, avec un redoublement de pitié,

les efforts qu'elle faisoit pour se contraindre.

Mademoiselle de ... m'avoit écouté, sans mêler un mot à mon compliment, mais en relevant la vue sur elle, je la vis attachée fixement à m'observer, comme si mon extrême sensibilité l'eût remplie d'étonnement. Elle reprit néanmoins d'un air fort libre.

Vous voyez ici, monsieur, ce que j'ai le chagrin de voir à toutes les heures du jour, & ce qui me rend peut-être aussi malheureuse qu'une chere sœur, dont j'ai les tourmens à soutenir avec les miens. Lorsque nous eûmes connu toute la grandeur du mal, il fut question entre nous d'y chercher de prompts remèdes. Notre première chaleur nous portoit à couvrir mon frère de reproches & de honte; mais lui faire naître le moindre soupçon de nos découvertes, c'étoit le mettre en défense contre nous. Il en auroit été quitte pour donner le change à notre émissaire, en variant la scène de son intrigue, & nous serions retombées dans toutes nos ténèbres. Le dessein qui succéda, fut de recourir à l'autorité publique, & de faire disparoître l'objet du scandale. Cette voie nous sembloit sûre : cependant elle nous livroit aux discours du monde; elle exposoit l'honneur de mon frère, peut-être sa vie, si quelque hasard l'amenant ici pendant l'exécution, il eût entrepris, vif & mu-

tin comme il eſt, de défendre ſon Helène ; & malgré tous nos reſſentimens, c'étoit notre tendreſſe pour l'ingrat qui demeuroit toujours la plus forte. Enfin il m'eſt tombé dans l'eſprit de nous adreſſer à vous, & je me ſuis applaudie de cette idée. Ma ſœur ne s'y eſt pas rendue ſans objections : quel moyen d'admettre un étranger à la confidence de ſes peines ! Comment s'y prendre, d'ailleurs, pour lier connoiſſance avec vous ? Elle appréhendoit auſſi que votre amitié pour mon frère, ou la partialité de votre ſexe contre le nôtre, ne vous rendît moins officieux pour elle que pour ſon mari. Combien d'autres craintes ! Mais je n'ai pas trouvé la même force qu'elle, aux deux premières ; & la troiſième ne m'a pas arrêtée long-tems, lorſque je me ſuis rappelé les récits du comte. Ses éloges & ſes plaintes me ſembloient honorer preſqu'également votre caractère. Il loue votre eſprit, vos manières, & l'agrément de votre commerce, trois points ſur leſquels je ne me défie pas de ſon goût. Il convient de la ſageſſe de vos principes & de l'excellence de votre morale : de tels aveux de ſa bouche, ce ne peut être que la vérité qui les arrache. S'il vous reproche de l'auſtérité dans l'exercice de cette philoſophie, s'il ſe plaint de vos cenſures, mon cher frère ſeroit le premier exemple d'un libertin, capa-

ble d'approuver ce qui le condamne. Enfin la comtesse, persuadée par ce raisonnement comme je le suis moi-même, a pris la plus haute idée de vous, & s'est laissée déterminer à vous voir. La nécessité de garder quelques mesures, jointe à votre maladie, dont nous étions informées, ne permettoit pas de vous faire demander une visite, que nous aurions espérée de votre politesse : mais le comte étant allé ce matin à Versailles, & ne devant revenir que demain au soir, nous avons saisi l'occasion sans scrupule, pour visiter nous-mêmes un malade.

Ainsi, monsieur, conclut mademoiselle de... avec autant de grâces que de politesse, les deux femmes que vous voyez devant vous, sont non-seulement deux infortunées que la justice de leur douleur autorise à chercher du secours, mais deux amies de votre vertu qu'elles connoissent par des voies qu'elles croyent certaines, & qui leur fait attendre de vous la protection qu'elles vous demandent.

Quoique la vertu soit réellement aimable par ses propres charmes, & que son goût me paroisse le plus délicieux sentiment du cœur, j'avoue que jamais je n'en avois recueilli de fruit plus doux. Grâces à mon heureux naturel, elle ne me coûtoit rien : mais, dans ce moment, je me serois cru surabondamment récompensé, quand

quand elle m'auroit été plus pénible. Après un remercîment fort ſimple de l'opinion qu'on avoit de moi, je promis de la juſtifier par mon zèle, & je n'eus aucun embarras ſur le ſervice qu'on me demandoit. Rien de plus facile, dis-je aux deux dames, que d'éloigner la petite fille, dans l'abſence de M. le comte : je ſuis preſque sûr qu'avec l'ingénuité que je lui ſuppoſe encore, car je ne la connois que par les portraits qu'il m'a faits lui-même, elle ne réſiſtera point à nos exhortations, ſoutenues de quelques menaces. Je prends volontiers ſur moi le ſoin de la renvoyer au Havre, ſous la conduite de mon valet-de-chambre que je crois chargé par le comte de veiller ſur elle, mais dont je connois la fidélité pour mes ordres.

Au Havre ? interrompit Mademoiſelle de... ; j'avois cru tous ces noms ſuppoſés ; mais s'ils ſont réels, nous avons, entre les domeſtiques de l'hôtel, un homme du Havre, d'une probité qui m'eſt connue, & fort propre à cette commiſſion. Il conviendroit mieux de l'employer, que de vous priver d'un valet néceſſaire à votre ſituation.

Je compris alors que les deux dames ignoroient la plus noire partie de l'aventure ; & pour l'honneur de mon ſexe, autant que pour le repos de la comteſſe, je réſolus d'écarter ſoigneuſe-

ment tout ce qui pouvoit les conduire à la connoissance de cet odieux mystère. L'homme du Havre ne pouvant être que l'oncle de la petite fille, j'insistai sur le choix de mon valet-de-chambre, & je le fis appeler. La seule difficulté regardoit la vieille servante du comte, dont il nous falloit tromper la vigilance. Mon valet parut, je lui expliquai mes intentions, dans lesquelles je m'apperçus qu'il entroit avec beaucoup de joie, & je lui parlai du seul embarras qui m'arrêtoit. Il me dit que la vieille servante, avertie du voyage de Versailles par son maître, avoit profité de son absence, pour se donner quelques heures de relâche, dans une captivité dont la longueur commençoit à l'ennuyer, & que mademoiselle étoit seule. A merveille, pensai-je aussi-tôt; on se repose apparemment sur ta garde: & me tournant vers les dames, l'instant, leur dis-je, est trop précieux pour souffrir qu'il nous échappe. Hâtons-nous. Vous serez témoins de l'opération, car votre présence est nécessaire, à quelque distance néanmoins, pour ne pas vous commettre. Tout étoit déjà réglé dans ma tête. Mon valet-de-chambre eut ordre de m'amener la petite fille, & je priai les deux dames de demeurer dans la situation où elles étoient, pendant que j'irois la recevoir dans mon anti-chambre. La comtesse étoit tremblante; je la rassurai

par mes consolations, & voyant bientôt paroître la cause de son tourment, je passai dans l'anti-chambre, avec le soin de laisser ma porte ouverte.

Cette malheureuse & très-jolie créature avoit fait quelque difficulté de se laisser conduire chez moi, & ne s'étoit rendue qu'à de puissantes raisons, dont mon valet-de-chambre me fit un secret. La rougeur, qui lui restoit de leur explication, augmenta beaucoup, lorsqu'elle me vit marcher vers elle: mais, par un autre effet de sa crainte, cette vivacité de couleur l'abandonna tout d'un coup, à la vue des dames qui, de leur place qu'elles n'avoient pas quittée, paroissoient la regarder fort attentivement. Ma pitié pour une jeune personne, dont l'égarement étoit le crime du comte, me fit prendre le parti d'éviter toute sorte d'expressions dures, & d'abréger même une scène à laquelle je ne pouvois la croire fort aguerrie. Cependant, pour assurer la persuasion par l'effroi, je lui déclarai, en peu de mots, ce qu' elle avoit à craindre d'un plus long séjour dans l'appartement qu'elle occupoit; & ne lui déguisant pas que les deux dames qu'elle voyoit dans le mien étoient l'épouse & la sœur de son amant, je lui fis comprendre qu'elle ne devoit qu'à leur bonté l'offre qu'elles lui faisoient, de la renvoyer dans le sein de sa

famille. Son consentement fut si prompt, que je soupçonnai ici mon valet-de-chambre de l'avoir préparée à cette ouverture. Monsieur, me dit-elle, en portant son mouchoir à ses yeux, je sens la bonté qu'on a pour moi, & je ne sens pas moins mon malheur. Je pars à l'instant, si vos dames le désirent. Oui, mademoiselle; partez, repliquai-je : cet homme vous accompagnera jusqu'au Havre, & j'aurai soin qu'il ne vous manque rien dans la route. Je fis signe à mon valet de la remettre chez elle. Vous l'aiderez, ajoutai-je, à recueillir ce qu'elle souhaite d'emporter, & vous reviendrez prendre mes ordres. En se retirant, elle fit une profonde révérence aux dames, & son mouchoir qu'elle avoit encore sur les yeux, ne put arrêter une abondance de larmes, qui se firent passage sur ses joues.

Ma compassion en devint plus vive. Cependant j'étois embarrassé sur la nature de ces larmes. Est-ce repentir? dis-je en moi-même; est-ce dépit ou confusion, ou peut-être tendresse pour le comte? Est-ce obstination dans le vice, ou retour tardif à la vertu? Rien ne put m'aider, dans les circonstances, à pénétrer mieux la source d'une affliction qui ne me sembloit pas contrefaite. Mademoiselle de... m'en parut aussi touchée que moi; & le ton de ses regrets, en plaignant le sort d'une si jeune & si jolie créature,

Monsieur, je sens la bonté qu'on a pour moi, et je ne sens pas moins mon malheur.

C. S. Marillier direx. G. Malbeste sculp.

me fit juger que méditant comme moi fur la caufe de fes pleurs, elle n'y trouvoit pas moins d'obfcurité. La comteffe même, au milieu de la joie qui avoit fuccédé tout d'un coup à fes amers fentimens, ne put refufer quelques témoignages de pitié pour une petite miférable, qu'elle ne pouvoit regarder comme fon ennemie volontaire.

Lorfqu'en rentrant dans ma chambre j'allai droit à mon tiroir, elle devina fort jufte que c'étoit pour y prendre quelques louis, néceffaires à l'exécution de mes ordres. Elle m'arrêta; monfieur, me dit-elle vivement, vous ne me ferez pas cet outrage: & tirant une bourfe affez pleine; fans prévoir un dénouement fi paifible, ajouta-t-elle, je me fuis munie pour tous les évènemens. Sa réfiftance fut fecondée par fa fœur, & leur déclaration fut fi pofitive, que je n'ofai répliquer. Cependant la comteffe me paroiffant difpofée à donner la bourfe entière, je la fuppliai de me laiffer voir du moins ce qu'elle contenoit. J'y trouvai cinquante louis d'or. Non, madame, lui dis-je à mon tour; votre générofité n'ira pas fi loin: ce n'eft pas de la vertu que vous avez à récompenfer. Dix louis font plus que fuffifans pour le voyage; & fi vous allez jufqu'à vingt-cinq, pour faciliter le repentir & l'établiffement d'une jeune créature, dont on

peut ſuppoſer que le cœur n'eſt pas encore au dernier degré de corruption, vous aurez pouſſé l'oubli des injures & la nobleſſe chrétienne, fort au-delà du précepte. Ce conſeil fut bien reçu. Mon valet-de chambre ayant reparu preſ-qu'auſſitôt, la comteſſe lui donna vingt-cinq louis, dont elle voulut qu'après les frais du voyage, le reſte fût donné à la mère de la petite fille, dans la vue que j'avois expliquée, & qu'elle prit la peine de répéter. Pour moi, le ſeul ordre dont je chargeai mon valet, fut de partir par le premier coche, & de garder un auſſi profond ſilence ſur le fond de l'aventure, que ſur ſa commiſſion.

Tous mes termes repréſenteroient imparfaitement la ſatisfaction de la comteſſe, & la tendre effuſion de ſa reconnoiſſance & de ſa joie, lorſqu'ayant entendu deſcendre ſa petite rivale, elle ſe crut délivrée du ſupplice de ſon cœur. Dans la première vivacité de ce ſentiment, elle tendit les bras vers le ciel, vers ſa belle-ſœur, vers moi-même: il ſembloit qu'elle brûlât de nous embraſſer. C'étoit ſon mari que ſes bras cherchoient, que ſon imagination lui rendoit préſent, & que ſon cœur, comme je crus le comprendre par quelques mots échappés, ſe plaiſoit à ſuppoſer déſormais, fidelle, tendre, revenu de ſes frivoles diſſipations, & digne de toute la tendreſſe qu'elle ſe ſentoit pour lui.

Mademoiselle de . . . , à qui j'avois déjà reconnu de l'enjouement dans l'humeur, au travers du sérieux qui faisoit le caractère de son esprit, la railla beaucoup de ce tendre emportement, & lui reprocha des excès, mille fois prouvés, de bonté crédule & de folle confiance. Leur petite guerre m'amusa quelques momens. Votre mari, répéta plusieurs fois mademoiselle de..., est un monstre de légereté & d'ingratitude; & vous la plus simple & la plus abusée de toutes les femmes. Il vous trompera toute sa vie, & jamais vous n'aurez le courage de lui témoigner du moins qu'il vous offense.

C'est le noircir trop aussi, répondit naïvement l'excellente comtesse; & vous ne l'épargnez pas assez pour une sœur. Convenez au fond qu'il est le plus aimable des hommes, que de son côté il ne s'offense de rien; qu'il a pour moi des attentions charmantes qui ne sauroient venir, après tout, que de tendresse & d'estime. Hier encore n'essuyoit-il pas mes larmes, sans savoir ce qui m'en faisoit verser? Vous le voyez sans cesse à mes pieds, me baisant les mains, jurant qu'il m'adore. Pourquoi me tromper, s'il ne m'aimoit pas? D'ailleurs ses intrigues durent peu, & c'est toujours à moi qu'il revient. Combien de fois l'avons-nous soupçonné mal-à-propos...

Oh! jamais, interrompit mademoiselle de...;

ſoyons sûres, au contraire, que la moitié de ſes noirceurs nous eſt échappée. Je vous ai mille fois expliqué ce qui vous ſurprend dans ſes careſſes, & tout ce qui ſe paſſe dans ce cœur volage. Proprement il n'aime rien. Cependant tout l'attache en apparence, tout prend empire ſur lui, parce que tout l'amuſe, & qu'il n'a plus d'exiſtence lorſqu'il n'eſt pas amuſé. Mais, fort bien, une ſœur n'eſt pas faite en effet pour noircir ſon frère, & mon amitié pour vous m'emporte ſouvent trop loin. Je vous conſeille, madame, de prendre parti pour lui; ſa défenſe vous ſied merveilleuſement. Que ne comptez-vous, par exemple, entre nos injurieux ſoupçons, ou, ſi vous voulez, entre ſes attentions pour vous, les cinq ſemaines qu'il a paſſées dans cettte maiſon, occupé ſans doute de ſon extrême tendreſſe pour ſa femme?

Cette raillerie, un peu trop amère, me parut affliger la comteſſe. Elle avoua triſtement que de toutes ſes craintes & ſes jalouſies, la dernière avoit été la plus mortelle; parce qu'un attachement ſi long dans le cœur de ſon mari, l'avoit peut-être expoſée à le perdre entièrement. Quelques larmes qui ſe précipitèrent ſur ſes joues, me firent connoître combien cette crainte la touchoit. Elle ajouta même, que malgré l'heureux évènement dont elle m'avoit l'obli-

gation, & malgré l'opinion de ſa belle-ſœur, elle appréhendoit encore que le comte ne tînt à ſa petite maîtreſſe par une trop forte chaîne, & qu'ils ne trouvaſſent le moyen de ſe rejoindre. Je pouvois la raſſurer ſur ce point, & je le fis auſſi-tôt, en lui apprenant dans quels termes ſon mari m'avoit parlé d'une ſolitude qu'il avoit trouvée fort ennuyeuſe, & de la diſpoſition où il étoit de céder l'objet de ſa tendreſſe au premier venu. Ainſi, madame, ajoutai-je, je ne vois ni violence extraordinaire dans le cours de cette paſſion, ni ſujet d'alarme pour l'avenir. C'eſt fantaiſie plus qu'amour; goût de nouveauté, ou plutôt pure chaleur d'une imagination libertine, ſoutenue quelque tems par la ſingularité de l'aventure. Si les viſites n'ont pas ceſſé, elles ſont devenues aſſez rares; & je parirois qu'on cherche l'occaſion de ſe décharger honnêtement du fardeau.

La comteſſe m'avoit écouté avec une attention ſurprenante. J'avois cru lui rendre un ſervice des plus ſimples, en la guériſſant d'une vaine inquiétude, & je craignois même de m'être expliqué trop durement ſur le caractère de ſon mari: mais, ſans y penſer, je l'avois jetée dans un tranſport de joie, dont elle ne put contenir l'excès. L'idée de n'avoir rien à combattre dans le cœur du comte, & de pouvoir ſe flatter que

n'ayant pas eu d'amour pour ſa rivale, il n'en avoit réellement que pour elle, fit ſuccéder à toutes ſes peines un délicieux raviſſement. Elle ne ſe poſſédoit pas. Tous ſes traits me parurent changés. Elle ſe leva un moment pour ſoulager ſon cœur, en faiſant quelques pas dans ma chambre. Elle ſe rapprocha de ſa ſœur; eh bien! lui dit-elle d'un air de triomphe, l'accuſerez-vous encore de me tromper par de fauſſes careſſes, de ne pas m'aimer ou d'aimer quelque choſe plus que moi? Mademoiſelle de... me regardant d'un œil où la pitié ſembloit peinte, lui répondit affectueuſement qu'elle ſouhaitoit ſon bonheur par toute ſorte de voies. Puiſſe-t-il durer long-tems au même degré, ajouta-t-elle, & l'occaſion ne pas renaître bien-tôt, de changer d'idées & de langage! Alors ſe levant auſſi, elle l'avertit qu'il étoit tems de finir une viſite qui pouvoit fatiguer un malade.

Je voulus répondre à cette obligeante attention. La tendre Comteſſe m'interrompit. Pardonnez, me dit-elle d'un air empreſſé, quoiqu'un peu diſtrait; nous allons vous laiſſer libre... mais auparavant... & ſans achever, elle paſſa bruſquement dans mon anti-chambre. Mademoiſelle de..., ſurpriſe qu'elle nous eût quittés, s'avança pour l'obſerver, & je ſuivis auſſi-tôt. Nous la vîmes dans un coin, à demi-baiſſée, pouſſant

de la main quelque chose sous une armoire. Mademoiselle de... se glissa légèrement derriere elle, lui saisit le bras, & prit ce qu'elle s'efforçoit de cacher. C'étoit la même bourse où le reste des cinquante louis étoit rentré. Que faites-vous donc? lui dit sa sœur; quelle est votre idée? Ah! laissez, laissez, répondit-elle d'une voix aussi passionnée que ses yeux. Que cet or demeure ici, & qu'il appartienne au premier qui pourra l'y découvrir. Je veux, chere sœur, je veux qu'il y ait quelqu'un d'heureux par ma joie, dans un lieu où j'en ressens une si vive!

Une imagination si singulière & si touchante parut pénétrer Mademoiselle de... jusqu'au fond du cœur. Elle se jeta au cou de la comtesse; elle la tint serrée quelques momens dans ses bras. Chère femme? lui dit-elle avec un vrai transport; eh! d'où vous peut venir une idée qui me ravit l'ame? Que j'en adore le sentiment! Que je vous trouve charmante, & que mon frère est coupable! Moi qui les observois toutes deux, je me sentis le cœur presqu'également touché de l'admirable bonté de l'une, & de cette vive impression qu'elle faisoit sur l'autre. Nous demeurâmes tous trois dans une extase d'admiration & de tendresse qui nous rendit un moment muet. Enfin, mademoiselle de.... en étant revenue la première, nous en fit sortir, sa sœur

& moi, par le tour badin qu'elle fit prendre à cette aventure: la comteſſe eſt riche, me dit-elle avec ſon divin ſourire; mais les tréſors du Pérou ne ſuffiroient pas à ſa grande ame, ſi chaque inconſtance de ſon mari lui coûtoit la même ſomme.

Les deux dames me quitterent avec de grands témoignages de reconnoiſſance, & tous les remercîmens que je croyois leur devoir moi-même pour l'honneur & le plaiſir qu'elles m'avoient fait. Elles m'accordèrent la permiſſion de me préſenter chez elles, auſſi-tôt que je reverrois le jour; ou plutôt elles portèrent la bonté juſqu'à me le demander comme une faveur.

Mes réflexions, ſur ces deux aimables ſœurs, furent moins longues qu'on ne peut l'attendre du vif intérêt avec lequel je les avois obſervées.

Le caractère de la comteſſe ne demandoit pas d'étude. Ses charmantes qualités étoient auſſi manifeſtes, j'oſe dire auſſi faciles à compter, que les vices & les ridicules du mari. Modeſte, ingénue, tendre & complaiſante, naturelle dans ſes ſentimens, dans ſes manières & dans ſon langage, elle étoit telle que toutes les femmes devroient être, pour le bonheur des hommes ſenſés, telle que l'heureux tempéramment de leurs humeurs, ſi bien déclaré par celui de leur teint, doit faire juger qu'elles ſeroient preſque toutes,

ſi les paſſions d'autrui, plus ſouvent que les leurs, ne troubloient cette douce ſérénité, & ne corrompoient malheureuſement le plus bel ouvrage de la nature. Que le comte me ſembloit à plaindre, de ſentir ſi peu le prix d'un tel bien! & que tôt ou tard, ſon indigne conduite m'en faiſoit appréhender la corruption!

Une ſi légere excurſion ſur le caractère de la comteſſe, fait peut-être ſuppoſer que je réſervois mes forces, pour approfondir celui de ſa belle-ſœur, dont les apparences plus fines & plus compoſées, ne promettoient pas la même facilité à les pénétrer. Cependant, cette méditation fut encore plus courte; on en ſera moins ſurpris, ſi j'avoue que je le fus beaucoup moi-même. A ſon arrivée, la nobleſſe de ſon port, l'éclat de ſes yeux, toute ſa figure, & juſqu'au ſon de ſa voix, m'avoient plus frappé, que je ne l'avois jamais été de la vue d'aucune femme. Enſuite, ſon nom m'ayant rappelé quelques bouffoneries du comte, au travers deſquelles j'avois reconnu que ſa légèreté même ne l'empêchoit pas de la craindre & de la reſpecter, peut-être avois-je éprouvé auſſi quelque choſe de ce double ſentiment. Une vive curioſité, de la connoître mieux, avoit ſuccédé. Dans une viſite de deux heures, elle n'avoit pas prononcé un mot qui me fût échappé, ni fait un mouvement que

je n'eusse suivi des yeux, & de bonne foi, tout m'avoit paru aussi ravissant, dans ses discours & ses moindres actions, que dans sa figure. Mais lorsqu'il fallut apprécier philosophiquement de si beaux dehors, les peser dans ma balance ordinaire, ou m'en faire une nouvelle, pour des jugemens si nouveaux pour moi, & sur des principes plus certains que je n'avois encore pû m'en former ; l'entreprise m'effraya. Je craignis l'illusion des sens pour ma raison, & l'austérité de la raison pour mes sens. Tels furent, du moins, les motifs par lesquels je me crus conduit, en prenant la résolution d'attendre, non-seulement qu'un peu plus d'expérience eût donné plus de certitude à mes principes, mais que le tems m'eût fait connoître assez familièrement mademoiselle de..., pour juger mieux d'elle & de ses perfections.

Au fond, l'illusion, que je craignois de mes sens, étoit déjà commencée. Je n'aurois pû m'y tromper, si mon attention s'étoit un peu tournée sur moi-même. Une impatience, déjà très-vive, de me voir en état de sortir pour rendre ma visite aux deux dames; une si forte admiration pour mademoiselle de..., qu'elle alloit jusqu'à me faire craindre que son mérite réel ne répondît pas assez pleinement à de si charmantes apparences, & que cette crainte, comme j'ai cru

le reconnoître depuis, avoit la meilleure part aux prétextes qui rallentiſſoient l'exercice de mon goût philoſophique; c'étoient deux ſymptomes, auxquels je ne me ſerois pas long-tems mépris, ſi j'euſſe vu clair dans un autre ſentiment, qui s'élevoit dans mon ſein, & dont je me défiois d'autant moins, que je ne l'avois jamais éprouvé. Mon erreur, j'en fais l'aveu volontiers avant le tems de mes vraies lumières, venoit de n'avoir pas encore conçu, que pour me rendre capable de pénétrer dans le cœur d'autrui, mon étude & mes obſervations avoient du commencer par le mien. La viſite de mon médecin, que je ne voyois plus que le ſoir, fut une diverſion qui me fit paſſer tranquillement le reſte du jour. Comme l'éloignement de toute application faiſoit encore partie de mon régime, il m'apportoit des nouvelles, aſſaiſonnées de beaucoup d'eſprit & d'amitié; & je me trouvois bien mieux de ſa converſation que de ſes remèdes: mais, dans la plus grande liberté de notre entretien, je ne lui dis pas un mot de tant de nouveaux objets dont j'étois rempli; autre ſymptome, trop obſcur encore pour mes lumières préſentes. Le tems ſeul, je le répète, pouvoit m'apprendre que dans la naiſſance des grandes paſſions, le cœur eſt auſſi muet, qu'il aime à parler & qu'il cherche à ſe

répandre, lorſqu'il reconnoit ſes ſentimens & qu'il les avoue. J'avois entretenu le docteur, des viſites & de l'agréable humeur du marchand du Havre, avant que de le connoître ſous un autre titre; enſuite, une diſcrétion volontaire & réfléchie m'avoit condamné au ſilence, depuis que le comte m'avoit confié ſon nom & ſon avanture. Ici, je ne me demandai pas ce qui pouvoit m'ôter la penſée de vanter, à mon ami, le plaiſir que j'avois eu de paſſer une partie du jour avec deux femmes charmantes; quoique pour mettre leur ſecret à couvert, il parut ſuffire de lui cacher leur rang & leur nom.

Le lendemain, après un ſommeil paiſible, je reçus une lettre dont je crus reconnoître l'écriture. Elle étoit de mon valet-de-chambre; & je me figurai, en l'ouvrant, qu'avant ſon départ, que je ſuppoſois certain le même jour, il avoit voulu me le confirmer par un mot d'avis. Je lus avec beaucoup de ſurpriſe, ces neuf ou dix lignes, du ſtyle propre à cet ordre d'écrivains.
» Ayant eu l'honneur d'obtenir les bonnes grâces
» de mademoiſelle, & d'en recevoir des preuves
» indubitables dans l'abſence de M. le comte,
» celle-ci étoit pour me prier de permettre qu'il
» eût l'honneur de l'épouſer, comme étant aſſez
» riche de l'honneur de ſon amiquié, avec la
» ſomme d'argent qu'elle avoit, & la pratique
» qu'elle

» qu'elle espéroit de madame la comtesse, sans
» compter les pierres de la forêt de L'aigle;
» & les gages qu'il continueroit d'avoir à mon
» service; moyennant quoi, ils alloient lever
» une boutique de modes, & demeurer avec
» un profond respect tant que la vie, mes très-
» humbles, &c. Il ajouta, après son nom &
celui de la petite fille, « qu'ils étoient partis sans
» avoir l'honneur de me mettre du secret, vu
» qu'ils n'avoient osé prendre tant de liberté ».

Rien n'étant plus éloigné de mon attente, que ce dénouement, je fus indigné de la noire infidélité d'un valet, pour lequel j'avois eu de la confiance, & je me déterminai sur le champ à le congédier. Quelques mois de gages, qui lui étoient dus, lui furent portés à l'heure même, avec ses nipes, & la défense de se présenter jamais devant moi. Le devoir, auquel je lui reprochois de manquer, n'étoit pas celui de l'honneur, quoiqu'assez blessé, à la première vue, par un mariage de l'espèce du sien. Je n'ignorois pas que dans sa condition, ces assortimens étoient une bassesse commune. L'honneur, sur les points de cette nature, n'est réellement qu'un contrat de société entre ce qu'on nomme les honnêtes gens, c'est-à-dire entre cette partie de l'espèce humaine, qui se ressemble par l'avantage de la naissance, par celui de l'éducation,

& par un certain nombre de principes convenus, sous le nom de bienséance ou d'honnêteté morale; convention noble, dont toute la classe inférieure est comme exceptée. Mais c'étoit la probité, ou, dans d'autres termes, l'honneur naturel, & par conséquent le véritable honneur, que mon valet avoit honteusement violée, en trahissant la confiance de son maître; & dans l'abjection de son état même, comme dans les premiers ordres de la vie, je regardois cette lâcheté comme un grand crime.

Ainsi la considération de la comtesse n'eut aucune part à mon ressentiment. Si ses alarmes pouvoient augmenter en apprenant que sa petite rivale n'avoit pas quitté Paris, j'avois en main le remède; c'étoit de l'informer promptement du motif qui retenoit ces dignes amans, & j'en pris la résolution. Elle ne pouvoit appréhender que le comte, à son retour de Versailles, conservât le moindre goût pour une fille qu'il trouveroit entre les bras d'un valet. Dans ma lettre, que j'écrivis aussitôt, non-seulement je la rassurois sur cette crainte, mais je l'excitois agréablement à ne pas faire difficulté d'apprendre elle-même, au comte, la fâcheuse catastrophe de ses amours. Elle pouvoit feindre, lui disois-je, d'en être informée par mon valet-de-chambre & par la petite fille, qui comptoient déjà sur sa pratique

Je lui conseillois aussi de déclarer naturellement, au comte, qu'elle étoit venue chez moi avec mademoiselle de...., pour éclaircir un mystère qu'elles n'auroient pu comprendre autrement; & je lui traçois un moyen fort simple, d'ajuster les circonstances à cet aveu. En chargeant mon laquais de ma lettre, je lui demandai ce qu'étoit devenue la vieille servante, dont je n'avois pas encore pris la peine de m'informer. Il me dit qu'étant revenue le soir, & n'ayant trouvé personne dans l'appartement, elle en étoit sortie fort effrayée..., sur-tout après avoir su le départ de mon valet-de-chambre avec la petite fille; & qu'elle n'avoit pas reparu depuis.

Ma lettre parvint à la comtesse. Elle me promit, par un billet de sa main, de concert, ajouta-t-elle, avec sa sœur, qui prenoit la déclaration sur elle, de suivre fidèlement toutes mes idées. J'avois eu soin d'y joindre mes vrais motifs; c'étoit l'appréhension que par d'autres voies les recherches du comte ne lui fissent découvrir leur visite, & que de nouveaux orages ne vinssent troubler la paix conjugale. Mais la comtesse & sa sœur n'eurent pas la peine ou le plaisir de cette ouverture. Le comte ne descendit pas chez elles en arrivant de Versailles. Il se fit conduire à quelque distance de mon logement; & de-là, sa politique ordinaire lui fit renvoyer sa chaise

& ses gens, pour faire le reste du chemin à pié, & venir rendre, avec l'empressement d'une absence de deux jours, son premier hommage à sa fidelle maîtresse.

Il étoit environ cinq heures du soir. Mon laquais vint m'avertir qu'il l'avoit vu traverser la cour, & que nos hôtes, qui occupoient le rez-de-chaussée, l'avoient arrêté au passage, pour l'instruire apparemment de l'évasion de sa nièce; car ce n'étoit plus un secret dans la maison, quoiqu'à la réserve de mes gens; que ses ordres ou ses libéralités avoient rendus fort discrets, on l'y crut encore oncle de cette fille, & marchand du Havre. Un moment après, je l'entendis passer brusquement devant ma porte, entrer dans l'appartement de sa fugitive, en sortir bientôt avec une violence qui fit retentir la galerie, & frapper à la porte du mien, mais plus doucement, comme sa fureur ne m'empêchoit pas de l'espérer de sa politesse. J'avois bien conçu qu'il ne partiroit pas sans me voir. Mon laquais ouvrit. J'étois à lire dans mon fauteuil.

Il entra, d'un air assez composé: mais, après m'avoir salué fort civilement, & fait signe à mon laquais de se retirer, il prit un visage plus chagrin, pour me demander si je lui ferois voir quelque jour dans cette horrible aventure, & comment j'avois souffert.... Un mouvement assez prompt,

que je fis du bras, pour prendre la lettre de mon valet-de-chambre, qui étoit demeurée ſur ma table, parut lui couper la voix. Je lui préſentai la lettre, ſans l'accompagner d'un mot d'explication. Il la lut. Les infâmes! s'écria-t-il aux premières lignes. Enſuite; la pratique de ma femme & de ma ſœur... extrême impudence! Ses gages! reprit-il à la ligne ſuivante, en me regardant d'un œil enflammé. Et vous le garderez à votre ſervice? Non; répondis-je froidement. Il ne reparoîtra jamais devant moi. Juſqu'à l'apoſtille, tout ſembla déſeſpérer mon furieux. Il ſe leva pour ſe promener à grands pas dans ma chambre, la lettre à la main, jurant, ſe mordant les lèvres, maudiſſant les valets & les femmes. Je repris mon livre, & je continuai ma lecture.

Après cinq ou ſix minutes de cette agitation, pendant leſquelles je crus remarquer, à la vérité, que ſa fureur s'étoit un peu rallentie, il revint paiſiblement vers ſa chaiſe. Marquis, me dit-il; de grâce regardez-moi. Je le regardai. Quel air me trouvez-vous? & ſans attendre la réponſe qu'il me demandoit, il jeta un grand éclat de rire, avec d'autres mouvemens de joie, qui ne me parurent pas contrefaits. Cet épanouiſſement de rate dura preſqu'autant que la chaleur de ſa bile, & je ne fus pas tenté de l'interrompre. Enfin,

semblant faire des efforts pour se contenir, il me demanda ce que je pensois de toute son aventure, & si depuis la création je connoissois rien de si plaisant?

Je me souvenois qu'il m'avoit déjà fait cette question, mais sur des évènemens moins risibles; & je ne me sentois pas la même répugnance à rire de sa légèreté, que de ses criminelles débauches. Cette fin, lui dis-je un peu malicieusement, est en effet très-plaisante; & loin de vous plaindre dans l'excès de votre affliction, j'ai douté qu'elle fût sérieuse. Mon affliction? interrompit-il, en recommençant à rire: que vous me connoissez mal! Dites mon dépit, ou beaucoup de honte, si vous l'aimez mieux, de se voir trompé par des coquines, pour lesquelles on fait tout, quoiqu'elles se ressentent toujours du néant dont on les tire. Mais on est vangé d'avance, ajouta-t-il, par l'adresse avec laquelle on les a trompées soi-même. Cette conclusion me parut affreuse: cependant, ne le croyant pas aussi méchant que léger, je ne pus l'attribuer qu'au dépit dont il faisoit l'aveu, & je me contentai de lui dire, que la meilleure vengeance seroit de renoncer entièrement à les voir; surtout lorsque le nombre des femmes aimables est incomparablement plus grand, & dans un meilleur ordre. Il me répondit d'un ton assez

férieux, qu'à l'exception de l'amufement, qu'il trouvoit plus vif dans un genre que dans l'autre, il convenoit qu'il étoit plus flatteur d'être aimé d'une honnête femme, & qu'il avoit été tenté plufieurs fois de s'en tenir à la fienne. Mais, ajouta-t-il, avec fon air folâtre; il feroit trop ridicule auffi de fe condamner à n'en voir qu'une.

En lui faifant grâce pour la fin de fa réponfe, le commencement me parut d'affez bonne foi, non-feulement pour me confirmer dans l'opinion que j'avois de lui, mais pour me faire naître un deffein, dont je réfolus auffitôt de faire l'effai: ce fut de lui découvrir moi-même la vifite que j'avois reçue de fa femme & de fa fœur; moins dans la vue de leur épargner cet embarras, que je ne croyois pas fort pénible pour mademoifelle de..., que dans l'efpérance d'ajouter quelque chofe à la fatisfaction de la comteffe, & par une voie qui convenoit parfaitement à mon goût. J'étois fûr qu'avec les avis & les explications que je leur avois donnés, il ne pouvoit arriver de mal-entendu, qui les expofât au moindre chagrin.

Pour moi, répliquai-je; je ne conçois, ni difficulté ni ridicule à ne voir & n'aimer que fa femme, lorfqu'au bonheur d'en être aimé tendrement, on joint, comme vous, celui d'y

trouver toutes les perfections & tous les charmes que je crois avoir reconnus à la vôtre. Comment? interrompit-il : vous l'avez donc vue? Assurément, répondis-je. C'est ce que vous avez dû comprendre, en lisant cette lettre, où vous avez remarqué vous-même qu'on se promet sa pratique. Je vis hier madame la comtesse de...; c'est-à-dire, le même jour que mon honnête valet a choisi, pour tromper votre confiance & la mienne. Elle avoit déjà reçu toutes les informations qu'elle pouvoit désirer, sur le fond de votre intrigue; & ce n'est pas le ressentiment ni la curiosité qui m'on paru l'amener : mais ayant appris par la même voie que j'étois logé dans cette maison, & que vous m'aviez découvert votre nom & votre secret, elle est venue avec toutes les inquiétudes de la tendresse, pour savoir de moi si votre vie ou votre santé n'étoient menacées de rien. Vous vous figurez quelle doit avoir été ma surprise, lorsqu'ayant paru avec mademoiselle votre sœur, elles se sont fait connoître par leur nom.

L'art avec lequel j'avois écarté plusieurs circonstances, & que j'en avois su rapprocher d'autres, fit penser fort naturellement, au comte, que les dames n'avoient reçu leurs informations qu'après le départ des deux fugitifs, & qu'elles les avoient reçues d'eux. Le motif de la pratique,

ou de la protection, suffisoit pour lui faire trouver de la vraisemblance dans cette idée; & ne pouvant être offensé ni surpris, que l'inquiétude d'une femme & d'une sœur les eût alors amenées chez moi, il ne marqua plus d'impatience que pour entendre ce qu'elles y avoient fait ou ce qu'elles m'avoient dit. Il me le demanda vivement; & prévenant ma réponse: avouez, me dit-il, que mademoiselle de... m'a peint d'étranges couleurs. Son pinceau devoit être trempé dans le fiel. Je suis un abandonné, un monstre, indigne du jour, le bourreau de sa chère belle-sœur. Mademoiselle de..., répondis-je, est trop sage pour s'oublier dans ses termes. Elle vous reproche des excès dont vous faites gloire: quand ses couleurs seroient aussi fortes que vous le pensez, devroient-elles vous paroître étranges? Il me regarda d'un œil sérieux. Ho, ho! marquis; il me semble que je suis assez loin de mon compte. Je m'étois promis que l'un me vangeroit de l'autre, & je vous trouve déjà ligués tous deux contre moi. Mais ma femme, ma femme!

Madame la comtesse, en le regardant d'un œil plus grave à mon tour, pour fixer un moment sa tête légère, est entrée chez moi d'un air si doux & si calme, que je ne l'aurois pas soupçonnée d'être une des plus malheureuses femmes du

monde. Le ciel a paru s'ouvrir pour moi, lorſque de ces deux beaux yeux, que vous connoiſſez mieux que perſonne ; elle m'a jeté quelques regards touchans, où j'ai découvert alors un fond de triſteſſe & d'inquiétude. Ses charmes n'en ſouffroient pas. Au contraire, une douce langueur... Je ſais, interrompit-il, je ſais qu'elle eſt très-aimable, & perſonne ne lui rend plus de juſtice que moi. Vous le ſavez, répliquai-je sèchement ; mais vous ne l'avez jamais ſenti.

Cette froideur m'irritoit ; je ceſſai un moment de parler. Il n'ajouta rien. Je repris d'un ton plus doux.

Pendant nos premières explications, qui n'ont roulé que ſur l'adreſſe avec laquelle vous avez caché ſi long-tems cette intrigue, elle a ſoutenu les mêmes apparences de fermeté. Mademoiſelle de..., qui paroît avoir pour elle toute la tendreſſe que vous n'avez pas, m'a fait enſuite une très-vive explication de leurs peines communes, ſur-tout depuis qu'elles étoient informées du ſecret de votre abſence. Toutes les forces de votre comteſſe n'ont pu réſiſter à cette peinture. Des ſanglots, partis d'un cœur pénétré, des larmes dont l'abondance & la rapidité m'ont ſurpris, des attitudes forcées, accompagnées d'un ſilence encore plus triſte & plus expreſſif, ont fait un ſpectacle ſi douloureux pour votre ſœur

& pour moi, que l'ayant encore devant les yeux, je vous crois le ſeul au monde qu'il n'eût pas attendri comme nous.

Je m'arrêtai une ſeconde fois. Il continuoit de me regarder d'un œil ſombre, mais plutôt ſurpris qu'ému; & voyant que je ne me hâtois pas d'achever : elle eſt auſſi trop ſenſible, me dit-il négligemment; je lui en ai fait mille fois un reproche; ſa ſanté peut en ſouffrir. Trop ſenſible! interrompis-je, avec quelqu'effort pour cacher ma juſte indignation; & c'eſt ce défaut, cette odieuſe raiſon, qui vous endurcit contre ſa tendreſſe & contre ſes larmes! Il parut embarraſſé. Mais je ne le pouſſai pas plus loin. Je voulois mettre cet étrange cœur à plus d'une épreuve.

Dans ſon exceſſive affliction, repris-je encore, je déſeſpérois de pouvoir la conſoler. La fin même de votre aventure ne me paroiſſoit pas capable de calmer un cœur, qui croyoit le vôtre au pouvoir d'une autre, & qui le jugeant entraîné par ſes déſirs, ne gagnoit rien à le voir privé de l'indigne amuſement qu'il regrettoit. Cependant, j'ai pénétré tout d'un coup au fond de cette plaie. Le tems n'étoit pas bien loin, où vous m'aviez parlé de votre aventure, avec moins de paſſion que d'ennui. J'ai riſqué, témérairement peut-être, de lui garantir que vous n'aviez jamais eu d'amour

pour votre maîtresse, & que vous ne cherchiez qu'à vous en défaire avec bienséance. Devinez l'effet que cette assurance a produit sur elle. Devinez donc, répétai-je avec une impatience réelle. J'étois offensé de sa lenteur à répondre.

Elle venoit de son embarras. Après avoir un peu hésité, il me dit qu'apparemment sa femme, comptant sur le retour d'un cœur désœuvré, vouloit mettre à prix celui de ses bonnes grâces; mais qu'elle y seroit trompée, si son espérance étoit de les lui faire acheter trop cher. Cette réponse me parut brutale, quoiqu'elle pût n'être qu'un badinage, ou l'évasion d'un coupable convaincu, qui se flatte encore d'en imposer, par des affectations de fierté. Ma voix & mes yeux s'en échauffèrent. Ingrat! répliquai-je cette fois d'un air indigné, vous ne sentez pas votre bonheur, & vous le méritez encore moins. Que n'avez-vous été témoin d'une scène, que je ne représenterai jamais aussi vivement qu'elle s'est passée sous mes yeux! J'aurois voulu voir jusqu'où vous êtes capable de pousser la dureté. J'aurois appris à vous connoître parfaitement. Alors je lui racontai, dans la vérité de la nature, comment les pleurs de sa femme s'étoient séchés tout d'un coup, en m'entendant assurer que l'amour n'avoit pas eu de part à son infidélité, & de quels transports de joie cette connoissance

avoit été suivie. La peinture d'un spectacle, dont l'impression se renouveloit encore dans mon cœur, ne fut guère moins touchante que la scène même; & mon propre sentiment me rendit certain, de n'avoir fait rien perdre à celui d'autrui.

Au fond, je faisois une injustice au comte. Il n'étoit pas plus dur que méchant. Ce que j'avois pris, pour froideur ou dureté, n'étoit qu'une vaine résistance à l'émotion qu'il commençoit à sentir, & qui surmonta bientôt ses efforts. Comme il ne cessoit pas de me regarder, une larme, avancée sous le bord de sa paupière, mais qu'il s'efforçoit d'arrêter en ouvrant beaucoup les yeux, m'apprit que son cœur étoit plus touché que je ne l'en aurois cru capable, & que peut-être il ne le croyoit lui-même. Cette larme s'échappa. Il tourna la tête pour me la dérober. Je feignis de ne l'avoir pas apperçue, & j'affectai même de prendre son mouvement de tête pour une nouvelle dureté. Je lui saisis les deux mains: ho, comte, lui dis-je, vous n'aurez pas la cruelle satisfaction de fermer l'oreille à mon récit; vous m'entendrez malgré vous: & continuant, tandis qu'il tenoit encore la tête tournée, j'ajoutai tout ce que je pus imaginer de vif & d'attendrissant. Le moment de son humiliation approchoit. Enfin, d'une voix comme étouffée par l'oppression de ses sentimens; grâce, grâce!

s'écria-t-il. Ma femme triomphe, & je ne me défends plus. Il me rendit fon vifage; mais tendu vers moi d'un air fuppliant, & les yeux fermés, avec un effort vifible pour retenir apparemment d'autres larmes, dont quelques-unes ne laiffoient pas de percer. J'adore ma femme! continua-t-il du même ton. Ne le fait-elle pas? ne le voyez-vous pas affez vous-même? Ah! laiffez-moi libre... Je cours fur le champ....

Non, interrompis-je d'une voix ferme, en ferrant fes mains, qu'il tâchoit de dégager; vous ne m'échapperez pas, vous m'entendrez jufqu'à la fin: & je me remis à raconter comment la comteffe, hors d'elle-même, oubliant fa fœur, moi, le monde entier, étoit paffée dans mon antichambre; quel ufage elle y avoit fait de fa bourfe, & quelle réponfe, quelle célefte réponfe elle avoit fait à fa fœur, lorfque fe voyant faifie par le bras, elle n'avoit pu nous déguifer fon deffein. A peine eus-je le tems d'achever. Le comte auffi pénétrant que fa fœur même, auffi capable, du moins pour quelques minutes, de fentir toute la force & la nobleffe d'un grand fentiment, fut fi violemment agité, par l'impétuofité des fiens, qu'il me devint impoffible de le retenir. Il s'arracha de mes mains. Il fe jeta fur la première chaife. La refpiration fembloit lui manquer. Je ne laiffois pas d'en-

tendre, par intervalles : ô comteſſe ! ô femme divine ! Enſuite, l'imagination toute remplie d'elle, ne me voyant plus, ne s'entretenant qu'avec lui-même : oui, reprit-il, il faut que j'étouffe cette chère femme dans mes bras, ou plutôt, que j'aille mourir de tendreſſe à ſes pieds ; & là-deſſus il ſe leva bruſquement pour ſortir.

Mon intention, aſſurément, n'étoit pas de l'arrêter. Cependant un peu de réflexion, ſur l'étonnement que ſa première chaleur alloit cauſer aux deux dames, me fit regretter qu'elles ne fuſſent pas prévenues, & je ne vis pas une extrême difficulté à leur rendre ce ſervice. Je m'avençai vers lui lorſqu'il s'approchoit pour me dire apparemment quelques mots d'adieu. Vous me raviſſez, lui dis-je, & ſi ſérieuſement, que malgré l'ordre de mon docteur, qui me condamne encore à quelques jours d'eſclavage, je ſecoue demain le joug de la médecine, pour aller féliciter vos dames, d'un plaiſir que je partage du fond du cœur avec elles. Mais votre ſecret ayant été fort bien gardé par mes gens, il me ſemble à déſirer, pour vous, qu'il ſoit toujours ignoré dans cette maiſon. Etes-vous bien ſûr que dans la chambre que vous occupiez il ne reſte rien qui puiſſe le faire découvrir ? nul papier ; nulle trace de vous, ou de la petite fille ? Croyez-moi, ne vous en fiez qu'à vos

propres yeux. Ce conseil étoit si spécieux, que toute son impatience ne l'empêcha pas de le goûter. Il retourna aussitôt dans l'appartement, pour en visiter toutes les parties; & je me hâtai d'écrire deux mots à la comtesse, pour l'informer d'un évènement dont je souhaitois qu'elle fût du moins le fond. Mon laquais, que je chargeai de ma lettre, eut ordre de faire la plus grande diligence, & de prendre à son retour une route détournée. Quelques minutes d'avance suffisoient, pour assurer le succès de ma commission.

Le comte, après sa recherche, reprit son empressement, jusqu'à craindre de perdre un instant chez moi. Je l'entendis seulement à ma porte, que je tenois ouverte, dans l'espérance de le retenir encore un moment. Il n'entra point. Adieu, cher marquis, écria-t-il en passant à grands pas. On vous attendra demain à dîner.

Adieu bizarre mortel, adieu créature inexplicable, répondis-je entre mes lèvres. Les suites de sa résolution parloient d'elles-mêmes. Si je me représentois des transports de joie dans sa trop indulgente comtesse, je ne prévoyois pas moins que ce seroit le bonheur d'un jour, & que dès le lendemain, peut-être, elle retomberoit dans la tristesse & les larmes. Quelle foi

donner

donner au repentir d'un volage, dont les ſentimens & les idées n'avoient pas un moment de conſiſtance? Quelle explication même, à ce contraſte étonnant de tendreſſe de cœur & de dureté, d'oubli de ſa femme & d'ardeur pour la revoir, de goût pour la vraie nobleſſe & de retour continuel à ſes viles habitudes ? Il ne falloit pas chercher mes lumières dans la religion ni dans la morale, dont je ne lui connoiſſois aucun principe. J'en cherchai dans la phyſique: ſon exceſſive légéreté, que je regardois comme la ſource du mal, me parut venir de la délicateſſe extrême de ſes organes, qui les rendoit propres à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, mais incapables de les ſoutenir long-tems; d'où il arrivoit, ſuivant l'expreſſion de ſa ſœur, que tout prenoit empire ſur lui, ſans pouvoir le conſerver. J'y joignois un ſang trop exalté par la bonne chère & par la molleſſe d'une vie ſenſuelle, une trop grande abondance d'eſprits, qui, ſe précipitant dans des vaiſſeaux foibles avec des pulſations inégales, troubloient l'ame par une variété de ſenſations tumultueuſes, & ne lui laiſſoient pas deux inſtans conſécutifs de calme & de liberté, pour s'occuper d'une même idée ou d'un même ſentiment.

Cette explication, qui me ſembla convenir au caractère du comte, m'a ſervi depuis pour le

même phénomène, lorsque j'ai continué d'observer qu'il se renouvelle, chaque jour, dans les jeunes gens d'une haute naissance ou d'une grosse fortune. La plupart naissent aussi d'une complexion délicate, c'est-à-dire foible, parce qu'elle se ressent du même désordre dans ceux auxquels ils doivent le jour; la plupart, entraînés par le plaisir, ne s'en livrent pas moins à tous les avantages de leur sort, qui leur forme un sang & des esprits d'une force disproportionnée à celle de leurs organes : de-là cette inconsistance d'esprit & de cœur, qui produit des ridicules & des vices.

Au reste, on seroit tenté de croire le mal irrésistible, quand on considère qu'il ne peut-être arrêté par la honte, qui le suit toujours : & cette insensibilité des libertins, pour l'honneur, est sans doute un autre effet de la même cause. Ils ne s'apperçoivent pas que leur rang ou leurs richesses ne les sauvent pas du mépris public. Ont-ils jamais fait attention, par exemple, que malgré les droits du nom & de la fortune, s'il est question d'un office d'importance ou d'une commission grave, ce n'est pas sur eux que tombe le choix du maître, ni le suffrage des honnêtes gens ?

La diligence de mon laquais ayant dissipé mes craintes pour la comtesse, je me sentois ramené, par des mouvemens mal éclaircis, à mon admi-

ration pour mademoiſelle de...., lorſqu'un nouvel incident, le plus éloigné peut-être de toutes mes défiances, me jeta dans des réflexions plus preſſantes.

Il me falloit un valet de chambre; & j'avois déjà jeté les yeux ſur mon laquais, à qui je devois cette eſpèce de récompenſe pour ſes bonnes qualités, autant que pour neuf ou dix années d'un fidèle ſervice. C'étoit lui, que les reliques de la Trappe avoient plus touché que tout l'or de la forêt. Quoique cette fantaiſie m'eût paru badine, je lui connoiſſois un vrai fond de piété; & dans l'office que je lui deſtinois, j'étois perſuadé que la confiance d'un maître n'eſt jamais mieux établie, que ſur des principes de religion. A ſon retour, je lui déclarai mon choix. Il parut fort ſenſible à cette faveur, à laquelle je joignis la commiſſion de me chercher deux autres laquais. Il ſortit enſuite; & je le croyois occupé de ce ſoin.

Un moment après, je le vis rentrer d'un air conſterné. Il s'approcha fort timidement. Monſieur, me dit-il, je ne commencerai pas mon ſervice par une infidélité, dont j'ai déjà ſenti le remords. Vous l'apprendrez de moi-même; quand elle me devroit coûter ma fortune, par la perte de vos bonnes grâces.

Ma ſurpriſe ne pouvant être que fort vive, je

le pressai de parler. Il m'apprit que mademoiselle de Créon & M. le prieur, son oncle, l'avoient engagé, lui & son prédécesseur, à leur rendre compte de tout ce qui m'arriveroit à Paris; que ma maladie, dont ils étoient informés par cette voie, leur avoit causé beaucoup de chagrin, & que M. le prieur n'avoit pas manqué d'écrire à chaque ordinaire avec le soin d'affranchir ses lettres, pour être fidèlement instruit de l'état de ma santé. Il s'arrêta, pour juger apparemment de mes dispositions par ma réponse. Je revins de l'alarme qu'il m'avoit causée. Hé bien, le mal n'est pas grand, lui dis-je; je vous le pardonne; & je dois même de la reconnoissance à l'amitié de M. le prieur & de mademoiselle de Créon sa nièce.

Ah! monsieur, ce n'est pas tout. Sa nièce n'est plus mademoiselle de Créon: depuis plus d'un mois, c'est madame la baronne de..., par son mariage avec le gentilhomme que vous connoissez, & dont elle tient ce titre. Hé bien, repris-je en l'interrompant; je me réjouis de l'aventure. J'en félicite madame la baronne & son oncle.

Ah! monsieur, ce n'est pas tout. Vous saurez que M. le baron n'a pas survécu deux heures à son mariage, & que madame la baronne ne l'avoit épousé qu'à cette condition. A cette condition! interrompis-je encore. Que voulez-vous

dire ? Oui, monſieur. Quatre jours après votre départ, ce malheureux gentilhomme fut pris d'une pleuréſie, qui le réduiſit bientôt à l'extrê-mité; & dans cet état, mademoiſelle de Créon, jugeant qu'il n'en pouvoit revenir, conſentit à l'épouſer : il mourut preſqu'auſſitôt. Elle a pris, depuis, le nom de madame la baronne.

Je demandai, avec un peu plus d'émotion, pourquoi cette nouvelle m'avoit été cachée, depuis ma convaleſcence? On me répondit que c'étoit par l'ordre exprès de M. le prieur. Je n'en devine pas la raiſon, répris-je négligemment, & croyant le récit à ſa fin, j'ouvris un des livres que j'avois ſur ma table, pour éviter des détails que je n'ai jamais aimés avec mes valets.

Ah! monſieur, ce n'eſt pas tout. Ecoutez moi, s'il vous plaît. Depuis cette mort, M. le prieur a raſſemblé tout le bien de ſa nièce, qui n'eſt qu'en argent, & l'a fait remettre ici, par la voie des fermes, entre les mains d'un banquier. Apparemment, répondis-je, pour le placer avec avantage, ou pour en acheter quelque terre.

Non, monſieur; c'eſt pour vous. Pour moi! L'air de mon valet parut plus riant, après cette déclaration; comme ſi l'idée d'une groſſe ſomme, deſtinée pour ſon maître, l'eût autoriſé à parler avec plus de hardieſſe. Oui, reprit-il. Depuis cette mort, M. le prieur s'eſt imaginé que ſa

nièce étant devenue baronne, vous ne ferez pas difficulté de l'épouser. Elle arrivera bientôt avec lui dans cette espérance, & tout son bien vous sera remis à leur arrivée.

Je ne puis désavouer que cette conclusion m'émût beaucoup. Je me levai assez brusquement. Est-ce tout enfin? dis-je à mon valet. Je souhaitois d'être seul, pour réfléchir librement sur tant de bizarreries. Il reprit son air timide. Oui, monsieur, c'est tout; mais je dois vous avertir aussi que M. le prieur nous a fait louer, dans cette maison, un appartement pour sa nièce & pour lui; & qu'étant partis depuis trois jours, peut être arriveront-ils ce soir.

Mon émotion devint extrême. Laissez-moi, dis-je à mon valet. J'oublie le passé: mais quelles que soient mes résolutions, gardez-vous de faire un pas sans mes ordres, si votre dessein est de demeurer plus long-tems à mon service.

Je me promenai quelques momens autour de ma table, dans une agitation si vive, qu'elle me fit craindre le retour de ma fièvre.

Toutes mes réflexions me portoient d'abord à changer sur le champ de demeure. Cependant cette chaleur fit place à des idèes plus tranquilles. Outre l'embarras de ma situation, je considérai bientôt que je ne pouvois, ni fuir, sans grossièreté, deux personnes auxquelles je n'avois

après tout qu'un excès d'eſtime à reprocher pour moi, ni les craindre ſans foibleſſe. Ainſi, je pris le parti de les attendre ; aſſez ſûr que les offres du prieur ne changeroient rien à mes ſentimens, & toujours libre de m'éloigner, ſi ſes perſécutions me devenoient incommodes.



LIVRE CINQUIEME.

QUELQUE trouble que la néceſſité de revoir le prieur & ſa nièce, d'entendre apparemment leurs offres, m'eût cauſé dans le récit de leur confident, du moins n'eus-je pas à craindre une guerre auſſi voiſine qu'elle auroit pu l'être. L'appartement que le comte laiſſoit vide fut rempli preſqu'auſſitôt par un étranger de fort bonne mine, qui ne diſſimula point, en convenant de prix avec l'hôte, qu'il ſortoit de la Baſtille, où d'injurieux ſoupçons éclaircis le même jour, l'avoient fait retenir environ deux ans. La joie de ſe trouver libre & juſtifié, après une ſi longue captivité, le faiſoit parler ouvertement de ſon aventure. Je l'appris d'abord de l'hôte même, qui, dans l'abſence de mon unique valet, occupé alors à me chercher d'autres domeſtiques, ſe crut obligé de m'avertir qu'il me donnoit un nouveau voiſin. Enſuite cet étranger, qui s'étoit déjà fait connoître par ſon nom & par la qualité de gentilhomme hongrois, apprenant auſſi qu'il étoit logé près d'un malade, dont la ſanté demandoit encore des attentions, ſouhaita civilement de me voir, pour me faire des excuſes de l'incommodité qu'il craignoit de me cauſer;

& le même ſentiment de civilité ne me permit pas de refuſer ſa viſite.

Il entroit chez moi, lorſque mon docteur, ou plutôt mon tendre ami, car l'état actuel de mes forces ne me le faiſoit plus voir que ſous la ſeconde de ſes deux qualités, arriva auſſi pour me rendre ſes ſoins ordinaires, qui ſe réduiſoient à quelques momens de converſation. L'étranger ne fut pas moins ouvert avec nous qu'avec l'hôte. Après un compliment fort civil, il nous dit que nous étions les premiers témoins de ſa réſurrection; qu'il ſortoit réellement du tombeau; & que ſi nous étions curieux de ſon hiſtoire, il alloit nous l'apprendre en deux mots. Il avoit l'honneur d'être attaché à M. le P. de R.... retiré, comme nous ne pouvions l'ignorer, en Turquie, ſous la protection du grand-ſeigneur, qui lui donnoit pour retraite la ville de Rodoſto, ſur le bord du canal de la mer Noire. Ce prince, à qui la France continuoit de faire une penſion conſidérable, en avoit confié l'adminiſtration à l'abbé B..., homme de mérite, mais infidèle miniſtre, dont la négligence ou les diſſipations avoient privé la petite cour de Rodoſto d'un ſecours ſi néceſſaire à ſon entretien. Les reproches & les inſtances n'ayant pu remédier au déſordre par la voie des lettres, mon prince,

continua l'étranger, prit la résolution d'en faire ses plaintes au régent, & me fit partir pour cette commission. J'arrivai ici avec des lettres que j'aurois pu présenter dès le premier jour : mais espérant quelque chose de mes propres soins, je cherchai d'abord l'abbé B..., avec qui j'eus des explications tranquilles sur les intérêts du prince. Ses excuses me satisfirent si peu, que je me vis forcé de délivrer à la fin mes lettres. Il fut enlevé plus promptement que je ne m'y étois attendu, & conduit à la bastille. Tout le monde a su sa malheureuse catastrophe, après une assez longue prison, pendant laquelle je m'étois constamment employé à rétablir l'ordre dans les affaires du prince. Il ne devoit pas me tomber dans l'esprit que je pusse être soupçonné d'avoir servi à les déranger par mes intelligences avec l'abbé B... Cependant sur quelques billets de moi, qui furent trouvés entre ses papiers, & qui portant la date du tems où je m'étois efforcé d'éclaircir ses dispositions par des voies paisibles, sembloient marquer entre nous une liaison qui ne s'accordoit pas avec la conduite que j'avois tenue depuis : je fus arrêté lorsque j'y pensois le moins, & traité avec la même rigueur. Mes justifications ont trouvé peu de faveur. On n'a voulu se fier qu'au témoignage du prince mon maître ; & la distance des lieux

ayant fait traîner les éclairciſſemens en longueur, j'ai langui dans une ſituation d'autant plus triſte, que la mort tragique de l'abbé B..., de quelque manière qu'elle doive être expliquée, me laiſſoit des craintes pour mon propre ſort. Enfin la juſtice & la bonté de mon prince ont prévalu ſur les défiances dont je juge qu'on l'avoit rempli, & qui n'ont pas peu contribué, ſans doute, à la durée de mes chaînes. En me rendant aujourd'hui la liberté, non-ſeulement on m'a déclaré que je la dois à ſa recommandation, mais on m'a remis, de ſa part, de nouveaux ordres pour ſon ſervice.

Cette facilité à s'ouvrir ne me fit pas juger plus déſavantageuſement du gentilhomme hongrois. Quand elle n'auroit pas été pardonnable à ſa joie, je conçus qu'il ſe devoit des apologies, & qu'il ne pouvoit trop les publier. J'ignorois abſolument ſon avanture; & dans ma province, je n'avois ſu qu'imparfaitement celle de l'abbé Brenner. Mais, perſonne ordinairement n'étant mieux informé des nouvelles de Paris, que les médecins célèbres, le mien fit connoître, par diverſes queſtions adreſſées à l'étranger, qu'il avoit ſuivi l'hiſtoire du prince de R... pendant ſon ſéjour en France, & que celle de l'abbé ne lui étoit pas moins familière. Il lui parla même de quelques autres gentilshommes,

attachés alors à la ſuite du prince ; & ces explications devinrent le fondement d'une connoiſſance qu'ils ſe promirent de cultiver. Enſuite, le Hongrois étant retourné à ſon appartement, mon ami, titre cher par lequel je veux déſormais le déſigner, prit ſoin de fermer ma porte, revint s'aſſeoir plus proche de moi, & commença ce diſcours, que j'écoutai pendant près d'une heure, ſans être tenté de l'interrompre.

JE N'AI PAS voulu m'ouvrir tout d'un coup, avec un homme que le ſeul haſard me fait rencontrer ici, & dont je ne connois que le nom & la diſgrâce. Mais vous comprendrez qu'ayant été médecin du prince R... juſqu'à ſon départ de France, & l'étant de la Baſtille depuis quatorze ou quinze ans, je ſuis parfaitement informé de mille choſes dont j'ai cru devoir parler avec réſerve. Comme je n'en puis avoir pour vous, un récit fort curieux va vous inſtruire de divers événemens, ignorés juſqu'à préſent du public. Je n'entre point aujourd'hui dans ce qui concerne la perſonne même du prince, dont la retraite précipitée demande encore, pour moi, des éclairciſſemens que je crois pouvoir tirer de notre hongrois. Mais vous allez ſavoir tout ce qui regarde l'abbé Brenner, à la triſte fin duquel tout le monde s'eſt intéreſſé, ſans avoir ſu combien d'autres droits, ſes infortunes, ſes talens extraor-

dinaires, & ſur-tout l'excellence de ſon cœur, lui donnoient à cette compaſſion.

Il étoit né à Cronſtat en Tranſylvanie, & de fort bonnes études avoient cultivé, dès ſa première jeuneſſe, un eſprit naturellement propre aux plus grands objets des connoiſſances humaines. Sa figure, dont l'agrément répondoit à ſes qualités intérieures, auroit ſecondé fort heureuſement ſon ambition, s'il en eût eu d'autre que de ſe diſtinguer par le ſavoir. Mais, avec l'indifférence pour la fortune & la haine des affaires, qui ſont comme inſéparables du vrai goût des lettres, il paſſa la première partie de ſa vie dans l'obſcurité du cabinet, juſqu'au jour où le beſoin d'un homme lettré, pour compoſer quelques manifeſtes, le fit rechercher du prince R.. & des autres ſeigneurs mécontens. Le prince, à qui l'on a reconnu ici du diſcernement pour le mérite, fut ſurpris de trouver dans un homme livré à l'étude, des qualités diſtinguées pour toutes les fonctions de la vie publique. L'expérience le confirma dans le jugement qu'il en portoit. Non-ſeulement le manifeſte de 1704, qui produiſit tant d'effet pour le ſoulevement de la nation Hongroiſe, & tous les écrits qui le ſuivirent, dans une guerre où la plume eut autant de part que l'épée, furent l'ouvrage de l'abbé Brenner; mais, l'eſtime & la confiance du prince s'étant communiquées

à tous les autres chefs du parti, il fut employé dans les négociations avec l'archevêque de Colocza; & ce fut lui qui, l'année suivante, lorsque l'Angleterre & la Hollande eurent offert leur médiation, fut député à la cour de Vienne, pour y présenter les fameuses demandes, qui parurent si choquantes aux ministres impériaux. Pendant tout le cours de ces furieuses dissensions, il continua de servir les mécontens avec le même zèle, jusqu'à l'année 1711, que la défection du comte Caroli, & le traité furtif de Zacmar ayant réduit le prince à passer précipitamment en Pologne, il se vit abandonné dans Hust, où d'autres espérances lui faisoient attendre une assemblée des chefs du parti.

Les nouvellistes publics, qui l'avoient suivi dans la plupart de ses opérations, perdirent ici ses traces; & pendant quelques années, ses amis mêmes ignorèrent ce qu'il étoit devenu. Ensuite, le prince ayant obtenu, de la reconnoissance, autant que de la générosité de Louis XIV, un asile en France, & cet honorable accueil auquel toutes les nations de l'Europe ont applaudi, on vit reparoître l'abbé Brenner à sa suite. Ce nom seul étoit capable de réveiller la curiosité. On apprit avec étonnement, qu'il sortoit de l'oratoire, où le père de la Tour, supérieur général de cet ordre, racontoit ouvertement qu'il

étoit entré par une voie fort étrange. Il étoit arrivé, à Nantes, dans un navire Hollandois, & s'y trouvant ſans argent & ſans connoiſſances, il avoit pris l'occaſion d'une thèſe de philoſophie, qui ſe ſoutenoit au collége de l'oratoire, pour s'y faire connoître avec quelque éclat. Son eſprit & ſon ſavoir avoient excité l'admiration; ſa figure & la douceur de ſes manières avoient échauffé ce ſentiment, juſqu'à lui faire tout d'un coup autant d'amis qu'il avoit eu d'auditeurs. Enfin le ſupérieur du collége, auquel il n'avoit pas déguiſé ſon nom, ſa patrie, & ſes embarras, s'étoit empreſſé de lui propoſer pour reſſource l'habit de ſon ordre; & dans une conjoncture ſi preſſante, l'offre avoit été reçue comme une grande faveur. L'abbé Brenner avoit paru, pendant quelques mois, fort ſatisfait de ſa réſolution. Mais ayant bientôt appris que ſon prince étoit en France, il n'avoit pu réſiſter au déſir de le revoir; & cet illuſtre proſcrit, dont l'infortune n'avoit pas refroidi les généreux ſentimens, s'étoit empreſſé de lui tendre la main. Le père de la Tour ne donnoit pas d'autre explication à l'inconſtance de ſon novice. Cependant il ne faiſoit pas ce récit ſans un air de réſerve affecté, qui laiſſoit comprendre, ou qu'il étoit affligé de la perte d'un ſi bon ſujet, ou qu'il y avoit eu, dans cette aventure, d'autres incidens que la prudence ne permettoit pas de révéler.

Le prince, continua mon ami, m'ayant déjà fait l'honneur de me choisir pour son médecin, j'étois à Clagny, que le roi lui donnoit pour demeure, lorsque l'abbé Brenner y parut pour la première fois. Les caresses, avec lesquelles il y fut reçu, me firent juger combien il étoit cher à son ancien maître; & réellement tous les François, qui étoient admis à cette petite cour, lui trouvèrent du mérite. Je ne me liai pas avec lui fort étroitement, parce qu'avec plus d'ardeur que vous ne m'en voyez aujourd'hui pour la fortune; l'exercice de ma profession me laissoit peu de loisir: mais j'appris à l'estimer, dans plusieurs occasions que j'eus de le voir & de l'entendre. Quelques années se passèrent, sans autre révolution dans les affaires du prince que celle qu'il y mit volontairement par son goût pour la solitude de Grosbois, qui lui fit quitter Clagny. On sait qu'il se réduisit quelque tems à mener la vie des Camaldules, quoique mêlée, comme vous l'entendrez dans la suite, d'un grand nombre de bizarreries & de foiblesses. A la fin, fatigué peut-être de son propre choix, ou piqué de se voir moins considéré du régent, que du grand monarque dont il avoit recherché la protection, ou réveillé de sa pieuse léthargie par ce caractère actif & ces talens militaires, qu'il avoit si long-tems exercés à la tête des armées

armées Hongroifes, il fe ménagea, par des intrigues fecrètes, un autre afyle en Turquie; fous prétexte d'y trouver, ou d'y faire naître plus facilement, l'occafion de rétablir fes affaires en Hongrie. C'eft, jufqu'à préfent, tout ce que j'ai pu conjecturer des motifs de fon départ.

En partant, il laiffa fes intérêts, c'eft-à-dire, non-feulement fes rentes & fa penfion en France, mais l'adminiftration de quelques terres qu'il avoit achetées en Pologne, entre les mains de l'abbé Brenner, pour lequel fa confiance n'avoit fait qu'augmenter, depuis qu'il l'avoit repris à fon fervice. Avec fi peu de part à la familiarité de cet étranger, je ceffai tout-à-fait de le voir, après avoir perdu l'avantage de fervir fon maître.

Il fut arrêté l'année fuivante, & j'entendis raifonner différemment fur cette nouvelle. On me demandoit des éclairciffemens, que mes anciennes relations avec lui faifoient attendre de moi, plus que de perfonne; & rien ne m'aidoit à les donner. Deux jours me fuffirent, néanmoins, pour découvrir qu'il étoit queftion de la penfion du prince, & de quelques rentes fur la ville, dont l'abbé Brenner étoit accufé d'avoir fait un infidèle ufage. L'idée qui me reftoit de fon caractère me fit prendre hautement parti pour fon innocence. Je foutins ce rôle pendant deux autres jours, avec beaucoup de chaleur; & tous fes amis particuliers applaudiffoient à

mon zèle. Enfin, le cinquième jour, je fus appelé à la bastille, où je n'avois alors aucun malade. Le Gouverneur, qui m'avoit fait appeler, me dit que l'abbé Brenner, son prisonnier depuis quatre jours, se plaignoit de quelques infirmités, & demandoit à me voir; qu'ayant ordre de le traiter doucement, il me permettoit de le voir seul dans sa chambre; & qu'il souhaitoit uniquement d'être informé du genre de sa maladie avant mon départ. Tout le monde sait qu'à la Bastille, sous le gouvernement de M. de Launay, la civilité & la douceur ont toujours tempéré les rigueurs de la justice.

Je me rendis à la chambre de l'abbé, par des routes qui me sont familières. Il parut extrêmement satisfait de la liberté qu'on lui laissoit de me parler sans témoins; & m'embrassant, d'un air attendri, il m'avoua que le besoin qu'il avoit de mon secours n'étoit pas pour sa santé, qui lui causoit peu d'inquiétude, quand le danger de la perdre auroit été plus pressant; mais qu'il imploroit la générosité de mon cœur, plus que les lumières de mon art, pour soulager de mortels chagrins qui faisoient sa plus dangereuse maladie. Il ajouta qu'il se reprochoit de n'avoir pas assez cultivé mon amitié, quoique depuis notre première connoissance il en eût conçu beaucoup pour moi. Dans sa situation, me dit-il encore, il n'avoit pas eu d'incertitude sur le choix

d'un confident, ou, si je l'aimois mieux, d'un médecin, pour les tourmens de son ame : mon nom s'étoit présenté d'abord à sa mémoire. Il ne vouloit rien me déguiser, non-seulement parce que la connoissance de tous ses maux m'étoit nécessaire pour y chercher du remède, mais parce qu'il n'y avoit personne en France, pour qui sa confiance pût être moins réservée.

Avant que de s'engager dans un récit aussi grave que ce prélude sembloit l'annoncer, mon ami se croyant obligé d'établir la vraisemblance des détails, m'apprit qu'il avoit eu soin de les écrire, en quittant le prisonnier, & qu'ensuite il s'étoit attaché à cette méthode, pour les circonstances des autres événemens qui s'étoient passés sous ses yeux même ; ce qui lui formoit un petit volume, dont il me promettoit la lecture. En effet, il me le communiqua dans la suite ; & c'est d'aprés la copie qu'il me permit d'en tirer, que je le donne au public avec son aveu.

» L'abbé, reprend-il en cet endroit, me supplia » tendrement de l'écouter, de le plaindre, & de » juger par ses tristes ouvertures, du soulage» ment que j'étois capable d'apporter à son infor» tune. Je lui promis toute mon attention & mes » plus ardens services. Il commença dans ces » termes :

Que mon sort étoit tranquille, & mon cœur

irréprochable, lorſqu'on vint m'arracher de ma ſolitude pour me préſenter au défenſeur de nos libertés! Une vaine réputation d'eſprit & de ſavoir m'a coûté le repos de ma vie. Je me laiſſai perſuader de quitter mon cabinet, pour le ſoutien d'une cauſe, où je ne voyois pas d'autres droits à la maiſon d'Autriche, que ceux de la violence; & les flatteries du parti que j'embraſſai achevèrent de m'y attacher. Il eſt inutile à mon hiſtoire, de vous retracer l'étonnant ſuccès de mon premier manifeſte. Nos chefs reconnurent qu'ils me devoient une armée de quatre-vingt mille hommes, qui ſe forma preſqu'auſſitôt ſous leurs ordres. Auſſi leurs confiance pour moi fut-elle ſans bornes. Ils m'employèrent à toutes les entrepriſes qui demandoient de l'intelligence, du ſecret, & de la vigueur. J'étois l'ame des conſeils, & l'organe ou l'inſtrument de toutes les réſolutions politiques. Enfin, je crois avoir fait autant par la voie de l'intrigue & de la perſuaſion, que les Ragotski, les Forgatz, les Eſthéraſi, les Berchini & les Caroli par les armes.

Avec preſqu'autant d'autorité qu'eux, dans les opérations de la guerre même, j'eus ſouvent l'occaſion de ſatisfaire des inclinations plus douces, qui me rappeloient aux principes d'humanité que j'avois puiſés dans mes études. En 1706, dans l'affaire d'Odenbourg, qu'un corps

de nos troupes faillit d'emporter par escalade ; nous ne demeurâmes maître que d'un fauxbourg fortifié, où nous étant établit, nous fûmes exposés pendant vingt-quatre heures au canon de la ville, & forcés enfin de recourir à la ruse pour nous dérober dans les ténèbres. Mais au moment que nous nous en étions saisis, il avoit été difficile d'arrêter la licence du soldat. Le comte Forgatz, que j'accompagnois dans cette expédition, donna des ordres qui furent communiqués trop tard; & nous trouvâmes, à notre arrivée, une véritable image des horreurs de la guerre.

En passant, avec ma suite, dans la principale rue, & m'efforçant de calmer des fureurs qui duroient encore, je fus vivement frappé de la vue d'un vieillard, qui d'une fenêtre, où je le découvris aisément, m'ayant pris pour un officier général, me tendoit un bras, de l'air le plus douloureux, sans avoir la force d'ouvrir la bouche, & de l'autre main se tenoit sur la poitrine un mouchoir ensanglanté, dont il paroissoit couvrir quelque blessure. La compassion me fit quitter sur le champ mon cheval ; & ne voyant rien à redouter dans une place où nous entrions en maîtres, je montai légèrement, avec la seule précaution de m'armer d'un pistolet, & d'ordonner à deux hommes de me suivre. La chambre du malheureux vieillard, à laquelle j'arrivai

bientôt, m'offrit pour premier ſpectacle, les débris de ſa porte & de pluſieurs coffres qui venoient d'être forcés à coups de hache, un corps étendu, dont le ſang couloit à grands flots, quantité de meubles, briſés ou diſperſés, enfin le vieillard lui-même ſe traînant vers moi, & me demandant, d'une voix tremblante, des ſecours dont la néceſſité ſe faiſoit aſſez ſentir. Je compris facilement qu'il avoit été pillé, bleſſé en ſe défendant, & l'autre tué, ſans doute, par des furieux qui n'avoient rien reſpecté. L'un de mes deux hommes étoit mon chirurgien, à qui j'ordonnai d'abord de prendre les ſoins pour leſquels je m'en étois fait ſuivre. Il ne trouva qu'un cadavre dans l'homme étendu. Son aſſiſtance ſe réduiſant au vieillard, qu'il ne jugea pas mortellement bleſſé, il le mit promptement en état de prendre une voix plus ferme, pour me rendre grâces de mon ſecours.

J'allois le quitter, en plaignant ſon infortune, & lui promettant de ne rien épargner pour découvrir les coupables; mais il m'arrêta par de nouvelles ſupplications. Toutes ſes craintes, me dit-il fort triſtement, n'étoient pas finies; & baiſſant la tête pour n'être entendu que de moi, il me conjura de faire éloigner un moment mes deux hommes. Je le ſatisfis. Lorſqu'il les eut vus ſortir de ſa chambre, il trouva la force de ſe

lever du fauteuil où je l'avois fait asseoir, & de marcher jusqu'à la porte d'une garderobe dont il tira la clé de sa poche; & l'ayant ouverte, il me fit voir une petite fille de sept ou huit ans, pâle & sans connoissance, entre les bras d'une vieille femme qui ne la soutenoit qu'à demi, parce que les forces sembloient aussi lui manquer. Il parut fort alarmé lui-même de les voir dans cet état. Voilà, me dit-il les larmes aux yeux, pour qui je demande encore votre généreux secours. Le danger, dont nous sommes sortis, peut recommencer. Ne nous abandonnez pas. Je vous intéresse, en qualité de Hongrois, à la conservation de mademoiselle Tekely.

Cet illustre nom me causa d'autant plus d'étonnement, que je ne connoissois pas d'enfans aux deux comtes Tekely, ni même aucun reste de leur sang, depuis que le comte Emeric, l'ancien défenseur de notre cause, étoit passé en Turquie, & que le comte Jean son frère, avoit été tué au service des impériaux. Mais les circonstances ne permettant pas d'explications, je proposai au vieillard, après l'avoir assuré du secret qu'il sembloit désirer, que mon chirurgien fût rappelé. Il y consentit, sur-tout lorsque j'eus fait croître sa confiance, en lui apprenant que, malgré des apparences assez militaires, telles que mes fonctions politiques dans le parti de la liberté m'obli-

geoient quelquefois de les prendre, j'étois un simple eccléſiaſtique, mais particulièrement conſidéré du prince Ragotsky, & de toute ſon armée. La connoiſſance fut aiſément rappelée à deux femmes qui ne l'avoient perdue que par un excès de frayeur. Pendant qu'elles achevoient de ſe rétablir dans la garderobe, je fis enlever le corps qui étoit dans la première chambre, & nettoyer les traces du ſang. Ma curioſité s'échauffant pour connoître une jeune perſonne qui devoit être en effet chère & reſpectable à tous les partiſans de la liberté hongroiſe, dans quelque degré qu'elle pût appartenir aux Tekely, j'étois réſolu d'approfondir ſa naiſſance, & le myſtère de ſa ſituation. Je donnai ordre au gros de mes gens qui continuoient de m'attendre dans la rue, de ſe rendre au quartier qu'on avoit marqué pour moi; & ne retenant que ceux dont je m'étois fait accompagner, je fis entendre au vieillard que je déſirois des éclairciſſemens.

Hélas! me dit-il, ils deviennent néceſſaires après mon malheur. Je regarde le haſard qui m'a procuré votre ſecours, comme un miracle du ciel en faveur de mademoiſelle Tekely; & l'intérêt que vous prenez à ſon ſort, m'excite à vous informer de ce qui n'eſt connu dans toute la Hongrie, que de ma femme que vous voyez auprès d'elle, & de moi qui ai vieilli au ſervice de

son père. Mais auparavant, souffrez que je ne perde pas de vue l'espérance que vous m'avez donnée de découvrir les brigands qui m'ont dépouillé. Ils m'emportent quatre-vingt mille florins qui n'auroient pas été ma plus grande perte, si j'avois conservé moins heureusement mademoiselle Tekely, mais qui redeviennent maintenant ce que j'ai de plus cher après elle, parce que c'est tout ce qu'elle possède au monde.

Ce langage ne faisant que redoubler ma curiosité, je me fis donner aussitôt une plume pour écrire au comte Fargatz, à qui je recommandai, dans les termes les plus pressans, d'employer toute la diligence & la rigueur militaire, à faire découvrir les auteurs d'un vol qui touchoit toute l'armée par l'honneur & par des considérations encore plus puissantes. Je joignis, à mes instances, tous les indices qui pouvoient aider à ses recherches; & l'homme que j'avois retenu avec mon chirurgien, fut employé à porter ma lettre.

Le vieillard, dont l'inquiétude parut moins calmée que suspendue, me fit alors son récit. Il avoit servi trente ans de valet-de-chambre au comte Jean Tekely, dans les différens états de sa fortune. Ce seigneur, unique frère du fameux Emeric, n'avoit pas reçu du ciel, comme son aîné, cette passion pour la liberté de sa patrie, cette soif de gloire & cette héroïque ardeur pour

les armes, qui ont donné naissance aux plus grands troubles de la Hongrie. Il étoit né avec des inclinations si paisibles, que son frère qui ne respiroit que la guerre, en prit droit de le traiter avec mépris, jusqu'à ne le jamais voir sans l'injurier, & ne fournir presque rien à sa subsistance. Ensuite, lorsqu'ayant pris hautement les armes, ses grands biens & ceux qu'il avoit acquis par son mariage avec la veuve du prince de Transylvanie, ne purent suffire pour l'entretien de ses troupes, il lui retrancha, sous ce prétexte, les médiocres secours qu'il n'avoit encore osé lui refuser. L'indignation de se voir si maltraité, révolta un cœur auquel il ne manquoit, de toutes les qualités nobles, que le goût de la gloire militaire. Le comte Jean prit la résolution de traiter avec la cour de Vienne; & pour ne laisser aucun doute de sa bonne foi, il embrassa la religion catholique, en acceptant une pension qui lui fut accordée par cette cour. Les Hongrois qui ne faisoient pas entrer la religion dans leur querelle, & qui voyoient indifféremment à leur tête des chefs catholiques & protestans, ne lui firent pas un crime de cette double désertion. Ils connoissoient la douceur de son caractère; ils l'aimoient; ils condamnoient la dureté de son frère. On a remarqué que leur affection s'étoit d'autant mieux soutenue pour lui, qu'ils

le jugeoient incapable de leur nuire, & qu'ils ne voient, dans ſon changement, que l'effet d'une cruelle néceſſité.

Cependant, les faveurs qu'il recevoit de la cour de Vienne ne répondant pas à la grandeur de ſon nom, il ſe fit des amuſemens ſolitaires, qui ſervirent moins à ſa réputation, qu'à la douceur de ſa vie. Les beaux arts l'occupoient uniquement. Après avoir fait de grands progrès dans la muſique & la peinture, il ſe donna le plaiſir bizarre de voyager ſous la qualité de peintre & de muſicien. On parloit, dans le même tems, du mariage d'une des deux princeſſes de Valaquie, que le Hoſpodar ſon père, Conſtantin Beſſarabe, vouloit célébrer avec un éclat digne de ſes richeſſes. Le comte ſaiſit cette occaſion de faire briller ſes deux talens. Il parut à Tergowitz; il n'y prit pas d'autres titres. Les princeſſes voulurent des portraits de ſa main. La ſeconde lui inſpira de l'amour; & portée à la tendreſſe par la chaleur du ſang grec, elle en prit pour lui. Cette paſſion devint ſi vive, que ſans égard pour la dignité de ſa famille, ſans reſpect pour elle-même, & ſans la moindre précaution pour l'avenir, la princeſſe conſentit à fuir avec ſon amant. Étrange empire des ſens, qui doit donner une extrême défiance de ſes forces, à la vertu comme à la raiſon !

Le comte, charmé de ne devoir qu'à l'amour, ce qu'il pouvoit espérer de sa naissance, & surtout de la fortune actuelle de son frère qui venoit de se faire proclamer Waywode de Transylvanie, se fit un triomphe de ne laisser dans Tergowitz, que sa réputation de bon peintre & d'heureux amant. Mais en sortant des terres de Valaquie, il prit un autre plaisir à se faire connoître de sa maîtresse, à laquelle il n'avoit pas moins caché son nom qu'au public; & sans abuser plus long-tems d'une tendresse si crédule, il lui proposa de l'épouser. Le valet-de-chambre, seul domestique du comte dans son voyage & sa fuite, ne put ici se rappeler sans émotion les transports dans lesquels cette ouverture avoit jeté la princesse. Au premier moment, ils lui causèrent un évanouissement si long, qu'il fit craindre pour sa vie. Ensuite, la joie lui rendant bientôt ses forces, mais ne diminuant pas le trouble de sa raison; & lui faisant faire aussi facilement le sacrifice de sa religion, qu'elle avoit fait celui de l'honneur, elle ne balança point à se laisser conduire dans la première église catholique, où l'abjuration de la foi grecque précéda la célébration du mariage. Le comte ne lui dissimula pas qu'avec un grand nom & de la tendresse, il avoit peu d'autres avantages à lui présenter. Mais dans cette double ivresse de l'amour & de

la joie, elle ne parla qu'avec mépris des richesses & de l'élévation.

Il ne fut pas moins facile au comte, de la faire consentir à tenir leur mariage caché, dans la crainte d'irriter la cour de Vienne, qu'il n'avoit pas consultée. Mais aucune formalité ne fut négligée pour la vérification des actes; & le vieux valet fit ici des remercîmens au ciel d'avoir dérobé ces précieux actes, dont il étoit aussi dépositaire, aux scélérats qui l'avoient pillé.

Le comte & sa femme menèrent d'abord à Vienne une vie obscure, passant aux yeux d'un petit nombre d'amis qui les visitoient pour des amans libres, dont le bonheur leur causoit de l'admiration. Le seul fruit de leur amour fut mademoiselle Tekely, âgée aujourd'hui de neuf ans. Mais la comtesse se lassa d'une tranquillité qui sembloit la condamner pour toute sa vie, à l'humiliant état d'une maîtresse reconnue. Ce sentiment augmenta beaucoup, lorsqu'après la paix de Carlowitz, & l'évasion du comte Emeric, exclus de l'amnistie générale, tous les biens de la maison de Tekely demeurèrent confisqués, sans que la cour de Vienne eût paru penser à l'héritier qui vivoit sous sa protection. La comtesse avoit compris qu'il y avoit des reproches à faire au comte. Quel droit pouvoit-il s'attribuer aux attentions de la cour impériale, depuis si long-

tems qu'il avoit embrassé ses intérêts, sans avoir rien entrepris pour son service ? D'ailleurs, il n'avoit pas fait un pas pour solliciter la succession de son frère ; & cette indolence, qui venoit de l'habitude d'une vie paisible, étoit sans doute une tache plus réelle dans son caractère, que son invincible aversion pour les armes, dont le blâme ne pouvoit tomber que sur la nature. Enfin, la comtesse le pressa de paroître à la cour, d'y faire éclater ses plaintes & ses sollicitations, de publier même son mariage pour faire sentir ce qu'il devoit à sa femme, à sa fille, à ses descendans, & le menaça de prendre tous ces soins sur elle-même, si les difficultés l'effrayoient. Il se laissa persuader de faire quelques démarches ; mais elles eurent peu de succès ; & ces apparences de refus qui devoient lui servir d'éguillon, le replongèrent dans sa froideur.

Vers le même tems, une maladie ordinaire mit la comtesse au tombeau. Ses derniers momens furent employés à de nouvelles instances, qui, dans cet état où les derniers sentimens d'une femme adorée laissent des impressions si vives, produisirent un effet surprenant. Le comte, désespéré de sa perte, ne trouva plus de consolation qu'à suivre ses dernières volontés. On admira tout d'un coup le changement de son caractère. Il se fit voir à la cour. Il y mit, dans la

représentation de ses droits, une chaleur que personne ne lui connoissoit. On en fut surpris, & peut-être servit-elle à lui procurer plus de considération, mais elle ne lui fit rien obtenir. On se gardoit bien de relever une maison qui ne pouvoit cesser d'être redoutable, aussi long-tems que son frère, dont on savoit les intrigues à la Porte, en France, & dans toutes les provinces de Hongrie, seroit en état de rallumer des feux mal éteints. A peine la paix avoit-elle été conclue, qu'il étoit né de nouvelles causes de guerre. La succession d'Espagne, entre les deux plus puissantes maisons de l'Europe, excitoit une querelle qui ne pouvoit être décidée que par les armes; & personne ne doutoit à Vienne, que la France ne prît cette occasion pour susciter de nouveaux troubles en Hongrie. En effet, l'année ne se passa point sans qu'on entendît parler d'assemblées & de mouvemens dans les provinces de ce royaume qu'on croyoit les plus soumises.

Le comte, toujours pressé par le souvenir des dernières exhortations de sa femme, comprit à la fin que, sans prendre part aux évènemens de la guerre, il n'avoit rien à prétendre aux domaines de ses ancêtres. Le chagrin de se voir négligé de la cour de Vienne, le fit balancer d'abord, si la meilleure voie, pour se rétablir dans les droits de son nom, n'étoit pas de retourner en Hongrie, & d'offrir ses services

aux mécontens. Mais se voyant prévenu par le prince Ragotsky, qui s'étoit échappé de sa prison de Neustat, & qu'ils choisirent pour chef, sans penser même à rappeler le comte Emeric, auquel ils avoient tant d'obligations, son dépit, plus que son penchant, le fixa dans le parti impérial. Il demanda de l'emploi. On fut si content de sa résolution, qu'à la première demande, il obtint un régiment.

Je ne puis cacher, me dit ici le valet-de-chambre, en s'interrompant lui-même, que dans cette révolution d'idées & de goûts, qui sembloit en faire un nouvel homme, il entroit moins d'intérêt ou d'ambition, que de philosophie sombre, qui le ramenoit sans cesse à l'image de sa femme expirante, plutôt qu'à l'objet de ses dernières instances. Loin de regarder le métier des armes, dans lequel il s'étoit engagé, comme une voie qui pouvoit le conduire au but qu'on lui supposoit, il n'y voyoit que le terme de ses peines, & le plus court de tous les chemins pour trouver la mort qu'il cherchoit uniquement. C'étoit sa tristesse & l'ennui de vivre, qui causoient le changement que nous avions admiré dans son caractère. Je n'en pus douter, lorsqu'à son départ, nous chargeant ma femme & moi, du soin de sa fille, & d'une cassette qui contenoit ses papiers, avec une grosse somme d'argent,

il

il nous dit qu'il ne nous reverroit plus; qu'à la première nouvelle de sa mort, il nous ordonnoit de conduire sa fille en Hongrie, & de l'y faire élever dans un couvent; que nous trouverions alors ses autres intentions dans les papiers de sa caisse; que se croyant sûr de notre fidélité, il ne nous recommandoit que de l'exactitude à suivre ses derniers ordres: & voyant nos larmes, qu'un si triste langage excitoit, il nous défendit de répliquer. Il partit; & dès l'ouverture de la première campagne, dans une action dont l'avantage demeura néanmoins aux impériaux, vous savez qu'il fut tué d'un coup de fusil.

Un devoir sacré, reprit le vieux tuteur, nous fit aussitôt abandonner Vienne, pour exécuter l'inviolable disposition du meilleur des maîtres. Ses papiers, qui contiennent d'autres explications, nous laissant la liberté de choisir un couvent sûr & bien réglé, notre choix est tombé sur celui qui est à deux pas de cette ville; par cet unique motif, qu'étant nés, ma femme & moi, dans le canton, nous nous y sommes promis des facilités que nous n'aurions pu trouver dans tout autre lieu. Les ordres du comte ne nous obligeoient pas de faire élever sa fille sous un autre nom; cependant ils nous recommandoient une sureté qui sembloit dépendre du secret. Nous ne nous sommes ouverts, jusqu'au-

jourd'hui, qu'à la ſupérieure du couvent, qui s'eſt crue fort honorée de notre choix, & de notre confiance. Elle s'eſt fait une précieuſe étude de l'éducation de mademoiſelle Tekely; & depuis quatre ans, elle n'a laiſſé rien manquer à la culture de ſes perfeƈtions naturelles. Ma femme ne s'eſt pas éloignée d'elle; tandis que j'ai fait ici ma demeure conſtante, pour veiller à ſa ſureté comme à ſes beſoins. Mais l'approche de vos troupes ayant répandu l'alarme aux environs de cette ville, je me ſuis hâté de la faire amener ſous mes yeux; pour la défendre au péril de ma vie, ou plutôt pour la garantir de tous les dangers, dans un lieu que ſes nouvelles fortifications ſembloient mettre à couvert d'une attaque. Fatale prudence! C'eſt ſur ce faubourg que la tempête eſt tombée. J'ai prévu tous nos malheurs, en apprenant, par les cris de mes voiſins, que nos retranchemens étoient forcés. Dans l'excès de ma conſternation, mes premiers ſoins ſont tombés ſur ma chère fille; pardonnez ce nom, qu'elle me permet elle-même! Je l'ai renfermée, avec ma femme, dans ce cabinet, dont j'ai couvert la vue, & j'avois réſolu de perdre mille vies, pour en défendre l'entrée. Il ne m'eſt pas venu moins heureuſement à l'eſprit, de ſéparer les papiers & l'argent du comte, dans l'eſpérance de ſauver

du moins un des deux tréſors. J'ai pris ſur moi les papiers ; & le poids de l'or m'a contraint de le laiſſer dans la caiſſe. Enſuite fortifiant ma porte, de tout ce qui m'a paru propre à ce triſte uſage, je me ſuis tenu prêt à la diſputer juſqu'au dernier ſoupir, avec un valet que mes promeſſes ont diſpoſé à me ſeconder. Mais la foudre ne tombe pas plus rapidement, que les coups de cinq ou ſix furieux, qui ſe ſont ouvert le paſſage avec leurs haches. Ils ont fondu avec la même impétuoſité ſur mon valet, qu'ils ont renverſé ſans vie, & ſur moi, qui n'ai pu me garantir d'une bleſſure. J'ai conçu que ma réſiſtance ſeroit vaine, pour arrêter leur pillage, & que le foible reſte de mes forces devoit être réſervé pour la défenſe du cabinet. J'en attendois le moment, le dos tourné vers la porte, en invoquant le ſecours du ciel, & tenant mon mouchoir ſur ma plaie, dans une ſituation qui ne pouvoit inquiéter mes brigands. Leur tranſport de joie & d'admiration, en ouvrant la caiſſe, leur a fait perdre tout autre idée. Ils n'ont penſé qu'à ſe dérober avec leur proie ; &, grâces à la puiſſance que j'invoquois, ils m'ont laiſſé le tréſor pour lequel j'aurois tout ſacrifié. Cependant, le péril n'étant pas à ſa fin, & chaque moment pouvant nous amener d'autres raviſſeurs, contre leſquels je n'avois plus même la

foible défenſe d'une porte, je me ſuis placé à ma fenêtre, dans l'eſpérance de voir paroître quelque officier, dont je puſſe implorer la protection. Votre approche m'a rendu la vie. Vous avez conçu l'extrêmité d'un déſeſpoir, auquel la force manquoit pour s'exprimer. Mademoiſelle Tekely vous devra l'honneur; & moi les reſtes d'une vieilleſſe, à laquelle je ne déſire un peu de prolongation, que pour ſervir cette chère élève.

Raſſurez-vous, lui dis-je affectueuſement, & pour vous & pour mademoiſelle Tekely, & pour les ſecrets par leſquels vous m'intereſſez ſi vivement à ſon ſort. Je juge, comme vous, que dans ce malheureux tems de guerre ils doivent être gardés fidèlement. Le prince Ragotsky même, quoiqu'il touche de ſi près aux Tekely par d'anciennes alliances & par le mariage de ſa mère avec le comte Emeric, ne ſera informé de rien avant la fin de nos troubles. Il m'honore de ſa confiance & de quelque autorité; vous recevrez de moi les ſervices que vous pourrez attendre de lui dans des circonſtances plus tranquilles.

Le ſilence, qui commençoit à régner autour de nous, m'aſſurant que la diſcipline étoit rétablie, j'ajoutai que mademoiſelle Tekely n'en auroit pas moins une garde pour la nuit, & les ſecours néceſſaires pour ſuppléer à ſes pertes,

si la caisse ne se retrouvoit pas; qu'ensuite les évènemens décideroient du parti que nous prendrions pour elle, & que dans une conjonćture pressante, qui m'obligeoit de joindre les généraux, j'allois lui laisser mon chirurgien.

Ce qui me faisoit abréger ma réponse, étoit le retour de l'homme que j'avois dépêché au comte Forgatz. Je le voyois à la porte, où, n'osant interrompre mon entretien, il attendoit la permission d'entrer; mais je lisois son impatience dans ses yeux. En effet, il me dit que le conseil étoit assemblé, & qu'on m'y demandoit sur le champ. Le comte avoit donné l'ordre que je désirois, & paroissoit furieux que sous son commandement les troupes n'eussent pas été plus retenues, dans une place que nous avions beaucoup d'intérêt à ménager. Il avoit déjà fait pendre quelques soldats, qu'on avoit surpris au milieu de leurs violences: mais il me faisoit dire que ceux dont je lui portois mes plaintes n'ayant pas été reconnus, il ne pouvoit me répondre du succès de ses recherches. Aussi furent-elles sans effet; & le lendemain ayant su qu'il nous étoit déserté quelques hommes, je jugeai que la caisse étoit partie avec eux.

Quelques mots de consolation, que j'adressai à mademoiselle Tekely de la porte de son cabinet,

& sa tremblante réponse, n'aidèrent pas à me faire connoître mieux ses perfections. Je laissai ordre à mon chirurgien de ne pas la quitter. Mes autres promesses ne furent exécutées qu'après le conseil, parce qu'elles ne purent l'être plutôt. Les délibérations étoient pressantes. Un courier du prince venoit d'informer le comte que l'armée, retenue par divers mouvemens des impériaux, ne pouvoit marcher vers nous sans les avoir éclaircis. C'étoit néanmoins dans cet espoir que non-seulement nous avions entrepris d'escalader Odenbourg, mais qu'après avoir manqué notre projet, nous nous étions rabattus sur un des fauxbourgs, & que nous en étant saisis plus heureusement, nous comptions d'y attendre l'armée & l'artillerie nécessaire pour former réguliérement le siège de la ville. Notre nombre, d'environ trois mille hommes, & supérieur du double à la garnison, ne nous laissoit craindre aucune attaque; & notre position favorisant beaucoup le dessein du siège, il parut fâcheux au comte Forgatz, d'abandonner une si belle espérance. Ce motif, avec la facilité qu'il se promettoit toujours à se replier vers l'armée, ou peut-être le chagrin d'avoir vu son entreprise échouer, l'attachèrent fortement à la résolution de garder son poste, & de tenir la ville resserrée jusqu'à l'arrivée du prince. Il renvoya le courier avec cette réponse, qu'il donna

pour le réſultat du conſeil, quoique la plupart des officiers fuſſent oppoſés à ſon opinion.

A la vérité, les plus preſſantes raiſons qui devoient nous faire penſer à la retraite, en perdant l'eſpérance de voir approcher bientôt l'armée, ne s'étoient préſentées à perſonne. On ſe croyoit à couvert du côté de la ville par une hauteur qui nous en cachoit la vue, & qui n'avoit pas été compriſe dans les nouvelles fortifications, parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'en faire un ouvrage régulier. Elle étoit ſéparée de la ville par un large foſſé, & de nous par de profondes coupures, qui, des deux côtés, ſembloient en défendre également l'approche, & la rendre inutile dans cet état, à quelque uſage qu'elle fût deſtinée pour l'avenir. D'ailleurs les aſſiégés ayant rompu leurs ponts en nous abandonnant le faubourg, nous ne vîmes rien à redouter d'un poſte fort nu, avec lequel ils n'avoient pas plus de communication que nous. Cependant, ils employèrent la nuit ſuivante à s'y loger, avec du canon; & l'activité de leur travail, aidée du ſilence, nous en déroba le commencement & les progrès. Au jour même, leurs vues n'étant pas remplies, ils continuèrent de travailler juſqu'au ſoir, ſans ſe trahir par les moindres apparences; & leur entrepriſe, dont on fit honneur à M. Quitz, ingénieur bavarois, leur réuſſit merveilleuſement.

Olasmir, ce vieux tuteur de Mlle Tekely, que je n'ai pas encore eu l'occasion de nommer, m'étoit venu voir le matin, dans la foiblesse même de sa blessure Ce qu'il avoit entendu, de mon chirurgien, avoit augmenté sa confiance pour moi. Après m'avoir témoigné sa reconnoissance, & celle de son élève, il m'avoit demandé mes intentions pour sa conduite; & je n avois pas eu de meilleur conseil à lui donner, que de reconduire mademoiselle Tekely au couvent, où je me chargeois de payer sa pension jusqu'à la fin de la guerre : vous continuerez, lui avois-je dit, de vivre près d'elle; & dans quelque lieu que les affaires me mènent, je n'attendrai pas que vous me fassiez souvenir de ses besoins & des vôtres. Notre situation me paroissant aussi sure qu'au comte Forgatz, je ne voyois pas plus de péril dans une maison du faubourg que dans le couvent; mais j'avois pris la résolution de retourner le lendemain à l'armée, & dans l'incertitude des évènemens, je voulois voir mademoiselle Tekely dans un lieu fixe, où ma correspondance fût établie avant mon départ. J'avois laissé entre les mains du vieillard, une somme convenable à ses besoins; & dans le cours de l'après-midi, j'avois dérobé quelques momens aux affaires, pour voir la supérieure du couvent, avec laquelle j'avois pris des arran-

gemens pour la penſion. Elle m'avoit fort vanté l'attachement de mademoiſelle Tekely à la religion : mais l'éloge d'un enfant, dans la bouche d'une religieuſe, n'avoit pu faire une grande impreſſion ſur moi. Le ſoir, j'appris d'Olaſmir, que ſon élève étoit rentrée au couvent.

Ce fut une inquiétude de moins, lorſqu'une heure après, le canon de la hauteur commençant à jouer furieuſement ſur notre faubourg, nous fûmes bientôt forcés de penſer à la retraite. Il n'y avoit pas d'eſpérance d'emporter ce poſte, ni de raiſon pour nous faire écraſer dans le nôtre. Nous profitâmes de l'obſcurité pour nous retirer en fort bon ordre; & l'ennemi, qui n'aſpiroit qu'à nous éloigner, n'entreprit pas d'interrompre notre marche. Je partis, avec des vœux pour mademoiſelle Tekely, dont l'aſile n'étoit pas plus à couvert du canon que le reſte du faubourg. Ils furent exaucés en ſa faveur : mais j'appris deux jours après, par une lettre qui me fut apportée au camp de Wallitz, que ſon vieux tuteur, deſtiné à tout perdre pour elle, avoit été frappé d'un boulet en rentrant dans ſa maiſon, & qu'il avoit employé quelques minutes de vie, qui lui étoient reſtées, à faire porter ſes papiers au couvent. La ſupérieure qu'il en avoit chargée, & qui me donnoit cette nouvelle, me demandoit quel uſage elle devoit faire d'une multitude

d'écrits qu'elle avoit reçus. Je lui répondis qu'elle devoit les garder précieusement, & je confirmai tous les engagemens que j'avois pris avec elle pour l'exactitude & la fidélité de mes soins.

Ainsi, dans un âge où l'on se connoît à peine, & d'un sexe qui n'est capable de rien pour lui-même, mademoiselle Tekely, dépouillée du peu de bien qui lui étoit resté de son père, & privée du seul ami qu'elle connût dans sa situation, pouvoit se compter au nombre de ces malheureux enfans à qui la fortune ne promet que des rigueurs. J'observe les circonstances de son sort, pour vous préparer d'avance au prodigieux attachement que vous me verrez prendre pour elle. Peut-être croirez-vous lui devoir un autre nom; & je vous avoue qu'à mes yeux mêmes, ce sentiment n'a jamais été bien éclairci. J'étois né sensible, quoique l'habitude d'une vie fort appliquée m'eût rendu plus sérieux qu'on ne l'est encore à l'âge de trente-quatre ans, qui étoit le mien. La seule compassion, soutenue par le goût du mérite, animé peut-être par les charmes de la jeunesse & de la beauté, a pu me faire sortir de ses propres bornes. Vous en jugerez après m'avoir entendu : & quand vous me trouveriez des apparences de foiblesse, je pense bien moins à les justifier, qu'à vous conduire, par la connoissance des évènemens, à la

pitié que je vous demande pour leurs triſtes ſuites.

Mes plus anciens ſentimens, tels que je vous les ai repréſentés, n'eurent pas encore d'autre effet, que de me rendre fort attentif à l'exécution de mes promeſſes. La mort d'Olaſmir, qui privoit mademoiſelle Tekely d'un gardien ſi vigilant, me fit naître la penſée d'avancer les informations que je devois donner quelque jour au prince Ragotsky. Mais j'avois appris, en arrivant à l'armée, qu'il venoit de recevoir avis de la mort du comte Emeric, dans ſon exil de Nicomédie, & que par le teſtament de ce prince il étoit nommé ſon héritier. Ce n'étoit pas le moment de lui faire connoître une héritière naturelle, dont les droits détruiſoient ouvertement les ſiens. D'ailleurs je n'avois encore de preuve de la naiſſance de mademoiſelle Tekely, que le témoignage d'un domeſtique; & je ne pouvois révéler, ſans imprudence, qu'ils étoient contenus dans quelques papiers, pour la ſureté deſquels je n'avois aucune garantie. La ſucceſſion étoit ſi loin d'être ouverte, que tous les biens de cette illuſtre maiſon étant confiſqués, il n'y avoit que la force des armes, ou le rétabliſſement de l'ordre, par la paix, qui pût en faire eſpérer la poſſeſſion au prince ſubſtitué. Ainſi, les explications pouvoient être différées ſans

danger; & j'en voyois, au contraire, à les hâter trop. Mon unique soin fut d'écrire à la supérieure du couvent, par une voie sûre, & de lui recommander plus que jamais la conservation du dépôt.

Je passe sur l'histoire de nos armes, comme sur tout ce qui n'a pas un rapport plus nécessaire avec celle que je vous ai fait attendre. La guerre fut encore prolongée long-tems, sans que la médiation des puissances maritimes, que j'avois heureusement ménagée, fût capable de rapprocher les prétentions des partis. Enfin, la mort imprévue de l'empereur Joseph termina ces furieuses convulsions, mais par une voie fort éloignée de nos espérances. Le prince Ragotsky avoit convoqué à Hust une assemblée générale des confédérés, où je m'étois rendu par son ordre, pour y préparer les esprits à ses propositions. J'étois dans la plus grande chaleur de mes efforts, lorsqu'un bruit, devenu bientôt certain, nous apprit qu'au lieu de nous joindre, comme je l'avois promis en son nom, il étoit passé brusquement en Pologne avec une partie de nos chefs, abandonnant une cause à laquelle il nous avoit tous sacrifiés. Mon ressentiment fut d'autant plus vif que j'étois joué sous le voile de la confiance. Cependant on sut ensuite qu'il l'avoit été lui-même par le comte Caroli, qui

s'étant lié secrètement avec le ministre de Vienne, avoit formé une autre assemblée, dans laquelle il avoit fait approuver un traité de pacification, qu'il n'avoit communiqué au prince qu'après l'avoir signé. Son exemple avoit entraîné une grande partie des seigneurs & des députés, quoique ces derniers ne fussent pas revêtus des pouvoirs de leurs comtés; & le prince, perdant toute confiance pour ses anciens partisans, s'étoit déterminé tout d'un coup à la fuite, avec la triste consolation d'avoir chargé Caroli de reproches & d'injures, dans une déclaration qu'il avoit fait publier à son départ. Ces informations, si je les avois reçues plutôt, m'auroient peut-être empêché de l'accuser de mauvaise foi: mais elles ne le purgeoient pas du reproche d'avoir quitté la Hongrie sans m'avoir fait avertir de son dessein, comme il l'auroit pu sans danger pour lui-même, & par conséquent de me livrer aux impériaux, qui ne me souhaitoient pas moins de mal qu'à lui. Aussi me trouvai-je dans un embarras si sérieux, qu'ayant tout à craindre pour ma liberté, & sans doute pour ma vie, je n'eus pas d'autre parti à choisir pour mettre l'une & l'autre à couvert, que d'accepter le traité, contre les mouvemens de mon cœur, qui me faisoit déplorer amèrement le malheur de

ma patrie, & regretter l'inutilité de mes longs services.

Ma fortune n'étoit pas augmentée, depuis environ dix ans que j'avois ſuivi le prince avec un attachement ſans exemple, & ſans autre vue, pour l'avenir, que de partager la ſienne dans une plus heureuſe ſuppoſition. C'étoit l'eſpérance dont il m'avoit conſtamment flatté; mais quand j'aurois cru ſa ſituation plus avantageuſe qu'elle ne pouvoit l'être, l'indignation de me voir ſi mal traité m'auroit empêché de prétendre à ſes bienfaits. Les appointemens de mes offices m'ayant été réguliérement payés des ſubſides qu'il recevoit de France & d'Eſpagne, ce ſecours, joint au revenu d'un bien médiocre, dont je n'avois pas ceſſé de jouir à Cronſtat, avoit ſuffi tout à la fois, & pour ma dépenſe, & pour la penſion de mademoiſelle Tekely. Mes facilités ne pouvoient plus être les mêmes : cruelle réflexion, & la première qui me vint à l'eſprit dans ma diſgrâce. Cependant j'étois ſi réſolu de remplir tous les engagemens d'Olaſmir, auxquels j'avois ſuccédé par mes promeſſes, que je ne balançai pas un moment ſur ma conduite. L'emploi de mon revenu, me dis-je à moi-même, ſera pour la penſion, juſqu'au tems où les droits de mademoiſelle Tekely pourront s'éclaircir; & je

trouverai pour moi-même des ressources dans mes talens. Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je partis pour Odenbourg, où j'avois à prendre de nouveaux arrangemens avec la supérieure, avant que de me rendre à Cronstat. Dans ma route, j'appris que la pacification étoit confirmée par la reddition de Cassovie aux impériaux, & que la fuite du prince Ragotsky ayant fait perdre toute espérance de le ramener à la soumission, ses biens & ceux du comte Emeric avoient été non-seulement confisqués par une nouvelle déclaration, mais déjà saisis, & distribués à divers seigneurs, en récompense de leurs services. Quelle espérance pour mademoiselle Tekely, de faire jamais entendre & reconnoître ses droits? N'importe, ajoutai-je, après une si triste réflexion, je n'en serai pas plus froid à la servir: l'honneur & la vertu m'en font une loi. A quelque sort que le ciel la destine un jour, il ne manquera rien à son éducation; & mon bien sera vendu, si le revenu ne suffit pas.

J'arrivai au couvent dans ces dispositions: ainsi n'attribuez rien à l'admiration dont je fus frappé lorsqu'elle parut avec la supérieure. A peine avois-je eu le tems de distinguer ses traits, dans la triste occasion que j'avois eue de la voir. Quatre ans, écoulés depuis, avoient

achevé de les former. Je ne la reconnus pas ; mais je ne pus me défendre d'un étonnement plus vif que toutes mes expressions, à la vue d'une jeune personne, qui joignoit dans sa physionomie toutes les grâces à la noblesse, & qui n'avoit, de l'adversité, que ce regard un peu sombre & cet air touchant, qui font reconnoître tout d'un coup les malheureux. Tous les sentimens qu'elle croyoit me devoir, pour des soins qu'elle n'avoit pas ignorés, la rendant bientôt familière avec moi, je ne fus pas moins charmé de son langage & de la maturité de son esprit.

MON AMI, dont le récit sembloit s'échauffer, fut interrompu dans cet endroit par quelque bruit, qui se fit entendre à la porte de mon antichambre. Mais, l'attribuant au retour de mon valet, je le priai de n'y faire aucune attention, & de revenir à l'abbé Brenner, ou plutôt à mademoiselle Tekely, qui commençoit à m'intéresser beaucoup. Il reprit, en continuant de mettre sa narration dans la bouche de l'abbé.

Après quelques explications générales sur l'état de sa fortune, dont elle n'étoit pas moins informée que de mes services, elle fut la première à me parler des papiers, dans lesquels Olasmir & sa femme lui avoient répété mille fois
que

que les dernières volontés de son père étoient renfermées. Elle ajouta qu'avec les obligations qu'elle avoit à ma générosité, & le respect qu'elle auroit toujours pour mes conseils, il ne lui étoit pas même tombé à l'esprit de les ouvrir sans ma participation; mais que dans le regret de m'être incommode, elle souhaitoit impatiemment qu'ils fussent ouverts, & qu'elle n'étoit pas sans espoir d'y trouver, par les tendres soins d'un si bon père, quelque voie tracée pour sa conduite, peut-être pour la réparation de ses pertes; trop heureuse, si parmi les éclaircissemens qu'elle se promettoit, il s'offroit quelque chose de favorable au plus ardent de ses vœux, qui étoit de faire éclater pour moi toute sa reconnoissance.

Je priai la supérieure d'apporter sur le champ ces papiers, pour donner à mademoiselle Tekely la satisfaction qu'elle désiroit. La mienne étoit si vive à l'entendre, qu'à peine avois-je eu la liberté d'esprit de répondre, par quelques mots, à tout ce qu'elle m'avoit dit d'obligeant. Ce n'étoit plus seulement mon revenu & tout le fond de mon bien; c'étoit ma vie même, que je me sentois disposé à sacrifier pour elle. Mon agitation fut la même, pendant cinq ou six minutes que je demeurai seul avec elle; & peut-être prit-elle pour gravité, un silence, causé par mon embarras. Je ne vous préviens pas sur des

ſentimens, dont je vous ai déjà dit que je n'ai jamais bien connu la nature. Vous me les verrez nourrir avec une conſtance, exercer avec un plaiſir, & pouſſer à des excès, qui m'ont toujours effrayé moi-même. C'eſt vous en abandonner le jugement, que de vous les découvrir ſans excuſe.

Les papiers, que la ſupérieure m'apporta, étoient en aſſez grand nombre : & fort mal enveloppés, quoique liés de pluſieurs cordons, dont le nœud étoit cacheté d'un double ſceau ; ce qui me fit ſouvenir que le tems avoit manqué au malheureux dépoſitaire pour les mettre dans un meilleur ordre, après avoir été obligé, la veille de ſa mort, de les tenir cachés dans ſes poches. L'adreſſe qui ſembloit tracée d'une main tremblante, me fit rappeler auſſi qu'il l'avoit écrite au dernier moment de ſa vie. Elle étoit adreſſée à la ſupérieure du couvent, mais avec deux lignes de la même main, qui portoient ordre de ne remettre le paquet qu'à moi, ſi j'étois fidelle à mes promeſſes ; mais de l'envoyer au prince Ragotsky dans tout autre cas. Ce paquet étoit venu à la ſupérieure, par les mains de madame Olaſmir, que ſon mari avoit eu le tems de faire appeler, pour recevoir ſes derniers ſoupirs.

Je l'ouvris, par le droit que j'en recevois des deux lignes qui portoient mon nom ; mais

je le présentai aussitôt à mademoiselle Tekely, qui ne le reçut que pour le presser long-tems de ses lèvres, en le mouillant d'un ruisseau de larmes. Lorsqu'elle me l'eut remis, la supérieure, craignant quelques suites d'un attendrissement qui duroit encore, me proposa d'accepter un lit dans le quartier des chapelains du couvent, où j'aurois toute la tranquillité dont j'avois besoin pour ma lecture. J'entrai dans le sens de cette invitation; & trop satisfait de ne pas m'éloigner d'un lieu où je voulois rapporter désormais tous mes soins, je pris prétexte de la nuit qui s'approchoit, pour laisser à mademoiselle Tekely la liberté de se retirer.

La supérieure me fit conduire au logement que je devois occuper. Toutes les civilités que j'y reçus, furent autant d'importunités pour moi. Je ne commençai à respirer qu'au moment où je me vis seul, avec les papiers de mademoiselle Tekely dans les mains. La confusion que j'avois cru d'abord y trouver, disparut pour moi, lorsqu'un peu d'attention m'eut fait observer que le Faisceau étoit composé d'un grand nombre d'autres, dont chacun portoit son titre. Les uns contenoient d'anciennes chartes & divers mémoires, qui regardoient les biens & les droits des Tekely; d'autres, l'état des affaires du comte Jean & ses espérances à la cour de Vienne;

d'autres, les actes de ſon mariage, & les témoignages qu'il avoit pris ſoin de recueillir pour éloigner tous les doutes. Enfin mes regards tombèrent ſur le teſtament, & ſur une longue inſtruction qui l'accompagnoit.

La première de ces deux pièces contenoit les dernières expreſſions de la tendreſſe d'un père, & la déclaration par laquelle il inſtituoit ſa fille héritière de toutes ſes poſſeſſions & de tous ſes droits. Mais ne prévoyant que trop la ruine entière de ſa maiſon & la perte irréparable de ſes biens, il s'efforçoit, dans l'inſtruction, d'ouvrir pour ſa fille toutes les voies qu'Olaſmir devoit tenter lorſqu'elle ſeroit ſortie de l'enfance, ou qu'elle pourroit prendre d'elle-même dans un âge plus avancé. Des deux ſituations, dans l'une deſquelles la Hongrie devoit retomber, celle de redevenir un état libre, ou celle de reſter ſous le joug de la maiſon d'Autriche, il faiſoit des vœux pour la première, comme la ſeule dont il pût eſpérer le rétabliſſement de ſon frère & des proſpérités pour ſa fille; mais ſans oſer, diſoit-il, ſe promettre une ſi grande faveur de la clémence du ciel. C'étoit néanmoins dans cette flatteuſe ſuppoſition, qu'il vouloit qu'elle fût élevée dans un couvent de Hongrie, pour y prendre les uſages de la nation; quoiqu'aſſez voiſin de l'Autriche pour ne pas déplaire

aux impériaux par le choix. Il nommoit même Odenbourg; & je reconnus alors que le fidèle Olasmir, par un excès de précaution, qui lui avoit fait craindre apparemment que tant de ménagement pour nos ennemis ne me refroidît pour elle, m'avoit déguisé cet ordre. Le comte lui recommandoit instamment le secret qu'il avoit long-tems gardé; & l'ouverture qu'il n'avoit eue que pour la supérieure & pour moi, ayant été forcée par les circonstances, je ne trouvai rien dans toute sa conduite qui ne me laissât autant d'admiration pour sa prudence que pour sa fidélité.

Si le ciel favorisoit les défenseurs de la liberté hongroise, jusqu'à permettre que l'ancien gouvernement fût rétabli, Olasmir devoit aussitôt présenter son élève, soit au comte son oncle, dont le retour ne pouvoit être incertain, soit après sa mort, au prince Ragotsky, qui ne pouvoit prendre moins d'affection pour le sang des Tekely, depuis que la princesse sa mère avoit épousé le comte Emeric. Dans une si douce perspective, tout rioit à l'imagination du malheureux testateur, & le détail de ses espérances se ressentoit de son extrême tendresse pour sa fille. Mais si les hongrois étoient opprimés, il faisoit dépendre le retour de mademoiselle Tekely à Vienne, des conjonctures, & sur-tout de la composition que les chefs des mécontens obtien-

droient de la cour impériale. Cet article contenoit beaucoup d'explications, dont les unes regardoient les amis qu'il faudroit employer dans cette cour; & d'autres, les grâces qu'on y pourroit demander. Après quantité d'alternatives, où les défiances & les craintes sembloient l'emporter sur l'espérance; le comte, incertain, embarrassé dans ses raisonnemens & dans ses propres désirs, se rappeloit comme de fort loin le hospodar de Valaquie son beau-père, & mettoit en doute s'il y avoit quelque chose à tenter auprès de ce prince, soit qu'il fût question d'une retraite pour Mlle Tekely, soit qu'on eût besoin de cette protection à la cour de Vienne. Il concluoit qu'une ressource si précaire & si douteuse devoit être remise à l'extrêmité; & quoiqu'à regret, il conseilloit à sa fille, dans des termes qui peignoient l'amertume de son cœur, de recourir à la générosité de quelques amis & de quelques parens éloignés qu'il nommoit, plutôt que de s'exposer à d'injurieux rebuts, dans une petite cour à demi-turque, où la légitimité de sa naissance trouveroit beaucoup d'obstacles à surmonter.

J'en jugeai tout autrement; & m'attachant au contraire à cette idée, qui me parut la plus favorable à mademoiselle Tekely dans sa situation, j'abandonnai tout ce qui me sembla moins plausible. Les difficultés présentes étoient invincibles

du côté de Vienne : quelle reſſource plus honorable & plus naturelle que dans la protection de ſon grand-père ? J'avois, du hoſpodar & de ſa petite cour, une opinion plus juſte que le comte Jean, qui devant ſe reprocher d'avoir offenſé mortellement ſon beau-père, & de n'avoir jamais fait un pas pour ſe réconcilier avec lui, ſe le figuroit apparemment auſſi furieux, & plus difficile à ramener qu'au premier jour. Outre la longueur du tems, qui calme les plus vives animoſités, & le nom de l'offenſeur, que je ne pouvois croire auſſi peu connu du prince de Valaquie, qu'Olaſmir avoit voulu me le perſuader, mais qui, dans cette ſuppoſition même, pouvoit l'adoucir, lorſqu'il viendroit à l'apprendre, le voiſinage où j'étois né de Tergowitz, ſéjour ordinaire de ce prince, m'avoit fait connoître ſon caractère. On ne l'accuſoit que d'une exceſſive avidité pour l'argent, qui l'avoit fait changer vingt fois d'intérêts, dans les démêlés de ſes voiſins, & lui faiſoit vendre ſes ſervices à ceux qui les payoient le plus libéralement. Il étoit d'ailleurs d'un naturel doux, ami du plaiſir dans ſa vieilleſſe, faiſant même un honorable uſage des tréſors qu'il avoit la réputation d'avoir amaſſés, & ſur-tout paſſionné pour la bonne chère, quoique fort attaché au rite grec, la religion de ſon pays & de ſon enfance. Il me

parut impossible qu'il fût endurci contre les sentimens de la nature. Enfin, dans mon zèle pour mademoiselle Tekely, que j'aurois déjà souhaité de voir sur un trône, je ne pensai plus qu'à vérifier les preuves de sa naissance; & je passai sur toutes les autres pièces, pour ne m'arrêter qu'à celles qui regardoient le mariage de son père.

Elles me satisfirent si pleinement, qu'après avoir employé la nuit à cette étude, je retournai au couvent plein d'impatience, & je fis à mademoiselle Tekely l'ouverture de toutes mes vues. C'étoit de me rendre à Tergowitz; d'y faire, par un heureux éclaircissement, la paix de son père, dont elle devoit recueillir tous les fruits; d'apprendre ensuite au prince grec qu'il restoit une fille du mariage de la sienne, une fille digne de lui, & qui feroit l'honneur de sa cour; de venir la prendre, suivant le succès, que je croyois infaillible; de la conduire dans le sein de son grand-père, & de l'y mettre à couvert de toutes sortes de peines & de révolutions, sans avoir rien hasardé pour son honneur ni pour son repos.

Je m'attendois que ces offres, soutenues par l'air de joie & de confiance avec lequel je les avois prononcées, entraîneroient tout d'un coup son consentement. Elle m'avoit écouté sans

émotion : elle me demanda de même si c'étoit un ordre que j'eusse trouvé dans les écrits de son père. Je lui rapportai de bonne foi ce que j'y avois trouvé, & comment j'avois conclu qu'à son âge, après la mort des deux comtes & la confiscation de leurs biens, c'est-à-dire, après la ruine de son illustre maison, elle n'avoit pas de parti plus avantageux & plus honnête à choisir. Elle souhaita de lire l'instruction. Je lui fis moi-même cette lecture, en joignant à chaque article des réflexions capables de lui faire sentir qu'elle n'avoit de vraie ressource que dans le dernier. Les objections mêmes de son père, ajoutai-je, n'avoient eu de force que pour lui, qui doutoit avec raison s'il trouveroit le prince de Valaquie disposé à lui pardonner : mais elles disparoissoient entièrement pour une jeune personne, qui n'étoit pas responsable de l'erreur & de la conduite des auteurs de sa naissance, & d'ailleurs à qui je ne proposois cette voie qu'en offrant de pressentir les dispositions de son grand-père.

Des larmes amères furent la seule réponse de mademoiselle de Tekely. J'en fus beaucoup moins touché que surpris, & je lui demandai ce que mon discours avoit d'affligeant. Elle continua de pleurer sans ouvrir la bouche. Enfin la supérieure, que nous avions admise à notre entretien, répondit pour elle, qu'avec une extrême

délicatesse de religon, mademoiselle Tekely ne pouvoit goûter une ouverture qui devoit la faire entrer dans une famille schismatique ; & bientôt un peu plus d'explication me fit comprendre que depuis tant d'années, on ne s'étoit attaché qu'à la remplir d'une vive horreur pour le schisme & l'hérésie. Je ne pus désapprouver ce soin dans un couvent de Hongrie. La variété des sectes, qui se trouvent établies dans cette contrée & dans les pays voisins, y rend le zèle des catholiques fort ardent; & mademoiselle Tekely, née d'un père & d'une mère, qui n'avoient embrassé la religion romaine que par des motifs suspects, avoit paru demander des précautions extraordinaires, pour l'affermir dans ses principes de foi. Je jugeois aussi que la supérieure avoit fait tourner particulièrement l'aversion de son élève contre les schismatiques grecs, de la part desquels sa qualité de petite-fille du hospodar pouvoit faire craindre les plus grands dangers. Cependant il me paroissoit étrange qu'à son âge, non-seulement l'idée d'une meilleure fortune ne fit pas plus d'impression sur elle, mais que la nature parlât si peu, dans son cœur, en faveur de ses plus proches, ou plutôt de ses uniques parens. Je lui fis, sur ces deux points, toutes les représentations que je crus propres à la fléchir. Elle n'y répondit que par

un redoublement de larmes, & des plaintes sur son sort, qui se changèrent même en refus ouvert, lorsque la supérieure lui fit observer que le comte son père nommoit la famille du hospodar une cour à demi-turque.

Je commençois à croire sa répugnance invincible, ou du moins je n'attendois plus rien que du tems, & j'admirois la force de l'éducation dans un âge si tendre, autant que le zèle de la religion dans la supérieure : mais quelques mots hasardés, dont je n'espérois plus d'effet, m'apprirent qu'il n'y a pas d'extrêmité dont le cœur ne puisse être ramené dans un instant, par des espérances aussi fortes que ses craintes. J'avois cru, dis-je à mademoiselle Tekely, qu'outre l'avantage d'une situation fixe, vous auriez trouvé dans les principes mêmes de la religion, un puissant motif pour vous réunir à votre famille : loin de craindre la séduction, avec une foi si vive, ne pouvez-vous pas espérer de convertir votre grand-père & tous ses enfans, qui sont vos oncles? Ah! madame, s'écria la charmante fille, en se tournant vers la vieille supérieure, les convertir tous! mon sang y seroit bien employé.

J'insistai fort vivement sur l'honneur & le mérite de cette entreprise, & je promis de la seconder par tous mes efforts. La supérieure,

prévenue fort avantageusement pour moi, par ce qu'elle connoissoit de mes sentimens & de ma conduite, & peut-être assez raisonnable aussi pour sentir les vrais intérêts de sa chère élève, parut voir ma proposition d'un œil tout différent sous ce jour. Elle reconnut, qu'assistée de mes conseils, fortifiée quelquefois par ma présence, & secondée dans ses vertueux efforts pour la conversion du prince son grand-père, mademoiselle Tekely devoit espérer beaucoup de la protection du ciel. Cette pieuse décision, que je n'aurois pas voulu garantir, calma ses scrupules. Le reste du jour fut employé, de concert, à raisonner sur ma négociation en Valaquie.

J'aurois moins pesé sur ces circonstances, si l'honneur de mademoiselle Tekely & le mien dépendoient de la connoissance de son caractère, à laquelle on ne parviendroit jamais, par celle de nos aventures communes, sans remonter à leur première origine. Avec un fond admirable de bon naturel, avec des inclinations douces, & toutes les qualités du cœur & de l'esprit, qui font les plus puissans charmes de son sexe, elle avoit l'imagination si facile à prévenir, que se remplissant tout d'un coup de ce qui se présentoit sous des apparences capables de la persuader ou de l'émouvoir, il n'y avoit qu'une impression plus forte, qui pût affoiblir ses préventions

ſubites, & la faire renoncer à ſes premières idées ou ſes premiers ſentimens. Mais une nouvelle image, qui ſe préſentoit ſous des couleurs plus vraies ou plus ſpécieuſes, prenoit auſſitôt l'aſcendant qu'elle faiſoit perdre à l'autre, & la détruiſoit juſqu'à la faire oublier. Ce foible, ſi c'en étoit un dans mademoiſelle Tekely, avec l'explication que je lui donnai lorſque je l'eus découvert, a cauſé long-tems d'étranges inégalités dans ſa vie & dans la mienne. Je n'en attribuai les effets, dans ſes premiers tems, qu'à la ſingularité de ſon éducation, où la ſcience du monde, & les leçons qui forment le cœur, ne pouvoient avoir eu la même part que les principes de religion; & je m'attachai de plus en plus au parti de la rendre promptement à ſa famille.

Les difficultés que j'appréhendois à la cour de Valaquie, ne regardant que la vérification du mariage, je pris la réſolution de paſſer d'abord dans les lieux dont chaque certificat portoit la date, pour y faire confirmer toutes mes preuves. La fidélité que je reconnus dans les moindres circonſtances, me fit admirer les ſoins que le comte y avoit apportés. Mais j'aurois pu m'épargner une recherche pénible. Après l'avoir achevée, m'étant rendu à Buccareſt, où j'avois appris que le hoſpodar étoit alors, je fus agréablement

furpris, dans la première audience qu'il me fit l'honneur de m'accorder, & lorfqu'il me vit chercher des détours pour difpofer fon cœur à mes ouvertures, d'être interrompu d'un air fort humain. Il n'ignoroit ni le mariage ni la mort de fa fille, ni le nom & la naiffance de fon raviffeur. Il avoit fait fuivre les deux amans après leur évafion, & ceux qu'il avoit dépêchés avec fes ordres étoient tombés fur leurs traces dans la première ville de Hongrie où leur mariage avoit été célébré. Cette connoiffance, me dit-il, & le nom du comte auroient calmé fa fureur, s'il n'eût appris, par la même voie, que la comteffe avoit facrifié à l'amour la religion de fes ancêtres. Il avoit pris le parti de l'abandonner entièrement. L'oubli d'elle-même & de fa famille, dans lequel elle avoit paffé toute fa vie, n'avoit pu fervir à réveiller la tendreffe paternelle. Cependant, il l'avoit pouffée jufqu'à faire prendre à Vienne des informations fur fon fort. Il avoit fu qu'elle étoit devenue mère d'une fille. Il avoit enfuite appris fa mort & celle de fon mari, qui l'avoit fuivie de près. Un vif intérêt, pour fa petite-fille, l'avoit fait penfer auffitôt à fe charger de fon éducation. Il s'étoit hâté de la faire chercher : elle avoit difparu. Il l'avoit fait demander à la cour de Vienne, qui n'avoit pas été plus heureufe à découvrir fes traces, ou qui n'avoit

pas ordonné de férieufes recherches. Si c'étoit en fa faveur que je croyois avoir befoin d'art pour le toucher, je connoiffois peu fes fentimens. Il s'empreffoit de me les apprendre, pour m'épargner des follicitations dont il croyoit deviner l'objet. Je ne pouvois lui rien apporter de plus agréable, que des nouvelles de fa petite-fille.

Les précautions devenant inutiles après ce tendre éclairciffement, je lui confeffai que j'étois chargé, par mademoifelle Tekely, de venir lui demander pour elle fa protection & fon amitié; & pour lui donner de la confiance à mon récit, je me fis connoître par mon nom, que mes longs fervices, dans un parti qu'il avoit favorifé, lui firent aifément rappeler. Alors je ne lui déguifai ni la fituation de fa petite-fille, ni l'occafion qui me l'avoit fait connoître, ni les foins que je n'avois pas ceffé de lui rendre; & quoiqu'il m'eût déclaré fi vivement que fa tendreffe n'avoit pas befoin d'être échauffée, je lui fis un portrait de mademoifelle Tekely, que je crus capable de la redoubler. J'y ajoutai, qu'en fe livrant à l'autorité paternelle, elle ne lui demandoit que la liberté de religion, pour laquelle je défirois fa parole. Il ne balança point à me la donner. Il ajouta même que fur ce point, il étoit ennemi de la contrainte. Cependant j'avois déjà remarqué que l'éducation du couvent lui déplaifoit,

Il avoit pris un visage moins ouvert, en me l'entendant vanter; & lorsque j'eus achevé, ses réflexions tombèrent sur le malheur que sa petite-fille avoit eu, d'être dérobée à ses soins dans son enfance. Ensuite, n'en redevenant que plus empressé à la désirer, il me dit que dès le jour suivant, il feroit partir quelques personnes de confiance, pour se la faire amener à Tergowitz, où il devoit retourner dans peu de jours. J'eus peine à lui faire entendre que je devois être de ce voyage, & qu'elle ne se détermineroit pas à l'entreprendre sans m'avoir revu. Il sembloit appréhender, non-seulement qu'elle ne lui fût enlevée par quelque nouvel évènement, mais qu'elle ne demeurât un moment de plus dans sa religieuse retraite, ou dans une autre main que la sienne. Mes représentations néanmoins le firent consentir à mettre sous mes ordres une gouvernante & deux officiers, avec quelques domestiques qu'il destinoit au voyage.

Il me força généreusement d'accepter une somme fort supérieure à la pension que j'avois payée depuis six ans; & n'ignorant pas que j'étois né à Cronstat, d'un sang noble, il m'offrit à son service des emplois qui ne m'éloigneroient pas beaucoup de ma patrie. C'étoit me flatter autant, dans la résolution où j'étois de ne pas perdre de vue mademoiselle Tekely, que

dans

dans l'embarras où le prince Ragotsky me laiſſoit pour ma fortune. Mais ne s'étant pas expliqué mieux ſur ſes offres, & ma profeſſion, quoiqu'aſſez mal exercée, ne me permettant point d'accepter toute ſorte d'emplois dans une cour ſchiſmatique, je le priai de ſuſpendre ſes généreuſes intentions juſqu'à mon retour, pour me laiſſer le tems de les mériter par un nouveau zèle. J'avois mes délicateſſes de religion, comme ſa petite-fille. Sans être engagé plus loin que le premier des ordres eccléſiaſtiques, je reconnoiſſois des loix, dont la guerre même ne m'avoit jamais fait écarter.

Deux voitures qui furent prêtes pour le lendemain, nous conduiſirent au travers de la Hongrie, juſqu'aux portes d'Odenbourg. J'avois eu le tems, dans une ſi longue route, de réfléchir ſur les diſpoſitions du prince de Valaquie, & je n'avois pu me déguiſer que dans le moment de froideur dont je m'étois apperçu, c'étoit l'éducation romaine de mademoiſelle de Tekely, qui m'avoit paru le chagriner; mauvais augure pour cette converſion, qu'elle ſe promettoit, & pour la tranquillité qu'elle déſiroit du moins dans ſes principes. Mon inquiétude avoit été ſi ſérieuſe ſur ce dernier point, que j'avois balancé ſi je devois achever mon entrepriſe. Mais, outre la médiocrité de mon revenu, qui ne pouvoit me

permettre de fournir long-tems à fon entretien dans un couvent, je m'étois fortifié, contre mes fcrupules, par l'exemple de la plupart des grandes maifons d'Allemagne, où la différence des opinions religieufes eft admife, & n'empêche pas l'union entre les perfonnes du même fang. D'un autre côté, j'avois été défendu contre la tentation de recourir pour elle au miniftère de Vienne, par le fouvenir de la princeffe Julienne, fœur du prince Ragotsky, qui s'étoit vue renfermée pour toute fa vie dans un monaftère, d'où elle n'étoit fortie que par l'heureufe hardieffe du comte d'Apremont qui l'avoit enlevée. La princeffe Hélène, leur mère, n'avoit-elle pas été refferrée auffi dans une prifon, après la reddition de Mongatz? Et quelle autre grâce avoit-elle obtenue à Vienne, que la liberté de fe réfugier chez les Turcs, avec fon fecond mari? Pouvois-je efpérer plus de faveur pour la nièce de ces deux illuftres & malheureux fugitifs? Aurois-je penfé à faire valoir fon innocence, lorfque dans ma route même, j'apprenois que les deux jeunes Ragotsky, malgré les plaintes de toute la maifon de Heffe, à laquelle ils appartenoient de fi près par leur mère, étoient prefqu'à la mendicité dans Vienne, élevés par des mains viles, en un mot, traités avec tant de rigueur, qu'on avoit délibéré au confeil, fi, pour éteindre

à jamais une odieuse race, on ne leur ôteroit pas la qualité d'homme, par une opération violente? Ceux de qui je tenois cette barbare proposition, m'avoient assuré qu'ayant entraîné toutes les voix, elle auroit été suivie de l'exécution, si l'empereur Charles VI n'eût fait prendre l'avis de quelques prélats, qui la condamnèrent. Enfin, aurois-je imploré, pour mademoiselle Tekely, le secours des amis de son père, tandis que les uns avoient trahi l'amitié pour obtenir ses dépouilles, & que les autres gémissoient dans les fers, ou dans un abaissement dont ils désespèrent encore de se relever? Des considérations si puissantes m'attachèrent plus que jamais à mon premier sentiment. Ce n'est que pour la satisfaction de mon cœur que je prends plaisir à les rappeler; car après les évènemens mêmes, s'il a connu le regret & la douleur, il n'a pas été troublé par le moindre repentir : & dans nos plus grandes adversités, mademoiselle Tekely, avec plus de douceur & de patience à les souffrir, que de modération pour les éviter, a toujours rejeté nos malheurs communs sur elle-même.

Le traité de pacification, qui venoit de rassembler les états à Presbourg, pour le couronnement de l'empereur, & la politique avec laquelle ce prince avoit promis d'assister à la diète,

& d'y satisfaire les désirs de la nation avant que de prendre la couronne, donnoient aux Hongrois des espérances que la suite de son règne a démenties : mais après tant de troubles, elles avoient eu la force d'y faire régner une apparence de joie & de liberté, qui rendoit les passages fort libres. En arrivant sans obstacle, je retrouvai mademoiselle Tekely dans la même ferveur de zèle, où je l'avois laissée, pour la conversion de la cour de Valaquie ; & la supérieure, dans un entretien particulier que j'eus avec elle, m'avoua qu'elle la croyoit à l'épreuve de tous les efforts qu'on pourroit tenter pour ébranler sa propre religion. Les apparences m'en avoient persuadé moi-même. En effet ce n'étoit pas cette crainte qui devoit nous alarmer pour elle : mais je ne connoissois pas encore la source des vrais dangers ; & je me serois étonné dans la suite, que la supérieure, à qui je ne puis refuser de l'esprit & de la piété, ne m'eût pas mieux informé du caractère de son élève, si je n'avois cru que dans la vie tranquille d'un couvent, elle n'avoit jamais eu l'occasion de l'approfondir.

Les adieux de mademoiselle Tekely, quoique fort tendres, en quittant une maison respectable, qu'elle pouvoit regarder comme son berceau, furent affermis par le grand motif qui l'animoit, & par la joie même qu'elle commençoit

à reſſentir de ſe voir enfin reçue dans ſa famille, elle, à qui ſes plus anciens ſouvenirs ne rappeloient la figure de perſonne qui la touchât par le ſang. Les ordres du prince étoient que notre retour ſe fît par Debrezin, Clauſembourg, & la Tranſylvanie, non-ſeulement pour la facilité des chemins, mais parce que notre terme devant être Tergowitz, où ſa réſidence étoit fixée, nous n'avions pas de route plus naturelle. Je me réjouis beaucoup de l'occaſion que j'avois néceſſairement de paſſer par Cronſtat. L'officier valaque, qui nous déclara l'intention de ſon maître, ajouta qu'il avoit ordre auſſi de placer mademoiſelle Tekely dans ſa voiture, avec la gouvernante & une femme de chambre. Outre le prétexte de mille ſoins, dont il ne devoit ſe repoſer ſur perſonne, il me dit que le principal objet de ſa commiſſion étoit de l'entretenir de ſa famille, & de la former aux uſages d'une cour qu'elle connoiſſoit ſi peu. Je n'oppoſai rien à cette diſpoſition. Madame Olaſmir ſouffrit beaucoup de ſe voir ſéparer de ſa chère élève. Nous fûmes placés enſemble dans la ſeconde voiture.

Chaque jour on ſe rejoignoit à certaines heures; mais dès le lendemain du départ, j'obſervai que l'officier & la gouvernante affectoient de nous ôter toute occaſion d'entretenir particulièrement Mlle Tekely. Ils ne s'en éloignoient pas un inſtant.

A table, leur place étoit constamment à ses côtés. La gouvernante se faisoit dresser un lit dans la même chambre. Une autre femme & le second officier, qui partageoient ma voiture avec madame Olafmir, sembloient avoir ordre aussi de nous obséder sans cesse, & nous rendoient presque les mêmes soins que mademoiselle Tekely recevoit de ses trois gardes. Elle me fit bientôt lire, dans ses regards, qu'elle étoit fort affligée de cette contrainte; mais tout se passoit avec tant de douceur & de politesse, que de ma part, les plaintes auroient été de mauvaise grâce; & de la sienne, elle étoit retenue, sans doute, par le respect qu'elle ne pouvoit refuser aux ordres de son grand-père.

Je n'appris le mystère de cette conduite que deux mois après, & dans un tems où des incidens beaucoup plus tristes commencèrent la scène de mes vrais malheurs. Mais pour vous faire sortir ici de l'obscurité où je vous retiens, l'officier chargé des ordres du prince, étoit un prêtre de l'église grecque, dont la commission étoit moins d'apprendre les usages de sa cour à mademoiselle Tekely, que de la disposer insensiblement à prendre du goût pour sa religion, & par conséquent d'éloigner tout ce qui pouvoit la fortifier dans la sienne. Il s'y prit avec toute l'adresse qui fait le caractère de sa nation. Made-

moiſelle Tekely ne fut d'abord effrayée ni de ſon deſſein, qu'elle ne put pénétrer, ni de la curioſité qu'il marqua de connoître ſes principes, qu'elle fit gloire d'expoſer ſuivant ſes lumières. C'étoit une méthode artificieuſe qu'il avoit imaginée pour les combattre ſans affectation. Cependant, lorſqu'au lieu de le convertir, comme elle avoit oſé l'eſpérer dans la ſimplicité de ſon cœur, elle s'apperçut qu'il entreprenoit au contraire de lui faire goûter ſes opinions, & que cette perſécution ne finiſſoit pas, une vive triſteſſe la ſaiſit. Ce courage, dont elle s'étoit flattée pour la converſion d'autrui, l'abandonna tout d'un coup. Son imagination frappée d'un excès à l'autre, ne lui fit plus voir que des précipices autour d'elle. Le trouble de ſes idées étoit ſi viſible, que n'en pouvant deviner la cauſe, je crus ne devoir l'attribuer qu'à l'ennui d'une compagnie étrangère, ou peut-être à l'impreſſion que la variété des objets faiſoit ſur elle, en ſortant pour la première fois de ſa ſolitude. J'étois ſûr de ſa confiance pour moi : dans une ſituation qui m'aſſujettiſſoit comme elle aux ordres qu'on m'avoit déclarés, j'imaginai, pour la conſoler, de me faire honneur des offres de ſon grand-père, dont je ne l'avois pas encore informée, & de proteſter publiquement que j'étois réſolu de les accepter. Ce diſcours, qui lui donnoit

l'espérance de me voir constamment à Tergowitz, & de n'y être pas sans secours ou sans consolation, parut la rendre plus calme. Mais je n'entrevis pas moins qu'il lui restoit beaucoup de tristesse.

Je vous ai déjà fait un aveu que vous aurez mille occasions de vous rappeler; j'étois si sensible à ses moindres peines, sans chercher d'autre cause de ce sentiment, que son infortune, sa jeunesse, & l'engagement où je m'étois mis de la servir, que j'aurois tout entrepris pour la rendre heureuse. Nous traversâmes cette partie de la Transylvanie qui mène à Cronstat. Il étoit fort naturel qu'après une absence d'onze ou douze ans, j'eusse un vif empressement de revoir ma patrie & ma famille. Mon dessein avoit été de m'y arrêter, & d'arranger mes affaires avant que de me rendre à Tergowitz, qui n'en est éloigné que d'une grande journée. Cependant le chagrin de mademoiselle Tekely me semblant croître de jour en jour, j'aimai mieux renoncer au plaisir de voir mes plus chers parens, que de la quitter en arrivant à Cronstat; & je traversai la ville de ma naissance, où je n'aurois pu m'arrêter alors qu'avec une sorte d'éclat, que le prince avoit recommandé d'éviter, sans être tenté d'y paroître un instant.

L'ordre de la marche nous fit passer la nuit au pied d'une haute partie du Mont-Carpat;

dans un fort qui termine proprement la Transylvanie, & d'où il ne nous restoit, pour descendre en Valaquie, qu'à traverser la même chaîne de montagnes, nommée par les Turcs demir-capi, c'est-à-dire, porte de fer. Ce n'est pas inutilement que je m'arrête à cette observation. Le matin du jour suivant, étant montés au sommet, nous apperçûmes, à peu de distance du chemin, un hermitage célèbre dans toutes les relations du pays, situé entre deux rochers, les plus escarpés de la montagne, & depuis douze ou quinze ans la retraite d'un hermite catholique, qui s'approcha des voitures pour nous demander l'aumône. On nous avoit préparés à cette rencontre dans l'hôtellerie du fort. Mademoiselle Tekely, paroissant touchée d'une pitié fort vive, souhaita d'entretenir un moment le solitaire. On ne put lui refuser cette satisfaction. Elle descendit & ses gardes avec elle. Ma voiture qui suivoit la sienne, s'étant arrêtée au même lieu, l'attention que j'avois à l'observer me fit découvrir entre ses doigts un petit papier roulé, qu'elle eut l'adresse, en joignant quelques gestes aux questions qu'elle faisoit à l'hermite, de faire passer dans une de ses mains. Je ne sus ce que je devois penser d'une liberté qui ne fut apperçue que de moi, & je me promis de l'approfondir à mon retour à Cronstat. Ma seule conjecture

fut qu'ayant entendu relever, par de grands éloges, la ſainteté de ce ſolitaire, elle s'étoit recommandée à ſes prières. Mais je ne pus deviner comment elle avoit trouvé le moyen d'écrire ſans être vue de ſes gardes, dont la vigilance ne s'étoit pas relâchée; & je pénétrai encore moins d'où elle avoit pu tirer des ſecours pour faire ſa lettre ou ſon billet.

En arrivant pour dîner à Rouca, première ville de Valaquie, je compris plus aiſément pourquoi l'officier qui m'accompagnoit dans ma voiture, prit la poſte, après m'avoir dit que nous nous reverrions le ſoir à Tergowitz. Il alloit ſans doute informer le prince, avant notre arrivée, des obſervations de ſon collègue & des ſiennes. Je m'étois conduit avec une réſerve, qui ne m'en laiſſoit rien redouter pour moi; & comptant ſur la parole du hoſpodar, je n'avois pas plus d'inquiétude pour le principal intérêt de ſa petite-fille, qui étoit la liberté de religion. Sa triſteſſe m'affligeoit; mais continuant de l'attribuer aux mêmes cauſes, j'étois perſuadé qu'elle ſe diſſiperoit bientôt dans les embraſſemens & les tendreſſes de ſa famille. La nuit nous ſurprit à quelque diſtance de la ville. Nous rencontrâmes preſqu'auſſitôt un grand carroſſe fermé, qu'on me fit connoître pour une des voitures du prince, avec peu de ſuite, que l'obſcurité m'empêcha

même d'appercevoir. Deux femmes, que je distinguai mieux, en sortirent pour s'approcher de celui où étoit mademoiselle Tekely, la prirent entre leurs bras, & l'ayant transportée fort légérement dans leur propre voiture, s'éloignèrent avec elle.

Quelque mouvement, qui se fit encore dans mon anti-chambre, interrompit pour la seconde fois mon ami. Nous avions même entendu le son d'une voix; & vraisemblablement celui qui parloit ne devoit pas être seul. Mais jugeant que Fabrony, c'étoit le nom de mon valet de chambre, pouvoit être revenu avec les nouveaux laquais qu'il avoit ordre de me chercher, mes idées n'allèrent pas plus loin, & j'exhortai mon cher docteur à continuer son récit. Il ne fit que revenir à ses derniers mots, ou plutôt à ceux de son abbé.

Je n'ignorois pas une partie des usages grecs, qui, sans être aussi sévères que ceux des Turcs, assujetissent les femmes à se montrer peu, surtout les femmes des grands; mais cette loi ne regardant que les étrangers, je demeurai fort surpris de me voir traité avec la même rigueur. Cette séparation avoit l'air d'un enlévement. Madame Olasmir, qui, pendant la route, avoit gémi de se voir privée de toute communication

familière avec sa chère maîtresse, & qui ne s'en étoit consolée que par l'espérance où je l'avois soutenue de reprendre en arrivant son rang auprès d'elle, ne put la voir disparoître avec cette précipitation sans verser beaucoup de larmes. Je demandai enfin à l'officier, ou plutôt au prêtre, qui nous étoit demeuré, pourquoi mademoiselle Tekely nous quittoit. Ma question parut l'étonner, comme s'il eût admiré ma curiosité pour les ordres de son maître. Cependant il me répondit civilement qu'elle seroit dans une heure entre les bras de sa famille, & qu'il alloit prendre soin de nous, suivant les ordres du prince, qui ne devoit être que le lendemain à Tergowitz.

Il ne pouvoit rien me tomber de fâcheux dans l'esprit, ni pour elle, ni pour nous, & je n'eus de peine qu'à rassurer madame Olasmir. Nous fûmes conduits au vieux palais, que le prince avoit fait rebâtir dans la ville. Le même officier nous y apprit sans affectation, que toute la famille souveraine, c'est-à-dire, le prince, avec la princesse sa seconde femme, son gendre & ses deux fils, étoient au château de Mochonon, à quelques lieues de Tergowitz, & que, dans l'impatience de voir sa petite-fille, il avoit envoyé au-devant d'elle pour se la faire amener. Madame Olasmir fut remise entre les mains de quelques femmes, qui la traitèrent avec beaucoup

de respect; & je ne reçus pas moins de civilités du même officier & de quelques autres, dont j'eus la compagnie à souper.

Mes défiances, si je puis donner ce nom à quelques mouvemens de surprise, s'évanouirent entièrement; & le lendemain j'inspirai la même tranquillité à madame Olasmir. L'arrivée du prince nous y confirma, quoiqu'il eût laissé toute sa famille à Mochonon. En descendant au palais; il fit d'abord appeler madame Olasmir, dont on ne lui avoit pas caché les inquétudes. Il loua ses longs services. Il parla de reconnoissance; & pour la prouver par des témoignages réels, il lui donna sur le champ une somme considérable, accompagnée d'un logement au palais, & d'une pension pour sa vie entière. A la liberté qu'elle prit de lui demander quand elle reverroit sa maîtresse, & quel office elle auroit près d'elle, il répondit qu'elle la reverroit lorsqu'elle viendroit habiter Tergowitz, & qu'alors elle seroit tout ce qu'elle voudroit être à son service.

Madame Olasmir eut le tems de m'informer de sa joie avant que le prince m'eût fait appeler moi-même. Je n'en ressentis pas moins, de voir les effets répondre à mes espérances. On vint m'avertir que j'étois demandé. Je passai dans le cabinet du prince, que je ne trouvai pas seul.

Il avoit autour de lui deux évêques grecs, que leur habillement me fit reconnoître, & quelques prêtres du même rite, entre lesquels je reconnus facilement l'officier qui nous avoit amenés, quoique revêtu aussi de l'habit ecclésiastique. Mes yeux se désillèrent alors. Après quelques éloges flatteurs sur ma naissance & sur mon mérite, dans lesquels ma générosité pour mademoiselle Tekely, & mon dernier service ne furent pas oubliés, le prince me dit que dans son estime & sa reconnoissance, il avoit une extrême passion de m'attacher constamment à lui; mais que ne pouvant se satisfaire, si je n'embrassois la religion grecque, il m'offroit deux avantages capables de m'y déterminer, l'évêché de Buccorest, & l'emploi de son premier ministre: qu'il falloit m'expliquer à l'heure même, & que les prélats que je voyois devant lui, n'attendoient que mon consentement pour passer avec moi dans sa chapelle, & me donner l'ordination.

Le ciel m'est témoin que ces deux offres me touchèrent peu, à la condition dont on les faisoit dépendre: non que je fusse au degré de zèle, que je connoissois à mademoiselle Tekely; mais croyant ma seule religion bonne, je ne voyois rien d'humain qui fût capable de me la faire abandonner pour une autre. Aussi n'apportai-je pas d'autre excuse au prince; & le ton dont je

lui fis mes remercîmens fut si froid, qu'il sentit l'inutilité des instances. Ses évêques & ses prêtres semblèrent entreprendre de me persuader ou de me convaincre, par quelques raisonnemens, que leur ignorance me rendit faciles à détruire. Mais je crus alors mes projets de fortune absolument renversés à la cour de Valaquie. Cependant le prince fit signe à ses prêtres de se retirer; & lorsqu'il me vit seul avec lui, il me tint à-peu-près ce discours.

Votre refus me surprend, sans diminuer mon affection pour vous : je vous suppose une foi bien vive, pour résister à mes offres, avec si peu de préparation. Mais l'attachement que vous avez pour votre religion, je l'ai pour la mienne; & quand la conviction est égale, la différence ou l'inégalité des motifs, ne change rien à la vérité du sentiment. Vous ne devez pas être surpris que je sois grec, comme vous êtes romain, ni par conséquent que je désire pour tout ce qui m'est cher, un bien dont je remercie le ciel de jouir moi-même. C'est à ma petite-fille que je veux vous ramener par ce discours. Songez combien il seroit fâcheux pour moi, de lui voir d'autres principes que les miens, dans le sein de ma famille. Elle sera libre, je vous l'ai promis; & ma parole n'étoit pas nécessaire pour l'en assurer. Mais je ne vous dissimule pas que sa

conſtance ſera long-tems éprouvée. Vous l'avez fait élever dans un couvent catholique ; je veux qu'elle ſoit inſtruite auſſi dans un couvent grec. Elle y ſera renfermée dès aujourd'hui par mes ordres, pour y recevoir avec les inſtructions, des reſpects & des careſſes fort éloignées de toute contrainte. Je la vis hier un moment que le chagrin de ſon éducation m'empêcha de prolonger. Elle me parut charmante, quoique triſte & ſombre. Je l'informai tendrement de mes intentions, & je l'ai fait partir ce matin pour le lieu de ſa retraite, où je prendrai ſoin que rien ne manque à la douceur de ſa vie. Si, contre mes eſpérances, elle demeure ferme un ou deux ans dans ſes premières opinions, j'oublie qu'elles ſont contraires aux miennes, & je la rappelle à tous les droits de ſa mère, avec cette ſeule différence, qu'au lieu de la marier avec un prince grec, à qui je l'ai déjà deſtinée, je lui donnerai un mari de ſa religion, qu'elle ne peut eſpérer de la même richeſſe & du même rang : mais, dans une meilleure ſuppoſition, vous ne ſerez pas ſurpris que je regarde ſon changement comme le plus grand bonheur que je puiſſe déſirer pour moi-même & pour elle. J'ai cru devoir l'explication de ma conduite, non-ſeulement aux ſervices que vous m'avez rendus,

mais

mais à l'honneur de mon caractère, que je crois justifié par cet éclaircissement.

Je voulus répondre; & dans l'extrême intérêt dont je me sentois le cœur pénétré pour la situation de mademoiselle Tekely, loin d'approuver ce que je venois d'entendre, j'en aurois fait des plaintes amères. J'aurois réclamé le vrai sens de la parole que j'avois reçue. Ce que j'avois nommé liberté de religion ne pouvoit être une clôture forcée dans un couvent grec, ni même un long cours d'instructions qu'on ne désiroit pas, & qu'on n'écouteroit jamais volontairement. Mais le prince voyant quelque chaleur dans mes yeux, se hâta de m'interrompre, & me demanda mon attention jusqu'à la fin.

Vous qui m'étonnez, reprit-il d'un air affectueux, par le refus de deux offres que j'ai crues capables de tenter l'ambition d'un homme sans fortune, vous n'en méritez que mieux l'estime que j'ai pour vous. Ne soyez pas mon évêque si votre religion s'y oppose, ni mon ministre, puisqu'avec le même obstacle je ne puis vous employer ouvertement sous ce titre, sans risquer de déplaire à la Porte & de choquer mes sujets : mais acceptez l'établissement, que je vous aurois offert dans votre premier voyage, si vous ne m'aviez remis à votre retour. C'est le même office que vous exerciez auprès du prince Ragotzky,

avec les mêmes appointemens & la même part à ma confiance. Vous ferez, comme vous l'avez été de ce prince, mon confident & mon négociateur. Vous ferez témoin, par conféquent, de la conduite que je tiendrai avec ma petite-fille, car vous m'avez laiffé voir quelques doutes de mes intentions; & pour les diffiper tout-à-fait, je commencerai par vous charger de la négociation de fon mariage, avec l'un ou l'autre des maris que je lui deftine dans mes deux fuppofitions.

Ce langage étoit fi net, qu'à moins de lui fuppofer avec moi la duplicité dont on l'accufoit dans fes affaires politiques, ce qui me parut fans vraifemblance, lorfque l'objet de fon offre étoit de me les confier, il ne put me refter la moindre défiance de fa bonne foi. Je lui promis mon attachement aux conditions qu'il s'impofoit comme à moi. J'y trouvois non feulement une reffource honorable & fans reproche, dans mes propres embarras, mais toute la fureté que je pouvois défirer pour la religion de mademoifelle Tekely, dont je ne devois pas craindre que la conftance fût ébranlée par quelques épreuves; & je me flattai d'ailleurs d'en faire abréger le tems par mes follicitations. Quel autre moyen de réfifter à l'autorité d'un père & d'un fouverain? Mes efpérances ont été détruites; mais je n'ai

jamais cessé de les regretter : je juge encore qu'elles étoient sages, chrétiennes, les seules capables d'éloigner tous les malheurs de mademoiselle Tekely & les miens ; peut-être la ruine du prince & de sa maison entière, par le soin que mon nouvel office m'auroit fait apporter à la prévenir.

Nos engagemens ne demandant pas d'autre forme, je ne souhaitai, pour entrer en fonction, que la liberté d'aller passer quelques mois à Cronstat, où ma présence étoit nécessaire, après un si long oubli de ma famille & de mes affaires domestiques. Le prince, qui n'ignoroit pas la médiocrité de mon bien, me proposa de le vendre, pour faire d'autres acquisitions dans ses états, que je devois regarder comme une nouvelle patrie. Je m'éloignai d'autant moins de cette idée, que je trouvois dans mon ancienne aversion pour les Autrichiens, un puissant motif pour abandonner la malheureuse Transylvanie, où leur joug recommençoit à s'appésantir. Le même entretien, qui se ressentoit déjà de l'intérêt que je devois prendre aux affaires du prince, nous ayant conduits aux prétentions de mademoiselle Tekely sur les biens du comte son oncle, nous agitâmes long-tems cette importante question. Mais les circonstances promettoient si peu, que remettant après la détermination de sa petite-

fille une entreprise dont les difficultés se faisoient sentir, le prince ne s'attacha qu'aux ouvertures que je lui donnai sur la succession du comte en Turquie. Je savois que malgré le testament qui l'abandonnoit aux Ragotzky, elle étoit encore ouverte, par des obstacles dont je n'avois pas été si bien informé. J'avois appris seulement, de M. Papay, ancien chancelier du comte, & transylvain comme moi, qu'ayant été envoyé par le prince Ragotzky pour la recueillir, il étoit revenu sans succès. Pourquoi négliger les droits de mademoiselle Tekely, auxquels il ne falloit pas craindre d'objections, dans un pays où les confiscations autrichiennes ne pouvoient s'étendre, & que son oncle n'auroit pas transportés à des étrangers, s'il n'eût ignoré l'existence de sa nièce ? Les trésors qu'il avoit emportés dans sa fuite, & ceux qu'il avoit eu le tems d'amasser, des libéralités du grand-seigneur, passoient pour immenses. J'y aurois pensé plutôt, dis-je à mon nouveau maître, si depuis que j'ai renoncé à toute liaison avec le prince Ragotzky, le pouvoir & les intelligences ne m'avoient manqué, pour rendre cet important service à mademoiselle Tekely.

J'eus l'occasion de reconnoître que la renommée ne faisoit pas d'injustice au prince de Valaquie, en l'accusant d'aimer les richesses. Il prit feu si vivement sur mon récit, que me

chargeant auſſitôt d'aller recueillir cette ſucceſſion au nom de ſa petite-fille, il parut craindre quelque danger du moindre délai. S'il ne put diſconvenir que mes propres affaires me demandoient néceſſairement à Cronſtat, il me fit promettre d'abréger le tems, & de prendre le chemin de Conſtantinople auſſitôt qu'elles ſeroient terminées. Les actes & les preuves du mariage de ſa fille me furent remis. Il y joignit un témoignage de ſa main, avec pluſieurs lettres, pour ceux à qui l'exécution du teſtament pouvoit avoir été confiée, & pour quelques ſeigneurs turcs de ſes amis, dont il ſuppoſa que la protection me ſeroit utile ou néceſſaire. Je me hâtai de partir, vivement preſſé moi-même par la double impatience de ſervir Mlle Tekely, & d'exécuter les premiers ordres d'un maître, auquel je me croyois attaché pour le reſte de ſes jours ou des miens.

Je remarquai en partant que madame Olaſmir, raſſurée par le diſcours ambigu du prince, attendoit tranquillement le retour de ſa maîtreſſe à Tergowitz; & j'aimai mieux la laiſſer dans cette fauſſe confiance, que de troubler ſon repos par d'inutiles informations.

Les difficultés de la montagne m'ayant inſpiré la réſolution de faire le voyage de Cronſtat à cheval, je partis le jour ſuivant, accompagné

d'un ſeul valet, reſte d'une ſuite plus nombreuſe, que j'avois congédiée après la guerre. Cet homme, dévoué à mon ſervice, & naturellement fort adroit, avoit eu l'occaſion d'apprendre de quelques domeſtiques du prince, le nom du couvent où mademoiſelle Tekely étoit renfermée, & ne l'avoit pas manquée; non apparemment que le prince en fît myſtère, puiſque les gens de cet ordre ne l'ignoroient pas; mais je n'avois pas cru lui devoir marquer de curioſité pour une connoiſſance qu'il ne m'avoit pas donnée lui-même, & qui ne pouvoit me conduire à rien. Mes inquiétudes ne regardoient pas la perſonne de mademoiſelle Tekely, ni les agrémens ou la ſureté de ſa retraite. Je croyois n'avoir des vœux à faire que pour ſa conſtance, & qu'à me repoſer de l'évènement ſur l'aſſiſtance du ciel. Auſſi n'attachai-je pas beaucoup de prix à la confidence de mon valet. Ma ſeule réflexion fut que madame Olaſmir ne pourroit ignorer bien long-tems ce qu'on ne cherchoit pas mieux à cacher, & ce que le prince n'avoit pu lui déguiſer, au premier moment que pour ménager ſa tendreſſe & ſon âge.

En traverſant la montagne, je n'oubliai pas que je m'étois propoſé de revoir l'hermite: & quand cette idée ne m'eût pas été préſente, la vue de ſa petite cabane, & ſes demandes qui

me furent adreſſées comme à tous les paſſans, me l'auroient fait rappeler. Je voulois approfondir le ſecret de mademoiſelle Tekely. Mais jugeant qu'il y falloit apporter quelque préparation, je pris le parti de m'arrêter. Je deſcendis de mon cheval, dont je laiſſai la bride à mon valet, & je m'approchai du ſolitaire. Il ne me reconnut pas. Je n'avois pas quitté ma voiture à notre paſſage, & je m'étois contenté d'allonger le bras pour lui faire mon aumône. Quelques mots d'admiration ſur ſon étrange demeure, & ſur le courage qui l'y retenoit, le diſposèrent à m'en accorder l'entrée. Je fis quelque pas, entre deux rochers, qui lui ſervoient de défenſe contre l'impétuoſité des vents. C'étoit un édifice de bois, compoſé d'ais fort groſſiers, qui formoient deux petites chambres, ſans autre ouverture dans la première que la porte, & celle d'une cheminée de terre, par où l'on y recevoit quelques rayons d'un faux jour. Je promis qu'avec un grand feu, dans une montagne où le bois abonde, on y pouvoit être à couvert du plus grand froid, comme on devoit l'être de l'humidité par la nature du fond, qui me parut un rocher fort dur. La ſeconde chambre, que je ne vis pas d'abord, étoit fermée d'une porte plus épaiſſe & d'une forte ſerrure. Je n'avois rien découvert aux environs qui m'eût offert la moindre

apparence de culture. Ainsi cette petite habitation, située au sommet d'une montagne, me parut un des plus tristes lieux du monde.

Cependant elle m'occupoit moins que le désir de quelque ouverture qui pût amener l'hermite à mes vues, lorsque le hasard me servit heureusement. J'apperçus dans un coin fort obscur, sur une mauvaise table, qui faisoit, avec un banc, la plus riche partie des meubles de l'hermitage, un papier, que sa forme & sa grandeur me firent soupçonner d'être le billet de mademoiselle Tekely. Je me tins à cette idée. Après quelques observations sur ce qu'on me faisoit voir, & sur la haine du monde, que cette affreuse retraite devoit faire supposer dans celui qui l'habitoit; il me semble néanmoins, dis-je au solitaire, que vous n'êtes pas ici sans commerce ou sans occupation. Je vois une lettre que vous écrivez ou que vous avez reçue. Il me répondit naturellement, que cette lettre faisoit sa surprise & son embarras depuis trois jours; qu'il l'avoit reçue d'une jeune personne qui traversoit la montagne, & qui paroissoit fort respectée de ceux qui la conduisoient; qu'elle ne contenoit rien d'extraordinaire, mais que l'air mystérieux avec lequel elle avoit été glissée dans sa main, & quelques expressions tragiques, qui ne s'accordoient pas avec les apparences tranquilles qu'il avoit remar-

quées à la jeune dame & dans son cortège, lui sembloient inexplicables. Elle ne vous apprendra rien, ajouta-t-il, dont vous puissiez abuser. Ainsi rien ne vous empêche de la lire; comme j'ai fait mille fois sans y rien comprendre.

Il la prit & me la donna. Le papier me parut un feuillet déchiré de quelque livre. L'encre n'étoit pas de la couleur ordinaire; elle étoit d'un rouge vermeil, un peu terni seulement par la pression des plis. L'écriture paroissoit d'une main tremblante, ou gênée dans sa position, & ne consistoit qu'en cinq ou six lignes. Les voici; elles n'ont pu sortir de ma mémoire : » Vous êtes » un serviteur du ciel, & votre religion est la » mienne. Priez pour une malheureuse fille, » tombée entre les griffes des lions. Priez ardem- » ment, car le danger est terrible. Vous jugerez » de ma situation par le caractère de ce billet, » qui est de mon propre sang. Le poinçon dont » je me suis piquée, m'a servi de plume. »

Cette lecture, & la vue du sang de mademoiselle Tekely, me causèrent une émotion si vive, qu'après avoir relu son billet avec une tendre admiration, mon premier mouvement fut de le porter à mes lèvres, & de l'en presser quelques momens. Je ne m'étois pas trompé dans mon jugement, en le voyant passer entre les mains

de l'hermite, & je compris aiſément qu'après avoir entendu vanter ſa ſainteté dans l'hôtellerie du fort; déſirant le ſecours de ſes prières avec la ferveur qu'elle emportoit de ſon couvent d'Odenbourg, & n'ayant aucune facilité pour écrire, elle avoit pu ſe tirer du ſang avec ſon poinçon. Mais quelles étoient ces griffes, c'eſt-à-dire, cette violence dont elle faiſoit des plaintes? J'avois remarqué, juſqu'à Tergowitz, de la triſteſſe ſur ſon viſage, & je ne l'avois attribuée qu'à l'ennuyeux ordre de notre route. Le faux officier, que j'avois reconnu pour un prêtre, avoit-il pu violer ſitôt la parole que j'avois reçue de ſon prince? Et s'il s'étoit emporté à quelques avis, ou quelques menaces, capables d'effrayer une fille de cet âge, pourquoi ne m'en avoit-elle rien témoigné, dans les occaſions qu'elle avoit du moins de me voir deux ou trois fois le jour? La connoiſſance de ſon caractère me manquoit encore, pour expliquer toutes ces obſcurités; & m'arrêtant à ſa lettre même, qui me fit juger ſes peines réelles, & fort augmentées depuis qu'elle s'étoit vue renfermer dans un couvent grec, je commençai ſérieuſement à la plaindre.

Ce fut néanmoins par le ſeul ſentiment, qui me rendoit déjà ſon bonheur plus cher que le mien; car après les dernières explications du

prince, je ne me perſuaderai jamais qu'il ſe propoſât de la contraindre. Mais les circonſtances n'ayant rien qui parût demander le ſecret, j'entrai dans ſes vues, par la prière que je fis à l'hermite de la recommander au ſecours du ciel; & pour arrêter l'étonnement que mon ſilence & mes agitations pouvoient lui cauſer, non-ſeulement je lui confeſſai que je connoiſſois la jeune perſonne dont il m'avoit fait lire le billet, mais je l'informai de ſa naiſſance, de ſon nom, du ſujet de ſes chagrins & de ſa retraite même, que je venois d'apprendre de mon valet. Vous voyez, ajoutai-je, que vos pieuſes ſupplications ne peuvent être mieux employées; & mes aumônes, qui ſeront fréquentes, vous exciteront à leur donner toute la ferveur que mademoiſelle Tekely vous demande.

Il avoit prêté l'oreille avec une attention ſi vive, que j'en avois remarqué du changement dans ſa phyſionomie. Lorſque j'eus achevé de parler: mademoiſelle Tekely! me dit-il d'un ton plus ardent, & d'un air moins réſervé qu'il ne l'avoit eu juſqu'alors avec moi, une fille du comte Jean! une nièce du comte Emeric! Oui, répondis-je ſimplement, & digne de ſa naiſſance par toutes les qualités qui font l'honneur de ſon ſexe. J'étois peu frappé de la ſurpriſe que lui cauſoit une héritière de ce nom, ignorée encore

de toute la Hongrie. Il reprit ſon air humble & modeſte pour me demander s'il ne pouvoit me connoître mieux. Je ne fis aucune difficulté de lui apprendre qui j'étois, & l'étroite relation que j'avois avec mademoiſelle Tekely. Cependant, lui dis-je, vous ne pourrez faire aucun uſage de cette connoiſſance pour les aumônes que je vous promets, parce qu'à la ſuite de quelques ſemaines que je vais paſſer à Cronſtat, je ſuis prêt à m'éloigner pour long-tems; mais je veux d'avance que vos prières ſoient récompenſées. Je lui fis une aumône aſſez forte, qu'il reçut avec toute la modeſtie de ſon état, & je le quittai pour continuer ma route. J'emportois la lettre de mademoiſelle Tekely; mais il me pria ſi vivement de la lui laiſſer, que n'ayant aucun droit ſur ce qui lui venoit d'elle, je ne pus la refuſer à ſes inſtances.

Il ne me reſta de cet entretien que de nouveaux ſentimens de zèle, & d'une tendre pitié pour le malheureux objet de mes ſoins & de mon attachement. Je croyois entrevoir néanmoins qu'il entroit dans ſon inquiétude un peu trop de prévention contre tout ce qui choquoit les premières idées de ſon enfance. Ses frayeurs me paroiſſoient exceſſives, & je ne pouvois me figurer que ni le prêtre grec, ni le prince, euſſent pris d'autres voies que celle de la douceur pour

lui propoſer un changement de religion. Mes affaires furent moins longues à Cronſtat que je ne l'avois appréhendé. Quinze jours m'auroient ſuffi, & je n'y aurois pas été plus long-tems ſi l'amitié ne m'eût arrêté quelques jours de plus, pour les paſſer avec un de mes anciens amis, qui ne fut pas moins ſurpris de m'y retrouver, que moi d'apprendre qu'il y étoit arrivé. C'étoit M. Jeffreys, envoyé d'Angleterre à la Cour de Suède. Il ſe rendoit à Bender, auprès du roi Charles, que le malheureux ſuccès de ſes armes avoit forcé de s'y retirer. J'avois formé la plus intime liaiſon avec ce miniſtre, pendant qu'il étoit chargé par ſa cour de la médiation des puiſſances maritimes, que j'avois négociée en faveur des partiſans de la liberté hongroiſe; & quoique cette entrepriſe eût mal réuſſi, elle m'avoit fait acquérir l'eſtime de tous ceux qui s'y étoient employés. M. Jeffreys n'avoit pas ceſſé de me témoigner la ſienne & s'étoit même entremis à ma recommandation pour faire agréer au roi de Suède les ſervices d'un miniſtre luthérien, de mes plus proches parens, à qui le malheur de ſon éducation avoit fait ſouhaiter de s'établir dans un état proteſtant. Ainſi, lui devant de l'amitié & de la reconnoiſſance à pluſieurs titres, je le retins quelques jours à Cronſtat avec ſon épouſe, qui s'étoit déterminée à l'accompagner dans ſon

voyage, & je leur donnai, en nous féparant, l'efpérance de me revoir bientôt à Conftantinople, où M. Jeffreys me dit que les affaires de la compagnie angloife de Turquie, dans laquelle il étoit engagé, pourroient le conduire de Bender.

Peut-être la curiofité de voir le héros du nord, qu'on repréfentoit auffi grand dans fes difgraces, que dans le plein éclat de fes plus brillantes profpérités, m'auroit-elle fait partir avec monfieur & madame Jeffreys par la route de Bender, d'autant plus que le prince de Valaquie m'ayant déjà remis toutes les preuves du droit que j'avois à réclamer, rien ne me rappeloit néceffairement à Tergowitz : mais depuis que j'avois lu le billet de mademoifelle Tekely, j'étois trop occupé de fes peines pour m'éloigner d'elle fans avoir tenté quelque chofe pour fa confolation, ou du moins fans avoir appris de madame Olafmir ce qu'elle en avoit pu découvrir dans mon abfence.

Je penfois donc à retourner fur mes traces, lorfque mon départ fut précipité par l'avis le plus étrange & le plus éloigné de toutes mes idées. Un courier m'apporte une lettre du prince, qui m'apprend l'évafion de fa petite-fille, & qui me preffe de me rendre à Tergowitz pour délibérer avec lui fur ce trifte événement. Cette nouvelle étant déjà publique à fa cour, quelques mots échappés au courier me firent juger que

les premières défiances étoient tombées sur moi, & qu'on ne m'avoit écrit que pour les éclaircir, en s'assurant si j'avois quitté Cronstat. Je pardonnai ce soupçon au chagrin d'un père; & le mien n'étant pas moins vif, j'avoue qu'au premier moment je regardai l'entreprise de mademoiselle Tekely comme le plus grand malheur où ses peines, bien ou mal fondées, eussent pu la faire tomber. Dans quelle protection, & de quel côté lui supposer des ressources? Le transport d'une mortelle inquiétude me fit oublier toute crainte de lui déplaire, jusqu'à répondre aussi-tôt au prince que je ne pouvois soupçonner que madame Olasmir de l'avoir aidée dans sa fuite, & que sans doute il falloit chercher leurs traces du côté de la Hongrie. C'étoit néanmoins la servir sans le vouloir, en faisant évanouir les soupçons qui me regardoient moi-même, & qui m'auroient pu faire observer plus long-tems. La nuit approchoit, j'étois sans voiture, & je ne pouvois partir à cheval que le jour suivant. Je renvoyai le courier avec ma réponse, & la promesse d'être le lendemain au soir à Tergowitz.

En effet, après avoir employé toute la nuit à recueillir mon argent, je partis à la pointe du jour; & j'aurois regretté fort amèrement quelques heures données à ce dernier soin de ma fortune, si l'entier oubli de mes intérêts avoit

pu ſauver mademoiſelle Tekely de tous les malheurs que je redoutois pour elle. Ma diligence me fit arriver en moins de trois heures au ſommet de la montagne. Il en étoit huit. J'approchois de l'hermitage, où j'avois deſſein de m'arrêter un moment, pour exciter le pieux hermite à redoubler ſes prières.

Le retentiſſement des rochers me fit entendre, à quelque diſtance, un bruit ſourd qui s'évanouit preſque auſſi-tôt. J'étois encore dans l'épaiſſeur des bois. Je portois dans ma valiſe une ſomme conſidérable en or. Un mouvement naturel de frayeur, que ce paſſage déſert inſpire toujours, & le ſouvenir réel de mille aventures célèbres dans le pays, me firent interrompre ma marche. Je m'arrêtai dans un lieu couvert; & faiſant quitter ſon cheval à mon valet, je lui donnai ordre de s'avancer lentement du côté d'où le bruit nous étoit venu: il nous ſembloit même qu'il recommençoit par intervalles, & qu'il ne pouvoit être éloigné. C'étoit celui de pluſieurs perſonnes à pied, qui ceſſoient quelquefois de marcher, & qui laiſſoient échapper quelques paroles, mais d'une voix baſſe & contrainte. Je contraignis encore plus la mienne pour recommander beaucoup de prudence à mon valet.

Il fut une demi-heure à reparoître, & mes alarmes devenoient fort vives pour lui. Enfin je

le

le vis revenir à moi ſans précaution. Son retour diſſipa mes frayeurs, mais ſon récit ne put me cauſer que beaucoup d'étonnement. Il s'étoit avancé par degrés juſqu'à la ſortie du bois, à l'endroit où l'on commençoit à découvrir l'hermitage, parce qu'en ſuivant toujours le bruit, il avoit jugé qu'il ſe portoit vers ce lieu. Cependant, étant demeuré caché ſous les derniers arbres, à trois ou quatre cens pas du ſpectacle qui s'étoit bientôt offert à lui, il n'avoit pu diſtinguer qu'imparfaitement les objets. La première figure qui s'étoit préſentée à ſes yeux avoit été celle d'un homme vêtu de rouge, galonné en or, la tête couverte d'un bonnet militaire, à la manière hongroiſe, armé d'un grand ſabre & d'un mouſquet. Cet homme avoit traverſé l'eſpace de terrein nud, & s'étoit rendu à l'hermitage, qu'il avoit ouvert d'une clé. Quelques minutes après, l'hermite en étoit ſorti, ſans que l'homme rouge eût reparu. L'hermite avoit pris le chemin par lequel l'homme rouge étoit arrivé à l'hermitage. Il étoit entré dans la même partie du bois, d'où l'autre étoit ſorti; & preſqu'auſſitôt il s'étoit fait revoir, avec deux hommes vêtus de noir, chargés de quelques paquets, & deux femmes, que la lenteur de leur marche, & le beſoin qu'elles avoient d'être

soutenues, devoient faire croire extrêmement fatiguées. Tous s'étoient rendus à l'hermitage ; & pendant un demi-quart d'heure, que mon valet avoit encore passé à les observer, il n'avoit vu paroître à la porte que le seul hermite, qui s'en étoit même éloigné de quelques pas, pour jeter les yeux autour de lui, comme s'il eût attendu quelqu'un de plus, ou cherché à découvrir si tout étoit tranquille dans sa solitude.

J'avoue que tant de bizarres images me firent naître d'étranges soupçons ; & les plus avantageux pour l'hermite ne furent pas favorables à ses mœurs. Mais, dans la nécessité de continuer ma route, j'écartai un reste de frayeur, en considérant qu'on ne me parloit que d'un homme armé, qui n'en attaqueroit pas deux, auxquels il devoit aussi supposer des armes, & d'ailleurs la facilité de s'éloigner avec toute la vîtesse de leurs chevaux. Le seul changement que je fis à mon projet, fut de traverser le premier un lieu si suspect, sans dire un mot à l'hermite, dont les prières ne me sembloient plus valoir ce qu'elle m'avoient déjà coûté. Je me remis en chemin dans cette résolution, & peu s'en fallut qu'elle ne fût exécutée trop fidèlement. Mais l'hermite, averti par le bruit de mes deux chevaux, fut plutôt sur le chemin que je ne

pus arriver à l'endroit où je le vis arrêté. Il n'avoit pensé, comme il me le dit ensuite, qu'à déguiser mieux son secret, en venant demander, suivant son usage, l'aumône à deux voyageurs qu'il voyoit passer. Lorsqu'il crut me reconnoître, l'étonnement & la joie le rendirent immobile. Il tendit affectueusement les bras, sans venir à ma rencontre; & quoique j'eusse déjà pris le galop, pour passer tête baissée devant sa demeure, & devant lui-même, je ne pus résister à la curiosité de lui parler un moment dans une posture si peu redoutable. J'arrêtai ma course. Il prévint mes questions par des exclamations fort tendres. Ah monsieur! quelle charmante surprise! quelles bénédictions du ciel! A l'heure même, j'allois dépêcher un exprès à Constate. Hâtez-vous, suivez-moi. Non, vous ne devinerez jamais qui vous attend ici. Cet air de tendresse, & ce ton naïf, ne pouvant me laisser de crainte ou de défiance, je le pressai de s'expliquer mieux. Il prit une de mes rênes, pour m'éloigner à dix pas de mon valet; & m'ayant prié de baisser la tête pour l'entendre, dois-je ouvrir la bouche, me dit-il, devant tout autre que vous? Vous le pouvez, répondis-je, devant ce valet, dont je vous réponds comme de moi. Hé bien, reprit-il plus librement, apprenez que

mademoiſelle Tekely & madame Olaſmir ſont depuis une heure dans cette cabane.

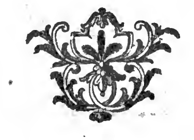
Il eſt certain que dans une agitation, telle que je n'en ai jamais éprouvée, je ne laiſſai pas de conſerver aſſez de préſence d'eſprit pour douter d'un évènement ſi peu vraiſemblable, & pour me demander même ſi la prudence me permettoit de me livrer à des apparences de bonne foi, qui pouvoient couvrir quelque horrible perfidie. Mais le ſouvenir préſent des obſervations de mon valet, ſur-tout des deux femmes qu'il avoit vues conduire dans l'hermitage, l'emporta ſur des idées trop timides; & je n'écoutai que le premier mouvement par lequel je me ſentis entraîné dans un lieu, où l'on m'aſſuroit que j'allois revoir mademoiſelle Tekely. Je ne fus pas plus épouvanté par le conſeil, que l'hermite me donna, de faire tenir mes chevaux à l'écart ſous quelques arbres, qui pouvoient les dérober à la vue des paſſans, dans la crainte d'attirer trop leur attention ſur l'hermitage. Ainſi le ſoin de ma vie & celui de mon argent, furent également oubliés. Je ſuivis l'hermite ſans précaution, troublé par une confuſion d'idées & de ſentimens, qui me rendirent muet juſqu'à ſa cabane.

La première porte en avoit été fermée, lorſqu'il en étoit ſorti; & ce ne fut qu'après avoir

entendu sa voix, qu'on se hâta de l'ouvrir. Je vis, dans la chambre que je connoissois déjà, un homme vêtu de noir, tel que mon valet m'en avoit représenté deux. Mais l'hermite, ayant fermé la porte sur nous, en ouvrit une autre; & l'obscurité, où nous nous trouvions, fut aussitôt dissipée par la lumière d'une chandelle, dont la seconde chambre étoit éclairée. Il y entra le premier, pour diminuer, me dit-il, par un mot de préparation, la surprise où mademoiselle Tekely alloit être de me voir paroître, suivant tous ses vœux, mais assurément contre son attente. Je la vis moi-même, dans cet intervalle, assise sur quelques paquets, la tête appuyée sur le sein de madame Olasmir, que je découvris aussi, & qui la soutenoit d'un bras dans cette posture. Un autre homme en noir leur tenoit compagnie, sans qu'elles me parussent effrayées de leur situation. La figure des deux hommes, & la forme, autant que la couleur de leurs habits, me les fit reconnoître alors pour des gens d'église. Il ne manquoit, à la description de mon valet, que l'homme vêtu de rouge, & je fus surpris de n'en voir aucune trace.

Ici, nous fûmes interrompus une troisième fois; & me sentant attaché par le plus vif intérêt,

je craignis si fort qu'il ne prît envie à mes gens d'ouvrir & d'entrer, que je me levai avec impatience, pour fermer intérieurement ma porte. Ensuite je rendis toute mon attention au docteur qui continua de faire parler son abbé transilvain.



LIVRE SIXIÈME.

Mon nom, qu'on parut entendre avec plus de joie que d'étonnement, ayant fait quitter leur posture aux deux dames, je compris qu'elles étoient informées de mon approche, & j'entrai sans attendre le retour de l'hermite. Mademoiselle Tekely se précipita au-devant de moi, & prit une de mes mains qu'elle serra dans les siennes. Ce petit transport, que j'attribuai à la vive impression des circonstances, & les mouvemens dont j'étois agité, n'en rendirent pas mes caresses plus familières. Je lui fis reprendre le siège où je l'avois vue. L'hermite, en homme d'expérience, jugea qu'une scène si singulière demandoit pour moi de prompts éclaircissemens, & n'attendit pas mes questions. Je ne puis vous informer trop tôt, me dit-il, d'une aventure dont la hardiesse, de la part de mademoiselle Tekely & de la mienne, & le succès, heureusement conduit par le ciel, ne peuvent manquer de vous causer beaucoup d'admiration; & quelque parti qu'elle vous fasse prendre, vous allez sentir qu'il faut de la diligence pour en assurer le fruit. Mais vous ne m'entendrez qu'imparfaitement si je ne commence par vous apprendre qui je suis, & non-seulement la force

des motifs qui m'attachent à tout ce qui porte le nom de Tekely, mais d'où me viennent les facilités que j'ai trouvées tout d'un coup pour mon entreprife.

Il me pria de me rappeler la vive furprife qu'il n'avoit pu contenir lorfqu'il m'avoit entendu parler d'une fille du comte Jean, & d'une nièce du Comte Emeric. Je n'y trouverois rien d'exceffif, en apprenant qu'il fe nommoit Ketefer, & que les vingt premières années de fa vie s'étoient paffées au château de Kus, fiège de cette noble maifon. Quoique catholique, il y avoit été page. Enfuite, s'étant dévoué à fervir le comte Emeric, lorfqu'après la mort de fon père il avoit été forcé de s'évader la nuit du château de Kus, où les Autrichiens l'avoient affiégé, il l'avoit fuivi en Tranfylvanie, & de-là dans tout le cours de fes guerres, jufqu'à la fameufe journée d'Olafch, où, combattant à la tête de quelques troupes hongroifes, dont le comte lui avoit confié le commandement dans l'armée turque, il étoit refté à demi-mort fur le champ de bataille. Là, ne pouvant attendre de fecours d aucune puiffance humaine, il avoit levé les yeux au ciel, qu'il fe reprochoit d'avoir mal fervi depuis fon enfance, & les engagemens mêmes qu'il avoit au fervice des Infidèles lui femblant un crime contre la religion dans laquelle il étoit né, il avoit cru ne

le pouvoir expier qu'en vouant à la pénitence un reste de vie qu'il désespéroit de conserver plus long-tems. Cependant d'heureux secours l'ayant dérobé à la mort, l'exécution de cette promesse avoit été retardée par son inclination pour les armes, & par son attachement pour le comte. Mais un autre évènement, où la voix du ciel s'étoit fait entendre avec plus d'énergie, avoit enfin surmonté ses résistances. La comtesse de Kedasty, sœur du comte, fugitive depuis son aventure de Cassovie, où deux femmes de soldats, qu'elle employoit à faire passer les déserteurs autrichiens dans le parti de son frère, l'avoient mise, par leur trahison, dans la nécessité de s'évader, & s'étoient rendues les accusatrices d'un grand nombre de Hongrois, dont le supplice donna naissance aux fameux tribunaux d'Eperies & de Debrezin, étoit passée en Transylvanie lorsque les états de cette principauté avoient reconnu son frère pour leur souverain, & s'y étoit soutenue quelque tems dans le rang de sa naissance. Cette fortune ayant peu duré, & celle du comte commençant à décliner, il étoit question de tirer sa sœur d'un pays où son parti ne dominoit plus. Ketefer fut chargé de cette commission, avec soixante cavaliers déterminés, qui devoient passer par la Valaquie, & se rendre, suivant leurs intelligences, au pied du mont Carpat, pour y prendre

la comtesse. Les Impériaux n'y ayant pas encore de poste, ce passage étoit ouvert, & paroissoit peu suspect, au travers d'une si rude montagne. Mais Ketefer fut observé ou trahi. Pendant qu'il s'avançoit sans obstacle vers la plaine de Cronstat, un corps de six cens impériaux s'étoit saisi de la seule route par laquelle on y pouvoit descendre, & fondit de divers côtés sur sa troupe. Il se défendit avec une si furieuse obstination, qu'il y perdit jusqu'au dernier de ses gens; & lui-même, couvert de blessures, à pied par la mort de son cheval, n'avoit dû la vie qu'au bonheur qu'il avoit eu de se glisser dans les bois par un sentier fort étroit, qui l'avoit sauvé. Dans ce triste état, après quelques heures d'une marche incertaine, il s'étoit trouvé à la vue de l'hermitage, habité alors par un autre hermite, dont il avoit reçu tous les bons offices de la charité. Alors le danger présent de ses blessures, celui dont il venoit d'échapper par un miracle sensible, le souvenir d'un vœu long-tems négligé, le chagrin même de sa disgrace, & d'avoir si mal rempli l'attente du comte, toutes ces considérations, fortifiées, nous dit-il, par l'occasion, dans l'exemple qu'il avoit devant les yeux, & qui n'étoit pas sans quelque ressemblance avec sa propre aventure, l'avoient déterminé tout d'un coup à ne pas quitter la solitude où la main du ciel l'avoit con-

duit. Il avoit changé l'habit militaire pour le ſac d'hermite : mais ſentant l'importance de ne laiſſer jamais affoiblir les motifs qui l'avoient jeté dans l'humiliation de la pénitence, il avoit gardé, dans un coin de ſa retraite, ſon habit, ſes armes, & tout ce qui pouvoit retracer à ſa mémoire le frivole uſage qu'il avoit fait des plus belles années de ſa vie : heureſe inſpiration, qui l'avoit mis en état de rendre, à mademoiſelle Tekely, un ſervice qu'il n'auroit pu tenter ſous le froc d'hermite. Peu de mois aprés ſa converſion, ajouta-t-il, il s'étoit trouvé ſeul poſſeſſeur de l'hermitage, par la mort de ſon collègue. Avec un modèle de toutes les vertus, ce ſaint homme lui avoit laiſſé, pour héritages, la connoiſſance & l'amitié des deux honorables eccléſiaſtiques que j'avois devant les yeux, l'un établi à Rouca, l'autre à Criſolitz, bourg voiſin de Tergowitz, tous deux attachés depuis longtemps au ſervice ſpirituel d'un reſte de catholiques, ſoufferts juſqu'alors dans la Valachie; & c'étoit à leur généreux zèle, que mademoiſelle Tekely devoit les ſecours, qui l'avoient heureuſement dérobée aux ſéductions des grecs.

J'écoutois avec toute mon attention, ſans porter de jugement ſur une entrepriſe que j'ignorois encore, & dans l'appréhenſion ſeulement que les traces de l'aventure n'euſſent pas

été déguifées affez foigneufement pour nous garantir, dans cette folitude même, de la pourfuite des gardes du prince, dont je craignois à tous momens l'arrivée. Cependant le nom de Ketefer étoit propre à me raffurer. Il étoit célèbre dans toute la Hongrie, par la bravoure extraordinaire de celui qui l'avoit porté, & qu'on avoit cru tué dans la montagne avec tous fes gens. J'admirai le pouvoir de la religion fur un homme de ce caractère, & le ton fimple & modefte, dont il nous avoit retracé fon ancienne gloire.

Il reprit. A préfent, monfieur, vous devez juger de ce que je reffentis, il y a trois femaines, lorfqu'ayant appris de vous par qui mes fervices étoient demandés, l'intérêt du ciel fe joignit, dans mon cœur, à mon immortel attachement pour le nom de Tekely. Vous ne vous fîtes pas affez connoître, pour m'infpirer toute la confiance que j'aurois prife auffi-tôt pour vous: mais n'étant ici qu'à cinq lieues du couvent grec dont vous m'aviez dit le nom, je réfolus fur le champ d'y pénétrer, d'y voir la nièce de mon cher maître, & de favoir d'elle-même ce que je devois entreprendre pour elle. La force, s'il en eût été befoin, m'en auroit ouvert l'accès, par l'affiftance de quelques anciens foldats catholiques, établis dans les bourgs voifins de cette montagne, qui fans me connoître autrement qu'à

titre de vieux ſoldat comme eux, viſitent quelquefois ma retraite, & me portent un reſpect dont je ne ſuis redevable qu'au genre de vie que j'ai embraſſé. Mais j'avois d'autres moyens à tenter. L'habit, que j'ai conſervé, m'en offroit pluſieurs; & je m'arrêtai d'abord au plus ſimple, qui fut de me préſenter à la porte du couvent, ſous la qualité d'officier du prince, chargé de voir en ſon nom mademoiſelle Tekely.

Je fus introduit ſans défiance. Deux mots me firent connoître d'elle; & lorſque dans nos explications elle m'eut appris quels liens vous attachent à ſes intérêts, je regrettai fort amérement de n'avoir pas eu plus d'ouverture pour vous. Rien ne me parut l'affliger tant que votre voyage, & la longue abſence à laquelle vous m'aviez dit que vous étiez obligé. Il m'abandonne, s'écria-t-elle, lui qui m'a jetée dans le précipice où je ſuis! On m'a ravi madame Olaſmir. On m'a livrée à toutes les ruſes de l'enfer! Je ſuis perdue ſans reſſource. Son déſeſpoir me parut ſi vif, qu'après avoir achevé de m'éclaircir ſur ſa ſituation, dont je reconnus en effet le danger, par les artifices employés pour la ſéduire, je lui déclarai que j'étois venu dans l'intention de la ſervir; & qu'avec le motif de la religion, j'avois celui d'un inviolable dévouement

pour tout ce qui me représentoit son père ou son oncle. Cette déclaration, accompagnée de quelque détail sur les aventures de ma vie, ranima tout d'un coup son courage. Elle ne parla plus que de quitter sa prison. Elle auroit été capable, ajouta l'hermite, en la regardant avec un sourire, de partir à l'heure même, si la difficulté de sortir du couvent ne l'eût arrêtée; & son plan me fit juger qu'elle s'étoit occupée plus d'une fois des même idées. Elle vouloit, me dit-elle, se retirer dans quelque lieu sûr, faire avertir madame Olasmir de la rejoindre, attendre votre retour avec elle, & vous prier de la reconduire, pour le reste de sa vie, dans son cher asile d'Odenbourg. En vain lui représentai-je qu'une si grande résolution demandoit des préparatifs & de la prudence. Elle ne me laissa que le temps de voir madame Olasmir, pour concerter avec elle les moyens & le jour de sa fuite.

Je lui promis volontiers de me rendre, dès le même jour, à Tergowitz. Madame Olasmir, que je vis avec plus de liberté, ne me parut pas moins tremblante; mais lorsqu'elle se crut sûre de mon zèle, elle ne marqua pas moins d'empressement pour quitter la cour de Valaquie. Elle n'étoit informée que depuis deux jours, de la situation de mademoiselle Tekely; & ses alarmes

étoient d'autant plus vives, qu'en lui donnant cette connoiſſance, on s'étoit flatté de pouvoir la faire ſervir elle-même à ſéduire ſon élève. On lui avoit offert à cette condition, non-ſeulement de la conduire auprès d'elle, mais de l'établir avantageuſement, par un mariage au-deſſus de ſes eſpérances; & le prince, en lui faiſant cette propoſition, avoit exigé, pour aſſurance de ſa bonne-foi, qu'elle commençât par l'abjuration & le mariage. Il avoit accordé quinze jours à ſes réflexions, & l'avoit quittée ſans attendre ſa réponſe. Son inquiétude n'étoit pas pour elle-même: mais jugeant, par cette artificieuſe méthode, de l'adreſſe avec laquelle ſon élève ſeroit attaquée, elle trembloit pour une jeune perſonne qui ſe trouvoit engagée dans une ſi dangereuſe guerre; & le parti de fuir, ſi la fuite étoit poſſible avec elle, lui ſembloit auſſi le ſeul qu'elles duſſent tenter l'une & l'autre.

Les craintes de mademoiſelle Tekely, ſi réellement juſtifiées par ce que je venois d'entendre, ne me permirent plus de balancer ſur le ſervice qu'elle m'avoit demandé. Cependant la défiance que j'ai toujours eue de mes propres lumières, autant que la néceſſité d'employer quelque ſecours pour la délivrer, me fit prendre le conſeil de mes deux amis. J'eus beſoin de pluſieurs jours pour les aſſembler. Leur avis ne

fut pas différent du mien. Ils conclurent même que le temps étoit précieux, & que ne pouvant me dispenser de retourner au couvent, où ma seconde visite seroit peut-être assez remarquée pour faire approfondir mes prétextes, il ne falloit pas nous exposer à des obstacles, que le délai rendroit invincibles. Toutes nos mesures furent prises avec sagesse. Les temps & les lieux furent réglés. Mes deux vertueux amis promirent de se rendre à quelque distance du couvent, pour y recevoir Mlle Tekely, que je ne voulois confier qu'à des mains si sûres. De quatre hommes éprouvés, que je disposai à me servir, deux furent destinés à m'accompagner; les deux autres, à partir de Tergowitz avec madame Olasmir dans le cours de la même nuit. Le fond de mes vues, après la délivrance de mademoiselle Tekely, que je regardois comme une entreprise aisée, étoit de réunir les deux dames avant le jour au pié des montagnes, d'y congédier hommes & chevaux, pour ne laisser à nos confidens mêmes aucune connoissance de notre route; de conduire, par divers détours, qui me sont devenus familiers, les dames & mes deux amis jusqu'à ma demeure, asyle plus sûr, à mon avis, qu'un grand nombre d'autres qui m'étoient offerts; & d'y reprendre l'habit de ma profession, pour vous porter moi-même en Transylvanie, où je parois

quelquefois

quelquefois sous cette marque, des informations sur lesquelles j'aurois pris vos ordres.

Il ne me restoit qu'à convenir, avec les deux dames, des moyens de leur évasion; & n'y voyant pas plus de difficulté que d'incertitude, j'en avois déjà fixé le jour à mes confidens. Grâces à vos libéralités, qui m'avoient mis en état de fournir à la dépense des courses, je revis bientôt madame Olasmir à Tergowitz. L'unique embarras que je lui laissai, pour répondre à mes mesures, fut de se rendre, le soir du jour convenu, dans une rue peu éloignée de son logement, où mes deux hommes devoient la prendre, & de se laisser conduire avec aussi peu d'inquiétude que de bruit. De-là, m'étant rendu au couvent, je n'y remarquai aucune apparence de soupçon, qui diminuât la liberté de ma visite, ou qui dût me faire changer mes arrangemens. Mademoiselle Tekely, disposée à tout entreprendre, n'avoit eu que son impatience à modérer; & lorsqu'elle eut entendu mon plan, elle fut la première à me désigner les lieux par lesquels son évasion lui sembloit facile. Elle m'indiqua des routes qu'elle avoit étudiées, & que j'ignorois, quoique je ne l'eusse pas revue sans les avoir observées. Enfin, l'heure de l'exécution étant arrivée, c'est-à-dire, avant-hier à minuit, loin d'être arrêtée par la frayeur, ou retardée

par l'obstacle des passages, elle étoit au rendez-vous avant moi, & je fus étonné, en y arrivant, de la trouver assise sur le haut du mur, où je n'eus qu'à lui tendre les bras pour la recevoir. Elle avoit eu le courage & l'adresse d'y monter, sans autre secours que ses petites mains, après avoir jeté, par-dessus, deux ou trois paquets de choses nécessaires à son usage, qu'elle avoit eu la précaution & la force d'apporter.

Les sages amis, que vous voyez, étoient à vingt pas de moi, tous deux à cheval, tandis qu'étant descendu avec mes deux hommes d'escorte, nous avions laissé nos montures un peu plus loin, pour ne pas nous trahir par une marche trop bruyante. Je fis prendre les paquets de mademoiselle Tekely à l'un de mes deux seconds, & je lui donnai le bras avec l'autre. Le silence de la nuit ne fut pas interrompu par nos discours. Chacun sembloit plein de la dangereuse commission dont il étoit occupé. Mademoiselle Tekely se laissa placer derrière un de mes amis, avec une confiance pour eux & pour moi, qui ne pouvoit venir que de la force de ses motifs. Je fis prendre le devant à celui de ses deux conducteurs qui demeuroit. L'autre, chargé de son précieux fardeau, suivoit à cent pas. Je marchois vingt pas après, & mes deux militaires faisoient l'arrière-

garde. Je connoiſſois ſi bien ces deux hommes, qu'avec ce que je pouvois mettre pour les ſeconder, toute la garde du prince ne m'eût pas fait perdre un pas de terrein, ſans avoir vu mademoiſelle Tekely en ſûreté. Nous arrivâmes heureuſement, dans cet ordre, au lieu dont j'étois convenu avec les guides de madame Olaſmir. Ils y étoient avec elle, à cheval encore, mais tranquilles, après une marche de ſix heures, dans laquelle ils n'avoient pas fait moins de neuf lieues.

La joie du ſuccès me fit perdre un moment de vue mademoiſelle Tekely, pour ne penſer qu'à ſuivre le plan que je m'étois propoſé. Après avoir aidé madame Olaſmir à deſcendre, & l'avoir priée de prendre un moment de repos avec ſon élève & mes deux amis, je m'éloignai de quelques pas, pour renouveler mes derniers ordres aux quatre hommes, en les renvoyant avec les chevaux. C'étoit de ſe ſéparer dans leur retour, & de prendre différentes routes, pour rendre leurs traces moins aiſées à découvrir. Mais quoique je leur euſſe laiſſé croire, & que les circonſtances fuſſent propres à leur perſuader, que le terme des deux dames ne pouvoit être fort loin du lieu où nous étions deſcendus, j'avois fait réflexion, dans la marche, que j'aurois ici beſoin d'un cheval, pour vous

aller joindre plus promptement à Cronſtat. Cette idée me fit ordonner au plus prudent de mes hommes, de prendre aujourd'hui, avec un cheval de main, la grande route de Tranſylvanie par Rouca, & d'être à ma porte avant le milieu du jour. Les prétextes ne m'ont pas manqués, pour lui faire entendre que je ſerois retourné ce matin chez moi, après avoir achevé de ſervir les deux dames, & que j'attendois d'autres ſervices de lui pour moi-méme. Ainſi vous ne ſerez pas ſurpris de le voir arriver dans quelques heures. Je paroîtrai ſeul, pour le remercier de ſon zèle, que votre arrivée rend inutile; & vous ſerez libres tous de vous dérober à lui, en demeurant renfermés dans cette ſeconde chambre.

Entre mes précautions, je n'avois pas oublié qu'il nous reſteroit trois lieues à faire dans la forêt, & que les deux dames, mal exercées à marcher, ne pourroient ſe rendre ici avant la fin de la nuit J'avois fait prendre, à mes deux amis, leurs manteaux & quelques proviſions de vivres. Mon deſſein étoit de faire paſſer le reſte de la nuit aux dames, dans le même lieu où je les avois fait deſcendre, & de les mettre en chemin au jour, par des bois à la vérité fort épais, mais dont la lenteur de notre marche leur auroit fait une promenade, ſur-tout avec les

ſecours que trois hommes pouvoient leur prêter. Cet endroit d'une montagne, dont j'ai eu le temps de connoître toutes les parties, depuis ſi long-temps que je l'habite, eſt adoucie par des pentes ſucceſſives, & même ouvertes par des ſentiers, où, ſans pouvoir paſſer à cheval, on avance aſſez facilement à pié, ſur un gazon dont l'hiver ne flétrit pas la verdure. C'étoit l'agrément, autant que la sûreté du chemin, qui m'avoit déterminé pour cette route; & je n'avois pas douté que dans l'eſpace d'un jour, deux femmes, des plus délicates, n'en ſurmontaſſent aiſément la fatigue. Les rochers, dont cette cabane eſt environnée, n'ayant pas d'ailleurs une grande étendue du même côté, je comptois qu'en les traverſant vers la fin du jour, par un ſentier que j'y ai creuſé de mes propres mains, nous ſerions ici rendus au commencement de la nuit, pour y entrer à la faveur des ténèbres, dont je penſois à couvrir notre arrivée.

Mais lorſqu'ayant vu partir les quatre hommes, je me rapprochois des dames, ſans autre embarras que celui de leur procurer juſqu'au jour une ſituation commode, ma ſurpriſe fut extrême d'entendre quelques gémiſſemens ſourds, que la contrainte même qu'on ſe faiſoit pour les retenir, rendoit plus touchans & plus douloureux. C'étoit madame Olaſmir, dont l'inquiétude ſe

soulageoit par des soupirs & des pleurs; mais le cruel accident, qui les causoit, me jeta moi-même dans une mortelle alarme. Je vis, à la clarté de quelques foibles rayons de la lune, mademoiselle Tekely étendue sur un de nos manteaux, sans connoissance & sans mouvement. Mes amis, qui s'employoient inutilement à lui faire rappeler ses forces, paroissoient douter si le peu de chaleur, qu'elle conservoit encore, étoit un reste de vie. Ils m'apprirent, en deux mots, qu'elle étoit tombée dans cet état presqu'au moment que je m'étois éloigné, après quelques explications qui sembloient propres, au contraire, à soutenir son courage. Elle s'étoit fait assurer que les dangers de sa fuite étoient passés; elle en avoit marqué la plus vive joie: ensuite apprenant qu'elle étoit dans la même forêt qu'elle se souvenoit d'avoir traversée, & qu'elle y devoit passer la nuit, son imagination délivrée du grand objet, dont elle avoit été si long-temps remplie, avoit paru frappée tout d'un coup de l'horreur du lieu, redoublée peut-être par mon éloignement, dont elle n'avoit pas compris la cause, & par l'idée de se trouver seule entre deux inconnus, dans un désert dont elle ne connoissoit que la plus rude partie. Elle avoit tremblé quelque momens de tous ses membres, en invoquant le secours du ciel. Elle avoit

fermé l'oreille aux repréſentations de mes deux amis, qui s'étoient efforcés de la raſſurer. Elle avoit fait des plaintes touchantes ſur le malheur de ſon ſort. Enfin, s'étant jetée dans les bras de madame Olaſmir, elle y étoit demeurée ſans force, & dans l'état où je la voyois.

Ce n'étoit heureuſement qu'un épuiſement d'eſprits, cauſé par les agitations de ſon entrepriſe, & par la frayeur qui avoit ſuccédé tout d'un coup à de ſi longs efforts de courage. Mais ayant duré le reſte de la nuit preſqu'entier, il nous mit hier, pendant la plus grande partie du jour, dans l'impuiſſance de faire un pas vers cette retraite. En rendant la connoiſſance à mademoiſelle Tekely, nos ſecours n'avoient pas tout-à-fait diſſipé l'impreſſion de ſes craintes. Il fallut prendre toutes ſortes de voies pour les combattre, & lui rappeler les grands motifs d'une réſolution ſupérieure à la foibleſſe ordinaire de ſon ſexe. Inſenſiblement ces idées reprirent toute leur force, ſecondées ſur-tout par l'eſpérance de n'être pas long-temps ici ſans vous voir. Nous fîmes une partie du chemin, hier après-midi. L'obſcurité des ténèbres pouvant ramener les mêmes ſujets d'alarme, je ne voulus pas qu'elle pût nous ſurprendre, & je jugeai à propos de nous arrêter avant la fin du jour, pour familiariſer les yeux de mademoiſelle Tekely

avec le lieu où je la fis consentir à passer la nuit. Des secours, préparés plus à loisir que ceux du jour précédent, avec un bon feu, que j'ai pris soin d'allumer dans le creux d'un roc, ont du moins rendu son sommeil tranquille. Ce matin, nous avons marché fort légèrement jusqu'à la sortie du bois, d'où je suis venu reconnoître seul l'état de ma solitude, & déposer l'habit militaire, pour retourner au-devant des dames, avec celui de ma profession. Le bruit de vos deux chevaux m'a fait sortir avec la vivacité que vous avez pu remarquer, dans l'opinion que c'étoit mon homme avec les siens. Mais votre heureuse arrivée comblant tous nos vœux, il ne me reste qu'à le renvoyer sur ses pas, ou qu'à vous présenter ses services, dont je vous réponds comme des miens.

Ce récit du brave hermite avoit donné le temps, à mademoiselle Tekely, de se remettre, tout-à-la-fois, & de la fatigue de son voyage & de la surprise qu'elle avoit eue de me voir. Elle me regarda d'un œil incertain, qui sembloit attendre le jugement que j'allois porter de sa résolution. Ce n'étoit pas le moment d'examiner, si le plus sage parti, pour elle, eût été d'attendre l'exécution de la parole du prince, & de se contenir dans les bornes de l'obéissance & de la modestie. Elle avoit ignoré les intentions de

ſon grand-père, & cette ſeule raiſon me paroiſſoit une excuſe. Les circonſtances étoient preſſantes. On avoit compté ſur mes conſeils, ou plutôt ſur mes déciſions abſolues, dont les deux dames faiſoient dépendre leur deſtinée; & dans la précipitation avec laquelle les réſolutions s'étoient priſes, leur plus grand malheur auroit été que, n'étant pas informé de l'évaſion de mademoiſelle Tekely par le prince, je fuſſe parti moi-même, après monſieur & madame Jeffreys, comme j'en avois eu la tentation, pour les joindre ſur la route de Bender, & me rendre à Conſtantinople par cette voie. Que ſeroient-elles devenues l'une & l'autre, ſous la protection du généreux Keteſer, dans l'hermitage du Mont-Carpat?

Mais le ciel ſembloit avoir conduit les événemens; & cette réflexion, jointe à l'aveugle penchant qui me portoit à ſervir mademoiſelle Tekely, me fit auſſi-tôt fermer les yeux ſur mes intérêts, dont le ſacrifice étoit déjà fait aux ſiens. Tous mes liens à la cour de Valachie, furent oubliés. Je conſidérai que les pourſuites du prince ayant dû tourner vers la Hongrie, ſuivant mes propres conſeils, qu'il avoit dû croire d'autant plus ſincères, que j'avois peu ménagé la pauvre Olaſmir, ce n'étoit pas ſur le chemin d'Odenbourg, qu'il falloit mener ſa petite-fille,

ni dans le couvent de cette ville, qu'elle devoit espérer de se voir libre. Il auroit été capable de la réclamer à la cour de Vienne, qui n'auroit pas manqué de raisons pour lui rendre une héritière, dont elle auroit redouté les droits. La conduire dans un autre couvent catholique; quel moyen? & dans quelle vue? Tout ce que j'avois recueilli de mon bien ne montoit pas à quarante mille florins, qui ne pouvoient faire un établissement honnête & durable pour deux femmes & pour moi; & quand le partage de cette somme nous auroit suffi, l'honneur, & mon tendre attachement pour l'héritière d'un sang illustre, digne elle-même des adorations de tous ceux qui la connoîtroient un jour, me permettoient-ils d'ensévelir tant de charmes & de vertus dans un cloître? Entre ces réflexions, qui se succédoient rapidement, il me tomba dans l'esprit de la conduire au prince Ragotzhy, que mille raisons devoient porter à la secourir; mais outre le peu de fond que j'avois appris à faire sur ce prince fugitif, on ne lui connoissoit pas encore de retraite & de fortune assurées. Ce fut néanmoins par cette idée passagère, que je fus ramené à des ouvertures plus naturelles. L'embarras du prince Ragotzky, que je supposois toujours en Pologne, & dont la situation n'y devoit pas être aisée, me fit rappeler le testament du comte

Emeric. Le prince pouvoit être réduit, comme ſon beau-père, à chercher une retraite en Turquie. Quelques raiſons qu'on pût apporter, pour lui refuſer une ſucceſſion à laquelle il avoit été nommé, il y avoit beaucoup d'apparence qu'il feroit évanouir les obſtacles en la demandant lui-même; & que les droits de mademoiſelle Tekely, auſſi peu connus que ſon exiſtence, en deviendroient beaucoup plus difficiles à faire valoir. Sa fuite devoit-elle me faire abandonner un ſi grand objet? D'un autre côté, car les idées naiſſent les unes des autres, qui ſavoit ſi le prince de Valaquie, dont on connoiſſoit l'avidité pour l'or & l'argent, négligeroit les prétentions de ſa petite-fille lorſqu'elle feroit échappée de ſes mains, & n'employeroit pas ſon crédit à la Porte, pour ſe mettre en poſſeſſion d'un héritage, dont il feroit regardé comme le protecteur & le gardien naturel? Seconde réflexion, qui me frappa vivement. Quel remède à deux craintes ſi preſſantes? C'étoit non-ſeulement de hâter mes demandes au nom de mademoiſelle Tekely, mais de la faire paroître elle-même, pour en aſſurer le ſuccès par ſa préſence. Un voyage en Turquie, ſous ma conduite, n'étoit pas plus impoſſible que tout autre courſe, à laquelle il falloit ſe déterminer pour l'éloigner de la Valachie & le ſouvenir de madame Jeffreys, qui l'entre-

prenoit avec fon mari, fe préfentant pour appuyer mon idée, je la goûtai prefqu'auffitôt qu'elle fut conçue, avec ce motif de plus pour m'y attacher, que nous pouvions joindre facilement le miniftre anglois, & trouver, dans la compagnie de fa femme, le plus honnête de tous les voiles pour l'âge & le fexe de mademoifelle Tekely. Je demeurai fi content de cette conclufion, qui mettoit tout-à-la-fois, fa perfonne, fon honneur & fes efpérances de fortune à couvert, qu'après avoir remercié l'hermite & fes deux amis de ce qu'ils avoient entrepris pour elle, je ne penfai qu'à la raffurer par mes confolations & par l'ouverture même de mes vues. Elle confentit, fans objection, à tout ce qui pouvoit l'éloigner, & me mettre dans la néceffité de ne pas m'écarter d'elle.

J'avois eu d'autant moins de répugnance à m'expliquer devant fes libérateurs, qu'avec la confiance que je leur devois après un fervice de cette nature, je fentois combien leur affiftance m'étoit néceffaire pour achever leur ouvrage. Le généreux Ketefer, qui ne le comprit pas moins, n'attendit pas mes follicitations. Sa fécondité, pour les expédiens, qui fe reffentoient de fon ancienne profeffion, lui préfentant tout d'un coup le parti qu'on pouvoit tirer des circonftances, il me dit que je devois être fans

inquiétude pour ſortir des états du prince, de quelque côté que je penſaſſe à prendre ma route; que pour me rendre à Bender, avec les deux dames, il me conſeilloit d'éviter les chemins de terre, où je ne trouverois aucune ſorte de commodités, ſi je ne les y portois, & de deſcendre plutôt juſqu'à Iſmaéli par le Danube, ſur lequel je pouvois toujours trouver quelque bâtiment Hongrois prêt à partir; qu'il n'avoit pas oublié la malheureuſe route par laquelle il avoit pénétré dans la Valachie; & qu'il me garantiſſoit de nous rendre à Belgrade en trente heures; que l'eſſai, qu'il avoit vu faire aux deux dames, ſemblant promettre que la ſelle d'un cheval & la marche de quelques nuits un peu froides ne les rebuteroient pas, il ne falloit pas penſer à d'autres voitures, qu'il ne pouvoit nous faire trouver ſans beaucoup de peine & de péril, ni chercher plus loin une occaſion que d'heureux incidens nous offroient; que mes deux chevaux, avec ceux qui lui devoient arriver, ſuffiroient pour ſix que nous ſerions, c'eſt-à-dire, pour moi & pour mon valet, qui prendrions les dames en croupe, & pour ſon compagnon & lui, qui nous compoſeroient une eſcorte ſur laquelle nous pouvions nous repoſer.

Avec tout autre qu'un Keteſer, peut-être aurois-je été plus timide: mais les promeſſes

d'un ſi brave homme, ſur-tout dans une conjoncture où je n'avois pas de choix plus ſage, m'inſpirèrent une partie de l'intrépidité que j'avois vu briller dans ſes yeux pendant ſon diſcours. Je demandai à mademoiſelle Tekely ſi cette longue marche n'excéderoit pas ſes forces. Loin d'en paroître effrayée, elle avoit été comme ranimée par les aſſurances de ſon guide, ou par les réſolutions que j'avois priſes en ſa faveur. Son conſentement fut prononcé d'un air ſi ferme, & dans des termes ſi vifs, que l'hermite & ſes amis, étonnés de ſon courage, après l'avoir vue dans un état ſi différent la nuit précédente, marquèrent beaucoup d'admiration pour ce changement : & ce fut la première occaſion que j'eus d'obſerver ce caractère extraordinaire, ſur lequel je vous ai prévenu, qui, ſuivant le degré de chaleur ou de refroidiſſement que ſon ſang & ſes eſprits recevoient de ſon imagination, pouvoit la faire paſſer, dans un inſtant, du calme le plus profond ou des mouvemens les plus vifs, aux diſpoſitions les plus oppoſées.

Les offres de Keteſer étant acceptées, mon valet, qu'il appela librement ſur mon témoignage, reçut ordre de recueillir, aux environs de notre cabane, tout ce qu'il trouveroit propre à nourrir mes chevaux juſqu'au ſoir. Ceux que

l'hermite attendoit parurent enfin, & leur guide eut le même ordre : mais ce fut après avoir consenti joyeusement à la nouvelle commission qu'on lui destinoit, & pour laquelle il donna lui-même de prudens conseils. Cet homme étoit un vieux militaire, que la ressemblance des inclinations avoit lié fort étroitement avec Ketefer; & la probité, fondée sur un même attachement à la religion, ne les unissoit pas moins que leurs anciens goûts de guerre.

Le reste du jour fut employé aux préparatifs de notre départ. Les deux amis de l'hermite eurent la générosité, malgré mes instances, de ne vouloir accepter aucune marque de ma sensibilité, pour un service dans lequel ils n'avoient eu, me dirent-ils, que la religion pour objet. Ils s'en retournèrent à pié vers le soir, en comblant mademoiselle Tekely de leurs bénédictions.

A l'arrivée de la nuit, Ketefer reprit l'habit rouge, avec ses armes. Sa contenance guerrière, sous cette forme, me fit admirer combien la physionomie peut être changée par de purs dehors. Le petit équipage des dames & le mien furent partagés sur la croupe des quatre chevaux. Je montai celui qui m'avoit apporté de Cronstat, & je reçus derrière moi mademoiselle Tekely, enveloppée d'un des deux manteaux.

Madame Olafmir, couverte de l'autre, fut placée derrière mon valet. Le brave Ketefer ferma sa cabane, en nous recommandant, avec une piété noble, à la toute puiffante protection du grand maître qu'il fervoit; & de l'air dont il avoit fi long-temps commandé les troupes Hongroifes, faifant partir fon compagnon pour nous précéder, il monta le dernier à cheval, avec une légèreté qui me furprit à fon âge.

Je ne vous nommerai pas les lieux par lefquels nous fûmes conduits en fortant de la montagne, la plûpart déferts, ou dérobés à nos yeux par l'obfcurité. Cependant je reconnus bientôt, & Ketefer m'avoua, qu'il n'avoit parlé de continuelles ténèbres, que pour mettre le courage de mademoifelle Tekely à l'épreuve. Il ne nous fit prendre le temps de la nuit, que dans les cantons peuplés, qui pouvoient nous expofer à des obfervations dangereufes; & la plus grande partie du pays, qu'il avoit entrepris de nous faire traverfer pour nous rendre à la rive du Danube, n'offrant qu'un petit nombre de villages difperfés, entre de grands pâturages d'où fortent les plus beaux chevaux Valaques, il jugea que nous n'avions rien à redouter dans une route, où nulle raifon ne pouvoit porter le prince de valachie à faire chercher fa petite-fille. Auffi n'y rencontrâmes-nous rien qui pût nous caufer

la

la moindre alarme. Deux nuits, paſſées à cheval, en faiſant un aſſez long circuit pour éviter Tergowitz & Buccareſt, furent les ſeules incommodités de cette nature, & nous ſemblèrent aſſez réparées par tous les ſecours que nous trouvâmes enſuite dans l'humanité des habitans. En traverſant les haras, Keteſer nous faiſoit deſcendre librement au premier beſoin, & ſe donnoit pour un officier du prince, que ſes affaires menoient à Nicopoli avec ſa femme & ſa fille.

En effet, il avoit changé d'idée, & c'étoit dans cette ancienne capitale de Bulgarie, qu'il ſe propoſoit de nous conduire, plutôt qu'à Belgrade, parce qu'elle nous avançoit vers notre terme. Il la connoiſſoit ſi parfaitement, depuis la fameuſe bataille de 1693, livrée ſous ſes murs, dans laquelle il s'étoit ſignalé, qu'en approchant du Danube, il me donna des inſtructions, non-ſeulement pour notre navigation ſur le fleuve, mais pour les commodités que nous pourrions trouver dans la ville, ſi l'envie nous prenoit d'y paſſer. Ces lumières, que je reçus avec joie, ne me parurent qu'une anticipation ſur l'expérience que nous en allions faire avec lui; car j'avois déja pris une réſolution, que je jugeois convenable aux intérêts de mademoiſelle Tekely, & qui me ſembloit d'ailleurs l'unique moyen que notre ſituation me laiſsât, de

reconnoître toutes les obligations que j'avois, pour elle & pour moi, à l'officieux & brave hermite. Quelque opinion que j'eusse de sa vertu, & des grands motifs qui l'avoient jeté dans son hermitage, j'étois persuadé que le désespoir de sa défaite, & l'embarras de sa situation, n'avoient pas eu moins de part à son choix que la piété; & sans offenser son caractère, je croyois pouvoir douter si sa résolution s'étoit assez soutenue, pour n'avoir jamais fait place au regret, ou du moins à l'ennui, dans une si longue solitude. Ces réflexions m'avoient fait naître l'idée de l'attacher à la fortune de mademoiselle Tekely, sous quelque titre honorable qu'il pouvoit prendre auprès d'elle; assez sûr, si la succession du comte Emeric ne répondoit pas à nos espérances, de retrouver son désert, ou toute autre solitude, qui ne pouvoit être pire que la sienne, & fort heureux, au contraire, si le sort de mademoiselle Tekely changeoit par un héritage considérable, de pouvoir se rétablir dans le commerce des hommes en satisfaisant son inclination pour un sang qu'il paroissoit adorer. Mais je remettois cette proposition à la fin de ses services; lorsqu'en ayant recueilli les fruits dans toute leur plénitude, il seroit question pour nous de remercîmens.

Nous arrivâmes au bord du fleuve, dans un bourg qui forme une sorte de port, opposé à

la ville. Il s'y trouve, comme notre guide nous l'avoit annoncé, des pontons volans, qui passent continuellement d'une rive à l'autre, & quantité de ces grandes barques, qui sont en usage, sur le Danube, pour les communications ordinaires du commerce, ou pour la simple commodité des voyageurs. Nous descendîmes, sous cette qualité, dans une hôtellerie du bourg. La curiosité de mademoiselle Tekely ne fut pas plus vive que la mienne, pour Nicopoli; & le seul motif, qui pût nous y conduire, étant de nous procurer, pour la suite de notre voyage, des secours que nous pouvions espérer dans le bourg même, mon unique soin fut d'y faire nos petites provisions.

Comme les vues que j'avois sur Ketefer, devoient me donner la même attention pour ses besoins, je pris cette occasion pour lui faire une ouverture dont le succès ne me paroissoit pas incertain : sa réponse me jeta dans le plus vif étonnement. Il me dit, en me faisant lire dans ses yeux toute la sincérité de son cœur, que loin d'aspirer à la fin de sa retraite & de la pénible vie qu'il avoit embrassée, il ne s'affligeoit que de son âge, qui ne lui promettoit pas une aussi longue durée qu'il devoit la souhaiter pour sa pénitence, & qu'il ne changeroit pas son désert pour un palais, ni son sort pour celui du plus

grand roi; que dans son renoncement néanmoins à tous les plaisirs terrestres, il avoit trouvé une satisfaction inexprimable à servir mademoiselle Tekely, ce précieux reste de ses chers maîtres, sur-tout dans une entreprise de religion, qui lui faisoit espérer l'indulgence du ciel pour ce qui pouvoit être entré de foible & d'humain dans ses autres motifs: mais qu'après nous avoir vus embarqués sur le Danube, bénissant la providence de l'avoir fait servir d'instrument à notre fuite, qu'il jugeoit indispensable pour mademoiselle Tekely, il n'auroit plus d'autre empressement qu'à retourner dans son hermitage, qu'il renouveloit le vœu de n'abandonner jamais, & dans lequel il ne cesseroit pas de prier pour une jeune personne, dont le bonheur étoit la seule pensée qui pût le toucher au monde.

En vain combattis-je son étrange espèce de vertu, par tous les raisonnemens qui pouvoient le ramener à des idées de religion moins farouches. Les instances de mademoiselle Tekely, qui ne désiroit pas moins que moi, de l'engager à nous suivre, ne firent pas sur lui plus d'impression. Il continua, jusqu'au dernier moment, de nous servir avec le même zèle; & ce fut par son intelligence & ses soins, que nous trouvâmes, dès le même jour, une barque de voyage, avec tout ce qui manquoit à notre équipage, ou qui

pouvoit rendre notre navigation commode. Mais je ne pus même lui faire accepter une somme médiocre, que je ne lui proposai néanmoins qu'à pur titre de remboursement pour ses dépenses, dans les services qu'il avoit rendus à mademoiselle Tekely. Il me répondit que l'aumône abondante, qu'il avoit reçue de moi sur sa montagne, lorsque j'étois en chemin pour Cronstat, avoit suffi à ces petits frais; & qu'étant accoutumé à ne recevoir des voyageurs que les libéralités communes, il n'auroit pas violé son usage avec moi, si, dès ce moment, les lumières qu'il avoit tirées de notre entretien ne l'eussent fait penser à servir mademoiselle Tekely. Son homme d'escorte, affectant de l'imiter, voulut aussi refuser une honnête récompense, que je devois à ses fidèles empressemens. Mais il le força lui-même de recevoir, sinon toute la somme que je lui destinois, du moins une petite partie, qu'il crut convenable à ses services. J'y joignis, malgré l'un & l'autre, l'argent de mes deux chevaux, que j'avois vendus à l'hôte du bourg, & dont je lui laissai ordre, en fermant l'oreille à leurs protestations, de leur remettre le prix. Si vous demandez quelles informations j'ai eues dans la suite, sur le sort du noble & sincère pénitent, les réponses de Cronstat, à mes lettres de Paris, m'ont appris depuis trois ou quatre mois son

heureuse mort, dans l'exercice constant de sa pénitence & de ses vertus.

En descendant le Danube, je me trouvai libre, pour la première fois, avec mademoiselle Tekely. Dans cette suite d'événemens précipités, auxquels j'avois eu presqu'autant de part qu'elle-même, il y en avoit plusieurs qui m'avoient fait désirer cette situation, pour connoître un peu mieux le fond de son caractère. Je voyois toute la délicatesse du rôle que j'avois à soutenir. Si je n'avois pas eu madame Olasmir pour témoin de ma conduite, & la certitude de me voir bientôt soumis à des observations encore plus respectables, dans la compagnie de madame Jeffreys, il est constant que malgré des nœuds, tels que me les avoient fait former, la compassion dans leur origine, ensuite le respect pour un grand nom, l'attendrissement causé par le récit d'Olasmir, l'habitude de plusieurs années de services & de soins, & peut-être autant que tout le reste ensemble, le reproche, dont je ne me croyois pas exempt, d'avoir trop légèrement exposé la religion de mademoiselle Tekely aux séductions de son grand-père; malgré ces nœuds, dis-je, & la force de tant d'intérêts qui me lioient à son sort, j'aurois préféré tout autre choix à celui d'accompagner, dans un long voyage, une fille de quatorze ou quinze ans,

dont je ne connoissois proprement que les agrémens extérieurs, ou dont je n'avois connu du moins le cœur & l'esprit que par des effets, sur lesquels je n'osois encore prononcer. J'ajouterai même, que je n'avois pas attendu si tard à sentir, pour elle, l'admiration commune de mon sexe, pour les charmes de la jeunesse & de la beauté, & qu'il s'y étoit peut-être joint des sentimens plus intimes, nés aussi facilement du premier engagement que j'avois pris à la secourir, & des petits efforts que j'avois déjà faits dans cette vue. On s'attache fortement par ses services & ses bienfaits. Mais il n'est pas moins certain que l'étude ayant été long-temps ma seule occupation, & les affaires ayant succédé sans intervalle, je m'étois toujours tenu fort éloigné de ces mollesses de cœur qu'on honore du nom de passions tendres, & contre lesquelles j'étois également défendu par mon caractère ecclésiastique, par la philosophie, & par le grave exercice de la politique. Ainsi la seule raison qui m'eût fait craindre de voyager avec mademoiselle Tekely, étoit un scrupule de décence, qui m'avoit paru levé par la supposition d'une compagnie de son sexe. D'ailleurs ces ménagemens pouvoient être moins nécessaires en Turquie qu'en Europe; & déjà les deux rives du fleuve étoient Ottomanes.

Cependant il ne me sembloit pas d'une légère importance d'approfondir les inclinations & l'humeur d'une jeune personne, dont j'entreprenois de gouverner, non-seulement la fortune, mais la vie & la conduite, & dont par conséquent les bonnes ou les mauvaises qualités me devoient servir à me gouverner moi-même, dans l'usage de sa confiance, autant que dans la familiarité où j'allois vivre avec elle. Je jugeai qu'une paisible navigation ne pouvant faire naître d'incidens considérables, qui me donnassent l'occasion de l'étudier, l'unique moyen présent de pénétrer dans son cœur étoit de l'amener insensiblement à me l'ouvrir d'elle-même. Il étoit fort naturel de lui demander l'histoire de ses peines, dans le voyage d'Odenbourg à Tergowitz, au château de Monchonon, dans le couvent Grec, & dans la nuit de sa fuite. Elle ne marqua que de la joie & de l'empressement à satisfaire ma curiosité; & pour la connoissance que je désirois, je n'eus pas besoin d'autres lumières, ou d'autre étude, après l'avoir entendue.

Son récit fut commencé d'un air calme: mais s'animant par degrés, à mesure que les circonstances se renouveloient dans sa mémoire, & leur impression dans son cœur, elle me fit une peinture si touchante, des tristes situations qui n'avoient cessé pour elle qu'au moment de mon

arrivée à l'hermitage, que plus d'une fois j'eus besoin de tourner la tête, ou de passer la main sur mon front, pour arrêter le témoignage forcé de mon attendrissement & de ma pitié. Tout se représentoit dans ses yeux, & tout sembloit se passer aux miens, dans les vives images de sa consternation & de sa douleur. Lorsqu'après m'avoir appris avec quelle fausse gravité le prélat Grec, qu'elle prenoit encore pour un officier de son grand-père, avoit commencé ses instructions dans la voiture, avec quel orgueil il avoit rejeté ses réponses, en la traitant de petite fille, dont on n'attendoit que de la docilité, avec quelle opiniâtreté cruelle cette persécution renaissoit sans cesse, malgré ses plaintes & ses larmes, avec quelle jalouse rigueur cet homme & la vieille gouvernante lui ravissoient toute occasion d'entretenir madame Olasmir & moi, & l'observoient nuit & jour, sous le prétexte cent fois répété de la volonté du prince; lorsqu'après tous ces récits, me représentant son inquiétude & ses frayeurs, qui lui permettoient à peine de lever les yeux & d'ouvrir la bouche au tems du repas, elle vint à me raconter comment n'ayant pu m'écrire, ni se flatter de me remettre un billet, quand elle auroit pu confier ses peines au papier, il lui étoit tombé à l'esprit, dans l'hôtellerie du fort, de les apprendre du moins à

l'hermite, & de quels moyens elle s'étoit servi pour lui demander le secours de ses prières, j'avoue que la sanglante description qu'elle en fit, me pénétra jusqu'au fond du cœur. Je fus tenté, plusieurs fois, de l'interrompre, pour me soulager du frémissement que j'éprouvois à l'entendre. Elle avoit appris que c'étoit la dernière journée de sa route; plus d'espérance, par conséquent, aux secours humains. Elle ne me dissimula pas même qu'en me voyant une contenance si tranquille, elle n'avoit pu se défendre de quelques doutes, sur mon intelligence avec son grand-père; & bientôt ils avoient été fortifiés par des vraisemblances beaucoup plus puissantes. L'assistance du ciel étant sa seule ressource, elle avoit conçu qu'elle pouvoit l'obtenir par les prières du saint hermite; mais comment les demander, lorsqu'on ne la perdoit pas un instant de vue? Cependant elle avoit entendu qu'on rencontroit ordinairement le saint homme sur la route : étoit-il donc impossible de lui laisser quelques lignes? La difficulté n'étoit que de les écrire. Le jour même du départ, sans être sortie du lit, elle avoit pris, dans sa poche, un livre de prières, dont on n'avoit encore osé la priver, & le premier feuillet blanc avoit été déchiré. Un poinçon des plus aigus, qu'elle avoit dans son étui, s'étoit présenté pour servir

de plume ; mais les ſimples traits n'en paroiſſant pas liſibles ſur le papier, elle avoit imaginé d'employer la même pointe à ſe tirer du ſang d'une jambe, pour lui tenir lieu d'encre. Elle ſe l'étoit enfoncée au haſard. Quelques gouttes de ſang, que la plaie avoit rendues, n'ayant pas ſuffi pour ſon deſſein, elle s'étoit ſouvenue qu'il coule avec plus d'abondance dans les veines; & pour n'en pas manquer, elle avoit choiſi le plus apparent de ces canaux bleus, qu'elle n'avoit pas eu d'embarras à diſtinguer dans une peau d'une extrême blancheur, & qu'elle avoit percé avec le même courage. C'étoit de cette précieuſe liqueur, que les cinq ou ſix lignes du billet avoient été compoſées, & j'avois reconnu effectivement, à la plénitude des lettres, qu'elle n'avoit pas été fort épargnée. Elle n'avoit ceſſé de couler, qu'après avoir fourni l'abondance qu'on deſiroit; & l'expédient, pour l'arrêter, n'avoit été qu'un ſimple mouchoir, dont on s'étoit hâté de bander la plaie. Auſſi, m'avoua-t-on, que malgré quelques onguens, qu'on y avoit appliqués depuis près de trois ſemaines, elle étoit encore ouverte.

Les prières de l'hermite, que mademoiſelle Tekely s'étoit procurées à ce prix, n'avoient pas empêché que le ſoir elle n'eût été ſéparée de madame Olaſmir & de moi, par une eſpèce

d'enlèvement imprévu, qui n'avoit pu manquer de redoubler ses alarmes; & les soupçons avoient recommencé contre ma bonne-foi. Cependant les dames, qui l'avoient prises dans leur voiture, s'étoient efforcées d'arrêter les gémissemens & les larmes qu'elle n'avoit pu retenir. Elles l'avoient traitée avec un respect infini; & la préparant par de flatteuses peintures aux embrassemens de son grand-père & de sa famille, elles étoient parvenues à lui faire renaître des espérances, qui l'avoient accompagnée jusqu'à Monchonon. Mais l'accueil qu'elle y avoit reçu de ceux dont on lui promettoit la tendresse, n'avoit pu lui déguiser qu'un instant la plus noire trahison. Elle convenoit que le prince avoit marqué de l'émotion en la voyant, & qu'il l'avoit reçue dans ses bras avec quelques apparences d'affection. Il étoit seul, lorsqu'elle avoit paru devant lui, dans une chambre fort éclairée. Il avoit fait quelques pas vers elle; & lui prenant les deux mains, il l'avoit considérée quelques momens dans cette situation. Ensuite, il avoit dit qu'il la trouvoit fort aimable, quoiqu'elle dût avouer, ajouta-t-elle, que son trouble, dont elle s'appercevoit elle-même, & qui la rendoit muette, lui donnoit fort peu de droit à cette flatterie; & se baissant aussitôt pour l'embrasser, il l'avoit serrée assez long-temps dans ses bras. Cependant à peine

s'étoit-il relevé, que changeant d'air & de ton, il lui avoit déclaré que pour être aimée de lui, & mériter le nom de sa fille, il falloit embrasser sa religion. Que dis-je pour être aimée! avoit-il repris après un peu de silence; j'entends, pour ne pas être l'objet de ma haine & de mon indignation. Il avoit fait signe alors, aux deux dames, de la conduire dans un autre appartement. Tel avoit été l'accueil du prince, car elle affectoit toujours de ne pas joindre le nom de la nature à ce titre; & la dureté de sa voix, en prononçant cette affreuse déclaration, faisoit trop connoître que dans ses embrassemens mêmes, il n'avoit pas eu le cœur plus tendre.

Elle étoit sortie tremblante, mais résolue au martyre, qu'elle n'avoit pu croire éloigné pour elle, après des menaces si semblables à celles qu'elle avoit lues des anciens tyrans. Dans l'appartement voisin, où les deux dames l'avoient fait entrer, elle avoit trouvé une compagnie nombreuse, qui paroissoit assemblée pour l'attendre. C'étoit la princesse, seconde femme du prince, & les enfans de ses deux mariages, qui l'avoient reçue à la vérité, avec des visages plus ouverts, & des caresses moins réservées. Mais le fond de leurs discours avoit été la religion, & des présages, tirés de sa jeunesse & de sa douceur, qu'elle ne résisteroit pas aux instructions

qu'on lui préparoit, ni ſur-tout à la volonté du prince, ſecondée des vœux de toute la famille. Ce langage & ces careſſes, qu'elle n'avoit pris que pour une tyrannie plus douce, n'avoient pu lui faire naître d'autres ſentimens, que ceux qu'elle avoit conçus de la déclaration du prince. Le ſouper, l'entretien du ſoir, & toute la nuit ſuivante, s'en étoient ſi vivement reſſentis, qu'elle s'étoit crue pluſieurs fois au moment d'être étouffée, par un ſerrement de cœur, dont elle n'avoit pas fait la moindre plainte. Elle ſe félicitoit, au contraire, d'un accident qu'elle regardoit comme la fin de ſes maux. Elle ſouhaitoit qu'il pût faire l'office des bourreaux du prince. Le lendemain, dans ce triſte état, qui n'avoit pu lui permettre de fermer les yeux; les deux dames étoient venues l'avertir, par l'ordre du prince, de ſe tenir prête à partir avec elles, ſans lui faire connoître autrement à quel ſort elle étoit condamnée. Elle avoit obéi ſans réplique, en faiſant au ciel l'offre de ſon ſang, & le ſacrifice de ſa vie. On l'avoit fait arriver, après cinq ou ſix heures de marche, dans une grande maiſon, qu'elle avoit aiſément reconnue pour un couvent grec, aux diſcours que ſes guides lui avoient tenu en la quittant. Mais cette connoiſſance n'avoit pas été la plus cruelle partie de leur adieu. C'étoit dans ce lieu, lui avoient-elles

dit, qu'elle alloit recevoir des lumières qui la feroient adorer du prince, & qu'elle apprendroit la différence des couvens de Valachie & de celui d'Odenbourg. Elle y feroit traitée avec la diftinction convenable; & le prince ne doutoit pas, qu'à l'exemple de M. Brenner, qui devoit embraffer la foi grecque ce jour même, elle n'eût toute la foumiffion qu'il lui demandoit pour fes volontés.

Mademoifelle Tekely ne put retenir ici des larmes, que le fouvenir du tourment, auquel cette rufe, ou du moins cette fauffe déclaration, l'avoit livrée pendant plufieurs jours, avoit encore la force de lui arracher. L'éducation d'Odenbourg avoit imprimé des traces fi profondes de religion & de vérité, dans cette imagination vive, que regardant, comme fon plus grand malheur, la perverfion d'un homme auquel fa reconnoiffance lui perfuadoit qu'elle avoit les dernières obligations, elle avoit demandé au ciel, pour unique grâce, de terminer tout d'un coup fa vie, dont elle ne fe croyoit plus capable de fupporter les douleurs. Mais, fa foi n'en recevant aucune altération, elle ne s'en étoit pas moins préparée à foutenir les affauts qu'on lui avoit annoncés. Ils avoient été tels qu'on peut fe les figurer, de la part d'une troupe de femmes, auffi rufées qu'on connoît les Grecques, &

poussées par le double motif, de plaire à leur prince & de faire entrer une jeune fille de ce rang dans leurs principes. Cependant elle avoit eu peu de peine à se défendre de leurs attaques. Elle les avoit bravées. Son mortel chagrin avoit été de ne pouvoir se faire écouter dans ses réponses, comme il étoit arrivé pendant le voyage d'Odenbourg à Tergowitz; & comme il arrivera toujours dans les disputes de religion, où chacun, rempli de ses préjugés, n'a d'attention que pour ses propres argumens, & n'entend ou ne sent jamais les objections de son adversaire.

Ainsi mademoiselle Tekely avoit beaucoup rabattu de l'espoir dont elle s'étoit flattée, de convertir tous les Grecs. Mais les épreuves n'ayant servi réellement qu'à la confirmer dans sa propre foi, je revins à douter, pendant ce récit, si le plus sage parti pour elle n'eût pas été d'attendre la fin de sa retraite avec la même constance. J'étois toujours persuadé, par les explications du prince, qu'aussitôt qu'il auroit désespéré de la vaincre, elle en seroit sortie libre, pour entrer dans tous les droits de sa naissance; au lieu que sa fuite ne me paroissoit bien justifiée que par l'ignorance où elle étoit des intentions de son grand-père, dont elle avoit pris trop puérilement la rigueur affectée, ou plutôt

plutôt les adroites insinuations, pour de vraies & tyranniques menaces.

Au reste, cette violence, qu'elle nommoit son enfer, ne lui avoit pas paru plus terrible que la mort même, & sa santé n'en avoit souffert que jusqu'au moment où la visite de Ketefer avoit ranimé tout son courage. Alors voyant la protection du ciel déclarée en sa faveur; apprenant qu'elle avoit été trompée par des fables injurieuses pour moi, & qu'elle n'avoit pas moins à craindre de l'imposture que de la contrainte; que non-seulement je n'avois pas abandonné ma religion, & n'étois pas entré dans les vues du prince, mais que je les condamnois; que j'en étois affligé pour elle, & que je m'en étois ouvert à l'hermite; informée aussi que j'étois prêt à m'éloigner pour long-temps, avec le regret de la laisser dans ce triste état, & de ne pouvoir l'en délivrer; craignant pour elle & pour moi les incertitudes de l'avenir, se voyant offrir des secours inespérés, par un saint homme dévoué au sang dont elle sortoit, elle avoit cru entendre la voix du ciel dans ses offres; & de toutes les possibilités qu'elle avoit parcourues avec lui, une prompte fuite, dans l'espoir de me rejoindre aussi-tôt, d'obtenir ma généreuse pitié, & de m'engager, s'il étoit possible, à la reconduire & l'ensévelir pour jamais dans son cher couvent

d'Odenbourg, leur avoit paru le ſeul expédient dont le ſuccès fût certain.

Elle crut ma curioſité ſatisfaite ſur tout ce que je n'avois pu ſavoir de l'hermite, & je la voyois impatiente de ſavoir elle-même ce que je penſois de ſa réſolution, ſur laquelle je n'avois pas encore eu l'occaſion de m'expliquer. Mais je ſouhaitois auparavant de l'entendre auſſi, ſur l'aventure de la forêt, dont j'avois été frappé dans le récit de l'hermite, & je la priai de ne pas oublier cette circonſtance. Ma queſtion parut lui cauſer de l'embarras. Vous parlez, me dit-elle, avec la même naïveté, de l'accident qui me fit perdre la connoiſſance, & dont j'eus beaucoup de peine à me rétablir dans une nuit ſi fâcheuſe. En vérité, j'ignore moi-même d'où purent venir ce tremblement & cette foibleſſe, après avoir ſoutenu avec aſſez de courage les difficultés de mon évaſion, & la fatigue d'une marche de deux heures : mais je me ſouviens que le ſaint hermite, s'étant éloigné, ſans m'en avoir avertie, & me trouvant ſeule, avec madame Olaſmir, entre les mains de deux hommes, que je n'avois jamais vus, quoiqu'il m'eût répondu d'eux comme de lui-même, l'obſcurité de la nuit jointe à cette idée, & l'opinion que j'avois conçue de ce déſert en paſſant ſur la montagne, me causèrent un petit frémiſſement.

Ensuite madame Olasmir, à qui la même pensée étoit peut-être venue, me dit à l'oreille : Ah ! ma fille, où sommes-nous ? Recommandons-nous au ciel ; c'est peut-être notre dernière heure. Ces deux mots, & le ton dont elle les prononça, me firent tomber apparemment dans l'état qu'on vous a représenté.

Je m'attendois à cette explication. Elle s'accordoit avec l'idée que je commençois à me former, du caractère de mademoiselle Tekely. Mais suspendant mes réflexions, je prêtai l'oreille à celles de la gouvernante, qui ne pouvoit, me dit-elle, se rappeler sans frémir toutes les horreurs de cette terrible nuit. Elle ajouta que malgré la confiance qu'elle avoit cru devoir au saint solitaire, elle avoit eu besoin d'un motif aussi puissant que celui de rejoindre sa chère fille, & de se mettre elle-même à couvert du danger dont sa religion étoit menacée, pour s'abandonner, pendant la nuit, à la conduite d'un inconnu ; & qu'en quittant Tergowitz, elle avoit invoqué tous les saints du ciel, comme elle espéroit de le faire quelque jour à la dernière heure de sa vie. Quoique madame Olasmir eût environ soixante ans, je trouvai ses craintes beaucoup moins surprenantes, que l'intrépidité avec laquelle sa chère éleve avoit quitté sa prison, dans les mêmes circonstances.

Nous étions occupés de cet entretien, lorsqu'un coup de vent, tel qu'il s'en éléve quelquefois sur les grands fleuves, renversa notre petite voile, & mit la barque sur le côté. J observai facilement qu'il n'y avoit nul danger: mais les yeux de mademoiselle Tekely, peu versés à ce spectacle, lui firent voir la mort sous mille faces. Sa terreur fut si réelle, qu'elle tomba presqu'évanouie entre les bras de sa gouvernante; & le vent ayant continué quelques heures avec la même impétuosité, tous mes discours, pour la rassurer, furent à peine écoutés. Ensuite, lorsque la durée de la tempête l'eut comme familiarisée avec la supposition du danger, un autre incident mit son imagination à d'autres épreuves. Nous vîmes, au milieu du courant, une très-foible nacelle, conduite par un seul homme, qui luttoit courageusement contre les flots, mais qui nous faisoit des signes d'un bras, tandis qu'il ramoit de l'autre, & qui sembloit implorer notre assistance. La situation de ce malheureux fit oublier, à Mlle Tekely, ses craintes pour elle-même. Elle comprit qu'il alloit périr. Elle me demanda, les mains jointes qu'il fût secouru; & ses agitations furent si vives, que je l'aurois crue capable de se jeter dans le fleuve, pour soutenir la nacelle, qui sembloit prête à s'y enfoncer, si, comptant sur la force de notre barque, je n'eusse engagé nos matelots,

par la promesse d'une récompense, à sauver la vie de cet inconnu. Ils gouvernèrent vers lui, au travers des vagues, qui cessèrent alors d'effrayer mademoiselle Tekely ; & dans un instant, ils le prirent à bord.

Cet homme, épuisé de force par un long travail, ne fut pas plutôt échappé au danger, qu'il tomba sans connoissance. D'un autre côté, sa nacelle, déchargée du seul poids qui la défendoit contre les flots, fut aussitôt renversée, & disparut dans le fleuve. Tant d'objets de frayeur ou de pitié firent une merveilleuse impression sur mademoiselle Tekely. Toute attention avoit cessé pour la tempête. Tantôt elle secouroit le malheureux étranger de ses propres mains. Tantôt elle baissoit la tête avec admiration vers l'eau du fleuve, pour chercher, des yeux, le petit bâtiment qu'elle avoit vu disparoître. On n'entendoit plus sortir un mot de sa bouche. Enfin, lorsque le vent fut tombé, je demandai à cet homme, qui s'étoit bien rétabli, & qui marquoit beaucoup de reconnoissance pour notre secours, par quelle aventure il avoit vu la mort de si près. Il me dit que si nous voulions l'entendre, il avoit des choses fort extraordinaires à nous raconter. Nous nous assîmes autour de lui, Mlle Tekely, pleine encore de tout ce qu'elle avoit vu, & toujours dans le même silence, parut la plus empressée à l'écouter.

Il étoit né en Autriche. La soif des richesses l'ayant attaché au commerce, il avoit pris part à l'entreprise de quelques marchands de Vienne, qui, par d'heureuses intrigues, avoient fait passer, dans les équipages d'un envoyé turc, quantité de marchandises précieuses jusqu'à l'embouchure du Danube, pour les transporter de-là dans divers ports de la mer Noire, où ils s'étoient ménagé des correspondances. Il avoit été nommé par sa compagnie pour les suivre, & fréter à l'entrée de cette mer un petit vaisseau, qui devoit lui servir dans ces différentes courses. Sa commission ne trouva pas d'obstacles: mais au lieu de prendre des matelots du pays, comme il l'avoit résolu, la difficulté d'en rassembler le nombre qu'il désiroit, lui fit accepter les services d'une troupe de circassiens, échoués depuis quelques jours sur la côte, qui cherchoient de l'occupation. Il n'avoit amené que cinq Allemands, dont l'un devoit être son pilote, & les autres servir aux différentes fonctions de son commerce. A peine eut-il mis à la voile, que les circassiens, au nombre de quinze, s'emparèrent du gouvernail, l'enfermèrent à fond de calle, lui & ses cinq hommes, & se rendirent maîtres de toutes ses marchandises, comme ils l'étoient déjà du vaisseau. Quelques jours après, ils le débarquèrent sur une côte déserte avec quatre de ses

gens, retenant à leur service son pilote, dont ils avoient senti la nécessité pour leur navigation ; & pour comble de barbarie, ils firent valoir, en le mettant à terre, la grâce qu'ils lui faisoient de ne le pas égorger.

Tandis qu'il se livroit au désespoir, vingt hommes, que leurs armes & leurs habits lui firent connoître pour des Tartares, ayant débarqué d'une rivière qu'il n'avoit pas encore apperçue, s'avancèrent au travers des bois, & se saisirent de lui. Il fut transporté avec ses compagnons dans une ville voisine, qu'ils entendirent nommer Caffa. C'étoit en effet la ville de ce nom, capitale de la Tartarie Crimée. La guerre venoit de s'allumer entre l'Allemagne & la Turquie, dont ces tartares embrassent ordinairement les intérêts. On jeta d'abord les cinq allemands dans une étroite prison. Ensuite l'autrichien ayant été reconnu pour négociant, on lui promit un sort plus doux, s'il vouloit rendre ses connoissances utiles au gouverneur. Il accepta cette offre. On lui donna l'intendance de quelques voitures, chargées de grosses étoffes, de couvertures, & d'autres marchandises, convenables au pays, avec lesquelles il fut conduit dans plusieurs hordes, où il se défit de toute sa provision avec beaucoup d'avantage. Ce service lui procura des caresses & de la considération. Le gouverneur de

Caffa lui promit la liberté, s'il continuoit avec le même zèle. Pendant deux ans, il ne cessa point de faire d'autres voyages, qui n'eurent pas moins de succès.

L'utilité que le gouverneur en tiroit lui faisoit oublier sa promesse; lorsqu'on vit arriver au port de Caffa un bâtiment moscovite, commandé par le marchand même auquel appartenoit la cargaison. Cet honnête négociant conçut de l'amitié pour l'autrichien, & de la compassion pour son sort. Il lui promit de l'emmener à son départ. Une si douce espérance lui fit prendre toutes sortes de précautions pour se rendre secrètement à bord. Mais son bienfaicteur ne s'étoit pas souvenu qu'il avoit quelques tartares entre ses matelots. L'autrichien fut découvert par leur trahison, ramené dans la ville, & jeté dans un noir cachot, où il passa deux mois chargé de fers, avec la mort incessamment devant les yeux. Enfin le gouverneur se contenta de le bannir à plusieurs journées de Caffa, pour y garder les troupeaux. Il demeura oublié, pendant six ans, dans ce triste office, sans autre espérance pour l'avenir.

Il avoit trouvé, dans le même lieu, quelques géorgiens, enlevés par les tartares, qui les y avoient relégués comme lui. La ressemblance de leur infortune ayant servi à les lier mutuellement, il prit le parti d'ouvrir son cœur au plus

intrépide de ces étrangers. Après lui avoir représenté toute l'horreur de leur ſituation, il lui demanda s'il ne valoit pas mieux expoſer leur vie pour ſe procurer la liberté, que de languir dans une misère perpétuelle. Le géorgien reçut avidement cette ouverture, & lui promit d'engager dix de leurs compagnons à les accompagner dans leur fuite. La nuit fut réglée pour leur départ. Ils avoient eu ſoin de prendre à leurs maîtres quelques fuſils qui faiſoient leur unique charge, avec une petite proviſion de vivres pour leur première réfection. Après avoir marché toute la nuit au haſard, ils ſe trouvèrent à la pointe du jour dans le canton de Baſcia Seraï, où ils reprirent des forces avec leurs vivres. Cependant ils ſe remirent en marche auſſitôt, dans la crainte d'être arrêtés ou trahis par quelques tartares, dont ils avoient ſu le nom du pays, & continuèrent de marcher juſqu'à la fin du jour, dans la vue de tromper les obſervations de ceux qui pouvoient les pourſuivre : mais n'ayant pas trouvé d'eau, quoiqu'ils euſſent fait pluſieurs détours dans cette eſpérance, ils ſe ſentirent ſi fatigués la ſeconde nuit, que ne pouvant avancer plus loin, ils arrachèrent l'écorce de pluſieurs arbres, pour en tirer un foible rafraîchiſſement en collant leur bouche contre le tronc. Le troiſième jour, ils rencontrèrent un vieux tartare,

qui étoit en chemin, pour se rendre, leur dit-il, à Kabeck. Ils le lièrent, & le forcèrent de leur servir de guide vers les terres moscovites. Après un autre jour de marche, dans la plus excessive chaleur, ils arrivèrent à la vue d'une horde, où se défiant que le dessein de leur guide étoit de les faire arrêter, ils renoncèrent à suivre ses informations, mais ils ne le forcèrent pas moins de les accompagner. Leur espérance étoit qu'ayant le même intérêt qu'eux à ne pas manquer de nourriture, il serviroit du moins à leur faire connoître les lieux, dans lesquels ils pouvoient en espérer. Mais ce malheureux vieillard, épuisé de faim & de fatigue, expira le même jour au soir.

Le quatrième jour, ils arrivèrent au bord d'une rivière, qui coupoit leur route. Comme ils avoient cru devoir prendre au Nord, pour gagner la première province de Moscovie, ils passèrent à la nâge : mais le lendemain, ils découvrirent devant eux des montagnes, dont la hauteur les remplit d'effroi. Cette vue leur fit craindre de s'être fort éloignés du chemin qu'ils s'étoient proposé. Ils prirent la résolution de tourner à l'ouest. Leur courage sembloit les rendre insensibles à la faim ; car depuis trois jours ils n'avoient vécu que de racines, & de quelques oiseaux qu'ils avoient tués ou surpris : mais ils ne purent l'être à la crainte, lorsque rencontrant

dix-huit ou vingt tartares à cheval, ils leur virent tourner contr'eux leurs arcs & leurs flèches. Cependant ils ne balancèrent point à faire feu sur ces barbares, & de la première décharge ils en tuèrent six. La chûte des morts parut effrayer les autres, & leur fit prendre du moins le parti de se retirer. Un de leurs chevaux, qui tomba aussi, & qu'ils abandonnèrent, fit, aux malheureux fugitifs, un délicieux festin, dont ils ne manquèrent pas d'emporter les restes.

Trois jours après, ils entrèrent dans un pays fort uni, que la facilité de la marche, plus qu'aucune vue délibérée, leur fit suivre jusqu'au soir; & lorsqu'ils pensoient à s'arrêter, pour prendre un peu de repos, ils entendirent, avec une joie extrême, le bruit des vagues de la mer. Mais, après s'être livrés toute la nuit aux plus douces espérances, ils reconnurent le lendemain au matin qu'ils étoient poursuivis par un grand nombre de gens à cheval. Cette vue leur fit perdre courage. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût la troupe de tartares, dont ils avoient tué une partie, qui, s'étant fortifiée de plusieurs autres, ne les eût suivis pendant trois jours, pour tirer vengeance de cet outrage. La plupart des géorgiens, ne consultant que leur crainte, se jetèrent aussitôt dans les bois. L'autrichien & les autres se flattèrent que l'attention de leurs ennemis tourneroit

ſur le plus grand nombre, & qu'ils en auroient plus de facilité à s'échapper. Mais ils ſe virent ſerrés de ſi près, qu'il ne leur reſta pour reſſource qu'un petit bois, dans lequel ils ne furent pas plutôt entrés, qu'ils entendirent ſiffler autour d'eux une gréle de balles. Un péril ſi preſſant les força de ſe diſperſer.

L'autrichien avoit conſervé aſſez de préſence d'eſprit, pour obſerver que ceux qui le pourſuivoient n'étoient pas armés ni vêtus à la tartare. Lorſqu'il ſe trouva ſeul, il fit réflexion que s'ils le découvroient dans le bois, ils ne manqueroient pas de le tuer d'un coup de fuſil; au lieu qu'en ſe livrant de bonne grâce, il pouvoit eſpérer un traitement moins cruel. Dans cette vue, il ſortit du bois. Le commandant ennemi, qui étoit un officier de la garniſon d'Aſoph, l'apperçut; & jugeant qu'il pouvoit être ſoutenu de tous ſes compagnons, cria d'aſſez loin : braves ſoldats, je vous apporte la grâce du gouverneur; ſi vous vous rendez volontairement, votre déſertion vous eſt pardonnée. L'autrichien répondit, qu'il étoit un malheureux marchand, qu'ayant été priſonnier huit ou neuf ans dans la Tartarie, le déſeſpoir l'avoit porté à s'échapper avec onze de ſes compagnons, qui l'avoient abandonné. Le commandant, s'étant approché, lui promit la vie, mais n'en donna pas moins ordre à ſes

gens de pénétrer dans le bois, & de lui amener le reste, mort ou vif. Il fut obéi. Tous les prisonniers, parmi lesquels l'autrichien s'étoit vainement flatté de n'être pas confondu, furent conduits dans la petite ville d'Asoph, & jetés dans un cachot, les fers aux piés & aux mains, comme des brigands, au témoignage desquels on ne devoit aucune foi. Ils surent que l'officier qui les avoit pris étoit le gouverneur même, qui s'étoit mis à la poursuite de vingt déserteurs, & que le chagrin d'avoir manqué ceux qu'il cherchoit, autant que le désir de réparer cette perte, lui faisoit destiner ses douze captifs à les remplacer.

En effet, après quelques jours de repos dans leur prison, on leur offrit la vie & la liberté, à condition de porter les armes au service de la couronne de Moscovie. Ils acceptèrent une offre, qui leur parut préférable à leur misérable condition. Mais cette violence rapporta peu de fruit au gouverneur. A peine furent-ils libres, qu'ayant lié connoissance avec divers habitans, la plûpart mal satisfaits du gouvernement, depuis que la guerre leur ôtoit toute espèce de commerce avec la Turquie, & réduits à vivre des productions de leurs mauvaises terres, l'Autrichien, qui remarqua le chagrin d'un des principaux marchands, lui proposa un

autre moyen de s'enrichir. C'étoit d'employer un petit navire oisif, qu'il avoit à l'embouchure du Don, pour faire des courses dans la mer Noire. Il offrit de lui former, avec ses onze compagnons, un corps peu nombreux, mais d'une résolution à toute épreuve, qui ne lui laisseroit pas d'autre peine, que celle de veiller sur les trésors qu'ils amasseroient ensemble. Ce projet n'avoit de difficulté que pour les douze aventuriers mêmes, auxquels il falloit procurer les moyens de quitter la ville; c'est-à-dire, de se dérober par une désertion réelle. Mais le gouverneur n'ayant aucun vaisseau, l'Autrichien avoit compris qu'il n'étoit question pour lui & ses compagnons, que de se rendre au navire, lorsqu'il seroit prêt à mettre à la voile, sans aucune crainte d'être poursuivis en mer. Le marchand, & quelques associés dont il s'assura, se laissèrent aisément prendre à l'amorce du gain. Ils promirent, non-seulement d'armer secrètement leur navire, qui n'étoit pas déjà sans quelques petites pièces de canon, mais de rendre la fuite facile aux douze étrangers. Leur crainte ne put être pour le retour, parce qu'ils prirent aussi la résolution d'emmener leurs familles, dans l'idée de se procurer un autre établissement, après avoir renoncé si solennellement à leur patrie.

Une si téméraire entreprise eut tout le succès

qu'ils avoient eſpéré. Le navire fut armé ſecrettement & par degrés. Les douze étrangers trompèrent la vigilance des gardes, & ſurmontèrent l'obſtacle des remparts. C'eſt ici que la narration de l'Autrichien devient auſſi ſingulière qu'il nous l'avoit annoncée, & mérite d'être rapportée dans ſes termes.

Nous ſortîmes, continua-t-il, de l'embouchure du Don, ſans être déterminés ſur notre route, & pouſſés par le déſir vague de chercher les occaſions de nous enrichir. Elles pouvoient s'offrir à chaque moment, puiſque nous étions réſolus de nous avancer juſqu'au détroit du Boſphore, & d'attaquer tout ce qui n'auroit pas ſur nous d'autre avantage que celui du nombre. Les femmes & les filles des marchands d'Aſoph, qui ne nous entendoient plus parler que de combats & de guerre, étoient dans une continuelle alarme. Je ne vis rien de plus propre à les raſſurer, que de leur faire prendre des habits d'hommes, qui ne pouvoient les expoſer qu'à la moitié du péril. A peine l'avoient-elles porté deux heures, que nous découvrîmes un vaiſſeau, dont nous ne reconnûmes pas tout d'un coup le pavillon. Il nous parut même que dans la difficulté de diſtinguer qui nous étions, il en avoit changé pluſieurs fois dans un eſpace fort court; & nos matelots d'Aſoph, qui connoiſſoient mieux que moi toutes

les ruses de cette mer, nous assurèrent à la fin que c'étoit un vaisseau turc. Il nous exhortèrent aussi à prévenir ces barbares, si nous voulions nous mettre en état de ne les pas craindre. En effet, leur voyant tourner vers nous leurs voiles, nous nous hâtâmes de leur faire face; & le vent nous favorisant plus qu'eux, nous leur épargnâmes la plus grande partie du chemin. Ils sentirent toute la vigueur de notre approche, & nous les vîmes tout d'un coup changer de route, comme s'ils eussent voulu nous faire connoître qu'ils cherchoient à nous éviter. Mais nous étions déjà remplis du feu, qui s'allume à l'approche du combat. Nos géorgiens, animés par l'espérance de la fortune, secouoient leurs sabres, & ne respiroient que le moment de l'abordage. Je me disposois à les seconder; & pour aguerrir les dames, je les plaçai sur le tillac, à l'abri de la mousqueterie, par le soin que j'eus de leur former un rempart de tout ce qui pouvoit les défendre. Nous joignîmes l'ennemi. Il nous reçurent intrépidement; mais ils étoient sans doute exercés à la ruse qu'ils méditoient; car il est impossible que sans des préparations extraordinaires, elle eût pu leur réussir avec tant de bonheur.

Mes lectures & les lumières d'autrui, m'avoient toujours fait regarder l'artillerie comme inutile sur mer, dans l'occasion où l'on peut en venir

venir brusquement à l'abordage. Les turcs, qui étoient aussi des corsaires, s'étant laissés accrocher sans avoir lâché non plus leur bordée, nous fûmes aussitôt sur leur pont. Mais au lieu de nous y faire tête, ils passèrent sur notre vaisseau, avec une vîtesse qui surpassoit beaucoup la nôtre; & tandis que cette surprise nous faisoit prendre leur mouvement pour une fuite, il[illegible]rèrent les grapins qui tenoient leur bâtiment joint au nôtre, & s'éloignèrent de nous dans un instant. Je fus confondu de ce spectacle, & je le regardois avec admiration. Ce qui restoit de gens sur leur bord ne paroissant pas capable de nous arrêter, je cherchois quelque moyen de repasser sur le nôtre. La honte & la rage m'auroient rendu capables de toutes sortes d'excès, dans ce furieux moment; mais elle ne pouvoit se tourner que contre moi-même. Nos ennemis, trouvant peu de résistance dans les marchands & les femmes, que nous avions laissés à bord, les traitoient déjà en vainqueurs, & forçoient nos matelots de prendre tout l'avantage du vent pour s'éloigner. Mais, ce qui dut exciter encore plus nos transports, ne doutant point que notre petite artillerie ne fût prête à tirer, ils y mirent eux-mêmes le feu; & proches, comme nous l'étions encore, ce ne put être que par un miracle signalé, qu'ils manquèrent de nous couler à fond. Cependant, leur

exemple nous ayant fait prendre le ſeul parti qui nous fut ouvert, nous preſſions la manœuvre, pour nous efforcer de les ſuivre; & quoiqu'ils fuſſent le double de notre nombre, nous leur euſſions fait payer leur trahiſon bien cher, s'il nous eût été poſſible de les rejoindre. Mais leur vaiſſeau étoit une vraie retraite de brigands, où regnoit le déſordre & la misère. Leurs voiles étoient en pièces, & tout le reſte y répondoit au caractère des maîtres. Quel fut mon déſeſpoir, d'avoir fait un ſi malheureux eſſai! Je dois avouer que parmi les femmes d'Aſoph, je m'étois laiſſé prendre aux charmes d'une jeune moſcovite, qui n'avoit pas eu moins de part que l'amour de la liberté, aux projets que j'avois inſpirés à ſon père.

Cependant les turcs ne purent prendre aſſez d'avance, pour échapper abſolument à notre vue. Ils avoient jugé que nous ne ceſſerions pas de les ſuivre. Au lieu de gagner leur propre côte, ils ſe livrèrent à l'impétuoſité du vent, qui les portoit vers la Tartarie. Tous nos efforts n'ayant pu les empêcher d'y arriver avant nous, ils eurent le tems de prévenir les tartares voiſins ſur notre arrivée, & d'en aſſembler un aſſez grand nombre pour ſe mettre en état de nous braver.

De quoi d'ailleurs étions-nous capables, avec auſſi peu de munitions que nous en avions trouvé

fur leur bord? La côte, où nous arrivions, étoit fans défenfe, & la defcente y étoit facile : mais deux ou trois cens hommes que nous apperçûmes fur le rivage, & notre canon même, qu'ils y avoient difpofé, pour s'en fervir contre nous, ne nous permettoit pas d'approcher fans une imprudence aveugle. Comme la plus fenfible de mes pertes étoit celle des dames, ou plutôt, de celle qui m'avoit touché, je propofai à mes onze compagnons le plus étrange parti que jamais le défefpoir ait infpiré. Après en avoir été d'abord effrayés, ils l'approuvèrent auffitôt qu'ils en eurent conçu la vraifemblance. Ce fut d'enclouer tout le canon, de raffembler, fous le pont, toute la poudre dont le vaiffeau turc n'étoit pas mal pourvu, & d'y placer un de nos hommes, la mèche à la main; enfuite, de députer aux turcs, dans leur chaloupe, quatre d'entre nous, avec toutes nos armes, qui n'étoient que des fabres & des piftolets, pour les prier de nous recevoir dans leur troupe, avec promeffe d'y fervir fidellement. L'offre volontaire de nos armes étoit une preuve de bonne foi, qui devoit les perfuader; & dans cette fuppofition, je ne doutois pas qu'ils ne revinffent avec empreffement fur leur bord, où j'achèverois l'exécution de mon deffein. S'ils n'y venoient pas, nous avions du moins l'efpoir d'être admis en effet parmi eux,

& c'étoit une reſſource pour ma paſſion, comme pour notre fortune, qui ne pouvoit être plus déſeſpérée que dans notre ſituation préſente. Le ſuccès répondit à toutes mes vues. Notre nombre étant connu des corſaires, ils ne pouvoient être trompés au compte de nos armes; & ſûrs de n'avoir laiſſé que leur artillerie ſur leur bord, ils n'eurent pas plus de défiance de cette part, en voyant ſur le tillac à peu-près ce que nous y devions être d'hommes, avec quelques matelots qu'ils y avoient laiſſés. Non-ſeulement nos offres de ſervice furent acceptées, de quelque manière qu'ils ſe propoſaſſent de nous employer; mais ayant reçu nos armes, ils ne pensèrent qu'à ſe rapprocher de nous, pour nous recevoir nous-mêmes, & nous faire leurs conditions. L'immobilité, dans laquelle nous demeurâmes à leur approche, augmenta leur confiance. La plupart s'empreſsèrent de nous joindre, avec leur chef même, qui leur avoit déjà donné l'ordre de tranſporter leur artillerie ſur le vaiſſeau qu'ils nous avoient enlevé. Lorſqu'ils furent paſſés avec nous, & que j'eus reconnu leur chef, je le ſuppliai tranquillement de m'écouter. Vous voyez, lui dis-je, en lui faiſant découvrir, par l'écoutille, l'homme qui tenoit ſur l'ouverture d'un barril de poudre ſa mèche allumée, vous voyez quelle eſt notre réſolution. Tout ſaute à l'inſtant,

ſi notre vaiſſeau ne nous eſt rendu, avec tout ce qu'il contient. J'entends que vous en faſſiez ſortir le reſte de vos gens, & qu'il n'y reſte que nos matelots, nos amis & nos armes, que nous y avons envoyées. Nous y rentrerons, ſans vous cauſer d'autre peine ; & ſi l'envie vous reprend alors de nous attaquer, nous ſommes capables de nous défendre. Ici, c'eſt ruſe pour ruſe; ſeul combat qui convienne entre corſaires. Mais ſi je vous vois remuer l'œil ou la main, pour vous ſoulever, votre perte eſt jurée avec la nôtre. Le fier turc, qui n'avoit pas trouvé, dans notre vaiſſeau, tout le butin qu'il y eſpéroit, ne jugea pas à propos de riſquer l'effet de cette furieuſe menace, pour une proie ſi médiocre. Il donna les ordres que je déſirois, & quelques minutes ſuffirent pour l'exécution. J'exigeai que lui & tous ſes gens ſe retiraſſent auſſi loin de nous que la longueur du vaiſſeau le permettoit, pour nous laiſſer partir librement juſqu'au dernier. Tout ſe fit avec une tranquillité d'autant plus ſurprénante, que lui ſeul ſavoit le ſecret de ſes ordres, & que tout ſon monde ſembloit obéir avec autant de chagrin que d'étonnement. Mais lorſque mon homme fut ſorti de l'écoutille, ſa mèche à la main, & ſe fut jeté dans la chaloupe avec moi, j'entendis le turc, qui crioit de courir aux ſabords; & ne doutant pas que ſon

Ff 3

intention ne fût de nous lâcher sa bordée, je me réjouis beaucoup des transports auxquels il dut se livrer, en reconnoissant dans quel état j'avois laissé son canon. Il tourna presqu'aussitôt la proue, pour se retirer.

Je m'attendois, pour le plus doux fruit de mon triomphe, non-seulement à recevoir les félicitations du marchand moscovite, mais à le trouver dans la disposition de me témoigner sa reconnoissance, en m'accordant celle de ses filles que j'aimois. Ma douleur & mon ressentiment furent extrêmes, lorsqu'il répondit à ma demande, que dans ses craintes pour cette jeune personne, qui pouvoit être exposée aux insultes des corsaires turcs, il l'avoit promise, en les voyant entrer dans notre vaisseau, à l'un des moscovites que nous avions amenés d'Asoph avec lui, dans la vue, ajouta-t-il, de le mettre en droit de la faire passer pour sa femme. Si cette excuse pouvoit le justifier, elle ne calma point mes transports. Cependant j'eus la force de les déguiser; & comptant sur l'affection de sa fille, je lui proposai, dès le même jour, de prendre la première occasion pour fuir avec moi. Mon dessein, dans la résolution que j'avois inspirée à son père d'embrasser la piraterie, n'avoit eu pour véritable objet que de m'assurer la liberté; & quoique j'eusse profité volontiers de l'occasion d'amasser du bien, je

n'étois pas aſſez pauvre, à Vienne, pour y devoir craindre la misère avec une femme que j'aimois.

Notre fuite fut déterminée, pour la première fois qu'on approcheroit de quelque terre, où nous pourrions nous promettre d'aborder pendant la nuit; & nous propoſant de partir dans la chaloupe, tous mes ſoins furent employés pendant quelques jours à la diſpoſer d'une manière ſi commode, que du moindre effort elle pouvoit être miſe en mer. Une petite proviſion de vivres, dont je me pourvus ſecrètement, fut d'ailleurs la ſeule précaution qu'il nous fut permis de prendre. Enfin, le moment de notre départ arriva, & nous nous abandonnâmes avec auſſi peu de réflexion que de crainte, à la protection de l'amour: mais nous n'avions pas fait le même traité avec la fortune, qui nous réſervoit ſes plus affreuſes rigueurs.

La côte, où nous avions jeté l'ancre, derrière un rocher, n'étoit pas à cinq cens pas de nous. Rien ne paroiſſoit capable de nous la faire manquer, & je me flattois d'obtenir un bon accueil des habitans d'une petite ville voiſine, en les avertiſſant de ſe tenir ſur leurs gardes contre le deſſein de mes compagnons, qui étoit d'enlever toutes les barques qu'ils verroient ſortir de la rivière. Mais à peine eûmes-nous quitté l'abri du rocher, qu'un furieux vent de terre,

Ff 4

contre lequel toutes mes forces ne purent lutter long-tems, nous jeta bien loin en mer. Nous en fûmes quittes, néanmoins, pendant cette nuit, pour le danger d'être à tous momens submergés dans les flots, & pour l'incommodité d'en être continuellement couverts. Le matin, notre foiblesse nous ayant obligés de recourir à nos alimens pour nous soutenir, ils furent peu ménagés, dans l'idée où nous étions encore que la terre ne pouvoit nous échapper pendant le jour. Le calme étant revenu, je recommençai à faire usage des rames. Mais, ne découvrant plus aucune apparence de côte, je ne pus avancer qu'au hasard, & peut-être vers des points qui m'en éloignoient. Dispensez-moi de m'étendre sur les horreurs de ma situation. Je n'y ai d'abord été sensible que pour ma compagne; & pendant deux jours, le ciel m'est témoin que tous les vœux de mon cœur, toutes mes attentions & tous mes soins, n'ont pas eu d'autre objet qu'elle. Epuisé enfin de tant d'efforts, & désespéré de n'être capable de rien pour elle & pour moi, j'ai cessé de lui parler. Cette malheureuse fille, cédant sans doute à la rigueur de son sort, s'est servie du peu de forces qui lui restoient, pour se précipiter dans les flots.

En vain ce spectacle m'a-t-il fait recueillir toutes les miennes, & suivre son corps, que j'ai

vu flotter long-tems devant moi, un coup de vent l'a fait disparoître, & m'a poussé, mais hélas! trop tard pour elle, à la vue d'un vaisseau que j'ai bientôt reconnu pour le corsaire turc, que nous avions combattu. La nécessité ne me laissoit pas d'autre parti que d'implorer son secours, au risque de n'y trouver qu'une vengeance cruelle, si j'avois le malheur d'être reconnu à mon tour. Le même vent m'en ayant fait approcher, un reste d'humanité a touché les corsaires en ma faveur. Ils ont amené leurs voiles pour m'attendre ; & dans le triste état où j'étois, ils m'ont si peu reconnu, qu'après avoir entendu de moi ce que mon imagination m'a fourni de plus propre à détourner leurs soupçons, ils m'ont accordé leur assistance en qualité d'allemand, qui cherchoit à retourner dans sa patrie. Ensuite ayant appris d'eux, que nous étions à l'embouchure du Danube, dans laquelle ils vouloient entrer eux-mêmes, pour des besoins que j'ai cru comprendre, je ne leur ai pas demandé d'autre grâce que des vivres, pour continuer ma navigation sur le fleuve, où la triste expérience que je venois d'acquérir me faisoit espérer une route plus heureuse jusqu'au premier port autrichien. Mais vous avez vu le nouveau danger dont je dois la délivrance à vos généreux secours.

L'unique faveur que je vous demande à présent

eſt de me faire débarquer dans quelque lieu de commerce, où je puiſſe attendre de la charité d'autrui, les moyens de retourner à Vienne, dont je me ſuis vainement flatté de n'avoir obligation qu'à moi-même.

Ce qu'il déſiroit, avec tant de modeſtie, étoit un tribut de religion & d'humanité, que je ne pouvois refuſer à ſon infortune. Il fut ſatisfait avant la fin du jour, & plus avantageuſement qu'il ne l'eſpéroit, par la rencontre d'une barque turque, qui remontoit à Belgrade, & dont le patron conſentit à le recevoir. Un petit préſent, pour les beſoins de ſa route, le mit en état de ne pas rentrer dans ſa patrie avec l'humiliante livrée de la misère, que je n'étois pas ſurpris de lui voir porter, après des aventures ſi ruineuſes pour ſa fortune. Il m'offrit affectueuſement ſes ſervices. Rien ne pouvoit me les faire déſirer : mais jugeant bien de ſon naturel, & d'un cœur exercé par tant d'épreuves, je pris ſon adreſſe à Vienne, pour des occaſions que l'avenir pouvoit amener. Vous les verrez naître, & la connoiſſance de ſon ſort devenir néceſſaire à celle du mien.

Mademoiſelle Tekely n'avoit pas ouvert la bouche, pendant le récit du malheureux aventurier. Son ſilence ne fut pas moins profond, juſqu'au moment où les turcs le prirent dans leur

barque. Elle paroiſſoit remplie de réflexions, ou de ſentimens, que tout ce qu'elle venoit d'entendre, & ce qui s'étoit paſſé devant ſes yeux, avoit fait naître dans une ame ſi ſimple. J'avois même remarqué qu'à chaque circonſtance effrayante du diſcours de l'autrichien, elle s'étoit avancée plus proche de moi, avec un mouvement qui reſſembloit à la crainte; comme j'avois cru voir, au contraire, que dans les circonſtances douces & touchantes, elle avoit penché la tête vers lui d'un air de compaſſion, ſemblant entrer dans ſes peines, & s'abandonner à l'intérêt de la tendreſſe ou de la pitié. Je fus charmé qu'au premier pas qu'elle faiſoit dans le monde, elle eût un exemple des misères humaines & du jeu des paſſions, dans un tableau ſi naturel & ſi varié. Les incidens, qui nous avoient occupés durant quelques heures, ne m'avoient pas fait perdre le fil des raiſonnemens qui les avoient précédés. Je rapprochai ces dernières obſervations des premières, & les comparant toutes enſemble, je ne déſirai plus d'autres éclairciſſemens pour la connoiſſance de ſon caractère.

Elle avoit reçu de la nature, avec l'ardente imagination que je lui avois déjà reconnue, une ame élevée, un cœur ſenſible, & les plus vertueuſes inclinations : mais l'exercice de ces grandes qualités dépendoit du repos extérieur de

ſes ſens; & c'étoit l'effet de la longue éducation qu'elle avoit reçue dans un cloître. Tout ce qu'elle concevoit, tout ce qu'elle déſiroit, dans une ſituation tranquille, étoit digne du fond naturel; c'eſt-à-dire, juſte & bien ordonné, ſuivant la meſure de ſes lumières, noble, généreux, animé par la vertu; & ſa vive imagination, échauffée alors de ce qui ſe préſentoit ſous un ſi beau jour, ne lui fourniſſoit que trop de courage, pour mépriſer les difficultés ou pour entreprendre de les ſurmonter. Etoit-elle au moment de l'épreuve? Ce courage imaginaire, & peut-être la vue des motifs qui l'avoient excité, ſembloient l'abandonner tout d'un coup. La jeuneſſe & la beauté ſuppoſant toujours beaucoup de délicateſſe dans les organes, ceux de Mademoiſelle Tekely, qui n'avoient jamais été fort émus dans un couvent, étoient altérés par les moindres impreſſions du dehors; & ce trouble de ſes ſens, paſſant dans ſon ame par mille ſenſations confuſes, obſcurciſſoit ſes idées, juſqu'à faire diſparoître tous ſes principes de force, & toutes ſes réſolutions. L'imagination même, qui l'avoit ſi bien ſervie pour les établir, devenoit alors leur plus mortelle ennemie, par des terreurs qu'elle excelloit à groſſir, & que ni la raiſon étonnée, ni la généroſité tremblante, n'étoient plus capables de diſſiper. En un mot, les idées

& les ſentimens de mademoiſelle Tekely, pour être dignes de l'excellence de ſon eſprit & de ſon cœur, devoient venir de ſon propre fond, ſans qu'il s'y mêlât rien d'étranger. Une retraite prolongée depuis l'enfance ayant produit ſur elle cet étrange effet, ſon bonheur auroit été de n'y jamais entrer, ou de n'en jamais ſortir. Dans le premier cas, elle auroit appris, par l'expérience du monde, à faire un meilleur uſage de toutes ſes perfections naturelles; & dans l'autre, elle n'auroit jamais eu d'uſage à faire de celles que la vie du couvent avoit réellement affoiblies, mais que la même raiſon pouvoit lui rendre inutiles.

J'avois deux fruits importans à tirer de cette découverte; l'un, qui touchoit, comme je venois de l'obſerver, mon repos & mon bonneur, dans le ſoin, dont je m'étois chargé d'une fille de ſon âge; l'autre, de faire ſervir mes lumières à réparer les mauvais effets de ſon éducation, en la familiariſant par dégrés avec les objets qui lui étoient étrangers, pour l'accoutumer aux impreſſions qu'elle en recevoit, & la ramener aux règles communes, dans ſes jugemens & dans ſa conduite. Je l'eſpérois d'autant plus, que depuis qu'elle étoit ſous mes yeux, ſa ſeule confiance pour moi me ſembloit déjà capable de la fortifier. Les occaſions ne pouvoient lui manquer pour

s'inſtruire, & notre voyage alloit être une école, où chaque jour pourroit lui fournir quelques nouvelles leçons. Mais il me parut que la plus preſſante regardoit ſes idées de religion, dont je ne remarquois pas que l'ardeur fût refroidie. Quoique tôt ou tard je m'attendiſſe à l'effet ordinaire de l'âge & des paſſions, pour diminuer ce zèle exceſſif, qui l'animoit autant contre l'héréſie qu'en faveur de ſes propres principes, je conſidérai que dans le commerce intime où je l'allois mettre avec madame Jeffreys, femme d'eſprit & d'honneur, mais proteſtante, elle avoit beſoin d'être modérée par quelques avis, qui lui ſerviſſent de frein. Je me propoſois d'ailleurs d'engager cette dame, dont je connoiſſois la politeſſe & la bonté, à ne lui parler jamais de religion.

Elle m'écouta plus patiemment que je n'avois oſé l'eſpérer. Je lui fis comprendre qu'avec les loix de la charité chrétienne, qui nous oblige de ſouhaiter à notre prochain le don précieux de la foi que nous croyons poſſéder nous-mêmes, la ſociété a les ſiennes, qui n'appartiennent pas moins à la charité, & qui nous font un devoir de ne pas troubler l'ordre établi; qu'au point de perſuaſion où chaque ſecte eſt depuis long-temps en faveur de ſes propres dogmes, l'affaire de la religion paroît décidée pour toutes les commu-

nions qui partagent le monde chrétien, ou du moins que le jugement de ce qui doit rester d'obscur à des yeux sensés, dans une si grande opposition de sentimens, est remis au grand & dernier tribunal, où chacun se croit en droit d'appeler; qu'à l'exception des ministres ecclésiastiques, dont le devoir reconnu est de veiller sur la doctrine de leur église, & de joindre, à l'instruction, la garde & la défense de leurs principes, celui des simples fidèles est de se contenir dans les bornes de la vérité, lorsqu'ils s'y croient parvenus, avec les vœux que la charité demande, pour faire tomber du ciel les mêmes lumières sur leur prochain; & qu'une femme, sur-tout, dispensée par son sexe des pénibles occupations de l'étude, n'a rien de plus sage & de plus heureux à faire, après avoir apporté toute sa prudence à choisir des guides, que de se soumettre avec autant de respect que de confiance à leur conduite.

Ce ne fut pas néanmoins sans quelques vives objections, que mademoiselle Tekely se rendit à des conseils, où je n'avois pu me garantir tout-à-fait de blesser l'idée qu'elle avoit de son éducation, & du saint asile qu'elle avoit habité trop long-tems. Elle s'étendit avec tantde feu sur le savoir de l'abbesse, & de plusieurs autres religieuses du même couvent, qu'à la fin je fus obligé

de lui répondre qu'en leur ſuppoſant toutes les connoiſſances qu'elle leur attribuoit, il falloit attendre qu'elle eût le même âge, pour juger, comme elles, de l'obligation qu'elles ſembloient lui avoir impoſée de faire la guerre à l'héréſie. Cette réponſe, & la néceſſité abſolue, que je lui fis ſentir, de ſe modérer dans la nouvelle carrière où nous entrions, c'eſt-à-dire, entre les ennemis déclarés de notre foi, turcs, proteſtans, grecs, qui n'en ſeroient pas moins empreſſés à nous ſervir, lorſque nous aurions de l'indulgence pour leurs erreurs, mais dont nous aurions à craindre la haine & les plus mauvais offices, s'ils nous entendoient parler ſans ménagement de leurs opinions & de leurs pratiques religieuſes, la mirent enfin dans la diſpoſition que je déſirois. Elle me promit de ſe faire violence, ſur tout ce qui ne bleſſeroit que ſes oreilles ou ſes yeux, de ſe taire même, quand ſa conſcience, me dit-elle, ne l'obligeroit pas de parler; & nous réduisîmes ce devoir, pour elle & pour moi, aux occaſions où notre propre religion ſeroit attaquée. En effet, elle ſe contint avec une extrême fidélité dans ces bornes. Je lui avois fait une peinture de madame Jeffreys, qui ne pouvoit lui laiſſer d'alarmes pour l'étroite liaiſon dans laquelle je l'avois diſpoſée à vivre avec elle.

JAMAIS

JAMAIS je n'ai reſſenti tant de chagrin d'être interrompu, qu'en entendant frapper ici à ma porte, que j'avois ſoigneuſement fermée. Mon impatience en fut ſi vive, que le docteur s'étant arrêté, je me levai bruſquement, & je courus vers la porte, non dans le deſſein de l'ouvrir, mais pour ordonner d'une voix forte que perſonne n'eût la hardieſſe de ſe faire entendre ſi près de moi. Pardon, monſieur, me répondit mon valet, dont je reconnus facilement la voix; c'étoit pour vous annoncer M. le prieur, qui demande à vous voir, & qui eſt depuis un quart d'heure dans votre antichambre. M. le prieur! dis-je en moi-même, avec quelques émotion. Cependant, je criai avec la même chaleur: Dites à M. le prieur que je ſuis retenu par des affaires preſſantes, & qu'étant logé dans la maiſon, il m'obligera de remettre ſa viſite à demain.

J'entendis que recevant humblement mon excuſe, il accuſoit Salomé de s'être trop hâté de frapper, & qu'il ſe retiroit, après l'avoir chargé de me faire les complimens de ſa nièce, & les ſiens. Lorſque je le crus ſorti, je ne réſiſtai point à la curioſité d'apprendre les circonſtances de ſon arrivée, & quelles avoient été ſes premières explications. J'ouvris. Mon valet me dit qu'il n'avoit pas été peu ſurpris, à ſon retour, de le trouver ſeul & tranquillement aſſis dans mon

antichambre; mais qu'il l'avoit été beaucoup plus, en rentrant dans la maiſon, de voir notre cour remplie de ballots, & d'une grande charrette qui les avoit apportés; & plus loin une vielle chaiſe, dont on dételoit quatre chevaux: quayant fort bien deviné que M. le prieur & ſa nièce étoient arrivés dans la ſeconde de ces deux voitures, il n'avoit eu d'embarras que ſur la première; que le charretier, auquel il s'étoit adreſſé, lui avoit appris que c'étoit l'équipage de madame la baronne de....., & s'étoit plaint fort amèrement des peines qu'il avoit eſſuyées à la barrière du cours. Les deux voitures qui s'étoient toujours ſuivies de fort près, avoient été arrêtées, ſuivant l'uſage, par les gardes de cette barrière; avec la déclaration ordinaire de l'ordre du roi. M. le prieur, n'étant jamais venu à Paris, avoit eu peine à comprendre qu'il y eût un ordre du roi, qui pût regarder ſa nièce ou lui, & s'étoit imaginé qu'il avoit affaire à quelques-uns de ces effrontés filoux, dont on raconte tant de jolies fables en province. Il avoit répondu, en homme ſupérieur aux petites ruſes, que madame la baronne n'avoit point encore eu l'honneur de paroître à la cour, & qu'il étoit impoſſible que ſa majeſté fut ſitôt inſtruite de ſon arrivée. On avoit fait peu d'attention à ſa réponſe, & les gardes s'étoient diſpoſés à fouiller ſes deux

voitures. Alors, s'étant cru fort en danger, il avoit éclaté en menaces, dont le bruit avoit attiré une foule de paſſans; & les plus civils, reconnoiſſant ſon erreur, avoient pris la peine de l'informer des uſages. Mais, ici, ſa colère avoit pris un autre cours. S'il n'avoit pas refuſé de croire qu'il y avoit des droits de viſite établis à la barrière, il avoit jugé qu'ils ne pouvoient regarder que les gens du commun, & qu'une perſonne du rang de ſa nièce en devoit être exceptée. Il avoit demandé pluſieurs fois ſi l'on ne connoiſſoit pas madame la baronne de...., & depuis quel tems on avoit ſi peu d'égards, à Paris, pour les femmes de qualité. Cependant, un des paſſans l'ayant averti que s'il avoit quelque choſe de ſujet à l'ordonnance, le ſeul parti ſage étoit de le déclarer, & de ſatisfaire aux droits; il revint d'autant plus aiſément à la modération, qu'avec le bagage de ſa nièce les voitures contenoient quantité de marchandiſes, tirées de ſes magaſins, qu'il ſe promettoit de vendre avantageuſement à Paris. Les gardes, fort irrités de ſa réſiſtance & de ſon langage, ne lui firent aucune grâce. Ils viſitèrent juſqu'au moindre ſac, & les droits d'entrée furent exigés avec la dernière rigueur. Dans l'excès de ſon chagrin, M. le prieur les menaça de l'indignation d'une infinité de grands ſeigneurs, auxquels madame

la baronne, dont il avoit l'honneur d'être le plus proche parent, appartenoit à la cour, & particulièrement de tout le crédit de M. le marquis de ...., fils de M. le comte de ...., lieutenant-général des armées du roi, & riche de cinquante mille livres de rente, qu'elle venoit épouser. Je demandai, à mon valet, s'il ſavoit quel rôle madame la baronne avoit joué dans cette aventure? Il me dit qu'il avoit fait la même queſtion au charretier, & que cet homme l'avoit aſſuré, en parlant d'elle avec beaucoup de reſpect, que ſans prendre part au différend, elle avoit exhorté pluſieurs fois ſon oncle à payer le double, pour ſortir plus promptement d'embarras. Je trouvai, dans les ſentimens que je lui avois promis aſſez de reconnoiſſance & d'eſtime, pour me réjouir que le ridicule de cette ſcène ne tombât du moins que ſur M. le prieur.

Salomé, apprenant auſſi qu'après avoir pris des informations ſur ma ſanté, & ſu de notre hôte, que je gardois encore la chambre, ils s'étoient fait conduire à leur logement, s'étoit hâté de monter, pour m'avertir de leur arrivée. Il avoit été ſurpris de trouver, dans mon antichambre, M. le prieur, que l'empreſſement de me voir avoit déjà fait deſcendre du ſecond étage, où il ſe trouvoit logé, mais qui, n'ayant découvert aucun de mes gens, avoit d'autant moins oſé

pénétrer jufqu'à moi, qu'il favoit de l'hôte que j'étois en compagnie. Il ne s'étoit expliqué de rien. Cependant, outre le défir de s'affurer de ma fanté, par fes yeux, un motif preffant l'avoit porté à defcendre. Le valet de chambre, que j'avois congédié, avoit attendu le moment de fon arrivée, pour monter chez lui, & l'informer, non-feulement du malheur qu'il avoit eu de me déplaire, mais de l'efpérance qui lui reftoit de faire fa paix avec moi par fon entremife; ou, fi j'étois inflexible, de celle du moins, dont il fe flattoit, d'être reçu au fervice de madame la baronne, qui, fans doute, alloit prendre quelques gens d'un autre air que fes deux cochers & fa fervante, feuls domeftiques qu'elle avoit amenés. Il étoit queftion, avoit ajouté M. le prieur, de favoir de moi fi j'étois bien réfolu de ne pas reprendre cet homme, dont il croyoit que l'offenfe pouvoit être pardonnée à la foibleffe du cœur; ou fi, dans cette fuppofition, je ferois fâché qu'il le prît lui-même, du moins pendant quelques jours, parce que connoiffant peu Paris, il avoit befoin d'un guide fidèle, & que diverfes raifons lui donnoient de la confiance pour lui.

Salomé rougit, en achevant; & je fus très-fatisfait de le trouver capable, tout à la fois, de ne rien changer à fa commiffion, & de fentir le remords que ces derniers mots avoient dû

réveiller. Ma réponſe fut décidée ſur le champ. J'étois dans la réſolution abſolue de ne pas reprendre mon valet, qui ſe nommoit Pariſien : mais je ne voyois aucune raiſon de lui nuire ; & peu m'importoit par qui M. le prieur & ſa nièce ſouhaitoient d'être ſervis. Je pris cette occaſion, pour faire une politeſſe à madame la baronne, de qui je n'avois à faire aucune plainte, qui m'obligeât de lui refuſer les égards dûs à ſon ſexe. Salomé reçut ordre à l'inſtant de monter chez elle, pour lui témoigner combien j'avois de regret que ma ſituation ne me permît pas d'y monter moi-même, & pour l'aſſurer que le lendemain, devant voir le jour pour la première fois, je me ferois un devoir de ne pas ſortir de la maiſon ſans avoir eu l'honneur de prendre ſes ordres. Je fis dire en même-tems au prieur, qu'il étoit libre d'employer l'homme que j'avois congédié, & que je n'avois pas d'autre reproche à lui faire, que celui dont j'apprenois qu'il faiſoit l'aveu lui-même.

Quelque empreſſement que j'euſſe à rendre toute mon attention au docteur, je ne pus me diſpenſer de lui donner deux mots d'explication ſur un incident qui pouvoit l'avoir ſurpris, & dont je jugeois d'ailleurs que les circonſtances actuelles, ou la ſeule confiance de l'amitié, m'engageroient tôt ou tard à lui découvrir le fond. Ce que vous

venez d'entendre, lui dis-je, & fur-tout le langage indifcret d'un honnête curé de village, qui m'amène fa nièce, dans l'idée que je fuis prêt à l'époufer, doit vous avoir caufé de l'étonnement. Vous en aurez beaucoup plus, fi je vous affure, comme je le fais avec vérité, que je n'ai connu l'oncle & la nièce que deux jours avant mon arrivée à Paris, où vous favez que je fuis depuis plus de fix femaines, & que dans toute ma vie je ne les ai vus que cette fois. J'ignore fur quelles vifions ils fondent leurs efpérances: mais je ne fais que depuis une heure, & leur départ pour Paris, & le choix qu'ils ont fait de cette maifon pour leur demeure. Peut-être votre fecours ne me fera-t-il pas inutile, dans l'embarras où je fuis; car je n'ai que leur folie à leur reprocher, & je voudrois me défaire honnêtement d'eux. Mais reprenez, s'il vous plaît, votre récit, dont je fuis beaucoup plus occupé, que de cette comique aventure.

Comique? me répondit le docteur, en branlant la tête; elle me paroît plus férieufe qu'à vous, & je crains qu'elle ne menace votre repos. Comment donc? lui dis-je. Oui, répliqua-t-il, ces intrigues font fréquentes à Paris: & je nommerois cent mariages, qui n'ont coûté à la partie pauvre que beaucoup d'adreffe & d'effronterie. Je le fais, repris-je; mais le cas eft différent.

La nièce est plus riche, pour une bourgeoise de province, que je ne le suis pour un homme de quelque distinction. Le cher docteur insista : d'autres, me dit-il, n'ont en vue que la naissance & les titres. Souvent même, cette passion est plus vive que celle des richesses ; &, sur-tout parmi les femmes, vous trouverez plus d'avidité pour la grandeur que pour l'opulence. Tous les jours, nous voyons acheter la qualité de marquise ou de comtesse, par le sacrifice d'une grande fortune ; & peut-être auroit-on peine à nommer une femme titrée, qui ait été capable de sacrifier son nom & son rang, aux trésors d'un financier. Là-dessus, il me fit l'histoire d'un mariage récent, où l'industrie d'une femme très-riche l'avoit emporté sur toutes les répugnances d'un homme du plus grand nom, que l'honneur avoit soutenu long-tems, quoique pauvre ; mais qui, s'étant laissé vaincre enfin par l'amorce des richesses, n'avoit consenti à l'épouser, qu'à condition de ne jamais passer la nuit avec elle, pour n'avoir pas à se reprocher l'insertion d'un sang vil dans la noble masse du sien. La plupart des faits avoient tant de ressemblance avec ce qui m'étoit arrivé, que j'aurois soupçonné le docteur de quelque allusion fine aux évènemens de mon voyage, s'il ne m'eût nommé les masques, ou si j'eusse moins connu sa bonne foi. Je lui de-

mandai ce qu'il penſoit donc de ma ſituation, & ſi j'avois un autre parti à prendre que d'abandonner mon logement? Fort bien, me dit-il, avant l'arrivée des prétendans : mais depuis une heure qu'ils ſont ici, je ſuis perſuadé qu'il eſt déjà trop tard. Il faut les voir, au contraire, ſans froideur & ſans affectation, éviter uniquement de les voir ſans témoins, & vous faire accompagner, ſur-tout dans vos premières viſites, de quelques amis, devant leſquels vous tiendrez ouvertement le langage le plus éloigné de leurs eſpérances. Parlez d'obtenir un régiment, de revoir bientôt une maîtreſſe que vous adorez, ou de tout ce qui s'accorde le moins avec leurs idées de mariage; & dans quelques jours, lorſque vous croirez en avoir aſſez dit, quittez votre logement d'un air auſſi libre.

Quoique ce conſeil me parût plus ſage que néceſſaire, je promis au docteur de le ſuivre, & je lui fis promettre, à ſon tour, d'être, pour le jour ſuivant, un des témoins de ma première viſite. Il m'étoit aiſé de faire avertir un ou deux anciens amis, que je n'avois pas encore vus, & qui ne manqueroient pas d'empreſſement pour me voir. J'en donnai l'ordre auſſitôt. Mais trouvant cette interruption trop longue, pour la curioſité qui me rapeloit aux aventures de mademoiſelle Tekely, je preſſai ſi vivement le docteur

d'y revenir, qu'il eut cette complaifance, en continuant toujours de faire parler l'abbé Brenner.

Nous arrivâmes, le dixième jour, à la vue d'Ifmaéli, ville affez nouvelle, bâtie par un feigneur turc de même nom, & peuplée de moldaves & de valaques, qui paient leur tribut directement à la Porte. Ainfi, le chemin qui nous reftoit par terre étoit proprement de la domination ottomane, & ne me laiffa plus d'inquiétude que pour traverfer vingt-cinq lieues d'un pays défert, où commence la Tartarie d'Afferman. Il fallut reprendre des chevaux, qui ne me coûtèrent prefque rien à l'entrée de cette vafte plaine, où les tartares en nourriffent un grand nombre. Un chariot à l'ufage du pays, qu'ils étoient exercés à traîner, & qui nous tint lieu d'hôtellerie la nuit fuivante, nous porta commodément en deux jours, à Cauchan, petite ville ouverte, de la dépendance du Kham. Il y faifoit fa demeure, depuis que le roi de Suède étoit arrivé fur les bords du Niepfter; mais le paffage n'en eut pas plus de difficulté pour nous; & dans toute cette route, nous fûmes traités avec autant de douceur, & d'attention pour nos befoins, qu'on en trouve dans les parties les plus civilifées de l'Europe. Le lendemain, nous nous rendîmes de bonne heure à Bender, qui n'eft qu'à trois petites lieues de Cauchan.

Le ministre d'Angleterre y étoit arrivé depuis plusieurs jours; mais au lieu de se loger dans la ville, où le Bacha lui avoit offert une maison commode, il avoit accepté les offres de monsieur Fabrice, envoyé de la cour de Holstein, à la suite de sa majesté suédoise, qui s'étoit accommodé avec lui d'une partie de maison, ou plutôt d'une des deux grandes maisons contigues, qu'il avoit louées dans un faubourg nommé Lipka Mahane, pour être moins éloigné du camp suédois. Je craignis d'abord que cet arrangement ne fût nuisible au dessein dans lequel j'étois venu, de confier mademoiselle Tekely à monsieur & madame Jeffreys, & de prendre moi-même, s'il étoit possible, un appartement dans leur hôtel. Je m'arrêtai quelques heures à Bender, pour les informer de mon arrivée, & d'une espérance à laquelle je n'aurois pu renoncer sans chagrin. Leur réponse me combla de joie. Ils pouvoient loger mademoiselle Tekely, moi, & tout ce que nous avions de gens avec nous. Leur maison communiquant par une porte intérieure à celle de l'envoyé de Holstein, ils m'assuroient que nous serions maîtres de l'une & de l'autre; & pour nous ôter toute incertitude, M. Jeffreys vint nous prendre lui-même à Bender. Nous partîmes, avec lui, pour Lipka Mahane. En présentant mademoiselle Tekely à son épouse, je

lui fis nos confidences. Elles furent reçues avec un vif intérêt, & les plus tendres protestations de zèle & d'amitié. Ainsi, dès le premier jour, ma jeune compagne se trouva dans une société agréable & sûre, qui me laissa quelque tems de liberté, pour reconnoître ce qui se passoit au camp suédois.

Les circonstances, qui sembloient tranquilles à notre arrivée, changèrent de face dès le jour suivant. On sait que la Porte, commençant à se lasser, de la protection qu'elle avoit accordée au roi de Suède, faisoit presser vivement ce prince de quitter les terres ottomanes, & qu'après s'en être long-tems défendu, sous divers prétextes, il s'étoit réduit à lui demander un secours d'argent, nécessaire à ses besoins. Le grand-seigneur, avoit consenti à lui faire toucher douze cens bourses: mais le khan & le bacha de Bender s'étant trop hâtés de lui livrer cette somme, il avoit fait naître d'autres difficultés, auxquelles on ne répondoit plus que par des menaces; & ce héros, supérieur à l'humiliation de sa fortune, affectoit de les braver. Malheureusement, avec une puissance plus réelle les turcs avoient la même fierté. Ils s'indignèrent de son obstination; & sur un ordre venu d'Andrinople, où le grand-seigneur étoit alors, ils se disposèrent à l'attaquer dans son camp de Warnitza. Cette guerre étrange, poussée de leur part

avec un mêlange de respect & de fureur, & de celle des suédois avec une valeur incroyable pour leur nombre, dura plusieurs jours, & finit par la prise du monarque, qui fut moins vaincu, qu'accablé par la ruse & la force (1). De la tente du bacha, dans laquelle on le mena d'abord, il fut conduit le soir à Bender, par une douzaine d'officiers turcs, sur un cheval richement caparaçonné. Nous aurions pu le voir & le saluer à son passage : mais un juste sentiment de douleur & de respect nous empêcha de paroître ; d'autant plus que la nuit étant obscure, nous aurions eu besoin, pour nous présenter de faire allumer quelques flambeaux. Nos domestiques, qui eurent la curiosité de le suivre, pour le voir descendre au palais du bacha, remarquèrent qu'il avoit le dessus du nez & le coin de l'oreille un peu effleurés d'un coup de feu, un sourcil brûlé, la pointe de son bonnet fendue d'un coup de sabre, une légére blessure à la main gauche, enfin son habit ensan-

(1) La relation entière de ce grand événement, que le médecin, ami de l'auteur, avoit ensuite obtenue de M. Brenner, se trouve ici dans le manuscrit dont on posséde l'original : mais on a jugé qu'elle interrompt trop long-tems le fond du récit, & cette raison a fait prendre le parti de la supprimer, dans la résolution néanmoins de saisir la première occasion qui pourra se présenter, pour rendre au lecteur un détail si curieux

glanté, & déchiré en plusieurs endroits. Il fut logé dans le plus bel appartement du palais.

Nous sûmes le lendemain, de M. Fabrice, qu'il fit appeler de grand matin, & qu'il honoroit d'une estime distinguée, qu'en entrant dans la chambre où il avoit passé la nuit, il s'étoit jeté sur un sopha; que pressé d'une soif fort ardente, il avoit demandé de l'eau; qu'on avoit couvert, pour lui une petite table de mêts turcs, auxquels il n'avoit pas touché; & qu'après avoir satisfait sa soif, il s'étoit endormi; qu'un officier du bacha, étant entré pour le conduire à son lit, n'avoit osé l'éveiller, mais l'avoit couvert, sur le sopha, d'une pièce de satin, à laquelle étoit attaché un drap blanc par-dessus, à la manière des turcs, & qu'il avoit veillé près de lui, à la lumière de quelques bougies, pour se tenir prêt à le servir; enfin, que le roi s'étant réveillé à trois heures du matin, n'avoit pas voulu changer de place, avoit ôté de sa tête un bonnet de nuit que l'officier turc lui avoit mis pendant qu'il dormoit, & n'avoit marqué de curiosité que pour la situation de ses amis les plus familiers, tels que messieurs Grothusen, Ribbing, Mullern & Fief, que le bacha prit aussitôt soin de faire chercher, & de rassembler autour de lui. M. Fabrice ayant représenté au bacha qu'il étoit honteux de laisser le roi sans épée, & l'ayant prié de lui faire rendre la sienne: vous

me croyez donc fou, pour me faire cette demande, répondit-il avec précipitation; le combat recommenceroit bientôt. Cependant il la lui fit rendre un moment après.

M. Fabrice nous apprit aussi que sa majesté devoit être conduite vers Andrinople, & que son départ ne feroit pas long-tems différé. Je demandai alors à M. Jeffreys ce qu'il alloit devenir, & par quelle route il me conseilloit de me rendre à Constantinople. Il me dit que ses ordres portoient de suivre la personne du roi, & de résider auprès de sa majesté jusqu'à son retour en Suède; mais que, pour le suivre, il attendroit que le séjour de ce prince fût fixé par la cour Ottomane; & qu'ensuite, après avoir passé quelques jours auprès de lui, il se proposoit de faire, avec sa permission, le voyage de Constantinople, où il m'offroit volontiers de me conduire. J'acceptai son offre. Il employa tous ses soins, comme M. Fabrice, à racheter de sa bourse quantité de prisonniers suédois, dont ils firent à leur maître une suite d'environ soixante; & deux jours après, ils montèrent à cheval, pour accompagner sa majesté pendant le premier jour de sa route. M. Jeffreys me proposa d'y monter aussi, & je cédai à l'envie d'être témoin du spectacle.

On avoit préparé, pour le roi, un chariot couvert de drap rouge, dans lequel il ne fut pas

plutôt monté, qu'il s'y coucha de son long. M. Grothusen y entra, pour lui tenir compagnie, & s'assit à ses piés. Il y avoit un autre chariot pour M[s] Mullern & Fief. Environ cinquante officiers, dont les principaux étoient les généraux Daldorf & Ho dh, le maréchal du Bens, le comte Bielke, M[rs] Possen, Ribbing & Rosen, suivoient les voitures à cheval, mais sans épées & sans autres armes. Le bacha, avec sa cour & les instrumens de la musique turque, précédoit ce lugubre cortège. M. Fabrice, & M. Jeffreys, dont je ne m'éloignois pas, étoient à cheval, à quelque distance de la portière, d'où sa majesté, levant la tête, apperçut M. Fabrice, & lui fit signe de s'approcher. Elle ne cessa point de lui parler, jusqu'à sa première station, qui devoit être à Cauchan, capitale du Budgiak, où j'avois passé en venant d'Ismaéli. Nous fûmes obligés d'aller presque sans cesse au galop, pour suivre le train du chariot jusqu'à Cauchan. On y avoit disposé une maison, pour le logement du roi, & d'autres pour nous, chez des tartares, des moldaves & des juifs, qui sont les seuls habitans de cette ville. Le soir, on servit au roi un souper à la turque, sur une petite table, d'un pié de hauteur, placée sur le sopha même où il étoit assis. Les mets furent en grand nombre. C'étoient différentes sortes de rôti, du mouton bouilli, coupé en morceaux,

morceaux, une poule au riz, quantité d'assiettes, chargées de miel, de laitage, & divers autres plats à l'usage du pays. Le roi se mit au lit de bonne heure, & partit le lendemain comme le jour précédent. Mrs Fabrice & Jeffreys prirent congé de lui. Il leur recommanda instamment les prisonniers; & les saluant d'un air de bonté, il ajouta qu'il se promettoit de les revoir promptement. Nous retournâmes à Lipka Mahane, où nous apprîmes bientôt qu'il avoit été conduit à Demotica.

Les deux envoyés ne furent occupés, pendant plusieurs jours, qu'à racheter des suédois. M. Fabrice, ayant pressé le bacha de les faire délivrer tous, reçut d'abord pour réponse que rien n'étoit moins facile, parce qu'on avoit promis aux janissaires que tous leurs prisonniers seroient leurs esclaves, & qu'il étoit dangereux de rompre sitôt cette promesse. Cependant on convint que le bacha feroit publier, dans Bender & dans les lieux voisins, ordres sous peine de mort, à tous ceux qui s'étoient saisis de quelques suédois, de les conduire, entre la ville & Warnitza, dans une tente qui seroit dressée au milieu de la plaine, pour y recevoir une juste récompense. La tente fut dressée & les jours marqués. M. Fabrice & M. Jeffreys s'y rendirent avec leurs secrétaires & deux commissaires turcs. Ils prirent place

auprès d'une grande table, ſur laquelle ils étalèrent pluſieurs milliers de ducats. Tout ſe paſſa ſans confuſion. La plaine s'étant bientôt couverte de turcs & de tartares, qui ſe préſentoient avec leurs captifs, on les fit entrer l'un après l'autre; & les envoyés comptoient à chacun douze, quinze ou vingt ducats, ſuivant le nombre ou la qualité des priſonniers. Ils joignoient à chaque ſomme une quittance en langue turque, ſignée de leurs noms. Cette méthode, employée pendant quelques jours, rendit libres tous les ſuédois connus, à l'exception de quinze, dont on étoit ſûr que douze avoient été tués à l'attaque; de ſorte qu'on ne perdit que deux gentilshommes de la cour, meſſieurs Palemberg & Clyſendorf, & un valet de chambre de M. Grothuſen; ſoit qu'ils euſſent eu le malheur d'être enſévelis dans les flammes, ou conduits peut-être au fond de la Tartarie. Les priſonniers délivrés obtinrent du bacha une petite paie journalière pour leur ſubſiſtance; pendant que la générosité des deux envoyés leur fit tenir une table ouverte, où les principaux étoient noblement invités. Ils reſtèrent ſous la conduite du général Sparre, & de quelques autres officiers de diſtinction, à la réſerve d'un petit nombre, qui retournèrent dans leur pays ſans la permiſſion du roi.

LIVRE SEPTIÈME.

Les affaires, qui retenoient M. Jeffreys à Bender, étant heureusement terminées, nous découvrîmes, en prenant congé du Kan & du Bacha, qu'ils avoient eu des avis secrets de leur déposition, à laquelle ils s'étoient bien attendus, depuis qu'ils avoient livré les douze cens bourses contre l'ordre du sultan; & malgré leur résignation musulmane aux décrets du ciel, ils prenoient adroitement diverses mesures, pour mettre à couvert leurs plus précieux effets. Nous nous mîmes en chemin au milieu de février, & nous nous rendîmes en sept jours à Demotica, petite ville, fort bien bâtie, qui n'est pas à plus de six lieues d'Andrinople. Le roi étoit logé dans la plus grande & la plus belle maison. M. Jeffreys passa quelques semaines à lui faire assidument sa cour, & sut de lui-même qu'il croyoit avoir beaucoup d'obligation aux françois. Non-seulement leur ambassadeur s'étoit efforcé de le servir, par toutes sortes de bons offices à la Porte; mais il avoit offert un vaisseau pour le reconduire en Suède. C'étoit M. le Mis Desalleurs, qui avoit succédé, dans

l'ambaſſade, à M. de F...., & dont la prudence faiſoit oublier les égaremens de ſon prédéceſſeur. Ses repréſentations avoient procuré au roi l'honorable traitement qu'il recevoit dans ſa nouvelle retraite, & contribuèrent beaucoup ſans doute au châtiment de ſes ennemis. On nommoit quelques autres François, qui n'avoient pas fait difficulté d'expoſer leur vie, pour faire paſſer juſqu'au grand-ſeigneur des éclairciſſemens ſecrets ſur ce qui s'étoit paſſé au camp de Bender. Peu de jours après, on fut informé, à Demotica, que le kan avoit été arrêté, & conduit à bord d'un bâtiment de Gallipoli, qui devoit le tranſporter dans l'île de Rhodes, y prendre ſon frère, qui s'y trouvoit relégué depuis quelques années, & le ramener à la tête des Tartares; que le bacha de Bender étoit banni à Synope, le chiaoux bachi étranglé, & le muphty dépoſé. Cette révolution étonna d'autant plus le viſir, qu'il en ignoroit la ſource. Cependant l'orage ſemblant paſſé, ſans avoir fondu ſur lui, il crut ſa tête à couvert; & loin de ſe défier de l'avenir, il ne penſa qu'à mortifier le roi de Suède, ſur lequel il faiſoit tomber du moins quelques aveugles ſoupçons. Ce prince fut transféré, par ſon ordre, à Demirtache, château ſitué à demi-lieue d'Andrinople, dans lequel il fut reſſerré plus étroitement.

A son départ, M. Jeffreys, qui n'avoit plus la liberté de le voir, lui fit demander la permission d'aller passer quelques jours à Constantinople, & l'obtint sans peine. Nous y arrivâmes le lendemain. Quatre jours après, l'ambassadeur d'Angleterre, chez lequel M. Jeffreys fut logé, & dont il me procura la protection, nous lut une lettre d'Andrinople, par laquelle on lui donnoit avis que le grand-visir, ayant fait dresser sa tente à la vue de Demirtache, avoit envoyé prier le roi, par le marquis Desalleurs, de venir conférer avec lui sur des sujets d'importance : que Charles, sentant un dessein formé de l'humilier, avoit feint une indisposition, pour sauver sa dignité sans irriter l'orgueil de son ennemi, & s'étoit fait représenter par M. Mullern, son chancelier, pour lequel il avoit fait dire au visir qu'il pouvoit prendre toute la confiance qu'il auroit eue pour lui-même; qu'en même-tems il avoit prié M. Desalleurs de se charger aussi de ses pleins pouvoirs, & d'entendre, avec son chancelier, ce qu'on avoit de si grave à lui dire; que le ministre Ottoman, déconcerté par cette conduite, avoit porté la main à sa barbe, & paru quelque tems incertain; qu'enfin, il avoit répondu brusquement aux deux plénipotentiaires : Je vous ferai appeler tous deux, lorsque mes affaires me le permettront; & que

fur le champ il avoit repris le chemin d'Andri-nople. On a foupçonné M. Defalleurs, d'avoir trouvé, par des voies fecrètes, le moyen d'inf-truire encore le grand-feigneur de cette fcène. D'autres prétendoient que depuis long-tems, fon favori lui avoit rendu ce vifir fufpect. Quel-qu'idée qu'on en doive prendre, avant la fin de cette femaine il fut étranglé par un ordre du fultan, & fon corps demeura, pendant trois jours, expofé devant la porte du fé-rail. Enfuite le roi fut renvoyé à Demotica, fous prétexte que l'air de Demirtache paroif-foit nuifible à fa fanté.

Cette occafion fut la dernière que j'eus en Turquie, d'être informé des affaires & de la fituation de ce prince. D'ailleurs les triftes événemens, qui fuccédèrent pour moi, com-mençoient à m'attacher par une autre efpèce d'intérêt. Huit jours, que j'avois déjà paffés à Conftantinople, n'avoient pas été mal employés pour le principal deffein qui m'y amenoit. J'a-vois lié connoiffance, en arrivant, avec plu-fieurs officiers du feu comte, ou prince de Te-kely, établis dans cette ville depuis la mort de leur maître, particuliérement avec M. Seleutzy, fon maître-d'hôtel. Ils avoient amaffé quelque chofe à fon fervice, dans l'adminiftration qu'ils avoient eue d'un thaïm fort abondant, qu'il

recevoit de la Porte, sur-tout lorsqu'après la mort de la princesse, qui aimoit à vivre noblement, mais qui veilloit d'assez près à ses affaires, la dépense & l'attention du prince avoient été fort diminuées par ses longues maladies. Ensuite la Porte leur ayant laissé, pour subsister, une petite partie du thaïm de leur maître, ils avoient pris le parti de se fixer dans la capitale d'un pays, auquel ils étoient habitués par un long séjour, & dans lequel, sans les enrichir, on les traitoit assez généreusement pour leur rendre la vie douce. Ils avoient quitté le quartier de Cassumpara, où le prince, avant son exil, habitoit une fort belle maison, que la Porte lui donnoit, & dont la possession lui fut conservée jusqu'à sa mort. L'ordre leur étant venu d'en rendre les clefs, ils s'étoient logés dans le faubourg de Pera, séjour ordinaire des ambassadeurs chrétiens, assez près de milord Paget, chargé alors de l'ambassade d'Angleterre, auquel le chevalier Sutton avoit succédé.

Ils applaudirent au motif de mon voyage; d'autant plus que les plus précieux meubles du prince, son argenterie, les diamans & les bijoux de la princesse ayant été déposés au palais de France, ils avoient, par des billets particuliers du prince, des prétentions à quelque partie de ce dépôt. Leur joie fut extrême, sur-tout

celle de madame de Seleutzy, en apprenant que j'accompagnois la plus proche héritière de l'illuſtre ſang de Tekely, avec des lettres du prince Beſſarabe, qui rendoient témoignage de ſa naiſſance, & de tous ſes droits. Elle me preſſa de la loger chez elle, & de la confier à ſes ſoins. J'y conſentis, pour le temps où M. Jeffreys quitteroit Conſtantinople; mais l'ambaſſadeur d'Angleterre l'ayant retenue avec madame Jeffreys, je ne pouvois ſouhaiter pour elle une demeure plus honnête & plus sûre.

Ces fidèles officiers, pour qui le nom de leur maître étoit ſacré, & qui ne pouvoient le prononcer ſans quelques ſoupirs, me racontèrent les circonſtances de ſa diſgrace. Il avoit été traité avec la plus haute diſtinction par le grand-ſeigneur, depuis que ſon attachement pour la France l'ayant fait exclure du traité de Carlowitz, il s'étoit vu dans la néceſſité de chercher une retraite en Turquie. Enſuite, lorſque la guerre s'étoit rallumée entre la France & l'Empire, ſon ancienne inclination, ou l'ennui de ſon oiſiveté, l'avoit fait penſer à la renouveler en Hongrie; ſeule voie d'ailleurs, par laquelle il pût eſpérer de s'y remettre en poſſeſſion de tout ce qu'il y avoit perdu. M. de F..., alors ambaſſadeur de France à la Porte, échauffa cette diſpoſition. Comme il étoit queſtion de la faire

agréer aux Turcs, il dreſſa lui-même un long mémoire, dans lequel il expoſoit les favorables diſpoſitions des Hongrois, avec les ſecours que la France devoit leur fournir, & le prince ſe chargea de le préſenter de ſa propre main au ſultan, qui étoit alors dans ſon palais d'Andrinople. Depuis quelque tems, obſerva l'officier qui me faiſoit ce récit, on ne s'étoit que trop apperçu que l'ambaſſadeur François avoit déjà l'eſprit altéré; & des mémoires, ou des conſeils, qui venoient de cette part, devoient être ſuſpects pour le prince. Cependant le voyage d'Andrinople fut conclu, avec ce caractère particulier d'imprudence, que, malgré les uſages connus, la permiſſion n'en fut pas même demandée au viſir. L'ambaſſadeur s'oublia, juſqu'à tenir compagnie au prince pendant une partie de la route, & lui donna ſon propre interprète pour l'achever. En approchant d'Andrinople, le prince fit prendre le devant à l'interprète, pour inſtruire enfin le viſir de ſon arrivée. Ce Miniſtre, étonné qu'il eût entrepris le voyage ſans ſa participation, lui dépêcha ſur le champ un officier de la Porte, pour lui faire demander quelles étoient ſes vues. Sa réponſe fut; qu'il avoit à propoſer au grand-ſeigneur, quelque choſe d'important & de fort avantageux pour l'empire. L'officier lui déclara qu'il ne lui ſeroit pas permis de voir

sa hautesse, si le visir n'étoit informé de ses motifs. Alors l'interprète, appréhendant de déplaire à l'ambassadeur, si l'entreprise manquoit par un excès de réserve, en fit l'ouverture à l'officier, qui n'en conseilla pas moins au prince de retourner sur ses pas. Il l'avertit même, en ami, qu'un voyage entrepris sans permission ne pouvoit avoir d'heureux effets. Le prince, ne se rebutant de rien, continua sa marche jusqu'à une lieue & demie d'Andrinople. Il y reçut un autre courier de la part du visir, qui lui conseilloit positivement de s'en retourner, s'il ne vouloit essuyer quelque disgrace. Cette menace même ne put l'arrêter. Il s'avança jusqu'aux portes de la ville. Mais il y trouva des ordres du grand-seigneur, & quelques officiers des janissaires de la garde, pour les faire exécuter. Ils portoient que le prince de Tekely seroit reconduit à Constantinople, & qu'on l'y feroit embarquer sur le champ pour Nicomédie. L'exécution fut si rigoureuse, qu'il n'eut pas même la liberté de passer par sa maison de Cassumpara, quoiqu'elle ne fût pas éloignée du lieu de l'embarquement. On lui permit seulement d'envoyer, à la princesse son épouse, la triste nouvelle de son exil, qu'elle alla partager avec lui.

Après y avoir vécu quelques années dans la tristesse, sans pouvoir fléchir la Porte, & n'ayant

pour consolation que le souvenir de leur ancienne grandeur, ils obtinrent la liberté d'habiter une petite maison de campagne, nommée, en langue turque, champ des fleurs, où la chasse & la bonne chère leur firent des amusemens plus vifs. Leur maison y étoit fort simple. Elle n'étoit composée que de longs arbres, couchés en quarré, les uns sur les autres. Des planches, telles que la scie les avoit rendues, c'est-à-dire peu polies, en formoient le plancher & le toit. Le prince avoit fait construire, dans un coin de la grande salle, une petite clôture d'ais assez propres, qui renfermoit son lit, avec une table & quelques chaises. Les officiers, qui consistoient dans un chancelier, deux conseillers privés, un secrétaire, un maître-d'hôtel & un écuyer, habitoient, avec les domestiques inférieurs, une ferme contigue, accompagnée de plusieurs hutes. Tel fut, jusqu'à sa mort, le palais du plus riche & du plus noble seigneur de Hongrie, qui avoit rempli toute l'Europe du bruit de son nom, & fait trembler tant de fois la cour de Vienne. La princesse ne résista qu'environ deux ans à la rigueur de son fort. Cette héroïne, aussi célèbre par son courage militaire, que par sa fermeté dans les infortunes, avoit persisté dans la religion catholique au milieu d'une maison luthérienne. Elle

penſoit à faire le voyage de Jéruſalem ; & dans la vue d'y ſignaler ſa piété, elle avoit mis en réſerve quatre mille ducats, avec une partie des diamans que le prince Ragotsky, ſon premier mari, lui avoit laiſſés, mais dont elle avoit ſacrifié le plus grand nombre aux beſoins du ſecond. Cet or & ce reſte de bijoux avoient été mis en dépôt, dans une petite caſſette, dont elle avoit la clé, entre les mains de ſon directeur de Pera, avec ordre, ſi la mort prévenoit ſon voyage, de les garder pour prix des prières qu'il feroit pour elle. Elle avoit caché cette diſpoſition au prince, qui étoit luthérien. Un ſeul domeſtique, de la même religion qu'elle, en avoit eu connoiſſance, parce qu'il lui ſervoit de meſſager pour faire venir de temps en temps le directeur, qui lui célébroit la meſſe, & qui lui adminiſtroit la communion dans le lieu de ſon exil. Mais ayant été ſaiſie tout d'un coup d'une fièvre violente, & d'un tranſport au cerveau, qui firent déſeſpérer de ſa vie, ce perfide confident parla du dépôt, qu'il avoit porté lui-même à Pera. Il y fut envoyé ſur le champ par le prince, pour demander la caſſette au nom de la princeſſe, ſous prétexte qu'elle y vouloit ajouter d'autres richeſſes. On fit dire en même-tems au directeur, qu'étant indiſpoſée, elle ſouhaitoit de le voir dans deux ou trois jours. Le



ſuccès fut tel qu'on l'avoit eſpéré. La caſſette revint le jour même au champ des fleurs, & la princeſſe mourut le ſoir. Quelques jours après, le directeur arriva, & fut très-ſurpris de la trouver enterrée, à la réſerve néanmoins de ſon cœur, qu'elle avoit légué aux jéſuites de Conſtantinople, & qui fut porté à leur égliſe. Le directeur demanda la caſſette, ſur laquelle il ſe flatta que ſon nom ſeroit écrit, & ne diſſimula pas qu'elle étoit deſtinée, par l'ordre de la princeſſe, à faire prier pour elle. Le prince la refuſa, & répondit que la princeſſe avoit amaſſé de quoi faire le voyage de la Jéruſalem terreſtre, mais qu'elle n'avoit pas beſoin d'argent pour celui de la Jéruſalem céleſte. Il ne laiſſa pas d'être extrêmement ſenſible à ſa mort; & lui fit faire de magnifiques funérailles. En peu de jours, on vit ſa barbe blanchir, ſoit par un effet de cette perte, ou par le chagrin continuel de ſa diſgrace. D'ailleurs la goutte, qui le tourmentoit pendant la plus grande partie de l'année, lui rendoit la vie fort ennuyeuſe. Il continua néanmoins pluſieurs années de ſe ſoutenir dans cet état, implorant, par ſes officiers ou par ſes lettres, la compaſſion des princes chrétiens, ſur-tout celle de la France, pour obtenir un aſile plus convenable à ſes infirmités, & plus conforme à ſon goût. Les jéſuites,

à qui le ſouvenir de la princeſſe inſpiroit de l'affection pour lui, entreprirent ſa converſion. Il les écouta, perſuadé que la froideur qu'il trouvoit en France, pour ſes ſollicitations, venoit de ſon attachement au luthéraniſme. On publia même, dans les gazettes de Vienne, qu'il avoit pris la réſolution de l'abjurer. Mais, étant tombé malade dans le même-tems, loin d'embraſſer la foi catholique, il révoqua, par un acte ſolemnel, tous les engagemens qu'il avoit pris avec les jéſuites, & donna ordre que ſa déclaration fût répandue dans toutes les ſociétés proteſtantes. On me la fit voir, ſignée de ſa main. Il y confeſſoit que ſur l'eſpérance d'une penſion, avec laquelle il comptoit de paſſer tranquillement le reſte de ſes jours en France, ou dans quelque ville d'Italie, il avoit conſenti à l'abjuration qu'on lui propoſoit; mais que voyant les conditions mal obſervées, il vouloit mourir tel qu'il avoit vécu. Il mourut en effet dans ces ſentimens, & fut enterré, avec peu de cérémonie, ſous un arbre qu'il prenoit plaiſir à cultiver. Il avoit nommé pour héritier de ſes biens, & de toutes ſes prétentions en Hongrie, le prince Ragotzky, qu'il croyoit alors ſon plus proche parent; c'étoit donner ce qui ne lui appartenoit plus, puiſque tous ſes biens avoient été confiſqués par la

cour de Vienne. Mais ses officiers, jugeant que ses meubles, son argenterie & ses bijoux, étoient renfermés dans sa dernière disposition, les avoit remis au palais de France, avec la réserve néanmoins de leurs droits, qu'ils avoient fait connoître à l'ambassadeur. Ce ministre avoit cru trouver moins de clarté, dans un testament, où la partie du mobiliaire n'étoit pas spécifiée; & les legs particuliers du prince formant une autre difficulté, il en avoit suspendu la décision, pour attendre apparemment les ordres de sa cour. Le malheur, qu'il eut bientôt, de perdre entiérement la raison, avoit retardé les éclaircissemens. J'appris même que le prince Ragotzky, informé de la mort de son beau-père, avoit envoyé à Constantinople, un agent chargé de ses pouvoirs, auquel on avoit remis le testament; mais on avoit refusé cette partie de la succession. Enfin, M. Desalleurs ayant succédé à M. de F..., les légataires particuliers sollicitoient la conclusion de cette affaire, qui ne paroissoit plus différée que par les mouvemens qu'il se donnoit en faveur du roi de Suède.

Tout ce qu'on me racontoit me parut si favorable aux espérances de ma pupille, que je remerciai la fortune de m'avoir fait arriver dans ces circonstances. M. & madame Seleutzy, auxquels je ne déguisai pas le sujet de mon voyage,

ne doutèrent pas plus que moi du ſuccès. En effet M. Deſalleurs étant revenu peu de jours après, je le vis avec d'autant plus de confiance & de ſatisfaction, que j'en avois été particuliérement connu en Hongrie, lorſqu'il y étoit venu commander les troupes françoiſes à la place de M. de F...., qui portoit alors le nom de marquis de Loras, & qu'il remplaçoit auſſi dans l'ambaſſade de Conſtantinople. Auſſi n'eus-je pas de peine, avec les preuves dont j'étois muni, à lui faire reconnoître des droits auſſi clairs que ceux d'Alexiowna Tekely. Il ſe fit repréſenter tous les effets, qui étoient encore dans ſa chancellerie, une copie du teſtament, qu'on avoit gardée, les billets des officiers, & quelques actes poſtérieurs, par leſquels il paroiſſoit qu'à la recherche de M. de F....., on avoit vérifié que les diamans de la princeſſe lui étoient venus du prince Ragotzky, ſon premier mari, ancien Vayvode de Tranſylvanie. Les billets furent payés, ſur l'argent qui ſe trouva dans la caiſſe du feu prince. Ce qui reſtoit de la ſomme, avec l'argenterie & tous les meubles, me furent délivrés ſur ma reconnoiſſance, & ſur la copie, qu'on exigea, des preuves qui conſtatoient la naiſſance & les droits de mademoiſelle Tekely. Les diamans furent déclarés appartenir au prince Ragotzky, & remis à la Chancellerie,

pour

pour être envoyés à ce prince lorsqu'on seroit informé de sa retraite.

Cette décision me parut fort sage, quoiqu'elle ne répondît pas tout-à-fait à mes espérances. L'argenterie & les meubles, que je convertis aussi-tôt en espèces, ne produisirent qu'environ quatre mille ducats, qui joints à deux mille, de l'argent du prince, en faisoient six, seul reste de tant de trésors auxiliaires, qui lui étoient passés par les mains, & de l'immense fortune qu'il avoit reçue de ses ancêtres. Je témoignai quelque étonnement, à M. Seleutzy, du repos dans lequel on avoit laissé pendant plusieurs années l'argent de la caisse, tandis qu'il auroit été facile de l'employer au commerce, & de le multiplier par des voies sûres. Il me dit que la malheureuse aventure de M. de F.... avoit mis assez long-tems le palais de France dans la dernière confusion, & qu'au lieu d'être surpris que les fonds du prince n'eussent pas augmenté, on devoit admirer la fidélité de la chancellerie françoise, où l'argent & les effets avoient été conservés sans diminution. Il en prit occasion de m'apprendre qu'elle avoit été cette fameuse indisposition de M. de F..., à laquelle on a donné le nom de folie.

Cet ambassadeur avoit fait préparer une fête pour quelques dames de France & de Hollande,

dans un village voisin de Pera. On s'y rendit à neuf ou dix heures du matin, les dames dans leurs voitures, & M. l'ambassadeur à cheval, avec la plupart des hommes. Il faisoit fort chaud: mais, à l'aide des rafraîchissemens, on fit bonne chère, & la danse y succéda. En retournant comme l'on étoit venu, M. de F... vit, ou crut voir un serpent qui traversoit le chemin, devant les pieds du cheval d'un gentilhomme françois, nommé de Marigny, qu'il favorisoit beaucoup, & qui étoit à sa gauche. Il lui dit : Prenez garde que votre cheval ne marche sur ce serpent. Marigny ayant répondu qu'il n'y en avoit aucun, sa réponse déplut à l'ambassadeur, qui la regarda comme un démenti; & dans cette fausse idée, il lui donna un coup de fouet sur les épaules. Est ce ainsi, s'écria le gentilhomme, qu'on traite un homme de condition? Oui, répliqua M. de F... quand il parle comme vous faites. Cette contestation, qui devint beaucoup plus vive, ne fut pas interprêtée à l'avantage de l'ambassadeur; & le reste de la compagnie lui croyant la tête échauffée par l'excessive chaleur, on fit signe à Marigny de ne le pas contredire plus long-tems. Mais sa colère ne fit qu'augmenter en rentrant dans son palais. Il ne dormit pas de toute la nuit suivante. Ses discours & ses actions sembloient marquer le plus violent délire.

Il devint si furieux, qu'on fut obligé de le lier. Sa fureur parut encore plus vive, lorsqu'on éloigna de lui une jeune Arménienne, qu'il appeloit *figlia d'anima*, sa fille d'ame, nom qu'on donne dans le pays aux personnes adoptées de ce sexe, mais que tout le monde croyoit sa fille, & qu'il aimoit jusqu'à ne pas faire un pas sans la tenir par la main. On n'eut pas d'autre vue, en l'éloignant, que de la mettre à couvert des violences qu'on craignoit pour elle-même. Ce désordre ne put demeurer secret. Il alla si loin, que les officiers de l'ambassade prirent enfin le parti d'envoyer en France une attestation de la folie de leur chef, signée des principaux marchands de la nation. M. de F.... fut rappelé, & M. Desalleurs nommé pour lui succéder.

Après avoir heureusement satisfait aux devoirs de l'amitié, mon séjour pouvoit être agréable en Turquie, avec la protection de deux ministres aussi respectés que ceux de France & d'Angleterre. Je fus pressé même, par l'un & par l'autre, de prendre quelque attachement pour eux, à des conditions qui m'auroient épargné l'embarras de chercher plus loin d'autres établissemens. Mais je ne croyois pas mes engagemens remplis à l'égard d'Alexiowna. Il restoit à lui procurer la retraite qu'elle désiroit

dans un état catholique, sans éclat, disoit-elle, inconnue même s'il étoit possible, mais capable d'assurer la tranquillité d'une jeune personne, qui n'aspiroit pas à d'autre bonheur. Madame Jeffreys, qui l'aimoit passionnément, & pour laquelle son affection étoit égale, auroit pu la déterminer à la suivre en Angleterre, si l'obstacle de la religion ne s'y étoit opposé. La dissipation de notre voyage n'avoit pas affoibli cette puissante raison dans le cœur de ma pupille. M. Desalleurs, à qui je n'avois pu déguiser ses aventures, en lui apprenant sa naissance, m'avoit déjà conseillé de ne pas chercher pour elle d'autre asile que la France, où il m'assuroit qu'avec la religion, elle trouveroit toutes les douceurs de la vie. Son penchant ne l'en éloignoit pas. Elle recommençoit même à cultiver la langue françoise, dont nous avions fait peu d'usage depuis que nous avions quitté la Hongrie. Ensuite, lorsque le retour de monsieur & de madame Jeffreys, à Demotica, m'eut fait prendre la résolution d'accepter l'offre de madame Seleutzy pour son logement, elle eut l'occasion de voir familiérement quelques dames françoises ; & je reconnus, à la satisfaction qu'elle en ressentoit, que son goût étoit déterminé pour cette nation.

Nous ne vîmes pas, sans un vif regret, le

départ de monfieur & de madame Jeffreys, à qui nous avions des obligations fi fingulières, & dans quelque lieu que nos réfolutions puffent nous conduire, nous leur promîmes une immortelle reconnoiffance. Alexiowna, qui prit auffitôt un logement chez madame Seleutzy, me permit enfin de demander à M. Defalleurs la liberté de nous embarquer fur le premier vaiffeau qui partiroit pour la France. Nous pafsâmes plus d'un mois dans cette attente, avec tous les agrémens qu'il s'efforçoit de nous procurer, & rien ne manquoit d'ailleurs à notre amufement chez madame Seleutzy.

Un jour que la curiofité m'avoit conduit à Conftantinople, avec quelques François & leur interprète, nous vîmes paffer deux chariots, efcortés d'une troupe de Janiffaires; & nous aprîmes, par les informations de l'interprête, qu'on y amenoit prifonnier le prince Conftantin Beffarabe, hofpodar de Valachie, avec fa femme, fes deux fils, fon gendre, & fon tréforier, que le grand-feigneur avoit fait enlever dans le château même de Tergowitz.

Cette nouvelle me frappa fi vivement, malgré la dureté du hofpodar pour Alexiowna, que ne doutant pas de l'intérêt qu'une fille fi fenfible alloit prendre à l'infortune de fa famille, je me hâtai de retourner à Pera, pour l'en

informer. Mais j'admirai la force de la religion, pour endurcir jusqu'au cœur des femmes, contre les sentimens de la nature. Ma pupille, se contentant de lever les yeux au ciel, me dit fort tranquillement qu'elle déploroit moins la disgrace de son grand père, que son obstination dans l'erreur. Je ne lui reprochai pas une froideur dont je connoissois la source. On fut informé, le jour suivant, que le hospodar étoit étroitement renfermé dans un appartement de la seconde cour du férail, sous la garde du bostangi-bachi, à qui sa hautesse avoit ordonné de faire rendre un compte févère à ces malheureux captifs, de l'argent, des bijoux, & des autres richesses, qu'ils pouvoient avoir cachés; en un mot des grands biens que le hospodar avoit la réputation d'avoir amassés, pendant plus de vingt-cinq ans qu'il avoit possédé la Valachie. Elle venoit de le déposer, sur des accusations qui lui avoient rendu sa fidélité suspecte; & Cantacuzene, autre grec d'un nom fort illustre, avoit obtenu sa place.

Avec quelque apparence de froideur que ma pupille m'eût entendu, j'observai bientôt qu'elle étoit moins insensible au malheur de ses plus proches parens, qu'elle ne l'avoit affecté. Elle marquoit une ardente curiosité pour les suites de cette résolution; elle me demandoit souvent

ce que j'en avois appris, & si je prenois soin de m'en informer. L'occasion d'un vaisseau s'étant présentée pour mon départ, je lui demandai moi-même s'il lui paroissoit que nous dussions quitter le pays, sans être éclaircis du sort de tant de personnes chères. Elle m'avoua qu'elle avoit pensé à me faire la même question; & nous accordant tous deux sur ce point, nous prîmes la résolution d'attendre.

Je n'étois pas mieux informé qu'elle de ce qui se passoit au serrail. Les secrets d'état sont impénétrables à la Porte. Mais étant mieux que jamais au palais de France & d'Angleterre, je priai les deux ambassadeurs, qui jouissoient tous deux d'une haute considération, & qui vivoient dans la meilleure intelligence depuis la dernière paix, d'employer les ressorts de leur crédit pour nous procurer quelques lumières. M. Desalleurs n'avoit pas attendu mes sollicitations. Il me dit que par amitié pour ma pupille, dont il respectoit le sang & le mérite, plus que par considération pour la personne du hospodar, qu'on n'avoit jamais pu faire entrer de bonne-foi dans les intérêts d'aucun parti, & d'ailleurs sans ordre de sa cour, quoiqu'il fût par les dernières lettres de France, qu'on y étoit informé de la déposition & de l'enlèvement de ce prince, il avoit déjà parlé de lui au selictar, son ami

particulier, & favori déclaré de sa hautesse; que sans s'expliquer sur le fond des affaires, ce seigneur n'avoit pas fait difficulté de lui déclarer que les accusations étoient d'une nature à faire désespérer de la vie du prince; qu'il avoit promis néanmoins de le recommander au bostangi-bachi, & de le faire traiter doucement dans sa prison; que de jour en jour on attendoit l'arrivée du grand-seigneur, & qu'il ne doutoit pas qu'à son retour, le sort du hospodar ne fût décidé au premier divan.

C'étoit m'apprendre toute la grandeur du mal, sans m'offrir aucun remède. Mais l'ambassadeur ayant ajouté que le prince de Valaquie avoit demandé la permission de voir quelque prêtre grec, & qu'elle lui avoit été refusée, je formai, sur cette circonstance, un projet dont l'exécution me parut possible. J'avois lié connoissance avec un célèbre vertabiet, (c'est le nom qu'on donne, en Turquie, aux docteurs de la communion grecque), que les jésuites avoient converti dans la plus grande chaleur de leurs démêlés avec cette église, & qui pour les garantir de la persécution qu'elle leur avoit attirée des turcs mêmes, à qui les distinctions déplaisent entre les églises chrétiennes, gardoit encore les apparences, & remettoit, avec leur consentement, à faire éclater sa nouvelle foi dans un tems plus

calme. Il étoit homme d'esprit, & quelques jésuites de Pera m'avoient répondu de ses principes. Il me sembla qu'avec le crédit de M. Desalleurs on pouvoit obtenir, par le selictar, une faveur aussi simple que celle de laisser voir ce prêtre au prince de Valaquie; & que s'insinuant dans sa confiance, sous le nom de prêtre grec, non-seulement il sauroit de lui ce que nous avions à faire pour le servir, mais il pourroit travailler à sa conversion, & servir Alexiowna presque autant que lui, en l'amenant à notre religion par son exemple. M. Desalleurs, à qui je communipuai ce plan, jugea qu'il pouvoit être tenté, & me promit de revoir le selictar.

Je ne m'ouvris pas à ma pupille, avant que d'avoir préparé toutes mes machines. Mon principal soin fut de disposer le vertabiet à son opération. Je lui trouvai tout le zèle que je m'en étois promis. Peu de jours après, je fus certain du même succès, du côté du selictar, qui n'avoit vu, dans la satisfaction qu'on vouloit donner au prince, qu'un innocent témoignage de compassion pour son malheur. Les Turcs sont humains. Il exigea seulement, pour satisfaire le bostangi-bachi, & ne rien changer au premier refus, que le vertabiet fût d'abord introduit en habit de juif arménien, & que si ces visites

Cependant le ciel accorda du moins la première de ces deux grâces, aux innocentes supplications de sa petite-fille. Le vertabiet me rejoignit deux heures après, & me jeta dans la plus agréable surprise, en m'apprenant qu'il avoit triomphé de toutes les résistances du hospodar & de ses deux fils, par des raisonnemens fort simples, ajouta-t-il, les mêmes auxquels il devoit sa propre conversion. Le tems & le lieu ne me permettoient pas de lui demander quels ils pouvoient être : mais lorsqu'il m'eut dit en deux mots qu'il avoit commencé par leur faire envisager la mort, qui ne pouvoit être éloignée pour eux, suivant le témoignage du selictar, je doutai s'il n'avoit pas pris l'effet de la crainte pour celui de la conviction ; & je ne pus être délivré de ce doute que par le merveilleux spectacle dont je fus témoin quelques jours après.

L'impatience d'apprendre cette heureuse nouvelle à ma pupille, me fit précipiter mon retour, & laisser derrière moi le vertabiet dans la joie de son triomphe. Elle lui coûta la liberté. Les capigis de la garde, dont la première cour du sérail est toujours remplie, nous avoient vus paroître sans étonnement dans un lieu dont l'entrée n'est interdite à personne, & n'avoient pas été plus surpris de m'y voir promener pendant deux heures. Ils avoient suivi des yeux le vertabiet sous son habit

juif, lorſqu'il étoit entré dans la ſeconde cour, dont l'accès, quoique libre auſſi, du moins pour les gens de pied, demande plus de précaution; & jugeant qu'il y étoit appelé pour quelque ſervice ordinaire aux juifs, ils n'avoient conçu aucun ſoupçon. Mais lorſqu'ils l'en avoient vu ſortir d'un air & d'un pas précipité, me cherchant des yeux, & courant vers moi, ils avoient prêté l'oreille à quelques mots échappés à ſa joie, entre leſquels le nom du hoſpodar s'étoit fait entendre. Enſuite, me voyant partir moi-même aſſez bruſquement, & le laiſſer même dans leur cour, parce qu'il étoit tard, & que le chemin de ſon quartier n'étoit pas celui du mien, tant de mouvemens extraordinaires, auxquels la prudence avoit peut-être eu moins de part que notre confiance à la protection du ſeliĉtar & du boſtangi-bachi, leur causèrent de l'inquiétude, & les portèrent à ſaiſir le juif ſuppoſé, qu'ils renfermèrent dans une priſon de la même cour. Nous ne fûmes informés que le lendemain de ſon aventure.

Les tranſports d'Alexiowna ne peuvent être repréſentés, en apprenant que non-ſeulement ſon grand-père, mais à ſon exemple, ſes deux fils, qui étoient encore priſonniers dans le même appartement, ſe rendoient aux lumières de la vérité, & s'étoient engagés à ſuivre la foi romaine. Le vertabie ne m'ayant guère donné d'autre

explication, elle brûloit de ſavoir s'il les avoit informés qu'elle étoit ſi proche d'eux, qu'elle reſſentoit toutes leurs peines, & qu'elle ne s'occupoit que du ſoin de les ſervir. Son cœur, tranquille du côté de la religion, ſe r'ouvroit aux plus tendres ſentimens de la nature. Je remarquai même que la religion les fortifioit, après avoir été capable de les affoiblir; & je revins de l'opinion où j'avois d'abord été, qu'elle doit toujours être en guerre avec eux. L'inquiétude de ma pupille, pour la vie de ceux qui lui redevenoient ſi chers, parut augmenter dans la même proportion. Elle me demanda ſi ce généreux ſeliĉtar, qui s'étoit rendu aux ſimples recommandations de l'ambaſſadeur de France, ne pouvoit pas ſe laiſſer toucher pour d'autres ſervices, être attendri par des larmes, ou gagné par des préſens? Elle y vouloit employer toute ſa fortune: elle parloit de le voir elle-même, & de lui demander grâce à genoux, en lui préſentant ſes ſix mille ducats. Il y avoit ſi peu d'apparence à cet eſpoir, que nous ne pûmes nous y arrêter long-tems; & l'ambaſſadeur que je vis le même ſoir, pour lui rendre compte de l'effet de ſa protection, en jugea de même. Il me dit que dans une affaire de cette nature, le crédit du ſeliĉtar ne pourroit ſervir qu'à calmer l'eſprit du grand-ſeigneur, & que nous devions compter ſur ce bon office,

pour lequel ses propres sollicitations suffisoient.

Le vertabiet ne laissa pas de reparoître chez M. Seleutzy, dès le lendemain matin, c'est-à-dire avant que nous eussions eu le moindre soupçon de sa disgrace. Ma première course m'ayant conduit chez elle, je trouvai mademoiselle Tekely dans la double joie de la conversion de sa famille, & de la délivrance du prêtre grec, qui venoit de lui apprendre un évènement que j'ignorois. Il avoit passé la nuit sous une garde; mais ayant demandé lui-même d'être présenté au bostangi-bachi, & s'étant fait reconnoître avec assez d'adresse pour ne commettre personne, il avoit obtenu sur le champ la liberté. Cependant on y avoit joint la plus sévère défense de retourner dans le même lieu; & cette rigueur, qui sembloit marquer que le seigneur turc se repentoit de son indulgence, tempéroit beaucoup la joie de mademoiselle Tekely.

Je continuai de remarquer, dans l'expression de ses sentimens, que c'étoit la tendresse naturelle qui commençoit à les échauffer; comme s'il s'étoit fait quelque révolution dans son cœur, depuis que l'obstacle de la religion ne le tenoit plus en bride. Elle se fit raconter par quel art, ou plutôt par quelle faveur du ciel le prêtre, dans l'espace de deux ou trois heures, étoit parvenu

à convaincre ou persuader son grand-père & ses deux oncles; car la princesse n'étant pas dans la même prison, ou peut-être ayant déjà trouvé grâce, & le gendre avec le trésorier ayant été séparé aussi, c'étoit sur le prince & ses deux fils, auxquels on laissoit encore la consolation d'être ensemble, que la bénédiction céleste étoit tombée. Je n'entrerai point dans les raisonnemens que le vertabiet avoit employés. Le plus puissant, nous dit-il, ou du moins celui qui l'avoit rendu vainqueur, après en avoir lui-même éprouvé la force, avoit été que les deux églises s'accordant sur la plus grande partie des dogmes, il étoit étrange que les grecs ne sentissent point que l'unité sous un même chef est non-seulement un des plus essentiels, mais celui peut-être qui se trouve le plus clairement recommandé dans les évangiles & dans les écrits apostoliques. Cette idée, présentée dans untems où le prince n'ignoroit pas que sa vie ne dépendoit que d'un fil, s'étoit rendue maîtresse de sa raison, & son exemple avoit entraîné ses fils. Il se souvenoit d'ailleurs que le jour où son espérance avoit été de me séduire par la grandeur de ses offres, j'avois dit à ses docteurs de Valaquie, après avoir confondu leur mauvais raisonnemens, que je n'étois pas surpris de leur voir faire une si foible défense, & que l'ignorance, qui régnoit dans leur église

avec la division & le désordre, témoignoit assez que l'esprit du ciel n'y souffloit plus sa lumière & sa paix. Le prince avoua, sans me nommer, que cette raillerie d'un ecclésiastique romain, à laquelle je me reconnus, lui étoit restée dans la mémoire, & lui avoit fait naître des doutes qu'il n'avoit pu surmonter.

Il manquoit aux charmes de ce récit, pour sa petite-fille, que le vertabiet eût parlé d'elle, & qu'il eût appris aux trois prisonniers, non-seulement qu'elle étoit à Constantinople, qu'il ne les avoit vus qu'à sa prière, & que par conséquent ils lui devoient leur conversion, mais qu'elle prenoit la plus sensible part à leur sort, & que loin de les fuir à présent, elle n'avoit rien de plus cher qu'eux, elle souhaitoit d'être avec eux dans les chaînes, elle étoit prête à donner sa vie pour les délivrer. Le vertabiet, que nous n'avions pas chargé de cette ouverture, dans le juste doute du succès de sa mission, s'excusa de son silence par la crainte qu'il avoit eue de nous exposer à de fâcheuses recherches.

C'étoit néanmoins le plus sensible des tourmens de mademoiselle Tekely. Elle venoit à moi, les larmes aux yeux. N'est-il pas cruel, me disoit-elle, qu'au moment où je sens pour eux une tendresse que j'ai redoutée, & dont je me suis défendue, tandis que la religion la condamnoit,

je

Je ne puiſſe leur être utile à rien dans leur infortune, & qu'ils ignorent juſqu'aux vœux que je fais pour leur liberté? Je ne m'expliquai, ni ſur ces ſentimens qu'elle avoit crus condamnés par la religion, ni ſur la ſituation des trois princes, dont elle ne ſavoit pas tout le danger, tel du moins que l'ambaſſadeur de France me l'avoit déclaré le matin, ſur l'aveu du ſeliċtar, qu'il avoit vu dès la pointe du jour. Cependant, tandis qu'elle ne craignoit que pour leur liberté, il étoit queſtion de leur tête, & le dernier ordre du grand-ſeigneur étoit de les transférer dans une plus étroite priſon, ce qui devoit être exécuté le ſoir même. On ne doutoit pas que leur ſentence ne ſuivît de près. Je ne parlai que de ce dangereux changement. Le vertabiet, qui connoiſſoit trop les uſages du pays pour ne pas m'entendre, ajouta plus nettement que s'ils étoient transférés, il falloit déſeſpérer de leur vie. Mais voyant mademoiſelle Tekely fondre en larmes, il baiſſa la voix, pour nous dire qu'il reſtoit une eſpérance, douteuſe à la vérité, mais la ſeule à laquelle on pût s'arrêter, & qui dépendoit de deux baltagis qui ſervoient les princes, dans l'appartement dont on leur avoit fait juſqu'alors une priſon: que ces deux hommes lui avoient paru d'autant moins incorruptibles, qu'avec un léger préſent il les avoit engagés à ſouffrir que ſa conférence avec les

princes fût prolongée fort au-delà de ce que le boſtangi-bachi avoit accordé, & qu'il y avoit quelque apparence qu'une ſomme aſſez groſſe pour aſſurer leur fortune, les détermineroit à faciliter l'évaſion de leurs priſonniers, par des voies qu'ils inventeroient eux-mêmes; mais qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, ſi la tranſlation devoit ſe faire le ſoir.

La vraiſemblance de cette reſſource avoit ſéché les pleurs de mademoiſelle Tekely, à meſure que le vertabiet s'étoit expliqué. Oui, me dit-elle avec tranſport, tout ce qui me vient du prince mon oncle eſt aux baltagis : & ſe tournant vers le prêtre, j'ai la ſomme ici, je vous l'abandonne. Elle ſe levoit pour l'apporter. Mais, ſans condamner un ſi noble uſage de l'unique bien qu'elle poſſédoit, & très-convaincu d'ailleurs que le prince ſon grand-père, dont perſonne ne diſoit encore que les richeſſes fuſſent paſſées entre les mains du ſultan, la rembourſeroit avec uſure, ſi notre entrepriſe étoit ſuivie du ſuccès, je ne laiſſai pas de l'arrêter. Commençons, lui dis-je, par nous aſſurer des baltagis; & m'adreſſant à l'officieux vertabiet, ſi vous n'en ſaviez pas déjà le moyen, repris-je, j'y vois beaucoup de difficultés, lorſque l'accès du ſérail vous eſt interdit. Il me confeſſa qu'il ne les ſentoit pas moins; mais elles ſont invincibles, me dit-il en nous quittant,

ſi vous ne me revoyez pas, dans une heure ou deux, avec d'heureuſes nouvelles.

Il revint avant midi, & ſon viſage nous annonça de la joie. La prudence avoit conduit toutes ſes démarches. Il s'étoit gardé de ſe faire voir au ſérail. Un juif de ſa connoiſſance, à qui ce vaſte palais étoit familier, lui avoit paru propre à mener l'intrigue. Il s'en étoit aſſuré, par la promeſſe d'une part conſidérable au prix du ſervice. Ainſi, ſans ſe commettre lui-même & ſans nous avoir nommés, il avoit fort heureuſement réuſſi dans toute l'étendue de ſon plan. Les deux baltagis avoient prêté l'oreille à la première offre, & n'avoient conteſté que ſur la ſomme. C'étoient ce qu'on appelle en Turquie des enfans de tribut, pour leſquels la fortune & la liberté ont toujours de grands attraits, malgré la vie douce qu'ils mènent au ſérail, & qui s'étoient flattés tout d'un coup de pouvoir retourner dans le lieu de leur naiſſance, ou ſe faire une nouvelle patrie, avec un fond d'établiſſement. Mais au lieu de deux mille ſequins, qu'on leur avoit offerts pour chacun, ils en avoient voulu quatre. Le vertabiet étoit convenu de mille pour les ſervices du juif. C'étoit déjà neuf mille ſequins, pour leſquels il n'avoit pas fait difficulté de s'engager; & la reconnoiſſance nous obligeant de récompenſer auſſi ſon zèle, quoiqu'il ne parût pas l'exiger, je

conçus qu'il nous en coûteroit dix mille sequins, qui sont à peu-près la même somme en ducats. A ce prix, on nous promettoit que dans la première obscurité du soir, les trois princes nous seroient livrés sur le bord du détroit, sans que les deux baltagis se fussent ouverts sur les moyens qu'ils se contentoient de garantir.

Quoiqu'une si grosse somme dût absorber presqu'entièrement la fortune de mademoiselle Tekely & la mienne, le ciel m'est témoin que mes premières réflexions ne tombèrent pas sur mon intérêt. Je fus frappé seulement du hasard qu'il y avoit à remettre notre argent, sans la moindre sureté, entre les mains d'un grec que nous connoissions si peu, pour passer entre celles d'un juif & de deux esclaves turcs, que nous connoissions encore moins. Madame Seleutzy, que je consultai, me répondit du grec, depuis longtems son ami. Alors, je lui demandai à lui-même s'il croyoit sa confiance bien fondée pour le juif & surtout pour les deux baltagis? Il me dit que dans toutes sortes d'affaires la fidélité des juifs de Constantinople étoit si bien établie, qu'il n'avoit aucune défiance du sien, après se l'être attaché par un gain honnête; qu'à l'égard des baltagis, ames vénales qui lui étoient plus suspectes, son juif même, ne s'en défiant pas moins que lui, n'avoit pas trouvé d'autre expédient pour s'en

aſſurer, qu'un reçu ſigné de leur main, qui les contiendroit du moins par la crainte; qu'ils avoient promis de le tenir prêt, pour l'inſtant auquel il devoit leur porter celui d'un marchand arménien de leur connoiſſance, chez lequel ils demandoient que la ſomme fût dépoſée, ſans explications & ſans autre formalité que cet acte ſi ſimple. Dans tout autre conjoncture, de ſi légères précautions n'auroient pas ſuffi, ſans doute, pour me faire oublier les règles ordinaires de la prudence: mais deux loix plus fortes, la préſence & l'extrémité du mal ne laiſſoient plus à choiſir d'autre parti.

Mademoiſelle Tekely, effrayée d'abord d'une ſomme qu'elle ne pouvoit fournir, avoit tourné auſſitôt les yeux vers moi, quoique ſans les lever ſur les miens; comme ſi dans l'amertume de ſon cœur, elle eût imploré le ſecours de mon amitié, par un ſilence plus expreſſif que ſes prières, qui n'auroient pas eu la force de ſortir de ſa bouche pour le demander. Mais lorſqu'après avoir entendu mes queſtions & les réponſes du grec, elle me vit, pour toute réplique, quitter ma chaiſe, & lui faire ſigne d'ouvrir un tiroir, dans lequel étoit ſon argent & le mien, en lui diſant qu'il n'étoit plus tems de rien ménager; la préſence de madame Seleutzy & du prêtre ne put l'empêcher de ſaiſir une de mes mains, & de répondre, en

ſanglottant, que j'étois ſon ſauveur après dieu. Je comptai la ſomme, & je la livrai au grec, qui nous quitta auſſitôt, pour mettre à profit tous les momens.

Je partis auſſi; car j'avois à prendre d'autres ſoins, qui n'étoient pas moins preſſans que les ſiens. L'entrepriſe de dérober les trois princes à leurs ennemis ſuppoſoit qu'en ſortant de leur priſon, ils puſſent quitter, non-ſeulement la ville de Conſtantinople, mais tous les pays de la domination du grand-ſeigneur, où nulle puiſſance humaine n'auroit pu les mettre à couvert de ſes recherches. M'ouvrir aux ambaſſadeurs chrétiens, pour leur demander leur aſſiſtance, c'étoit les commettre eux mêmes, & peut-être les choquer par une coupable indiſcrétion. La mer étant la ſeule voie à laquelle on pût penſer, il falloit trouver quelque vaiſſeau prêt à faire voile, ou du moins s'aſſurer d'une barque à toute ſorte de prix. C'étoit l'importante affaire dont je demeurois chargé; & l'on ſeroit étonné qu'avec ſi peu de connoiſſance de la langue & du pays, j'euſſe pris ce ſoin ſur moi, ſi je n'ajoutois que M. & madame Sceleutzy m'avoient donné pour guide & pour interprète un des anciens domeſtiques du comte de Tekely, inſtruit par un long uſage, & capable de faire à ma place ce que j'allois entreprendre,

ſi ma réſolution n'eût été ſur un point ſi délicat, de ne m'en rapporter qu'à moi-même.

La facilité que j'eus à découvrir une ſaïque georgiene, qui devoit partir à l'approche de la nuit pour retourner à Tiflis, me parut du plus heureux augure. Rien n'étoit plus convenable au projet des baltagis; & le vertabiet n'ayant pas douté qu'ils ne ſe promiſſent de faire évader les princes par la porte de la marine, au-deſſous de laquelle ce navire étoit à l'ancre, je remerciai la fortune d'avoir tout ordonné ſi favorablement pour nos eſpérances. Il importoit peu dans quel lieu du monde les trois princes puſſent aborder, lorſqu'ils ſeroient éloignés en mer; & la Georgie, qui touche à la Perſe, dont elle dépend, étoit elle-même un aſile aſſez ſûr, d'où leur embarras ne ſeroit pas grand à s'aller mettre ſous la protection du ſophy, ou, s'ils l'aimoient mieux, à traverſer la mer Noire, pour ſe rendre en Moſcovie, & de-là dans quelque Etat catholique. Je convins de prix avec le patron géorgien, pour trois grecs qui vouloient faire le voyage de Tiflis; & n'oubliant rien de ce qui pouvoit écarter ſes ſoupçons, je fis tranſporter à bord quelques malles qui ſembloient contenir leur bagage.

Je revins fort ſatisfait de tous mes arrangemens. Notre habile vertabiet ne le fut pas moins des ſiens; & reparoiſſant auſſi à l'heure marquée, il

nous en rendit un compte si favorable, qu'il ne nous resta presqu'aucun doute du succès. Mademoiselle Tekely, livrée à la joie, ne faisant pas même entrer le risque de sa fortune dans les craintes qui se méloient encore à ses espérances, & disposée à ne pas ménager sa propre vie, pour la moindre utilité qu'elle auroit cru voir à l'exposer, souhaitoit d'être avec nous sur le quai, dans l'évasion du soir, d'y recevoir elle-même son grand-père & ses oncles, pour les embrasser & les combler de bénédictions, de les suivre même dans leur fuite, & d'en partager tous les périls avec eux. Mais je lui représentai qu'elle n'avoit plus de secours à leur offrir qui pussent leur être utiles, & qu'une femme, au contraire, ne pouvant causer que de l'embarras dans un moment de cette importance, elle devoit se réduire à nous aider de ses vœux. Enfin, l'approche du soir m'avertit qu'il étoit tems de me rendre au bord du détroit. Je pris une partie de l'argent qui nous restoit, dans la crainte que ce secours ne fût nécessaire aux princes, en sortant de leur prison, ou pour toute autre entreprise qui pourroit faciliter leur fuite. Le vertabiet, le juif, l'homme de M. Seleutzy, se tenant prêt à m'accompagner, nous partîmes au milieu des prières & des larmes de mademoiselle Tekely, & nous nous rendîmes sans obstacle

ſur le quai du grand ſérail, un peu au-deſſus de la porte de la marine.

Un reſte de jour, qui permettoit d'obſerver la forme & la ſituation des lieux, me fit juger, comme au vertabiet, que cette porte étoit effectivement, ſinon l'unique paſſage, du moins le plus favorable pour l'évaſion des princes, ſous la conduite des deux baltagis, qui devant connoître toutes les ſorties des grands jardins du ſérail, dont elle eſt l'entrée par le détroit, pouvoient les conduire apparemment juſqu'à nous dans l'obſcurité; & nous devions ſuppoſer qu'ils avoient pris de juſtes meſures pour l'ouvrir. Notre principale attention fut de ne pas nous en approcher trop, avant les ténèbres. Mais lorſque la nuit nous eut mis à couvert des obſervations, le juif, nous laiſſant à quelques pas de lui, pour veiller ſur tout ce qui pouvoit arriver d'un autre côté, s'avança juſqu'à la porte, & prêta long-tems l'oreille. Une heure, qu'il y paſſa preſqu'entière, ne lui fit pas entendre le moindre bruit. Il revint à nous, & loin de nous déguiſer ſon inquiétude, il fut le premier qui nous parla de malheur ou de trahiſon. Je n'avois pas été ſi long-tems, ſans concevoir les mêmes idées; mais ſes doutes, lorſque toute ma confiance étoit dans le vertabiet & lui, me glacèrent auſſitôt le ſang. Eh que faire! lui dis-je, avec une mortelle frayeur. Il ſe rendit maître de

de la ſienne. Demeurez tous trois ici, répondit-il d'un ton ferme, ayez l'œil ouvert autour de vous, & ne déſeſpérons encore de rien. S'ils paroiſſent, vous ne perdrez pas un moment pour les conduire au vaiſſeau, & vous retournerez droit à Pera. Moi, je vais à la première cour du ſérail. S'il eſt arrivé quelque choſe de ſiniſtre, j'en ſerai bientot inſtruit par les diſcours ou par le ſeul mouvement des capigis de la garde. Il partit, en ajoutant qu'il étoit à nous en moins d'un quart-d'heure.

Mademoiſelle Tekely même n'auroit pas ſouffert plus mortellement que moi, dans ce cruel intervalle. J'allai vingt fois à la porte. J'attachai deſſus la joue, l'oreille, & je la preſſai de l'une & de l'autre, comme ſi j'en avois pu tirer, par mes efforts, l'heureux ſon que j'attendois. Il n'en vint aucun du côté des jardins; mais je n'entendis que trop clairement la marche du juif, qui revenoit avec une vîteſſe extraordinaire, & qui ne fut pas plutôt à nous, que d'une voix lamentable, quoiqu'à demi-étouffée par la rapidité de ſa courſe & par ſes terreurs, il nous dit : fuyez, mes amis ! Fuyons tous, & diſperſons-nous par divers chemins ! Tout eſt perdu; & nous le ſommes nous-mêmes, ſi le moindre indice nous trahit. La première impreſſion de ce funeſte langage me portoit à fuir; & je ne ſais même ſi je

ne fis pas quelques ſauts vers la rive, pour me jeter au haſard dans la première barque, qui m'auroit voulu porter ſur l'autre bord du détroit. Mais, rappelant mes eſprits, je me rapprochai de mes compagnons, qui, ſans être moins tremblans, concertoient enſemble quel chemin ils devoient prendre, & je conjurai le juif de m'apprendre, du moins en deux mots notre infortune.

Il mit peu d'ordre dans ſon récit. Fuyons, me dit-il encore : j'ai trouvé toute la garde en alarme. Le ſultan eſt arrivé d'Andrinople à la fin du jour. Peut être les malheureux baltagis ont-ils trop précipité leur entrepriſe. Mais ils ont été ſurpris dans l'exécution. L'un a reçu la mort ſur le champ, & ſon corps eſt étendu dans la place du ſérail; l'autre a trouvé le moyen de ſe dérober. Les trois princes, après quelques vains efforts, pour ſe faire tuer ſans doute en ſe défendant, ont été ſaiſis, & jetés dans le plus noir cachot du ſérail. On attribue leur déſaſtre à quelques boſtangis, qui les ont vus ſortir de l'édifice, & prendre leur chemin vers cette porte, ce qui m'a fait revenir à perte d'haleine, pour vous avertir du péril où vous êtes, ſi les recherches s'étendent malheureuſement juſqu'ici.

Ce terrible avis ne permettant pas de longues délibérations, le premier expédient qui s'offrit

pour notre fuite, fut celui que chacun de nous embrassa. Encore n'en eûmes-nous obligation qu'au juif, qui l'avoit médité dans sa course: c'étoit de nous diviser, comme il nous y avoit d'abord exhortés, & de descendre en divers endroits jusqu'au bord de l'eau, dont le mur est assez loin; de nous y mêler dans les pelotons de gens de mer, que la lumière de plusieurs fanaux, qui venoient d'être allumés, nous faisoit appercevoir dans l'éloignement; de chercher chacun notre barque de passage, & de retourner ainsi séparément à nos demeures. S'il arrivoit qu'on se rencontrât, on devoit feindre de ne se pas connoître. Cependant, après nous être éloignés de quelques pas, l'homme de M. Seleutzy, craignant qu'on ne lui fît un reproche de m'avoir abandonné dans des lieux que je connoissois si peu, reprit le parti de se joindre à moi; & m'ayant recommandé seulement de le suivre à quelque distance, il trouva bientôt la facilité qu'il cherchoit pour notre passage.

Aux hôtels de France & d'Angleterre, où j'affectai de me faire voir en descendant à Pera, on savoit déjà toutes les circonstances de l'évènement; & les deux ambassadeurs venoient d'envoyer cette triste nouvelle chez M. Seleutzy. Je m'y rendis aussitôt, & j'y trouvai, jusques dans les domestiques, toutes les marques d'une

profonde consternation. Quoiqu'ils eussent ignoré le fond de notre complot, les alarmes de mademoiselle Tekely, ouvertement partagées entre les princes & moi, s'étoient communiquées à toute la maison. Mon retour fit jeter un cri de joie à ceux que je rencontrai les premiers. Ils me dirent, qu'ils avoient cru ma perte aussi certaine que celle des princes; que mademoiselle Tekely n'en parloit que dans ces termes; que depuis l'information des ambassadeurs, elle se livroit au désespoir, & que j'allois lui rendre la vie, qu'on l'avoit cru en danger de perdre par un si mortel évanouissement, qu'il ne lui étoit resté d'abord ni mouvement ni chaleur.

J'entrai dans l'appartement. La certitude de mon arrivée, qui n'avoit pu précéder que d'un instant ma présence, avoit déjà produit son effet; c'est-à-dire, que si les frayeurs d'une ardente imagination avoit affecté mademoiselle Tekely jusqu'à faire craindre pour sa vie, la joie eut la même force pour lui rendre tout d'un coup le courage qu'elle avoit perdu. Ces variétés n'ayant plus rien de nouveau pour moi, je ne pensai qu'à la soutenir dans la situation où je la voyois rentrer. Après l'avoir assurée que suivant toutes les apparences, il n'y avoit rien à craindre pour le secret de notre entreprise, & que nous n'avions à déplorer que son inutilité, je lui fis un récit peu

différent de ce qu'elle avoit appris par les meſſagers des ambaſſadeurs; & j'y joignis ſeulement quelques réflexions favorables, pour détourner ſes idées du ſort que je ne redoutois que trop pour les princes. Mon projet, tel que je l'avois formé pendant mon retour, étoit de lui cacher tout ce qui pouvoit leur arriver de plus fâcheux que leur nouvelle priſon, & de la diſpoſer inſenſiblement à quitter la Turquie, où nous devions perdre toute eſpérance de les ſecourir. Notre argent ne me paroiſſoit pas perdu entre les mains de l'arménien. Dès le jour ſuivant, il devoit ſans doute nous être rendu; & toutes mes vues ſe ſeroient alors tournées à précipiter notre départ. Je me promettois d'autant plus de ſuccès pour ce plan, que le port étoit rempli de vaiſſeaux chrétiens.

Mais le ciel deſtinoit la vertu de mademoiſelle Tekely à d'autres épreuves. On nous annonça l'arrivée du vertabiet & du juif; & ne pouvant ſoupçonner qu'ils euſſent acquis d'autres lumières que celles que j'avois apportées, il ne me tomba pas dans l'eſprit de les prévenir, ſur les ménagemens que je m'étois propoſés. Ils furent admis, avec une vive ſatisfaction de les revoir. Le juif, plein apparemment des triſtes informations qu'il nous apportoit, fit uſage du ſilence où l'envie d'apprendre les circonſtances de leur retour nous

tint un moment, pour nous déclarer, ſans la moindre préparation, que l'ordre fatal étoit porté, & que le lendemain au matin, les trois princes devoient avoir la tête tranchée à la vue du grand-ſeigneur, ſur la petite place du Kioſque impérial, qui donne ſur le détroit.

Ce ne fut point par des cris, ou par des larmes, que la terreur de mademoiſelle Tekely s'exprima. Elle étoit aſſiſe près de madame Seleutzy : elle ſe pancha auſſitôt juſqu'aux genoux de cette dame, le viſage entre ſes propres bras, qu'elle allongeoit de toute ſa force, & qui ſe rapprochèrent ſous ſon front pour ſe joindre & ſe ſerrer, avec une vivacité d'action qui ne peut être repréſentée. Je ne pénétrai pas aiſément ce qui ſe paſſoit alors dans ſon ame : mais je la laiſſai dans cette poſture, en recommandant à madame Seleutzy de ne pas la quitter un moment, & d'employer toute ſa tendreſſe à la conſoler. Un ſigne obligea le juif de me ſuivre dans une chambre voiſine. Horrible imprudence! lui dis-je : Quoi? vous n'avez pas conçu qu'une jeune fille demandoit d'être plus ménagée? Ses excuſes furent priſes de ſa propre conſternation, & du déſeſpoir qu'il reſſentoit de n'avoir pas été plus heureux à nous ſervir. Loin de fuir, comme il m'en avoit preſſé, il étoit retourné, me dit-il, à la première cour du ſérail, enſuite à la ville; il avoit mépriſé le danger dans

la seule vue de nous secourir par de nouvelles informations. Tout ce qu'il avoit appris, observé, vérifié, ne portant qu'une cruelle confirmation de nos malheurs, qui le touchoient autant que le sien, il étoit venu, dans un si funeste oubli de sa propre sureté, qu'il n'étoit pas surprenant qu'il eût si peu ménagé la douleur d'autrui. Votre récompense n'en est pas moins assurée, répliquai-je; mais pensez demain à tirer nos huit mille sequins des mains du marchand; les délais peuvent nous exposer... Hélas! interrompit-il; vous ne m'avez donc pas entendu! C'est chez le marchand que j'ai passé dans la ville; juste attention que j'ai cru devoir dès aujourd'hui à cette partie de vos intérêts. Il étoit trop tard; celui des deux baltagis, qui s'est sauvé par la fuite, a trouvé des voies pour sortir aussitôt du férail. Il s'est rendu droit chez l'arménien, qui le connoissant, lui & son associé, n'a pu faire difficulté de lui compter, sur un écrit de sa main, comme nous en étions convenus, une somme qu'il n'avoit reçue que pour eux. Voici le billet, ajouta le juif en me le remettant; triste fruit de vos huit mille sequins!

J'étois dans un trouble, ou dans une chaleur d'intérêt, qui ne pouvoit me laisser beaucoup de sensibilité pour cette perte. Allez, dis-je au juif, & n'en comptez pas moins sur les mille qui vous ont

ont été promis. Je n'y mets qu'une condition; vous nous fervirez jufqu'à la fin: & le feul fervice que je vous demande eft de nous chercher, à l'heure même, & pour cette nuit s'il eft poffible, un vaiffeau chrétien qui foit prêt à lever l'ancre. Vous me trouverez ici dans quelques heures. Je n'en fortirai que pour y faire apporter mes malles, pour faire mes adieux aux ambaffadeurs de France & d'Angleterre.

Cette idée m'étoit venue depuis que j'avois quitté mademoifelle Tekely, dans le feul deffein de foulager fon cœur & fon imagination, en l'éloignant de Conftantinople avant le moment fatal. Je rentrai, pour lui communiquer mon projet; & je ne doutois pas que dans fa douleur même, elle n'en fentît la fageffe & la bienféance. Quel fut mon étonnement de la trouver, non dans les amers fentimens, ni dans la pofture violente où je l'avois laiffée, mais tranquille, ou du moins fort compofée, & modeftement à genoux entre madame Seleutzy & le vertabiet qu'elle avoit prié de s'y mettre avec elle, récitant, d'une voix affectueufe & touchante, les petites prières qu'elle avoit apprifes au couvent. A la vérité, deux ruiffeaux de larmes couloient fur fes joues; mais lorfque fes yeux fe furent tournés vers moi, j'y remarquai plus d'attendriffement que d'affliction. Elle interrompit fes dévotions pour me

dire : venez, monſieur, venez prier le ciel avec nous, & lui demander la perfection de ſon ouvrage. A quoi penſois-je de m'affliger? N'eſt-ce pas la couronne du martyre, qu'il offre à mon grand-père & à mes oncles! Divine fortune! O que je ſerois heureuſe, de pouvoir la partager avec eux! J'eus la complaiſance de faire ce qu'elle déſiroit, & ſes oraiſons recommencèrent avec la même ferveur. Le vertabiet, à qui je témoignai combien j'étois ſatisfait de ce changement, me dit, qu'en s'efforçant de la conſoler, il avoit eu le bonheur de tomber ſur cette idée; qu'il en admiroit l'effet; & qu'au reſte elle n'étoit pas ſans vraiſemblance, parce qu'un chrétien condamné par la juſtice turque, pouvant s'aſſurer la vie s'il embraſſe l'alcoran, a droit à l'honneur du martyre lorſqu'il préfère la mort à cette condition. Ainſi, de ſes mortelles alarmes pour la vie des princes, mademoiſelle Tekely étoit paſſée tout d'un coup à craindre qu'il ne leur prît envie de la conſerver.

Après de longues & ferventes ſupplications, je l'informai de la réſolution où j'étois de lui faire quitter Conſtantinople avant la fin de la nuit, & des ordres que j'avois déjà donnés pour notre départ. Ma ſurpriſe redoubla, de lui voir rejeter cette propoſition par un refus auſſi froid que s'il eût été long-tems médité. Son imagination,

remplie de l'objet le plus propre à l'échauffer, s'étoit montée, pendant sa prière, à toute la grandeur du dessein qu'elle avoit déjà conçu. Partir! répondit-elle; fuir un spectacle qui va faire l'admiration & la joie du ciel! Non, non, j'y veux assister. Je veux applaudir à leur constance, recueillir leur sang, s'il est possible, baiser mille fois le lieu sacré où je l'aurai vu couler, & mourir dans mon transport.

Quelle digue opposer à cette pieuse frénésie? J'espérai qu'elle pourroit se refroidir avant l'exécution, sur-tout après les fatigues d'une nuit, dont elle vouloit passer le reste en prières. Mais quoiqu'en effet elle n'eût pas pris un instant de repos, ce qui nous obligea tous de veiller près d'elle à son exemple, elle se retrouva le matin dans la même ardeur; & les représentations du vertabiet n'ayant pas eu plus de force que les miennes pour la faire changer de résolution, il fallut céder à toutes ses volontés.

Cependant l'espérance de la vaincre m'avoit fait prendre quelques momens, pour aller remercier les deux ambassadeurs, en son nom comme au mien, de leurs bons offices & de leur protection. Ils prenoient tous deux une part sensible à son infortune, & le récit de ses dispositions leur causa beaucoup d'étonnement. J'appris d'eux que la princesse de Valaquie n'étoit pas comprise

dans l'ordre de mort, & qu'elle devoit être rendue à sa famille, qui étoit, comme celle du prince Bessarabe, originaire de la Morée. M. Desalleurs me demanda quel pays j'avois choisi pour asile, & si je ne suivrois pas le conseil qu'il m'avoit donné, d'aller chercher un établissement dans sa nation, où non-seulement la douceur du climat, celle des usages, & ses recommandations, qu'il m'offroit, me devoient faire espérer une vie tranquille, mais où le séjour du prince Ragotsky, dans la petite cour qu'il s'y étoit formée, promettoit, à mademoiselle Tekely, des avantages qui sembloient fort éloignés pour elle, du côté de l'Allemagne & de la Hongrie. M. Desalleurs ignoroit les justes chagrins que j'avois emportés de Hongrie, pour unique fruit des services que j'avois rendus à ce prince : je n'eus pas d'empressement à l'en informer; & lui rendant grâces de ses offres, je répondis à ces deux questions, que loin d'avoir un choix à faire pour l'avenir, nous ne savions pas même sur quel vaisseau nous étions prêts à nous embarquer. Un cruel pressentiment des embarras où l'altération de notre fortune devoit nous jeter, commençoit à me causer d'autres inquiétudes. Je ne voulois pas que nos résolutions fussent éclairées; & loin d'accepter ses recommandations, je le suppliai de garder un inviolable secret sur le nom de mademoi-

ſelle Tekely, & ſur nos malheureuſes aventures. En retournant chez madame Seleutzy, je trouvai à quelques pas de ſa porte, mon honnête juif, qui revenoit aſſuré, pour le lendemain, de notre paſſage en Europe ſur un navire hollandois. Mais dans les incertitudes où j'étois, quelle apparence de pouvoir m'arrêter à des vues fixes? Je ne laiſſai pas de donner des ordres pour la préparation de notre bagage; & n'oubliant pas la récompenſe que nous devions au zèle du juif, malgré le mauvais état de nos affaires, je lui comptai ſes mille ſequins.

A ſept heures du matin, l'inſomnie, les agitations qui l'avoient cauſée, n'ayant rien fait perdre à mademoiſelle Tekely de ſa conſtance, ni produit le moindre changement dans ſes réſolutions, j'entendis qu'elle m'ôtoit la dernière reſſource que je m'étois réſervée pour la retenir, qui étoit de la tromper ſur l'heure, & de ne l'avertir qu'après l'exécution. Soit qu'elle ſe défiât de ma ruſe, ou que le juif eût nommé le tems dans ſa première information, à peine ſept heures furent ſonnées, qu'elle parla de partir. L'exécution étoit ordonnée pour huit. Elle pria M. Seleutzy de lui prêter ſa voiture de campagne, qu'elle jugea plus commode que tout autre, pour s'y dérober à la vue des ſpectateurs, elle & madame Olaſmir, avec le vertabiet, qu'elle avoit

fait consentir à l'accompagner; car elle n'espéroit pas qu'après mes objections & mes instances, je fusse disposé à la suivre aussi. Cependant lorsqu'ayant perdu toute espérance de l'arrêter, je lui dis qu'elle ne partiroit pas sans moi, & que je n'étois pas capable de la quitter un instant, elle parut fort sensible à ma complaisance. M. & madame Seleutzy n'étoient pas moins résolus de se prêter à tous ses désirs, autant pour servir à sa consolation, que par respect pour la nièce de leur ancien maître. Ainsi nous partîmes au nombre de six, suivis de quelques domestiques à pié. La voiture étoit une espèce de chariot long, proprement couvert de l'invention de M. de Ferriol, dont le nom lui étoit demeuré, parmi ceux qui s'en étoient fait faire un sur le modèle du sien.

La difficulté ne fut pas grande à traverser le canal, sur un des Pontons qui s'y trouvent en grand nombre; mais nous en eûmes beaucoup à percer la foule, dont le quai étoit déjà couvert. Quoique l'appareil de l'exécution n'eût rien d'extraordinaire, il suffisoit que le grand-seigneur y dût assister, pour avoir attiré de toutes les parties de la ville, une multitude innombrable de spectateurs. Nous fûmes long-tems à pénétrer jusqu'à la place du Kiosque, & je me flattois que cette lenteur pourroit épargner à mademoiselle

Tekely une horrible scène, dont je n'étois pas encore persuadé qu'elle pût soutenir la vue. Il n'étoit pas sorti un mot de sa bouche, depuis qu'elle étoit dans la voiture. La tête penchée, les yeux fermés, elle paroissoit comme ensévelie dans ses méditations & dans ses prières. Enfin nous arrivâmes au bord de la place; & le cercle, formé par une file de janissaires, ne nous permit pas d'avancer plus loin.

La présence du sultan, qui parut bientôt, mais que je distinguai peu, au travers d'une jalousie qui le couvroit, faisoit régner un profond silence dans une si nombreuse assemblée. Un voyageur françois, nommé la Motraye, que j'avois vu à l'hôtel de France, & qui se trouvoit à quelques pas dans la foule, reconnut notre voiture franque, & s'en approcha pour nous saluer: mais l'occasion me faisant trouver ses complimens importuns, je le suppliai de les remettre à des circonstances mieux choisies. Il s'éloigna mécontent; & si quelque jour il publie l'histoire de ses voyages, (1) je ne doute pas que mon incivilité ne m'attire ses reproches.

---

(1) On y trouve une relation de la mort du prince de Valaquie.



Dans le même inſtant je vis paroître les malheureuſes victimes, au nombre de cinq, que je reconnus facilement pour le prince Beſſarabe, ſes deux fils, ſon gendre & ſon maître d'hôtel. Ils arrivèrent au milieu de leurs gardes, ſans autre bruit qu'un frémiſſement ſourd de la multitude, dont mademoiſelle Tekely ne fut pas aſſez frappée, pour lever les yeux & pour changer d'attitude. Je fis ſigne aux autres de ne s'échapper à rien qui pût la faire ſortir de cet état, me flattant encore de pouvoir lui dérober le ſpectacle, & commençant même à croire que ſon immobilité pouvoit être un aſſoupiſſement, cauſé par vingt-quatre heures de veille.

Jamais exécution ne fut plus prompte. Le chef de la garde fit mettre les cinq grecs à genoux, à peu de diſtance l'un de l'autre, leur fit ôter le bonnet de leur nation, &, de la main, fit ſigne à l'exécuteur de commencer ſon office. La tête du maître-d'hôtel fut abattue d'un ſeul coup de ſabre; enſuite celle du gendre, & celle du prince aîné. Le ſilence de l'aſſemblée en étoit devenu plus profond; & les trois têtes n'avoient fait aucun bruit, en tombant ſur un ſable fort épais. Mais l'exécuteur levant ſon ſabre, pour trancher celle du ſecond fils, qui n'étoit âgé que de ſeize ans, ce jeune prince, ſaiſi de frayeur, demanda

la vie, & leva la voix pour offrir de se faire musulman.

La distance où nous étions, n'empêcha point chaque mot de parvenir jusqu'à nous. Mademoiselle Tekely l'entend, lève la tête & les yeux, voit trois corps étendus sans vie, reconnoît son grand-père & son plus jeune oncle, à genoux, tête nue, quel spectacle! Mais l'un renonce à sa foi: lequel des deux? Elle n'avoit pu le distinguer: auquel adresser sa voix? sur lequel faire tomber ses reproches, ses vœux, ses exhortations, ses menaces ou ses cris? Elle se lève; elle étend les bras vers eux; elle veut crier, pour attirer du moins leurs regards; la force lui manque. Je la soutiens dans mes bras, aussi muet qu'elle. Dans ce trouble de ses sens & des miens, elle s'agite, elle m'échappe, & nous retombons tous deux assis dans nos places.

Cependant, le même silence permettoit d'entendre le prince Bessarabe, qui reprochoit à son fils sa malheureuse désertion, dans les termes les plus tendres, & qui lui demandoit quel étoit donc l'avantage d'acheter, au prix des biens éternels, quelques années d'une malheureuse vie sur la terre? Mourir mille fois, mon fils! ajouta l'héroïque vieillard, plutôt que de renoncer aux célestes vérités que tu portes dans le cœur. Alors sans un mot de réponse à son père, le jeune

prince se tournant vers son boureau, lui dit d'un ton ferme : oui, je veux mourir chrétien ; frappe. Il tendoit la tête ; un coup de sabre l'abattit aussitôt. Le père, transporté de joie, se hâta de présenter la sienne, que je vis sauter aussi d'un grand coup. Cette catastrophe d'une tragédie sans exemple, & la violence de mes propres mouvemens, où j'avoue que je n'avois pas senti l'horreur & la pitié assez adoucis par ma religieuse admiration, avoient dérobé quelques momens de mon attention & de mes soins à mademoiselle Tekely. Je m'étois borné à lui prendre les deux mains pour la contenir, sans avoir pu remarquer quelle impression ces dernières circonstances, les seules qu'elle avoit vues, faisoient sur elle. Où trouver assez de force & de liberté d'esprit pour ce partage? Mais, en revenant à moi, ou plutôt à elle, j'en jugeai par leur effet. Elle avoit la tête & la moitié du corps renversés sur les genoux de madame Olasmir, qui étoit placée derrière elle. La mort ne l'eût pas rendue plus pâle, ni plus immobile. C'étoit depuis un instant, c'est-à-dire, lorsqu'elle avoit vu voler la tête de son grand-père, qu'elle étoit tombée, dans cet état ; & madame Seleutzy, ni madame Olasmir même, toutes deux attachées au triste spectacle, ne s'étoient pas encore apperçues du besoin qu'elle avoit de notre secours. La fermeté

de son cœur, m'a-t-elle confessé dans la suite, quoique j'entende toujours ici la chaleur de son imagination, s'étoit soutenue, par de violens efforts, jusqu'au moment où son oncle avoit chancelé dans sa foi; ensuite l'ardeur de ses vœux pour lui, & le bonheur de les voir aussitôt exaucés, avoient redoublé sa force, pour le voir tomber sous le coup mortel. Mais elle ne pouvoit expliquer pourquoi le sang de son grand-père, au moment qu'elle l'avoit vu couler, avoit jeté un froid mortel dans le sien. En vain s'étoit-elle fortifiée par l'idée de son bonheur & de sa gloire, elle qui devenoit fille & nièce des martyrs. Ses esprits l'avoient abandonnée. Elle étoit tombée sans connoissance. Son ame, ajoutoit-elle en souriant, avoit cherché sans doute à prendre la route du ciel à leur suite.

Tous les élixirs, dont les deux dames étoient bien pourvues, ne servant point à lui rendre la moindre apparence de sentiment, & la difficulté de percer la foule, me faisant craindre sérieusement pour sa vie, je pris un parti, dont je fus d'autant plus satisfait, que j'aurois dû l'embrasser en quittant Pem, s'il m'étoit venu plutôt à l'esprit. Ce fut de faire avancer notre voiture vers la partie du canal où les vaisseaux étrangers sont à l'ancre, & de nous rendre droit à bord du navire hollandois, sur lequel j'étois toujours

résolu de nous embarquer. M. & madame Seleutzy combattirent inutilement mon dessein. Le grand air & le mouvement rendirent enfin quelques signes de vie à mademoiselle Tekely : mais comme l'épuisement de ses forces n'étoit pas moins venu de sa longue veille, que de ses violentes agitations, elle fut encore très-long-tems sans ouvrir les yeux & sans nous répondre. Mon inquiétude n'auroit pas cessé, si sa respiration, devenue libre & paisible, ne m'eût fait connoître que son évanouissement s'étoit terminé par un doux sommeil.

Le capitaine hollandois ayant déjà fait préparer pour elle une chambre assez commode, je pris les soins nécessaires pour notre départ, pendant que nos fidèles amis veilloient autour d'elle avec madame Olasmir. L'heure de mettre à la voile étant arrivée, je les avertis qu'il étoit tems de rentrer dans la barque qui les attendoit : mais je les trouvai résolus de ne pas quitter la nièce de leur cher maître, sans être plus sûrs de son rétablissement ; & cette généreuse disposition leur fit faire quelques lieues de mer avec nous.

Ils n'avoient pas attendu si tard à me demander quelles étoient nos vues pour l'avenir, & je n'avois pu leur faire que des réponses incertaines pour moi-même, parce qu'elles portoient sur des suppositions fort douteuses. Mais, si près de notre

ſéparation, & dans le deſſein où ils étoient de retourner tôt ou tard en Hongrie, ils me preſsèrent de leur apprendre du moins, dans quel lieu du monde ils pourroient être informés de nos réſolutions. Je ne pus leur en nommer d'autre, que la maiſon de ma ſœur, à Cronſtat. En effet, ne m'étant déterminé à prendre la route de mer, que pour éviter les difficultés de celle de terre, qui m'épouvantoient avec deux femmes, ſur-tout depuis qu'une lettre de M. Jeffreys m'avoit appris qu'il avoit ordre de ſuivre le roi de Suède à Stockolm, mon projet n'en étoit pas moins de nous rapprocher de la Hongrie, par des voies plus longues ſans doute, mais plus commodes & plus ſûres, telles que la communication des Etats chrétiens pourroit les offrir. Le hasard, qui nous avoit fait tomber ſur un vaiſſeau hollandois, ne me paroiſſoit pas même ce qu'il y avoit de plus contraire à mon plan. S'il allongeoit encore notre voyage, il nous épargnoit du moins les grandes routes de terre. Je comptois déjà de remonter à Mayence par le Rhin, & d'aller prendre le Danube à Donavert. A l'égard de ma compagne, mes réſolutions étoient bien moins éclaircies : une ſeule étoit certaine ; celle de lui ſacrifier tout. La perte de ma fortune ne me touchoit, que par le rapport qu'elle avoit à ſon bonheur ou ſa ſureté. Je ne mettois plus de diſtinction entre ſes fonds & les

miens. Ce qui me reftoit d'argent fembloit fuffire pour la garantir, jufqu'en Hongrie, de toutes fortes d'incommodités & de befoins ; je remettois alors à m'occuper de moi-même. Mais quelles étoient donc mes vues pour elle ? car les débris de mon patrimoine ne pouvoient m'aider long-tems à la foutenir : je me propofois continuellement, au rifque des plus fâcheux fuccès, de ma liberté, de mon fang peut-être, de faire retentir en fa faveur, mes cris à la cour de Vienne ; & pour dernière reffource, de recourir au feigneur hongrois que le comte fon père avoit nommé dans les inftructions d'Olafmir. Que fais-je ? Je me fentois le courage de la préfenter publiquement à l'affemblée générale des Etats. Il me fembloit impoffible que dans toute la Hongrie, il y eût un cœur, où le nom & le fang de Tekely, décoré par les grâces de la jeuneffe & de la beauté, n'euffent pas droit de commander le refpect, & d'impofer le tribut de la plus généreufe affection.

Toutes mes précautions étoient prifes, & mes foins finis, jufqu'à celui de récompenfer le vertabiet par des libéralités affez nobles, moi qui devois me trouver bientôt dans la trifte néceffité de recourir à celles d'autrui ; lorfque m'étant rapproché de mademoifelle Tekely, j'obfervai que le profond fommeil, dont elle n'étoit pas fortie depuis quelques heures, commençoit fort

naturellement à se dissiper. Elle ouvrit les yeux sans violence, & sans aucune marque de trouble. Ses premiers regards, qui tombèrent sur moi, me parurent moins tristes, que vagues & distraits; comme si les traces de ce qu'elle avoit vu ne s'étoient pas représentées nettement, & qu'elle les eût cherchées dans sa mémoire. En sortant de cette courte rêverie, elle leva les yeux & les bras, avec un mouvement passionné : grandes ames, s'écria-t-elle, que votre sort est digne d'envie ! Saints martyrs ! soyez mes protecteurs dans le sein de dieu. Elle retomba quelques momens dans une méditation, que je priai nos amis de ne pas troubler. Je voulois voir, au contraire, quel cours prendroient ses idées & ses sentimens; & rien ne m'avoit jamais fait juger plus avantageusement de ses principes, que l'air de tranquillité avec lequel je la vis continuer de soutenir la présence de tant d'images tragiques, dont je ne pouvois douter qu'elle ne fût occupée. Ensuite, revenant à elle, & considérant sa chambre & son lit, qu'elle ne reconnoissoit pas, elle me demanda avec beaucoup de douceur, où étoit madame Seleutzy, & si nous étions chez elle ? Cette dame, qu'elle n'avoit pas encore apperçue, prit l'occasion, pour tenter encore une fois de nous retenir. Elle prévint ma réponse : loin d'être chez elle, nous commencions, lui dit-elle, à nous en éloigner;

mais il n'étoit pas trop tard pour retourner à Constantinople; & malgré la déférence qu'elle avoit pour mes lumières, elle ne pouvoit approuver un départ si brusque. L'explication suivit.

Outre l'aimable habitude qui portoit mademoiselle Tekely à ne se conduire que par mes conseils, elle conçut ici, mieux que le jour précédent, que notre départ, dans les circonstances, étoit un important service que je lui avois rendu. Ainsi, rejetant, tout ce qui ne s'accordoit pas avec mes mesures, elle priva madame Seleutzy de la petite satisfaction qu'elle avoit pu se promettre à l'emporter sur moi, par des instances auxquelles je l'avois vue fâchée que je ne me fusse pas rendu moi-même. La vérité m'oblige de dire que croyant peut-être mademoiselle Tekely beaucoup plus riche, ou par simple affection pour elle, ses désirs auroient été de la suivre, & de rentrer en Hongrie avec elle, comme elle en étoit sortie avec le comte son oncle. Mais cette espérance, que j'avois flattée d'abord, ne convenant plus à l'état de nos affaires, j'éloignai tout ce qui pouvoit l'y rappeler. Elle nous quitta les larmes aux yeux, en faisant des vœux pour le bonheur de revoir bientôt une jeune personne, qu'elle nommoit déjà sa chère maîtresse,

maîtresse, & dont elle avoit admiré toutes les vertus.

Nous nous retrouvâmes dans le secret que nous désirions, pour les vues qui nous avoient menés en Turquie, & pour celles qui nous reconduisoient en Europe. J'avois recommandé fort soigneusement, au juif, de ne pas faire connoître mademoiselle Tekely, à bord, par son nom, qu'on n'avoit pu lui déguiser à lui-même dans les services qu'il nous avoit rendus à Constantinople, mais qui n'y avoit été connu que de nos amis, & qu'elle étoit résolue de ne prendre qu'en Hongrie, lorsqu'elle y verroit quelque apparence au rétablissement de sa fortune. Elle ne l'avoit porté proprement qu'en Valaquie, pendant qu'elle y étoit sous l'autorité de sa famille; car dans notre fuite, en ayant pris un, qui n'étoit pas même celui qu'elle avoit porté au couvent d'Odenbourg, rien ne l'avoit obligée de le quitter en Turquie, où la prudence, au contraire, avoit demandé qu'elle ne fût connue que de ceux qui pouvoient la servir, & auxquels nos papiers auroient suffi pour établir la certitude de sa naissance & de ses droits. Dans notre nouvelle course, sur-tout après les derniers évènemens, il me parut nécessaire de lui en faire prendre un nouveau, étranger même à notre patrie, pour assurer mieux notre sureté & notre repos, en coupant

ainſi le fil de nos aventures, par lequel on auroit pu nous ſuivre comme à la trace. Le nom que je lui fis prendre fut mademoiſelle D....., qu'elle n'a pas ceſſé de porter juſqu'à préſent, mais qui ne m'empêchera pas d'employer toujours ici celui de ſa naiſſance. Pour moi, n'ayant eu qu'une courte célébrité, qui ne devoit pas me faire craindre d'être reconnu hors de la Hongrie par le mien, je n'en pris pas d'autre.

La ſanté de mademoiſelle Tekely, quoique défendue par l'ardeur de l'âge & par un tempéramment fort vif, n'avoit pas ſi bien réſiſté à ſes violentes agitations, qu'il ne lui reſtât beaucoup de foibleſſe. Elle eut une peine extrême à ſe remettre de ſon dernier accident; & l'air de la mer lui convenant peu, notre navigation fut pour elle une nouvelle leçon de conſtance.

J'admirois de jour en jour ſes progrès dans l'exercice de cette vertu. Elle l'avoit portée dans ſes adieux à madame Seleutzy, juſqu'à ne pas dire un mot de la ſcène que nous avions encore devant les yeux. Avec moi, ſon cœur fut moins réſervé. Sans ceſſer de rendre grâces au ciel des bénédictions qu'il avoit verſées ſur ſon grand-père & ſes oncles, qu'elle qualifioit toujours de martyrs, elle s'abandonnoit quelquefois à des réflexions fort amères ſur leur ſort & ſur le ſien. A la vérité, c'étoit pour revenir par degrés à la

patience, à la résignation, & pour finir même par la joie. Loin de lui faire un reproche de ses inégalités, je les regardois comme une preuve que le fanatisme n'avoit aucune part à ses sentimens, & que s'ils étoient souvent trop exaltés par la chaleur de son imagination, elle n'en étoit pas moins capable, quand ce feu venoit à se refroidir, d'une manière de penser juste & modérée. Je ne lui reprochois pas non plus de donner la qualité de martyrs aux trois princes, quoique cette anticipation sur les droits de Rome me parût fort hasardée, & que la vérité de leur conversion, dont nous n'avions pas d'autre garant que la bonne foi du vertabiet, me laissât des doutes. Il me sembloit suffire qu'ils eussent scellé de leur sang la foi du christianisme. Je ne pouvois en douter sur le témoignage de mes yeux; & si c'étoit une erreur, je me serois cru bien plus coupable, de priver mon innocente compagne de la seule consolation qui l'avoit fortifiée dans une si rude épreuve.

Mais il s'en préparoit d'autres, pour elle & pour moi. Notre capitaine ne nous connoissoit qu'à titre de passagers. Cependant quelques légères apparences, auxquelles nous ne renoncions pas encore, lui faisant juger que nous n'étions pas des passagers du commun, il ne put voir mon assiduité continuelle auprès de mademoiselle Tekely & la familiarité de mes soins,

sans former divers soupçons, qu'il fut curieux d'approfondir. Il se figura que si des amans contraints ou persécutés, abandonnent quelquefois l'Europe pour se réfugier en Turquie, il n'étoit pas impossible que de la Turquie d'autres prissent aussi le parti de venir en Europe, pour se garantir de la contrainte ou de la persécution.

Je ne désavoue pas qu'ayant pris un attachement inexprimable pour mademoiselle Tekely, il ne m'échappât quelques-unes de ces caresses tendres, qu'un père se permet avec sa fille. Elles avoient été remarquées du capitaine, dont nous recevions quelquefois la visite. Il conclut qu'une jeune personne, sur laquelle un homme, qui ne s'attribuoit avec elle aucune liaison de parenté, avoit tant d'empire & des droits si libres, ne pouvoit être que sa maîtresse, à quelque degré que leur intelligence fût parvenue; ses visites en devinrent plus fréquentes, & ses observations plus attentives. L'habitude de le voir éloignant mes défiances, je ne changeai rien à ma conduite, & le ciel sait quelle étoit encore l'innocence de mes sentimens. Enfin l'indiscret observateur, croyant ses soupçons bien confirmés, abusa de la familiarité dans laquelle je vivois avec lui, pour me dire un jour en souriant, qu'il avoit pénétré mon secret, & qu'il applaudissoit à mon goût.

Quelques autres complimens achevèrent de me faire entendre ſa penſée.

Ma ſurpriſe fut ſi vive, que le ſouvenir que j'en conſerve me répond encore de la ſimplicité de mon cœur. Mais ne trouvant rien dans mes plus tendres diſpoſitions, dont je ne fuſſe prêt à faire l'aveu, je ne m'offenſai pas d'un langage fort nouveau pour moi; & ma ſeule alarme fut pour l'honneur de mademoiſelle Tekely, dont cet incident me fit juger qu'on n'avoit pas dû ſe former une haute idée ſur notre vaiſſeau. Dans un premier mouvement, que l'eſtime & l'amitié peuvent rendre impétueux ſans colère, il ne me tomba rien dans l'eſprit de plus propre à détruire une fauſſe & ridicule imagination, que d'avouer naturellement au capitaine, que j'étois eccléſiaſtique, engagé par les plus grands motifs à ſervir de tout mon zèle l'aimable perſonne avec laquelle il m'attribuoit d'autres liaiſons; ſupérieur par conſéquent aux foibleſſes ordinaires de la nature & que je n'avois jamais attendu d'elle, qu'une honnête & vertueuſe reconnoiſſance. C'étoit une autre ſimplicité, de m'imaginer que cette recherche d'expreſſions pût changer les idées d'un homme de mer. Fort bien, reprit-il avec un ſourire encore plus malin; j'avois deviné aſſez juſte, que l'amour avoit beaucoup de part à votre voyage; mais je vois bien mieux à préſent

pourquoi vous choisissez votre retraite en Hollande, où vous serez libre de satisfaire votre tendresse, & de vous marier même, en dépit du caractère. Il ajouta plus sérieusement, que sa religion lui faisant regarder le célibat des ecclésiastiques romains comme un état violent, il m'offroit volontiers ses services, pour me faire secouer le joug. Ces offres furent accompagnées de l'explication des moyens. En vain, mes protestations l'interrompoient à chaque mot; il ne les prit plus que pour les déguisemens d'un homme timide, qui vouloit garder des ménagemens jusqu'au terme.

Je désespérai de le persuader; mais je résolus du moins de retrancher aussitôt la cause de ses téméraires suppositions, en mettant plus de réserve dans mes manières & dans les soins que j'apportois à la santé de mademoiselle Tekely. Je m'étois fait insensiblement une douce habitude de lui prendre & de lui baiser les mains; j'y renonçai tout d'un coup. Les noms de tendresse furent supprimés. J'évitai de me placer près d'elle; je m'interdis jusqu'au plaisir de la regarder, auquel je m'étois toujours abandonné sans scrupule. Je n'avois jamais cherché dans ses yeux, qui s'étoient accoutumés aussi à souffrir les miens, que des assurances de sa santé, ou de la tranquillité de son ame.

Ce rôle me coûta peu le premier jour. Cependant il me falloit veiller ſur moi-même, pour m'aſſujettir aux loix que je m'étois impoſées. Mes mouvemens avoient pris un cours, qui ne pouvoit être interrompu ſans un peu d'attention. Ce fut ma première idée, en m'appercevant que mes yeux & mes mains ſortoient quelquefois d'eux-mêmes du repos où je voulois les tenir. Je les y faiſois rentrer auſſitôt; mais je concevois qu'indépendamment de l'habitude, il y avoit auſſi quelque choſe de peu naturel, & peut-être d'incivil, à m'entretenir, par exemple, avec mademoiſelle Tekely, à l'entendre, à recevoir ſes queſtions ou lui faire les miennes, ſans jeter preſqu'un regard ſur elle, & ne cherchant pas d'autre raiſon du chagrin que j'en ſouffrois; mon impatience tomboit ſur le capitaine, dont les malignes imputations m'obligeoient à cette contrainte.

Le lendemain & les jours ſuivans, ma peine augmenta, juſqu'à me paroître inſupportable; & ce qui n'étoit pas moins cruel, le capitaine, ſoit par ſimple affection pour nous, ou par obſtination à pénétrer nos ſecrets, ne nous quittoit plus du matin au ſoir. Je ne ſais quelle auroit été la fin d'une violence, qui commençoit à me le rendre fort odieux, ſans me faire encore porter mes réflexions plus loin; lorſqu'un léger incident vint lever pour moi, tous les voiles qui m'avoient

dérobé si long-tems d'autres connoissances de mon propre cœur.

Mlle Tekely, surprise du changement qu'elle remarquoit depuis quelques jours dans mon humeur & dans ma conduite, & contrainte elle-même par la présence continuelle du capitaine, qui m'attendoit le matin pour entrer avec moi dans sa chambre, & qui n'en sortoit qu'avec moi le soir, ne put résister à l'intérêt que sa vive & noble reconnoissance lui faisoit prendre à mes moindres peines. Un jour que le capitaine ennuyoit madame Olasmir par quelque récit, elle saisit un instant où mes yeux s'étoient échappés sur elle, pour me faire signe de m'approcher de son lit, qu'elle quittoit peu dans le triste état de sa santé. Quel moyen de me refuser à ses ordres? Je m'approche. Elle prend ma main, que son innocente inquiétude lui fit serrer dans la sienne; & me regardant d'un air empressé, elle me demande d'une voix basse ce que j'avois donc, depuis plusieurs jours que je lui paroissois tout changé? Expliquerai-je jamais ce que j'éprouvai dans cet étrange moment! Il est sûr du moins que je ne l'aurois pu faire alors. Je n'avois aucune idée des foiblesses du cœur. Toutes mes expériences me sembloient bornées à l'amitié. Si je la connoissois tendre, ardente, inquiète, & même jalouse, comme je l'avois quelquefois ressenti dans le cours de nos

voyages; ennemie fur-tout de ce qui la gêne, comme les obfervations & la tyrannique affiduité du capitaine hollandois me le faifoient reconnoître; j'ignorois qu'il y eût des fentimens capables de pénétrer l'ame, de troubler le fang, d'agiter tous les efprits, & de méler à ce trouble, une incroyable douceur qui le redoubloit jufqu'au tranfport. Tel fut néanmoins l'effet, que le regard & les quatre mots de mademoifelle Tekely produifirent fur moi. Une révolution fi fubite m'ôta d'abord le pouvoir de lui répondre: mais par une autre efpèce de charme, mes yeux s'attachant fur les fiens, y demeurèrent fixés, avec toute l'ardeur, ou plutôt l'avidité de la foif ou de la faim, comme fur deux fources inépuifables d'un bonheur & d'une joie dont ils demandoient à fe raffafier. Raviffant tranfport! C'étoit le nectar des dieux, qu'ils y puifoient délicieufement dans fa plénitude. Avec quelle ufure fe payèrent-ils dans un inftant, des privations & des pertes auxquelles ils avoient été condamnés pendant plufieurs jours!

Cependant, un mouvement curieux du capitaine m'ayant fait fortir de cette ivreffe: il eft vrai, dis-je à ma chère malade, que je ne fuis pas tranquille depuis plufieurs jours; mais l'intérêt que vous y prenez, va diffiper ce petit nuage; & je vous promets plus d'éclairciffement, lorfque

je pourrai vous voir ſans témoin. Revenez donc ſeul, répliqua-t-elle impatiemment.

Je m'éloignai d'elle, d'un air aſſez ſérieux pour en impoſer au capitaine, qui continuoit de nous obſerver. Mais j'emportois, dans mes veines, un feu que je n'y avois jamais ſenti. Mille idées, auſſi nouvelles pour moi que mes nouveaux ſentimens, m'aſſiégèrent l'eſprit & l'imagination. L'apparence de réſerve où je rentrai auſſitôt, un livre, que je pris pour contenance, & l'affectation d'y baiſſer les yeux, ſans les lever une fois ſur mademoiſelle Tekely, ne me firent pas ceſſer de la voir, & dans cette même attitude, où d'un ſeul regard elle avoit fait ſur moi des impreſſions ſi ſurprenantes. Je la contemplois avec une attention capable de graver à jamais dans mon cœur l'image qui m'en étoit reſtée. Je ſentois qu'elle m'étoit plus chère que jamais: cependant je n'éprouvois plus ce trouble & ces étonnans tranſports qui m'avoient mis comme hors de moi-même. Ils ſembloient changés dans une langueur, qui m'attachoit encore plus à cette méditation paſſionnée, mais qui tenoit moins de la joie que de la triſteſſe.

C'étoit, comme je l'ai reconnu depuis, le preſſentiment des longs combats, dont j'étois menacé par la raiſon & l'honneur. Ces deux ſévères cenſeurs ne ſe faiſoient pas encore entendre ouver-

tement; & plufieurs fois même, fans les appeler au confeil, mais alarmé d'un bruit fourd qui m'annonçoit leur approche, je crus entrevoir quelque apparence de pouvoir compofer avec eux. Au travers de mille défirs ténébreux, auxquels je n'avois pas la hardieffe de m'arrêter, je parvins à me fouvenir des offres du capitaine, & de la facilité qu'il m'avoit fait concevoir à les mettre en exécution. J'avoue qu'au retour de cette idée, mon cœur, quoique fi mal éclairci de fes nouveaux fentimens, la vit reparoître avec complaifance, & s'en entretint avec une fatisfaction fi vive, qu'elle y fit renaître des mouvemens fort tumultueux. Quoi! toute efpérance ne feroit pas interdite! Il feroit poffible..... Mais l'heure de nous retirer étant arrivée, je fortis avec le capitaine; & quelques mauvaifes plaifanteries, par lefquelles il tenta de m'arrêter, ne m'empêchèrent pas d'aller promener mes rêveries fur les ponts, dans la vue de retourner feul chez mademoifelle Tekely.

La fraîcheur de l'air m'ayant un peu refroidi le fang, je revins bientôt de l'aveugle paffion, qui m'auroit peut-être emporté fort loin au premier moment, fi, me trouvant en Hollande avec ma compagne, j'euffe obtenu d'elle une faveur déclarée pour mes fentimens. Mais quoique le capitaine n'eût pas achevé de s'expliquer

ſur ce point, il m'étoit aiſé de concevoir que c'étoit du ſacrifice de notre religion qu'il faiſoit dépendre ſes ſecours : & dans cette ſuppoſition, comme dans toute autre, étoit-ce de ma compagne qu'il falloit l'attendre ? Moi-même, avec un peu de réflexion ſur mes principes de foi, qui, ſans être de la même élévation que les ſiens, n'avoient jamais varié depuis mon enfance, aurois-je été capable d'y renoncer, par d'autres motifs que ceux d'une nouvelle conviction ? Ma confuſion fut ſi profonde, de m'être arrêté quelques momens à cette penſée, qu'elle eut la force de me rappeler tout d'un coup aux plus étroites loix du devoir. Le trait ne m'en reſta pas moins dans le cœur : mais qu'importoit la nature de mes ſentimens, lorſque je prenois de bonne fois la réſolution de les tenir rigoureuſement en bride ? & l'amour eſt-il un crime, quand il eſt réduit par le frein de la religion & de l'honneur, aux bornes de l'honnête & ſimple amitié.

Ce récit, animé par le feu d'une éloquence vive & naturelle, m'attachoit ſi puiſſamment, qu'il me tenoit comme ſuſpendu aux lèvres de mon hiſtorien. Je l'écoutois, avec une chaleur d'intérêt & d'attention, qui me rendoit immobile. Mais s'interrompant ici lui-même, il me demanda ſi je n'entendois pas depuis un moment, dans

mon anti-chambre, la voix d'une femme? Je n'entends, lui dis-je, & je ne veux entendre que vous. Non, le monde entier n'a jamais rien eu de comparable à votre demoiſelle Tekely. Ce cœur, ce tour d'eſprit & d'imagination, m'enchantent. Je l'adore en idée, dans quelque pays qu'elle ait trouvé l'établiſſement qu'elle mérite, & je brûle de l'y voir parvenir : de grâce, continuez. Elle n'eſt pas loin, me répondit le docteur; & je vous promets le plaiſir de la voir, ſi l'eſtime vous y porte, comme elle m'a porté, depuis que je la connois, à lui rendre mes ardens ſervices. Mais, encore une fois, je ſuis ſûr d'avoir entendu la voix d'une femme dans votre anti-chambre. Ne ſeroit-ce pas votre baronne?

N'importe; continuez, répliquai-je, je n'attends perſonne ici. La baronne n'y ſauroit deſcendre honnêtement, après la réponſe que j'ai fait faire à ſon oncle; & je ne connois pas d'autre femme, qui puiſſe venir m'interrompre à cette heure. C'eſt apparemment quelque femme de cet hôtel, qui prête la main à mon valet. En vérité, cher docteur, vos interruptions me chagrinent. Vous me donnerez une averſion mortelle pour la baronne, à laquelle je ne refuſe pas de la reconnoiſſance & de l'amitié, ſi vous la croyez capable de venir ſe jeter à ma tête, comme elle feroit, ſans doute, en deſcendant ici malgré moi, &

comme elle n'a peut-être que trop fait, ajoutai-je avec un peu d'humeur, en venant se loger avec moi. Continuez donc. Revenons à notre adorable Tekely. Aime-t-elle son abbé?

C'est de lui-même, me dit le docteur, que vous apprendrez leurs sentimens. Je continue dans ses termes, comme j'ai fait jusqu'ici. Imaginez-vous qu'au lieu de parler à moi, c'est à vous qu'il parle encore.

Je me crus si bien affermi dans la double résolution de vaincre & de cacher ma foiblesse, qu'en retournant chez les dames, je pensai que pour la déguiser mieux, je devois reprendre avec mademoiselle Tekely, dans l'absence du capitaine, les mêmes familiarités que son amitié m'avoit toujours permises, & qui n'étoient pas moins justifiées par la présence de madame Olasmir, que par une longue habitude d'innocente & juste affection. Peut-être, comme je ne puis dissimuler que je l'ai pensé depuis, n'étoit-ce qu'une illusion de mon foible cœur, qui vouloit sauver quelque chose du naufrage de ses espérances, & disputer à la religion & à l'honneur quelque partie du terrein dont ils se remettoient en possession. Mais, j'entrai du moins avec ce projet. Je m'approchai de mademoiselle Tekely, qui m'attendoit, avec sa gouvernante auprès

d'elle. Leur chambre étoit éclairée d'un flambeau : l'obſcurité m'auroit mieux ſervi. Je ne pus la revoir, non-ſeulement avec tous les charmes dont j'avois reſſenti le pouvoir, mais avec un air d'empreſſement pour me parler & m'entendre, ſans une ſorte de confuſion ou de reſpect, qui me lia la langue & tous les ſens. Au lieu de m'aſſeoir près d'elle, de prendre une de ſes mains, & de la baiſer deux ou trois fois, comme j'aurois fait dans mes tems d'innocence, je me tins debout devant ſon lit; & trouvant à peine aſſez de hardieſſe pour la regarder, j'attendis qu'elle me demandât les explications qu'elle déſiroit. Mon premier deſſein avoit même été de les adoucir, par des termes moins ouverts que ceux du capitaine, dont j'avois été choqué moi-même : mais je ſentis que ce déguiſement auroit augmenté mon embarras; & ne ménageant pas plus la délicateſſe de mademoiſelle Tekely qu'il n'avoit fait la mienne, je lui racontai, ſans le moindre voile, que j'avois été bleſſé de l'injurieuſe opinion de cet homme, qui nous prenoit pour des amans fugitifs, & qui nous offroit groſſièrement de nous faire marier en Hollande. Quelle affreuſe idée ! s'écria-t-elle auſſitôt; je ne veux plus qu'il paroiſſe devant moi.

Je me ſentis comme ſoulagé par l'effort que j'avois fait; & m'étant alors aſſis, je me retrouvai

capable de raiſonner aſſez juſte ſur notre ſituation. Non, lui dis-je; il ne faut pas nous en faire un ennemi: ſon reſſentiment pourroit être dangereux, avec l'autorité qu'il exerce à bord. Nous touchons aux caps d'Eſpagne. Si je n'étois effrayé de la longueur du chemin de terre, je ſerois d'avis de deſcendre au premier port, & votre ſanté nous offre un prétexte : mais nous aurions enſuite toute l'Eſpagne & toute la France à traverſer. Il nous reſte, au plus, douze ou quinze jours de navigation juſqu'à Rotterdam; après quoi nous le quitterons, pour ne le revoir jamais. Achevons le voyage avec lui; & qu'il ne ſache pas même que ſes idées nous offenſent. Elle goûta ce conſeil. Nous n'en continuâmes pas moins de peſer les difficultés de la route de terre, & de regretter que notre propre intérêt ne nous permît pas de deſcendre dans quelque port catholique. J'obſervai, en me retirant, la même réſerve avec laquelle j'étois entré.

Mademoiſelle Tekely n'avoit pas témoigné qu'elle s'en fût apperçue. Elle avoit cru, ſans doute, en trouver la cauſe dans mon récit. Elle s'étoit rappelé apparemment, les manières tendres, qui pouvoient avoir donné, de ſa part & de la mienne, quelque fondement aux ſoupçons du capitaine; elle s'étoit infailliblement reproché des libertés, qu'il avoit interprétées ſi mal; & cette idée

idée lui avoit fait prendre la résolution de se contenir dans des bornes plus sévères. Ainsi, je me vis privé tout d'un coup de mille douceurs, dont je ne commençois à sentir le charme, que lorsqu'elles m'étoient arrachées. Ce ne fut pas néanmoins dans ce premier trouble, que mon cœur les regretta. Au contraire, les réflexions dont ma visite avoit été précédée, & l'embarras qui l'avoit accompagnée, servirent, quelques momens, à me soutenir contre ma foiblesse. J'avois quitté mademoiselle Tekely, sans lui dire un mot de tendresse, ou d'attention pour sa santé; & j'allai jusqu'à me persuader que c'étoit le fruit des résolutions dans lesquelles j'étois retourné chez elle. Mais que je connoissois peu la nature des sentimens dont j'étois la proie! Ils croissoient par cette espèce de résistance; & je ne fus que trop bien instruit les jours suivans, lorsqu'à la distance, & dans la contrainte, dont je me fis une loi plus étroite que jamais, j'éprouvai des agitations & des révoltes de cœur, dont il me fut impossible de méconnoître la cause.

Cependant, la fin de cette violence étoit si proche, que je n'eus guères le tems de réfléchir sur mes dispositions, ni de chercher en moi-même, du courage pour les combattre, & de la force d'esprit pour les vaincre. En arrivant à la vue des côtes de France, le capitaine déclara

qu'il étoit dans l'intention de relâcher à Nantes. Cette nouvelle pénétra mademoiselle Tekely de joie ; & dès le premier inſtant, elle déclara auſſi que notre deſſein étoit de deſcendre en France. Mon conſentement ne pouvoit lui paroître douteux, après le regret que j'avois marqué de ne pouvoir deſcendre en Eſpagne ; & dans ſes idées, qu'elle ne tarda point à m'expliquer, il ne devoit pas nous être difficile de paſſer de Nantes en Hollande, ſi je perſiſtois, ajouta-t-elle, en me regardant, à préférer cette route. J'approuvai tous ſes déſirs ; car depuis la révolution de mes ſentimens, la balance de l'autorité ſembloit changée entr'elle & moi. Je ne décidois plus de rien, qu'après l'avoir conſultée. Je trouvois une douceur extrême à lui demander ſes ordres, à les entendre ſortir de ſa bouche, à les ſuivre avec la docilité d'un enfant, & ſouvent les yeux baiſſés ; plein de la tendre ſatisfaction que je prenois à lui obéir ; ſeul reſte, à la vérité, des autres plaiſirs que je continuois de m'interdire avec la même rigueur. Je n'oſois penſer qu'elle remarquât cette nouvelle conduite, & bien moins encore qu'elle fût flattée d'avoir acquis un nouveau pouvoir : cependant, il me ſembloit quelquefois, qu'elle n'avoit pas les yeux fermés ſur les mouvemens qu'il me faiſoit faire, & qu'elle trouvoit de la douceur elle-même à l'exercer. Elle avoit beſoin,

plus souvent, des petits services que je pouvois lui rendre. Elle entroit plus librement dans une suite de soins, dont elle ne s'étoit jamais occupée; notre navigation, nos affaires, notre dépense, le tems qu'il faisoit: elle avoit toujours quelque chose à me dire; & l'ardeur du moins, ou la profonde soumission qu'elle me voyoit à prévenir ou à suivre toutes ses volontés, lui faisoient connoître un véritable empire, dont il étoit impossible qu'elle ne fût pas touchée.

Sa déclaration ne surprit pas peu le capitaine, qui n'étoit pas revenu de son premier jugement, & qui ne pouvoit regarder la France, comme un lieu propre aux mariages furtifs. Il dut prendre une meilleure idée de ceux qu'il avoit noircis par ces soupçons, & misérablement ennuyés par son entretien. Nous lui fîmes nos adieux au port de Nantes, après l'avoir libéralement payé; & nous le crûmes moins affligé de nous perdre, que satisfait de joindre à ses fonds le prix de notre passage, & celui de quelques marchandises dont il étoit chargé pour Nantes, qui faisoient partie de son commerce.



LIVRE HUITIÈME.

ON comprend que mademoiselle Tekely n'avoit pas eu d'autre vue, que de se délivrer d'un observateur, aussi malin qu'incommode. Mais l'état de sa santé l'obligeoit encore plus de quitter la mer. A peine fûmes-nous établis dans une hôtellerie de Nantes, qu'elle y fut saisie d'une maladie fort dangereuse. Les médecins, que j'assemblai en grand nombre, l'attribuèrent à l'élément dont elle sortoit. Ils prétendirent que n'ayant pas ressenti la plus ordinaire des incommodités de la navigation, le mauvais état de sa santé, dans une si longue course, n'avoit pu venir que de cette cause même; c'est-à-dire, que ses humeurs assez agitées pour sortir de leur ordre naturel, & trop peu pour s'évacuer par les voies communes, avoient reflué dans la masse du sang, où leur violente fermentation n'avoit pas manqué de jeter un si grand désordre, qu'il auroit pu devenir mortel, si notre voyage eût été plus long; qu'il ne falloit pas predre un moment pour attaquer le mal dans sa source; & sur ces principes, ils conclurent la nécessité des saignées & des pur-

gations. Je ne les accuse pas d'avoir manqué de lumières, puisque mademoiselle Tekely dut la vie à leur méthode : mais, en peu de jours, ils la réduisirent à l'extrémité de la foiblesse & de la langueur.

Je la voyois périr par degrés. Elle n'avoit, pour soutien, que mes soins & ceux de sa gouvernante; ou plutôt elle n'avoit que les miens; car cette vieille dame, atteinte elle-même de plusieurs infirmités qui demandoient ceux d'autrui, ne pouvoit toujours exercer son zèle auprès de sa chère élève. Deux femmes, payées pour la servir, ne me sembloient s'y porter qu'avec la négligence du sentiment mercenaire. C'étoit moi, le plus souvent, qui veillois près d'elle, & qui lui rendois tous les services que la bienséance n'interdisoit pas à mon sexe. Une mère tendre, un mari passionné, n'auroient pas porté le zèle plus loin. Dans sa langueur même, elle y paroissoit sensible; & sa seule crainte étoit de voir succomber mes forces à la fatigue continuelle du mouvement & de l'insomnie. Vous ne vous ménagez pas assez, me disoit-elle quelquefois. Que deviendrois-je, si la santé vous manquoit aussi! Son attention & sa reconnoissance suffisoient pour me soutenir. Un regard d'inquiétude ou d'affection me tenoit lieu de sommeil & de nourriture: & dans l'état où je

la voyois, foible & extenuée, je ne devois plus me défier des trahiſons de mon cœur. La plus ſévère vertu n'auroit pu condamner mes empreſſemens, ni leur chercher d'autre cauſe que la force d'une pure & fidelle amitié. Six mois de cette horrible ſituation laiſsèrent mademoiſelle Tekely comme dévorée par de ſi longues douleurs, & peut-être encore plus par la violente qualité des remèdes; elle étoit dans un épuiſement, qui me fit craindre preſqu'autant pour ſa vie, que le mal même dont on l'avoit délivrée. Les médecins en jugèrent mieux. Ils lui conſeillèrent de ſe faire tranſporter à la campagne, qui eſt charmante dans cette partie de la Bretagne. Un air pur leur parut capable de diſſiper promptement tous les reſtes d'une maladie, qu'ils n'avoient attribuée qu'à la mer. Je fis chercher auſſitôt, dans les villages voiſins, une petite maiſon, qu'elle pût habiter avec madame Olaſmir, mais ſans moi. Pour un ſéjour de quelque durée, dans une nation auſſi policée que les François, je conçus que j'avois d'autres ménagemens à garder qu'en Turquie; & la violence, que j'eus à me faire, ne m'empêcha point de prendre un parti, que je crus indiſpenſable pour elle & pour moi.

Quoi! vous vous ſéparez de nous? me dit-elle

avec un extrême étonnement, lorſque je lui fis cette ouverture. Ma vie eſt à vous, lui répondis-je; je ne reſpire que pour vous ſervir, & pour chercher à vous rendre heureuſe: quel doute formez-vous de mes ſentimens! Ce tranſport, qui m'étoit échappé ſur une plainte ſi tendre, & qui me prenoit toujours à la moindre marque de ſon eſtime ou de ſon affection, mais que je réprimois plus heureuſement, parut la calmer. Je ne me le reprochai pas dans les circonſtances, & je lui fis un détail de mes motifs, qui les lui fit approuver; avec la condition néanmoins, que je ne laiſſerois pas paſſer un jour ſans la voir. Quelle plus précieuſe grâce aurois-je pu demander, ſi j'avois eu plus d'indulgence pour mes déſirs!

Nous fûmes ſervis comme on m'en avoit donné l'eſpérance, dans une ville où l'humanité règne pour les étrangers. On m'indiqua, dès le même jour, une grande & belle ferme, dans la plus charmante ſituation du monde, à moins d'une lieue de la ville, où non-ſeulement on conſentoit à loger mademoiſelle Tekely & ſa gouvernante, mais on leur offroit, à prix médiocre, une table honnête, & toutes les commodités qu'elles pouvoient déſirer, avec la compagnie d'une jeune fille du fermier, qui s'empreſſeroit de les amuſer dans leur ſolitude, &

dont on vantoit la douceur & la bonté. Tant d'avantages ne permettoient pas de balancer sur le choix ; & mademoiselle Tekely, que le motif de notre séparation avoit satisfaite, fut la première à s'en réjouir, dans l'espoir, me dit-elle, que vivant sous les yeux d'une société d'honnêtes gens, dont sa conduite seroit éclairée, j'aurois la liberté de la voir plus souvent. Elle y fut menée par un de ses médecins, qui ne cessoit point encore de s'employer à son rétablissement ; & je ne l'accompagnai, que pour en apprendre le chemin. Sa voiture fut chargée, par mes ordres ou mes propres soins, de tout ce qui sert à l'amusement comme à la santé, sur-tout de livres qu'elle aimoit passionnément, & dont nous n'avions jamais été sans un grand nombre. Les qualités de ses hôtes répondoient à l'opinion qu'on nous en avoit donnée : gens simples, mais civils & d'excellent naturel, avec une fille aimable, à laquelle je remarquai tout d'un coup qu'il ne manquoit que les avantages dépendans de la fortune, une naissance plus relevée, & des principes d'éducation plus recherchés.

Les mouvemens de mon cœur étoient si peu subjugués par le triste état de mademoiselle Tekely, & l'image même de la mort, que j'avois vue si long-tems sur son visage, l'avoit si peu

changée à mes yeux, que dans l'admiration de mes propres ſentimens, je commençai à douter ſi mes alarmes, depuis l'aventure du vaiſſeau, n'étoient pas de vaines lueurs, qui devoient leur naiſſance à l'éloignement où j'avois toujours vécu des paſſions tendres & du goût vulgaire des plaiſirs. Ne prenois-je pas la ſenſibilité d'un cœur paternel, pour une révolte de mes ſens! & ce que je regardois, dans mes ſcrupules, comme une atteinte à la religion & à l'honneur, n'étoit-il pas le plus juſte effet d'une tendreſſe & d'une fidélité que je ne pouvois porter trop loin, pour une illuſtre & malheureuſe fille, dont la providence m'avoit confié la jeuneſſe & la vertu? C'étoit en revenant de la ferme, où le médecin m'avoit quitté pour viſiter un malade, que je me livrois à cette folle imagination: & tout d'un coup elle prit tant d'aſcendant ſur moi, que je fus tenté de retourner ſur mes pas pour réparer, par mille careſſes, les affectations de réſerve avec leſquelles j'avois quitté mademoiſelle Tekely. Déjà je regrettois vivement tous les plaiſirs que je m'étois refuſés. Mais une mortifiante réflexion vint modérer ce tranſport. L'innocente cauſe de tant de trouble & d'agitations a-t-elle les yeux tout-à-fait fermés ſur ma conduite, ou plutôt ſur mon délire? Cet ange, que je vois ſi propre à faire mes plaiſirs ou

mes peines, & que je veux faire servir à la satisfaction de mon cœur, cette aimable & vertueuse pupille, à qui je dois mon respect aux mêmes titres que ma tendresse, n'a-t-elle pas reconnu elle-même le danger, ou du moins l'imprudence, des libertés qu'elle s'est longtems permises à mon exemple? & puis-je expliquer différemment cette retenue sévère, dont elle a paru se faire une loi, depuis que le capitaine hollandois a si mal jugé des apparences? Que dira-t-elle, de me voir retomber dans une habitude, qu'elle n'a pu condamner par les motifs que je suppose, sans juger que j'avois eu les mêmes raisons pour la rompre? D'ailleurs ce qu'un hollandois, un homme de mer, a pris pour le fondement d'un injurieux soupçon, sera-t-il plus innocent aux yeux des François, qui passent pour de si bons juges de l'honnêteté & de la décence? Quelle opinion vais-je donner de mademoiselle Tekely & de moi, dans un pays, où, sans connoissance, comme nous sommes, l'estime est notre seul droit aux faveurs que nous y recevons? Après ces raisonnemens, il ne put me rester que la honte de m'être laissé séduire encore une fois par une trompeuse illusion. Mais elle excita du moins mon courage, pour me tenir plus en garde que jamais contre la surprise de mes sens.

Les visites, que je rendis chaque jour à mademoiselle Tekely, se ressentirent de cette nouvelle résolution ; & les soins, que je continuai de donner à sa santé, furent aussi mesurés qu'ils l'avoient été pendant sa maladie. Je me traitai même avec si peu d'indulgence, que pour m'armer mieux contre moi-même, je me fis connoître, du fermier & de toute sa maison, pour un ecclésiastique, attaché à leur pensionnaire par des engagemens de religion & d'honneur. Leur respect pour moi devint égal à la tendresse qu'ils avoient déjà conçue pour elle. Dès les premiers jours, la douceur de ses manières, & sa physionomie, plus intéressante que jamais dans la langueur de ses forces, avoient inspiré à ces bonnes gens une vive affection. Ensuite, lorsque sa santé revint par degrés, & qu'ils commencèrent à voir renaître toutes les grâces naturelles de sa figure, ils en devinrent comme idolâtres. La fille avoit pris, pour elle, un attachement presqu'aussi vif que le mien. Elle m'avoit succédé, non-seulement dans le doux emploi de la servir, mais dans les caresses & les autres témoignages des plus tendres sentimens. Elle n'auroit pas souffert sans chagrin, que tout autre qu'elle, lui rendît le moindre office. J'étois ordinairement charmé de ce zèle, & j'aurois souhaité d'obtenir pour mademoiselle Tekely

les adorations de tout l'univers. Mais lorſque je la voyois touchée des ſoins empreſſés de ſa petite compagne, & le témoigner ouvertement, avec la bonté de ſon charmant naturel, je me ſentois pénétré d'une amère triſteſſe, qui n'alloit peut-être pas ſans les mouvemens rongeurs de la jalouſie.

Ils n'approchoient pas de ceux qu'un autre incident me fit éprouver. Mademoiſelle Tekely recommençoit à lire; & l'excellence de ſon eſprit lui faiſoit tirer plus que de l'amuſement de ſes lectures. Un jour que je la trouvai dans cette occupation; je ſuis tombée, me dit-elle, ſur un trait d'hiſtoire qui m'a ſurpriſe, & qui me faiſoit penſer, il y a quelques inſtans, au capitaine Hollandois. Voyez s'il avoit bonne grâce, de vous propoſer un changement de religion pour le deſſein qu'il vous ſuppoſoit. Ces religionnaires, ajouta-t-elle indifféremment, ſont ſi mal inſtruits de nos loix & de nos uſages, ou les interprètent ſi malignement! Elle me préſenta ſon livre ouvert, dans un endroit qu'elle avoit marqué. J'y lus l'hiſtoire de Caſimir de Pologne, appelé de l'état eccléſiaſtique à la couronne, & relevé du même engagement que le mien, pour épouſer mademoiſelle de Nevers.

Quel fut mon trouble pendant cette lecture, & combien de fois fus-je tenté de lever les yeux,

pour chercher dans ceux de mademoiselle Tekely, & le motif de son observation, & ce qu'elle inféroit d'un exemple, dont je pouvois croire qu'elle avoit déjà mesuré toute l'étendue? Cependant l'excès même de mon embarras servit à me soulager, en me faisant tenir constamment la vue fixée sur la page, & feindre de lire plus longtems, pour donner quelques momens à mes timides réflexions. Mais rien ne s'offrant pour les guider ou les éclaircir, & ne pouvant plus suspendre ma réponse, je me jetai dans une vague explication des motifs, qui pouvoient déterminer le saint siège à se relâcher sur les loix ecclésiastiques. J'ajoutai que ces insignes dispenses étoient ordinairement payées à grand prix, ou par des avantages signalés pour l'église: qu'elles s'accordoient quelquefois à la pauvreté, mais jamais sans des causes fort graves: en un mot, que les grandes faveurs de Rome étoient pour l'extrême richesse, ou pour l'extrême indigence, qui devenoit quelquefois un titre pour les obtenir.

Mademoiselle Tekely ne répliqua point. Mes yeux, qui se levèrent alors sur elle, trouvèrent les siens baissés. J'en devins, si non plus fort contre les mouvemens qui s'étoient élevés dans mon cœur, du moins plus hardi, pour continuer de l'entretenir du même sujet. Mais bientôt,

entraîné secrètement par la charmante idée qu'il m'avoit offerte, & me flattant par degrés, jusqu'à n'y trouver d'obstacle que dans l'incertitude & l'éloignement de l'avenir, qui me ravissoient des espérances que j'aurois pu concevoir dans une fortune mieux assurée, je tombai, sans le vouloir, sur le triste état de nos affaires, que cette réflexion me fit douloureusement sentir. Peut-être mademoiselle Tekely ne remarqua-t-elle pas la liaison des regrets qui m'échappèrent, avec le discours qui les avoit précédés; ou peut-être la remarqua-t-elle, & l'étonnement qu'elle témoigna ne fut-il qu'un voile pour d'autres chagrins, dont je n'osois désirer des preuves plus claires; mais apprenant, par le compte que je lui rendis de nos fonds, qu'il ne nous restoit guères plus de mille ducats, elle parut presqu'aussi troublée de cette information, que je l'étois encore de tous les sentimens dont j'étois rempli. Quoi! me dit-elle, nous sommes si bas! & votre argent n'a pas été plus épargné que le mien! Hélas! c'est moi seule qui vous ruine; & ma vie, quand je la perdrois pour vous, ne répareroit pas le tort que je vous ai fait.

Ce langage, & ses yeux, que je vis mouillés de pleurs, me faisant connoître combien elle étoit touchée, je me repentis amèrement d'avoir fait prendre ce cours à ses idées: cependant,

comme il falloit achever de l'éclaircir ſur un point dont je lui parlois pour la première fois, je me hâtai de lui expliquer comment nos ducats étoient demeurés derrière nous. Mais cherchant enſuite à la raſſurer contre toutes ſortes de craintes, je lui dis qu'il n'y avoit rien de changé dans nos projets; qu'avec la petite ſomme qui nous reſtoit, non-ſeulement nous achèverions commodément notre voyage, mais nous aurions tout le tems d'attendre quelque choſe de la fortune en Hongrie; qu'attachant la mienne à ſon bonheur, je ne pouvois regretter ce que j'employois à la ſervir; que je prévoyois un heureux jour, où la juſtice qu'elle obtiendroit de la cour de Vienne la rendroit aſſez riche pour elle & pour moi, & qu'elle ne devoit s'occuper que du rétabliſſement de ſa ſanté, pour ſe mettre en état de partir.

Elle prit une contenance plus tranquille, qui me fit juger ſon imagination remplie de cet agréable ſort que je lui avois préſenté dans l'avenir. Les jours ſuivans ſe paſsèrent dans le même calme. Toutes ſes idées paroiſſoient ſe rapporter à notre départ. Je ne lui trouvois plus même ces délicateſſes & ces alarmes de religion, où je l'avois vue retomber quelquefois pendant ſa maladie, en ſongeant que ſon paſſage, dans les pays proteſtans, & ſon retour dans notre

patrie, devoient expoſer ſa foi à de fâcheux ſpectacles & peut-être à de nouvelles épreuves. Soit qu'une pratique paiſible du culte romain, dans un pays auſſi catholique que la France, lui fît oublier qu'elle n'avoit pas toujours été ſi libre, ou qu'en reprenant ſes forces elle ſe fût rappelé les conſeils que je lui avois fait goûter dans un autre tems, je croyois la voir plus aguerrie contre la différence des opinions religieuſes, & beaucoup moins vive dans les craintes ou les ferveurs de ſon zèle. Ce changement, dont je me réjouiſſois pour le repos de ſa vie & de la mienne, pouvoit être attribué auſſi à ſes fréquentes lectures, qui lui apprenoient à juger mieux des choſes humaines, & dont j'obſervois d'ailleurs les effets ſur d'autres points, pour avancer la maturité de ſa raiſon.

J'avois ces idées de la tranquillité de ſon cœur, à laquelle je n'aurois oſé comparer celle du mien, lorſqu'un jour, arrivant à l'heure que je prenois ordinairement pour mes viſites, j'appris d'un des domeſtiques de la ferme, que madame Olaſmir étoit morte depuis moins d'une heure, & d'une maladie ſi ſubite, qu'à peine avoit-elle eu le tems & la force de faire ſes derniers adieux à ſa chère élève.

Je demandai auſſitôt où je trouverois mademoiſelle Tekely, & comment elle avoit ſoutenu

ce triste accident? On ne répondit qu'à la première de mes deux questions : elle s'étoit retirée, me dit-on, avec Hélene, fille du fermier, dans une chambre dont elle n'étoit pas encore sortie. J'y volai. La porte, à laquelle je frappai en me nommant, n'en fut pas plutôt ouverte. J'entendis la voix d'Hélene, qui me prioit d'attendre un moment. Je me fis une violence extrême, pendant cinq ou six minutes. Mes alarmes pour mademoiselle Tekely me la représentoient dans la plus vive amertume de la douleur, peut-être sans connoissance, & recevant des secours que sa compagne vouloit dérober à la vue d'un homme, mais dont je craignois qu'elle ne fût pas aussi capable que moi, qui m'étois exercé si longtems à prendre soin de cette chère malade. Ouvrez ; ouvrez donc, répétois-je à tout instant. Oui, oui, me répondoit-on d'une voix assez empressée ; & l'on n'ouvroit pas.

Hélene accourut enfin, m'ouvrit, avec quelques mots d'excuse. Je ne les écoutai pas ; & mes yeux, sans s'arrêter sur elle, se portèrent aussitôt sur le visage de mademoiselle Tekely, qui étoit debout vis-à-vis de moi. Toute la pénétration du plus ardent intérêt ne m'y fit pas découvrir d'autre apparence que celle d'une extrême agitation, qui pouvoit venir de la douleur de sa perte, mais qui ne marquoit aucune altération

O o

dans sa santé. Mes inquiétudes se changèrent seulement en surprise, lorsqu'un second coup d'œil m'eut fait observer qu'au lieu de ses habits ordinaires, elle étoit vêtue & coëffée comme Hélene, proprement, mais en simple fille d'honnête fermier, & qu'au milieu de ses peines elle paroissoit se plaire dans cette parure.

Elle ne me laissa pas le tems d'ouvrir la bouche, pour en marquer mon étonnement. Je vous désirois impatiemment, me dit-elle; & je n'ai tardé à vous faire ouvrir, que pour achever de prendre ces habits, avec le secours d'Hélene. A présent, vous aurez la complaisance de m'entendre, & de ne pas m'interrompre. Elle avertit Hélene de nous laisser seuls. Elle s'assit; elle me pria de m'asseoir aussi; & d'un ton plus composé qu'elle ne l'avoit jamais pris avec moi, elle me tint ce discours, dont j'avoue que le souvenir ineffaçable a toujours fait mon tourment.

Vous savez la mort de ma pauvre Olasmir. Après la perte de sa santé, que vous avez vue dépérir depuis long-tems, sa vie étoit le dernier sacrifice qui lui restoit à faire pour moi. Son mari lui en avoit donné l'exemple. Grand dieu! qui connois tout ce que je dois à ces deux vertueuses & fidelles créatures, charge-toi de la reconnoissance d'une fille infortunée, qui n'a que les vœux de l'indigence à leur rendre, pour de si constans

& si généreux services. Que l'éternelle mesure de leur récompense soit ton pouvoir infini & ta suprême bonté! Vous savez la mort de cette chère femme; mais vous ne savez pas qu'en mourant, elle m'a rendu, sans y penser, un dernier service, le plus précieux que je pusse attendre de son affection. Lorsque je la croyois expirante, & que sa voix commençoit à s'éteindre en implorant le secours du ciel, mes embrassemens l'ont ranimée. Elle a retrouvé la force de me dire, avec un reste d'haleine entre-coupée, qu'elle est parvenue à rassembler; ah! ma fille, ce n'est pas mon sort qu'il faut pleurer, réservez vos larmes pour le vôtre. Dans quel état je vous laisse! L'avenir ne m'épouvante que pour vous. Que n'êtes-vous née d'un paysan, comme Hélene! votre vie seroit heureuse: & que vous importeroit, ma fille, en arrivant au terme où je touche, de l'avoir passée dans une cabane ou sur un trône? Un effort sensible pour finir ces derniers mots, qui sortoient à peine de ses lèvres, a fait passer son ame dans le sein de dieu. Croirez-vous qu'au lieu de redoubler mes pleurs, ce discours les a sechés tout d'un coup. Je suis demeurée comme immobile, & réellement insensible au triste spectacle que j'avois devant les yeux. On a tiré les rideaux du lit, pour me le dérober aussitôt. Ce soin étoit superflu. Je n'appercevois plus rien

autour de moi. La vérité de ce que je venois d'entendre, agissant intérieurement sur mon ame, m'a pénétrée d'une si vive lumière, que pendant quelques momens je me suis crue seule au monde. J'ai considéré que la porte de l'éternité venoit de s'ouvrir pour ma fidelle Olasmir; qu'elle ne l'avoit pas fermée après elle ; qu'il ne me falloit qu'un pas pour y passer à sa suite ; qu'au fond il importoit peu, comme elle me l'avoit dit, de quelle demeure, de quelle condition, je partirois tôt ou tard pour faire un si court chemin ; que les biens de la fortune ne servoient qu'à le rendre plus difficile, sans être capables de l'allonger ; que pour un passage de cette importance, la raison apprenoit, au contraire, que les embarras & les obstacles ne pouvoit être trop écartés : & d'ailleurs, me suis-je dit avec la même clarté de conviction & de sentiment, ce que j'appelle des biens en mérite-t-il le nom pour moi, lorsque ma naissance & mes droits à la fortune me préparent une vie si malheureuse, que mon amie expirante en emporte de l'effroi ! Sur quoi même sont fondées mes espérances ? sur la générosité d'autrui, sur le reste d'un argent qui ne m'appartient pas, car je sais l'usage que j'ai fait du mien. Hé quoi ! ce n'est pas assez qu'avec sa patrie, sa famille, & le repos de sa vie, le plus généreux des hommes ait sacrifié pour moi les trois quarts de ce qu'il possédoit ? Je ne lui laisserai rien ? J'achè-

verai sa ruine ! Je souffrirai qu'il périsse pour me relever, sur le fondement incertain, & peut-être chimérique, d'un rétablissement de mes droits, dont ses plus favorables préventions ne l'empêchent pas de douter lui-même. Il m'est impossible de représenter l'effet que cette idée a produit sur moi. Elle ne m'étoit pas nouvelle, mais l'impression n'en avoit jamais été si vive. Je n'y ai pu résister; & si mes expressions ne l'ont pas affoiblie, vous ne serez pas surpris des résolutions qu'elles m'ont fait prendre à l'heure même. Le père d'Hélene étoit à deux pas de moi dans la chambre inquiet de mon silence, & me regardant avec la tendresse dont vous avez remarqué vous-même que ce bon vieillard est rempli pour moi. Je me suis levée, pour m'avancer vers lui. Je l'ai salué avec respect, & comme je le fais toujours, & je lui ai demandé s'il m'aimoit assez pour me recevoir dans sa famille. Ce que je désire de vous, ai-je ajouté de l'air humble que j'ai cru convenable à ma prière, n'est que l'habit commun du hameau, la nourriture & le second rang dans votre affection après votre Hélène. Je passe le reste de mes jours avec vous, si vous m'accordez cette faveur, & je vous honorerai toute ma vie comme un père. Dans sa première surprise, l'honnête vieillard a paru douter si je lui parlois sérieusement. Mais lorsque j'en ai pris le ciel à témoin, il n'a pu

contenir son transport. Il m'a demandé la permission de m'embrasser, & m'a serrée dans ses bras. Sa joie ne s'est d'abord exprimée que par des larmes; ensuite il m'a nommée plusieurs fois sa chère, sa seconde, sa première fille, tout ce que je voudrois être, m'a-t-il dit, car il étoit sûr qu'Hélene ne seroit pas jalouse du rang; & l'une & l'autre nous n'appercevrions jamais de différence dans son affection. Hé bien, ai-je interrompu, vous n'en appercevrez pas non plus dans notre tendresse & notre respect pour vous: j'accepte votre promesse, & je m'engage avec vous pour la mienne. Aussitôt j'ai fait signe à ma sœur de me suivre. Nous sommes passées dans cette chambre. Hélene sembloit suspendue à mes yeux, & cherchoit des termes pour me marquer son étonnement. Je l'ai priée de s'épargner les questions. J'étois pressée d'autres soins. Commençons, ma sœur, lui ai-je dit, par jeter au feu divers papiers, qui ne peuvent m'être utiles à rien; & sur le champ j'ai brûlé toutes les preuves de ma naissance, avec les attestations & les lettres, sans autre regret, je vous assure, que la peine que je vous ai donnée de les recueillir. Il ne me tardoit pas moins de prendre l'habit, sous lequel vous me voyez. Hélène m'a forcée d'accepter le plus beau des siens; recherche assez vaine, dans l'état de simplicité que j'embrasse: mais je saurai

m'y réduire par dégrés, & pour la première fois j'ai cru devoir cette complaisance à ma chère cœur. D'ailleurs ce jour, si j'en pouvois détacher a perte de ma fidelle Olasmir, n'est-il pas le plus agréable de ma vie, un vrai jour de fête, quoiqu'empoisonné par la plus vive douleur; & dans mon deuil même, ne doit-il pas être célébré? C'est de cet œil, que je vous supplie, monsieur, de le regarder pour moi. Voilà ce que j'avois de plus important à vous dire. Le reste ne demande pas d'explication; vous êtes libre de tous les engagemens que votre généreuse amitié vous a fait prendre, pour la conduite de ma jeunesse, à laquelle il ne manquera rien dans cette honnête maison, & pour le rétablissement de ma fortune, auquel je renonce volontairement, sans craindre de le regretter jamais. Comme vous n'aurez plus de partage à faire entre vos nécessités & les miennes, la petite somme qui vous reste servira peut-être à réparer le tort que je vous ai fait, à vous ouvrir quelque heureuse voie, qui ne peut tarder long-tems pour un homme de votre mérite, & que je m'efforcerai de hâter par tous les vœux de mon cœur. Par mes vœux?... si loin de vous servir, devois-je ajouter, ils ne vous deviennent pas funestes: car je le vois trop, tel est la singularité de mon sort & de celui de tous mes proches? Est-elle donc attachée au sang dont je

suis sortie? Avec un grand nom & de l'opulence, non seulement nous sommes tous parvenus aux deux excès les plus opposés; à la dépendance du secours d'autrui, & presqu'à l'extrémité de l'abjection & de la misère; mais nous avons eu le malheur encore plus cruel, d'entraîner dans les mêmes abîmes ceux que notre infortune a touchés; ceux, hélas! qui nous ont tendus la main pour nous relever ou nous soutenir!

Malgré l'air de fermeté, de joie même & de liberté d'esprit, dont Mlle Tekely s'étoit comme armée pour cet étrange discours, & qu'elle avoit su garder jusqu'à la conclusion, quelques larmes, forçant le passage, se firent appercevoir ici sur ses joues. Elle se hâta de les essuyer; peut-être crut-elle me les avoir dérobées. Cette dernière réflexion, qui les lui avoit arrachées, n'ayant pas été plus volontaire, elle auroit voulu pouvoir en détourner mon attention, & nous ramener tous deux, elle aux apparences de contentement qu'elle avoit soutenues jusqu'alors, moi, sans doute, aux applaudissemens qu'elle désiroit pour ses résolutions. J'en jugeai par un sourire contraint & par quelques mouvemens inquiets, avec lesquels elle parut attendre ma réponse.

J'avois observé fidellement le silence qu'elle m'avoit imposé. Il m'avoit même assez peu coûté, pendant la première partie de son récit. La vive

& juste amitié que je lui connoissois pour une femme qui lui avoit tenu lieu de mère, m'ayant fait craindre quelqu'effet extraordinaire d'une perte si subite, j'avois été satisfait, plutôt qu'alarmé, du cours que sa douleur avoit pris ; & de tous les excès auxquels je l'avois crue capable de s'emporter, le mépris de la fortune & la préférence d'une vie obscure m'avoient semblé les moins dangereux. C'étoit une évaporation passagère ; je n'en avois pu souhaiter de plus douce ; & ne croyant pas en devoir appréhender la durée, cette idée n'avoit fait que m'attendrir, lorsqu'elle m'avoit parlé de la vanité du monde en philosophe, & de mes services en cœur sensible ; ensuite, dans la demande qu'elle avoit faite au fermier, la naïveté du tableau m'avoit enchanté. Je n'avois pu me défendre alors de la regarder avec complaisance, & je l'avois trouvée plus charmante que jamais sous sa nouvelle forme. Mais dans quel état, grand dieu ! m'avoit-elle précipité tout d'un coup ! Premièrement, le feu, dont elle avoit aussitôt parlé pour ses papiers, m'avoit fait frémir ; & la brusque exécution de ce malheureux projet avoit rendu mon émotion si vive, que j'avois eu besoin du dernier effort, pour ne la pas faire éclater par un cri. C'étoit sa seule ressource & le fond de toutes ses espérances, qu'elle avoit détruits en un instant. Peut-être men-

propre intérêt entra-t-il auſſi dans l'excès de mon trouble. Mes yeux ſe tournèrent, avec le plus amer ſentiment, vers la cheminée, où je voyois encore voltiger quelques atomes des précieux écrits, dont l'anéantiſſement me faiſoit faigner le cœur. Une conſternation ſi profonde ne pouvoit être augmentée que par un coup plus terrible encore : & je l'avois auſſitôt reçu de mademoiſelle Tekely, dans la fin de ſon diſcours, où j'avois cru voir, au travers d'une modération affectée, que ſi la mort de madame Olaſmir avoit déterminé ſes nouvelles réſolutions, elles avoient pris leur origine dans l'explication que j'avois eue avec elle ſur l'état de nos affaires, & ſur la petite ſomme qui nous reſtoit. Soit qu'une ame auſſi délicate que la ſienne eût trouvé dans cet avis un air de plainte, ou qu'ayant réfléchi plus qu'elle n'eût encore fait ſur notre étroite ſituation, elle eût eu, pour elle-même, l'injuſtice & la rigueur de ſe reprocher l'épuiſement de mes fonds après les ſiens; il m'avoit paru que ſes regrets, ſes conſeils, ſes vœux ſur ce point, & ſur-tout la douloureuſe réflexion qui leur avoit ſuccédé, ne pouvoient venir que de l'une ou l'autre de ces deux cauſes; cruelle ſuppoſition, qui m'avoit pénétré l'ame! Soupçon d'autant plus inſupportable, qu'il étoit plus oppoſé à la vérité de tous mes ſentimens!

J'étois dans cette double agitation, lorfque fon filence m'avoit fait comprendre qu'elle attendoit mon jugement fur tout ce que j'avois entendu. J'ignore ce que le mouvement naturel de mon cœur m'auroit pu dicter, mais, plus je me fentis troublé, plus je crus devoir apporter de prudence à ma réponfe. La deftruction des papiers, ou de ceux du moins qui portoient la confirmation du mariage de fon père par l'aveu du hofpodar, étoit un malheur irréparable. Le refte n'étoit pas fans remède. Je ne doutois pas, moi qui la connoiffois fi bien, que toute cette fcène ne fût l'ouvrage de fon imagination, que je m'étois trop hâté de croire réduite, par une langueur qui ne l'avoit pas quittée fur mer, par fa maladie, & par l'expérience ou les réflexions d'un âge plus mûr. De puiffantes circonftances l'avoient échauffée; d'autres auroient le pouvoir de la refroidir, & mes confeils reprendroient leur afcendant ordinaire fur une raifon fort éclairée, pour laquelle je n'avois que ces tempêtes à redouter. Ainfi, loin de condamner fon emportement, je pris le parti de flatter des réfolutions dont je ne pouvois arrêter que les fuites. Je louai la reconnoiffance & l'affection, qui la rendoient fi fenfible à la perte de fa gouvernante, le mépris qu'elle faifoit des biens du monde, fon goût pour la vie champêtre, & j'évitai de toucher au malheureux article des

papiers. A l'égard de moi, je la remerciai vivement de l'intérêt qu'elle prenoit à mon ſort, & je la priai d'être ſans inquiétude pour un homme que la fortune touchoit auſſi peu qu'elle. Vous ſavez, lui dis-je, que j'attache mon bonheur au vôtre ; & nos idées s'accordant ſi bien ſur ce qui mérite le nom de bonheur, j'aurai peu d'embarras pour le mien, lorſque je verrai le vôtre bien établi.

Elle parut ſi ſatisfaite de ma réponſe, qu'après avoir répété qu'elle me ſupplioit néanmoins d'employer inutilement pour moi ce qui me reſtoit d'argent, elle ne penſa qu'à mettre de la décence dans les derniers devoirs qu'elle vouloit rendre elle-même à madame Olaſmir. Il ne vous en coûtera rien, me dit-elle ; je ferai vendre ſes robes & les miennes, dont je n'ai plus d'autre uſage à faire, & qui vous rembourſeront de vos frais. Je ne combattis pas même cette idée ; & lui remettant de quoi fournir à la dépenſe des funérailles, je demandai ſeulement qu'elle me laiſsât le ſoin de faire vendre les robes. Mon deſſein, comme on ſe l'imagine aiſément, étoit de les ſauver au contraire, & de les lui conſerver, pour un autre tems, que je ne croyois pas éloigné.

Hélene fut rappelée. Les noms de chère compagne & de ſœur furent prodigués, avec auſſi peu d'affectation que ſi la tendreſſe de la nature

les eût dictés. Je fus témoin, pendant quelques heures, de l'aimable empressement de mademoiselle Tekely, à partager quantité de petits offices domestiques avec Hélene. Le fermier jugeant, par mon silence, que j'approuvois cette bizarre métamorphose, sembloit pénétré de joie, & ne se remuoit que pour arrêter sa seconde fille, lorsqu'il la voyoit descendre à des soins trop vils, ou trop fatigans. Moi-même, confondu de ce spectacle, & muet d'étonnement, je me demandois quel étoit donc l'avantage des grandes distinctions de la vie, puisqu'un caprice d'imagination suffisoit pour faire trouver autant de plaisir réel dans une condition si simple? D'un autre côté, une illusion plus puissante encore me faisoit sentir que je leur aurois préféré mille fois, & pendant un siècle entier, la douceur de contempler mademoiselle Tekely dans son exercice. Chaque pas, chaque mouvement que je lui voyois faire, renouveloit dans mon cœur toutes les fatales impressions que j'y voulois effacer.

Le dessein où je la vis obstinée d'assister à l'enterrement de sa gouvernante, en deuil de campagne, c'est-à-dire, sous un habit encore plus éloigné des usages de la ville, me fit prendre le parti de me dérober à cette cérémonie. Je lui en fis goûter la raison, qui fut la crainte de faire éclater par ma présence une singularité qu'elle

ne cherchoit pas à rendre publique, & d'attirer trop d'attention ſur nous, dans un pays où nous ſouhaitions d'être inconnus. Ainſi je pris le chemin de Nantes, dans la réſolution de ne pas reparoître à la ferme, tout le jour ſuivant, où je ſuppoſai que la compagnie ſeroit nombreuſe. J'emportois auſſi l'eſpérance de trouver, à mon retour, mademoiſelle Tekely moins ferme dans ſes idées de vie champêtre, dont je ne pouvois me perſuader que le goût lui durât plus longtems que les injuſtes chagrins auxquels je l'attribuois. On a vu que c'étoit dans cette ſeule confiance, que je m'étois diſpenſé de les combattre.

Cependant, les réflexions qui m'aſſiégèrent, en marchant à pié dans une route où je me ſouvenois d'en avoir fait de fort ſages, me conduiſirent par divers degrés à des concluſions oppoſées. Elles retombèrent ſur les motifs, qui pouvoient l'avoir jetée ſi bruſquement dans ſon étonnante réſolution. La ſeule ardeur de ſon imagination les expliquoit-elle aſſez? Qu'avoit-elle vu, dans la mort de madame Olaſmir, qu'un évènement auquel nous nous attendions de jour en jour? & les dernières expreſſions de cette fidelle amie, ne pouvant paſſer que pour un délire de tendreſſe, dans le cœur d'une femme expirante, portoient-elles d'autres lumières ſur

notre avenir, que celles qui nous étoient déjà trop présentes, & dont nous nous étions mille fois entretenus dans notre inquiétude commune ? L'épuisement de nos fonds ne devoit pas être un incident plus étrange pour mademoiselle Tekely ; elle ne pouvoit avoir oublié l'extrême diminution qu'ils avoient reçue à Constantinople, ni se figurer que notre voyage de mer, sa maladie, pour laquelle je n'avois rien ménagé, & les infirmités de sa gouvernante qui demandoient de continuels secours, ne m eussent pas obligé à de très-grands frais. D'un autre côté, en l'informant de notre situation réelle, je n'en avois pas marqué plus d'embarras pour l'exécution de nos grandes vues ; & l'argent qui me restoit entre les mains pouvoit suffire effectivement à les remplir. Enfin, devois-je penser qu'elle eût trouvé l'air de plainte au compte qu'il m'étoit échappé de lui rendre, ou dans d'autres termes, qu'elle me jugeât capable de regretter ce que j'employois à son service, elle qui me voyoit occupé depuis si long-tems, & sans le moindre partage, de sa fortune, de sa santé, & du bonheur de sa vie ? Ah! j'avois trop bien appris à juger moi-même de ses sentimens & de ses principes. Si je ne lisois pas tout ce qui se passoit dans son cœur, j'en connoissois si parfaitement le fond, que j'aurois engagé mille vies pour la justice & la

générosité de tout ce qui prenoit naissance dans une source si noble & si pure. Non, pris-je plaisir à répéter en moi-même, je ne me persuaderai jamais que les yeux manquent à cette divine fille, pour reconnoître le désintéressement de mon zèle & l'excès de mon attachement.

Mais d'où vient donc ce caprice, qui lui fait oublier tout d'un coup ce qu'elle est née, ce qu'elle doit à son nom, à l'honneur de ses ancêtres, à mille charmes & mille vertus qu'elle possède, oserai-je dire à mes longs services? pour vouloir s'ensévelir dans une condition obscure, & la préférer à tant d'avantages qu'elle peut espérer de sa naissance & de sa jeunesse ? Ici, j'en fais l'humble aveu, mon cœur, que je n'avois pas cessé de tenir en bride, & que je croyois soumis par mon respect pour elle autant que par la considération de mon état, jusqu'à ne plus demander la vigilance de ma raison, me fit sentir plus impétueusement que jamais, le besoin qu'il avoit d'être réprimé. Un accent tendre, dont j'avois été frappé dans sa voix, lorsqu'elle étoit arrivée à ce qu'elle avoit nommé mes sacrifices; le reproche de ma ruine, qu'elle s'étoit fait d'un air pénétré; le même attendrissement, chaque fois qu'elle avoit parlé de ma mauvaise fortune, & si vif, à la fin de son discours, qu'elle n'avoit pu retenir quelques larmes; toutes ces idées me

renaissant

renaissant dans l'esprit, s'y fortifiant à mesure que je croyois trouver moins de vraisemblance dans les explications que je rejetois, & s'y joignant d'elles-mêmes à l'observation sur Casimir de Pologne, qui n'en étoit pas sortie, me rejetèrent tout d'un coup dans un transport, dont non-seulement ma raison & ma vertu, mais la vigueur même de ma constitution, ne put arrêter ni soutenir les effets. Je me sentis tremblant. Mes jambes me refusèrent leur office pour marcher. Je m'assis sur le premier gazon. Là, dans un trouble qui ne peut être représenté, les deux coudes appuyés sur mes genoux, le front sur mes deux mains, je m'abandonnai pendant quelques momens à des agitations de cœur & d'esprit si confuses, qu'il ne m'en est pas resté le plus léger souvenir. Des soupirs, quelques exclamations interrompues, mal articulées, c'est tout ce que je retrouve dans ma mémoire : chère fille ! adorable enfant ! Vous.... Ce cœur.... Ah ! le mien.... Mais comment.... Un autre effet, & bien plus nouveau pour moi, dont je ne m'apperçus qu'en sortant de cette violente crise, fut de me trouver les joues inondées de larmes, qui couloient jusqu'à mes lèvres, & que je distinguai par leur amertume.

Cependant je me dois le témoignage, qu'au premier instant où ces impétueuses vapeurs

commencèrent à se dissiper, ma raison, reprenant toute la force qu'elle avoit tirée de mes combats, revint d'elle-même à ses principes, & fut capable aussitôt d'imposer silence à tous mes sens. Charmes qui n'êtes pas faits pour moi ! m'écriai-je avec un reste d'attendrissement, mélé de confusion ; délicieuse, mais perfide ivresse ! laissez-moi l'innocence que j'aime & la paix que je désire. Je me levai brusquement, pour secouer promptement les étincelles du feu que j'avois senti prêt à me consumer. Loin de revenir aux dangereuses images qui l'avoient si vivement rallumé, je m'efforçai de les écarter par les puissantes réflexions qui m'avoient déjà servi dans le même lieu. Toutes les grandes règles du devoir furent rappelées de bonne foi. C'étoit à servir mademoiselle Tekely, comme la religion & l'honneur m'y avoient consacré, que mes sentimens, quels qu'ils fussent, devoient se satisfaire & s'exercer. Toute autre voie m'étoit interdite. Qu'importe, ajoutai-je avec un renouvellement de force, d'où viennent ses résolutions ? Il est question de l'en détacher, si bientôt son propre dégoût ne la guérit pas d'un caprice qui m'étonne ; ou de les faire servir, s'il est possible, à réparer plus facilement tout le mal qu'elle s'est fait en brûlant les preuves de sa naissance. Cette dernière idée m'étoit déjà venue à la ferme ; je m'y attachai particulièrement, &

j'achevai de lui donner de la vraiſemblance, dans un plan dont je demeurai fort ſatisfait.

Rien ne manquant à la ſureté, ni même aux loix eſſentielles de la décence, dans la maiſon du fermier, il me ſembla que ſans aucun riſque j'y pouvois laiſſer mademoiſelle Tekely ſous la garde de cet honnête vieillard, pendant que je ferois le voyage de Hongrie, pour recommencer une levée de certificats & d'atteſtations, dans les lieux où j'avois recueilli les premiers. C'étoit un préliminaire indiſpenſable, après lequel je ne voyois guères plus de difficultés dans notre ſituation, qu'il n'y en avoit eu juſqu'alors; ſur-tout me croyant toujours certain de ramener ma pupille à la raiſon, lorſque je l'entreprendrois ſérieuſement. Un voyage, que je ferois ſeul, alloit m'épargner de la dépenſe, du tems, l'embarras de promener une jeune fille par des routes dont je lui ſauverois la longueur, & me délivrer de tous les combats, qu'un cœur droit, mais foible, me faiſoit prévoir encore. Dans ma courſe, mon deſſein étoit de paſſer par Vienne, pour y preſſentir les facilités ou les obſtacles que nous trouverions à nous y faire écouter; de prendre auſſi par Cronſtat, pour y faire quelque argent du reſte de ma fortune, & pour engager ma ſœur à m'accompagner dans mon retour en France. Cette ſœur étoit la prudence même. Je lui

connoissois les mêmes sentimens que les miens, pour nos Tekely. Elle pouvoit remplacer avantageusement madame Olasmir; & je ne désespérois pas de l'y faire consentir. Enfin, revenant avec elle en moins de trois mois, qui me paroissoient suffire pour toutes ces vues, je trouverois ma noble paysanne, ou guérie de son caprice, & prête à me suivre, ou peu capable du moins, comme je me le figurois, de résister à mes pressantes instances, lorsque pour relever son courage & dissiper son innocente folie, je lui présenterois une gouvernante fort supérieure à la première, des fonds augmentés, de nouvelles voies ouvertes du côté de Vienne, & des espérances de rétablissement plus plausibles que jamais.

Ce systême, dont je m'applaudis beaucoup, me donnoit un second avantage, que je n'aurois pas cru nécessaire s'il s'étoit moins accordé avec son principal intérêt, mais dont l'idée me charma dès qu'elle se fut offerte: c'étoit de pouvoir laisser, à Nantes, la plus grande partie de l'argent qui me restoit, pour les besoins qui lui pouvoient survenir. Quelque opinion que j'eusse des dispositions du fermier, j'aurois regretté trop amèrement de devoir à sa seule générosité, pendant trois mois, la subsistance & l'habillement de ma chère pupille. Il me restoit environ douze mille livres de France.

Un calcul aiſé me perſuada que quatre étoient plus que ſuffiſantes, pour les frais de mon voyage, & pour les ſervices que je voulois rendre à mademoiſelle Tekely dans ma route. Je réſolus de placer huit cens piſtolles, dans des mains aſſez fidelles, non-ſeulement pour la ſureté du fonds, mais pour en payer chaque mois, l'intérêt au bon fermier, que je voulois mettre ſeul dans ma confidence.

Cet arrangement répondoit ſi bien à toutes les circonſtances de notre ſituation, qu'après l'avoir achevé, la joie me fit redoubler ma marche, pour ne pas remettre au lendemain ce qui pouvoit être commencé le jour même. Cependant je fus un peu arrêté par le choix du banquier, auquel je voulois confier mon argent. Dans un aſſez long ſéjour, j'avois fait peu de connoiſſances à Nantes. Tous mes ſoins s'étant rapportés à mademoiſelle Tekely, je n'avois guère étendu mes liaiſons au-delà des médecins qui l'avoient vue pendant le cours de ſa maladie.

A la vérité, un bizarre incident m'avoit procuré, depuis quinze jours, des ouvertures dont j'aurois pu tirer plus d'avantages, ſi j'avois recherché de l'eſtime & de la conſidération, dans un pays où je n'étois recommandé que par ma qualité d'étranger. Je revenois de la ferme dans

l'après-midi, lorfqu'en paffant devant le collége de l'Oratoire, une affiche m'avoit averti qu'il s'y faifoit des exercices publics, dans l'école de philofophie. Mon ancienne paffion pour les fciences, plus qu'aucune envie de fortir de mon obfcurité, m'avoit fait entrer dans l'affemblée. J'avois demandé modeftement la permiffion de propofer mes doutes fur la vérité des thèfes ; quelques foibles talens m'avoient affez bien fervi pour m'attirer des éloges, dont j'avois cru néanmoins ne devoir une partie, qu'à la politeffe de mes auditeurs. L'admiration ne s'étoit pas bornée à ces applaudiffemens. On m'avoit traité avec la plus haute diftinction, & les pères s'étoient empreffés de m'offrir leurs fervices & leur amitié. Je leur avois promis de les voir fouvent, fans autre motif que notre goût commun pour les lettres, & la certitude de trouver une reffource contre l'ennui, dans le commerce de plufieurs honnêtes gens dont je refpectois la profeffion & le mérite. En effet, il s'étoit paffé peu de jours, où je ne leur euffe donné tout le tems que mes principes de bienféance me faifoient retrancher affez courageufement à des vifites plus chères, & j'étois déjà lié fi particulièrement avec le fupérieur, que j'aurois pu tout attendre de fon zèle. Mais, le fervice dont j'avois befoin avoit fi peu de rapport à fon état, qu'il ne s'étoit pas d'abord

offert entre ceux auxquels je pouvois m'adresser ; & lorsque mes réflexions tombèrent sur lui, je crus n'avoir à lui demander que son conseil, pour m'ouvrir les voies dans une ville dont il devoit connoître tous les habitans.

Je le vis, en arrivant, & ses bons offices passèrent mes espérances. Après avoir entendu ce que je pouvois lui communiquer sans pousser trop loin la confiance, il me prit la main, & me conduisit chez un des riches négocians de Nantes, auquel il recommanda mes intérêts comme ceux de sa propre maison. Ensuite quelques mots d'explication, qu'ils eurent entr'eux, achevèrent de le disposer si favorablement, qu'aussitôt qu'il eut appris mes intentions de moi-même, il m'offrit beaucoup plus que je n'avois pensé à lui demander. S'il n'étoit question, me dit-il, que de faire valoir mon argent pendant quelques mois, il me répondoit d'un fruit plus considérable que l'intérêt ordinaire, par les simples voies de son commerce ; & la seule bourse de Nantes étoit un champ si fertile, que chaque jour ou chaque semaine, il m'en promettoit une abondante moisson. Ainsi, ma somme seroit un dépôt entre ses mains, avec la commission d'en tirer parti, pour laquelle il ne prétendoit que la satisfaction de m'obliger. Tout étoit généreux dans cette offre : cependant comme il s'engageoit aussi à

payer les termes que je voulois fixer au fermier, ce paîment certain, fur des profits qui ne l'étoient pas, me laiffoit quelque fcrupule. Mais le père me fit faire attention que le fond garantiffant toujours les avances ou les pertes, je devois être fans inquiétude. En effet, je compris, & le fuccès m'apprit mieux encore, qu'avec un dépofitaire auffi fûr que je pouvois croire le mien, lorfqu'il me venoit d'une fi bonne main, le commerce a peu de méthodes plus avantageufes & plus innocentes, pour les particuliers de toutes fortes de conditions, qui veulent augmenter leur bien fans éclat.

Mes confidences & les entretiens du fupérieur n'ayant rien contenu jufqu'alors, qui pût me faire imaginer ce qu'il fe propofoit par ce zèle à m'obliger, & fur-tout par un fervice fi réel & fi défintéreffé, ma reconnoiffance, quoiqu'extrême, c'eft-à-dire égale à l'importance de mes propres vues, s'exprima dans les termes communs. Je ne le quittai pas fans lui promettre de le revoir avant mon départ : mais le jour fuivant fut employé, foit à régler mes affaires avec le négociant, foit d'avance aux préparatifs de mon voyage. Le médecin, qui nous avoit conduits à la ferme, fut d'ailleurs le feul que j'informai de la néceffité où j'étois de quitter Nantes pour deux ou trois mois. Je le chargeai de veiller à la fanté de

mademoiselle Tekely, qu'il n'avoit pas cessé de voir quelquefois dans sa retraite; & pour diminuer la surprise que sa métamorphose pouvoit lui causer, je lui annonçai ce déguisement, & je feignis qu'il s'étoit fait de concert avec moi, dans la seule vue de mettre une jeune personne à couvert de toutes sortes d'indiscrétions, pendant mon absence. Il me demanda pourquoi sa préférence n'avoit pas été pour un couvent, & cette question m'embarrassa. Je fus réduit à répondre, qu'elle jugeoit l'air de la campagne plus nécessaire que jamais à sa santé, & je lui recommandai même de la laisser dans ses idées. Ce frein me parut suffire, pour un homme dont j'avois eu le tems de connoître la prudence; & je me flattai qu'en prévenant aussi ma pupille sur l'inutilité de faire éclater ses résolutions, elle continueroit de vivre dans une tranquille obscurité jusqu'à mon retour.

Ce jour, le seul que j'eusse passé sans l'avoir vue depuis notre départ de Valaquie, m'avoit aussi paru le plus long; & le lendemain, en retournant à la ferme, toutes les idées que j'avois de mon devoir ne m'empêchèrent pas de considérer, avec le plus amer sentiment, à quelles inquiétudes & quels ennuis mon absence de trois mois alloit me livrer: si je me croyois assez fort, pour m'assujetir éternellement aux loix que je m'étois imposées, je sentois que pour en adoucir

la rigueur, il auroit fallu vivre ſous les yeux de ma chère pupille, la voir & l'entendre, ou du moins n'être jamais privé trop long-tems de cette innocente conſolation, dont je m'étois fait une ſi douce habitude. J'examinai même ſi la plus rigoureuſe vertu pouvoit être bleſſée par le ſentiment d'un plaiſir ſi pur, & s'il ne lui étoit pas permis de le regarder plutôt comme une eſpèce de ſoulagement ou de récompenſe. Quelle ſeroit donc l'erreur de cette ſuppoſition, ſi l'on mettoit à part le danger, contre lequel je me croyois aſſez défendu par mes continuelles réflexions & par mon ſeul goût pour le devoir?

Cette méditation, qui dura pendant toute ma marche, & que je prenois plaiſir à prolonger, m'avoit fait prendre, au travers de quelques champs fermés de haies, un ſentier dont je ſavois les détours. En approchant de la ferme par cette route, ma rêverie fut interrompue par les careſſes d'un aſſez beau chien, que j'avois amené du Levant, & que j'avois laiſſé en garde au fermier. Je fus moins ſurpris de le trouver ſeul, & comme perdu, que de lui voir au cou un nœud de ruban, avec un reſte de leſſe traînante, qu'il avoit rompue apparemment pour s'échapper. Après quelques ſauts autour de moi, il retournoit ſur ſes traces, courant de toute ſa force, comme ces animaux font dans leur joie; & ſautant

ensuite; près d'un passage qui donnoit dans un autre champ, il tourna la tête pour me regarder, d'un air qui sembloit m'indiquer le chemin; il s'élança devant lui & disparut, sans pouvoir être rappelé par ma voix. Toutes ces apparences me firent juger que mademoiselle Tekely étoit à se promener dans quelqu'un des champs voisins, & je pris la route que mon chien m'avoit tracée par sa fuite.

A peine eus-je passé la première haie, que ma vue parut causer beaucoup de frayeur à douze ou quinze brebis, qui paissoient tranquillement avec leurs agneaux. Je n'en traversois pas moins le champ, lorsque j'apperçus, au coin d'une haie, la tête d'une fille, que je reconnus facilement pour Hélene. Le bruit de ma marche, les mouvemens de mon chien, & la frayeur du petit troupeau, lui faisant assez connoître qu'il étoit entré quelqu'un dans le champ, elle avançoit la tête à demi, pour découvrir qui j'étois. Mais aussitôt qu'elle s'en crut sûre, elle vint à moi d'un air de mécontentement affecté; le beau plaisir, me dit-elle, d'effaroucher nos agneaux! étoit-ce de ce côté qu'il falloit venir? Un doux sourire, dont cette plainte fut accompagnée, son habillement, qui me parut extraordinaire, & sur-tout une petite houlette que je lui vis à la main, me firent deviner une partie de la vérité. Passez,

paſſez, continua-t-elle; vous trouverez, de l'autre côté de cette haie, la bergère Ednor, à laquelle je vous avertis de ne plus donner d'autre nom, ſi vous ne voulez pas lui déplaire : nous vous attendions par le chemin de la ferme. Hélene s'appuyant ſur ſa houlette, me quitta pour aller raſſembler le petit troupeau.

Je paſſai. Mademoiſelle Tekely étoit à peu de diſtance, aſſiſe ſur un gazon fort frais, entre un bel agneau, qui paiſſoit pres d'elle, & mon chien, dont elle avoit renoué la leſſe; une houlette ſur les genoux; un chapeau de paille à ſon côté, avec un petit panier de jonc, dans lequel je vis du pain & quelques fruits, un livre & des ouvrages de main commencés. Son ajuſtement étoit de la même forme que celui d'Hélene, c'eſt-à-dire plus ſimple encore qu'Hélene ne le portoit ordinairement dans la maiſon de ſon père, mais ſe ſentant néanmoins d'un goût d'élégance & de propreté, que dans cet abaiſſement même, mademoiſelle Tekely n'avoit pu perdre. Sa taille, ſous un corſet d'étoffe légère, en étoit plus fine & plus libre. Sa tête, ſans coeffure & ſans voile, laiſſoit voir à découvert tout ce que la nature y avoit répandu d'agrémens. Avec l'azur qui ſerpentoit ſur les temples, c'étoit de groſſes treſſes des plus beaux cheveux du monde, relevées ſans art, & formant, de pluſieurs tours, une ſorte de caſque,

au sommet duquel leurs queues rassemblées d'elles-mêmes en boucles, composoient naturellement un charmant panache. Elle auroit été plus majestueusement sur un trône; mais toutes les recherches de la grandeur & du luxe n'auroient pu la rendre plus aimable.

L'émotion de mon cœur ne me surprit pas. J'en avois ressenti d'aussi vives; & le courage avec lequel je me voyois prêt à m'éloigner, semblant me répondre assez de la fermeté de mes principes, peut-être venois-je dans l'intention secrète d'avoir pour moi-même un peu d'indulgence avant mon départ. Cette disposition devoit me donner du goût pour la joie; cependant (en moins de dix pas qui restoient à faire jusqu'à ma pupille), une noire & pesante vapeur m'obscurcit sensiblement l'imagination. Charmes qui me ravissez, dis-je en moi-même, avec quelques soupirs étouffés; mais affreux état pour l'unique héritière d'un si grand nom! Je m'approchai d'elle, d'un air sombre, & dans un silence, qui dut lui promettre moins d'applaudissemens pour son nouveau caprice, que de plaintes & d'amers reproches. Elle feignit sans doute de ne le pas remarquer, car son accueil n'en fut pas plus froid, ni son maintien moins ouvert. Elle fut la première à parler, pour me reprocher gaiement, comme Hélene, d'avoir mal pris mon chemin

& d'être venu jeter la frayeur parmi leurs agneaux. Affeyez-vous près de moi, me dit-elle du même ton; je veux vous communiquer le plan de notre vie paftorale, & vous apprendre la fcène que je vous préparois aujourd'hui. Je m'affis, la tête baiffée, fans avoir ouvert la bouche.

Elle fe mit à me raconter, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à fa fidelle Olafmir, & donné à fon fort des larmes d'envie plutôt que d'affliction, elle étoit retournée à la ferme pour y faire fon office; mais que fon père n'avoit pas voulu fouffrir qu'elle mît la main aux rudes ouvrages de la maifon, & s'étoit fervi de fon autorité pour la retenir, en lui laiffant néanmoins le choix d'une occupation moins pénible : qu'alors elle s'étoit fouvenue qu'au couvent d'Odenbourg il y avoit quelques beftiaux, dont les religieufes prenoient foin; qu'elle avoit demandé cet office dans la ferme, & que fon père y avoit confenti, mais l'avoit bornée au foin de la laiterie, des poulets & des agneaux; adminiftration peu laborieufe, comme j'en devois juger, fur-tout lorfqu'il exigeoit qu'elle fût partagée avec Hélene. Auffi s'étoit-elle récriée, en repréfentant qu'elle craignoit de n'être pas affez utile à la ferme. Cependant fon père avoit pris la peine de lui faire concevoir que ces trois articles faifoient une partie confidérable de l'économie champêtre,

& qu'il tiroit de fa baffe-cour prefqu'autant que de fes terres. Elle s'étoit rendue à cette raifon.

Auffitôt, continua-t elle avec le même enjouement, j'ai voulu connoître l'objet de nos foins & l'étendue de notre petit empire. « J'ai propofé » à ma fœur, d'aller enfemble à la baffe-cour, vous » ne ferez pas effrayé des termes. Dans la berge- » rie, fur plus de trois cens moutons, nous n'avons » trouvé que feize brebis avec leurs agneaux. Plus » loin, nous avons compté vingt vaches, dont » quelques-unes ont mis bas nouvellement. La » fervante, qui les trait, nous affure qu'elles font » toutes laitières, & qu'avec le lait néceffaire à la » maifon, elles fourniffent, chaque femaine, » quatre-vingt livres d'excellent beurre. Je ne » puis vous dire au jufte, le nombre de nos » poulets; mais j'en ai compté plus de trois cens » de différens âges, dont les plus jeunes de- » mandent encore de grands foins ».

Après avoir fait ce compte, & careffé nos agneaux, j'ai pris ma fœur à l'écart, pour convenir avec elle de l'emploi du jour & de l'ordre de notre travail. Nous avons réglé d'abord que notre lever fera, tous les jours d'été, à fix heures; à fept en hiver; que nos premiers foins feront pour notre petite légion de volaille; les feconds pour nos agneaux, qui prendront la plus grande partie du jour; & les foins du foir,

pour la laiterie. Une ſi grande partie du jour à nos agneaux ! vous me demandez pourquoi ? parce nous ſommes réſolues, monſieur, de n'en confier la garde qu'à nous ; & vous voyez que nous commençons dès aujourd'hui. Nous ſavons du berger même, qu'ils perdent beaucoup à paître avec le troupeau, & que ſi nous les voulons ſains & nets, il faut les mener à part avec leurs mères. Les mener ! mener de tendres agneaux ! Ah, monſieur ! c'eſt le triomphe de la vie champêtre. N'ai-je pas lu mille fois que nos premiers pères étoient des bergers? La poéſie, la fable, que dis-je ? l'hiſtoire ſainte & profane nous offrent-elles des idées plus pures, des images plus charmantes que celles de l'état paſtoral ?

Cette eſpèce d'enthouſiaſme, & tous ces détails ruſtiques, qui s'étendoient déjà juſqu'aux termes, me firent lever la vue, pour la regarder avec étonnement. Elle ſourit, & continua :

Nos ſeconds arrangemens ſont tombés ſur l'habit qui convenoit à nos exercices. J'ai jugé qu'il devoit être auſſi ſimple qu'eux, le même que celui de toutes les jeunes filles du canton, qui ſont occupées des mêmes ſoins. Un habit paſtoral m'auroit plu, tel que je l'ai vu dans pluſieurs peintures : mais je ne ſuis pas en Arcadie ; je ne veux pas être diſtinguée par des ſingularités qui puiſſent m'attirer les regards, la ſeule

ſeule diſtinction que je ne crains pas, eſt celle d'une extrême propreté. Ma ſœur a le même goût, & notre exemple pourra l'inſpirer à nos compagnes. Si les jours de fête demandent plus de recherche dans notre parure, nous n'y avons pas renoncé. Mon père, qui eſt la bonté même, apprenant que nous voulions mener nos agneaux, a pris ſoin de m'avertir que le ſoleil eſt brûlant dans cette plaine. Mon inquiétude n'eſt pas pour mon teint, qui ne m'en a jamais cauſé, mais pour les reſtes de ma maladie dont je me reſſens encore. D'un peu de paille, que j'ai treſſée ſur le champ, je ſuis parvenue à faire, pour ma ſœur & pour moi, deux chapeaux, qui vont nous faire braver toutes les ſaiſons. J'ai voulu cette houlette, parce qu'il faut qu'une bergère en ait une. Il falloit un chien, & mon père m'en a promis un : mais je me ſuis fait ſuivre aujourd'hui du vôtre, que j'ai paré d'un ruban, à l'honneur du maître, & que j'ai nommé Lyciſcas pour ce jour, ſans autre raiſon que d'avoir lu Lyciſcas dans une Eglogue. Mon dieu! j'oubliois que j'ai pris moi-même un nom de bergerie. Comment en porter un autre? C'eſt Ednor; il eſt fort commun parmi les bergères de notre Hongrie. M'entendez-vous, monſieur, je m'appelle Ednor, & je ne veux plus qu'on me nomme autrement. A préſent, monſieur, convenez que dans le tranquille &

charmant état que j'ai choisi, je vais être la plus heureuse fille du monde !

Elle s'arrêta pour attendre apparemment mes félicitations, qu'elle croyoit dues à son récit. Mais une douloureuse variété de sentimens, dont je me sentois le cœur oppressé, ne me donnoit pas beaucoup d'empressement à répondre. Ma bouche ne put s'ouvrir, ni pour applaudir, ni pour condamner. Quelque jugement qu'elle portât de mon silence, elle feignit encore de n'y faire aucune attention ; & reprenant du même air : ne vous ai-je pas promis de vous apprendre aussi la petite scène que nous avions méditée ? Que je suis fâchée de l'idée qui vous est venue, de prendre un chemin par lequel nous vous attendions si peu ! & peut-être en aurez-vous du regret vous-même.

Elle revint au petit conseil qu'elle avoit tenu la veille avec Hélène, sur l'ordre de leurs occupations. Parmi leurs projets, elles avoient fait entrer celui de commencer leur vie pastorale dès le lendemain, pour me surprendre agréablement, me dit-elle, après une absence de deux jours, par le changement imprévu que je trouverois dans leur situation. C'étoit un essai qu'elles avoient voulu faire de leur plan, & tout-à-la-fois un amusement pour elle & pour moi. L'ordre étoit donné à la ferme, dans la supposition que

j'y arriverois directement, de me dire qu'elles étoient à se promener dans le champ où je les avois trouvées. N'ayant pas douté que je ne m'y rendisse aussitôt, elles avoient fait passer leur troupeau derrière la haie, & s'étoient venues cacher de l'autre côté, dans le lieu où nous étions, pour me voir venir du côté dont elles m'attendoient. Leur dessein, lorsqu'elles m'auroient vu paroître, étoit de repasser dans le champ voisin, de s'y mettre à la tête du troupeau, la houlette en main, le chapeau sur le front, de se tenir prêtes à me recevoir, & de commencer, à mon arrivée, un petit dialogue, qu'elles avoient concerté entr'elles, sur le bonheur de leur état. Il devoit finir par l'offre qu'elles me feroient d'une houlette, si j'étois tenté de partager ces innocentes douceurs avec elles. Pendant qu'elles se feroient flattées de remplir ainsi mon attention, une servante, qui m'auroit suivi de la ferme avec un bassin de leur meilleure crême, auroit étendu, sur un gazon frais, la plus fine & la plus blanche des nappes de la maison, y auroit servi en bon ordre sa crême, le pain & les fruits, que je voyois au fond du panier; & les deux bergères me faisant alors tourner les yeux sur ce petit appareil, en auroient marqué de la surprise; elles l'auroient attribué à quelque fée bienfaisante, elles m'auroient invité à m'asseoir entr'elles, &

m'auroient fait joindre le plaisir d'un festin du siécle d'or, à celui de voir bondir leurs agneaux. Voilà, me dirent-elles toutes deux ensemble, en mêlant leurs voix comme de concert, ce que vous nous faites perdre, & ce que vous avez perdu vous-même.

Mais si cette idée leur étoit commune, mademoiselle Tekely la poussa plus loin. Toute la gaieté qu'elle avoit mise dans son récit n'ayant pas diminué mon oppression, je ne sortois pas de ma pesanteur. Elle parut s'en appercevoir enfin. Quoi? me dit-elle plus gaiment encore; pas un mot? Nous ne serons pas honorées d'une réponse? Ce qui fait nos délices, n'a peut-être servi qu'à vous ennuyer. Cependant, je voudrois savoir comment vous auriez reçu l'offre d'une houlette, & ce que vous pensez du genre de vie que nous embrassons. Je vous demande, ajouta-t-elle d'un ton plus grave, la sincérité que j'aurois pour vous, si vous me faisiez la même question sur un point que vous eussiez fort à cœur.

Un langage si sérieux eut non-seulement la force de me réveiller, mais celle de me rappeler à l'esprit l'importante entreprise dont j'avois déjà commencé l'exécution & tous les motifs d'une visite qui devoit être vraisemblablement la dernière avant mon départ. On me donnoit l'occasion de les expliquer, celle de faire ou d'annoncer

mes adieux, & tout-à-la-fois, de déclarer, dans la réponse qu'on me demandoit, mon sentiment sur ce qui s'étoit passé depuis trois jours. J'eus besoin de me composer un moment. Hélene venoit de nous rejoindre ; mais il m'étoit si facile de passer légèrement sur ce qu'elle devoit ignorer, que sa présence ne m'arrêta point.

Vous m'avez surpris sans doute, dis-je à mademoiselle Tekely en la regardant d'un œil tranquille, par un spectacle si peu prévu ; & je regrette en effet que la route, où je me suis engagé sans réflexion, m'ait fait perdre le plus doux amusement du monde. Vous me demandez ce que j'en pense : vous voyez que j'en juge comme vous, & que je le trouve charmant. Oui, monsieur, interrompit-elle vivement ; il l'est à mes yeux. Je le vois, repris-je, vous y prenez tant de goût, que je vous défierois de faire le rôle de bergère avec plus de grâce & de vérité, quand vous en auriez embrassé l'état par une résolution sérieuse. Oh ! très-sérieuse, interrompit-elle encore ; je vous en réponds, monsieur ; & vous avez dû juger qu'en jetant au feu..., elle s'arrêta, contenue apparemment par la présence d'Hélene.

Sérieuse, mademoiselle, pour le tems qu'elle doit durer. Autrement, elle ne seroit ni raisonnable, ni digne de vous. Je ne la condamne point pour un tems. Il y a peu d'asiles au monde, où

vous puissiez être avec plus de sureté que dans cette ferme & sous cet habit; j'ajoute, si vous voulez, avec plus d'agrément, puisque votre goût est aujourd'hui pour la vie champêtre. Vous serez tranquille, adorée d'Hélene, chérie de son père, qui ne refusera rien à vos désirs; & j'emporterai la satisfaction de n'avoir rien à redouter pour vous dans mon absence.

Dans votre absence, monsieur! Vous partez donc?

Oui, mademoiselle, demain ou le jour d'après.

Je crus voir d'abord quelque trouble dans ses yeux; mais, avec une plus vive attention, je n'y démêlai que de la surprise.

Vous partez!.... Hé bien, monsieur, puisse la fortune accompagner tous vos pas, & réparer pleinement le tort que je vous ai fait! Malheureuse, hélas! je n'ai que des sentimens à vous offrir. Je donnerois mille vies, n'en doutez pas, pour satisfaire à tant d'obligations. Mais vous aurez tous mes vœux! C'est le seul bien qui me reste.

Un céleste accent d'intime regret & de sensibilité pressante, avec lequel ces derniers mots furent prononcés, me pénétra jusqu'au fond de l'ame. Je pars, il le faut, repris-je d'un ton moins ferme; j'accepte vos vœux, mais c'est en priant

le ciel de ne les exaucer que pour vous. Pourquoi les faites-vous tomber ſur moi ? Mes ſervices n'ont-ils pas été payé d'avance, par le prix que vous y avez attaché ? Je ſuis en arrière à ce compte ! Je vais m'acquitter, s'il eſt poſſible, par un zèle qui ne peut augmenter, mais dont je vous promets d'éternels efforts. Vos deſtins languiſſent : c'eſt pour leur ſuccès, mademoiſelle, que je demande vos vœux ; pendant que j'irai ſonder toutes les voies, r'ouvrir celles que vous vous êtes fermées, & vous préparer un ſort auquel il ne vous eſt pas permis de renoncer.

Elle m'écoutoit d'un air agité. Ses yeux néanmoins s'attachèrent deux ou trois fois ſur les miens. Il ſembloit qu'elle fût impatiente, non de me voir finir ou de m'interrompre, mais d'avoir tout entendu, pour en exprimer ſon étonnement. Lorſque j'eus fini, elle ſe tourna pleinement vers moi, en joignant affectueuſement les mains, & les preſſant l'une contre l'autre : Quoi ? me dit-elle, d'une voix entre-coupée, avec un regard timide, & quelque peine à trouver ſes expreſſions, ce n'eſt pas pour vous — pour votre fortune — dont j'ai la ruine à me reprocher — que votre départ eſt réſolu — que vous allez employer — ce que votre aveugle généroſité n'a pas achevé de vous ravir — vous jeter dans un nouvel abîme ! Je crus devoir l'interrompre, autant

pour la foulager, que pour arrêter des ouvertures plus claires devant Hélene. D'ailleurs, mon propre tranfport ne pouvoit être muet plus longtems. Pour moi & pour ma fortune ! Jufte ciel ! quelle idée vous faifiez-vous des liens qui m'attachent à votre fervice ? De grâce, n'ajoutez pas un mot. Vous ferez heureufe, mademoifelle ; ou je périrai.

Elle tourna la tête, fans répliquer, en fe couvrant le front d'une de fes mains, pour me cacher un ruiffeau de pleurs, que ce foin n'empêcha pas de fe précipiter le long de fes joues. Hélene, fans être mieux informée que par les difcours qu'elle venoit d'entendre, mais fenfible aux plus légers des déplaifirs de fa chère Ednor, fe mit à pleurer auffi. Le feu qui circuloit dans mes veines, fuffifoit fans doute pour me garantir de la même foibleffe ; il avoit tari la fource des larmes : mais dirai-je qu'au contraire, je pris un délicieux plaifir à voir couler celles de mademoifelle Tekely, quelque réfiftance que je fiffe encore à de flatteufes idées dont je n'ofois fouhaiter l'éclairciffement. La rofée d'une belle nuit ne répand pas une plus douce fraîcheur, dans un champ brûlé par l'exceffive ardeur du foleil.

Si la violence d'une impérieufe paffion triomphoit fouvent de tous mes combats, je devois être bien loin de l'oubli réel de mon devoir,

puiſque je m'y ſentis rappelé par le plaiſir même que je venois d'éprouver. Je me levai beaucoup plus léger que je ne m'étois aſſis ; & ne prévoyant que de nouvelles peines à prolonger mes adieux, je déclarai d'un air aſſez ferme, à mademoiſelle Tekely, que je prenois congé d'elle, pour ne la revoir qu'après mon voyage. Elle avoit eu le tems d'eſſuyer ſes pleurs, & de rendre ſa contenance tranquille. Partez-donc, me dit-elle affectueuſement, puiſque vous vous obſtinez à vouloir périr pour moi. Je crains bien que votre voyage n'aboutiſſe à faire deux malheureux, au lieu d'un. Mais ſi vous y êtes réſolu, vous me donnerez du moins de vos nouvelles. Je me réduiſis à lui répondre, que mes meſures étoient déjà priſes pour lui rendre ſouvent ce devoir, & pour lui faire tenir ſurement mes lettres. En prenant mon chemin pour la ferme, où j'avois beſoin d'un moment d'explication avec le père d'Hélene, j'eus le courage de ne pas tourner une ſeule fois la tête, pour conſidérer ce que je laiſſois derrière moi. Que mon cœur en voulut de mal à ma raiſon !

Je ſurpris beaucoup le bon fermier, par la nouvelle de mon départ : mais loin d'en être affligé, il ne put me déguiſer la ſatisfaction qu'il reſſentoit de voir les réſolutions de Mlle Tekely comme ſcellées par la mienne. Peut-être avoit-il douté juſqu'alors qu'elles fuſſent ſérieuſes ou qu'elles

puſſent durer. Mon éloignement lui parut une confirmation ſi pleine & ſi déciſive, que s'enflant d'une ſorte d'orgueil, à peine voulut-il m'écouter, lorſque je lui propoſai de prendre mes billets, pour aller recevoir, chaque mois, la ſomme dont j'étois convenu avec le négociant. L'intérêt, me dit-il fort noblement, peut-il entrer dans le cœur d'un père? Cependant, lorſque je lui fis concevoir qu'il pouvoit naître, à mademoiſelle Tekely, des beſoins qu'elle n'avoueroit pas, mais ſur leſquels il devoit veiller pour les découvrir; & que peut-être ne trouveroit-il pas toujours, dans ſa propre bourſe, le pouvoir d'y remédier, il parut ſe rendre à cette raiſon, & mes billets furent acceptés. Je le laiſſai dans un extrême contentement, ſans être tenté d'approfondir quel jugement il portoit d'une ſuite de réſolutions, qu'il ne devoit pas attribuer au déſordre de notre fortune, lorſqu'il ſe voyoit aſſigner ſi libéralement une penſion fort ſupérieure aux frais dont il demeuroit chargé.

Si le trouble de mes ſentimens avoit été ſuſpendu par cette courte interruption, il redevint ſi preſſant, à chaque pas que je fis pour m'éloigner de la ferme, que les ſeules armes, auxquelles j'imaginai de recourir contre ma propre foibleſſe, furent de donner toute la vîteſſe poſſible à ma marche, & d'arrêter, par un étour-

difement machinal, le progrès de mille objections féduifantes, que mon cœur formoit fourdement contre mon départ. Jamais la comparaifon du cerf bleffé, qui porte, en courant, le trait dont il veut fe délivrer par fa fuite, ne convint mieux qu'aux triftes efforts de ma raifon, pour fecouer le joug de mes fens. J'étois hors d'haleine, en arrivant aux portes de Nantes; & je n'avois gagné, que de joindre une extrême fatigue de corps aux cruelles agitations d'une ame, que cette laffitude abattoit elle-même, & rendoit encore moins capable de défenfe. Je vis le moment où ne fentant plus que la douleur de laiffer mademoifelle Tekely dans une fituation indigne d'elle, & peut-être le mortel tourment de m'éloigner d'elle pour trois mois, je fus prêt de renoncer au deffein de faire le même jour, à l'Oratoire, mes adieux comme je me l'étois propofé; changement qui renfermoit fans doute celui de toutes mes autres vues, & qui m'auroit infailliblement conduit à l'oubli de mes plus fages principes. Les fecours du ciel me fauvèrent encore une fois de cette honte, par une révolution, à la vérité, qui va furprendre, mais qui fuppofoit, du moins, un ferme attachement à ces grandes loix de religion & d'honneur, qui m'étoient préfentes, & pour lefquelles, je dois avouer que la fource de

mes vrais malheurs eſt de n'avoir pas toujours conſervé le même reſpect.

Les réflexions, qui m'avoient ſoutenu juſqu'alors, reprirent donc leur empire, & m'attachèrent plus que jamais à mon premier plan. Je fus droit à l'Oratoire. On y parut ſurpris de me voir. Comme la nuit s'approchoit, & que dans ma dernière viſite j'avois annoncé mon départ au ſupérieur, il ne me diſſimula point que n'ayant reçu de moi aucunes marques de ſouvenir pendant tout le jour, il m'avoit ſoupçonné d'être déjà loin de Nantes, & qu'il auroit eu quelque chagrin que je fuſſe parti ſans l'avoir revu. Il avoit, continua-t-il, une confidence importante à me faire. Il l'avoit remiſe au dernier moment, parce qu'elle ne demandoit pas des explications bien longues, & qu'elle devoit dépendre de la certitude de mon voyage de Vienne, ſur lequel il avoit cru me voir de l'irréſolution. Mais vous partez donc, ajouta-t-il, & vous m'apprendrez ſi l'Autriche eſt un des lieux où vos affaires vous appellent. Oui, lui dis-je. Diſpoſez de mes ſervices à Vienne, pour tout ce qui n'excédera pas mes forces.

Il me répondit qu'il les connoiſſoit; & ſans m'apprendre d'où lui venoient ſes lumières, il me ſupplia de changer toute l'amitié que j'avois

pour lui en zèle pour l'honneur de son ordre, qui lui étoit plus cher que lui-même ; ses explications furent aussi courtes qu'il me l'avoit dit. Il étoit question d'un établissement de l'Oratoire en Allemagne. L'Archiduchesse, tante de l'empereur, avoit formé ce projet depuis quelques années, & l'avoit poussé d'abord avec beaucoup de chaleur. Dom Bernard Pez, célèbre bénédictin allemand, avoit été chargé de ses ordres. Il étoit venu en France pour en faire la proposition au supérieur général, qui l'avoit reçue avec autant de joie que de respect; & la cour ne s'y étoit pas opposée. Mais les obstacles étoient venus du conseil de Vienne. Au lieu de faire passer en Allemagne une colonie de religieux françois, comme la cour de France & le supérieur l'avoient entendu, le conseil de Vienne avoit demandé qu'on reçût, à l'institut de l'Oratoire, quelques jeunes allemands, pour y prendre les usages & l'esprit de l'ordre, & qu'après les épreuves ordinaires ils revinssent l'établir dans leur patrie, sans aucune autre intervention des étrangers. Le supérieur général n'avoit pas goûté cette nouvelle méthode. L'archiduchesse, entraînée par les raisons d'une spécieuse politique, s'étoit refroidie pour ce qu'elle avoit désiré le plus ardemment. Un projet, dont il devoit revenir tant de gloire au ciel & tant d'avantages à l'église, sembloit tombé dans

l'oubli. Cependant ce n'étoit pas de la part de l'ordre, où l'on n'avoit pensé, au contraire, qu'à chercher d'heureux expédiens, pour surmonter les difficultés. On s'étoit attaché à celui de faire apprendre la langue allemande à quelques habiles gens, déjà choisis pour la pieuse expédition; dans l'espoir que cette connoissance leur serviroit à lever du moins une des plus graves objections du conseil de Vienne. Leur étude, animée par le zèle de la religion, avoit eu de prompts succès. Il ne s'agissoit plus que de réveiller le projet de l'archiduchesse, en le lui présentant sous ce nouveau jour; & dans le voyage que j'allois faire, j'étois supplié de me charger d'une entreprise, à laquelle personne n'étoit plus propre que moi.

Cette proposition, quoique si peu préparée, ne trouva rien dans mes inclinations, ni dans mes vues actuelles, qui fût capable de m'en inspirer de l'éloignement. Outre le plaisir d'obliger d'honnêtes gens, pour lesquels je n'avois pris que de l'estime & de l'amitié dans une longue familiarité, je considérai d'abord que tout ce qui pouvoit m'approcher de la famille impériale, étoit fort avantageux pour le principal objet qui devoit me conduire à Vienne, & que particulièrement auprès de l'archiduchsse, dont on savoit l'ascendant sur l'empereur son neveu, un crédit, tel

que je pouvois l'espérer de ma négociation, m'ouvroit la plus belle porte du monde en faveur de mademoiselle Tekely. Ma réponse ne pouvoit être incertaine après cette réflexion. Cependant plus je trouvois d'avantages dans la commission qu'on m'offroit, plus il étoit important de n'y laisser rien manquer à la prudence. Je ne m'étois pas assez ouvert au supérieur sur le fond de mes affaires, pour m'imaginer qu'il me connût autrement que de nom, & sur-tout, qu'il fût bien informé de toutes les raisons que j'avois de me croire fort odieux à la cour de Vienne. Etois-je aussi propre qu'il le pensoit à son entreprise? D'ailleurs qu'étoit-il lui-même, pour me charger d'un ministère si grave? & de quel poids pouvoient être, à Vienne, le nom & l'autorité d'un supérieur particulier? Je lui fis sentir civilement mes deux scrupules.

Un agréable sourire me fit connoître qu'il s'y étoit attendu, & qu'ils lui causoient peu d'embarras. Il me pria de lui pardonner plusieurs aveux, qu'il croyoit nécessaires, me dit-il, pour se faire entendre. Dès les premiers jours de notre liaison, l'idée qu'il avoit prise de mes talens, mon nom & mes aventures de Hongrie, qui ne lui étoient pas inconnues, ma profession déjà décidée pour l'église, enfin quelques marques de dégoût qui m'étoient échappées pour le monde,

lui avoient fait désirer, & concevoir en même tems l'espérance, de me voir penser à la retraite. Il avoit regardé le hasard qui m'avoit fait aborder à Nantes, & connoître familièrement son ordre, comme une heureuse disposition du ciel, qui m'y appeloit à son service; & si je lui permettois un peu de partialité pour un corps, auquel son bonheur étoit d'appartenir, il ne croyoit pas effectivement qu'il y eût d'asile plus convenable, pour un homme d'esprit, qui joint au désir de se sanctifier, de la politesse, de l'expérience du monde, & du goût pour les sciences. Ses observations sur mon caractère, dans lequel il avoit cru découvrir un fond de mélancolie, qui m'éloignoit de la dissipation, la constance de mon amitié pour lui & celle de mes visites, l'avoient confirmé dans ses idées. Il me confessoit qu'il les avoit communiquées au P. de la Tour, son général, & qu'au motif ordinaire, de faire une conquête au ciel, il avoit ajouté, dans ses lettres, celui d'avancer le grand ouvrage de l'établissement d'Allemagne, par une voie qui sembloit concilier les désirs des deux nations. Le P. de la Tour avoit saisi vivement cette ouverture;il avoit ordonné des prières, dans toutes les maisons de l'ordre, pour obtenir la bénédiction du ciel sur une entreprise formée pour sa gloire; & pendant plusieurs mois les espérances ne s'étoit pas rallenties. Mais le tems ayant

fait

fait voir qu'on s'étoit flatté trop légérement, & que par quelques raisons que j'eusse été retenu à Nantes, je n'avois d'impatience que pour reprendre le cours naturel de mes affaires, on s'étoit réduit, sur quelque dessein que j'avois marqué de faire bientôt le voyage de Vienne, à me demander mes bons offices dans cette cour. Je pardonnerois encore, si, perdant l'espoir de m'employer comme enfant de l'ordre, le P. de la Tour avoit cru devoir, à la prudence, l'éclaircissement d'un doute, qui lui avoit fait craindre de me confier de si grands intérêts sous un autre titre. Comme il ne pouvoit ignorer le rôle que j'avois fait dans un parti opposé à la maison d'Autriche, il avoit appréhendé qu'on n'en conservât assez de ressentiment à Vienne, pour en écouter moins favorablement ce qui seroit proposé par mon entremise. Un ministre de la cour impériale à Paris, qu'il avoit trouvé l'occasion de consulter sur l'opinion que les allemands avoient de moi, l'avoit rassuré. J'étois dans une si haute estime à cette cour, qu'on y avoit rétracté l'ancienne rigueur qui m'avoit fait excepter de l'amnistie; & qu'on y étoit surpris que depuis plusieurs années je ne fusse pas rentré dans ma patrie, pour y recueillir les fruits de cette faveur. Ainsi, conclut le zélé supérieur, de votre côté comme du

nôtre, je ne connois rien qui s'oppose au service que nous attendons de votre amitié.

En achevant cette étrange explication, il tira d'un porte-feuille plusieurs lettres de son général, dont il me fit la lecture : la dernière étoit accompagnée d'une longue instruction, qu'il n'avoit reçue, me dit-il, que depuis deux jours, & qui contenoit, avec le détail de la commission, des pouvoirs bien exprimés, auxquels il ne lui manquoit que mon consentement, pour les remplir de mon nom.

Etrange, ai-je dit : si ce terme exprime assez tout ce que je trouvois de surprenant dans ce que je venois d'entendre, il ne répond pas à l'impression subite qu'un des articles de l'éclaircissement du bon supérieur produisit sur moi. Elle fut si tumultueuse & si vive, que si je n'eusse été soulagé par quelques momens de respiration, qu'il m'avoit laissés pendant sa lecture, je n'aurois pas eu la tête assez libre, pour lui faire sur le champ la réponse à laquelle il s'attendoit. Il me resta même tant d'incertitude & d'embarras après son discours, que je pris le seul parti qui convenoit à ma situation; ce fut de lui dire, qu'une affaire de cette importance me paroissant demander plus de délibération qu'il ne me sembloit se l'imaginer, je retarderois volontiers mon départ d'un ou

deux jours, & que nous nous reverrions le lendemain.

On croiroit pouvoir attribuer le désordre, où m'avoit jeté cet entretien, à la joie que je devois ressentir, en apprenant que j'étois dans quelque estime à la cour de Vienne, & que j'avois la liberté de rentrer dans ma patrie. Mais, quoique je n'eusse pas le cœur fermé pour un sentiment si naturel & si juste, il n'eut pas alors la moindre part à mon agitation. Une cause plus profonde, & d'abord obscure pour moi-même, mais que je ne fus pas long-tems à reconnoître par ses effets, agissoit avec une égale puissance sur mon esprit & sur tous mes sens : c'étoit l'espérance d'accorder les intérêts de mademoiselle Tekely, ma propre fortune, la religion & l'honneur, avec mon séjour à Nantes ; en termes plus clairs, de remplir toutes mes obligations & de pousser efficacement les affaires de mademoiselle Tekely & les miennes, sans m'éloigner d'elle. Ce dernier motif se déguisoit à mes yeux, & mon trouble ne venoit sans doute que de la trahison d'un cœur foible, dont je m'efforçois de les détourner. L'illusion, de quelques mouvemens inquiets qu'elle fût accompagnée, se soutint lorsque j'eus quitté le supérieur. Mes réflexions ne s'attachèrent qu'aux avantages que je pouvois trouver, dans un parti qui ne s'étoit jamais présenté à mon imagination, celui d'entrer

dans un corps où l'on me faisoit l'honneur de me désirer, où je serois plus utile à mademoiselle Tekely, que dans tout autre état, & que sous toute autre forme, par le poids que mes sollicitations recevroient à Vienne, de l'importante commission dont j'y serois revêtu, & sur-tout de l'habit religieux, pour lequel on sait que la considération est portée fort loin dans cette cour; un corps, d'où je m'ouvrirois peut-être, à moi-même, des voies d'élévation dans l'église ou dans l'état; enfin, où je serois du moins sûr de mener une vie douce & tranquille, & d'éteindre ou de purifier, par l'exercice constant de l'étude & de la piété, une passion rebelle, qui mettoit continuellement ma religion & mon honneur en danger. Ainsi, cette malheureuse passion ne m'aveugla point encore assez, pour me dérober entièrement la nécessité de triompher d'elle; mais, sous tous ces voiles, qui l'avoient transformée successivement en zèle pour le service de mademoiselle Tekely, en projets d'ambition pour moi, en goût d'étude & de vie tranquille, en sentiment même de religion & d'honneur, ses plus irréconciliables ennemis, elle parvint à son but, qui étoit de se nourrir de la présence ou du voisinage de son objet, & de se fortifier plus que jamais par la fatale surprise qu'elle fit à ma raison.

La nuit n'ayant rien changé à mes diſpoſitions, je retournai le matin à l'Oratoire, avec tout l'empreſſement qu'elles me donnoient pour le nouveau plan dont j'étois rempli. Le ſupérieur les apprit avec des tranſports de joie, & me dit que connoiſſant les déſirs & les intentions de ſon général, il attendroit moins ſes ordres que les miens, pour commencer l'exécution de mon deſſein.

Je ne pris que le tems néceſſaire à quelques arrangemens, que j'avois fait entrer dans mes vues. J'avois conſidéré que les actes, qui concernoient le mariage du comte Jean Tekely, pouvant être levés par tous ceux que j'y voudrois employer, rien ne m'obligeoit d'en remettre le ſoin à d'autres tems, & qu'il étoit même à craindre que le délai ne rendît cette recherche plus difficile. J'en chargeai ma ſœur, dont je connoiſſois la diſcrétion, par une lettre, où je lui marquois le nom des lieux, & les perſonnes auxquelles je m'étois moi-même adreſſé, dans mon premier voyage en Tranſylvanie. Je la préparois à l'honneur que je lui deſtinois un jour, de ſervir de compagnie à Mlle Tekely, lorſqu'elle paroîtroit à la cour de Vienne. Je la priois de garder ſoigneuſement, juſqu'alors, les actes qu'elle devoit recueillir; & quoique le nouveau genre de vie, que j'allois embraſſer, pût me faire différer à

convertir en argent ce qui me reſtoit de bien, je la preſſois d'en chercher l'occaſion, & je lui en donnois le pouvoir, dans la vue, dont je me réſervois le ſecret, d'avoir cette ſomme prête, en partant pour l'Allemagne, pour y préſenter mademoiſelle Tekely dans un état digne de ſon nom & de ſes droits.

Une autre pièce, qu'elle avoit jetée au feu avec toutes les autres, & dont la perte devoit être réparée, étoit le certificat particulier de ſa naiſſance. Il ne pouvoit me venir que de ſa paroiſſe de Vienne. Je n'avois aucune relation familière dans cette ville, car de cent hongrois, mes anciens amis, ceux qui s'étoient rendus à la cour impériale ne pouvoient être fort attachés au nom de Tekely; & ceux, qui l'étoient encore, éprouvoient les rigueurs de l'exil; ou menoient une vie obſcure dans leurs terres. Je me ſerois vu forcé d'attendre juſqu'à mon arrivée à Vienne, pour lever moi-même un acte de cette importance, ſi je ne m'étois heureuſement ſouvenu du marchand viennois, que j'avois ſauvé des flots du Danube, en me rendant à Bender. Cet homme m'étoit redevable de la vie; motif de reconnoiſſance, qui remue, dit-on, juſqu'aux animaux féroces. Je mis la ſienne à l'épreuve, en lui écrivant ſous les indications qu'il m'avoit laiſſées; & j'ajoutai naturellement à la prière que je lui

faisois pour mademoiselle Tekely, que s'il conservoit un peu d'amitié pour elle & pour moi, une occasion, qui n'étoit pas éloignée, nous en faisoit espérer d'autres effets.

M. l'abbé Prevost, auteur de ces Mémoires, occupé depuis trois ans de son Histoire des maisons de Condé & de Conti, avoit négligé de les finir. Il avoit repris ce travail avec plus d'ardeur que jamais, lorsque la mort le surprit. L'Editeur croiroit manquer au public, s'il ne lui donnoit les restes précieux du travail d'un homme dont il a honoré tous les ouvrages d'un accueil universel.

FIN.



